HISTOIRE
ANCIENNE
DES ÉGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MÉDES ET DES PERSES,
DES MACÉDONIENS,
ET DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME TROISIEME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,

Chez { SAVOYE, rue Saint-Jacques, à l'Espérance.
BARROIS, l'aîné, Quai des Augustins.
P. T. BARROIS, le jeune, Quai des Augustins. }

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT

De l'Auteur, en 1731.

JE m'étois flaté de conduire ce troisieme Volume jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, & de le terminer par quelques réflexions sur les mœurs, le caractere, le gouvernement des peuples de la Grece les plus connus. Je me suis trouvé hors d'état de tenir ma parole. Les additions que j'ai faites dans le cours de l'impression pour tâcher de ne rien omettre d'intéressant, ont fait croître le Livre plus que je ne l'avois prévu. J'ai donc été obligé de m'arrêter à la déroute de l'armée des Athéniens devant Syracuse, & à la mort de Nicias, qui arriverent la dix-neuvieme année de la guerre du Péloponnèse. J'aurois même souhaité pouvoir finir plutôt ce Volume, mais c'est ce qu'il ne m'a pas été possible de faire, quelqu'envie que j'en eusse. L'entreprise des Athéniens contre Syracuse étant la plus grande que cette République ait jamais faite, & étant devenue la principale cause de sa chute, je n'ai pas cru devoir couper la narration d'un événement si grand

& si lié ; & il me semble que ç'auroit été tromper l'attente du Lecteur, si, après l'avoir introduit dans une scene pleine d'actions & de mouvemens, je lui en avois dérobé la catastrophe. J'ai retranché tout le reste, & l'ai renvoyé au Volume suivant.

J'aurois dû, dès le commencement de cet ouvrage, indiquer l'édition des principaux Auteurs Grecs que j'y cite. Je le ferai ici.

HERODOTUS. *Francof.* An 1608.

THUCYDIDES. *Apud Henricum Stephanum*, an. 1588.

XENOPHON. *Lutetiæ Parisiorum*, *apud Societatem Græcorum Editionum*, an. 1625.

POLYBIUS. *Parisiis*, an. 1609.

DIODORUS SICULUS. *Hanoviæ*, *Typis Wecchelianis*, an. 1684.

PLUTARCHUS. *Lutetiæ Parisiorum*, *apud Societatem Græcorum Editionum*, an. 1624.

STRABO. *Lutetiæ Parisiorum*, *Typis Regiis*, an. 1620.

ATHENÆUS. *Lugduni*, 1612.

PAUSANIAS. *Hanoviæ*, *Typis Wecchelianus*, an. 1613.

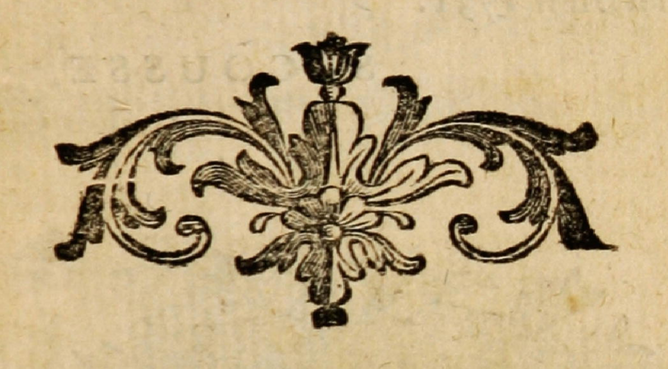
APPIANUS ALEXANDER. *Apud Henric. Stephan.* an. 1592.

PLATO. *Ex nova Joannis Serrani interpretatione. Apud Henricum Stephanum*, an. 1578.

ARISTOTELES. *Lutetiæ Parisiorum*, *apud Societatem Græcorum Editionum*, an. 1619.

ISOCRATES. *Apud Paulum Stephanum*, an. 1604.

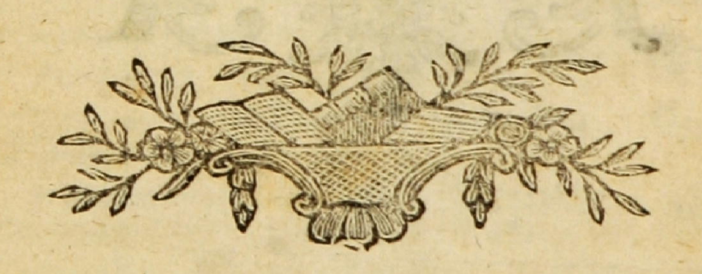
DIOGÈNES LAERTIUS. *Apud Henricum Stephanum*, an. 1594.



APPROBATION.

J'AI lu & examiné, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le troisieme Volume de *l'Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Medes, des Perses, des Macédoniens & des Grecs*, par M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Ce premier Juin 1731.

SECOUSSE.



HISTOIRE



HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.



AVANT-PROPOS.

AVANT que de commencer l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, je placerai ici premiérement quelques obſervations préliminaires qui y préparent; enſuite le plan & la diviſion de ce troiſiéme volume; enfin une eſpece d'abrégé de l'hiſtoire des Lacédémoniens, depuis l'établiſſement de leurs Rois juſqu'au regne de Darius, où commence ce troiſieme volume.

ARTICLE PREMIER.

Idée abrégée de l'hiſtoire renfermée dans ce troiſiéme volume. Fruit que l'on en doit tirer.

Ce troiſiéme Volume de l'hiſtoire que je donne au public, préſentera aux yeux du Lecteur un ſpectacle tout nouveau, & qui ne ſera pas indigne de ſa curioſité. Dans le précédent, on a vu ſous Cyrus deux Etats aſſez médiocres, la Médie & la Perſe, ſe répandre au loin comme un incendie ou comme un torrent, & par une rapidité de conquêtes étonnantes ſubjuguer un nombre conſidérable de provinces & de royaumes. Ici l'on verra ce vaſte Empire mettre en mouvement tous les peuples ſoumis à ſa domination : Perſes, Médes, Phéniciens, Egyptiens, Babyloniens, Indiens, & beaucoup d'autres, & venir fondre, avec toutes les forces de l'Aſie & de l'Orient, ſur un petit pays renfermé dans des bornes fort étroites, & dénué de tout ſecours, je veux dire ſur la Grece. Quand on enviſage, d'un côté, tant de nations réunies enſemble, des préparatifs de guerre faits pendant pluſieurs années & avec une ſi grande vivacité, des armées de terre & de mer innombrables, des flotes auxquelles la mer peut à peine ſuffire ; de l'autre, deux foibles villes, Athènes & Lacédémone abandonnées de tous leurs alliés, & réduites preſque à elles ſeules : on auroit lieu de croire que ces deux petites villes vont être détruites & abſorbées par une puiſſance ſi formidable, &

qu'il n'en reſtera pas même de veſtiges. Cependant ce ſeront elles qui demeureront victorieuſes, & qui, par leur courage invincible, & par pluſieurs combats qu'elles gagneront ſur terre & ſur mer, feront perdre pour toujours à l'Empire Perſan le deſſein de revenir attaquer la Grece.

Le récit de la guerre entre les Perſes & les Grecs, rendra ſenſible la vérité de cette maxime, que ce n'eſt point le nombre, mais la valeur des troupes, & la conduite des Chefs, qui décident dans les batailles. On admirera la fermeté d'ame & de courage des grands hommes qui étoient à la tête des affaires de la Grece, que l'ébranlement de l'univers ne fut pas capable d'abattre, que les plus grands malheurs ne purent déconcerter, qui entreprirent de tenir tête avec une poignée d'hommes aux armées innombrables des Perſes, qui oſerent, malgré une ſi prodigieuſe inégalité, eſpérer un heureux ſuccès, qui forcerent la victoire à ſe ranger du côté du mérite & de la vertu, & qui apprirent à tous les ſiecles quelles reſſources on trouve dans la prudence, dans la valeur, dans l'expérience, dans le zele pour la patrie & pour la liberté, dans l'amour du devoir, & dans tous les ſentimens d'une ame noble & généreuſe.

A cette guerre des Perſes contre les Grecs ſuccédera une autre entre les Grecs mêmes, mais d'un caractere tout différent. Il n'y aura gueres ici que des actions peu importantes en apparence, & peu capables, ce ſemble, de ſatisfaire un Lecteur avide de grands événemens : des diſputes particulieres entre quel-

ques villes, ou quelques petites Républiques ; des siéges de places, pour l'ordinaire peu considérables (j'en excepte le siége de Syracuse, l'un des plus importans de l'antiquité :) mais qui ne laisseront pas de traîner souvent en longueur ; des combats entre des armées peu nombreuses, & où quelquefois il y a peu de sang répandu. Qui a donc pu rendre ces guerres si célebres ? Salluste nous l'apprend *. » Les exploits des Athéniens, dit-il, peuvent être considérés en eux-mêmes comme » grands & magnifiques : on peut dire pourtant qu'ils sont en quelque sorte au-dessous » de leur réputation. Mais parce qu'il y a eu » dans la Grece une foule de beaux esprits » & d'excellens Ecrivains, ces exploits sont » vantés dans tout l'univers, comme grands » & merveilleux. Ainsi les actions des Athéniens paroissent grandes à proportion de » l'esprit & de l'habileté des Ecrivains qui » les ont célébrées ».

Salluste, assez jaloux d'ailleurs de la gloire qu'avoient acquis aux Romains les actions éclatantes dont leur histoire est pleine, rend ici justice à celles des Grecs, en reconnoissant qu'elles ont une vraie grandeur & une vraie magnificence, quoiqu'inférieures, selon lui, à leur réputation. Qu'est-ce donc que cet éclat étranger & emprunté que les Histo-

* Athenienfium res gestæ sicuti ego existimo, satis amplæ magnificæque fuerunt : verùm aliquanto minores tamen, quàm famâ feruntur. Sed quia provenêre ibi scriptorum magna ingenia, per terrarum orbem Atheniensium facta pro maximis celebrantur. Ita eorum quæ fecêre virtus tanta habetur, quantum eam verbis potuêre extollere præclara ingenia. *Sallust. in bello Catilin.*

riens y ont ajouté par leur éloquence ? C'eſt que par toute la terre on vante de concert les actions des Athéniens comme tout ce qui s'eſt jamais fait de plus grand : *Per terrarum orbem Atheniensium facta* PRO MAXIMIS CELEBRANTUR. Toutes les nations, ſéduites & comme enchantées par les charmes des Ecrivains Grecs, mettent les exploits de ce peuple au-deſſus de tout ce qui s'eſt fait ailleurs de plus beau. Voilà, ſelon Sallufte, le ſervice qu'a rendu aux actions des Athéniens l'hiſtoire écrite comme elle l'eſt par les Grecs ; & il eſt bien fâcheux que la nôtre, faute d'un pareil ſecours, ait laiſſé périr une infinité de belles actions & de belles paroles, auxquelles l'antiquité eût bien ſu donner du relief, & qui feroient beaucoup d'honneur à la nation.

Mais, quoi qu'il en ſoit, on doit convenir qu'il ne faut pas toujours juger du prix d'une action, ni du mérite de ceux qui y ont eu part, par l'importance de l'événement. C'eſt dans les ſiéges & dans les combats, tels que ceux dont il eſt parlé dans la guerre du Péloponnéſe, que paroît véritablement toute l'habileté d'un Général. Auſſi remarque-t-on que ce n'eſt qu'à la tête de petites armées, & dans des pays aſſez peu étendus, que nos plus grands Capitaines du ſiecle paſſé ont fait paroître leur grande capacité, & ont égalé les plus fameux Capitaines de l'antiquité. Dans ces ſortes d'actions le haſard n'a part à rien, & ne couvre point les fautes ſi l'on en fait. La prudence du Chef regle & conduit tout. Il eſt véritablement l'ame de ſes troupes, qui n'agiſſent & ne ſe remuent

qu'au ſignal qu'il en donne. Il voit tout, & eſt par-tout. Rien n'échappe à ſon attention ni à ſa vigilance. Les ordres ſont donnés à propos, & exécutés de même. Ruſes, ſtratagêmes, fauſſes marches, attaques vraies ou ſimulées, campemens, décampemens, tout, en un mot, part & dépend de lui ſeul.

Et c'eſt en quoi la lecture des Hiſtoriens Grecs, tels que Thucydide, Xénophon, Polybe, peut être infiniment utile aux jeunes Officiers; parce que ces Hiſtoriens, qui étoient en même temps excellens Capitaines, entrent dans un grand détail & conduiſent les lecteurs, comme par la main, dans les ſiéges & dans les combats qu'ils décrivent, leur apprenant ainſi par l'exemple des plus grands Généraux de l'antiquité, & par une ſorte d'expérience anticipée, comment il faut faire la guerre.

Ce n'eſt pas ſeulement pour les actions guerrieres, que l'hiſtoire de la Grece nous fournira de grands modéles. Nous y verrons de fameux Légiſlateurs, de très-habiles Politiques, des Magiſtrats nés pour le gouvernement, des hommes qui ont excellé dans tous les arts & dans toutes les ſciences, des Philoſophes qui ont pouſſé leurs recherches auſſi loin qu'on le pouvoit dans ces temps reculés, & qui nous ont laiſſé des maximes de morale capables de faire rougir des Chrétiens.

Il eſt vrai que ces mêmes Philoſophes, ſi éclairés ſur de certains points, ont été entiérement aveugles ſur d'autres, juſqu'à ignorer & à combattre les principes les plus clairs de la loi naturelle; & que ſouvent leur con-

duite a démenti leur doctrine, s'étant prostitués aux déréglemens les plus grossiers. La divine Providence l'a permis ainsi, & les a livrés à un sens réprouvé, pour punir leur orgueil, & pour nous instruire par leur exemple, en nous montrant de quoi sont capables les hommes, même les plus habiles & les plus éclairés, quand ils sont abandonnés à leur propre foiblesse & à leur corruption naturelle, & de quels abîmes la grace du divin Médiateur nous a tirés. Mais les déréglemens où ils sont tombés, & du côté de l'esprit & du côté du cœur, quoique nous devions les détester, n'empêchent pas qu'il n'y ait dans leurs livres d'excellentes maximes que nous devons, selon le passage de S. Augustin, revendiquer comme un bien qui nous appartient, de même que les Israélites, en sortant de l'Egypte, s'enrichirent de ses dépouilles; & c'est ainsi qu'en ont usé tous les Saints; *Ipsi gentiles si quid divinum & rectum in doctrinis suis habere potuerunt, non improbaverunt sancti nostri.*

S. Aug. de Doctri. Christ. l. cap. 40.

J'en dis autant des actions vertueuses qui se rencontrent chez les païens, telles que l'histoire des Grecs nous en fournira un grand nombre. Saint Augustin * nous avertit, *que, selon la regle de la justice*, SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM, *non-seulement nous ne pouvons point blâmer & condamner ces actions*,

De b. contr. Do. lib. 6. c. 8

* Habendi sunt in eorum numero, quorum etiam impiorum, nec Deum verum veraciter justèque colentium, quædam tamen facta vel legimus, vel novimus, vel audimus, QUÆ SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM NON SOLUM VITUPERARE NON POSSUMUS, VERUM ETIAM MERITÒ RECTEQUE LAUDAMUS. *S. August. lib. de Spir. & Lit. n. 48.*

mais que nous avons raiſon de les louer & de les relever. Ce n'eſt pas que ces actions ſoient bonnes & louables en tout ; ſaint Auguſtin étoit bien éloigné de le penſer *. Il les trouvoit telles en elles-mêmes, & du côté du devoir ; mais du côté de la fin, il les trouvoit très-condamnables, parce qu'elles n'étoient point rapportées à Dieu. Ce n'eſt pas au vrai Dieu, qui leur étoit inconnu, qu'ils demandoient la ſageſſe des bons conſeils, le ſuccès des entrepriſes, les talens, la vertu. Ce n'eſt pas au vrai Dieu qu'ils en rendoient graces, & qu'ils en raportoient la gloire par une humble reconnoiſſance. Ils ne le regardoient, ni comme la ſource & le principe, ni comme le terme de tout ce qu'ils faiſoient de bien. Leurs meilleurs actions étoient corrompues, ou par l'amour-propre, ou par l'ingratitude. Elles n'ont pu leur être utiles pour le ſalut, qui ne s'obtient point ſans la foi en Jeſus-Chriſt.

S. Auguſt. de Civit. D. lib. 5. cap. 18. Mais cela n'empêche pas, ſelon le même ſaint Auguſtin, qu'il ne ſoit très-utile pour l'inſtruction des Chrétiens, & pour la regle des mœurs, de rapporter & de mettre dans tout leur jour les actions des Païens, pourvu qu'on ne les faſſe valoir que leur juſte prix ; car je puis bien ici appliquer aux Grecs, ce que ce Pere dit des Romains. Il emploie un Chapitre entier, qui eſt aſſez long, à en in-

(*) Noveris itaque, non officiis, ſed finibus, à vitiis diſcernendas eſſe virtutes. Officium autem eſt, quod faciendum eſt ; finis verò, propter quod faciendum eſt. *Id. contr. Julian. lib. 4. cap. 3. n. 21.*

Non erat in eis vera juſtitia, quia non actibus ſed finibus penſantur officia. *Ibid. n. 26.*

diquer les actions & les vertus les plus éclatantes ; amour du bien public, dévouement pour la patrie, constance à souffrir les tourmens les plus cruels & la mort même, désintéressement noble & généreux, estime & pratique de la pauvreté, profond respect pour les Dieux & pour la Religion. Il fait sur ce sujet quelques réflexions, qui méritent bien de trouver ici leur place.

Premiérement, il reconnoît que c'est pour récompenser toutes ces vertus des Romains, qui n'en avoient pourtant que le nom & l'apparence, que Dieu leur a accordé l'empire de l'Univers, récompense proportionnée à leurs mérites, & dont ils ont été assez aveugles pour se contenter *. C'est par la même raison qu'il a voulu que leur nom fût si glorieux, & si honoré chez toutes les nations & dans tous les siecles, afin que tant de belles actions ne demeurassent pas absolument sans récompense.

En second lieu, il remarque que ces vertus, toutes fausses qu'elles sont, ne laissent pas de devenir fort utiles au genre humain, & qu'elles entrent dans les vues secretes que Dieu a sur les Peuples, soit pour les récompenser, soit pour les punir. En effet, l'amour de la gloire, qui est un vice, en étouffe d'autres beaucoup plus nuisibles & plus funestes, comme sont l'injustice, la violence, la cruau-

* Si Romanis Deus neque hanc terrenam gloriam excellentissimi imperii concederet, non redderetur merces bonis artibus eorum, id est virtutibus, quibus ad tantam gloriam pervenire nitabantur. At non est quòd de summi & veri Dei justitiâ conquerantur : Perceperunt mercedem suam. *Ibid. cap.* 15.

té *. Et qui doute qu'un Magiſtrat, qu'un Gouverneur de province, qu'un Roi, qui ne ſera doux, patient, juſte, chaſte, bienfaiſant, que par des vues humaines de gloire ou d'intérêt, ne ſoit infiniment plus utile à la République, que s'il n'avoit pas cette ombre & ces dehors de vertu ; & que des hommes de ce caractere ne ſoient un préſent du Ciel bien précieux. On en peut juger par la comparaiſon de Magiſtrats & de Princes d'un caractere oppoſé, qui, renonçant à tout honneur & à toute probité, comptant pour rien la réputation, foulant aux pieds les loix les plus ſaintes, n'en reconnoiſſent d'autres que leurs paſſions & leur brutalité : tels enfin que Dieu en donne dans ſa colere aux Peuples qu'il veut punir, & qu'il juge
Ibid. cap. 19. dignes de tels maîtres : *Et talibus quidem dominandi poteſtas non datur niſi ſummi Dei providentiâ, quando res humanas judicat talibus dominis dignas.*

La troiſieme & derniere réflexion, & la plus propre à mon ſujet & au but que je me propoſe en écrivant l'hiſtoire ancienne, regarde l'uſage qu'il faut faire des louanges qu'on donne aux Païens. Elle montre le fruit qu'un ſage Lecteur doit tirer du récit des belles & vertueuſes actions des Grecs, dont ce volume & les ſuivans feront remplis. Quand on les verra ſacrifier leurs biens au ſoulagement de leurs concitoyens, leur vie au ſalut de l'Etat, leur gloire même à l'utilité publique ; quand on leur verra pratiquer

* Conſtat eos, qui cives non ſint civitatis æternæ, utiliores eſſe terrenæ civitati, quando habent virtutem vel ipſam, quàm ſi nec ipſam. *Ibid. cap.* 19.

les vertus les plus difficiles, & cela par de purs motifs humains, pour acquérir une réputation passagere * : quels reproches ne doit-on pas se faire, & combien ne doit-on pas rougir, si, dans une Religion qui nous promet des récompenses éternelles, & qui nous présente de si puissans motifs d'amour & de reconnoissance, nous n'avons pas le courage de pratiquer les mêmes vertus ? Que si nous avons le bonheur d'être fideles à nos engagemens, pouvons-nous en tirer vanité, en comparant le peu que nous faisons avec ce que la gloire seule faisoit entreprendre à des hommes qui ne connoissoient pas Dieu, & qui bornoient tous leurs desirs aux biens de la vie présente ?

Voilà donc, selon saint Augustin, la principale utilité que l'on doit tirer de l'étude & de la lecture de l'histoire profane ; & Dieu ** n'a rendu les Grecs & les Romains si illustres & si puissans, que pour donner plus de poids aux exemples de vertu que leur histoire nous fournit, afin que les étudiant avec une attention sérieuse, nous comprenions, par l'amour qu'ils ont eu pour une patrie terrestre & pour une gloire de peu de durée,

* Ideo nobis proposita sunt necessariæ commonitionis exempla, ut, si virtutes, quarum istæ utcumque sunt similes, quas isti pro civitatis terrenæ gloriâ tenuerunt, pro Dei gloriosissimâ civitate non tenuerimus, pudore pungamur, si tenuerimus, superbiâ non extollamur. *Ibid. cap.* 18.

** Ut cives æternæ illius civitatis, quamdiu hîc peregrinantur, diligenter & sobriè illa intueantur exempla, & videant quanta dilectio debeatur supernæ patriæ propter vitam æternam, si tantùm à suis civibus terrena dilecta est propter hominum gloriam. *Ibid. cap.* 16.

quel zele nous devons avoir pour la patrie céleste, où une félicité éternelle nous attend.

Si les vertus de ceux dont il est parlé dans l'histoire, peuvent nous servir de modéles dans la conduite de la vie, leurs défauts & leurs vices ne sont pas moins propres à nous instruire, & le respect qu'un Historien doit à la vérité, ne lui permet pas de les dissimuler dans la crainte d'obscurcir leur réputation. Ce que je dis ici n'est point contraire à une regle que Plutarque établit sur ce sujet dans la Préface qui est à la tête de la vie de Cimon. Il exige qu'on fasse valoir, & qu'on mette dans tout leur jour les belles actions des grands hommes : mais, pour les fautes qui leur échapent quelquefois dans le trouble de la passion, ou que la nécessité des affaires leur arrache *, les regardant plutôt comme quelque degré de perfection qui manque à leur vertu, que comme des vices & des crimes qui partent d'un mauvais fonds, il veut que, par compassion pour la foiblesse de la nature humaine qui ne produit rien d'absolument parfait, on se contente de les montrer légérement : de même qu'un Peintre habile, s'il a un beau visage à peindre, & qu'il s'y rencontre quelque tache, quelque petit défaut, ne les supprime pas entiérement ; mais aussi ne se croit pas obligé de les rendre avec une exactitude rigoureuse, parce que l'un gâteroit la beauté du portrait, & que l'autre détruiroit la vérité de la ressemblance. La comparaison même qu'il emploie, fait voir qu'il ne parle que de défauts très-légers &

In cim. p. 479-480.

(*) Ἐλλείμματα μᾶλλον ἀρετῆς τινος, ἢ κακίας πονηρεύματα.

pardonnables. Mais, pour les actions d'injuſtice, de violence, de brutalité, nul prétexte ne doit les faire diſſimuler ; & je ne crois pas qu'on voulût accorder à l'hiſtoire le même privilége qu'à la peinture *, qui a inventé l'art du profil pour repréſenter de côté un Prince qui avoit perdu un œil, & pour couvrir, par cet innocent & ingénieux artifice, une difformité ſi frappante. L'hiſtoire, dont la loi la plus eſſentielle eſt la ſincérité, ne ſouffre point ces ſortes de ménagemens, qui lui feroient perdre un grand avantage.

Le blâme, la honte, l'infamie, la haine, & ſouvent l'exécration publique, toujours attachés aux actions criminelles & brutales, ne ſont pas moins propres à inſpirer de l'horreur pour le vice, que la gloire, qui ſuit toujours les belles actions, eſt propre à faire aimer la vertu. Et ** c'eſt-là, ſelon Tacite, le double but que tout Hiſtorien doit ſe propoſer, en faiſant un choix de ce qu'il y a de plus frappant en bien & en mal, pour rendre au ſolide mérite par un hommage public de louanges, la juſtice qui lui eſt due, & pour faire abhorrer les vices par la crainte d'une infamie éternelle.

L'hiſtoire que je traite ne fournira que

* Habet in pictura ſpeciem tota facies. Apelles tamen imaginem Antigoni latere tantùm altero oſtendit, ut amiſſi oculi deformitas lateret. *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

** Exequi ſententias haud inſtitui, niſi inſignes per honeſtum, aut notabili dedecore : quod præcipuum munus annalium reor, ne virtutes ſileantur, utque pravis dictis factiſque ex poſteritate & infamia metus ſit. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 65.*

trop de ces derniers exemples. Du côté des Perses, on verra, par ce qui est dit de leurs Rois, que les Princes qui peuvent tout, sont souvent livrés à toutes leurs passions : Que rien n'est plus difficile que de résister à l'illusion de sa propre grandeur, & aux flatteries de tous ceux dont on est environné : Que la liberté de contenter tous ses desirs, & de faire le mal impunément, est une dangereuse tentation : Que les meilleurs naturels ont bien de la peine à s'en défendre : Qu'après avoir eu d'assez heureux commencemens, ils se laissent gâter insensiblement par la mollesse, par l'orgueil, par la haine des conseils sincéres ; & qu'il est rare qu'ils comprennent que c'est quand on se voit au-dessus de tout, qu'on a un plus grand besoin de modération & de sagesse, & pour soi & pour les autres ; & qu'il faut être alors doublement sage & doublement fort, pour borner au dedans par sa raison, une puissance que rien ne borne au dehors.

Du côté des Grecs, la guerre du Péloponnése fera connoître les tristes effets de leurs divisions intestines, & les excès funestes où la jalousie de la domination les porta : l'injustice, l'ingratitude, la perfidie, le violement ouvert des Traités, ou de petites finesses & d'indignes ruses, pour en éluder l'exécution. Elle montrera comment les Lacédémoniens & les Athéniens s'avilissent honteusement devant des barbares, pour en mendier quelques secours d'argent : comment les libérateurs de la Grece renoncent à la gloire de tous leurs travaux passés & de tous leurs exploits, pour aller faire leur cour à des Satra-

pes fiers & dédaigneux, & pour aller implorer fucceffivement & à l'envi la protection de leur ennemi commun tant de fois vaincu ; comment ils fe fervent des fecours qu'ils en tirent, pour opprimer leurs anciens alliés, & pour étendre leur propre domaine par des voies injuftes & violentes.

De part & d'autre, & quelquefois dans un même homme, on verra un mélange étonnant de bien & de mal, de vertus & de vices, de nobles actions & de bas fentimens ; & l'on fe demandera peut-être fouvent à foi-même fi ce font donc les mêmes perfonnes & les mêmes peuples dont on rapporte des chofes fi différentes, & s'il eft poffible que d'un même fonds fortent tantôt une lumiere fi brillante, tantôt une fumée & une noirceur fi ténébreufe. Je rapporte les chofes comme je les trouve dans les Auteurs ; & les portraits que je préfente au Lecteur font toujours peints d'après ce que l'hiftoire ancienne nous apprend de ceux dont je parle, & je pourrois dire auffi d'après la nature du cœur humain. Mais il me femble que ce mélange même de bien & de mal, quoique bizâre en foi, peut devenir pour nous d'une grande utilité, & nous fervir de préfervatif contre un danger affez ordinaire & affez naturel.

Car fi nous trouvions, foit chez les Peuples, foit dans les Particuliers, une probité & une nobleffe de fentimens qui fe foutinffent toujours également, & qui paruffent fans tache & fans foibleffe, nous ferions tentés de croire que le paganifme eft capable de produire de véritables & de parfaites

vertus, quoique la religion nous enſeigne que celles que nous y admirons le plus n'en ont que l'ombre & le nom. Mais la vue des défauts, des imperfections, des vices, des crimes même quelquefois les plus noirs, qui ſe trouvent mêlés, & qui ſuccedent aſſez ſouvent de fort près aux actions les plus vertueuſes, nous apprend à modérer notre eſtime & notre admiration, & en même temps que nous louons ce qui nous paroît d'honnête, de beau, de grand chez les Païens, à ne pas prodiguer au fantôme de la vertu un hommage entier & ſans réſerve, qui n'eſt dû qu'à la vertu même.

Voilà les bornes que je déſire qu'on mette aux louanges que je donne aux grands Hommes de l'antiquité, & à leurs belles actions; & ſi, contre mon intention, il m'échappe quelques termes qui ne paroiſſent pas aſſez meſurés, je prie le Lecteur de les interpréter favorablement, & de les réduire à leur juſte valeur.

ARTICLE SECOND.

Plan & diviſion de ce troiſiéme Volume.

L'hiſtoire, renfermée dans ce troiſiéme Volume, comprend l'eſpace de cent dix-ſept ans, ſous les regnes de ſix Rois de Perſe; ſavoir, Darius premier de ce nom, fils d'Hyſtaſpe; Xerxès I; Artaxerxe, ſurnommé *Longue-main*; Xerxès II; Sogdien; (ces deux derniers régnerent très-peu de temps) & Darius II, appelé ordinairement *Darius Nothus*. Cette hiſtoire s'étend depuis l'an du monde 3483 juſqu'à l'an 3600.

Tout cet eſpace ſe diviſe naturellement en deux parties, & je le diviſerai auſſi en deux Livres.

PREMIERE PARTIE.

La premiere Partie, qui eſt de quatre-vingt-dix ans, s'étend depuis le commencement du regne de Darius I, juſqu'à la quarante-deuxieme année de celui d'Artaxerxe, où commence la guerre du Péloponnéſe, c'eſt-à-dire, depuis l'an du monde 3483, juſqu'à l'an 3573. Elle contient principalement les différentes entrepriſes & expéditions des Perſes contre la Grece, qui ne fut jamais plus féconde en grands hommes, ni en grands événemens, & qui ne fit jamais éclater de plus grandes ni de plus ſolides vertus. On y verra les célebres journées de Marathon, des Thermopyles, d'Artémiſe, de Salamine, de Platée, de Mycale, d'Eurymédon, &c. Les plus grands Capitaines de la Grece y ſignaleront leur courage; Miltiade, Léonide, Thémiſtocle, Ariſtide, Cimon, Pauſanias, Périclès, Thucydide, &c.

Pour mettre le Lecteur en état de ſe rappeler plus facilement dans l'eſprit ce qui ſe paſſoit, dans l'eſpace de temps dont je parle ici, chez les Juifs & même chez les Romains, dont l'hiſtoire alors eſt entiérement étrangere à celle des Perſes & des Grecs, j'en marquerai ici, en peu de mots, les principales époques.

Epoques de l'Hiſtoire des Juifs.

Les Juifs étoient pour-lors retournés de Babylone à Jéruſalem ſous la conduite de

Zorobabel. Ufférius croit que c'eft fous le regne de Darius qu'il faut placer l'hiftoire d'Efther. Le peuple de Dieu, à l'ombre de la protection de ce Prince, animés par les vives exhortations des Prophetes Aggée & Zacharie, acheva enfin le bâtiment du temple, que les cabales de fes ennemis l'avoient obligé d'interrompre pendant plufieurs années. Artaxerxe Longue-main ne fut pas moins favorable aux Juifs. Il envoya d'abord Efdras à Jérufalem, qui y rétablit le culte public & l'obfervation de la loi; puis Néhémie, qui environna cette ville de murs, & la mit en sûreté contre les attaques des voifins, jaloux de fa grandeur renaiffante. On croit que Malachie, le dernier des Prophetes, étoit contemporain de Néhémie, ou qu'il a prophétifé peu de temps après.

Cet intervalle de l'Hiftoire-Sainte s'étend depuis le regne de Darius I, jufqu'au commencement du regne de Darius Nothus; c'eft-à-dire, depuis l'an du monde 3485 jufqu'à l'an 3581. Pendant l'intervalle qui fuit, l'Ecriture-Sainte garde un profond filence jufqu'à l'hiftoire des Maccabées.

Epoques de l'Hiftoire Romaine.

La premiere année de Darius I, étoit la 233e, de l'établiffement de Rome. Tarquin le Superbe y régnoit alors. Environ dix ans après, il en fut chaffé. Au gouvernement des Rois, on fubftitua celui des Confuls. Dans l'efpace qui fuit, arrivent la guerre contre Porfenna, l'établiffement des Tribuns du Peuple, la retraite de Coriolan chez les Volfques, & la guerre qui en fut la fuite;

les guerres des Romains contre les Latins, les Veïens, les Volſques & autres peuples voiſins; la mort de Virginie, ſous les Décemvirs; le Peuple & le Sénat au ſujet des mariages & du Conſulat; ce qui donna lieu à la création des Tribuns militaires à la place des Conſuls. Cet eſpace ſe termine à la 323e. année depuis que Rome fut bâtie.

SECONDE PARTIE.

La ſeconde Partie de ce Volume, qui eſt de vingt-ſept ans, s'étend depuis la 42e année d'Artaxerxe Longue-main, juſqu'à la mort de Darius Nothus; c'eſt-à-dire, depuis l'an du monde 3573 juſqu'à l'an 3600. Elle renferme les dix-neuf premieres années de la guerre du Péloponnéſe, qui en dura vingt-ſept, dont la Grece & la Sicile furent le théâtre, & dans laquelle les Grecs, vainqueurs des Barbares, tournerent leurs armes les uns contre les autres. Du côté des Athéniens, Périclès, Nicias, Alcibiade; de celui des Lacédémoniens, Braſidas, Gylippe, Lyſandre, s'y diſtinguerent d'une maniere particuliere.

Rome continue d'être agitée par différentes diſputes entre le Sénat & le Peuple. Vers la fin de cet intervalle, & à-peu-près la 350e année de Rome, on forme le ſiége de Veies, qui dura dix ans.



ARTICLE TROISIEME.

Abrégé de l'Hiſtoire des Lacédémoniens, depuis l'etabliſſement de leurs Rois, juſqu'au regne de Darius I.

J'AI déja remarqué ailleurs que, quatre-vingts ans après la priſe de Troie, les Héraclides, c'eſt-à-dire, les deſcendans d'Hercule, rentrerent dans le Péloponnéſe, & ſe ſaiſirent de Lacédémone, où deux freres, Euryſthéne & Proclès, fils d'Ariſtodéme, régnerent enſemble. Hérodote remarque que ces deux freres, pendant leur vie, furent toujours en diſcorde, & que preſque tous leurs deſcendans hériterent d'eux cette diſpoſition d'antipathie & de haine : tant il eſt vrai que le pouvoir ſouverain ne peut ſouffrir de partage, & que ce ſera toujours trop que deux Rois dans un Royaume ! Depuis eux, le ſceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Il eſt très-remarquable que ces deux branches ont ſubſiſté près de neuf cens ans, depuis le retour des Héraclides dans le Péloponnéſe juſqu'à la mort de Cléoméne, qu'elles ont fourni ſans interruption des Rois à Sparte, preſque toujours de pere en fils, ſur-tout pour la premiere branche.

AN. M. 2900. AV. J. C. 1104.

Lib. 6. cap. 52.

§ I. *Origine & condition des Ilotes.*

QUAND les Lacédémoniens commencerent à s'établir dans le Péloponnéſe, ils trouverent beaucoup d'oppoſition de la part des habitans du pays, qu'il fallut dompter par les armes, les uns après les autres, ou les

recevoir dans leur alliance à des conditions douces & équitables, en leur imposant un léger tribut. Strabon parle d'une ville, nommée *Elos*, située assez près de Sparte, qui, après avoir subi le joug comme les autres, se révolta ouvertement, & refusa de payer le tribut. Agis, fils d'Eurysthéne, nouvellement établi sur le trône, sentit toutes les conséquences de cette premiere révolte, & se mit aussi-tôt en campagne avec Soüs, son collegue. La ville fut assiégée, & après une assez longue résistance, forcée de se rendre à discrétion. Il crut devoir faire un exemple qui intimidât tous les voisins par la sévérité du châtiment, mais qui cependant n'aliénât par les esprits par une cruauté inhumaine. Il ne versa point de sang. Il laissa la vie à tous les habitans de la ville; mais il leur ôta la liberté, & les réduisit tous à la dure condition d'esclaves. Ils furent employés aux ministeres les plus vils & les plus pénibles, & traités avec une extrême rigueur. C'est ce qu'on appeloit *Ilotes*. Le nombre s'en accrut extraordinairement dans la suite, les Lacédémoniens sans doute donnant ce nom à tous ceux qu'ils réduisoient en servitude. Comme ils étoient accoutumés à un grand loisir, & ne respiroient que la guerre, ils confierent la culture de leurs champs à ces esclaves, leur assignant à chaçun une certaine portion de terres dont ils devoient rendre le fruit tous les ans à leurs maîtres qui s'attachoient à appesantir leur joug par toutes sortes de mauvais traitemens. C'étoit une mauvaise politique, qui ne servoit qu'à nourrir dans le cœur de l'Etat, un grand nombre d'ennemis dangereux, toujours prêts

Strab. lib. 8. p. 365.
Plut. in Lyc. p. 40.

à prendre les armes, & à se révolter. Les Romains en userent avec bien plus de sagesse, en incorporant à l'Etat les peuples qu'ils subjuguoient, en les associant au droit de bourgeoisie, & par-là, d'ennemis qu'ils avoient été, les rendant leurs concitoyens & leurs freres.

§ II. *Lycurgue, Législateur des Lacédémoniens.*

Plut. in Lyc. p. 40.

EURYTION, d'autres le nomment Eurypon, succéda à Soüs. Pour gagner l'amitié du peuple; faire mieux goûter son gouvernement, il jugea à propos de relâcher quelque chose de la puissance absolue des Rois: ce qui le fit tellement aimer du peuple, qu'on donna son nom à tous ses descendans, qui furent appelés *Eurytionides*. Ce relâchement produisit dans Sparte une horrible confusion & une licence effrénée, qui y causerent des maux infinis pendant un assez long-temps. Le peuple devint si insolent, que rien ne pouvoit l'arrêter. Si les Rois, qui succéderent à Eurytion, vouloient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisoient haïr; & si, par complaisance ou par foiblesse, ils prenoient le parti de dissimuler, leur bonté ne servoit qu'à leur attirer le mépris de la part de ces rebelles; de maniere que tout étoit en désordre, & qu'on n'écoutoit plus les loix. Ces troubles avancerent la mort du pere de Lycurgue. Il se nommoit Eunomus, & fut tué dans une émeute populaire. *Polydecte*, son fils aîné, qui lui succéda, étant mort bientôt après sans enfans, tout le monde crut que

Lycurgue alloit être Roi. Il le fut en effet pendant que la groſſeſſe de ſa belle-ſœur fut inconnue : mais ſitôt qu'elle parut, il déclara que la royauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, ſi c'étoit un fils ; & dès ce moment, il adminiſtra le Royaume comme ſon tuteur, ſous le titre de *Prodicos*, que les Lacédémoniens donnent aux tuteurs des Rois. Quand l'enfant fut venu au monde, Lycurgue le prenant entre ſes bras, & adreſſant la parole à ceux qui étoient préſens : *Voici*, dit-il, *le Roi qui nous vient de naître, Seigneurs Spartiates* ; & en même temps il le mit dans la place du Roi, & le nomma *Charilaüs*, à cauſe de la joie que tout le peuple témoigna de ſa naiſſance. On peut voir, à la fin du ſecond Volume, tout ce qui regarde l'hiſtoire de Lycurgue ; la réforme qu'il fit dans Sparte, & les loix qu'il y établit. Agéſilas régnoit pour-lors dans la branche aînée.

AN. M. 3120.
AV. J.C. 884

§ III. *Guerre entre les Argiens & les Lacédémoniens.*

Herod. lib 1. cap. 82.

QUELQUE temps après, ſous le regne de Théopompe, il s'éleva une guerre entre les Argiens & les Lacédémoniens, au ſujet d'un petit pays appelé Thyrea, qui confinoit aux deux peuples, & qu'ils prétendoient chacun leur appartenir. Les deux armées étant près d'en venir aux mains, on convint, pour épargner le ſang, de vuider la querelle par trois cens des plus braves qu'on choiſiroit de chaque côté, à condition que la terre en litige demeureroit au parti vainqueur. Pour laiſſer aux combat-

tans plus de liberté, les troupes ſe retirerent. Alors ces généreux champions qui avoient tout le courage de deux grandes armées, s'avancerent fiérement les uns contre les autres, & combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils reſterent tous ſur la place, excepté trois, deux du côté des Argiens & l'autre de celui des Lacédémoniens: encore fut-ce la nuit qui les ſépara. Les deux Argiens, ſe comptant pour vainqueurs, coururent en porter la nouvelle à Argos: le Lacédémonien, il s'appelloit Othryade, ayant dépouillé les corps morts des Argiens, & porté leurs armes dans le camp des ſiens, demeura dans ſon poſte. Le lendemain, les troupes revinrent de part & d'autre. Chacun prétendoit avoir la victoire de ſon côté, les Argiens, parce qu'il étoit reſté plus de ſoldats de leur part que de l'autre; les Lacédémoniens, parce que le peu d'Argiens qui étoient reſtés, avoient pris la fuite, au lieu que leur unique ſoldat étoit demeuré maître du champ de bataille, & avoit dépouillé les corps morts des ennemis. Il fallut en venir aux mains, pour décider la queſtion. Le ſort ſe déclara pour les Lacédémoniens, & le champ Tyréate leur demeura. Othryade, ne pouvant ſe réſoudre à ſurvivre à ſes braves compagnons, ni ſoutenir après leur mort la vue de Sparte, ſe tua lui-même ſur le champ de bataille, & voulut avoir avec eux un ſort & uu tombeau commun.

§ IV. *Guerres entre les Meſſéniens & les Lacédémoniens.*

On compte juſqu'à trois guerres entre les Meſſénions & les Lacédémoniens, toutes très-vives

très-vives & très-ſanglantes. La Meſſénie étoit une région du Peloponnéſe, au couchant & aſſez près de Sparte, qui étoit puiſſante, & qui avoit ſes Rois particuliers.

Premiere guerre de Meſſénie.

La premiere guerre de Meſſénie dura vingt ans entiers, & commença la ſeconde année de la IXe Olympiade. Les Lacédémoniens prétendoient avoir pluſieurs griefs conſidérables contre les Meſſéniens, entr'autres, l'injure faite à leurs filles qui furent déshonorées par les habitans de la Meſſénie, lorſqu'elles alloient, ſelon la coutume, à un temple limitrophe des deux peuples, & le meurtre de Télécle, leur Roi, qui en fut la ſuite. Peut-être l'envie d'étendre leur domination, & de s'emparer d'un terrain qui étoit ſi fort à leur bienſéance, fut-elle la véritable cauſe de cette guerre. Quoi qu'il en ſoit, elle éclata ſous le regne de Théopompe, Rois de Sparte, dans le temps qu'à Athénes les Archontes étoient encore dix ans en charge.

AN. M. 3261. AV. J. C. 743. *Pauſan. lib. 4. pag. 216. 242. Juſtin. lib. 3. cap. 4.*

Euphaès, 13e deſcendant d'Hercule, étoit pour lors Roi de Meſſénie. Il confia le commandement de ſon armée à Cléonnis. Les Lacédémoniens commencerent la campagne par le ſiége d'Amphée, petite ville & peu conſidérable, mais qui leur parut fort propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée, & tous les habitans furent paſſés au fil de l'épée. Ce premier échec ne ſervit qu'à ranimer les Meſſéniens, en leur faiſant voir ce qu'ils avoient à crain-

Pauſan. p. 225. 226.

dre, s'ils ne ſe défendoient courageuſement. Les Lacédémoniens, de leur côté, s'engagerent par ſerment à ne point mettre bas les armes, & à ne point retourner à Sparte, qu'ils ne ſe fuſſent rendus maîtres de toutes les terres des Meſſéniens, tant ils comptoient ſur leurs forces & ſur leur courage.

Ibid, pag. 227-234. Il ſe donna deux combats, où la perte fut à-peu-près égale de part & d'autre. Après le ſecond, les Meſſéniens furent affligés de maux extrêmes par la diſette de vivres, qui donna lieu à une grande déſertion dans leurs troupes, & enſuite y cauſa la peſte.

Ils conſulterent l'oracle de Delphes, qui leur ordonna, pour appaiſer la colere des dieux, de leur immoler une vierge du ſang royal. Ariſtoméne, qui étoit de la race des Epytides, offrit ſa fille. Alors les Meſſéniens, voyant bien que s'ils laiſſoient des garniſons dans toutes leurs places, ils affoibliroient extrêmement leurs forces, abandonnerent toutes les autres villes, allerent ſe camper près d'Ithome, petite ville ſituée ſur le haut d'une montagne de même nom, & s'y fortifierent. Il ſe paſſa ſept années entieres, où il n'y eut que de légeres eſcarmouches de part & d'autre, ſans que les Lacédémoniens oſaſſent préſenter bataille à l'ennemi.

Ils déſeſpéroient preſque de pouvoir le vaincre, & il n'y avoit que la Religion du ſerment, qui les contraignît à continuer une guerre qui leur étoit devenue ſi onéreuſe. Diod. lib. 15. pag. 378. Ce qui les inquiétoit le plus, étoit la crainte que leur abſence, qui les tenoit éloignés de leurs femmes depuis pluſieurs années, & qui pouvoit encore durer longtemps, ne fît périr

leurs familles, & ne laiſſât Sparte deſtituée de citoyens. Pour obvier à ce malheur, ils y envoyerent ceux des ſoldats qui étoient venus à l'armée depuis qu'on avoit prêté le ferment rapporté ci-deſſus, & ne firent point difficulté de leur proſtituer leurs femmes. Ceux qui naquirent de ces conjonctions illégitimes, furent appelés *Partheniens*, nom qui déſignoit la honte de leur naiſſance. Quand ils furent dans un âge avancé, ne pouvant ſouffrir cet opprobre, ils ſe bannirent eux-mêmes de Sparte; &, ſous la conduite de Phalante, ils allerent s'établir en Italie, à Tarente, après en avoir chaſſé les anciens habitans.

Et regnata petam Laconi rura Phalanto. *Horat. Od. 6. lib. 2.*

Enfin, la huitieme année de la guerre, qui étoit la treiziéme du regne d'Euphaès, ſe donna le ſanglant combat près d'Ithome. Euphaès enfonça les bataillons de Théopompe avec trop d'ardeur & de précipitation pour un Roi. Il y fut percé de coups, dont pluſieurs étoient mortels. Il tomba, & ſembloit rendre l'ame. Alors on fit de part & d'autre des efforts extraordinaires de courage, les uns pour enlever le Roi, les autres pour le ſauver. Cléonnis tua huit Spartiates qui l'entraînoient; & les ayant dépouillés, mit leurs armes en garde entre les mains de ſes ſoldats. Il avoit reçu pluſieurs bleſſures, & elles étoient toutes par devant, preuve certaine qu'aucun des ennemis ne lui avoit fait lâcher le pied. Ariſtoméne, combattant dans la même occaſion & pour le même ſujet, tua cinq Lacédémoniens, dont il emporta auſſi les dépouilles, & il ne reçut aucune bleſſure. Le Roi fut emporté par les Meſſéniens; & tout ſanglant & percé de coups,

Pauſan. 234. 235. *Diodor. in Frag.*

il témoigna ſa joie de ee qu'ils n'avoient pas eu du deſſous. Ariſtoméne, après la bataille, rencontra Cléonnis, qui ne pouvoit, à cauſe de ſes bleſſures, marcher ni lui-même, ni avec le ſecours de ceux qui lui donnoient la main. Il le chargea ſur ſes épaules ſans quitter ſes armes, & le porta au camp.

Après qu'on eut mis le premier appareil aux plaies du Roi de Meſſénie & des Officiers, il s'éleva parmi les Meſſéniens un nouveau combat, non moins vif que le premier, mais d'une eſpece bien différente, & qui en étoit la ſuite. Il s'agiſſoit d'adjuger le prix de la gloire à celui qui s'y étoit le plus diſtingué par ſa bravoure. C'étoit pour-lors un uſage, déja aſſez ancien, de faire proclamer publiquement le plus brave de la journée après chaque bataille. Rien n'étoit plus propre à animer le courage des Officiers & des ſoldats, à leur inſpirer une audace intrépide, à étouffer en eux toute crainte des dangers & de la mort. Deux illuſtres champions entrerent en lice; ſavoir, Cléonnis & Ariſtoméne.

Le Roi, tout bleſſé qu'il étoit, préſida avec les principaux Officiers de l'armée au Conſeil où cette importante diſpute devoit être décidée. Chacun des contendans plaida ſa cauſe. Cléonnis appuyoit ſa prétention ſur le plus grand nombre d'ennemis qu'il avoit tués, & ſur les plaies qu'il avoit reçues dans le combat, témoins non douteux du courage avec lequel il avoit affronté la mort; au lieu que l'état dans lequel Ariſtoméne étoit ſorti du combat ſans y avoir reçu aucune bleſſure, laiſſoit entrevoir qu'il avoit été fort attentif à conſerver ſa perſonne, ou

prouvoit tout au plus, qu'il avoit été plus heureux, mais non pas plus brave que lui. Quant à ce qu'il l'avoit transporté sur ses épaules dans le camp, c'étoit une action qui pouvoit montrer la force de son corps, mais rien de plus ; & ici, disoit-il, il s'agit de bravoure.

Le seul reproche qu'on faisoit à Aristoméne, étoit de ce qu'il n'avoit point été blessé, & c'est à quoi il s'attacha » On m'appelle » heureux, dit-il, parce que je n'ai point » reçu de blessures. Si j'en étois redevable » à ma lâcheté je ne mériterois point ce nom ; » & au lieu d'être admis à disputer le prix, » je devrois subir la rigueur des loix qui pu- » nissent les lâches. Mais ce qu'on m'objecte » comme un crime, c'est ce qui fait ma » gloire. Car, soit que les ennemis étonnés » de ma valeur, n'aient osé me résister, ce » m'est une grande louange de m'être fait » craindre d'eux. Soit, quand ils ont com- » battu, que j'aie eu tout ensemble, & la » force de les tailler en piéces, & la sage » précaution de me préserver de leurs coups, » j'aurai été tout à la fois vaillant & prudent. » Car quiconque, dans la chaleur même du » combat, s'expose aux hasards avec sagesse » & retenue, montre qu'il posséde en même » temps les vertus & du corps & de l'esprit. » On ne peut pas certainement reprocher à » Cléonnis, qu'il ait manqué de courage ; » mais je suis fâché, pour son honneur, qu'il » paroisse manquer de reconnoissance.

Après ces discours, on alla aux suffrages. Tout le monde demeure suspendu dans l'attente du jugement. Nulle dispute n'égale celle-ci en vivacité. Il ne s'agit point d'or

ou d'argent. L'honneur eſt ici tout pur. La gloire déſintéreſſée eſt le vrai ſalaire de la vertu. Ici les Juges ne ſont point ſuſpects. Les actions parlent encore. C'eſt le Roi, environné de ſes Officiers, qui préſide & qui prononce. C'eſt toute une armée qui eſt témoin. Le champ de bataille eſt un tribunal ſans faveur & ſans cabale. Toutes les voix ſe réunirent en faveur d'Ariſtoméne, & lui adjugerent le prix.

Pauſan. lib. 4. pag. 235-241.

Euphaès ne ſurvécut pas longtemps à ce jugement, & mourut quelques jours après. Il avoit régné treize ans, & fait la guerre pendant preſque tout ce temps contre les Lacédémoniens. Comme il mouroit ſans enfans, il laiſſa au Peuple Meſſénien le ſoin de lui choiſir un ſucceſſeur. Cléonnis & Damis le diſputerent à Ariſtoméne : mais celui-ci fut élu préférablement aux autres. Quand il fut Roi, il honora des plus grandes charges ſes deux rivaux. Vifs amateurs du bien public, encore plus que de la gloire, concurrens mais non ennemis, ces grands hommes brûloient de zele pour la patrie, & ils n'étoient ni jaloux ni amis que pour la ſauver.

J'ai ſuivi dans le récit que je viens de faire le ſentiment de feu M. Boivin l'aîné, & ai profité de ſa ſavante * diſſertation ſur un fragment de Diodore de Sicile, qui étoit peu connu. Il y ſuppoſe & y prouve que le Roi dont il eſt parlé dans le fragment, eſt Euphaès, & qu'Ariſtoméne eſt celui que Pauſanias appelle Ariſtodéme, ſelon la coutume des Anciens qui ſouvent avoient deux noms.

* *Mémoires de l'Académ. des Inſcript. Tome 2. pag. 84. 113.*

Ariſtoméne, nommé autrement Ariſtodéme, régna près de ſept ans, & fut également eſtimé & aimé de ſes ſujets. La guerre

continua toujours pendant ce temps-là. Vers la fin de son regne, il battit les Lacédémoniens, prit leur Roi Théopompe, & égorgea, en l'honneur de Jupiter d'Ithome, trois cens hommes, parmi lesquels le Roi étoit la principale victime. Lui même s'immola peu de temps après sur le tombeau de sa fille, pour satisfaire à la réponse d'un oracle. Damis lui succéda, mais sans porter la qualité de Roi.

Clem. Alex. in Protrept. p. 20.

Euseb. in Præpar. lib. 4. cap. 16.

Depuis sa mort, les affaires des Messéniens allerent toujours fort mal, & ils se trouverent sans ressource & sans espérance. Réduits à la derniere extrémité, & manquant absolument de vivres, ils abandonnerent Ithome, & se retirerent chez ceux de leurs alliés qui étoient les plus voisins. La ville aussitôt fut rasée, & tout le reste du pays se soumit. On obligea les Messéniens de s'engager par serment à ne jamais abandonner le parti des Lacédémoniens, & à ne point se révolter contr'eux; précaution bien inutile, & qui ne devoit servir qu'à leur faire ajouter le parjure à la révolte. On ne leur imposa point de tributs, & on se contenta d'exiger d'eux qu'ils portassent à Sparte la moitié des grains qu'ils auroient recueillis dans la moisson. Enfin, il fut stipulé que, tant hommes que femmes, ils assisteroient en habits de deuil aux funérailles des Rois & des principaux citoyens de Sparte; ce qu'on regardoit apparemment comme une marque de dépendance, & comme une sorte d'hommage rendu à la nation. Ainsi fut terminée la premiere guerre de Messénie, après avoir duré vingt ans.

Pausan. pag. 241. 242.

AN. M. 3281.
AV. J. C. 723.

Seconde guerre de Meſſénie.

Pauſan. lib. 4. pag. 242. 261.
Juſtin. lib. 3. cap. 5.

La douceur que les Lacédémoniens avoient montrée d'abord à l'égard des peuples de Meſſénie, ne fut pas de longue durée. Quand ils virent tout le pays ſoumis, & qu'ils le crurent hors d'état de leur ſuſciter de nouvelles affaires, ils s'abandonnerent à leur caractere naturel, qui étoit un caractere de fierté & de hauteur, qui dégénéroit ſouvent en dureté, & quelquefois même en férocité. Au lieu de traiter les vaincus avec bonté, comme des alliés & des amis, & de s'attacher à gagner par la douceur ceux qu'ils avoient domptés par la force, ils ne ſembloient attentifs qu'à appeſantir de jour en jour leur joug, & à leur en faire ſentir tout le poids. Ils les chargeoient de tributs, les livroient à l'avarice de ceux qui étoient commis pour en faire la levée, n'écoutoient point leurs plaintes, ne leur rendoient aucune juſtice, les traitoient avec mépris comme de vils eſclaves, & employoient contre eux les violences les plus criantes.

L'homme, né pour la liberté, ne s'apprivoiſe point avec la ſervitude : la plus douce l'irrite & le révolte. Que falloit-il donc attendre d'un eſclavage auſſi dur qu'étoit celui des Meſſéniens *? Après l'avoir ſupporté avec peine pendant près de quarante ans, ils ſongerent à ſecouer le joug, & à ſe réta-

* Cùm per complures annos gravia ſervitutis verbera plerumque & vincula, cæteraque captivitatis mala perpeſſi eſſent, poſt longam pœnarum patientiam bellum inſtaurant. *Juſtin. lib. 3. cap. 5.*

blir dans leur ancien état. Cette année étoit la quatrieme de la XXIIIe Olympiade : la charge d'Archonte à Athènes étoit pour-lors réduite à l'efpace d'un an : Anaxandre & Anaxidame régnoient à Sparte.

AN. M 3320.
AV. J.C 684

Leur premier foin fut de fe fortifier du fecours des peuples voifins. Ils les trouverent fort difpofés à entrer dans leurs vues. Leur propre intérêt les y portoit. Ce n'étoit point fans crainte & fans jaloufie qu'ils voyoient s'élever au milieu d'eux une ville puiffante, qui paroiffoit manifeftement vouloir étendre fa domination fur toutes les autres. Les peuples de l'Elide, ceux d'Argos, ceux de Sicyone, fe déclarerent en leur faveur. Avant qu'ils fuffent affemblés, il fe donna un combat *. Ariftoméne, fecond de ce nom, étoit à la tête des Mefféniens. C'étoit un Chef d'un courage intrépide, & d'une extrême habileté dans le métier de la guerre. Les Lacédémoniens furent battus. Ariftoméne, qui vouloit donner d'abord aux ennemis une idée avantageufe de lui-même, fachant qu'elle influe fur tout le refte des entreprifes, eut la hardieffe d'entrer de nuit à Sparte, & d'attacher à la porte du temple de Minerve, furnommée *Chalcioecos*, un bouclier, dont l'infcription marquoit que c'étoit un préfent qu'Ariftoméne offroit à la Déeffe, des dépouilles des Lacédémoniens.

Cette bravade, en effet, étonna les Lacédé-

(*) *Selon plufieurs Hiftoriens, il y avoit eu un autre Ariftoméne dans la premiere guerre de Mefféníe.* Diod. lib. 15. pag 378.

moniens. Mais ils furent encore plus étonnés de la puiſſante ligue qui ſe formoit contr'eux. L'oracle de Delphes qu'ils conſulterent ſur les moyens de réuſſir dans cette guerre, leur ordonna de faire venir d'Athènes un Chef pour leur donner conſeil, & les conduire. La démarche étoit humiliante pour une ville auſſi fiere que Sparte. Mais la crainte de s'attirer le courroux du Dieu par une déſobéiſſance auſſi marquée, l'emporta ſur tout autre motif. On députa donc vers les Athéniens. Cette demande les embarraſſa. Ils n'étoient pas fâchés de voir ceux de Lacédémone aux mains avec leurs voiſins, & n'avoient pas envie de leur fournir un bon Général : d'un autre côté, ils craignoient auſſi de déſobéir au Dieu. Pour ſe tirer d'embarras, ils leur préſenterent Tyrtée. Il étoit poëte de profeſſion, avoit quelque choſe d'original dans l'eſprit, & de choquant dans le corps ; car il étoit boiteux. Malgré ces défauts, les Lacédémoniens le reçurent comme un Chef que le ciel même leur envoyoit. Le ſuccès ne répondit pasd'abord à leur attente. Ils furent battus trois fois conſécutivement.

Les Rois de Sparte, abattus par tant de défaites, & n'eſpérant pas un meilleur ſuccès pour l'avenir, vouloient abſolument retourner à Sparte, & y remener les troupes. Tyrtée s'oppoſa fortement à ce deſſein, & les fit revenir à ſon avis. Il parla aux troupes, & prononça des vers qu'il avoit préparés dans cette vue, & travaillés avec un ſoin extrême. Il les conſoloit de leurs pertes paſſées, qu'il attribuoit, non à aucune faute

de leur part, mais à un malheur & à un destin que nulle sagesse humaine ne peut surmonter.

Il leur représentoit la honte qu'il y auroit pour des Spartiates à fuir devant l'ennemi, & combien il leur seroit glorieux de périr même, s'il le falloit, les armes à la main, en combattant pour la patrie. Comme si tout danger fût disparu, & que les Dieux, satisfaits pleinement & appaisés par les défaites précédentes, se fussent tournés entiérement de leur côté, il leur faisoit envisager la victoire comme certaine & comme déja présente, & comme si elle-même les invitoit au combat. Tous les anciens qui ont parlé du caractere de la poésie de Tyrtée, remarquent qu'elle étoit pleine d'un feu, d'une ardeur, d'un enthousiasme, * qui enflammoit les esprit, qui les élevoit au-dessus d'eux-mêmes, qui leur inspiroit je ne sais quoi de généreux & de martial, qui étouffoit en eux tout sentiment de crainte des dangers ou de la mort, & qui les rendoit uniquement attentifs au salut de la patrie, & à leur propre gloire.

Plat. lib. 1. de leg. pag. 629. Plut. in Agid. & Cleom. pag. 805.

Ce fut véritablement l'effet que les vers de Tyrtée produisirent dans cette occasion sur les soldats. Ils demanderent tous, d'une voix commune, qu'on les conduisît contre l'ennemi. Devenus indifférens pour la vie, ils ne songeoient qu'à s'assurer l'honneur de la sépulture. Ils attacherent tous à leur bras droit des bandelettes, où ils avoient inscrit leur nom & celui de leurs peres, afin que s'ils périssoient dans le combat, & que les

(*) Tyrtæusque mares animos in Martia bella Versibus exacuit. *Horat. in Art. poet.*

traits de leurs visages vinssent à se confondre par la longueur du temps, on pût certainement les reconnoître à ces marques. Des soldats déterminés à mourir, sont bien forts. Cela parut dans la bataille qui se donna. Elle fut très-sanglante, & la victoire long-temps disputée : mais enfin les Messéniens céderent. Quand Tyrtée, dans la suite, passa à Sparte, il y fut reçu avec de grandes marques de distinction, & aggrégé au nombre des citoyens.

Le gain de cette bataille ne termina pas la guerre : elle avoit déja duré trois ans. Aristoméne ayant ramassé les débris de son armée, se retira sur une montagne qui étoit d'un plus difficile accès, appelée Ira. Les vainqueurs avoient compté l'emporter d'emblée : mais il s'y défendit pendant onze ans, & y fit des actions de bravoure extraordinaires. Ce ne fut même que par surprise & par trahison qu'il fut obligé d'en sortir, après avoir combattu comme un lion. Ceux des Messéniens qui tomberent entre les mains des Lacédémoniens, furent réduits au sort & à l'état des Ilotes : les autres, voyant leur patrie ruinée, allerent s'établir à Zancle, ville de Sicile, qui depuis fut appelée de leur nom, *Messane* ; & elle est encore aujourd'hui nommée *Messine*. Aristoméne, après avoir conduit une de ses filles à Rhodes, dont le Tyran l'avoit épousée, songeoit à passer, ou à Sardes chez Ardys Roi des Lydiens, ou à Ecbatane chez Phraorte Roi des Médes, mais la mort le prévint.

La seconde guerre des Messéniens avoit

duré quatorze ans. Elle finit la premiere année de la XXVIIe Olympiade.

Il y en eut encore une troisiéme qui commença du temps & à l'occasion d'un grand tremblement de terre, arrivé à Sparte. Il en sera parlé dans la suite. An. M. 3334. Av. J.C. 670.





LIVRE SIXIEME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CE Livre comprend l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, ſous les regnes de Darius I & de Xerxès I, pendant l'eſpace de quarante-huit ans, depuis l'an du monde 3483, juſqu'à l'an 3531.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire de Darius, jointe à celle des Grecs.

DARIUS.

Herod. lib. 6. cap. 98. Val. Max. lib. 9. cap. 2.

DARIUS s'appeloit auparavant *Ochus*. Il prit le nom de Darius, qui, ſelon Hérodote, ſignifie, en langue Perſane, un vengeur, un homme qui s'oppoſe aux entrepriſes de

quelqu'un, peut-être parce qu'il avoit arrêté & puni l'insolence du Mage. Il régna trente-six ans. DARIUS.

§ I. *Mariages de Darius. Impositions de tributs. Insolence & punition d'Intapherne. Mort d'Orétes. Histoire de Démocéde, médecin. Permission donnée aux Juifs de continuer le bâtiment du temple. Générosité de Syloson récompensée.*

Avant que Darius fût nommé Roi, il avoit épousé une fille de Gobryas, dont le nom n'est point connu. Artabazane, l'aîné des trois fils qu'il en eut, est celui qui, dans la suite, disputera l'Empire à Xerxès.

Quand Darius fut monté sur le trône, il épousa, pour s'y affermir davantage, deux filles de Cyrus, Atosse & Aristone. La premiere avoit été d'abord femme de Cambyse, son propre frere, & ensuite du Mage Smerdis, tandis qu'il occupa le trône. Aristone étoit encore fille lorsqu'il l'épousa, & ce fut de toutes ses femmes, celle qu'il aima le plus. Il épousa aussi Parmys, fille du véritable Smerdis, frere de Cambyse; & Phédyme, fille d'Otane, par l'adresse de laquelle l'imposture du Mage avoit été découverte. Il eut de ces femmes un grand nombre d'enfans de l'un & de l'autre sexe.

AN. M. 3483. AV. J.C. 521. *Herod. lib. 3. cap. 88.*

On a vu que les sept conjurés, qui avoient fait mourir le Mage, étoient convenus que celui d'entr'eux dont le cheval,

DARIUS. en un certain jour marqué, hanniroit le premier au lever du ſoleil, ſeroit déclaré Roi ; & que celui de Darius, par l'induſtrie & l'ingénieuſe précaution de ſon Écuyer, lui avoit procuré cet honneur.

Ibid. Il voulut tranſmettre aux ſiecles futurs ſa reconnoiſſance pour cet inſigne bienfait, & le fit ériger une ſtatue équeſtre avec cette inſcription : *Darius, fils d'Hyſtaſpe, a acquis le Royaume de Perſe par le moyen de ſon cheval*, (le nom en étoit marqué) *& d'Oebarès ſon Ecuyer.* Il y a dans cette Inſcription, où l'on ne rougit point de devoir à un cheval & à un Ecuyer un bienfait tel que la royauté, que l'on auroit, ce ſemble, intérêt de faire regarder comme le fruit d'un mérite extraordinaire ; il y a, dis je, dans cette Inſcription une ſimplicité & une ſincérité qui reſſent tout-à fait le caractere des temps anciens, & qui eſt fort éloignée du faſte des nôtres.

Herod. lib. 3. cap. 89-97. Un des premiers ſoins de Darius, quand il ſe vit établi ſur le trône, fut de régler l'état des provinces, & de mettre de l'ordre dans ſes finances. Avant lui Cyrus & Cambyſe ſe contentoient de recevoir des Peuples conquis des dons gratuits qu'on ſembloit offrir volontairement, & d'exiger d'eux certain nombre de troupes dans le beſoin. Darius comprit qu'il ne lui étoit pas poſſible de maintenir dans la paix &

dans la ſûreté toutes les nations qui lui étoient ſoumiſes, ſans avoir ſur pied des troupes réglées, ni d'entretenir ces troupes ſans les ſoudoyer, ni de payer exactement cette ſolde, ſans mettre des impoſitions ſur les peuples.

Pour mettre donc plus d'ordre dans l'adminiſtration de ſes finances, il diviſa tout l'Empire en vingt départemens ou gouvernemens, dont chacun devoit payer tous les ans une certaine ſomme au Satrape commis pour cet effet. Les ſujets naturels, c'eſt-à-dire, les Perſes, étoient exempts de toute impoſition. Hérodote fait un dénombrement exact de ces provinces, qui peut beaucoup ſervir pour connoître l'étendue de l'Empire des Perſes.

Voici à-peu-près l'idée que l'on s'en peut former. Ils poſſédoient en Aſie, tout ce qu'y poſſedent aujourd'hui les Perſes & les Turcs; en Afrique, l'Egypte, & partie de la Nubie, & de plus les côtes de la Méditerranée juſqu'au royaume de Barça; en Europe, partie de la Thrace, & la Macédoine. Mais il eſt bon de remarquer que, dans cette vaſte étendue de pays, il y avoit pluſieurs peuples, qui étoient plutôt tributaires que ſujets; ce qui a lieu auſſi maintenant par rapport à l'Empire des Turcs.

L'hiſtoire obſerve que Darius, en impoſant ces tributs, montra une grande

Plut. in Apophthegm. p. 172.

ſageſſe & une grande modération. Il fit venir les principaux de chaque province, qui en pouvoient le mieux connoître le fort & le foible, & qui avoient intérêt de parler avec ſincérité. Il leur demanda ſi une certaine ſomme, qu'il propoſoit à chacun d'eux pour leurs provinces, ne montoit point trop haut, & n'excédoit point leurs forces; ſon intention, leur diſoit-il, n'étant pas d'accabler ſes ſujets, mais de tirer d'eux des ſecours proportionnés à leurs revenus, & qui étoient abſolument néceſſaires pour la défenſe de l'Etat. Ils répondirent tous que cette ſomme leur paroiſſoit fort raiſonnable, & qu'elle ne ſeroit point à charge aux peuples. Il en rabatit pourtant encore la moitié, aimant mieux demeurer beaucoup en deçà des juſtes bornes, que de s'expoſer peut-être à paſſer au-delà.

Malgré une ſi étonnante modération, comme les impôts ont toujours quelque choſe d'odieux, les Perſes, qui avoient donné à Cyrus le ſurnom de *pere*, à Cambyſe celui de *maître*, n'en trouverent point d'autre pour caractériſer Darius, que celui de * *marchand.*

Les ſommes que Darius tiroit par l'impoſition des tributs, montoient à-peu-près,

(*) Καπηλος, *porte une idée plus baſſe & plus mépriſable, mais je n'ai ſu comment l'exprimer. Il peut ſignifier* un courtier, un revendeur, *un homme qui achette pour revendre.*

Darius.

autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote, qui souffre de grandes difficultés, à quarante-quatre millions.

Herod. lib. 3. cap. 118. 119.

Après la mort du Mage, on étoit convenu que les Seigneurs Persans, qui avoient conspiré contre lui, outre plusieurs autres marques de distinction, auroient les entrées libres chez le Roi, en tout temps, excepté lorsqu'il seroit seul avec la Reine. Intapherne, l'un de ces Seigneurs, à qui l'on avoit refusé, pour cette raison, de l'admettre dans l'appartement du Prince, transporté de colere contre les Officiers du Palais, les maltraita d'une maniere étrange, leur ayant balafré tout le visage à coups de sabre. Darius sentit vivement une telle injure. Il craignit d'abord que ce ne fût un complot entre les Seigneurs. Mais ayant été assuré du contraire, il fit arrêter Intapherne avec ses enfans, & tous ceux de sa famille, & les fit condamner à mort, confondant, par un excès aveugle de sévérité, les innocens avec le coupable. La femme du criminel venoit tous les jours aux portes du Palais, se lamentant, versant des larmes en abondance, jetant des cris, poussant des sanglots, & ne cessant d'implorer la clémence du Roi. Il ne put résister à un spectacle si touchant, & lui accorda la grace de celui de sa famille qu'elle lui désigneroit. Ce fut un

DARIUS.

grand embarras pour cette femme infortunée, qui auroit souhaité les pouvoir tous sauver. Enfin, après une longue délibération, elle se détermina en faveur de son frere. Ce choix où il paroissoit qu'on avoit peu consulté les sentimens que la nature doit inspirer à une mere & à une femme, étonna le Roi; & comme il lui en fit demander la raison, elle répondit qu'un second mariage pouvoit lui procurer un mari & des enfans : mais que son pere & sa mere étant morts, elle ne pouvoit pas recouvrer un frere. Darius, outre son frere, lui accorda l'aîné de ses enfans.

AN. M. 3483. *Herod. lib. 3. cap. 120-128.* * *Pag.* 338.

J'ai marqué dans le * Volume précédent par quelle perfidie Orétes, l'un des Gouverneurs de l'Asie Mineure pour le Roi, avoit fait mourir Polycrate, Tyran de Samos. Un crime si noir & si détestable ne demeura pas impuni. Darius apprit que ce Satrape abusoit d'une maniere étrange de son autorité, & qu'il ne comptoit pour rien le sang de ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. Orétes porta l'insolence jusqu'à faire mourir un courier que le Roi lui avoit envoyé, parce que l'ordre dont il étoit chargé lui étoit désagréable. Darius, qui ne se croyoit pas encore bien affermi sur le trône, n'osa pas l'attaquer ouvertement. Ce Satrape n'avoit pas moins de mille soldats armés pour sa garde, sans compter les secours

qu'il pouvoit tirer de ſon gouvernement, qui comprenoit la Phrygie, la Lydie & l'Ionie. Il s'y prit donc d'une maniere ſourde & cachée, pour ſe défaire d'un ennemi ſi dangereux. Il chargea de l'exécution de cet ordre l'un de ſes Officiers les plus fidéles & les plus affectionnés à ſa perſonne. Cet Officier, ſous un autre prétexte, ſe rendit à Sardes. Il preſſentit habilement les eſprits. Il commença par préſenter aux principaux Officiers de la Garde des lettres du Roi qui ne renfermoient que des ordres généraux. Bientôt après, il en produiſit de ſecondes, qui étoient plus préciſes. Et quand il ſe fut parfaitement aſſuré de la diſpoſition des troupes, il leur fit la lecture d'une derniere lettre, par laquelle le Roi leur ordonnoit de mettre à mort le Satrape; & cet ordre fut exécuté ſur le champ. Tous ſes biens furent confiſqués au profit du tréſor royal, & tous ceux qui ſe trouverent dans ſa maiſon furent tranſportés à Suſe. De ce nombre étoit un célébre médecin de Crotone, nommé Démocéde. L'hiſtoire de ce médecin eſt fort ſinguliere, & elle donna lieu à de grands événemens.

Il arriva, quelque temps après, que Darius étant tombé de ſon cheval à la chaſſe, ſe donna une violente entorſe au pied, & que ſon talon ſe déboîta. Les

AN. M. 3483. *Herod. lib. 3. cap. 129. 130.*

DARIUS.

Anciennement les mêmes exerçoient la médecine & la chirurgie.

Egyptiens paſſoient alors pour les plus habiles dans la médecine, & le Roi en avoit pluſieurs auprès de lui. Ils entreprirent de le traiter, & déployerent tout leur art dans une occaſion ſi importante; mais ils s'y prirent ſi mal-adroitement & ſi durement en lui maniant le pied, qu'ils lui causerent des douleurs incroyables; & il fut ſept jours & ſept nuits ſans dormir. Quelqu'un pour-lors indiqua Démocéde, dont il avoit entendu parler à Sardes, comme d'un médecin très-habile. Il étoit actuellement en priſon. On le fit venir ſur le champ dans l'état où on le trouva, c'eſt-à-dire, avec ſes chaînes, & avec un habit fort malpropre. Le Roi lui demanda s'il avoit quelque connoiſſance de la médecine. Il le nia d'abord par la crainte qu'il avoit que s'il faiſoit preuve de ſon art, on ne le retînt en Perſe, & qu'il ne fût privé pour toujours de la vue de ſa patrie, pour laquelle il avoit une extrême paſſion. Darius, mécontent de ſa réponſe, ordonna qu'on le mît à la queſtion. Il fallut avouer la vérité. Voilà donc Démocéde reconnu pour médecin. Il commença par appliquer des fomentations douces ſur la partie malade. L'effet du remede fut prompt. Le ſommeil revint au Roi, & en peu de jours, il fut parfaitement guéri, & le talon fut remis à ſa place.

Darius lui fit présent de deux paires de chaînes d'or. Démocéde lui demanda s'il prétendoit le bien récompenser de l'heureux succès de sa cure, en doublant son mal. Ce mot fit rire le Roi : il le fit conduire par ses Eunuques chez ses femmes, pour leur montrer celui à qui il étoit redevable de sa santé. Elles le comblerent toutes de présens magnifiques, & ce jour seul l'enrichit extrêmement.

Ce Démocéde étoit de Crotone, ville de la grande Gréce en Italie, dans la Calabre ultérieure, d'où les mauvais traitemens de son pere l'avoient obligé de sortir. Il avoit passé en Egine, où il commença à se faire connoître par plusieurs cures fort heureuses : les habitans lui assurerent par an un talent. Le talent avoit soixante mines, & revenoit à trois mille livres de notre monnoie. Quelque temps après, il fut appelé à Athènes, où l'on fit monter ses appointemens à cinq mille livres par an. Enfin il s'établit chez Polycrate, Tyran de Samos, qui lui donna deux mille écus. Il est honorable aux Villes & aux Princes de s'attacher par des établissemens honnêtes & par des pensions considérables, des personnes utiles au public, en les attirant même des pays étrangers. Les Crotoniates, depuis ce temps-là, passerent pour les plus habiles des médecins, & après eux ceux de Cyréne

Herod. lib. 3. cap. 131.

Isle entre le Péloponnése & l'Attique.

Cent mines.

Deux talens.

DARIUS.

dans l'Afrique. Les Argiens, dans le même temps, avoient la réputation d'exceller dans la musique.

Herod. lib. 3. cap. 132.

Démocéde, depuis la guérison du Roi, devint fort puissant à Suse, & il avoit l'honneur de manger à sa table. Il obtint la grace des médecins d'Egypte, qui avoient tous été condamnés à être pendus, pour avoir été moins habiles que le médecin de Grece, comme s'ils eussent été tenus de répondre du succès, & que ce fût un crime de ne pouvoir guérir un Prince. Etrange abus & effet assez ordinaire d'une puissance sans bornes, qui n'est point conduite par la raison ni par l'équité, qui est accoutumée à voir tout plier sous ses ordres, & qui prétend que ses volontés, quelles qu'elles soient, ne doivent jamais demeurer sans exécution! On a vu quelque chose de pareil dans l'histoire de Nabuchodonosor, qui prononça un arrêt de mort généralement contre tous les Mages, parce qu'ils n'avoient pas deviné le songe qu'il avoit eu pendant la nuit, & qu'il avoit lui même oublié. Démocéde tira aussi de la prison plusieurs de ceux qu'on y avoit mis avec lui. Il étoit dans une abondance universelle, & avoit un crédit extrême auprès du Roi. Mais il étoit éloigné de sa patrie, & il tournoit sans cesse ses regards & ses desirs vers la Grece.

Une

Une autre cure contribua encore beaucoup à augmenter la réputation & le crédit de Démocéde. Atoſſe, fille de Cyrus, & l'une des femmes du Roi, fut attaquée d'un cancer au ſein. Tant que la douleur fut médiocre, elle la ſupporta avec patience, ne pouvant ſe réſoudre, par pudeur, à découvrir ſon mal. Mais enfin elle y fut forcée, & elle fit venir Démocéde qui lui promit de la guérir, & la pria en même temps de vouloir bien, de ſon côté, lui promettre de lui accorder une grace qu'il lui demanderoit, laquelle ne préjudicieroit en rien à ſon honneur. Elle s'y engagea, & fut guérie. Cette grace étoit de lui procurer un voyage dans ſa patrie. La Reine n'oublia pas ſa promeſſe. * Il n'eſt pas inutile de ſe rendre attentif à ces ſortes d'événemens, peu conſidérables en eux-mêmes, mais qui ſouvent donnent occaſion aux plus grandes entrepriſes des Princes, & qui en ſont le mobile ſecret & la cauſe éloignée.

DARIUS.

Herod. lib 3. cap. 135-137.

Un jour qu'Atoſſe s'entretenoit avec Darius, elle lui repréſenta qu'étant à la fleur de l'âge, d'une complexion forte & capable de ſoutenir les fatigues de la guerre, & ayant à ſa diſpoſition des ar-

* Non ſine uſu fuerit introſpicere illa primo aſpectu levia, ex queis magnarum ſæpe rerum motus oriuntur. *Tacit. lib. 4. cap. 32.*

DARIUS. mées nombreuſes, il étoit de ſon honneur de former quelque grand projet, & de montrer aux Perſes qu'ils avoient pour Roi un homme de courage. Vous avez deviné ma penſée, repliqua Darius, & je roulois dans mon eſprit le deſſein d'aller attaquer les Scythes. J'aimerois bien mieux, dit Atoſſe, que vous tournaſſiez d'abord vos vues du côté de la Grece. J'entends fort parler des femmes de Lacédémone, d'Athènes, d'Argos, de Corinthe; je ſouhaiterois fort en avoir pour me ſervir. D'ailleurs vous avez un homme qui pourroit vous être d'un grand ſecours pour cette entrepriſe, & vous donner une parfaite connoiſſance du pays: c'eſt Démocéde, qui nous a guéris vous & moi. Il n'en fallut pas davantage: l'affaire fut concluë ſur le champ. Le Roi chargea quinze des principaux des Perſes de ſuivre Démocéde en Grece, & d'en examiner avec lui, le plus exactement qu'il leur ſeroit poſſible, les places maritimes; & il leur commanda ſur-tout de ne point perdre de vue ce médecin, de peur qu'il ne s'échapât, & de le ramener avec eux.

Ce Prince, en donnant un tel ordre, faiſoit voir qu'il ignoroit comment il falloit s'y prendre pour attirer dans ſes Etats, & pour arrêter auprès de ſa perſonne des gens d'eſprit & de mérite. Prétendre employer pour cela l'autorité & la con-

traînte, c'eſt un moyen ſûr d'étouffer dans un royaume toute induſtrie, & d'en écarter les beaux arts, qui ſont libres comme l'eſprit dont ils partent. Pour un homme habile qu'on retient de force, on en éloigne des milliers que la liberté & les bons traitemens auroient attirés.

Quand Darius eut formé le deſſein d'envoyer en Grece, il fit venir Démocéde. Il lui expoſa ſes vues, & le beſoin qu'il avoit qu'il conduisît les Seigneurs Perſans dans la Grece, & principalement dans les villes maritimes, pour en connoître la ſituation & les forces, & le pria inſtamment, quand cela feroit fait, de revenir avec eux. Il lui permit d'emporter avec lui tous ſes meubles, pour les donner à ſon pere & à ſes freres, lui promettant de lui en rendre, à ſon retour, de plus magnifiques ; & il ajouta qu'il feroit charger la galére dans laquelle il partiroit, des préſens les plus précieux, pour en faire part à ſa famille. L'intention du Roi, en parlant ainſi, paroiſſoit ſimple & ſans artifice : mais Démocéde craignit que ce ne fût un piége qu'il lui tendît, pour connoître s'il avoit deſſein de revenir ou non ; & pour écarter tout ſoupçon, il laiſſa ſes meubles à Suſe, & accepta ſeulement les préſens qui étoient deſtinés pour ſes freres.

Les Députés arriverent d'abord à Si-

DARIUS. don en Phénicie, où ils équiperent deux grands vaiſſeaux, & tranſporterent dans un vaiſſeau de charge tout ce qu'ils avoient apporté. Après avoir parcouru & examiné avec ſo n les principales villes de la Grece, ils paſſerent à Tarente en Italie. Les Seigneurs Perſans y furent arrêtés comme eſpions : Démocéde profitant de ce mouvement, leur échapa, & s'enfuit à Crotone. Les Perſans ayant recouvré leur liberté, l'y pourſuivirent : mais ils ne purent perſuader aux Crotoniates de leur livrer leur concitoyen. Ceux-ci ſe ſaiſirent même du vaiſſeau de charge; & les Députés, n'ayant plus leur guide, ne ſongerent pas davantage à parcourir le reſte de la Grece, & prirent la route de leur pays. Démocéde leur fit dire, à leur départ, qu'il épouſoit la fille de Milon, célébre Athlete de Crotone, dont le nom étoit fort connu du Roi, & dont il ſera parlé dans la ſuite. Le voyage des Seigneurs Perſans en Grece n'eut pas de ſuite alors, parce qu'à leur retour ils trouverent le Roi occupé d'autres ſoins.

AN. M. 3485. Av. J. C. 519. *Eſdr. cap.* 5. La troiſieme année du regne de ce Prince, qui n'étoit que la ſeconde ſelon le calcul des Juifs, les Samaritains ſuſciterent de nouvelles affaires aux Juifs. Ils avoient obtenu contre eux, ſous les regnes précédens, & leur avoient fait ſignifier une défenſe de paſſer outre à la

conſtruction du temple de Jéruſalem. Mais ſur les vives exhortations des Prophetes, & ſur l'ordre exprès de Dieu, les Iſraëlites avoient, depuis peu, recommencé l'ouvrage interrompu pendant pluſieurs années, & le pouſſoient avec beaucoup d'ardeur. Les Samaritans eurent recours à leurs anciennes intrigues pour y mettre obſtacle. Ils s'adreſſerent à Thatanaï, à qui Darius avoit donné le gouvernement des Provinces de Syrie & de Paleſtine. Ils ſe plaignirent à lui de l'audace des Juifs, qui, de leur propre autorité, & malgré les défenſes qui leur en avoient été faites, relevoient le temple, ce qui ne pouvoit qu'être préjudiciable aux intérêts du Roi. Sur leurs plaintes, ce Gouverneur ſe rendit à Jéruſalem. Comme il étoit modéré & équitable, après qu'il eut pris connoiſſance de l'ouvrage, il ne crut pas devoir l'arrêter bruſquement & avec violence; & il s'informa des anciens Juifs, qui leur avoit permis de l'entreprendre. Les Juifs lui ayant produit l'Edit de Cyrus, il ne voulut rien ordonner de lui-même qui y fût contraire : mais il en écrivit au Roi, pour ſavoir quelle ſeroit ſa volonté ſur ce ſujet. Il lui expoſa le fait de bonne foi : il lui marqua que les Juifs alléguoient en leur faveur l'Edit de Cyrus, & le pria d'ordonner qu'on conſultât les regiſtres

DARIUS.

pour ſavoir ſi en effet Cyrus avoit donné un tel Edit, & qu'il lui plût lui preſcrire ce qu'il avoit à faire dans cette rencontre.

Eſdr. cap. 6.

Darius ayant fait faire cette recherche, l'Edit fut trouvé à Ecbatane dans la Médie, où Cyrus étoit lorſqu'il le donna. Comme il étoit plein de reſpect pour la mémoire de ce Prince, il le confirma, & en fit dreſſer un, où celui de Cyrus étoit rappelé. Ce motif, quand il auroit été ſeul, ſeroit fort louable : mais l'Ecriture nous apprend que ce fut Dieu lui-même qui agit ſur l'eſprit & le cœur du Roi, & qui le rendit favorable aux Juifs : *Converterat Dominus cor Regis Aſſur ad eos, ut adjuvaret manus eorum in opere domûs Domini Dei Iſrael.* La teneur de l'Edit le fait aſſez connoître. Premiérement il ordonne qu'on fourniſſe abondamment toutes les victimes, les oblations, & les autres dépenſes du temple, ſelon que les Prêtres le demanderont. En ſecond lieu, il exige que les Prêtres de Jéruſalem, en offrant ces ſacrifices au Dieu du ciel, prient pour la conſervation de la vie du Roi & des Princes ſes enfans. Enfin, il va juſqu'à faire des imprécations contre les Rois & les Peuples qui troubleront le travail du bâtiment du temple, ou qui entreprendront de le détruire : par où il reconnoît clairement que le Dieu d'Iſraël eſt le maître

de renverser les royaumes de la terre & de détrôner les plus grands Rois.

En vertu de cet Edit, non-seulement ce peuple fut autorisé à poursuivre le bâtiment du temple, mais encore les frais lui en furent fournis des impôts de la province. Que seroient devenus les Juifs accusés de desobéissance & de révolte, si, dans cette occasion, on n'avoit écouté que leurs ennemis, & qu'on ne leur eût point donné lieu de se justifier ?

Le même Prince, quelque temps après, donna une preuve bien plus éclatante de son amour pour la justice, & de l'horreur qu'il avoit des délateurs, ces hommes détestables, ennemis, par état, de tout mérite & de toute vertu. On sent bien que je veux parler du célebre Edit qu'il publia contre Aman, en faveur des Juifs à la sollicitation d'Esther, qui avoit été substituée à Vasthi, épouse du Roi. Selon Usférius, cette Vasthi est la même que celle qui est appelée Atosse par les Historiens profanes, & l'Assuérus de l'Ecriture-Sainte le même que Darius. D'autres croient que c'est Artaxerxe. Le fait est connu de tout le monde, & appartient à l'Histoire Sacrée : je l'ai rapporté ailleurs en abrégé. *Tome 2. p. 364.*

Ces actions de justice rendent la mémoire d'un Prince respectable. Darius fit paroître de la reconnoissance dans une

DARIUS.

Hérod. lib. 3 cap. 139-149.

occaſion qui lui fait auſſi beaucoup d'honneur. Syloſon, frere de Polycrate Tyran de Samos, avoit fait autrefois préſent à Darius d'un habit de couleur rouge, dont il témoignoit beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour-lors ſimple particulier, Officier dans les Gardes de Cambyſe, qu'il avoit ſuivi à Memphis en Egypte. Quand il fut monté ſur le trône, Syloſon alla à Suſe, ſe préſenta à la porte du palais, & ſe fit annoncer, comme un Grec à qui le Roi avoit obligation. Darius, ſurpris de cette annonce & curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il reconnut en effet que c'étoit ſon bienfaiteur, & loin de rougir d'une aventure qui paroiſſoit ne lui être pas fort honorable, il loua avec admiration une généroſité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaiſir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloſon déſiroit : l'amour de la patrie étoit ſa paſſion. Il demanda au Roi de vouloir l'y rétablir, mais ſans répandre le ſang des citoyens, & en chaſſant ſeulement de Samos celui qui en avoit uſurpé la domination depuis la mort de ſon frere. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers Seigneurs de ſa Cour, qui s'en acquitta avec joie & avec ſuccès.

§ II. *Révolte & réduction de Babylone.*

AN. M. 3488.
AV. J. C. 516.
Herod. lib. 3. *cap.* 150-160.

Au commencement de la cinquieme année de Darius, arriva la révolte de Babylone, dont la réduction lui couta vingt mois de siége. Cette ville, autrefois la maitresse de l'Orient, ne pouvoit supporter le joug des Perses, sur-tout depuis que le siége de l'Empire avoit été transféré à Suse ; ce qui lui avoit fait beaucoup perdre de sa grandeur & de son opulence. Les Babyloniens, profitant de la révolution qui arriva en Perse, premiérement à la mort de Cambyse, & ensuite après le massacre des Mages, firent secrétement, pendant quatre ans, toutes sortes de préparatifs de guerre. Lorsqu'ils crurent leur ville suffisamment pourvue de provisions pour plusieurs années, ils leverent l'étendard de la rébellion ; ce qui obligea Darius à les assiéger avec toutes ses forces. Dieu continuoit d'accomplir les terribles menaces qu'il avoit faites contre Babylone, qui consistoient, non-seulement à dégrader & à humilier cette ville superbe & impie, mais à la dépeupler, à la mettre à feu & à sang, à l'exterminer, à la réduire en une solitude éternelle. Pour accomplir ces prédictions, Dieu permit que les Babyloniens se révoltassent contre Darius, & attirassent contr'eux toutes les forces de l'empire ; & ils furent les pre-

DARIUS.

miers à mettre ces prophéties à exécution, en égorgeant eux-mêmes une partie des habitans, comme on le verra dans un moment. Il y a apparence que les Juifs qui étoient reſtés à Babylone en aſſez grand nombre, en ſortirent avant que le ſiége fût formé, comme Iſaïe & Jérémie longtemps auparavant, & Zacharie tout récemment, les y avoient exhortés. Voici les paroles du dernier : *Sion, qui demeures avec la fille de Babylone, ſauve-toi & fuis du pays.*

Iſai. 48. 20. *Jerem.* 50. 8. & 51. 6. 9. 45. *Zachar.* 2. 6. 9.

Les Babyloniens, pour faire durer plus longtemps les proviſions, & ſoutenir plus vigoureuſement le ſiége, prirent la réſolution la plus déſeſpérée & la plus barbare dont on eût jamais oui parler : ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils raſſemblerent donc toutes les femmes & tous les enfans, & les étranglerent. Tout ce qui ne pouvoit ſervir à la guerre fut mis à mort. Il fut ſeulement permis à chaque homme de conſerver celle de ſes femmes qu'il aimoit le plus, & une ſervante pour faire l'ouvrage de la maiſon.

Après cette cruelle exécution, ces malheureux habitans ſe croyant entiérement en ſûreté, & par leurs fortifications qui paroiſſoient imprenables, & par l'abondance des vivres qu'ils avoient amaſſés, inſultoient du haut des murs aux aſſiégeans, & les accabloient d'injures. Les

Perſes, pendant dix-huit mois, mirent en uſage tout ce que la ruſe & la force peuvent dans les ſiéges, & n'oublierent pas le moyen qui avoit ſi heureuſement réuſſi à Cyrus, quelques années auparavant, c'étoit de détourner le cours du fleuve. Tous leurs efforts furent inutiles, & Darius commençoit preſque à déſeſpérer de pouvoir ſe rendre maître de la place, lorſqu'un ſtratagême, inoui juſques-là, lui en ouvrit les portes. Il fut fort ſurpris un jour de voir arriver devant lui Zopyre, l'un des plus grands Seigneurs de ſa Cour, fils de Mégabyſe, l'un des ſept qui avoient conſpiré contre les Mages, de le voir, dis-je, tout couvert de ſang, le nez & les oreilles coupées, & tout le corps déchiré de plaies. Se levant de ſon trône, il s'écria : Hé qui a donc pu vous traiter ainſi ? Vous-même, Seigneur, reprit Zopyre. Le deſir de vous rendre ſervice m'a réduit en cet état. Perſuadé que vous ne voudriez jamais y conſentir, je n'ai pris conſeil que de mon zele. Il lui expoſa enſuite le deſſein qu'il avoit de paſſer chez les ennemis, & convint avec lui de tout ce qu'il faudroit faire.

Ce ne fut point ſans une extrême douleur, que le Roi le vit partir. Zopyre s'approcha de la ville, & ayant dit qui il étoit, il y fut admis. On le conduiſit chez le Commandant. Là il expoſa ſon mal-

DARIUS.

DARIUS.

heur, & la cruauté que Darius avoit exercée à ſon égard, parce qu'il lui conſeilloit de ne pas demeurer davantage devant une ville qu'il lui ſeroit impoſſible de prendre. Il fit offre de ſes ſervices, qui pourroient n'être pas inutiles aux aſſiégés, parce qu'il étoit inſtruit de tous les deſſeins des Perſes; & que le deſir de la vengeance lui inſpiroit un nouveau courage & de nouvelles lumieres. Le nom & le viſage de Zopyre étoient fort connus à Babylone. L'état où il paroiſſoit, ſon ſang, ſes plaies, faiſoient foi pour lui, & atteſtoient, par des preuves non ſuſpectes, la vérité de tout ce qu'il avançoit. On ſe fia donc pleinement à lui, & on lui donna autant de troupes qu'il en demanda. Dans une premiere ſortie, il fit périr mille hommes des aſſiégeans. Quelques jours après, il en tua le double. Une troiſiéme fois, quatre mille demeurerent ſur la place. Tout cela ſe faiſoit de concert. Chez les Babyloniens on ne parloit que de Zopyre; c'étoit à qui l'exalteroit le plus, & les termes manquoient pour exprimer le cas qu'on en faiſoit, & le bonheur qu'on avoit de poſſéder un ſi grand homme. Il fut déclaré Généraliſſime des troupes, & on lui confia la garde des murailles. Darius ayant fait approcher ſon armée dans le temps & vers les portes dont on étoit convenu, il les lui ouvrit, & le rendit ainſi maître d'une

ville qu'il n'auroit jamais pu prendre ni par aſſaut ni par famine.

Quelque puiſſant que fût ce Prince, il ſe trouva hors d'état de pouvoir récompenſer dignement un tel bienfait, & il répétoit ſouvent qu'il auroit ſacrifié de bon cœur cent Babylones s'il les avoit, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'étoit fait lui-même. Il lui laiſſa pendant ſa vie le revenu entier de cette ville opulente, dont lui ſeul l'avoit rendu maître, & le combla de tous les honneurs qu'un Roi peut accorder à un ſujet. Mégabyze, qui commanda l'armée des Perſes en Egypte contre les Athéniens, étoit ſon fils; & Zopyre, qui paſſa chez les Athéniens en qualité de transfuge, ſon petit-fils.

Dès que Darius ſe vit en poſſeſſion de Babylone, il fit enlever les cent portes, & abattre les murailles de cette ſuperbe ville, pour la mettre hors d'état de pouvoir encore ſe révolter dans la ſuite. Il pouvoit, uſant des droits de vainqueur, exterminer tous les citoyens. Il ſe contenta d'en faire pendre trois mille de ceux qui avoient eu le plus de part à la révolte, & pardonna à tout le reſte. Et pour empêcher que la ville ne fût bientôt ſans habitans, il y envoya de toutes les provinces de l'Empire, cinquante mille femmes, pour remplacer celles dont ils s'étoient ſi cruellement défaits, au com-

DARIUS. mencement du siége. Voila quel fut le sort de Babylone, & la maniere dont Dieu vengea sur cette ville impie le cruel traitement qu'elle avoit fait aux Juifs, en attaquant sans raison un peuple libre; en détruisant son gouvernement, ses loix, son culte; en l'arrachant à sa patrie, pour le transporter dans un pays étranger; en le chargeant des travaux les plus humilians de la servitude, & employant tout son pouvoir pour accabler un peuple malheureux, mais chéri de Dieu, & qui avoit l'honneur d'en porter le nom.

III. *Darius se prépare à marcher contre les Scythes. Digression sur les mœurs de ce peuple.*

An. R. 3490. Av. J.C. 514. *Herod. lib. 4. cap. 1. Justin. lib. 2. cap. 5.*

Après la réduction de Babylone, Darius s'appliqua à faire de grands préparatifs de guerre contre les Scythes, qui habitoient cette étendue de pays qui est entre le Danube & le Tanaïs. Le prétexte de cette guerre étoit de punir ces peuples de * l'invasion que leurs ancêtres avoient faite autrefois dans l'Asie, prétexte également frivole & ridicule, qui réveilloit une vieille querelle, passée il y avoit environ six-vingts ans. Pendant cette irruption, dont la durée fut assez longue, les femmes des Scythes avoient épousé leurs esclaves. Quand leurs maîtres voulurent revenir dans leur pays,

28 ans.

* *Il en est parlé Tom. 2. p. 99. &c.*

ces esclaves allerent au devant d'eux avec de nombreuses troupes pour leur en disputer l'entrée, & il se donna quelques batailles, où l'avantage fut à peu près égal de part & d'autre. Les Scythes, faisant réflexion que c'étoit faire trop d'honneur à leurs esclaves, que de les traiter comme des soldats, marcherent contr'eux le fouet à la main pour les faire ressouvenir de leur condition. En effet, ils ne purent soutenir cette vue, & prirent tous la fuite.

J'imiterai ici Hérodote, qui prend occasion de cette guerre pour décrire ce qui regarde les Scythes : mais j'abrégerai de beaucoup ce qu'il en dit.

Digression sur les Scythes.

Il y avoit anciennement des Scythes en Europe & en Asie, situés pour la plupart vers le septentrion. Il s'agit ici principalement des premiers, c'est-à-dire, de ceux d'Europe.

Les Historiens, dans les relations qu'ils nous ont laissées des mœurs & du caractere des Scythes, en disent des choses tout-à-fait opposées, & qui semblent absolument se contredire. D'un côté, il les représentent comme les peuples du monde les plus justes & les plus modérés : de l'autre, ils en font une nation féroce & barbare, qui porte la cruauté à des excès qui font horreur à la nature. Cette contra-

DARIUS. riété eſt une preuve évidente qu'il faut appliquer des traits ſi différens à différens peuples répandus dans ces contrées ſi étendues & ſi vaſtes ; &, quoiqu'ils ſoient tous compris ſous un même nom, ne les pas confondre ſous une même idée.

Strab. lib. 7. p. 298. Des Auteurs cités par Strabon, parlent des Scythes qui habitoient ſur les bords du Pont-Euxin, leſquels égorgeoient tous les étrangers qui arrivoient chez eux, ſe nourriſſoient de leur chair, & après avoir fait deſſécher leurs cranes, s'en ſervoient comme de pots & de vaſes pour boire. *Herod. lib. 4, cap. 62.* Hérodote, en décrivant les ſacrifices que les Scythes offroient au Dieu Mars, dit qu'ils lui immoloient des victimes humaines. Il rapporte une coutume aſſez bizâre *Ibid. cap. 70.* de faire les traités, uſitée parmi ces * peuples. Ils verſoient du vin dans un grand vaſe de terre, & les deux parties contractantes, après s'être découpé les bras avec un couteau, y faiſoient couler leur ſang, y teignoient leurs armes, & buvoient de cette liqueur eux & tous les aſſiſtans, en faiſant de grandes imprécations contre celui qui violeroit le traité.

Ce que le même Hiſtorien raconte des cérémonies obſervées dans les obſéques *Ibid. cap. 71, 72.* des Rois, eſt bien plus extraordinaire. Je

* *Cette coutume ſubſiſtoit encore parmi les Ibériens, Peuple Scythe d'origine, du temps de Tacite, qui en fait mention.* Ann. lib. 12. cap. 47.

ne rapporte que celles qui font connoître la cruauté de ces peuples. Après avoir embaumé le corps mort du Roi, & l'avoir enduit de cire, ils le promenent sur un chariot de ville en ville, & le montrent à tous les peuples qui étoient de sa dépendance. Quand cette course est achevée, ils le déposent dans le lieu destiné à sa sépulture, où ils font une large fosse, dans laquelle ils enterrent le Roi, & avec lui une de ses femmes, son grand Echanson, son Maître-d'Hôtel, son grand Ecuyer, son Chancelier, son Secrétaire d'Etat, après les avoir tous égorgés : ils y mettent aussi plusieurs chevaux, grand nombre de coupes d'or, & quelque partie de chacun des meubles du défunt : après quoi ils ferment la fosse & la couvrent de terre. Ce n'est pas tout. Quand le jour de l'anniversaire est arrivé, ils égorgent encore cinquante des Officiers du Roi défunt, & autant de chevaux, dont ils préparent les corps en leur nettoyant le ventre, & le remplissant de paille ; & ensuite ils placent ces Officiers sur les chevaux autour du tombeau, apparemment pour lui servir de gardes. Il paroît que l'esprit de ces cérémonies étoit de regarder le Roi comme vivant encore, &, dans cette vue, de laisser toujours auprès de lui sa Cour & ses Officiers ordinaires. Je ne sai pas si des char-

DARIUS. ges, qui aboutiſſoient à une telle fin, étoient fort briguées.

Juſtin. lib. 2. cap. 2.

Il eſt temps de paſſer à des mœurs plus douces & plus humaines : peut-être que, dans un autre ſens, elles ne paroîtront pas moins ſauvages. C'eſt Juſtin ſur-tout qui fait la deſcription que je vais rapporter. Les Scythes, ſelon cet Auteur, vivoient dans une grande innocence & une grande ſimplicité. Tous les arts leur étoient inconnus : mais ils ne connoiſſoient point non plus les vices. Ils n'ont point partagé entre eux les terres, dit Juſtin : inutilement l'auroient-ils fait, puiſqu'ils ne les cultivent point. Horace, dans une Ode dont je rapporterai bientôt une partie, nous marque que quelques-uns d'entre eux cultivoient une certaine portion de terre, mais pour un an ſeulement, après quoi ils étoient relevés par d'autres, qui leur ſuccédoient aux mêmes conditions. Ils n'ont point de maiſon, point de demeure fixe. Ils errent ſans ceſſe de campagne en campagne avec leurs troupeaux. Ils tranſportent avec eux leurs femmes & leurs enfans dans des chariots couverts de peaux, qui leur tiennent lieu de maiſons. * La juſtice y eſt obſervée & maintenue par le caractere propre & le goût de la nation,

* Juſtitia gentis ingeniis culta, non legibus.

non par la contrainte des loix qu'ils ignorent. Aucun crime parmi eux n'eſt puni plus ſévérement que le vol, & cela avec raiſon. Car leurs troupeaux, qui ſont toutes leurs richeſſes, n'étant jamais renfermés, comment pourroient-ils ſubſiſter, ſi le vol n'étoit rigoureuſement interdit? Ils ne deſirent point l'or & l'argent comme le reſte des hommes. Le lait & le miel ſont leur principale nourriture. Ils ne connoiſſent point l'uſage de la laine & des étoffes; & pour ſe défendre des froids violens & continuels de leur climat, ils n'emploient que des peaux de bêtes.

J'ai dit que ces mœurs des Scythes pourroient paroître à pluſieurs groſſieres & ſauvages. En effet, pourroit-on dire, ils ont des terres; & ne les cultivent point. Ils ont des troupeaux; ils ſe contentent d'en tirer le lait, & en négligent la chair. La laine de leurs moutons leur pourroit fournir des habillemens commodes; & ils n'ont d'autres vêtemens que des peaux de bêtes. Mais ce qui, dans l'eſprit du plus grand nombre des hommes, eſt le plus capable de les convaincre de groſſiéreté & d'ignorance, c'eſt qu'ils n'eſtiment point l'or & l'argent, qui ont toujours été en ſi grand honneur parmi tous les peuples policés.

Heureuſe ignorance, groſſiéreté infiniment préférable à notre prétendue po-

DARIUS.

liteſſe!* Ce mépris de toutes les commodités de la vie, continue Juſtin, leur a donné une droiture de mœurs, qui les empêche de jamais rien deſirer du bien d'autrui. Auſſi la paſſion des richeſſes n'a lieu, que lorſqu'on en peut faire uſage. Et plût à Dieu, dit le même Auteur, que l'on vît régner parmi le reſte des hommes une pareille modération, & un pareil éloignement de tout deſir du bien d'autrui. L'on n'auroit pas vu les guerres ſe ſuccéder ſans ceſſe les unes aux autres dans tous les ſiécles & dans tous les pays; & le nombre de ceux qui périſſent par le fer & par les armes, ne ſeroit pas plus grand que celui des hommes qui ſont enlevés par la néceſſité inévitable de la nature.

Juſtin termine le portrait des Scythes, par une réflexion bien ſenſée. ** C'eſt une choſe bien ſurprenante, dit-il, qu'un

* Hæc continentia illis morum quoque juſtitiam indidit, nihil alienum concupiſcentibus. Quippe ibidem divitiarum cupido eſt, ubi & uſus. Atque utinam reliquis mortalibus ſimilis moderatio & abſtinentia alieni foret! profecto non tantum bellorum per omnia ſecula terris omnibus continuaretur: neque plus hominum ferrum, & arma, quàm naturalis fatorum conditio raperet.

** Prorſus ut admirabile videatur hoc illis naturam dare, quod Græci longâ ſapientium doctrinâ præceptiſque philoſophorum conſequi nequeunt, cultoſque mores incultæ barbariæ collatione ſuperari. Tanto plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis!

naturel heureux, destitué du secours de l'éducation, ait donné aux Scythes une modération & une sagesse, où les Grecs n'ont pu parvenir, ni par les établissemens de leurs Législateurs, ni par les préceptes de leurs Philosophes; & que les mœurs d'une nation barbare soient préférables à celles de ces peuples cultivés & polis par les arts & par les sciences. Tant l'ignorance du vice a de plus heureux effets dans les uns, que dans les autres la connoissance de la vertu!

Les peres croyoient avec raison laisser à leurs enfans une précieuse succession, en leur laissant la paix & l'union entre eux. Un de leurs Rois, il s'appeloit Scylure, se voyant près de mourir, fit venir ses enfans, & leur présentant à tous successivement un faisceau de dards liés fortement ensemble, les exhorta à les rompre. Quelque effort qu'ils fissent, ils n'en purent venir à bout. Quand le faisceau fut délié, ils rompirent tous les dards sans peine. Voilà, leur dit-il, l'image de ce que pourra parmi vous la concorde & l'union. Pour fortifier & étendre ces avantages domestiques, ils y joignoient le secours des amis. L'amitié, chez eux, étoit regardée comme une alliance sacrée & inviolable, qui approchoit beaucoup de celle que la nature a mise entre les freres, & à laquelle on ne pouvoit donner

Plut. de garrul. p. 511.

Lucian. in Tox. p. 51.

DARIUS. atteinte ſans ſe rendre coûpable d'un grand crime.

Il ſemble que les Auteurs anciens ſe ſoient efforcés à l'envi de relever l'innocence des mœurs, qui régnoit parmi les Scythes, par de magnifiques éloges. Je tranſcrirai ici en entier celui qu'on lit dans Horace. Il aſſocie aux Schytes les Gétes, qui en étoient fort voiſins. C'eſt dans la belle Ode où ce Poëte s'éleve contre le luxe & les déſordres de ſon ſiecle. Après avoir dit que, ni les plus immenſes richeſſes, ni les plus ſuperbes bâtimens ne peuvent procurer le repos & la tranquillité de l'eſprit, il ajoute : » Plus * heureux » cent fois les Scythes, qui roulent ſur

* Campeſtres melius Scythæ,
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos,
Vivunt, & rigidi Getæ;
Immetata quibus jugera liberas
Fruges & Cererem ferunt:
Nec cultura placet longior annuâ,
Defunctumque laboribus
Æquali recreat ſorte vicarius.
Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens:
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.
Dos eſt magna parentium
Virtus, & metuens alterius viri
Certo fœdere caſtitas;
Et peccare nefas, aut pretium eſt mori.

Horat. lib. 3. *Od.* 24.

» des chariots leurs maiſons errantes : » plus heureux les Gétes, qui habitent » des terres glacées par les frimats ! Chez » eux la terre, ſans être partagée par » des bornes, produit des grains & des » fruits qui ſe recueillent en commun. » Les travaux de la campagne ne du- » rent qu'un an pour chacun d'eux ; & » celui qui vient d'achever ſon année, » ne manque point d'être relevé par un » ſucceſſeur qui prend ſa place aux mê- » mes conditions. Là les belles-meres, » loin de faire tort aux enfans du pre- » mier lit, les ménagent avec bonté, » & ne ſe permettent point d'attenter » ſur la vie des enfans d'un premier lit. » Les femmes ſont en garde contre les » diſcours ſéduiſans de ceux qui cher- » chent à les corrompre, & ne tirent » point de leur dot le droit de mai- » triſer leurs maris. La plus grande dot » d'une fille, c'eſt la vertu de ſes pere » & mere ; c'eſt ſon inviolable atta- » chement pour ſon époux, & l'éloi- » gnement qu'elle a pour tout autre ; » c'eſt enfin la perſuaſion où elle eſt » que l'infidélité eſt un crime, & que » la mort en eſt le ſalaire.

Quand on examine ſans prévention le caractere & les mœurs des Scythes, eſt il poſſible de refuſer à ces peuples

DARIUS. ſon eſtime & ſon admiration ? Leur maniere de vivre, pour l'extérieur, eſt-elle fort éloignée de celle des Patriarches, qui n'avoient point de demeure fixe, qui ne cultivoient point la terre, qui ne s'appliquoient qu'à la nourriture des troupeaux, & qui habitoient ſous des tentes ? Croit-on ce peuple fort à plaindre d'avoir ignoré & même mépriſé l'uſage de l'or & de l'argent * ? Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'ils fuſſent toujours demeurés dans les entrailles de la terre, & qu'ils n'en euſſent jamais été arrachés pour devenir la cauſe & l'inſtrument de tous les crimes ? Quel uſage les Scythes en pouvoient-ils faire, eux qui n'eſtimoient que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme, & qui mettoient à ces beſoins des bornes ſi étroites ? Il n'eſt point étonnant que, vivant ſans maiſons, ils ne fiſſent nul cas des arts ſi vantés ailleurs, tels que ſont l'architecture, la ſculpture, la peinture ; non plus que de la ſomptuoſité des vêtemens & des meubles, trouvant dans les dépouilles des bêtes de quoi ſe défendre des injures du temps. Après

* Aurum irrepertum, & ſic meliùs ſitum
Cùm terra celat, ſpernere fortior,
Quàm cogere humanos in uſus
Omne ſacrum rapiente dextra,
Horat. lib. 3. Od. 3.

tout,

tout, peut-on dire que ces avantages prétendus contribuent au bonheur de la vie? Les peuples qui les avoient en partage, étoient-ils plus ſains & plus robuſtes que les Scythes? Vivoient-ils plus long-temps? Menoient-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus exempte de ſoins & de chagrins? Avouons-le, à la honte de l'ancienne philoſophie. Les Scythes, qui ne faiſoient point une étude particuliere de la ſageſſe, l'avoient portée plus loin que ni les Egyptiens, ni les Grecs, ni les autres peuples policés. Ils ne donnoient le nom de biens & de richeſſes qu'à ce qui le mérite véritablement, en parlant ſelon le langage humain; je veux dire, à la ſanté, à la force, au courage, à l'amour du travail & de la liberté, à l'innocence des mœurs, à la bonne foi, à l'horreur pour tout menſonge & toute diſſimulation, en un mot, à toutes les qualités qui rendent l'homme meilleur & plus eſtimable. Ajoutez à ces heureuſes diſpoſitions la connoiſſance & l'amour du vrai Dieu & du Médiateur, ſans quoi elles leur étoient inutiles, ils deviennent un peuple parfait.

En comparant les mœurs des Scythes avec celles du ſiecle préſent, on eſt tenté de croire qu'un ſi beau portrait eſt flaté; & que Juſtin, auſſi bien qu'Horace, leur prête des vertus qu'ils n'avoient point.

DARIUS. Toute l'antiquité leur rend le même témoignage ; & Homere, dont le ſuffrage doit être d'un grand poids, les appelle *les plus juſtes des hommes.*

Mais, (qui le croiroit ?) le luxe, qui ſembleroit ne pouvoir ſubſiſter que dans un pays agréable & délicieux, pénétra dans cette région âpre & inculte ; & forçant les barrieres que lui avoit oppoſé juſques-là un uſage conſtant de pluſieurs ſiecles, fondé dans la nature du climat & dans le génie des habitans, il vint à bout enfin de corrompre auſſi les mœurs des Scythes, & de les égaler en ce point aux autres peuples dont il s'étoit rendu maître. C'eſt Strabon qui nous apprend cette particularité très-digne de remarque : il vivoit du temps d'Auguſte & de Tibére. Après avoir beaucoup loué la ſimplicité, la frugalité, l'innocence des anciens Scythes, & leur extrême éloignement de toute fourberie, & même de toute diſſimulation, il avoue que le commerce qu'ils avoient eu dans les derniers temps avec les autres peuples, avoit ſubſtitué à ces vertus des vices tout contraires. Il ſembleroit, dit-il, que l'effet naturel d'un tel commerce avec des nations polies & civiliſées, n'auroit dû être que de les humaniſer & de les apprivoiſer, en leur faiſant perdre cet air ſauvage & farouche qu'ils avoient ; & cependant il cauſa la ruine entiere de leurs

Strab. lib. 7. p. 301.

mœurs, & les transforma en d'autres hommes. C'eſt ſans doute par rapport à ce changement qu'Athénée dit que les Scythes ſe livrerent à la volupté & aux délices, en même temps qu'ils ſe livrerent à l'amour du gain & des richeſſes.

Athen. lib. 12. p. 524.

Strabon, en faiſant la remarque que je viens de rapporter, ne diſſimule pas que c'eſt aux Romains & aux Grecs que les Scythes durent ce funeſte changement. Notre exemple, dit-il, a perverti preſque tous les peuples de la terre, en y portant avec le luxe l'amour des plaiſirs & des délices, la mauvaiſe foi, & mille ſortes de fourberies honteuſes, pour amaſſer de l'argent. C'eſt une triſte diſtinction & un malheureux talent pour un peuple, que de devenir par ſon habileté à inventer des modes, & à rafiner ſur tout ce qui nourrit & entretient le luxe, le corrupteur de tous ſes voiſins & leur maître pour le déréglement & le vice.

Ce fut contre ces Scythes, mais encore entiers & dans leur plus grande vigueur, que Darius tourna ſes armes. C'eſt ce que je dois maintenant expoſer.

§ IV. *Expédition de Darius contre les Scythes.*

J'ai déja fait obſerver que le prétexte dont ſe ſervit Darius pour entreprendre la guerre contre les Scythes, étoit l'irrup-

Herod. lib. 4. c. 82 96.

tion qu'ils avoient faite anciennement dans l'Asie : mais il n'avoit d'autre but réellement que de satisfaire son ambition, & d'étendre ses conquêtes.

Son frere Artabane, pour qui il avoit un grand respect, & qui, de son côté, n'avoit pas moins de zele pour les véritables intérêts du Roi, se crut obligé dans cette occasion de lui découvrir ses sentimens avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. » Grand Prince, lui » dit-il, ceux qui forment quelque grande » entreprise, doivent considérer avec soin » si elle sera utile ou préjudiciable à l'Etat; » si l'exécution en sera aisée ou difficile; » si elle pourra contribuer ou nuire à leur » gloire; si elle est conforme ou contraire » aux regles de la justice. Je ne vois » point, Seigneur, quand même vous » seriez assuré du succès, quel avantage » vous pouvez attendre de la guerre que » vous entreprenez contre les Scythes. » Ce sont des peuples séparés de votre » empire par de longs espaces de terre & » de mer, qui habitent de vastes déserts, » qui sont sans villes, sans maisons, sans » établissemens, sans richesses. Qu'y a-t-il » à gagner pour vos troupes dans une telle » expédition; ou plutôt que n'y a-t-il point » à perdre? Accoutumés comme ils sont » à passer d'une contrée dans une autre, » s'ils s'avisent de prendre la fuite devant

» vous, non par crainte ou par lâcheté, » car ils ſont très-courageux & très-aguer- » ris, mais dans le deſſein de haraſſer & » de ruiner votre armée par de conti- » nuelles & de pénibles courſes, que de- » viendrons-nous dans un pays inculte, » ſtérile & dénué de tout, où nous ne » trouverons ni fourrages pour nos che- » vaux, ni nourriture pour nos ſoldats? » Je crains, Seigneur, qu'une fauſſe idée » de gloire & des conſeils flateurs ne » vous précipitent dans une guerre qui » pourra tourner à la honte de la nation. » Vous jouiſſez d'une paix tranquille au » milieu de vos peuples, dont vous faites » l'admiration & le bonheur. Vous ſavez » que les Dieux ne vous ont placé ſur le » trône que pour être le coadjuteur, ou » plutôt le miniſtre de leur bonté encore » plus que de leur puiſſance. Vous vous » piquez d'être le protecteur, le tuteur, » le pere de vos ſujets; & vous nous ré- » pétez ſouvent, parce que vous le penſez » ainſi, que vous ne vous croyez Roi que » pour les rendre heureux. Quelle joie » pour vous, grand Prince, d'être la » ſource de tant de biens, & de faire » vivre à l'ombre de votre nom tant de » peuples dans un ſi aimable repos! La » gloire d'un Roi qui aime ſon peuple, & » qui en eſt aimé; qui, loin de faire la » guerre aux nations voiſines ou éloi-

DARIUS.

» gnées, les empêche de l'avoir entr'elles, » n'eſt-elle pas infiniment plus touchante » que celle de ravager la terre, en répan- » dant par-tout le carnage, le trouble, » l'horreur, la conſternation, le déſeſ- » poir ? Mais un dernier motif doit en- » core faire plus d'impreſſion ſur votre » eſprit que tous les autres, c'eſt celui de » la juſtice. Vous n'êtes point, graces aux » Dieux, de ces Princes * qui ne recon- » noiſſent d'autre loi que celle du plus » fort, & qui regardent comme un privi- » lége attaché à la royauté, à l'excluſion » des ſimples particuliers, d'envahir le » bien d'autrui **. Vous ne faites point » conſiſter votre grandeur à pouvoir tout » ce que vous voulez, mais à ne vouloir » que ce que vous pouvez ſelon les loix, » & ce que vous devez. En effet, ſera- » t-on injuſte & raviſſeur, quand on ne » prend que quelque arpent de terre à ſon » voiſin ? & ſera-t-on juſte, ſera-t-on » héros, quand on uſurpe & qu'on enva- » hit des provinces entieres ? Or j'oſe vous » demander, Seigneur, quel titre avez- » vous ſur la Scythie ? Quel tort vous » ont fait les Scythes ? Quelle raiſon pou-

* Id in ſumma fortuna æquius, quod validius : &, ſua retinere, privatæ domus ; de alienis certare, regiam laudem eſſe. *Tacit. Annal. lib.* 15. c. 1.

** Ut felicitatis eſt quantum velis poſſe, ſic magnitudinis velle quantum poſſis. *Plin. in paneg. Traj.*

DARIUS.

» vez-vous alléguer pour leur déclarer la » guerre ? Celle que vous avez portée » contre les Babyloniens, étoit en même » temps, & néceſſaire & juſte, auſſi les » Dieux l'ont-ils favoriſée d'un heureux » ſuccès. C'eſt à vous, Seigneur, de juger » ſi celle que vous entreprenez mainte- » nant a les mêmes caracteres.

Il n'y avoit que le zele généreux d'un frere uniquement occupé de la gloire de ſon Prince & du bien public, qui pût inſpirer une telle liberté : mais auſſi il n'y avoit du côté du Prince, qu'une parfaite modération capable de la ſouffrir. Darius, * comme Tacite le remarque d'un grand Empereur, avoit ſu joindre deux choſes, qui, pour l'ordinaire, ſont inalliables : la ſouveraineté & la liberté. Loin de ſe choquer de celle que ſon frere avoit priſe, il le remercia de ſon conſeil, mais n'en profita pas. L'engagement étoit pris. Il partit de Suſe à la tête d'une armée de ſept cent mille hommes : ſa flotte étoit de ſix cents vaiſſeaux, compoſée principalement d'Ioniens, & d'autres nations Grecques qui habitoient les côtes de l'Aſie Mineure & de l'Helleſpont. Il marcha vers le Boſphore de Thrace, qu'il paſſa ſur un pont de bateaux : après quoi, s'étant rendu maître de toute la Thrace, il arriva

* Nerva Cæſar res olim diſſociabiles miſcuit, principatum ac libertatem. *Tacit. in vit. Agric. cap. 3.*

DARIUS.

ſur les bords du Danube, appelé autrement Iſter, où il avoit ordonné à ſa flotte de le venir joindre. Il érigea en pluſieurs endroits de ſon paſſage des colonnes avec des inſcriptions magnifiques, dans l'une deſquelles il s'appeloit LE MEILLEUR ET LE PLUS BEAU DE TOUS LES HOMMES. Quelle vanité ! quelle petiteſſe !

Encore, ſi les défauts de ce Prince ſe fuſſent terminés à des ſentimens d'orgueil & de vanité, ils paroîtroient peut-être plus pardonnables : du moins n'auroient-ils pas été ſi funeſtes pour ſes ſujets. Mais comment concilier avec le caractere de Darius, qui paroiſſoit plein de bonté & de douceur, la cruauté barbare qu'il exerça à l'égard d'Oebazus, vieillard reſpectable par ſa qualité & par ſon mérite ? Il avoit trois enfans qui ſe préparoient à ſuivre le Prince dans ſon expédition contre les Scythes. A ſon départ de Suſe, ce pere lui demanda par grace de vouloir bien lui laiſſer un de ſes enfans, pour être ſa conſolation dans ſa vieilleſſe. Un ſeul ne ſuffit pas, repliqua Darius ; je veux vous les laiſſer tous trois ; &, ſur le champ, il les fit mourir.

Herod. lib. 4. cap. 84.

Senec. de Ira, lib. 3. cap. 16.

Après avoir paſſé le Danube ſur un pont de bateaux, il avoit deſſein de le rompre, afin de ne point affoiblir ſon armée par le gros détachement des troupes qu'il ſeroit obligé de laiſſer à ſa garde. Un de ſes Offi-

Herod. lib. 4. cap. 97-101.

ciers lui repréſenta qu'il étoit bon de ſe réſerver cette reſſource en cas de quelque accident fâcheux dans la guerre qu'il entreprenoit. Il le crut, & confia la garde du pont aux Ioniens qui l'avoient conſtruit, avec permiſſion de s'en retourner chez eux, s'il ne revenoit dans l'eſpace de deux mois : puis il s'avança dans la Scythie.

DARIUS.

Dès que les Scythes eurent appris que Darius marchoit contr'eux, ils délibérerent enſemble ſur les meſures qu'ils devoient prendre. Ils ſentirent bien qu'ils n'étoient pas en état de réſiſter ſeuls à un ennemi ſi formidable. Ils députerent vers tous les peuples voiſins, pour leur demander du ſecours, en leur remontrant que le danger étoit commun, & qu'ils avoient tous un égal intérêt à repouſſer un ennemi qui en vouloit à tous. Quelques-uns répondirent favorablement à leur demande : d'autres refuſerent abſolument d'entrer dans une guerre qui ne les regardoit point, & ils eurent bientôt lieu de s'en repentir.

Herod. lib. 4. cap. 102. & 118. 119.

Les Scythes avoient pris la ſage précaution de mettre en ſûreté leurs femmes & leurs enfans, en les faiſant paſſer ſur des chariots vers les parties les plus ſeptentrionales avec tous leurs troupeaux, ne ſe réſervant que ce qui étoit néceſſaire à l'armée pour les vivres. Ils avoient eu ſoin auſſi de boucher tous les puits & toutes

DARIUS. les fontaines, & de consumer tous les fourages dans les lieux où les Perses devoient passer. Ils allerent donc à leur rencontre avec leurs alliés, non pour leur livrer combat, ils avoient bien résolu de l'éviter, mais pour les attirer dans les lieux où ils avoient intérêt qu'ils vinssent. En effet, dès que les Perses paroissoient vouloir les attaquer, ils se retiroient toujours devant eux, en avançant dans le pays; & ils les conduisirent ainsi de contrée en contrée chez tous les peuples qui avoient refusé d'entrer dans leur alliance, dont les terres furent entiérement ravagées par la double armée des Perses & des Scythes.

Herod. lib. 4. cap. 125 127.

Darius, fatigué par ces longues courses qui ruinoient son armée, envoya un héraut au Roi des Scythes, appelé Indathyrse, & lui dit par sa bouche: » Prince » des Scythes, pourquoi fuis-tu conti» nuellement devant moi? que ne t'ar» rêtes-tu enfin, ou pour me donner ba» taille, si tu te crois en état de me ré» sister; ou, si tu te sens trop foible, pour » reconnoître ton Maître, en lui présen» tant la terre & l'eau »? Les Scythes étoient fiers, extrêmement jaloux de leur liberté, & ennemis déclarés de tout esclavage. Indathyrse répondit ainsi: « Si je » suis devant toi, Prince des Perses, ce » n'est pas que je te craigne: je ne fais

DARIUS.

» autre chose maintenant que ce que j'ai
» coutume de faire en temps de paix.
» Nous n'avons, nous autres Scythes, ni
» villes ni terres à défendre ; si tu veux
» nous forcer au combat, viens attaquer
» les tombeaux de nos peres, & tu sentiras
» qui nous sommes. Pour la qualité
» de Maître que tu prends, garde-la
» pour d'autres que pour les Scythes. Je
» ne reconnois pour Maître que le grand
» Jupiter, l'un de mes aïeux, & la Déesse
» Vesta.

Plus Darius s'avançoit dans le pays, plus son armée avoit à souffrir. Elle étoit réduite à une fort grande extrêmité, lorsqu'il arriva de la part des Scythes un héraut, chargé d'offrir pour présent à Darius, un oiseau, une souris, une grenouille, & cinq fleches. Il demanda ce que signifioient ces présens. L'Officier répondit qu'il avoit ordre simplement de les lui offrir, & rien de plus ; que c'étoit à lui d'en pénétrer la signification. Ce Prince conclud d'abord que les Scythes lui livroient la terre & l'eau, marquées par la souris & la grenouille ; leur cavalerie qui avoit la légéreté des oiseaux ; leurs propres personnes & leurs armes, désignées par les fleches. Gobryas, l'un des sept qui avoient conjuré contre le Mage, donna un autre sens à l'énigme. « Sachez,
» dit-il aux Perses, que si vous ne vous

Herod. lib. 4. cap. 128. 132.

DARIUS. » envolez dans l'air comme les oiſeaux, » ou ſi vous ne vous cachez dans la terre » comme les ſouris, ou ſi vous ne vous » enfoncez dans l'eau comme les gre- » nouilles, vous ne pourrez échaper aux » fleches des Scythes. »

Strab. lib. 9 pag. 305. & lib. 16. p. 737.

En effet, l'armée entiere, conduite dans une région vaſte, inculte, déſerte, & abſolument deſtituée d'eau, ſe trouva expoſée à un danger preſque inévitable de périr; & Darius lui-même ne fut pas exempt de ce péril. Il dut ſon ſalut à un chameau qui, chargé d'eau, le ſuivit avec peine dans cet affreux déſert. Le Prince n'oublia pas ſon bienfaiteur. Pour le récompenſer du ſervice qu'il lui avoit rendu, & des fatigues qu'il avoit eſſuyées à ſon retour en Aſie, il lui aſſigna, pour ſa nourriture, un certain endroit qu'il poſſédoit en propre, & qu'on nomma par cette raiſon *Gaugamele*, c'eſt-à-dire en langue Perſanne, *Maiſon du chameau*. C'eſt auprès de cette petite ville, que Darius Codoman fut vaincu pour la ſeconde fois par Alexandre-le-Grand.

Herod. lib. 4. cap. 134-140.

Darius ne délibéra pas davantage, & il ſe vit forcé, malgré lui, de renoncer à ſa folle entrepriſe. On ſongea donc ſérieuſement au retour, & l'on jugea bien qu'il n'y avoit point de temps à perdre. Quand la nuit fut venue, pour tromper l'ennemi, les Perſes allumerent beaucoup de feux à

l'ordinaire ; & ayant laissé dans le camp les vieillards & les malades avec tous les ânes, qui faisoient beaucoup de bruit, ils se mirent en marche pour regagner le Danube. Les Scythes ne s'en apperçurent que le lendemain matin. Ils firent sur le champ un gros détachement pour aller vers le Danube ; & , comme ils connoissoient parfaitement les chemins , ils arriverent au pont beaucoup de temps avant les Perses. Ils y avoient déja envoyé auparavant pour exhorter les Ioniens à rompre le pont, & à s'en retourner. On leur en avoit donné parole , mais sans dessein de l'exécuter. Ici ils les presserent bien plus vivement , en leur représentant que le temps que Darius leur avoit prescrit pour l'attendre, étoit passé ; qu'ils pouvoient , sans manquer à leur parole ni à leur devoir, retourner chez eux ; qu'il ne dépendoit que d'eux de secouer pour toujours le joug de la servitude , & de se rétablir dans une entiere liberté ; & que les Scythes mettroient Darius hors d'état de former aucune entreprise contre qui que ce fût.

On mit l'affaire en délibération. Miltiade Athénien , Prince , ou comme les Grecs l'appellent , Tyran de la Quersonèse de Thrace , à l'embouchure de l'Hellespont , étoit du nombre de ceux qui avoient accompagné Darius , & fourni des vaisseaux pour favoriser cette entre-

DARIUS.

prise. * Plus sensible à l'intérêt public, qu'à son avantage particulier, il fut d'avis de donner satisfaction aux Scythes, & de profiter d'une si favorable occasion pour remettre l'Ionie en liberté : tous les autres Chefs penserent comme lui, à l'exception d'Hystiée, Tyran de Milet. Quand son rang de parler fut venu, il représenta aux Chefs des Ioniens, que leur fortune étoit liée à celle de Darius; que c'étoit sous la protection de ce Prince, qu'ils étoient maîtres chacun dans leur ville; que si la puissance des Perses venoit à tomber ou à s'affoiblir, les villes d'Ionie ne manqueroient pas de chasser leurs Tyrans, & de se rétablir en liberté. Ce dernier avis fut goûté de tous les autres Chefs; &, comme c'est l'ordinaire, l'intérêt particulier l'emporta sur le bien public. Il fut résolu qu'on attendroit Darius; mais, pour tromper les Scythes, & leur empêcher de faire eux-mêmes quelque entreprise, ils leur déclarerent qu'ils avoient pris le parti de se retirer comme ils le souhaitoient, & ils firent mine effectivement de rompre le commencement du pont, après avoir exhorté les Scythes à faire aussi de leur côté leur devoir, & à retourner promptement contre l'ennemi commun pour l'attaquer & le défaire. Les Scythes trop crédules se

* Amicior omnium libertati quàm suæ dominationi fuit. *Corn. Nep.*

retirerent, & furent encore trompés une seconde fois.

DARIUS.

Ils manquerent Darius, qui avoit pris un autre chemin que celui où ils avoient compté l'atteindre. Ce Prince arriva de nuit au pont du Danube; &, le trouvant rompu, il ne douta point que les Ioniens ne se fussent retirés, & pour lors il se crut perdu. On appela à haute voix Hystiée le Milésien, qui répondit enfin, & tira le Roi d'inquiétude. Le pont fut entiérement rétabli. Darius repassa le Danube & revint dans la Thrace; il y laissa Mégabyse, un de ses premiers Généraux, avec une partie de son armée, pour achever la conquête de ce pays-là, & le soumettre entiérement à son obéissance: après quoi, il repassa le Bosphore avec le reste de ses troupes, & se retira à Sardes, où il passa tout l'hiver & la plus grande partie de l'année suivante, pour rafraîchir ses troupes qui avoient extrêmement souffert dans cette expédition, aussi malheureuse que mal concertée.

Herod. lib. 4. cap. 141-144.

Mégabyse demeura quelque temps dans la Thrace. Les peuples qui l'habitent, auroient, selon Hérodote, été invincibles, s'ils avoient su réunir leurs forces, & se donner un seul Chef. Quelques-uns d'eux avoient des coutumes fort particulieres. Dans un certain canton, quand un enfant venoit au monde, tous ses proches s'aban-

Herod. lib. 5. cap. 1-11.

DARIUS.

donnoient à la douleur, & répandoient des larmes en abondance, dans la vue des maux auxquels il alloit être exposé : ce n'étoit que joie, au contraire, à la mort de leurs proches, parce que ce n'étoit que de ce moment qu'ils les croyoient heureux, les voyant délivrés pour toujours des miseres de la vie. Dans un autre canton, où la polygamie étoit d'usage, lorsque le mari étoit mort, c'étoit une grande dispute entre ses femmes pour savoir laquelle étoit la plus aimée. Celle à qui cet avantage étoit adjugé, avoit le privilége d'être immolée par son plus proche parent sur le tombeau de son mari, & d'y être ensevelie avec lui ; & toutes les autres portoient envie à son bonheur, & se croyoient en quelque sorte déshonorées.

Herod. lib. 5. cap. 11. & 23.

Darius, à son retour à Sardes après sa malheureuse expédition contre les Scythes, ayant été pleinement informé qu'il devoit son salut & celui de toute son armée à Hystiée, qui avoit persuadé aux Ioniens de ne point rompre le pont sur le Danube, le fit venir à sa Cour, & lui dit de demander hardiment la récompense qu'il souhaitoit. Hystiée lui demanda Mircine d'Edonie, territoire sur la riviere de Strymon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Il n'eut pas de peine à obtenir sa demande, & il s'en retourna à Milet, d'où il partit pour la Thrace après avoir fait

équiper une flote. Ayant pris possession du territoire qui lui avoit été accordé, il s'appliqua sur le champ à exécuter l'entreprise qu'il avoit projettée d'y bâtir une ville.

Mégabyse, qui étoit alors Gouverneur de la Thrace de la part de Darius, s'aperçut bientôt du préjudice que cette entreprise pourroit apporter aux affaires du Roi dans ces quartiers-là. Il considéroit que cette nouvelle ville étoit sur une riviere navigable ; que le pays des environs abondoit en bois de charpente, propre à construire des vaisseaux ; qu'il étoit habité par diverses nations, tant grecques que barbares, qui pouvoient fournir un grand nombre de gens propres à servir sur terre & sur mer ; que si une fois ces peuples avoient à leur tête un Chef aussi adroit & aussi entreprenant qu'Hystiée, ils pourroient devenir si puissans sur terre & sur mer, qu'il seroit ensuite impossible au Roi de les contenir dans le devoir, sur-tout étant maîtres de plusieurs mines d'or & d'argent qui étoient dans ce pays-là, & qui pouvoient leur donner les moyens de faire réussir toutes les entreprises qu'ils voudroient former. A son retour à Sardes, il représenta toutes ces choses au Roi, qui goûta fort toutes ses raisons, & manda à Hystiée de le venir trouver à Sardes, sous prétexte qu'ayant de grands desseins en vue, il avoit besoin de ses conseils. L'ayant ainsi attiré à sa cour, il l'emmena avec

Ibid. cap. 23-25.

DARIUS. lui à Suse, lui faisant entendre qu'il savoit faire tout le cas qu'il devoit d'un ami aussi fidele & aussi intelligent que lui, deux qualités qui le lui rendoient bien précieux, & dont il lui avoit donné d'éclatantes preuves dans son voyage en Scythie; qu'au reste il trouveroit en Perse de quoi se dédommager avantageusement de tout ce qu'il pourroit quitter. Hystiée, flaté agréablement d'une distinction si honorable, & d'ailleurs, se voyant dans la nécessité d'obéir, accompagna Darius à Suse, & établit Aristagore pour gouverner à Milet en sa place.

Herod. lib. 5. cap. 17-21. Pendant que Mégabyse étoit encore en Thrace, il avoit député plusieurs Seigneurs de Perse vers Amyntas, roi de Macédoine, pour lui demander qu'il donnât la terre & l'eau à Darius son maître : c'étoit la formule ordinaire de soumission. Amyntas accorda sans peine ce qu'on desiroit de lui, & fit à ces envoyés tout l'honneur possible. Dans un repas qu'il leur donna, ils demanderent vers la fin, qu'on fît venir les Dames, ce qui étoit contre l'usage du pays : cependant le Roi n'osa le leur refuser. Échaufés par le vin, & se croyant tout permis comme dans leurs pays, ils garderent peu de mesures à l'égard de ces Princesses. Le fils du Roi, nommé Alexandre, n'avoit pu voir, sans une extrême indignation, la maniere dont on avoit traité sa mere & ses sœurs. Il les fit sor-

tir de la ſalle ſous quelque prétexte, comme pour y revenir bientôt après, & eut auſſi la précaution de faire retirer le Roi ſon pere. Dans l'intervalle, il fit habiller en femmes de jeunes gens, qu'il arma de poignards ſous leurs habits. Quand les prétendues Dames furent rentrées, & que les Députés ſe mirent en état de les traiter comme ils avoient déja fait auparavant, alors les poignards furent tirés, & l'on fit main-baſſe ſur les Seigneurs Perſans, & ſur toute leur ſuite, ſans qu'un ſeul de leur gens fût épargné. On n'ignora pas cette exécution à Suſe, & l'on y nomma des commiſſaires pour en informer : mais Alexandre, à force de préſens, étoufa l'affaire, & elle n'eut point de ſuites.

Les Scythes, pour ſe venger de l'invaſion que Darius avoit faite dans leur pays, paſſerent le Danube, & ravagerent toute cette partie de la Thrace, qui s'étoit ſoumiſe aux Perſes juſqu'à l'Helleſpont. Miltiade, pour éviter leur fureur, abandonna la Querſonnèſe : mais, après la retraite des ennemis, il y retourna, & fut rétabli dans le même pouvoir qu'il avoit auparavant ſur les habitans du pays. *Herod. lib. 6. cap. 40.*

§ IV. *Darius fait la conquête de l'Inde.*

Vers le même temps, (c'étoit la treizieme année du regne de Darius) ce Prince, voulant étendre ſa domination du côté de l'orient, pour ſe faciliter la con- AN. M 3496. AV. J.C. 508.

DARIUS.

quête de ces pays-là, forma le dessein d'en faire auparavant la découverte. Pour cet effet, il fit construire & équiper une flote à Caspatyre, ville située sur l'Inde, & en plusieurs autres endroits sur le même fleuve, jusques aux frontieres de * Scythie. Il en donna le commandement à Scylax, Grec de Caryandie, ville de Carie, qui entendoit parfaitement bien la marine. Il lui donna ordre de descendre ce fleuve, & de découvrir, autant qu'il lui seroit possible, tous les pays qui étoient le long de ses bords, d'un & d'autre côté, jusqu'à son embouchure; de passer delà dans l'océan méridionnal, & de prendre ensuite sa route vers l'occident, pour retourner par-là dans son pays. Scylax * ayant exactement exécuté ces ordres, & parcouru le fleuve de l'Inde, entra par le détroit de Babelmandel dans la mer rouge; &, après un voyage de trente mois, depuis son départ de Caspatyre, il aborda en Egypte dans le même port, d'où autrefois Néchao, roi d'Egypte, avoit fait partir les Phéniciens qui étoient à son service, pour faire le tour des côtes d'Afrique. Il y a beaucoup d'apparence que ce port est le même que celui où est aujourd'hui située

Herod. lib. 3. cap. 44.

** Il entend la Scythie Asiatique.*

Herod. lib. 3. cap. 42.

* *Nous avons un ouvrage de Géographie, intitulé περίπλους, & composé par un Scylax de Caryandie, qu'on croit être le même que celui dont il est parlé ici. Cette opinion souffre pourtant quelques difficultés, qui ont donné lieu à plusieurs savantes dissertations.*

la ville de Suez, au fond de la mer rouge. De là il se transporta à Suse, où il rendit compte à Darius de ses découvertes. Après cela, Darius entra dans les Indes avec une armée, & réduisit tout ce grand pays sous sa domination. On s'attendroit naturellement à connoître les circonstances d'une guerre si importante. Hérodote n'en dit pas un mot. Il nous apprend seulement que le pays des Indes faisoit le vingtieme des Gouvernemens de l'empire de ce Prince, & qu'il lui rapportoit tous les ans trois cent soixante talens d'or, ce qui monte à près d'onze millions.

DARIUS.

Lib. 3.

§ VI. *Révolte des Ioniens.*

Depuis que Darius fut revenu à Suse, après son expédition de Scythie, il avoit donné le Gouvernement de Sarde à Artapherne, un de ses freres, & à Otane le commandement en chef de la Thrace & des pays voisins le long de la mer, à la place de Mégabyse.

AN. M. 3500. Av. J. C. 504. *Herod. lib.* 5. *cap.* 25.

Une légere étincelle, formée par une sédition qui s'éleva à Naxe, alluma un grand incendie, & donna lieu à une guerre considérable. Naxe étoit la plus puissante île des Cyclades, dans la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel. Les principaux habitans ayant été accablés par le plus grand nombre, plusieurs des riches furent chassés de l'île, & exilés. Ils se

Herod. lib. 5. *cap.* 28-34.

DARIUS. réfugierent à Milet, où ils implorerent l'assistance d'Aristagore, pour les faire rétablir dans leur patrie. Il gouvernoit alors cette ville, comme Lieutenant d'Hystiée, dont il étoit neveu & gendre, & que Darius avoit emmené avec lui à Suse. Aristagore promit aux exilés tous les secours qu'ils demandoient.

Mais n'etant pas assez puissant de lui-même pour exécuter ce qu'il avoit projetté, il se rendit à Sardes, & communiqua l'affaire à Artapherne. Il lui représenta que c'étoit-là une occasion très-favorable pour réduire Naxe sous la puissance du Roi ; que si une fois il en étoit maître, toutes les autres Cyclades tomberoient d'elles-mêmes l'une après l'autre sous sa domination ; qu'ensuite l'île d'Eubée, (Négrepont) qui étoit aussi grande que celle de Cypre, en étant tout près, seroit fort facile à conquérir, ce qui donneroit au Roi un libre passage en Grece, & les moyens de soumettre tout ce pays à son obéissance ; qu'au reste cette entreprise ne demandoit qu'une centaine de vaisseaux pour être exécutée avec succès. Cette proposition plut si fort à Artapherne, qu'au lieu de cent vaisseaux qu'Aristagore lui demandoit, il lui en promit deux cents, pourvu qu'il obtînt le consentement du Roi.

AN. M. 3501. AV. J.C. 503. Le Roi, ébloui par les grandes espé-

rances dont on le flatoit, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entreprise, qui pourtant n'étoit qu'injustice, qu'ambition démesurée, que perfidie de la part d'Aristagore & d'Artapherne. Aucune considération ne l'arrête un moment; le projet le plus criant est formé & accepté sans la moindre hésitation. L'utilité, la convenance, décident seules. Cette île est à la bienséance des Perses; c'est un titre suffisant pour y porter la guerre. Et il faut juger à peu près de même de presque toutes les autres expéditions de ce Prince.

Dès qu'Artapherne eut obtenu le consentement du Roi pour cette entreprise, il se mit en devoir de l'exécuter. Afin de cacher son dessein, & de surprendre ceux de Naxe, il fit courir le bruit que la flote alloit vers l'Hellespont, & il envoya au printemps suivant à Milet le nombre de vaisseaux dont il étoit convenu, sous le commandement de Mégabate, noble Persan de la famille royale d'Achémène; mais sa commission portant qu'il obéiroit aux ordres d'Aristagore, ce fier Persan ne put supporter d'être sous le commandement d'un Ionien, qui d'ailleurs agissoit à son égard avec hauteur & empire. Cette pique fit naître entre ces deux Généraux une division qui alla si loin, que Mégabate, pour se venger d'Aristagore, fit savoir sous main aux Naxiens, que c'étoit

DARIUS. à eux qu'on en vouloit. Sur cet avis, ils pourvurent si bien à leur défense, que les Perses, après avoir employé quatre mois au siége de la capitale de l'île, & consumé toutes leurs provisions, furent obligés de se retirer.

AN. M. 3502. AV. J. C. 502. *Herod. lib. 5. cap. 35-36.* Cette entreprise ayant ainsi échoué, Mégabate en rejetta toute la faute sur Aristagore, & le décria absolument auprès d'Artapherne. L'Ionien sentit tout d'un coup que l'affaire entraîneroit non-seulement la perte de son gouvernement, mais sa ruine entiere. L'extrêmité où il se voyoit réduit, lui fit naître la pensée de se révolter contre le Roi, n'envisageant point d'autre moyen de se tirer de cet embarras. A peine avoit-il formé ce dessein, qu'il reçut un messager de la part d'Hystiée, qui lui conseilloit la même chose. Hystiée, après avoir demeuré quelques années à la Cour de Perse, dégoûté des manieres Persannes, & desirant ardemment de retourner en son pays, donna ce conseil à Aristagore, comme le moyen le plus apparent de parvenir à ses fins. Il se flatoit qu'en cas qu'il s'excitât quelques troubles en Ionie, il pourroit persuader à Darius de l'envoyer en ce pays-là pour les appaiser, comme cela arriva effectivement. Dès qu'Aristagore eut vu ses desseins appuyés des ordres d'Hystiée, il les communiqua aux Chefs des Ioniens, qu'il trouva très-disposés à entrer

trer dans ses vues. Il ne délibéra donc plus ; & déterminé à la révolte, il ne songea plus qu'à en préparer les voies. DARIUS.

Les Tyriens, après la prise de leur ville par Nabuchodonosor, ayant été réduits dans l'esclavage, avoient gémi sous cette oppression pendant le cours de soixante-dix ans ; mais, ce terme expiré, ils furent rétablis, selon la prédiction d'Isaïe *, dans la jouissance de leurs anciens priviléges, avec la liberté d'avoir leur propre Roi : liberté dont ils jouirent jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand. Il semble que cette grace leur fut accordée par Darius, en considération des services qu'il pouvoit tirer de cette ville, très-puissante sur mer, pour remettre les Ioniens sous son obéissance. C'étoit la dix-neuvieme année de son regne. AN. M. 3502. AV. J. C. 502.

L'année suivante, Aristagore, pour engager les Ioniens à se tenir plus fortement attachés à son parti, les rétablit tous dans leurs priviléges & dans leur liberté. Il commença par Milet, où il renonça à son autorité, & la remit entre les mains du peuple. Il parcourut ensuite toute l'Ionie, où il obligea tous les autres Tyrans par son exemple, par son crédit, & peut-être aussi par la crainte d'y être forcés malgré eux, à faire la même chose AN. M. 3503. AV. J. C. 501. *Herod. lib. 5. cap. 37. 38.*

* Et erit post septuaginta annos, visitabit Dominus Tyrum, & reducet eam ad mercedes suas. *Isai.* 23. 17.

DARIUS.

dans chaque ville. Ils s'y déterminerent avec d'autant plus de facilité, que la puissance Persanne, depuis l'échec reçu en Scythie, étoit moins en état de les protéger contre les Ioniens, naturellement amateurs de la liberté & de l'indépendance, & ennemis de toute tyrannie. De cette maniere les ayant tous unis dans une commune ligue, & s'en étant fait déclarer le Chef, il leva l'étendard de la révolte contre le Roi, & arma puissamment par terre & par mer, pour lui faire la guerre.

Ibid. cap. 38-41. & 49-51.

Aristagore, dans la vue de pousser plus vigoureusement cette guerre, se rendit à Lacédémone au commencement de l'année suivante, pour engager cette ville à entrer dans ses intérêts, & à lui donner du secours. Cléomène étoit pour-lors sur le trône; son pere Anaxandride l'avoit eu d'une seconde femme, que les Ephores l'avoient obligé d'épouser, parce que la premiere étoit stérile. Celle-ci, après la naissance de Cléomène, eut trois fils; savoir, Doriée, Léonide & Cléombrote, dont les deux derniers régnerent dans la suite. Aristagore s'adressa donc à Cléomène; &, après qu'on fut convenu d'un lieu pour l'entrevue, il s'y rendit, & lui représenta que les Ioniens étoient leurs compatriotes; qu'il étoit digne de Sparte, la plus puissante ville de la Grece, de concourir au dessein qu'il avoit de les ré-

tablir dans leur liberté ; que les Perſes, leurs ennemis communs, étoient une nation peu belliqueuſe, & en même temps infiniment riche, dont les Lacédémoniens viendroient aiſément à bout : qu'avec les facilités qu'ils trouveroient dans la diſpoſition des peuples, il leur ſeroit aiſé de porter leurs armes victorieuſes juſqu'à Suſe, capitale de l'empire des Perſes, où leur Roi faiſoit ſa réſidence ; & il lui montra en même temps, ſur une petite table d'airain qu'il avoit apportée avec lui, tous les peuples & toutes les villes par où il falloit paſſer. Cléomène prit trois jours pour délibérer. Quand ce terme fut expiré, il demanda à l'Ionien combien il y avoit de chemin de la mer d'Ionie à Suſe, & combien il falloit de temps pour faire ce voyage. Ariſtagore, ſans faire réflexion à l'effet que produiroit ce qu'il alloit dire, répondit qu'il y avoit pour * trois mois de chemin. Cléomène, effrayé d'une telle propoſition, lui ordonna de ſortir de Sparte avant le coucher du ſoleil. Cepen-

* *Selon le calcul que fait ici Hérodote, qui compte la paraſange, meſure de Perſe, pour trente ſtades, (on met ordinairement vingt ſtades pour une de nos lieues communes) il y a de Sardes à Suſe 450 paraſanges qui ſont 13500 ſtades, & de nos lieues 675. Ainſi, en faiſant chaque jour 150 ſtades, ce qui monte à ſept lieues & demie, il y a de Sardes à Suſe pour 90 jours de chemin. Si l'on partoit d'Ephéſe, il faudroit ajouter près de quatre jours : car Ephèſe eſt éloignée de Sardes de 540 ſtades.*

DARIUS.

dant il le ſuivit juſques dans ſa maiſon ; & employa une autre voie pour ſe le rendre favorable ; ce fut celle des préſens. Il commença par lui offrir dix talens, ce qui valoit de notre monnoie trente mille livres ; & allant toujours en augmentant, il pouſſa ſes offres juſqu'à cinquante talens. Gorgo, qui étoit la fille de Cléomène, âgée de huit ou neuf ans, & que ſon pere n'avoit pas voulu faire ſortir de la chambre, ne craignant rien d'un enfant de cet âge, s'écria, lorſqu'elle entendit toutes ces propoſitions : « Fuyez, mon » pere, fuyez ; cet étranger vous corrom- » pra ». Cléomène ſe mit à rire, & ſe retira en effet. Ariſtagore ſortit de Sparte.

Herod. lib. 5. cap. 55. & 96. 97.

Il paſſa de là à Athènes, où on lui fit un accueil plus favorable. Il eut le bonheur d'y arriver dans un temps où les Athéniens étoient parfaitement préparés à accepter tout ce qui pouvoit leur être propoſé contre les Perſes, contre qui ils étoient extrêmement irrités pour le ſujet que je vais rapporter. Hippias, * fils de Piſiſtrate, Tyran d'Athènes, ayant été banni de cette ville, environ dix ans auparavant, après avoir eſſaié inutilement divers moyens pour s'y rétablir, ſe rendit enfin à Sardes, & s'adreſſa à Artapherne. Il eut l'adreſſe de s'inſinuer ſi bien dans ſon eſprit, qu'Artapherne écouta favorablement tout ce qu'il lui dit pour lui ren-

* *Ce fait a été traité plus au long dans le ſecond Volume, p. 383, &c.*

dre les Athéniens odieux, & l'irriter contr'eux. Les Athéniens en ayant eu avis, lui envoyerent une ambaſſade à Sardes, pour le prier de ne point écouter ce que leurs proſcrits pouvoient dire à leur déſavantage. La réponſe d'Artapherne fut, que s'ils vouloient vivre en paix, il falloit qu'ils rappelaſſent Hippias. Quand cette réponſe arrrogante eut été rapportée aux Athéniens, elle mit toute la ville en fureur contre les Perſes. Ariſtagore y étant arrivé dans cette conjoncture, obtint ſans peine tout ce qu'il demanda. Il eſt bien plus aiſé, dit Hérodote, d'en impoſer à la multitude qu'à un ſeul. Auſſi ce qu'Ariſtagore n'avoit pu perſuader à Cléomène, il le perſuada ici à trente mille Athéniens. Ils réſolurent d'abord d'envoyer vingt vaiſſeaux à ſon ſecours. On peut dire que cette petite flote fut la premiere cauſe & l'origine de tous les maux qui arriverent depuis, tant aux Perſes qu'aux Grecs.

La troiſieme année de cette guerre, les Ioniens ayant raſſemblé toutes leurs forces, & aſſiſtés des vingt vaiſſeaux d'Athènes & de cinq d'Érétrie, ville de l'île d'Eubée, firent voile pour Éphèſe; &, y ayant laiſſé leurs vaiſſeaux, ils marcherent vers la ville de Sardes, qu'ils trouverent ſans défenſe, & dont ils ſe rendirent maîtres, excepté la citadelle, où Artapherne ſe retira, & où on ne put le

AN. M. 3504.
AV. J.C. 500.
Herod. lib. 5. *cap.* 99-103.

DARIUS. forcer. Comme la plupart des maiſons de cette ville étoient conſtruites de roſeaux, & par conſéquent fort combuſtibles ; un ſoldat ayant mis le feu à une maiſon, la flamme ſe communiqua aux autres, & réduiſit toute la ville en cendres. Après cet accident, les Perſes & les Lydiens ayant raſſemblé leurs forces pour leur défenſe, les Ioniens comprirent qu'il étoit temps de ſonger à la retraite. Pour cet effet, ils marcherent avec toute la diligence poſſible pour regagner leurs vaiſſeaux à Ephèſe ; mais les Perſes y étant arrivés preſqu'auſſitôt qu'eux, les attaquerent fort vivement, & en défirent un grand nombre. Les Athéniens, de retour chez eux, ne voulurent plus prendre de part à cette guerre, quelques inſtances que leur fit Ariſtagore pour les y engager de nouveau.

Ibid. cap. 105. Darius ayant appris l'incendie de Sardes, & la part que les Athéniens y avoient eue, réſolut, dès ce temps-là, de faire la guerre à la Grece ; & afin qu'il ne vînt jamais à l'oublier, il ordonna à un de ſes Officiers de lui dire à haute voix chaque jour, lorſqu'il prendroit ſon repas : *Seigneur, ſouvenez-vous des Athéniens.* Il arriva dans l'incendie de Sardes, que le temple de Cybéle, la Déeſſe du pays, fut conſumé avec le reſte de la ville. Cet accident ſervit enſuite de prétexte aux

Perses pour mettre le feu à tous les temples qu'ils trouverent dans la Grece ; & ils y furent aussi portés par un motif de religion, que j'ai expliqué ailleurs.

Tome 2. pag. 441.

Comme Aristagore, Chef de la révolte, étoit Lieutenant d'Hystiée à Milet, Darius crut que celui-ci pourroit bien avoir conduit toute cette trame ; & il eut avec lui une explication, où il lui découvrit sa pensée, & les justes raisons qu'il avoit de le soupçonner. Hystiée, qui étoit un rusé courtisan, & un maître habile dans l'art de dissimuler, parut surpris & affligé ; & prenant un ton qui marquoit en même temps, & de la douleur & de l'indignation : » Quoi, Seigneur, lui dit-il, avez-» vous donc pu concevoir un soupçon si » injurieux contre le plus fidele & le plus » affectionné de vos serviteurs ? Moi, ex-» citer une révolte contre vous ! Hé ! » quel auroit été mon but ? Me manque-» t-il ici quelque chose ? Je tiens un des » premiers rangs dans votre Cour. J'ai » l'honneur d'assister à tous vos conseils, » & je ressens tous les jours de nouvelles » preuves de votre bonté pour moi, par » les bienfaits dont vous me comblez ». Il ajouta que la révolte d'Ionie ne venoit que de son éloignement de ce pays-là ; qu'on avoit attendu son absence pour la faire éclater ; que, s'il fût resté à Milet, ce complot n'auroit jamais eu lieu ; & que

AN. M. 3505. AV. J.C. 499. Herod. lib. 5. cap. 105-107.

DARIUS.

le moyen le plus sûr de rétablir les affaires du Roi, étoit de l'y envoyer, pour appaiser ces troubles ; qu'il lui promettoit, sur sa tête, de lui livrer Aristagore ; & s'engageoit, outre cela, à lui rendre tributaire la grande île de * Sardaigne. Les meilleurs Princes sont souvent trop crédules ; & quand ils ont donné leur confiance à quelqu'un de leurs sujets, ils ont peine à la retirer, & ne se détrompent pas aisément. Darius, séduit par cet air de bonne foi avec lequel Hystiée lui parloit, le crut sur sa parole, & lui permit de retourner en Ionie, en lui enjoignant de revenir à sa Cour quand il auroit exécuté ses promesses.

AN. M. 3506. AV. J. C. 498. 5. *cap.* 103. 104. & 108. 122.

Cependant les révoltés, malgré la désertion des Athéniens, & l'échec considérable qu'ils avoient reçu en Ionie, ne perdirent point courage, & pousserent toujours leur pointe. Leur flote fit voile vers l'Hellespont & la Propontide, & réduisit Byzance & la plupart des autres villes Grecques situées de ce côté-là. Après quoi les confédérés, retournant sur leurs pas, obligerent les Cariens à se joindre à eux dans cette guerre, aussi bien que ceux de Cypre. Les Généraux Persans, ayant partagé les troupes entr'eux, marcherent par

* *Cette île est bien éloignée de l'Ionie, & n'y a nul rapport. Je ne sai si ce ne seroit point une faute dans le texte d'Hérodote.*

trois différentes routes pour aller attaquer les rebelles, & les défirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué.

Quand Hystiée fut arrivé à Sardes, son génie intriguant lui fit former un complot contre le gouvernement, dans lequel il attira un grand nombre de Perses. Mais ayant reconnu par quelques discours qu'il eut avec Artapherne, que ce Gouverneur n'ignoroit pas la part qu'il avoit eue à la révolte d'Ionie, il comprit qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui à rester plus long-temps à Sardes ; & s'étant retiré secrétement la nuit suivante, il passa dans l'île de Chio. De là il envoya une personne de confiance à Sardes, avec des lettres pour ceux des Persans qu'il avoit gagnés. Cette personne le trahit, & remit ses lettres à Artapherne, par où tout le complot fut découvert, tous ses complices mis à mort, & son projet absolument déconcerté. S'imaginant néanmoins qu'il pourroit encore exécuter quelques entreprises d'importance, s'il étoit une fois à la tête de la ligue Ionienne, il fit quelques tentatives pour entrer à Milet, & y être admis par les citoyens, mais elles ne lui réussirent pas. Il fut donc obligé de retourner à Chio.

Herod. lib. 6. cap. 1-5.

Là, comme on lui eut demandé pourquoi il avoit si fortement pressé Aristagore de se révolter, & avoit attiré ainsi de si grands

Ibid. cap. 3.

DARIUS. malheurs à l'Ionie, il répondit que c'étoit parce que le Roi avoit résolu de transférer les Ioniens en Phénicie, & les Phéniciens en Ionie. C'étoit une pure supposition de sa part, & une imposture qu'il avoit fabriquée, un semblable dessein n'étant jamais venu dans l'esprit de Darius. Cet artifice néanmoins servit merveilleusement, tant à le justifier dans l'esprit des Ioniens, qu'à les animer à poursuivre la guerre avec vigueur. Car, allarmés de cette transmigration, ils prirent une ferme résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité.

AN. M. 3507. AV. J. C. 497. *Herod lib. 6 cap. 6-10. & 31-33.*

Artapherne & Otane, avec les autres Généraux de Perse, voyant que Milet étoit le centre de la confédération Ionienne, résolurent d'y conduire toutes leurs forces, comptant que, s'ils pouvoient emporter cette ville, toutes les autres tomberoient d'elles-mêmes. Les Ioniens en ayant eu avis, convinrent, dans leur assemblée générale, de ne point mettre d'armée en campagne, mais de fortifier Milet, & de la pourvoir, autant qu'il leur seroit possible, de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siége, & de rassembler toutes leurs forces pour combattre les Perses sur mer, leur habilité dans la marine leur faisant croire qu'ils auroient l'avantage dans un combat naval. Leur rendez-vous fut à Lade, petite île vis-à-vis de Milet, où ils se trouverent avec 353

vaiſſeaux. A la vue de cette flote, les Perſes, quoique plus forts de la moitié pour le nombre des vaiſſeaux, craignirent l'événement du combat, & l'éviterent, juſqu'à ce que, par le moyen de leurs émiſſaires, ils eurent débauché la plus grande partie des confédérés, & les eurent engagés à ſe retirer : de ſorte que, quand on en vint aux mains, ceux de Samos, de Lesbos & pluſieurs autres, firent voile pour retourner en leur pays ; & la flote confédérée ne ſe trouva forte que d'une centaine de vaiſſeaux. Auſſi fut-elle bientôt accablée par le nombre, & preſqu'abſolument détruite. Enſuite la ville de Milet, ayant été aſſiégée, devint la proie des vainqueurs, qui la ruinerent entiérement, ce qui arriva ſix ans après la révolte d'Ariſtagore. Toutes les villes, tant celles du continent, que celles qui étoient ſur le bord de la mer & dans les îles, rentrerent bientôt après dans le devoir, ſoit volontairement, ſoit par force. On traita ceux qui firent quelque réſiſtance, comme on les en avoit menacés. Les jeunes gens les mieux faits furent deſtinés à ſervir dans le palais du Roi, toutes les filles furent envoyées en Perſe : les villes, de même que les temples, furent réduites en cendres. Voilà ce que leur attira la révolte où ils furent entraînés par les deſſeins ambitieux d'Ariſtagore & d'Hyſtiée.

DARIUS.

DARIUS.

Herod. lib. 6. cap. 29. 30.

Ce dernier eut auſſi ſa part dans le malheur général ; car, cette même année, ayant été pris par les Perſes, il fut conduit à Sardes, où Artapherne le fit pendre ſur le champ, ſans en demander la permiſſion à Darius, de peur que l'affection de ce Prince pour Hyſtiée ne le portât à lui accorder ſon pardon, & qu'il ne laiſſât en vie un dangereux ennemi, qui pourroit ſuſciter de nouvelles affaires aux Perſes. La ſuite fit voir que cette conjecture étoit bien fondée. Car, dès que la tête d'Hyſtiée eut été apportée à Darius, il témoigna beaucoup de mécontentement contre les auteurs de ſa mort, & fit enterrer honorablement cette tête, comme les reſtes d'un homme à qui il avoit des obligations infinies, dont le ſouvenir, gravé profondément dans ſon eſprit, n'avoit pu être effacé par la grandeur des fautes qu'il avoit commiſes depuis. Hyſtiée étoit de ces hommes inquiets, hardis, entreprenans, qui joignent à beaucoup de grandes qualités, des vices encore plus grands ; à qui tous moyens ſont bons pour parvenir à leur but ; qui regardent la juſtice, la probité, la bonne foi, comme des noms ſans qualité ; qui ne ſe font aucun ſcrupule d'employer le menſonge, la fourberie, la perfidie même & le parjure, quand tout cela leur peut être de quelque utilité, & qui ne comptent pour

rien la ruine des peuples & de leur propre patrie, si elle est nécessaire à leur élévation. Il eut une fin digne de ses sentimens, & assez ordinaire à ces politiques irréligieux, qui sacrifient tout à leur ambition, & qui ne connoissent d'autre regle, ni presque d'autre Dieu, que leur intérêt & leur fortune.

§ VII. *Expédition des armées de Darius contre la Grece.*

Darius, ayant rappelé tous ses autres Généraux, dans la vingt-huitieme année de son regne, envoya Mardonius, fils de Gobryas, jeune Seigneur d'une illustre famille de Perse, qui venoit d'épouser une de ses filles, pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Asie, avec ordre de faire une invasion dans la Grece, & de le venger des Athéniens & des Erétriens, pour l'incendie de Sardes. Le Prince montroit peu de sagesse dans ce choix, où il préféroit un jeune homme de faveur à ses plus vieux & plus expérimentés Généraux, sur-tout dans une guerre très-difficile, dont le succès lui tenoit fort à cœur, & qui intéressoit infiniment la gloire de son regne. La qualité de gendre du Roi pouvoit augmenter son crédit, mais n'ajoutoit rien à son mérite, & ne le rendoit pas excellent Général.

AN. M. 3510.
AV. J.C. 494.
Herod. lib. 6. cap. 43-45.

A son arrivée dans la Macédoine, où

DARIUS. il étoit paſſé avec l'armée de terre, après avoir traverſé la Thrace, tout le pays, effrayé de ſa puiſſance, ſe ſoumit; mais ſa flote, ayant voulu doubler le mont Athos, (nommé préſentement Capo-Santo) pour gagner les côtes de la Macédoine, fut accueillie d'une ſi violente tempête, que plus de trois cens vaiſſeaux, avec plus de vingt mille hommes, y périrent. Dans le même temps, l'armée de terre reçut un échec non moins conſidérable. Car, comme elle campoit dans un lieu mal sûr, les Thraces tomberent de nuit ſur le camp des Perſes, en firent un grand carnage, & bleſſerent Mardonius lui-même. Tous ces mauvais ſuccès l'obligerent bientôt après de retourner en Aſie, avec la honte & la douleur d'avoir mal réuſſi dans cette expédition, tant par terre que par mer.

Darius, s'appercevant trop tard que la jeuneſſe & le peu d'expérience de Mardonius étoient la cauſe de l'échec qu'avoient reçu ſes troupes, le rappela, & mit dans la ſuite à ſa place deux autres Généraux: Datis, Méde de nation, & Artapherne, fils d'Artapherne ſon frere, qui avoit été Gouverneur de Sardes. Ce Prince ſongeoit ſérieuſement à mettre en exécution le grand deſſein qu'il rouloit depuis long-temps dans ſon eſprit; c'étoit d'attaquer la Grece avec toutes ſes forces, &

ſur-tout de tirer une illuſtre vengeance des Athéniens & de ceux d'Erétrie, dont l'entrepriſe contre Sardes lui étoit toujours préſente. DARIUS.

I. État d'Athènes. Caractère de Miltiade, de Thémiſtocle & d'Ariſtide.

Il faut nous rappeler dans l'eſprit l'état où étoit pour-lors Athènes, qui ſeule ſoutint le premier choc des Perſes à Marathon, & nous former par avance quelque idée des grands hommes qui eurent part à cette célébre victoire.

Athènes, délivrée tout récemment du joug de la ſervitude qu'elle s'étoit vue contrainte de porter pendant plus de trente ans ſous Piſiſtrate & ſous ſes enfans, goûtoit en paix les avantages de la liberté, dont cette courte privation n'avoit ſervi qu'à lui faire mieux ſentir & le prix & la douceur. Lacédémone, qui dominoit pour-lors dans la Grece, & qui d'abord avoit beaucoup contribué à cet heureux changement, ſembla dans la ſuite s'en repentir; & jalouſe du tranquille repos qu'elle-même avoit procuré à ſes voiſins, elle entreprit de le troubler, en eſſayant de faire remonter ſur le trône Hippias, fils de Piſiſtrate. Ses efforts furent inutiles, & ne ſervirent qu'à marquer ſa mauvaiſe volonté, & la douleur qu'elle avoit de voir qu'Athènes voulût ſe maintenir dans l'in-

DARIUS.

dépendance même à ſon égard. Hippias eut recours aux Perſes. Artapherne, Gouverneur de Sardes, fit dire aux Athéniens, comme nous l'avons rapporté ci-deſſus, qu'ils euſſent à le rétablir dans ſon autorité, s'ils ne vouloient s'attirer ſur les bras toute la puiſſance de Darius. Cette ſeconde tentative n'ayant pas mieux réuſſi que la premiere, Hippias attendit une occaſion plus favorable. Nous verrons bientôt qu'il ſervit de guide & de conducteur aux Généraux que le Roi de Perſe envoya contre la Grece.

Athènes, depuis le recouvrement de ſa liberté, étoit toute autre que ſous les Tyrans, & montroit un courage tout nouveau. Parmi ſes citoyens, Miltiade fut celui qui ſe diſtingua le plus dans la guerre contre les Perſes, dont nous allons parler. Il étoit fils de Cimon, illuſtre Athénien. Celui-ci avoit un frere, de mere non de pere, nommé auſſi Miltiade, d'une maiſon fort noble & fort ancienne, originaire d'Égine, qui avoit été reçu depuis peu au nombre des citoyens d'Athènes. Il y étoit fort puiſſant du temps même de Piſiſtrate; mais, comme il ſouffroit avec peine ſon pouvoir deſpotique, il accepta avec joie l'offre qu'on lui fit d'aller s'établir avec une colonie dans la Querſonnèſe de Thrace, où il étoit appelé par les Dolonces, habitans du pays, pour être

Herod. lib. 6 cap. 34-41. Cornel. Nep. in Milt. cap. 1-3.

leur Roi, ou, comme on parloit pour-lors, leur Tyran. Etant mort sans enfans, il laissa la souveraineté à Stésagore son neveu, fils aîné de son frere Cimon; & celui-ci étant mort aussi sans postérité, les fils de Pisistrate, qui gouvernoient alors la ville d'Athènes, avoient envoyé dans ce pays-là, pour lui succéder, Miltiade son frere, qui est celui dont nous parlons ici. Il y arriva, & s'y établit l'année même que Darius entreprit la guerre contre les Scythes. Il y accompagna ce Prince avec quelques vaisseaux jusqu'au Danube; & ce fut lui qui conseilla aux Ioniens de rompre le pont, & de se retirer sans attendre Darius. Pendant son séjour dans la Quersonnèse, il épousa * Hégésipyle, fille d'Olore, un Roi de Thrace du voisinage, de laquelle il eut Cimon, ce fameux Général des Athéniens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Miltiade ayant renoncé pour plusieurs raisons à son établissement dans la Thrace, s'embarqua, avec tout ce qu'il avoit, sur cinq vaisseaux, & fit voile vers Athènes. Il s'y établit de nouveau, & s'y acquit une grande réputation.

* *Après la mort de Miltiade, cette Princesse eut d'un second mari un fils, appelé Olore, du nom de son grand-pere, qui fut pere de Thucydide l'historien.* Herod. ibid.

DARIUS.

Plut. in Ariſtid. pag. 319. 320. & in Themiſt. p. 112. 113.

An ſeni ſit ger. reſp. p. 790. 791.

Dans le même temps, deux autres citoyens, plus jeunes que Miltiade, commençoient à ſe faire connoître à Athènes; ſavoir, Ariſtide & Thémiſtocle. Plutarque obſerve que le premier s'étoit formé ſur le modèle de Cliſthène, l'un des plus grands hommes de ſon temps, & zélé défenſeur de la liberté, qui avoit beaucoup contribué à la rétablir à Athènes, en chaſſant de cette ville les Piſiſtratides. C'étoit une ſalutaire coutume établie chez les Anciens, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qui le fût auſſi parmi nous, que les jeunes gens qui aſpiroient aux charges, * s'attachaſſent particuliérement aux vieillards qui s'y étoient le plus diſtingués, & qu'ils appriſſent par leurs converſations, & encore plus par leurs exemples, l'art de ſe bien conduire eux-mêmes, & de gouverner ſagement les autres. C'eſt ainſi, dit Plutarque, qu'Ariſtide s'attacha à Cliſthène, Cimon à Ariſtide; & il en rapporte pluſieurs autres, parmi leſquels il met Polybe, dont nous avons parlé ſi ſouvent, qui ſe rendit le diſciple aſſidu & l'imitateur fidèle du célèbre Philopémen.

Thémiſtocle & Ariſtide étoient d'un caractère très-différent, mais ils rendirent tous deux de grands ſervices à la Répu-

* Diſcere à peritis, ſequi optimos. *Tacit. in Agric.*

blique. Thémiſtocle, qui penchoit naturellement vers le gouvernement populaire, ne négligea rien pour ſe rendre agréable au peuple, & pour ſe faire des amis, ſe montrant affable à tous, complaiſant, toujours prêt à rendre ſervice aux citoyens, qu'il connoiſſoit tous par leurs noms, & n'étoit pas fort délicat ſur les moyens qu'il employoit pour leur faire plaiſir. Auſſi quelqu'un lui diſant qu'il gouverneroit parfaitement, s'il conſervoit l'égalité parmi les citoyens, & qu'il ne penchât pas plus pour l'un que pour l'autre : « A Dieu ne » plaiſe, répondit-il, que je ſois jamais » aſſis ſur un tribunal, où mes amis » n'aient pas plus de crédit & de faveur » que les étrangers ». Cléon, qui parut quelque temps après à Athènes, garda une conduite toute oppoſée, mais qui n'étoit pas exempte de blâme. En entrant dans le maniement des affaires publiques, il aſſembla tous ſes amis, & leur déclara que, dès ce moment, il renonçoit à leur amitié, parce qu'elle pouvoit être pour lui une occaſion de manquer à ſon devoir, & de commettre des injuſtices. C'étoit leur faire peu d'honneur, & juger d'eux peu favorablement. Mais, dit Plutarque, ce n'eſt pas à ſes amis, mais à ſes paſſions qu'il devoit renoncer.

Cic. de ſeneƈt. n. 21.

Plut. An ſeni ſit gerenda reſp. pag. 806 807.

Ariſtide ſut garder un ſage tempérament entre ces deux excès vicieux. Porté

pour l'ariſtocratie, à l'exemple de Lycurgue dont il étoit grand admirateur, il marcha, pour ainſi dire, ſeul, ne cherchant point à plaire à ſes amis aux dépens de la juſtice, toujours prêt néanmoins à leur rendre ſervice quand il le pouvoit juſtement. Il évitoit avec grand ſoin d'employer la recommandation de ſes amis pour arriver aux charges, craignant que ce ne fût pour lui un engagement dangereux, & pour eux un prétexte plauſible d'exiger de lui les mêmes ſervices en pareille occaſion. Il avoit coutume de dire que le véritable citoyen, l'homme de bien, ne devoit faire conſiſter ſon crédit & ſon pouvoir qu'à pratiquer lui-même en toute occaſion, & à conſeiller aux autres, ce qui étoit honnête & juſte.

Avec cette contrariété d'humeurs & de principes, il n'eſt pas étonnant que, pendant tout le temps de leur adminiſtration, il y ait eu une oppoſition continuelle entr'eux. Thémiſtocle, qui étoit hardi & entreprenant, trouvoit preſque toujours à ſa rencontre Ariſtide, qui ſe croyoit obligé de s'oppoſer à ſes deſſeins, quelquefois même lorſqu'ils étoient juſtes & utiles, pour l'empêcher de prendre un aſcendant & une autorité qui ſeroit devenue pernicieuſe à la République. Un jour qu'il l'emporta ſur Thémiſtocle, qui avoit propoſé une choſe fort avantageuſe, il ne put ſe

retenir en ſortant de l'aſſemblée, & dit tout haut : » Qu'il n'y avoit de ſalut pour » les Athéniens, qu'à les jeter tous deux » dans le barathre » ; c'étoit le lieu où l'on jettoit les coupables condamnés à mort. Mais l'intérêt commun les réuniſſoit ; & quand ils étoient près de partir pour la campagne, ou pour quelque autre expédition, ils convenoient enſemble de dépoſer, au ſortir de la ville, leurs diſſenſions, avec liberté de les reprendre à leur retour, s'ils le jugeoient à propos.

Plut. Apophthegm. p. 186.

La paſſion dominante de Thémiſtocle étoit l'ambition & l'amour de la gloire, qui parut en lui dès ſes plus tendres années. Après la bataille de Marathon, dont nous parlerons bientôt, comme on célébroit par-tout la valeur & la conduite de Miltiade qui l'avoit gagnée, on le voyoit le plus ſouvent renfermé en lui-même tout penſif. Il paſſoit les nuits entieres ſans fermer l'œil : il ne ſe trouvoit plus aux feſtins publics comme il avoit coutume. Et lorſque ſes amis, étonnés de ce changement, lui en demandoient la raiſon, il leur répondoit, *que les trophées de Miltiade ne lui laiſſoient point de repos.* Ils furent pour lui comme une eſpece d'aiguillon, qui le piquoit & l'animoit ſans ceſſe. Dès-lors la paſſion des armes ſaiſit Thémiſtocle ; & s'empara entiérement de lui.

Pour Ariſtide, l'amour du bien public

DARIUS. étoit le grand mobile de toutes ſes actions. On admiroit ſur-tout en lui la conſtance & la fermeté dans les changemens imprévus auxquels ſont expoſés ceux qui ſe mêlent du gouvernement, ne ſe laiſſant ni élever par les honneurs qu'on lui rendoit, ni abattre par les mépris & les refus qu'il avoit quelquefois à eſſuyer. Il conſervoit en tout ſa tranquillité & ſa douceur ordinaire, perſuadé qu'on doit ſe livrer à ſa patrie, & la ſervir avec un parfait déſintéreſſement, encore plus du côté de la gloire que de celui des richeſſes. L'eſtime générale qu'on faiſoit de la droiture de ſes intentions, de la pureté de ſon zele pour les intérêts de l'Etat, & de la ſincérité de ſa vertu, parut un jour où l'on jouoit une piece d'Eſchyle. Car l'Acteur ayant récité ce vers qui contenoit l'éloge d'Amphiaraüs : *Il ne veut point paroître homme de bien & juſte, mais l'être effectivement*, tout le monde jetta les yeux ſur Ariſtide, & lui en fit l'application.

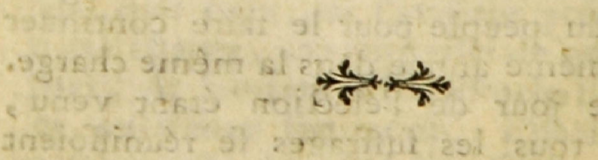
Ce qu'on raconte de lui à l'occaſion d'une charge qu'il exerça, eſt tout-à-fait remarquable. Il ne fut pas plutôt élu Tréſorier-Général de la République, qu'il fit voir que ceux qui l'avoient précédé dans cette charge, avoient pillé de groſſes ſommes, & ſur-tout Thémiſtocle : car celui-ci, avec tout ſon mérite, n'étoit pas ſans reproche de ce côté-là. C'eſt pourquoi,

lorſqu'Ariſtide voulut rendre ſes comptes, Thémiſtocle fit une groſſe brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, & vint à bout de le faire condamner. Mais les principaux de la ville & les plus gens de bien, s'étant élevés contre un jugement ſi inique, non-ſeulement l'amende lui fut remiſe, mais on le nomma encore Tréſorier pour l'année ſuivante. Alors il fit ſemblant de ſe repentir de ſa premiere adminiſtration. Se montrant donc plus traitable & plus facile, il trouva le ſecret de plaire à tous ceux qui pilloient la République. Car il ne les reprenoit point, & n'épluchoit point exactement leurs comptes : de ſorte que tous ces pillards, engraiſſés de vols & de rapines, combloient de louanges Ariſtide. Il lui étoit facile, comme on voit, de s'enrichir dans un poſte comme celui-là, qui ſemble preſque y inviter par les occaſions qu'il en préſente ; ſur-tout avec des Officiers, qui ne ſongeant de leur côté qu'à piller, étoient tout préparés à diſſimuler les vols de leur Tréſorier, à charge de retour.

Ils firent donc eux-mêmes des brigues auprès du peuple pour le faire continuer une troiſiéme année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme tous les ſuffrages ſe réuniſſoient pour le nommer, Ariſtide ſe levant, fit

DARIUS. une forte réprimande aux Athéniens. « Quoi ! leur dit-il, quand j'ai adminiſtré » vos finances avec toute la fidélité & » toute la vigilance d'un homme de bien, » j'ai eſſuyé de votre part les traitemens » les plus durs & les plus humilians : & » aujourd'hui que je les ai abandonnés à » tous ces voleurs publics, je ſuis un » homme admirable, & le meilleur des » citoyens ! Je vous déclare donc que j'ai » plus de honte de l'honneur que vous » me faites en ce jour, que je n'en eus, » l'an paſſé, de la condamnation que vous » prononçâtes contre moi ; & je vois avec » douleur qu'il eſt plus glorieux ici d'uſer » de complaiſance envers les méchans, » que de ménager & de conſerver les » biens de la République. « Par ce diſcours il ferma la bouche à tous ces voleurs publics, & s'acquit l'eſtime de tous les gens de bien.

Tel étoit le caractere de ces deux illuſtres Athéniens, qui commencerent à faire connoître toute l'étendue de leur mérite, dans le temps, ſur-tout, que Darius attaqua la Grece.



a. *Darius envoie des Hérauts dans la Grece, pour sonder les peuples, & pour demander qu'ils se soumettent.*

Ce Prince, avant que de s'engager entiérement dans cette entreprise, jugea à propos de sonder les Grecs, & de savoir quelle étoit la disposition de ces différens peuples à son égard. Dans cette vue, il envoya des Hérauts par toute la Grece, pour demander en son nom la terre & l'eau : c'étoit la maniere dont les Perses avoient coutume d'exiger la soumission de ceux qu'ils vouloient assujétir. A l'arrivée de ces Hérauts, plusieurs villes de Grece, redoutant la puissance des Perses, firent ce qui leur étoit commandé. De ce nombre furent les habitans d'Égine, petite île située vis-à-vis & tout près d'Athènes. Cette conduite des Éginétes fut regardée comme une trahison publique. Les Lacédémoniens, à la priere de ceux d'Athènes, y envoyerent Cléomene, l'un des deux Rois de Sparte, pour se saisir des coupables. Les Éginétes refuserent de lui obéir, apportant pour prétexte de ce refus de ce qu'il ne venoit point avec son Collégue : c'étoit Démarate, l'autre Roi, qui leur avoit lui-même suggéré ce moyen. Aussitôt que Cléomene fut de retour à Sparte, pour se venger de cet affront, il entreprit de chasser du trône Démarate, comme

AN. M. 3511.
AV. J. C. 493.
Herod. lib. 6. cap. 49-86.

DARIUS. n'étant point de la famille royale, & il y réussit par le secours de la Prêtresse de Delphes qu'il suborna pour rendre une réponse favorable à ses desseins. Démarate ne pouvant souffrir une injure si ignominieuse, se bannit lui-même de sa patrie, & se retira vers Darius, qui le reçut à bras ouverts, & lui fit un établissement considérable dans la Perse. On lui donna pour successeur Leutychide. Il se joignit à son Collégue ; & s'étant rendus tous deux de concert à Égine, en enleverent dix des plus puissans citoyens, qu'ils confierent à la garde des Athéniens, leurs ennemis déclarés. Cléomene étant mort quelques temps après, & la fraude qu'il avoit faite à Delphes ayant été découverte, les Lacédémoniens voulurent obliger ceux d'Athènes à rendre les Éginétes, mais ils le refuserent.

Herod. lib. 7. cap. 133-136. Les Hérauts qui allerent à Sparte & à Athènes, n'y furent pas reçus aussi favorablement que ceux qui avoient été envoyés dans les autres villes. L'un fut jetté dans un puits, & l'autre dans une fosse profonde, avec ordre de prendre de là de l'eau & de la terre. Je serois moins étonné de ce traitement indigne, s'il ne s'agissoit que d'Athènes. C'est une suite & un effet du gouvernement populaire, brusque, impétueux, violent, où rarement la raison est écoutée, & où l'on n'agit que par

passion. Je ne reconnois point ici l'équité & la gravité Spartaine. Ils pouvoient refuser ce qu'on leur demandoit : mais traiter ainsi des Officiers publics, c'étoit violer ouvertement le droit des gens. Si l'on en croit les Historiens, ce crime ne demeura pas impuni. Talthybius, héraut d'Agamemnon, étoit honoré à Sparte comme un dieu, & y avoit un temple. Il vengea l'injure faite aux hérauts du Roi des Perses, & fit sentir sa colere aux Lacédémoniens par plusieurs accidens funestes. Ceux-ci pour l'appaiser, & pour expier leur faute, envoyerent dans la suite en Perse plusieurs de leurs principaux citoyens, qui s'exposerent volontairement à la mort pour leur patrie. On les livra entre les mains de Xerxès : mais ce Prince les renvoya, sans leur avoir fait souffrir aucun mal. Pour les Athéniens, Talthybius fit tomber sa colere sur la famille de Miltiade, qui avoit eu part au mauvais traitement fait aux hérauts de Darius.

DARIUS.

Pausan. in Lacon. pag. 181. 183.

3. Défaite des Perses à Marathon par Miltiade. Triste fin de ce Général.

Darius fit partir avec empressement Datis & Artapherne, qu'il avoit nommés pour Généraux à la place de Mardonius. Leurs ordres portoient de mettre au pillage Erétrie & Athènes ; d'en brûler toutes les maisons & tous les temples ; d'en faire

AN. M. 3514. AV. J. C. 490. *Herod. Lib. 6. cap. 94-101.*

DARIUS.

prisonniers tous les habitans, & de les lui envoyer; &, pour cet effet, ils s'étoient munis d'un grand nombre de chaînes. Ils mirent à la voile avec une flote de cinq ou six cens vaisseaux, & une armée de cinq cent mille hommes. Après s'être rendu maîtres sans peine des îles de la mer Egée, ils firent route vers Érétrie, ville de l'Eubée, qu'ils emporterent après un siége de sept jours par la trahison de quelques-uns des principaux habitans, la réduisirent en cendres, mirent aux fers tous ceux qu'ils y trouverent, & les envoyerent en Perse. Darius, contre leur attente, les traita avec bonté, & leur donna pour habitation un village du pays de Cissie, qui n'étoit qu'à une journée de Suse, où Apollone de Tyane trouva encore de leurs descendans, six cens ans après.

Plut. in. Moral. pag. 829.

Herod. lib. 6. cap. 119.

Philostr. lib. 1. cap. 17.

Après l'expédition d'Erétrie, les Perses s'avancerent vers l'Attique. Hippias les conduisit à Marathon, petite ville située sur le bord de la mer. Ils firent savoir à Athènes le sort d'Érétrie, & comment aucun de ses citoyens ne leur avoit échapé, espérant que cette nouvelle obligeroit la ville de se rendre sur le champ. Les Athéniens avoient envoyé à Lacédémone demander du secours contre l'ennemi commun, qui leur fut accordé promptement & sans délibérer, mais qui ne put partir que quelques jours après, à cause d'une

Herod. lib. 6. cap. 102-120.
Corn. Nep. in Milt. cap. 476.
Justin. lib. 2. cap. 3.
Plut. in Aristid. pag. 321.

coutume ancienne & d'une maxime ſuperſtitieuſe de religion, qui ne leur permettoit de ſe mettre en marche qu'après la pleine lune. Aucun des autres alliés ne ſe mit en état de les ſecourir, tant l'armée formidable des Perſes avoit répandu par-tout la terreur. Il n'y eut que ceux de Platée, qui leur amenerent mille ſoldats. On fut obligé à Athènes, dans cette extrêmité, de faire prendre les armes aux eſclaves, ce qui ne s'étoit point encore pratiqué juſques-là.

L'armée des Perſes commandée par Datis, étoit de cent mille hommes d'infanterie, & de dix mille chevaux. Celle des Athéniens ne montoit en tout qu'à dix mille hommes. Elle étoit conduite par dix Chefs, dont Miltiade étoit le premier, qui devoient commander ſucceſſivement l'un après l'autre, chacun leur jour. Il y eut une grande diſpute parmi les Chefs, pour s'avoir s'il falloit hazarder le combat, ou attendre l'ennemi dans la ville. Ce dernier avis l'emportoit de beaucoup, & paroiſſoit fort raiſonnable. Quelle apparence, en effet, d'aller avec une petite poignée de ſoldats à la rencontre d'une armée auſſi nombreuſe que celle des Perſes ? Miltiade ſe déclara pourtant pour l'avis contraire, & fit voir que l'unique moyen de relever le courage de leurs troupes, & de jeter la terreur parmi celles des ennemis, étoit de s'avancer vers elles

DARIUS.

avec un air de confiance & d'intrépidité. Ariſtide appuya fortement cet avis, & y fit revenir quelques autres, enſorte que les ſuffrages ſe trouverent également partagés. Miltiade alors s'adreſſa à Callimaque, qui étoit Polémarque *, & avoit droit de ſuffrage comme les dix Chefs. Il lui repréſenta avec vivacité, que le ſort de la patrie étoit entre ſes mains ; que ſon ſuffrage alloit décider ſi Athènes ſeroit libre ou eſclave, & qu'un mot ſorti de ſa bouche l'égaleroit à Harmodius & Ariſtogiton, auteurs de la liberté dont jouiſſoient les Athéniens. Il le prononça ce mot, & ſe joignit au parti de Miltiade. Ainſi la bataille fut réſolue.

Ariſtide faiſant réflexion qu'un commandement qui change tous les jours, eſt néceſſairement foible, inégal, peu ſuivi, contraire ſouvent à lui-même, & ne peut avoir ni projet, ni exécution uniformes, crut que le danger étoit trop grand & trop preſſant pour s'expoſer à tous ces inconvéniens. Afin de les prévenir, il jugea néceſſaire de réunir tout le pouvoir dans un ſeul ; &, pour y porter ſes Collégues, il en donna l'exemple le premier. Ainſi, quand le jour d'Ariſtide fut venu, il re-

* Le Polémarque *à Athènes étoit un Officier, un Magiſtrat conſidérable, employé également à commander dans les troupes, & à rendre la juſtice. Il en ſera parlé ailleurs.*

mit le commandement à Miltiade, comme plus habile & plus expérimenté que lui. Les autres en firent autant, l'amour du bien public étoufant en eux tout sentiment de jalousie ; & l'on vit en ce jour, qu'il est presque aussi glorieux de reconnoître le mérite dans les autres, que de l'avoir soi-même. Miltiade cependant crut devoir attendre que son tour fût arrivé. Pour-lors, en habile Capitaine, il songea à regagner par l'avantage du poste, ce qui lui manquoit du côté du nombre. Il rangea son armée au pied d'une montagne, afin que l'ennemi ne pût l'envelopper & la prendre par les derrieres. Il fit jeter sur les deux côtés de grands arbres qu'il avoit fait couper exprès, afin de couvrir ses flancs, & de rendre inutile la cavalerie des Perses. Datis, leur Chef, sentit bien que le lieu ne lui étoit pas favorable : mais comptant sur le nombre de ses troupes, infiniment supérieur à celui des ennemis, & d'ailleurs ne voulant pas attendre que le renfort des Lacédémoniens fût arrivé, il accepta le combat. Les Athéniens n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer. Dès qu'on eut donné le signal, ils coururent de toutes leurs forces contre l'ennemi. Les Perses regardoient cette premiere démarche comme une folie pour des gens qui étoient en si petit nombre, & absolument destitués de cava-

DARIUS.

lerie & d'archers ; mais ils furent bientôt détrompés. Hérodote remarque que c'est ici la premiere fois que les Grecs allerent ainsi au combat en courant ; ce qui peut paroître étonnant. En effet, n'étoit-il pas à craindre que la premiere impétuosité & la force de ces troupes ne fussent émoussées & affoiblies par cette course; & que les soldats ayant rompu leurs rangs, n'arrivassent tout hors d'haleine, épuisés & en désordre, vers un ennemi, qui, les attendant de pied ferme & sans branler, devoit, ce semble, être plus en état de soutenir avantageusement leur choc ? C'est ce qui engagea Pompée dans la bataille de Pharsale, à tenir ses troupes immobiles, & à leur défendre de faire aucun mouvement, jusqu'à ce que l'ennemi vînt les attaquer : * mais César blâme sa conduite. La raison qu'il en apporte, c'est que l'impétuosité de la course remplit d'un certain enthousiasme & d'une fureur martiale l'ame des combattans ; qu'elle donne

Cæs. in bello Civil. lib. 3

Plut. in Pomp. pag. 656. & in Cæs. p. 719.

* Quod nobis quidem nulla ratione factum à Pompeio videtur : propterea quod est quædam incitatio atque alacritas naturaliter innata omnibus, quæ studio pugnæ incenditur. Hanc non reprimere, sed augere imperatores debent. *Cæs.*

Καῖσαρ περὶ τοῦτο διαμαρτεῖν φησὶ τὸν Πομπήιον, ἀγνοήσαντα τὴν μετὰ δρόμου καὶ φοβερὰν ἐν ἀρχῇ γενομένην σύῤῥαξιν, ὡς ἔντε ταῖς πληγαῖς βίαν προστίθησι, καὶ συνεκκαίει τὸν θυμὸν ἐκ πάντων ἀναῤῥιπιζόμενον. *Plut. in Cæs.*

plus de force & de roideur aux coups qu'ils portent, & qu'elle enflamme le courage, qui est, si l'on peut parler ainsi, soufflé & animé par le mouvement rapide de tant de milliers d'hommes, comme la flamme par le vent. Je laisse aux gens du métier à décider entre ces deux grands Capitaines, & je reviens à mon sujet. DARIUS.

Le combat fut rude & opiniâtre. Miltiade avoit extrêmement fortifié ses deux ailes, mais avoit laissé le corps de bataille plus foible & plus dégarni; & la raison en paroît assez claire. N'ayant que dix mille hommes à opposer à une si grande multitude d'ennemis, il ne pouvoit, ni faire un grand front, ni donner à ses troupes une égale profondeur. Il falloit donc opter; & il crut que la victoire ne pouvoit venir que des efforts qu'il feroit aux deux ailes, pour enfoncer & dissiper les deux ailes des Perses; bien persuadé que quand ses deux ailes feroient victorieuses, elles prendroient en flanc le corps de bataille des ennemis, & acheveroient la victoire sans grand obstacle. C'est le même plan qu'Annibal se proposa à la bataille de Cannes, qui lui réussit si parfaitement, & qui ne peut guère manquer de réussir. Les Barbares attaquerent donc le corps de bataille des Grecs, & donnerent sur-tout de ce côté-là. Ils avoient en tête Aristide & Thémistocle, qui les soutinrent long-

DARIUS.

avec un courage intrépide, mais qui furent enfin obligés de plier. Dans ce moment survinrent les deux ailes victorieuses, qui avoient défait & mis en fuite celles des Perses. Ce fut fort à propos pour le corps de bataille qui commençoit à se rompre, & étoit accablé par le nombre des combattans. Alors la déroute des Perses fut entiere, ils prirent tous la fuite, non vers leur camp, mais vers leurs vaisseaux pour s'y sauver. Les Athéniens les y poursuivirent, & mirent le feu à plusieurs de leurs vaisseaux. C'est dans cette occasion que Cynégire, frere du poëte Eschyle, qui se tenoit à un vaisseau pour y entrer avec les fuyards, ayant * eu la main droite coupée, tomba dans la mer & y périt. Les Athéniens se rendirent maîtres de sept vaisseaux. Il périt de leur côté dans le combat près de deux cens hommes, & du côté des Perses plus de six mille, sans compter ceux qui tomberent dans la mer en fuyant, ou qui furent consumés par le feu qu'on mit aux vaisseaux.

Hippias fut tué dans le combat. Cet ingrat & perfide citoyen, pour recouvrer l'injuste domination que Pisistrate son pere avoit usur-

* *Justin ajoute que Cynégire, ayant eu d'abord la main droite, puis la gauche, coupées à coups de hache, il s'attacha encore au vaisseau avec les dents sans vouloir quitter prise, tant il étoit acharné contre l'ennemi. Récit purement fabuleux, & sans aucune apparence de vrai.*

pée sur les Athéniens, avoit eu la lâcheté de se rendre servilement le courtisan d'un Roi barbare, & d'implorer son secours contre ses propres citoyens. Animé de haine & de vengeance, il lui avoit suggéré tous les moyens qu'il avoit pu imaginer pour mettre sa patrie dans les fers; & lui-même s'étoit mis à la tête de ses ennemis pour réduire en cendres la ville qui lui avoit donné le jour, & à qui il ne pouvoit reprocher de crimes que celui de ne vouloir point le reconnoître pour son Tyran. Une mort honteuse, qui devoit être suivie de l'exécration de tous les siecles, fut la juste récompense d'une si noire perfidie.

DARIUS.

Aussitôt après la bataille, un soldat Athénien, encore tout fumant du sang des ennemis, se détacha de l'armée, & courut de toutes ses forces à Athènes pour porter à ses concitoyens l'heureuse nouvelle de la victoire. Quand il fut arrivé à la maison des Magistrats, il ne leur dit que deux mots: * *Réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs*, & tomba mort à leurs pieds.

Plut. de gloriâ Athenienf. p. 347

Les Perses avoient tellement compté sur la victoire, qu'ils avoient apporté du marbre à Marathon, pour y ériger un trophée. Les Grecs se saisirent de ce marbre,

Pausan. l. 1. pag. 62

a Χαίρετε, χαίρομεν. *Je n'ai pu rendre en François la vivacité du grec.*

DARIUS. & en firent faire par Phidias une ſtatue à la Déeſſe Néméſis *, qui avoit un temple près du lieu où ſe donna le combat.

La flote Perſanne, au lieu de prendre le chemin des îles pour regagner l'Aſie, doubla le cap de Sunium, dans le deſſein de ſurprendre Athènes, avant que les Athéniens puſſent y être arrivés pour la ſecourir. Mais ceux-ci marcherent au ſecours de leur patrie avec neuf tribus, & ils firent tant de diligence, qu'ils y arriverent le jour même. De Marathon à Athènes il y a environ quarante milles, c'eſt-à-dire, plus de quinze lieues. C'étoit beaucoup pour une armée qui avoit eſſuyé la fatigue d'un long & rude combat. Ainſi le deſſein des Perſes avorta.

Ariſtide, laiſſé ſeul à Marathon avec ſa Tribu pour garder les priſonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui. Car l'or & l'argent étant ſemés çà & là dans le camp ennemi, & toutes les tentes auſſi bien que toutes les galeres qu'on avoit priſes, étant pleines d'habits & de meubles magnifiques, & de toutes ſortes de richeſſes ſans nombre, non-ſeulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchaſſent.

Dès que le jour de la pleine lune fut

* *C'étoit la Déeſſe chargée de venger les injuſtices.*

passé, les Lacédémoniens se mirent en chemin avec deux mille hommes ; & ayant fait toute la diligence possible, ils arriverent dans l'Attique après une marche forcée de trois jours, où ils firent 1200 stades de chemin, c'est-à-dire, 70 lieues. La bataille avoit été donnée la veille. Ils ne laisserent pas d'aller jusqu'à Marathon, dont ils virent les campagnes couvertes de corps morts & de richesses. Apres avoir félicité les Athéniens sur l'heureux succès de la bataille, ils retournerent dans leur pays.

Isocrat. in Panegyr. p. 113.

Une vaine & ridicule superstition les empêcha d'avoir part à l'action la plus glorieuse dont il soit parlé dans l'histoire. Car il est presque sans exemple qu'une petite poignée de gens, comme étoient les Athéniens, non-seulement ait tenu tête à une armée aussi nombreuse que celle des Perses, mais l'ait entiérement dissipée & mise en fuite. On est étonné de voir une puissance si formidable venir échouer contre une petite ville, & l'on est presque tenté de refuser sa croyance à un événement qui paroît si peu vraisemblable, & qui est cependant très-certain. Cette bataille seule fait voir ce que peut l'habileté d'un Général qui sait prendre ses avantages, l'intrépidité de soldats qui ne craignent point la mort, le zele pour la patrie, l'amour de la liberté, la haine & la détes-

DARIUS. tation de l'esclavage & de la tyrannie, sentimens naturels aux Athéniens, mais dont la vivacité étoit sans doute beaucoup augmentée en eux par la présence seule d'Hippias, qu'ils redoutoient d'avoir de nouveau pour maître, après tout ce qui s'étoit passé.

In Menex. p. 239. 240. Et lib. 3. de leg. pag. 698. 699.

Platon, en plus d'un endroit, prend à tâche de relever la journée de Marathon, & il veut qu'on la regarde comme la source & la premiere cause de toutes les victoires qui ont été remportées depuis. En effet, c'est elle qui ôta à la puissance Persanne cette terreur qui la rendoit si formidable, & qui faisoit tout plier devant elle; qui apprit aux Grecs à connoître leurs forces, & à ne pas trembler devant un ennemi qui n'avoit de terrible que le nom; qui leur fit comprendre que la victoire ne dépend point du nombre, mais du courage des troupes; qui mit dans tout son jour la gloire qu'il y a à sacrifier sa vie pour le salut de la patrie & pour la conservation de la liberté; qui les remplit enfin, pendant toute la suite des siecles, d'une noble émulation & d'un vif desir d'imiter leurs ancêtres, & de ne point dégénérer de leurs vertus. Car, dans toutes les occasions importantes, on leur remettoit devant les yeux Miltiade & sa troupe invincible, c'est-à-dire, une petite armée de héros, dont le courage intrépide avoit fait tant d'honneur à Athènes.

On rendit aux morts ſur le champ tout l'honneur qui leur étoit dû. On leur érigea à tous, dans le lieu même où la bataille s'étoit donnée, d'illuſtres monumens, où leurs noms & celui de leurs Tribus étoient marqués. On en conſtruiſit trois ſéparément : l'un pour les Athéniens, l'autre pour les Platéens, & un troiſieme pour les eſclaves qu'on avoit armés dans cette occaſion. Dans la ſuite, on y ajouta le tombeau de Miltiade.

DARIUS.

Pauſan. in Attic. p. 60. & 61.

Je ne dois pas omettre ici la réflexion de Cornélius Népos, l'hiſtorien, ſur ce que firent les Athéniens pour honorer la mémoire de leur Général. Autrefois, dit-il, en parlant des Romains, nos ancêtres récompenſoient la vertu par des marques de diſtinction peu faſtueuſes, mais qu'ils accordoient rarement, & qui, par cette raiſon-là même, étoient d'un grand prix ; au lieu que maintenant qu'elles ſont prodiguées, on n'en fait nul cas. Il en a été ainſi, ajoute-t-il, parmi les Athéniens. Tout l'honneur qu'on rendit à Miltiade, le libérateur d'Athènes & de toute la Grece, fut que, dans le tableau où les Athéniens firent peindre la bataille de Marathon, on le repréſenta à la tête des dix Chefs, exhortant les ſoldats, & leur donnant l'exemple. Mais ce même peuple, dans les ſiecles poſtérieurs, devenu plus puiſſant, & corrompu par les flateries de ſes

Corn. Nep. in Milt. cap. 6.

DARIUS. Orateurs, décerna trois cens ſtatues à Démétrius de Phalére.

In præc. de rep. ger. pag. 120.

Plutarque fait la même réflexion, & il remarque ſagement que * l'honneur qu'on rend aux grands hommes, ne doit pas être regardé comme la récompenſe de leurs belles actions, mais ſimplement comme la marque de l'eſtime qu'on en fait, dont on veut par-là perpétuer le ſouvenir. Ce n'eſt donc pas la richeſſe ni la magnificence des monumens publics, qui en fait le prix, ni qui les rend durables, mais la ſincere reconnoiſſance de ceux qui les érigent. Les 300 ſtatues de Démétrius de Phalére furent toutes renverſées de ſon vivant même; & le tableau, où le courage de Miltiade étoit repréſenté, ſubſiſta pluſieurs ſiecles après lui.

Plin. lib. 35. cap. 9.

Ce tableau étoit placé à Athènes, dans une galerie, qui étoit ornée & enrichie de différentes peintures toutes excellentes, & de la main des meilleurs maîtres, & qui, pour cette raiſon, fut appelée *Pécile*, d'un mot grec qui ſignifie *variée*. Le célébre Polygnote, qui étoit de l'île de Thaſos, l'un des premiers peintres de ſon temps, avoit peint ce tableau, du moins pour la plus grande partie; &, comme il ſe piquoit d'honneur, & étoit plus ſen-

Ποικίλη.

* Οὐ γὰρ μισθὸν εἶναι δεῖ τῆς πράξεως, ἀλλὰ σύμβολον, τὴν τιμὴν, ἵνα καὶ διαμένῃ πολὺν χρόνον.

DARIUS.

ſible à la gloire qu'à l'intérêt, il l'avoit fait gratuitement, & ſans vouloir en tirer aucune récompenſe. Athènes le paya en une monnoie qui étoit de ſon goût, en lui décernant, par l'ordre des Amphictyons, un logement public dans la ville, où il pourroit demeurer tant qu'il lui plairoit.

Herod. lib. 6. cap. 132-136.

Corn. Nep. in Milt. cap. 7. 8.

La reconnoiſſance des Athéniens à l'égard de Miltiade ne fut pas de longue durée. Après la bataille de Marathon, il avoit demandé & obtenu une flote de ſoixante & dix vaiſſeaux, pour aller punir & ſoumettre les îles qui avoient favoriſé les Barbares. Il en ſubjugua pluſieurs : mais, ayant mal réuſſi dans l'île de Paros, & ſur un faux bruit de l'arrivée de la flote ennemie, s'étant cru obligé de lever le ſiége qu'il avoit mis devant la principale ville, où il avoit reçu une bleſſure fort dangereuſe, il revint à Athènes avec ſa flote, & y fut appelé en jugement par un citoyen, nommé Xanthippe, qui l'accuſa d'avoir levé ce ſiége par trahiſon, & après avoir reçu de grandes ſommes du roi des Perſes. Quelque peu de vraiſemblance qu'eût cette accuſation, elle prévalut contre le mérite & l'innocence de Miltiade. Il fut condamné à perdre la vie, & à être jeté dans le barathre, qui étoit le lieu où l'on précipitoit les coupables convaincus des plus grands crimes. Le

Plat. in Gorg. pag. 516.

DARIUS. Magiſtrat s'oppoſa à l'exécution d'un jugement ſi inique. Toute la grace qu'on fit au libérateur de ſa patrie, fut de commuer la ſentence de mort en une amende
50 talens. de cinquante mille écus, qui étoit la ſomme où montoient les frais de la flote qu'on avoit équipée ſur ſes remontrances & ſes avis. Comme il étoit hors d'état de la payer, il fut mis en priſon, & y mourut de la bleſſure qu'il avoit reçue à Paros. Cimon, ſon fils, qui étoit alors fort jeune, ſignala, en cette occaſion, ſa piété, comme nous verrons dans la ſuite, qu'il ſignalera ſon courage. Il acheta la permiſſion d'enſevelir le corps de ſon pere, en payant pour lui les 50,000 écus auxquels il avoit été condamné; ſomme qu'il ramaſſa du mieux qu'il put dans la bourſe de ſes parens & de ſes amis.

Cornélius Népos remarque que ce qui engagea principalement les Athéniens à en uſer ainſi à l'égard de Miltiade, fut ſon mérite même & ſa grande réputation, qui fit craindre au peuple, délivré aſſez récemment du joug de la ſervitude ſous Piſiſtrate, que celui-ci, qui avoit été autrefois Tyran dans la Querſonnèſe, ne voulût le devenir à Athènes, * Ainſi il aima mieux punir un innocent, que d'avoir toujours devant les yeux un tel ſujet

* Hæc populus reſpiciens, maluit eum innoxium plecti, quàm ſe diutius eſſe in timore.

de crainte. C'est ce même principe qui établit l'Ostracisme à Athènes. J'ai rapporté ailleurs les raisons les plus plausibles sur lesquelles pouvoit être fondé l'Ostracisme. Mais il est difficile d'excuser pleinement une si étrange politique, à qui tout mérite devient suspect, & qui convertit la vertu même en crime.

Maniere d'étudier, Tome 3. p. 407.

On le vit bien clairement dans l'exil d'Aristide. Son attachement inviolable à la justice l'obligea en plusieurs occasions de s'opposer à Thémistocle, qui ne se piquoit pas de délicatesse sur ce point, & qui mit en usage toutes sortes d'intrigues & de cabales pour écarter, par les suffrages du peuple, un rival qu'il trouvoit ~~trou-voit~~ toujours contraire à ses desseins ambitieux. Il * parut bien dans cette occasion, qu'on peut être supérieur en mérite & en vertu, sans l'être en crédit. L'éloquence impétueuse de Thémistocle l'emporta sur la justice d'Aristide, & il vint à bout de le faire bannir. Dans cette sorte de jugement, les citoyens donnoient leurs suffrages en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille, appelée en grec ὄστρακον, d'où

Plut. in Arist. p. 322. 323.

* In his cognitum est, quantò antistaret eloquentia innocentiæ. Quanquam enim adeo excellebat Aristides abstinentiâ, ut unus post hominum memoriam, quod quidem nos audierimus, cognomine Justus sit appellatus; tamen à Themistocle collabefactus testulâ illâ exilio decem annorum multatus est. *Cor. nel. Nep. in Arist.*

DARIUS. eſt venu le nom d'Oſtraciſme. Ici, un payſan, qui ne ſavoit pas écrire, & qui ne connoiſſoit pas Ariſtide, s'adreſſa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Ariſtide ſur la coquille. « Cet homme » vous a-t-il fait quelque mal, lui dit » Ariſtide, pour le condamner ainſi? » Non, répliqua l'autre; je ne le connois » pas même: mais je ſuis fatigué & bleſ- » ſé de l'entendre par-tout appeler *le Juſte* ». Ariſtide, ſans repondre une ſeule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit ſon nom, & la lui rendit. Il partit pour ſon exil, en priant les Dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à ſa patrie aucun accident qui le fît regretter. Le * grand Camille, en un cas tout ſemblable, n'imita point ſa généroſité, & fit une priere toute contraire, en demandant aux Dieux de forcer ſa ville ingrate, par quelque malheur, à avoir beſoin de lui, & à le rappeler au plutôt.

Val. Max. lib. 5. cap. 3. Heureuſe République, s'écrie Valére Maxime, en parlant de l'exil d'Ariſtide, qui a pu, après un ſi indigne traitement fait au plus homme de bien qu'elle ait jamais eu, trouver encore des citoyens attachés avec zele & fidélité à ſon ſervice!

* In exilium abiit, precatus ab Diis immortalibus, ſi innoxio ſibi ea injuria fieret, primo quoque tempore deſiderium ſui civitati ingratæ facerent. *Liv. lib. 5. n. 32.*

Felices Athenas, quæ post illius exilium invenire aliquem aut virum bonum, aut amantem sui civem potuerunt, cum quo tunc ipsa sanctitas migravit! DARIUS.

§ VIII. *Darius songe à porter la guerre contre l'Egypte & contre la Grece. Il est prévenu par la mort. Dispute entre deux de ses fils pour la royauté. Xerxès est élu Roi.*

Quand Darius apprit la défaite de son armée à Marathon, il entra dans une grande colere; & ce mauvais succès, loin de le décourager, & de le détourner de la guerre contre la Grece, ne fit que l'animer à la poursuivre & à la pousser avec plus de vigueur, pour se venger en même temps & de l'incendie de Sardes, & de la honte reçue à Marathon. Ainsi résolu de marcher en personne avec toutes ses forces, il envoya ordre à tous ses sujets, dans toutes les provinces de son Empire, de s'armer pour cette expédition. *Herod. lib. 7. cap. 1.*

Après avoir employé trois ans à ces préparatifs, il eut à soutenir une nouvelle guerre par la révolte de l'Egypte. Il paroîtroit, par ce qu'on lit dans Diodore de Sicile, que Darius y alla lui-même pour l'appaiser, & en vint à bout. Cet Historien raconte que ce Prince voulant y faire mettre sa statue avant celle de Sésostris, le Grand Prêtre des Egyptiens lui repré- AN. M 3517. AV. J.C. 487. *Diod. lib. 1. p. 53. & 85.*

DARIUS. ſenta qu'il n'avoit pas encore égalé la gloire de ce conquérant ; & que le Roi, loin d'être choqué de la liberté de l'Egyptien, répondit qu'il travailleroit à la ſurpaſſer. Diodore ajoute que Darius, déteſtant la cruauté impie dont Cambyſe, ſon prédéceſſeur, avoit uſé en Egypte, témoigna beaucoup de reſpect pour les Dieux & pour leurs temples ; qu'il eut pluſieurs entretiens avec les Prêtres Égyptiens ſur ce qui regarde la religion & le gouvernement ; & qu'ayant appris d'eux avec quelle douceur leurs anciens Rois traitoient leurs ſujets, il s'étoit appliqué, après ſon retour en Perſe, à ſe former ſur leur modéle. Mais Hérodote, plus digne de foi en cela que Diodore, marque ſeulement que ce Prince, réſolu de punir tout à-la-fois ſes ſujets révoltés, & de ſe venger de ſes anciens ennemis, ſe détermina à leur faire la guerre en meme temps, & à tomber lui-même en perſonne ſur la Grece avec le gros de ſes troupes, pendant qu'il emploîroit une autre partie pour réduire l'Égypte.

Herod. lib. 6. cap. 1.

AN. M. 3515. AV. J.C. 485. *Herod. lib. 6. cap. 2. & 3.*

Selon un ancien uſage des Perſes, il n'étoit point permis à leur Roi d'aller à la guerre, ſans avoir nommé celui qui devoit monter ſur le trône après lui ; coutume ſagement établie pour ne point expoſer l'État aux troubles qui accompagnent ordinairement l'incertitude du ſuc-

ceſſeur, les inconvéniens de l'anarchie, & les cabales des divers prétendans. Darius, avant de s'engager dans l'expédition contre la Grece, ſe crut obligé de ſatiſfaire à cette loi, d'autant plus qu'il étoit avancé en âge, & qu'il y avoit une diſpute entre deux de ſes enfans, au ſujet de la ſucceſſion à l'Empire, qui pourroit exciter une guerre civile après ſa mort, s'il laiſſoit ce différend indécis. Darius avoit trois fils de ſa premiere femme, fille de Gobrias, tous trois nés avant qu'il fût parvenu à la couronne, & quatre autres d'Atoſſe, fille de Cyrus, qui étoient nés depuis qu'on l'avoit choiſi pour Roi. Artabazane, appelé par Juſtin, Artémène, étoit l'aîné des premiers; & Xerxès, des ſeconds. Artabazane alléguoit en ſa faveur, qu'étant l'aîné de tous ſes freres, la coutume & l'uſage de toutes les nations lui adjugeoit la ſucceſſion préférablement à tout autre. Xerxès répliquoit qu'il étoit fils de Darius, par Atoſſe, fille de Cyrus, qui avoit fondé l'Empire des Perſes; & qu'il étoit plus juſte que la couronne de Cyrus tombât à un de ſes deſcendans, qu'à un autre qui ne l'étoit pas. Démarate, roi de Lacédémone, qui, après avoir été dépoſé injuſtement par ſes ſujets, vivoit alors en exil à la Cour de Perſe, lui ſuggéra ſecrétement une autre raiſon : c'eſt qu'Artabazane étoit, à la vérité, le fils aîné de Darius, mais que lui,

Xerxès, étoit le fils aîné du Roi ; qu'ainsi Artabazane étant né lorsque son pere n'étoit encore qu'homme privé, il ne pouvoit prétendre, par son droit d'aînesse, qu'à ses biens propres ; mais que pour lui, étant le fils aîné du Roi, le droit de succéder à la couronne lui appartenoit. Il appuya cette raison de l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appeloient à la succession du royaume, que les enfans qui étoient nés depuis que leur pere étoit Roi. La succession fut adjugée à Xerxès.

Justin. lib. cap. 10. Plut. de at. amore, g. 488.

Justin, aussi bien que Plutarque, place cette dispute après la mort de Darius. L'un & l'autre font remarquer la sage conduite de ces deux freres dans une conjoncture si délicate. Selon cette autre maniere de rapporter le même fait, Artabazane étoit absent quand le Roi mourut. Xerxès prit aussi-tôt toutes les marques de la royauté, & en exerça les fonctions. Dès que son frère fut arrivé, il quitta le diadême & la tiare, qu'il portoit d'une maniere qui ne convenoit qu'au Roi, alla au-devant de lui, & le combla d'honnêtetés. Ils convinrent de prendre, pour arbitre de leur différend, Artabane leur oncle, & de s'en rapporter, sans appel, à son jugement. * Pendant tout le temps

* Adeo fraterna contentio fuit, ut nec victor insultaverit, nec victus doluerit ; ipsoque litis tempore invicem munera miserint ; jucunda quoque inter se non solùm, sed credula convivia habuerint,

temps que dura cette dispute, les deux freres se donnerent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, se faisant des présens, & se donnant même des repas, d'où l'estime & la confiance mutuelle écartoient de part & d'autre toute crainte & tout soupçon, & y faisoient régner une joie pure & une pleine sécurité. Spectacle bien digne d'admiration, s'écrie Justin, de voir que, pendant que la plupart des freres se disputent, presque à main armée, un médiocre patrimoine, ceux-ci attendoient, avec une modération si tranquille, un jugement qui devoit décider du plus grand Empire qui fût dans l'univers. Quand Artabane eut prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même, son frere se prosterna devant lui, le reconnoissant pour son maître, & le plaça de sa propre main sur le trône, montrant, par cette conduite, une grandeur d'ame véritablement royale, & infiniment supérieure à toutes les grandeurs humaines. Ce prompt acquiescement à une sentence si préjudiciable à ses intérêts, n'étoit point l'effet d'une adroite politique, qui sait dissimuler dans l'occasion, & se fait hon-

judicium quoque ipsum sine arbitris, sine convicio fuerit. Tantò moderatiùs tum fratres inter se regna maxima dividebant, quàm nunc exigua patrimonia partiuntur. *Justin.*

DARIUS.

neur de ce qu'elle ne peut empêcher. C'étoit respect pour les loix, vraie affection pour un frere, & indifférence pour ce qui pique si vivement l'ambition des hommes, & arme souvent les plus proches les uns contre les autres. Pour lui, il demeura toujours attaché aux intérêts de Xerxès avec tant d'ardeur, qu'il perdit la vie à son service dans la bataille de Salamine.

Herod. lib. 6. cap. 4.

En quelque temps que cette dispute doive être placée, il est constant que Darius ne put exécuter la double expédition qu'il méditoit, l'une contre l'Egypte, & l'autre contre la Grece, & qu'il fut prévenu par la mort. Il avoit régné trente-six ans. L'Epitaphe * de ce Prince, où il se vante d'avoir eu le mérite de boire beaucoup, & de bien porter le vin, montre que c'étoit là véritablement une gloire chez les Perses. Nous verrons dans la suite, que le jeune Cyrus s'attribuoit cette qualité, comme une perfection qui le rendoit plus digne du sceptre, que ne l'étoit son aîné. Qui de nous s'aviseroit de mettre un tel mérite parmi les qualités d'un bon Roi?

Plut. in Artax. pag. 1014.

Darius avoit d'excellentes qualités, mais qui étoient mêlées de plusieurs défauts, & l'Empire se sentit des unes & des autres **.

* Ἠδυνάμην καὶ, οἶνον πίνειν πολὺν, καὶ τοῦτον φέρειν καλῶς. *Athen. Lib. 10, pag. 434.*

** Ita nati estis, ut bona malaque vestra ad Remp. pertineant. *Tacit. lib. 4. cap. 8.*

Car telle eſt la condition des Rois : ils ne vivent & n'agiſſent point pour eux ſeuls. Tout ce qu'ils font, ſoit en bien, ſoit en mal, ils le font pour leurs ſujets ; & leurs intérêts ſont inſéparables. On voyoit en lui un fonds de douceur, d'équité, de clémence, de bonté pour les peuples : il aimoit la juſtice, & reſpectoit les loix : il aimoit le mérite, & le récompenſoit : il n'étoit point jaloux de ſon rang ni de ſon autorité, juſqu'à exiger des reſpects forcés, & à ſe rendre preſque inacceſſible : quelque habile qu'il fût par lui-même, il écoutoit les avis, & ſavoit en profiter ; c'eſt de lui que l'Ecriture-Sainte dit qu'il ne faiſoit rien ſans conſulter les ſages de ſa Cour : *Interrogavit ſapientes . . . . . & illorum faciebat cuncta conſilio* ; il payoit de ſa perſonne dans les combats, où il gardoit toujours ſon ſang-froid, & il diſoit de lui-même, que le danger le plus vif & le plus preſſant ne ſervoit qu'à augmenter ſon courage & ſa prudence ; enfin, il y a eu peu de Princes plus habiles que lui dans l'art de régner, & plus expérimentés dans la guerre. La gloire de Conquérant, ſi c'en eſt une véritable, ne lui manqua pas. Car, non-ſeulement il rétablit & affermit entiérement l'Empire de Cyrus, qui avoit été fort ébranlé par Cambyſe & par le Mage : il y ajouta encore pluſieurs grandes & riches provinces, & en particulier

DARIUS.

Eſther, 1. 13. *Plut. in Apophtheg.* p. 172.

Darius.

~~tridont~~

les Indes, la Thrace, la Macédoine, & les îles qui baignent les côtes de l'Ionie.

Mais quelquefois ces bonnes qualités faisoient place à des défauts tout opposés. Reconnoît-on la bonté & la douceur de Darius dans le traitement qu'il fit à ce pere infortuné, qui, de trois fils qu'il avoit, le pria de lui en laisser un pendant que les autres le suivroient dans ses campagnes ? Y eut-il jamais occasion où le conseil fût plus nécessaire que dans le dessein qu'il forma de porter la guerre contre les Scythes ? & pouvoit-on lui en suggérer un plus sage que celui que lui donna son frere ? il ne l'exécuta pas. Paroît-il dans toute cette expédition aucune marque de sagesse, ou de prudence ? & n'y voit-on pas par-tout un Prince enivré de sa grandeur, qui croit que rien ne lui peut résister, & en qui la folle ambition de se signaler par une conquête extraordinaire, étouffe tout ce qu'il avoit montré jusques-là de bon sens, de jugement, d'habileté même dans la guerre ?

Ce qui fait la solide gloire de Darius, c'est d'avoir été choisi de Dieu même, aussi bien que Cyrus, pour être l'instrument de ses miséricordes sur son peuple, le protecteur déclaré des Israélites, & le restaurateur du temple de Jérusalem. On en peut voir l'histoire dans Esdras, & dans les prophetes Aggée & Zacharie.

CHAPITRE SECOND.

Histoire de Xerxès, jointe à celle des Grecs.

LE regne de Xerxès n'a été que de douze ans, mais il est rempli de grands événemens.

§ I. *Xerxès, après avoir réduit l'Egypte, se prépare à porter la guerre contre les Grecs. Il tient conseil. Sage discours d'Artabane. La guerre est résolue.*

Xerxès étant monté sur le trône, employa la premiere année de son regne à continuer les préparatifs que son pere avoit commencés pour la réduction de l'Egypte. Il confirma aux Juifs de Jérusalem tous les priviléges qui leur avoient été accordés par son pere, particuliérement celui qui leur assignoit le tribut de Samarie pour se fournir de victimes dans le culte qu'ils rendoient à Dieu dans son temple.

XERXÈS.

AN. M 3519. AV. J.C. 485. *Herod. lib.* 7. *cap.* 5. *Joseph. Antiq. lib.* 11. *cap.* 5.

La seconde année de son regne, il marcha contre les Egyptiens; & après avoir vaincu & subjugué ces rebelles, il appesantit le joug de leur servitude; & ayant donné le gouvernement de cette province à son frere Achéméne, il revint vers la fin de l'année à Suse.

AN. M. 3520. AV. J.C. 484. *Herod. lib.* 37. *cap.* 7.

XERXÈS.

Aul. Gel. lib. 15. cap. 23.

AN. M. 3521. AV. J.C. 483.

Herod. lib. 7. cap. 8 18.

Plut. in Apophth. p. 173.

Le fameux historien Hérodote, naquit cette année à Halicarnasse en Carie. Car il avoit 53 ans lorsque la guerre du Péloponnése commença.

Xerxès, enflé du succès qu'il avoit eu contre les Egyptiens, résolut de faire la guerre aux Grecs. (Il ne prétendoit plus, disoit-il, qu'on achetât pour lui des figues de l'Attique, qui étoient excellentes, & ne vouloit en manger que lorsque le pays lui appartiendroit.) Avant que de s'engager dans une entreprise de cette importance, il crut devoir assembler son Conseil, & prendre les avis de tout ce qu'il y avoit de plus grands & de plus illustres personnages à sa Cour. Il leur proposa le dessein qu'il avoit de porter la guerre contre la Grece. Ses motifs étoient, le desir d'imiter ses prédécesseurs, qui tous avoient illustré leur nom & leur regne par de nobles entreprises; l'obligation où il étoit de venger l'insolence des Athéniens, qui avoient osé attaquer Sardes, & l'avoient réduite en cendres; la nécessité de réparer l'affront reçu à la bataille de Marathon; l'espérance des grands avantages qu'on pourroit tirer de cette guerre, qui entraîneroit après elle la conquête de l'Europe, le plus riche & le plus fertile pays qui fût dans l'univers. Il ajoutoit que cette guerre avoit déja été résolue par son pere Darius, dont il ne faisoit que suivre & exécuter

les intentions ; & il finit en promettant de grandes récompenſes à ceux qui s'y diſtingueroient par leur valeur. Xerxès.

Mardonius, le même qui ſous Darius avoit ſi mal réuſſi, mais que ſes mauvais ſuccès n'avoient pas rendu plus ſage ni moins ambitieux, & qui deſiroit extrêmement d'avoir le commandement des troupes, parla le premier. Il commença par élever Xerxès au-deſſus de tous les Rois qui l'avoient précédé, & de tous ceux qui devoient le ſuivre. Il montra l'indiſpenſable néceſſité de venger l'injure faite au nom Perſan. Il décria les Grecs, comme des peuples lâches & timides, ſans courage, ſans force, ſans expérience de la guerre. Il en apporta pour preuve la conquête que lui-même avoit faite de la Macédoine, qu'il exagera avec des termes pleins de faſte & de vanité, montrant qu'il n'avoit trouvé aucune réſiſtance. Il ne craignoit pas d'aſſurer qu'aucun peuple de la Grece n'oſeroit venir à la rencontre de Xerxès, qui marchoit avec toutes les forces de l'Aſie ; & que, s'ils avoient la témérité de ſe préſenter devant lui, ils apprendroient à leurs dépens que les Perſes étoient les peuples de la terre les plus guerriers & les plus courageux.

Comme on s'apperçut que ce diſcours flatteur plaiſoit extrêmement au Roi, perſonne, dans le Conſeil, n'oſoit le contre-

dire, & tous gardoient le ſilence. C'étoit une ſuite preſque inévitable de la maniere dont Xerxès s'étoit expliqué. Un Prince ſage, quand il propoſe une affaire dans ſon Conſeil, & qu'il deſire ſincérement qu'on lui diſe la vérité, a une extrême attention à cacher ſes propres ſentimens, pour ne point gêner ceux des autres, & pour leur laiſſer une entiere liberté. Xerxès, au contraire, avoit marqué ouvertement ſon penchant, ou plutôt ſa détermination pour la guerre. Quand cela eſt ainſi, les flatteurs, qui ſont artificieux, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, toujours prêts à entrer dans les paſſions de celui qui conſulte, ne manquent pas d'appuyer ſon ſentiment par des raiſons ſpécieuſes & plauſibles; pendant que ceux qui ſeroient capables de donner de bons conſeils, ſont retenus par la crainte, y ayant peu de courtiſans qui aiment aſſez le Prince, & qui ſoient aſſez courageux, pour oſer lui déplaire en combattant ſon goût.

Les louanges exceſſives que Mardonius donnoit à Xerxès, langage ordinaire des flatteurs, auroit dû le lui rendre ſuſpect, & lui faire craindre que ce Seigneur, ſous une apparence de zele pour ſa gloire, ne cachât ſon ambition, & le deſir violent qu'il avoit de commander l'armée. Mais ces paroles douces & flateuſes, qui ſe gliſſent comme un ſerpent ſous les fleurs, loin

Xerxès.

de déplaire aux Princes, les charment & les entraînent. Ils ne savent pas qu'on ne les loue que parce qu'on les croit foibles, & assez vains pour se laisser tromper par des louanges disproportionnées à leurs mérites & à leurs actions.

Voilà ce qui ferma la bouche à tous ceux qui étoient dans le Conseil. Dans ce silence général, Artabane, oncle de Xerxès, Prince recommandable par son âge & par sa prudence, eut le courage de prendre la parole. « Grand Roi, dit-il, » en s'adressant à Xerxès, souffrez que je » vous dise ici mon sentiment avec la li- » berté qui convient à mon âge & à vos » intérêts. Quand Darius, votre pere & » mon frere, songea à porter la guerre » contre les Scythes, je fis tout mon pos- » sible pour l'en détourner. Vous savez ce » que lui couta cette entreprise, & quel » en fut le succès. Les peuples que vous » allez attaquer, sont infiniment plus à » craindre que les Scythes. Les Grecs » passent pour être & sur mer & sur » terre les meilleures troupes qu'il y ait. » Si les Athéniens seuls ont pu défaire » l'armée nombreuse commandée par Datis » & par Artapherne, que faut-il attendre » de tous les peuples de la Grece réunis » ensemble ? Vous songez à passer d'Asie » en Europe en jettant un pont sur la mer. » Et que deviendrons-nous, si les Athé-

XERXES.

» niens vainqueurs font avancer leur flotte
» vers ce pont, & le rompent ? Je trem-
» ble encore, quand je pense que dans
» l'expédition de Scythie, on fit dépendre
» la vie du Roi votre pere & le salut de
» toute l'armée, de la bonne foi d'un seul
» homme ; & que, si Hystiée le Milésien
» eût, comme on l'y exhorta fortement,
» rompu le pont qu'on avoit jeté sur le
» Danube, c'en étoit fait de l'empire
» Persan. Ne vous exposez point, Sei-
» gneur, à un pareil danger, d'autant
» plus que rien ne vous y oblige. Prenez
» du temps pour y réfléchir. Quand on a
» délibéré mûrement sur une affaire, quel
» qu'en soit le succès, on n'a rien à se
» reprocher. La précipitation, outre qu'elle
» est imprudente, est presque toujours
» malheureuse, & suivie de funestes effets.
» Sur-tout, grand Prince, ne vous laissez
» point éblouir, ni par le vain éclat d'une
» gloire imaginaire, ni par le pompeux
» appareil de vos troupes. Ce sont les
» arbres les plus élevés, qui ont le plus à
» craindre de la foudre *. Comme Dieu
» seul est grand, il est ennemi de l'orgueil,
» & il se plait à abaisser tout ce qui s'é-
» leve ; & souvent les plus nombreuses

* Φιλεῖ ὁ θεὸς τὰ ὑπερέχοντα πάντα κολούειν ...... οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν ἄλλον μέγα ὁ θεὸς, ἢ ἑωυτόν.

» armées fuient devant une poignée
» d'hommes, parce qu'il remplit ceux-ci
» de courage, & jette la terreur parmi
» les autres.

Après qu'Artabane eut ainsi parlé au Roi, il se tourna vers Mardonius, & lui reprocha le peu de sincérité ou de jugement qu'il avoit fait paroître, en donnant au Roi une idée des Grecs entiérement contraire à la vérité; & le tort extrême qu'il avoit de vouloir engager témérairement les Perses dans une guerre qu'il ne souhaitoit que par des vues d'ambition & d'intérêt. « Au reste, ajouta-t-il, si l'on
» conclud pour la guerre, que le Roi,
» dont la vie nous est chere, demeure en
» Perse; & pour vous, puisque vous le
» desirez si fortement, marchez à la tête
» des armées les plus nombreuses que
» vous aurez pu amasser. Cependant,
» qu'on mette quelque part en dépôt
» vos enfans & les miens, pour répon-
» dre du succès de la guerre. S'il est fa-
» vorable, je consens que mes * enfans
» soient mis à mort: mais s'il est tel que
» je le prévois, je demande que vos en-
» fans, & vous-même, à votre retour,
» soyez traités comme le mérite le témé-
» raire conseil que vous donnez à votre
» Maître.

* *Pourquoi falloit-il que les enfans fussent punis de la faute de leurs peres?*

XERXÈS. Xerxès, qui n'étoit pas accoutumé à se voir contredire de la sorte, entra en fureur. « Remerciez les Dieux, dit-il à
» Artabane, de ce que vous êtes le frere
» de mon pere, sans quoi vous porteriez
» dans le moment même la juste peine de
» votre audace. Mais je vous en punirai
» autrement, en vous laissant ici parmi
» les femmes, à qui vous ressemblez par
» votre lâche timidité, pendant qu'à la
» tête de mes troupes je marcherai où
» mon devoir & ma gloire m'appellent.

Le discours d'Artabane étoit très-mesuré & très-respectueux : cependant Xerxès en fut extrêmement choqué. C'est * le malheur des Princes gâtés par la flatterie, de trouver sec & austere tout ce qui est sincere & ingénu, & de traiter de hardiesse séditieuse tout conseil libre & généreux. Ils ne sont pas réflexion qu'un homme de bien même n'ose jamais leur dire tout ce qu'il pense, ni leur découvrir la vérité toute entiere, sur-tout dans les choses qui peuvent leur être désagréables ; & que le plus pressant besoin qu'ils aient, c'est de trouver un ami sincere & fidele qui ne leur cache rien. Un prince se doit croire trop heureux, quand il naît un seul homme sous son regne avec cette générosité qui est

* Ita formatis Principum auribus, ut aspera quæ utilia, nec quicquam nisi jucundum & lætum accipiant. *Tacit. Hist. lib. 3. cap. 56.*

le plus précieux trésor de l'Etat ; & , s'il étoit permis de s'exprimer ainsi , * l'instrument de la Royauté le plus nécessaire & le plus rare. XERXÈS.

Xerxès le reconnut dans l'occasion dont il s'agit. Quand son premier emportement de colere fut passé , & que la nuit lui eut laissé le loisir de faire réflexion sur les deux différens avis qu'on lui avoit donnés , il reconnut qu'il avoit eu tort de maltraiter de paroles son oncle , & il ne rougit pas de réparer sa faute le lendemain en plein Conseil , avouant nettement que le feu de la jeunesse & son peu d'expérience l'avoient fait manquer à ce qu'il devoit à un Prince aussi respectable qu'étoit Artabane , & par son âge & par sa sagesse ; qu'il se rangeoit de son avis , malgré un songe qu'il avoit eu la nuit , où un fantôme l'avoit vivement exhorté à entreprendre cette guerre. Tous ceux qui composoient le Conseil , furent ravis d'entendre ce discours , & témoignerent leur joie en se prosternant tous devant le Roi , & relevant à l'envi la gloire de cette démarche , sans que de telles louanges pussent être suspectes. Car ** on discerne aisément si celles qu'on donne aux Princes , partent du cœur & naissent

* Nullum majus boni Imperii instrumentum , quàm bonos amicos. *Tacit. Hist. lib.* 4 *cap.* 7.

** Nec occultum est quando ex veritate , quando adumbratâ lætitiâ , facta Imperatorum celebrentur. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 41.

XERXÈS. de la vérité, ou si elles ne sont que sur les levres, & un pur effet de la flatterie. Cet aveu, si sincere & si humiliant, loin de leur paroître une foiblesse dans Xerxès, fut regardé comme l'effort d'une grande ame, qui s'éleve au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Ils admirerent d'autant plus la noblesse de cette démarche, qu'ils savoient que les Princes, élevés, comme Xerxès, dans une vaine hauteur & une fausse gloire, ne veulent jamais avoir tort, & n'emploient pour l'ordinaire leur autorité qu'à soutenir avec fierté les fautes qu'ils ont faites par ignorance, ou par imprudence. On peut dire qu'il est plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. En effet, rien n'est plus grand, ni en même temps plus rare, que de voir un Roi puissant, & dans le temps de sa plus grande prospérité, reconnoître ses fautes quand il lui arrive d'en faire, sans chercher ni prétextes ni excuses pour les couvrir; rendre hommage à la vérité, lors même qu'elle le condamne; & laisser à des Princes, faussement délicats sur la grandeur, la honte d'être toujours pleins de défauts, & de n'en jamais convenir.

La nuit suivante, le même fantôme, si l'on en croit Hérodote, se montra encore au Roi, ajoutant au premier discours qu'il avoit tenu, de nouvelles menaces.

Xerxès en fit part à son oncle, & pour reconnoître si ce songe venoit des Dieux ou non, il le pressa vivement de se revêtir des habits royaux, de monter sur le trône, & de passer ensuite la nuit dans son lit à sa place. Artabane lui parla très-sensément sur la vanité des songes, puis venant à ce qui le regardoit personnellement : « * J'estime presque également, » dit-il, de bien penser par soi-même, & » de se rendre docile aux bons avis d'un » autre. Vous avez ces deux qualités, » grand Prince ; & si vous suiviez votre » naturel, vous ne vous porteriez qu'à des » sentimens de sagesse & de modération. » Il n'y a que les discours empoisonnés » des flateurs, qui vous poussent à des » partis violens, ** comme la mer, tran- » quille par elle-même, n'est troublée » que par une impression étrangere. Au » reste, ce qui m'a affligé dans le discours » que vous avez tenu à mon égard, n'a » pas été mon injure personnelle, mais » le tort que vous vous faisiez à vous- » même par votre mauvais choix entre » deux conseils qu'on vous donnoit, reje-

* *Cette pensée est dans Hésiode*, Opera & dies, v. 293. *Cic. pour Cluent. n.* 84. *& Tit. Liv. l.* 22. *n.* 29. Sæpe ego audivi, milites, eum primum esse virum, qui ipse consulat quid in rem sit; secundum eum, qui bene monenti obediat : qui nec ipse consulere, nec alteri parere sciat, eum extremi ingenii esse.

** *Cette pensée est aussi dans Tite-Live, Livre* 28. *n.* 27.

XERXÈS. » tant celui qui vous portoit à des senti-
» mens de modération & d'équité, &
» embrassant l'autre, qui ne tendoit, au
» contraire, qu'à nourrir l'orgueil & à irri-
» ter l'ambition.

Artabane, par complaisance, passa la nuit dans le lit du Roi, & y eut la même vision qu'avoit eu Xerxès, c'est-à-dire, qu'en dormant, il vit un homme qui lui faisoit de violens reproches, & qui le menaçoit des plus grands malheurs, s'il continuoit de s'opposer au dessein du Roi. Il céda pour-lors, & se rendit, croyant qu'il y avoit en cela quelque chose de divin; & la guerre contre les Grecs fut résolue. Je rapporte les choses telles que je les trouve dans Hérodote.

Xerxès soutint mal cette gloire dans la suite. Nous ne verrons en lui que de courtes lueurs de sagesse & de raison, qui brillent un moment, & font place aux excès les plus condamnables. On peut juger par-là qu'il avoit un bon fonds & un naturel heureux. Mais les qualités les plus excellentes sont bientôt gâtées & corrompues par le poison de la flaterie, & par celui d'une puissance souveraine & sans bornes; *vi dominationis convulsus*. (*Tacit.*)

C'est un beau sentiment dans un Ministre, d'être moins touché de l'affront qu'on lui fait, que du tort qu'on faisoit

à ſon Maître, en lui donnant un funeſte conſeil.

Le conſeil de Mardonius étoit funeſte, en ce que, comme le remarque Artabane, il n'étoit propre qu'à nourrir & à augmenter dans le Prince une pente à la hauteur & à la violence, qui ne lui étoit déja que trop naturelle, ὕβριν αὐξήσης; & * en ce qu'il accoutumoit ſon eſprit à porter toujours ſes deſirs au-delà de ſa fortune préſente, à vouloir toujours aller en avant, & à ne mettre aucunes bornes à ſon ambition. ** C'eſt la paſſion de ceux qu'on appelle Conquérans, & qu'on nommeroit, à plus juſte titre, avec l'Ecritute-Sainte, brigands des nations. Parcourez, dit Séneque, toute la ſuite des Rois de Perſe, en trouverez-vous quelqu'un qui ſe ſoit arrêté de lui-même dans ſa courſe; qui ait été content de ſes premieres conquêtes, & que la mort n'ait pas ſurpris formant encore quelque nouveau projet? Et cette

Prædones gentium. Jerem. 4. 7.

* Ὡς κακὸν εἴη διδάσκειν τὴν ψυχὴν πλέον τι δίζεσθαι αἰεὶ ἔχειν τοῦ παρέοντος.

** Nec hoc Alexandri tantùm vitium fuit, quem per Liberi Herculiſque veſtigia felix temeritas egit; ſed omnium quos fortuna irritavit implendo. Totum regni Perſici ſtemma percenſe: quem invenies, cui modum imperii ſatietas fecerit? qui non vitam in aliqua ulteriùs procedendi cogitatione finierit? Nec id mirum eſt. Quicquid cupiditati contigit, penitùs hauritur & conditur: nec intereſt quantum eò, quod inexplebile eſt, congeras. *Seneƈ. lib. 7. de Benef. cap. 3.*

XERXÈS. disposition ne doit pas étonner, ajoute-t-il : car l'ambition est un gouffre & un abîme sans fond, où tout se perd, & où l'on entasse en vain des provinces & des royaumes, sans en pouvoir remplir le vuide.

§ II. *Xerxès se met en marche, & passe d'Asie en Europe en traversant le détroit de l'Hellespont sur un pont de bateaux.*

AN. M. 3523. Av. J. C. 481. *Diod. lib.* 11. *pag.* 1. & 2.

La guerre étant résolue, Xerxès, pour ne rien omettre de ce qui pouvoit faire réussir son dessein, entra en confédération avec les Carthaginois, le plus puissant peuple qui fût alors en occident, & convint avec eux que, pendant que les Perses attaqueroient la Grece, les Carthaginois tomberoient sur les nations Grecques qui étoient en Sicile & en Italie, pour les empêcher de venir au secours des autres Grecs. Les Carthaginois élurent, pour Général, Amilcar, qui ne se contenta pas de lever autant de troupes qu'il put en Afrique, mais, avec l'argent que Xerxès lui avoit envoyé, engagea à son service un grand nombre de soldats tirés d'Espagne, de Gaule & d'Italie, de sorte qu'il assembla une armée de trois cent mille hommes, & des vaisseaux à proportion, pour exécuter les projets de la ligue.

Ainsi Xerxès, conformément à la pré-

diction de Daniel, * *ayant par sa puissance & par ses grandes richesses, soulevé contre le royaume de la Grece tous les peuples* du monde alors connu, c'est-à-dire, tout l'Occident, sous le commandement d'Amilcar, & tout l'Orient, sous le sien propre, partit de Suse pour commencer la guerre, l'an cinquieme de son regne, qui étoit la dixieme depuis la bataille de Marathon, & marcha vers Sardes, où étoit le rendez-vous de l'armée de terre, pendant que celle de mer s'avançoit aussi le long des côtes de l'Asie Mineure, vers l'Hellespont.

Herod. lib. 7. cap. 26.
AN. M. 3524.
AV. J.C. 480.

Il avoit donné ordre qu'on perçât le mont Athos. C'est une montagne de Macédoine, province de la Turquie en Europe, qui s'avance dans l'Archipel en forme de presqu'île. Elle ne tient à la terre que par un isthme d'une demi-lieue. Nous avons déja vu que la mer, en cet endroit, étoit fort orageuse, & que les naufrages y étoient fréquens. Ce fut-là le prétexte de l'ordre qu'avoit donné Xerxès de couper cette montagne; mais la véritable raison étoit de se signaler par une entreprise extraordinaire, & d'une exécution difficile, comme Tacite le dit de

Ibid. cap. 21-24.

* Ecce adhuc tres Reges stabunt in Perside, & quartus (id est Xerxès) ditabitur opibus nimiis super omnes; & cùm invaluerit divitiis suis, concitabit omnes adversum regnum Græciæ. *Dan. cap.* 11. v. 2.

Néron : *Erat incredibilium cupitor.* Aussi Hérodote remarque-t-il que ce travail étoit plus fastueux que nécessaire, puisqu'il auroit pu, à moins de frais, faire transporter ses vaisseaux par dessus l'isthme, comme c'étoit l'usage de ce temps-là. La fosse qu'il y fit creuser, étoit de largeur à y faire passer deux trirémes de front, c'est-à-dire, deux vaisseaux à trois rangs de rames. Ce Prince, qui avoit la folie de croire qu'il étoit le maître des élémens & de toute la nature, avoit en conséquence écrit une lettre au mont Athos, en ces termes, pour lui intimer ses ordres : *Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres & des rockes qu'ils ne puissent couper : autrement je te couperai toi-même en entier, & te précipiterai dans la mer.* Il contraignoit en même temps ses travailleurs, à force de coups de fouets, à avancer l'ouvrage.

Plut. de ira cohib. pag. 455.

Plut. de anim. tranq. p. 170.

Un voyageur, qui vivoit du temps de François I, & qui a composé en latin un livre touchant les faits singuliers, révoque celui-ci en doute, & marque qu'en passant auprès du mont Athos, il n'y a vu aucunes traces du travail dont il est parlé ici.

Bellon. singul. rer. observ. p. 78.

Nous avons déja dit que Xerxès s'avançoit vers Sardes. Au sortir de la Cappa-

Herod. lib. 7. cap. 26-29.

doce, ayant paſſé le fleuve Halys, il vint à Céléne, ville de la Phrygie, près de laquelle le Méandre prend ſa ſource. Pythius, Lydien, faiſoit ſa réſidence dans cette ville : c'étoit le Prince le plus opulent qui fut alors après Xerxès. Il le reçut, & toute ſon armée, avec une magnificence incroyable, & lui offrit tous ſes biens pour fournir aux frais de ſon expédition. Xerxès ſurpris, & en même temps charmé d'une offre ſi généreuſe, eut la curioſité d'apprendre à quoi montoient donc ſes richeſſes. Ce Prince lui répondit que, dans la vue de les lui offrir, il en avoit fait un compte exact, & qu'elles montoient, pour l'argent, à deux mille talens, (c'eſt-à-dire, ſix millions) : & pour l'or, à quatre millions de Dariques, moins ſept mille, (c'eſt-à-dire, à quarante millions moins ſoixante & dix mille livres, en comptant le Darique ſur le pied de dix livres.) Il lui offrit toutes ces ſommes, ajoutant que ſes revenus lui ſuffiſoient pour l'entretien de ſa maiſon. Xerxès lui marqua une vive reconnoiſſance, fit une amitié particulière avec lui ; &, pour ne pas ſe laiſſer vaincre en généroſité, au lieu d'accepter ſes offres, il l'obligea de recevoir les ſept mille Dariques qui manquoient à ſa ſomme pour faire un compte rond.

Après un trait comme celui que je viens

XERXÈS.

XERXÈS.

de rapporter, qui ne croiroit que la vertu particuliere & le caractere personnel de * Pythius auroit été la générosité & le mépris des biens? Cependant c'étoit le Prince du monde le plus ménager, & qui, à une sordide avarice pour lui-même, joignoit une dureté inhumaine à l'égard de ses sujets, qu'il occupoit sans cesse à des travaux pénibles & infructueux, en les obligeant de creuser pour lui des mines d'or & d'argent qui se trouvoient dans son domaine. Pendant son absence, fondant tous en larmes, ils porterent leurs plaintes devant la Princesse, épouse de Pythius, ou implorerent son secours. Elle employa un moyen fort extraordinaire, pour faire sentir à son mari, & lui faire toucher au doigt, l'injustice & le ridicule de sa conduite. A son retour, elle lui fit servir un repas, magnifique en apparence, mais qui n'étoit rien moins que repas. Entrée, service, rôti, entremêts, tout étoit d'or ou d'argent, & le Prince, au milieu de ces mêts & de ces viandes en peinture, demeura affamé. Il devina facilement le sens de l'énigme, & comprit que la destination de l'or & de l'argent n'étoit pas le simple spectacle, mais l'usage; & que négliger, comme il faisoit, la culture des terres, en occupant tous ses sujets au travail des mines, c'étoit réduire le pays, & se réduire lui-même à la famine. Il se

** Il est appelé Pythis dans Plutarque.*

Plut. de virt. mulier. p. 262.

XERXÈS.

contenta donc dans la suite d'y en faire travailler seulement la cinquieme partie. C'est Plutarque qui nous a conservé ce fait dans un traité, où il en ramasse beaucoup d'autres pour prouver l'habileté & l'industrie des Dames. La fable a voulu marquer le même caractere dans ce qu'elle raconte d'un Prince qui avoit régné dans le même pays, pour qui tout ce qu'il touchoit se changeoit sur le champ en or, selon la demande qu'il en avoit faite aux Dieux, & qui par-là courut risque de périr de faim.

Mydas, Roi de Phrygie.

Ce même Seigneur qui avoit fait des offres si obligeantes à Xerxès, lui ayant demandé en grace, quelque temps après, que de cinq de ses fils, qui servoient dans l'armée, il voulût bien lui laisser l'aîné pour être l'appui & la consolation de sa vieillesse; le Roi, outré jusqu'à la fureur d'une proposition si raisonnable, fit égorger ce fils aîné sous les yeux de son pere, lui faisant entendre que c'étoit par grace qu'il lui laissoit la vie à lui & au reste de ses enfans; & ayant fait couper le corps mort en deux parts, qu'on plaça à droite & à gauche, il fit passer au milieu toute son armée, comme pour l'expier par un tel sacrifice. Quel monstre dans la nature qu'un Prince de cette sorte? Quel fonds est-il possible de faire sur l'amitié des Grands,

Herod. lib. 5. cap. 38. 39. Senec. de ira, lib. 3. c. 17.

XERXÈS. & fur les proteftations les plus vives de fervice & de reconnoiffance.

Herod. lib. 7. c. 30-32. De Phrygie, Xerxès arriva à Sardes, où il paffa l'hiver. De là il envoya des Hérauts à toutes les villes de la Grece, excepté à Athènes & à Lacédémone, pour demander qu'on lui donnât l'eau & la terre, ce qui étoit la marque de foumiffion.

Ibid. cap. 41-46. Dès que le printemps fut venu, il partit de Sardes, & tourna fa marche vers l'Hellefpont. Quand il y fut arrivé, il voulut fe donner le plaifir de voir un combat naval. On lui avoit préparé un trône fur une hauteur. Voyant de là toute la mer chargée de fes vaiffeaux, & toute la terre couverte de fes troupes, il fentit d'abord un mouvement fecret de joie, en mefurant ainfi de fes propres yeux toute l'étendue de fa puiffance, & fe regardant comme le plus fortuné des mortels : mais faifant réflexion que, de tant de milliers d'hommes, il n'en refteroit pas un feul dans cent ans, il ne put refufer des larmes à l'inftabilité des chofes humaines. Un autre objet auroit mérité plus juftement fes larmes, & il auroit dû fe faire des reproches d'abréger lui-même ce terme fatal à des millions d'hommes, que fa cruelle ambition alloit faire périr dans une guerre entreprife fans juftice & fans néceffité.

Artabane

Xerxès.

Artabane, qui ne perdoit aucune occasion de se rendre utile au jeune Prince, & de lui inspirer des sentimens de bonté pour son peuple, profitant de ce moment où il le trouvoit touché & attendri, lui fit faire une autre réflexion sur les miseres qui accompagnent la vie de la plupart des hommes, & qui la leur rendent si triste & si ennuieuse; & il lui fit sentir en même temps l'obligation d'un Prince, qui, ne pouvant prolonger la vie à ses sujets, devoit au moins employer tous ses soins à leur en adoucir les peines & les amertumes.

Dans la même conversation, Xerxès demanda à son oncle s'il persévéreroit encore dans son premier sentiment, qui étoit de ne point porter la guerre contre la Grece, supposé qu'il n'eût pas vû les songes qui le lui avoient fait quitter. Celui-ci avoua qu'il n'étoit point sans crainte, & que deux choses l'effrayoient. Hé! quoi donc, reprit Xerxès? La terre & la mer, dit Artabane. La terre, car il n'y a point de pays qui puisse nourrir une si nombreuse armée: la mer, car il n'y a point de ports capables de contenir un si grand nombre de vaisseaux. Le Roi sentit bien la force de ce raisonnement; mais, ne pouvant plus reculer, il dit que, dans les grandes entreprises, il ne falloit pas examiner de si près tous les inconvéniens:

Herod. lib. 7. cap. 47-52.

XERXÈS. qu'autrement on n'entreprendroit jamais rien ; & que si ses prédécesseurs avoient suivi une politique si scrupuleuse & si timide, l'empire de Perse ne seroit pas parvenu à ce point de grandeur où on le voyoit.

Artabane lui donna encore un autre avis fort sage, mais qui ne fut pas plus suivi : c'étoit de ne point employer les Ioniens contre les Grecs, dont ils tiroient leur origine, ce qui devoit les lui rendre suspects. Xerxès, après ces discours, lui fit beaucoup d'amitié, le combla de marques d'honneur, & le renvoya à Suse pour veiller, en son absence, à la garde de l'Empire, en le rendant dépositaire de toute son autorité.

Herod. lib. 7. cap. 23-36.

Xerxès avoit fait construire, à grands frais, un pont de bateaux sur la mer, pour faire passer les troupes d'Asie en Europe. L'espace qui sépare les deux continens, appelé autrefois l'Hellespont, & maintenant le détroit des Dardanelles ou de Gallipoli, depuis Abyde, jusqu'à l'autre côté, est de sept stades, c'est-à-dire, de plus d'un quart de lieue. Une violente tempête survint tout-à-coup, & rompit le pont. Xerxès ayant appris à son arrivée cette nouvelle, fut transporté de colere ; & pour se venger d'un si cruel affront, il commanda qu'on jetât dans la mer deux paires de chaînes, comme pour la mettre aux fers, & qu'on lui donnât

trois cens coups de fouet, en l'apostrophant ainsi : « O mer, & malheureux » élément, ton Maître te punit ainsi pour » l'avoir outragé sans raison. Xerxès saura bien, soit que tu le veuilles, ou » non, passer à travers tes flots ». Il ne s'en tint pas là ; &, rendant les entrepreneurs responsables des événemens qui dépendent le moins de la puissance des hommes, il fit couper la tête à tous ceux qui avoient eu la conduite de l'ouvrage.

XERXÈS

On construisit, de nouveau, deux ponts, l'un pour les troupes, l'autre pour le bagage & les bêtes de charge. Xerxès choisit des ouvriers plus habiles que les premiers, & voici comme ils s'y prirent. Ils mirent en travers trois cent soixante vaisseaux, les uns à trois rangs de rames, les autres à cinquante rames, dont les flancs regardoient le Pont-Euxin ; & du côté qui regarde la mer Egée, ils en mirent trois cent quatorze. Ensuite ils jetterent dans l'eau de grosses ancres, de part & d'autre, pour affermir tous ces vaisseaux contre la violence des vents, & contre le * courant de l'eau. Ils laisserent, du côté de l'orient, trois passages entre les vaisseaux, par où de petites

Herod. lib. 7. cap. 36.

* *Polybe remarque qu'il y a un courant d'eau du Lac Méotis & du Pont-Euxin dans la mer Egée, causé par les fleuves qui vont se rendre dans ces deux mers.* Polyb. lib. 4. p. 307. 308.

XERXÈS. barques pussent aller au Pont-Euxin, & en revenir facilement. Après cela, ils planterent des pieux en terre ferme avec de gros anneaux, & y attacherent de part & d'autre six gros cables sur chacun des ponts, deux faits de chanvre, & quatre faits d'une sorte de roseaux, appelés *Biblos*, dont on se servoit pour faire des cordages. Il falloit que ceux de chanvre fussent d'une force extraordinaire, puisque chaque coudée pesoit un * talent. Les cables, placés sur la longueur des vaisseaux, alloient d'un côté de la mer à l'autre. Cet ouvrage étant achevé, ils rangerent en travers sur la largeur des vaisseaux, & sur les cables dont il a été parlé, des troncs d'arbres coupés exprès pour cet usage, & mirent dessus des planches liées & jointes ensemble, pour tenir lieu de sol & de plancher : puis ils couvrirent le tout de terre, & ajouterent, de côté & d'autre, des barrieres, (c'est ce que nous appelons *des gardes-fous*,) afin que les bêtes & les chevaux ne s'épouvantassent point en voyanr la mer. Telle fut la construction du fameux pont de Xerxès.

Quand l'ouvrage fut achevé, on marqua le jour du passage. Dès que les premiers rayons du soleil commencerent à

* *Le talent pour le poids étoit de soixante mines, c'est-à-dire, de quarante-deux livres de notre poids, & la mine de cent dragmes.*

paroître, on répandit ſur l'un & l'autre pont, des odeurs de toutes ſortes, & l'on joncha les chemins de myrte. Xerxès, en même temps, verſa des libations ſur la mer; &, ſe tournant vers le ſoleil, la principale divinité de l'Empire, il implora ſon ſecours pour l'entrepriſe qu'il commençoit, & le pria de lui continuer ſa protection, juſqu'à ce qu'il eût fait la conquête de l'Europe, & qu'il l'eût toute ſoumiſe à ſon empire: après quoi il jeta dans la mer le vaſe qui avoit ſervi aux libations, une autre coupe d'or, & un cimetère Perſan. L'armée employa ſept jours & ſept nuits à paſſer le détroit; ceux qui étoient prépoſés pour cela, faiſant avancer les ſoldats à grands coups de fouets, ſelon l'uſage de la nation, qui n'étoit, à proprement parler, qu'un aſſemblage d'eſclaves.

XERXÈS.

§ III. *Dénombrement de l'armée de Xerxès. Démarate marque librement ſa penſée ſur l'entrepriſe de ce Prince.*

Xerxès, prenant ſa marche au travers de la Querſonnèſe de Thrace, arriva à Doriſque, ville ſituée à l'embouchure de l'Hébre, dans la Thrace; où, ayant fait camper ſon armée, & ordonné à la flote de le ſuivre le long du rivage, il fit la revue de l'une & de l'autre.

Herod. lib. 7. cap. 56 59. & 184-187.

Il trouva ſon armée de terre, qu'il

XERXÈS. avoit amenée d'Afie, forte de dix-fept cent mille hommes de pied, & de quatre-vingt mille chevaux, qui, joints à vingt mille hommes qu'il falloit, au moins, pour la garde & la conduite des chariots & des chameaux, faifoient en tout dix-huit cent mille hommes. Quand il eut paffé l'Hellefpont, les nations qui fe foumirent à lui, fortifierent fon armée de trois cent mille hommes. Ce qui fait en tout, pour l'armée de terre, deux millions cent mille hommes.

Sa flote, telle qu'elle étoit partie d'Afie, confiftoit en douze cent fept vaiffeaux de combat, appelés trirémes, c'eft-à-dire, à trois rangs de rames. Chaque vaiffeau portoit deux cens hommes originaires du pays qui les avoit fournis, &, outre cela, trente Perfes, ou Médes, ou Saces; ce qui faifoit en tout deux cent foixante & dix-fept mille fix cent dix hommes. Les peuples d'Europe augmenterent fa flote de fix vingts vaiffeaux, dont chacun portoit deux cens hommes, ce qui en fait vingt-quatre mille: & le tout enfemble trois cent un mille fix cent dix hommes.

Outre la flote compofée de grands vaiffeaux, les petites galeres de trente & de cinquante rames, les vaiffeaux de tranfport, ceux qui portoient les vivres, & autres fortes de bâtimens, montoient à trois mille. En mettant dans chacun, l'un por-

tant l'autre, quatre-vingts hommes, cela faisoit en tout deux cent quarante mille. XERXÈS.

Ainsi, quand Xerxès arriva aux Thermopyles, ses forces de terre & de mer faisoient ensemble le nombre de deux millions six cent quarante & un mille six cent & dix hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers, & ces autres sortes de gens qui suivent l'armée, & qui montoient à un nombre égal. De sorte que le total des personnes qui suivirent Xerxès dans cette expédition, étoit de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt personnes. C'est le calcul que nous en donne Hérodote : Plutarque & Isocrate s'accordent avec lui. Diodore de Sicile, Pline, Elien, & d'autres rabattent beaucoup de ce nombre, en quoi ils paroissent moins croyables qu'Hérodote, qui a vécu dans le siecle même où se fit cette expédition, & qui rapporte une inscription mise, par ordre des Amphictyons, sur le tombeau de ces Grecs qui furent tués aux Thermopyles, laquelle marque qu'ils combattirent contre trois millions d'hommes.

Diod. lib. 11. pag. 3. Plin. lib. 33. cap. 10. Ælian. lib. 13. cap. 3.

Pour nourrir toutes ces personnes, il falloit, chaque jour, selon la supputation qu'en fait Hérodote, plus de cent dix mille trois cent quarante médimnes, mesure qui, selon Budé, vaut six de nos boisseaux, en comptant, pour chaque tête,

Herod. lib. 7. cap. 187.

XERXÈS. un chœnix, qui étoit la portion journaliere que les maîtres donnoient à leurs esclaves, chez les Grecs. L'histoire ne fait mention d'aucune autre armée si nombreuse que celle-ci. De tant de millions d'hommes, nul ne le disputoit à Xerxès pour la beauté du visage, ni pour la grandeur de la taille; foible louange pour un Prince, quand elle est seule. Aussi Justin, après le dénombrement de ces troupes, ajoute-t-il qu'une si grande armée manquoit de Chef : *Huic tanto agmini Dux defuit.*

Herod. lib. 7. cap. 20. On auroit peine à comprendre comment il étoit possible de trouver des vivres suffisamment pour un si grand nombre de personnes, si l'Historien ne nous avoit averti que Xerxès avoit employé quatre années entieres à faire les préparatifs de cette guerre. Nous avons vu combien il avoit de vaisseaux de charge, qui côtoyoient toujours l'armée de terre, & il en arrivoit sans doute tous les jours de nouveaux qui mettoient l'abondance dans le camp.

Ibid. cap. 60. Hérodote marque la maniere dont se fit le calcul de ses troupes, qui étoient presque innombrables. On assembla dix mille hommes, que l'on serra le plus qu'il fut possible; après quoi, l'on décrivit un cercle autour d'eux, & on éleva sur ce cercle un petit mur à hauteur de la moitié du corps d'un homme : on fit passer, dans ce même intervalle, toute l'armée, &

l'on connut par-là à quel nombre elle montoit. XERXÈS.

Le même Hérodote marque en détail les différentes armures de toutes les nations qui composoient cette armée. Outre les Chefs de chaque nation, qui commandoient chacun les troupes de leur pays, l'armée de terre avoit six Généraux Persans ; savoir, Mardonius, fils de Gobryas ; Tirintatéchme, fils d'Artabane, & Smerdone fils d'Otane, tous deux proches parens du Roi ; Masiste, fils de Darius & d'Atosse ; Gergis, fils d'Ariaze ; & Mégabyze, fils de Zopyre. Les dix mille Perses, qu'on appeloit les immortels, étoient commandés par Hydarne. La cavalerie avoit ses Commandans particuliers. *Ibid. cap. 61-88.*

La flote avoit aussi quatre Généraux Persans. On peut voir dans Hérodote le détail des nations qui la fournirent. Artémise *, Reine d'Halicarnasse, qui, depuis la mort de son mari, gouvernoit pour son fils encore pupille, n'amena avec elle que cinq vaisseaux, mais c'étoient les mieux équipés & les plus lestes de toute la flotte, après ceux des Sidoniens. Elle se distingua dans cette guerre par son courage, & encore plus par sa prudence. Hérodote remarque qu'entre tous les Officiers *Herod. lib. 7. cap. 89 99.*

* *Il ne faut pas confondre cette Princesse avec Artémise, femme de Mausole, Roi de Carie, qui vivoit plus de quatre-vingt-dix ans après cette bataille.*

XERXÈS.

de Xerxès, aucun ne lui donna des conseils si sages que cette Reine : mais il ne sut pas en profiter.

Xerxès ayant fait le dénombrement de ses troupes de terre & de mer, demanda à Démarate s'il croyoit que les Grecs osassent l'attendre. J'ai déja dit que ce Démarate étoit un des deux Rois de Lacédémone, qui, ayant été exilé par la faction de ses ennemis, s'étoit réfugié en Perse, où il avoit été comblé de biens & d'honneur. Comme on s'étonnoit un jour qu'un Roi se fût laissé exiler, & qu'on lui en demandoit la cause : *C'est*, dit-il, *qu'à Sparte la loi est plus forte que les Rois.* Il fut fort considéré en Perse. Mais ni l'injustice de ses concitoyens, ni les bons traitemens du Roi, ne purent lui faire oublier sa patrie. Dès qu'il sut que Xerxès travailloit aux préparatifs de la guerre, il en avoit donné avis aux Grecs par une voie secrete. Obligé dans cette occasion de s'expliquer, il le fit avec une noblesse & une liberté dignes d'un Spartain, & d'un Roi de Sparte.

Plut. in Apophth. Lacon. p. 220.

Amicior patriæ post fugam, quàm Regi post beneficia. *Justin.*

Démarate, avant que de répondre à la question du Roi, lui avoit demandé si son intention étoit qu'il lui parlât selon la vérité, ou avec flaterie ; & Xerxès ayant exigé de lui une grande sincérité : « Puisque vous me l'ordonnez, grand Prince, » reprit Démarate, la vérite va vous par-

Herod. lib. 7. cap. 101-105.

XERXÈS.

» ler par ma bouche, Il eſt vrai que, de » tout temps, la Grece a été nourrie dans » la pauvreté : mais on a introduit chez » elle la vertu, que la ſageſſe cultive, » & que la vigueur des loix maintient. » C'eſt par l'uſage que la Grece ſait faire » de cette vertu, qu'elle ſe défend égale- » ment des incommodités de la pauvreté, » & du joug de la domination. Mais, » pour ne vous parler que de mes Lacé- » démoniens, ſoyez sûr que nés & nour- » ris dans la liberté, ils ne prêteront ja- » mais l'oreille à aucune propoſition qui » tende à la ſervitude. Fuſſent-ils aban- » donnés par tous les autres Grecs, & » réduits à une troupe de mille ſoldats, » ou à un nombre encore moindre, ils » viendront au-devant de vous, & ne » refuſeront point le combat ». Le Roi en- tendant un tel diſcours, ſe mit à rire ; &, comme il ne pouvoit comprendre que des hommes libres & indépendans, tels qu'on lui dépeignoit les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maître qui pût les contraindre, fuſſent capables de s'expoſer ainſi aux dangers & à la mort : « Ils ſont » libres & indépendans de tout homme, » répliqua Demarate, mais ils ont au- » deſſus d'eux la loi qui les domine, & » ils la craignent plus que vous-même » n'êtes craint de vos ſujets. Or, cette » loi leur défend de fuir jamais dans le

XERXÈS.

» combat, quelque grand que soit le nom-
» bre des ennemis ; & elle leur com-
» mande, en demeurant fermes dans
» leur poste, ou de vaincre ou de mou-
» rir ».

Xerxès ne fut point choqué de cette liberté avec laquelle Démarate lui avoit parlé, & il continua sa marche.

§ IV. *Les Lacédémoniens & les Athéniens députent inutilement vers les alliés pour demander du secours. Commandement de la flotte accordé aux Lacédémoniens.*

Herod. lib. 7. cap. 145-146.

Lacédémone & Athènes, qui étoient les deux plus puissantes villes de la Grece, & celles à qui Xerxès en vouloit le plus, ne s'étoient pas endormies à l'approche d'un ennemi si redoutable. Averties depuis long-temps des mouvemens de ce Prince, elles avoient envoyé des espions à Sardes, pour s'informer plus exactement du nombre & de la qualité de ses troupes. Ils furent arrêtés ; &, comme on étoit près de les faire mourir, Xerxès commanda, au contraire, qu'on les menât au travers de l'armée, & qu'on les renvoyât sans leur faire aucun mal. Leur retour apprit aux Grecs ce qu'ils avoient à craindre.

On envoya en même temps des députés à Argos, en Sicile vers Gélon, tyran de Syracuse, aux îles de Corcyre & de Crete, pour demander du secours, &

faire une ligue contre l'ennemi commun. Xerxès.

Les Argiens offrirent un secours considérable, à condition qu'ils partageroient, par moitié, l'autorité & le commandement avec les Lacédémoniens. Ceux-ci consentirent que le Roi d'Argos eût la même autorité que chacun des deux Rois de Lacédémone. C'étoit leur accorder beaucoup : mais que ne peut pas un point d'honneur mal entendu, & une vaine jalousie de commandement ! Les Argiens ne se contenterent point de cet offre, & refuserent de secourir les Grecs ligués, sans penser que, s'ils les laissoient périr, la perte de la Grece entraîneroit infailliblement la leur.

Ibid. cap. 148-152.

Les députés passerent d'Argos en Sicile, & s'adresserent à Gélon : c'étoit le plus puissant Prince qui fût alors parmi les Grecs. Il promit de fournir deux cens vaisseaux à trois rangs de rames, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie, outre deux mille soldats armés à la légere, autant d'archers & de frondeurs, & d'entretenir l'armée des Grecs pendant tout le temps de la guerre, à condition qu'on l'éliroit Généralissime des troupes de terre & de mer. Les Lacédémoniens se récrierent à une telle proposition. Il se rabatit à demander qu'au moins il eût le commandement, ou de la flote, ou de l'armée de terre. Les Athé-

Cap. 153-162.

XERXÈS. niens s'y opposerent fortement, en répondant que le commandement de la flote leur appartenoit de droit, si les Lacédémoniens y renonçoient. Gélon avoit une raison bien plus forte, de ne pas dégarnir la Sicile de troupes, qui étoit l'approche de la formidable armée des Carthaginois, commandée par Amilcar, & qui montoit à trois cent mille hommes.

Herod. lib. 7. cap. 168. Ceux de Corcyre, appelée aujourd'hui Corfou, firent aux Députés une réponse favorable, & se mirent aussi-tôt en mer avec une flote de soixante vaisseaux; mais ils ne s'avancerent pas au-delà des côtes de la Laconie, apportant, pour prétexte, les vents contraires, mais, en effet, attendant quel seroit le succès du combat; pour se ranger ensuite du côté du vainqueur.

Ibid. cap. 169-171. Les Crétois ayant consulté l'oracle de Delphes sur le parti qu'ils avoient à prendre, refuserent absolument d'entrer dans la ligue.

Herod. lib. 7. cap. 132. Ainsi les Lacédémoniens & les Athéniens se trouverent réduits presque à eux seuls, tous les autres peuples s'étant soumis aux hérauts que Xerxès avoit envoyés pour demander l'eau & la terre, excepté ceux de Thespie & de Platée. Dans un danger si pressant, on songea, avant tout, à faire cesser toute discorde & toute division; & les Athéniens firent la paix avec

les Éginétes, contre qui ils étoient actuellement en guerre. Xerxès.

Un de leurs premiers soins fut de nommer un Général. Jamais il n'avoit été plus nécessaire d'en choisir un, qui pût dignement remplir cette place, que dans la conjoncture présente, où toute l'Asie étoit prête à fondre sur la Grece. Les plus expérimentés & les plus habiles, effrayés de la grandeur du danger, avoient pris le parti de ne point se présenter. Il y avoit à Athènes un citoyen, nommé Epicyde, qui avoit quelque talent pour la parole, mais d'ailleurs sans mérite, décrié pour son peu de courage, & encore plus pour son avarice. Cependant on appréhendoit que, dans l'assemblée, les suffrages ne lui fussent favorables. Thémistocle, qui savoit * que, dans un grand calme, tout marinier presque est propre à conduire un vaisseau, mais que, dans un temps d'orage & de tempête, les pilotes les plus habiles ne le sont pas encore assez, comprit que la République étoit perdue, si l'on nommoit pour Général, Epicyde, dont dont l'ame vénale donnoit tout lieu de craindre qu'il ne fût point à l'épreuve de l'or des Perses. Il y a des occasions, où,

Plut. in Themist. p. 114.

* Quilibet nautarum vectorumque tranquillo mari gubernare potest : ubi orta sæva tempestas est, ac turbato mari rapitur vento navis, tum viro & gubernatore opus est. *Liv. lib.* 24. *n.* 8.

XERXÈS. pour agir ſagement, & je dirois preſque réguliérement, il faut s'élever au-deſſus des regles. Thémiſtocle, qui ſentoit bien que, dans l'état où étoient les affaires, il étoit le ſeul capable de commander, ne fit point difficulté d'écarter ſon compétiteur, à force de préſens & de libéralités; &, * ayant ainſi trouvé moyen de dédommager l'ambition d'Epicyde, en ſatisfaiſant ſon avarice, il ſe fit élire en ſa place. Il me ſemble qu'on peut appliquer ici bien juſtement à Thémiſtocle ce que Tite-Live dit de Fabius, dans une occaſion toute pareille. Ce grand homme, voyant que, dans le temps qu'Annibal étoit dans le cœur de l'Italie, on ſongeoit à nommer pour Conſul un homme ſans mérite, employa tout ſon crédit, & celui de ſes amis, pour ſe faire continuer dans le Conſulat, ſans ſe mettre en peine de tout ce qu'on pouvoit dire contre lui, & il en vint à bout. L'Hiſtorien ajoute: » La ** conjoncture du temps, & l'extrême » danger où ſe trouvoit la République,

* Χρήμασι τὴν φιλοτιμίαν ἐξωνήσατο παρὰ τοῦ Ἐπικύδους.

** Tempus ac neceſſitas belli, ac diſcrimen ſummæ rerum, faciebant ne quis aut in exemplum exquireret, aut ſuſpectum cupiditatis imperii. Conſulem haberet Quin laudabant potiùs magnitudinem animi, quòd, cùm ſummo imperatore eſſe opus reip. ſciret, ſequè eum haud dubiè eſſe; minoris invidiam ſuam, ſi qua ex te oriretur, quàm utilitatem reip. feciſſet. *Liv. lib.* 24. *n.* 9.

» firent que perſonne ne fut bleſſé d'une
» conduite qui pouvoit paroître contraire
» aux regles, & écarterent des eſprits tout
» ſoupçon, qu'en cela Fabius eût agi par
» aucun motif d'intérêt ou d'ambition. On
» admiroit, au contraire, ſa grandeur
» d'ame, en ce que, ſachant que la Ré-
» publique avoit beſoin d'un Général ac-
» compli, & ne pouvant ſe diſſimuler à
» lui-même qu'il étoit ce Général, il avoit
» mieux aimé haſarder, en quelque ſorte,
» ſa réputation, & s'expoſer peut-être
» aux traits de l'envie, que de manquer
» à ce qu'il devoit à ſa patrie ».

Les Athéniens firent auſſi un Décret, qui rappeloit tous les bannis. Ils craignirent qu'Ariſtide ne ſe joignît à leurs ennemis, & n'en entraînât avec lui beaucoup d'autres dans le parti des barbares. Ils connoiſſoient bien peu leur citoyen, qui étoit infiniment éloigné d'une telle perfidie. Quoi qu'il en ſoit, ils ſongerent à le rappeler. Thémiſtocle, loin de s'oppoſer à ce décret, l'appuia de tout ſon crédit. La haine & la diviſion de ces grands hommes n'avoient rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains des derniers temps de la République. Le ſalut de l'État les réconcilioit, ſans qu'ils gardaſſent de jalouſie ni de rancune: & nous verrons bientôt qu'Ariſtide, loin de traverſer ſecrétement ſon ancien rival, con-

XERXÈS. courut avec zele au ſuccès de ſes entrepriſes, & à ſa gloire.

L'allarme augmentoit dans la Grece à meſure qu'on apprenoit que l'armée des ennemis étoit plus près. Si les Athéniens & les Lacédémoniens n'avoient eu que leurs troupes de terre à lui oppoſer, c'en étoit fait de la Grece. On ſentit pour-lors tout le prix de la ſage prévoyance de Thémiſtocle, qui, ſous un autre prétexte, avoit fait bâtir cent galeres. Au lieu que le reſte des Athéniens avoit regardé la journée de Marathon comme la fin de la guerre, lui, au contraire, la regarda comme le commencement & le ſignal de plus grands combats, auxquels il devoit préparer ſon peuple; & dès-lors il ſongea à rendre ſa patrie ſupérieure à Lacédémone, qui depuis longtemps dominoit ſur toute la Grece. Dans cette vue il crut devoir tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, voyant bien que foible par terre comme elle étoit, elle n'avoit que ce ſeul moyen de ſe rendre néceſſaire aux Alliés, & formidable aux ennemis. Son avis paſſa malgré les efforts de Miltiade, arrêté ſans doute par le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, & qui n'étoit en état d'armer que de petits vaiſſeaux, put réſiſter à une puiſſance auſſi formidable que celle des Perſes, qui, avec une

flotte de plus de mille vaiſſeaux, avoient encore une nombreuſe armée de terre.

Les Athéniens avoient accoutumé de diſtribuer entr'eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent, qui étoient dans un lieu de l'Attique, appelé Laurium. Thémiſtocle eut le courage de propoſer au peuple d'abolir ces diſtributions, & d'employer cet argent à bâtir des vaiſſeaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Eginétes, contre leſquels il réveilla leur ancienne jalouſie. Le peuple ne ſacrifie pas volontiers ſes intérêts particuliers à l'utilité publique, & n'aime pas à acheter le bien de l'Etat par ſes propres pertes. Il le fit pourtant en cette occaſion, & touché par les vives remontrances de Thémiſtocle, il conſentit que l'argent qui revenoit des mines fût employé à bâtir cent galeres. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès, & ce fut cette flote qui ſauva la Grece.

Plut. in Themiſt. p. 113.

Quand il fut queſtion de nommer un Généraliſſime pour commander la flote, les Athéniens, qui ſeuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit, & rien n'étoit plus juſte que leur prétention. Cependant tous les ſuffrages des alliés ſe réunirent en faveur d'Eurybiade Lacédémonien. Thémiſtocle, quoique fort avide de gloire, crut que dans cette occaſion il devoit oublier

Herod. lib. 8. cap. 2. 3.

XERXÈS. ses propres intérêts pour le bien commun de la patrie ; & ayant fait entendre aux Athéniens, que pourvû qu'ils se conduisissent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement, il leur persuada de céder, aussi-bien que lui, aux Lacédémoniens. On peut dire encore que cette sage modération de Thémistocle sauva l'Etat. Car les alliés menaçoient de se séparer si l'on prenoit un autre parti, & c'en étoit fait de la Grece si cela fût arrivé.

§ V. *Combat des Thermopyles. Mort de Léonide.*

An. M. 3524. Av. J. C. 480. *Herod. lib. 7. cap.* 172. 173.

Il ne s'agissoit plus que de savoir où l'on attendroit les Perses, pour leur disputer l'entrée de la Grece. Les Thessaliens représenterent qu'étant les premiers exposés à l'attaque des ennemis, il étoit juste qu'on pourvût à leur sûreté, qui faisoit aussi celle de la Grece ; sans quoi ils seroient obligés de prendre d'autres mesures, qui seroient contre leur inclination, mais qu'un tel abandon rendroit absolument nécessaire. Il fut résolu qu'on enverroit dix mille hommes pour garder le passage qui sépare la Macédoine de la Thessalie, près du fleuve Pénée, entre les monts Olympe & Ossa. Mais Alexandre, fils d'Amyntas, Roi de Macédoine, leur ayant fait savoir que s'ils attendoient en cet endroit

les Perſes, ils ſeroient infailliblement accablés par leur nombre, ils ſe retirerent vers les Thermopyles. Les Theſſaliens, ſe voyant ainſi abandonnés, ne délibérerent plus, & ſe ſoumirent aux Perſes. XERXÈS.

Les Thermopyles ſont un défilé ou paſſage du mont Œta entre la Theſſalie & la Phocide, qui n'avoit que vingt-cinq pieds de largeur, qu'un petit nombre de troupes pouvoit défendre, & qui étoit l'unique endroit par où l'armée de terre des Perſes pouvoit entrer en Achaïe, & venir aſſiéger Athènes. Ce fut donc là que l'armée des Grecs s'arrêta. Elle avoit pour Chef Léonide, l'un des deux Rois de Sparte. *Ibid. cap.* 175-177.

Xerxès cependant étoit en marche. Il avoit ordonné à ſa flotte de le ſuivre le long de la côte, & de régler ſes mouvemens ſur ceux de l'armée de terre. Par tout il trouvoit des vivres & des rafraîchiſſemens qu'on avoit préparés de loin ſelon les ordres qu'il avoit envoyés, & chaque ville à ſon arrivée lui donnoit un magnifique ſoupé, qui coutoit des ſommes immenſes. C'eſt ce qui donna lieu à un aſſez bon mot d'un citoyen d'Abdere, ville de Thrace, qui, après qu'il fut parti, dit qu'il falloit rendre graces aux Dieux de ce que Xerxès ne faiſoit qu'un repas. *Herod. lib.* 7. *cap.* 108-132.

Il y eut, dans le même pays de Thrace, un Prince qui témoigna une grandeur d'ame extraordinaire : c'étoit le Roi des *Herod. lib.* 8. *cap.* 116.

XERXÈS.

Biseltes. Pendant que tous les autres couroient à la servitude, & se soumettoient bassement à Xerxès, il refusa fiérement de subir le joug, & d'obéir. Il n'étoit pas en état de résister à force ouverte : il se retira sur le haut du mont Rhodope, dans un lieu inaccessible, & défendit à ses enfans de porter les armes contre la Grece : ils étoient au nombre de six. Soit crainte de Xerxès, soit curiosité de voir une telle guerre, ils le suivirent. A leur retour, leur pere, oubliant cette qualité, punit d'une maniere bien cruelle la désobéissance de ses fils, en leur faisant crever les yeux à tous. Xerxès continua sa marche à travers la Thrace, la Macédoine & la Thessalie. Tout plia devant lui jusqu'au défilé des Thermopyles.

Pausan. lib. 10. p. 645.

On ne peut voir sans étonnement combien étoit petit le nombre des troupes que la Grece opposa à l'armée innombrable de Xerxès. On en trouve le dénombrement dans Pausanias. Toutes ces troupes, jointes ensemble ne faisoient qu'onze mille deux cens hommes. On n'en plaça que quatre mille aux Thermopyles pour en défendre le passage. Mais tous ces soldats, ajoute l'Historien, étoient déterminés à vaincre ou à mourir. Que ne peut point une telle armée !

Herod. lib. 7. cap. 207-241.

Lorsque Xerxès fut arrivé près des Thermopyles, il fut étrangement surpris d'ap-

prendre qu'on se préparoit à lui disputer le passage. Il s'étoit toujours flatté qu'au premier bruit de son arrivée, les Grecs prendroient la fuite, & il n'avoit pu se mettre dans l'esprit ce que Démarate, dès le commencement de la guerre, lui avoit dit qu'une poignée d'hommes arrêteroit tout court son armée au premier passage. Il envoya un espion pour reconnoître les ennemis. Cet espion rapporta qu'il avoit trouvé les Lacédémoniens hors des retranchemens, qui se divertissoient aux exercices militaires, & qui peignoient leur chevelure : c'étoit leur maniere de se préparer au combat.

XERXÈS.

Diod. lib. 11. p. 5-10.

Le Roi, ne perdant pas encore toute espérance, attendit quatre jours pour leur donner le temps de se retirer. Il essaya, pendant cet intervalle, de gagner Léonide par de magnifiques promesses, en le faisant assurer qu'il le rendroit maître de toute la Grece, s'il vouloit embrasser son parti; une telle proposition fut rejettée avec hauteur & indignation. Puis Xerxès lui ayant écrit qu'il eût à lui livrer ses armes : Léonide lui répondit en deux mots, d'un style & d'un fierté véritablement laconiques : *Viens les prendre*. Il ne fut plus question que de se préparer au combat contre les Lacédémoniens. Le Roi fit marcher d'abord contre eux les Médes, avec ordre de les saisir tous vivans, & de les lui ame-

Plut. in Lacon. Apopht. p. 225.

Α'ντέγοαψε, Μολὼν λάβε.

Herod. lib. 7. cap. 210-239.

XERXÈS.

ner. Les Médes ne purent ſoutenir l'effort des Grecs ; & ayant été honteuſement mis en fuite , * ils montrerent , dit Hérodote, que Xerxès avoit beaucoup d'hommes , mais peu de ſoldats. Ils furent relevés par les Perſes , ſurnommés les immortels , qui formoient un corps de dix mille hommes : c'étoient les meilleures troupes de l'armée. Elles n'eurent pas un meilleur ſuccès que les premieres.

Xerxès , déſeſpérant de pouvoir forcer des troupes ſi déterminées à vaincre ou à mourir , étoit dans un grand embarras , & ne ſavoit quel parti prendre , lorſqu'un habitant du pays vint lui découvrir ** un ſentier détourné , vers une éminence , qui étoit au-deſſus des ennemis , & qui les commandoit. On y envoya un détachement , qui , ayant marché toute la nuit , y arriva à la pointe du jour , & s'en empara.

Les Grecs en furent bientôt avertis. Léonide , voyant qu'il étoit impoſſible de réſiſter aux ennemis , obligea le reſte des alliés de ſe retirer , & demeura avec ſes trois cens Lacédémoniens , réſolus de

* Ὅτι πολλοὶ μὲν ἄνθρωποι εἶεν , ὀλίγοι δὲ ἄνδρες. Quod multi homines eſſent , pauci autem viri.

** *Quand les Gaulois , deux cens ans après, vinrent attaquer la Grece , ils s'emparerent du défilé des Thermopyles par le même ſentier , que les Grecs avoient encore négligé de garder.* Pauſan. lib. I. p. 7. & 8.

mourir

mourir tous à l'exemple de leur Chef, qui, ayant appris de l'oracle qu'il falloit que Lacédémone, ou son Roi pérît, n'hésita pas à se sacrifier pour la patrie. Ils étoient donc sans espérance de vaincre, ni de se sauver, & ils regardoient les Thermopyles comme leur tombeau. Le Roi les ayant exhortés à prendre de la nourriture, en ajoutant qu'ils souperoient ensemble chez Pluton, ils jeterent tous des cris de joie, comme si on les eût invités à un festin. Il les mena ensuite au combat pleins d'ardeur. Le choc fut très-rude & très-sanglant. Léonide tomba mort des premiers. Les Lacédémoniens firent des efforts incroyables de courage pour défendre son corps mort. Enfin, accablés par le nombre, plutôt que vaincus, ils périrent tous, excepté un seul, qui se sauva à Lacédémone, où il fut traité comme un lâche & comme un traître à sa patrie, sans que personne voulût avoir commerce avec lui, ni lui parler ; mais, peu de temps après, il répara avantageusement sa faute dans la bataille de Platée, où il se distingua d'une maniere particuliere. Xerxès, outré de dépit contre Léonide, qui avoit osé lui tenir tête, fit attacher son cadavre à une potence, & se couvrit lui-même de honte, en voulant déshonorer son ennemi.

XERXÈS.

Senec. Epist. 82.

Herod. lib. 7. *cap.* 238.

On éleva dans la suite, par l'ordre des

XERXÈS. Amphictyons, un superbe monument, tout près des Themopyles, à ces braves défenseurs de la Grece, avec deux Inscriptions, dont l'une regardoit en général tous ceux qui étoient morts aux Thermopyles, & portoit que les Grecs du Péloponnèse, au nombre seulement de quatre mille, avoient tenu tête à l'armée des Perses, composée de trois millions d'hommes. L'autre Inscription étoit particuliere aux Spartiates; la simplicité en est remarquable: elle étoit du Poëte Simonide. La voici.

a Ω ξεῖν', ἀγγεῖλον Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇδε
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις.

C'est-à-dire: *Passant, va annoncer à Lacédémone, que nous sommes morts ici pour obéir à ses loix.* Quarante ans après, Pausanias, qui remporta la victoire de Platée, fit transporter des Thermopyles à Sparte les ossemens de Léonide, & lui érigea un magnifique tombeau. Le sien fut placé aussi tout près. On y prononçoit tous les ans une oraison funebre à leur honneur, & l'on y célébroit des Jeux,

Pausan. lib. 3. p. 185.

* Pari animo Lacedemonii in Thermopylis ociderunt, in quos Simonides:

Dic, hospes, Spartæ nos te hîc vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.

Cic. Tusc. Quæst. lib. 1. *n.* 101.

auxquels les Lacédémoniens ſeuls avoient droit d'aſſiſter, pour marquer qu'eux ſeuls avoient eu part à la gloire remportée aux Thermopyles. XERXÈS.

Xerxès y avoit perdu plus de vingt mille hommes, du nombre deſquels ſe trouverent deux freres du Roi. Il ſentit bien qu'une ſi grande perte, qui étoit une preuve ſenſible du courage des ennemis, étoit capable de jeter l'alarme & le découragement dans ſes troupes. Pour leur en dérober la connoiſſance, il fit enterrer dans de grandes foſſes, que l'on couvrit après de terre & d'herbes, tous ceux de ſon parti qui avoient été tués dans le combat, excepté mille, dont il laiſſa les corps dans la campagne. Cette ruſe lui réuſſit mal; & lorſque, dans la ſuite, ceux de la flote, curieux de voir le champ de bataille, eurent obtenu la permiſſion d'y venir, elle ne ſervit qu'à decouvrir la petiteſſe de ſon eſprit, & non à cacher le nombre des morts.

Herod. l. 8. cap. 24. 25.

Effrayé d'une victoire qui lui avoit coûté ſi cher, il demanda à Démarate ſi les Lacédémoniens avoient encore de pareils ſoldats. Celui-ci lui répondit que la République de Lacédémone avoit un aſſez grand nombre de villes, dont tous les habitans étoient fort braves: mais que ceux de Lacédémone, qu'on appeloit proprement Spartiates, & qui montoient

Herod. lib. 7. cap. 234-237.

XERXÈS. à-peu-près à huit mille, surpassoient tous les autres en bravoure, & étoient tels que ceux qui avoient combattu avec Léonide.

Je reviens encore un moment au combat des Thermopyles, dont l'issue, funeste en apparence, pourroit laisser dans les esprits une idée peu favorable aux Lacédémoniens, & faire regarder leur courage comme l'effet d'une témérité présomptueuse, & d'une hardiesse désespérée.

Diod. lib. 11. p. 9. L'action de Léonide, avec ses trois cens Spartiates, n'étoit pas un coup de désespoir, mais une conduite sage & généreuse, comme Diodore de Sicile a soin de le faire remarquer, en relevant, par un éloge magnifique, la gloire de cette fameuse journée, & lui attribuant le succès de toutes les campagnes suivantes. Sachant que Xerxès marchoit à la tête de toutes les forces de l'Orient pour accabler un petit pays par le nombre, il comprit, par une supériorité de lumiere, que, si l'on faisoit consister le succès de cette guerre à opposer la force à la force, & le nombre au nombre, jamais tous les Grecs rassemblés ne pourroient égaler les Perses, ni leur disputer la victoire. Qu'il étoit donc nécessaire d'ouvrir à la Grece allarmée une autre voie de salut. Qu'il falloit montrer à tout l'univers attentif, ce que peut la grandeur d'ame contre

la force du corps, le véritable courage contre une impétuosité aveugle, l'amour de la liberté contre une oppression tyrannique, une troupe aguerrie & disciplinée contre une multitude confuse. Ces braves Lacédémoniens crurent qu'il convenoit à l'élite du premier peuple de la Grece de se dévouer à une mort certaine, pour faire sentir aux Perses ce qu'il en coûte pour réduire des hommes libres en servitude, & pour apprendre aux Grecs à vaincre ou à périr comme eux.

Ce ne sont point ici des sentimens que je tire de mon propre fonds, & que je prête à Léonide : ils sont renfermés dans la courte réponse que fit ce digne Roi de Sparte à un Lacédémonien, lequel, effrayé de la généreuse résolution où il le voyoit, lui dit : « Quoi donc, Seigneur, est-ce » que vous songez à marcher avec une » petite poignée de gens contre une ar- » mée innombrable ? S'il s'agit du nom- » bre, répliqua Léonide, la Grece entiere » n'y suffiroit pas, puisqu'elle n'égale » qu'une petite partie de l'armée Persane ; » mais, s'il s'agit de courage, ma petite » troupe est plus que suffisante ».

Plut. in Lacon. Apopht. p. 225.

La suite fit voir combien il pensoit juste. Cet exemple de courage étonna les Perses, & ranima les Grecs. La mort de ces braves soldats & de leur Chef fut utilement employée, & produisit un double

XERXÈS. effet, plus grand & plus durable qu'ils ne l'avoient espéré. D'un côté, elle fut comme le premier germe des victoires suivantes, qui firent perdre aux Perses, pour toujours, la pensée de venir attaquer la Grece; &, pendant les sept ou huit regnes suivans, il ne se trouva aucun Prince qui osât en former le dessein, ni aucun flateur qui osât en donner le conseil. D'un autre côté, cette hardiesse intrépide laissa une persuasion profondément gravée dans le cœur de tous les Grecs, qu'ils pouvoient vaincre les Perses, & détruire leur vaste monarchie. Cimon en fit d'abord avec succès le premier essai. Agésilas poussa plus loin son projet, & le porta jusqu'à faire trembler dans Suse le Grand-Roi. Et Alexandre enfin l'exécuta avec une facilité incroyable. Il ne douta jamais, non plus que les Macédoniens qui le suivoient, ni que toute la Grece, qui l'avoit nommé son Chef pour cette expédition, qu'il ne pût, avec trente mille hommes, renverser l'empire des Perses, après que trois cens Spartiates avoient suffi pour en arrêter toutes les forces réunies.

§ IV. *Combat naval près d'Artémise.*

Herod. lib. 8. cap. 1-18. Diod. lib. 11. p. 10. 11.

Le jour même de l'action des Thermopyles, il se donna aussi un grand combat sur mer. La flote des Grecs, sans compter

les petites galeres & les barques, étoit composée de deux cent soixante-douze vaisseaux. Elle s'étoit arrêtée à Artémise, promontoire de l'Eubée, sur la côte septentrionale, vers le détroit. Celle des ennemis, beaucoup plus nombreuse, étoit tout près delà ; mais elle venoit d'essuyer une rude tempête, qui avoit fait périr plus de quatre cens vaisseaux. Cependant, comme elle étoit encore infiniment supérieure à celle des Grecs, qu'ils se préparoient à attaquer, ils détacherent deux cens vaisseaux avec ordre de se tenir vers l'Eubé, afin qu'aucun des vaisseaux ennemis ne pût leur échapper. Les Grecs, en ayant eu avis, mirent à la voile, de nuit, pour attaquer ce détachement à la pointe du jour. Ne l'ayant point rencontré, ils allerent, vers le soir, attaquer le gros de la flote ennemie. Elle fut fort maltraitée. La nuit étant survenue, il fallut se séparer, & chacun se retira à son poste ; mais cette nuit même fut encore plus rude pour les Perses, que le combat qui l'avoit précédée, à cause d'une violente tempête, accompagnée de pluies & de tonnerres, qui les tint dans le mouvement & l'agitation jusqu'à la pointe du jour ; & les deux cens vaisseaux, qui avoient été détachés, se briserent presque tous sur les côtes de l'Eubée : les Dieux, dit Héro-

XERXÈS. dote, voulant que les deux flotes devinssent à-peu-près égales.

Un renfort de cinquante-trois vaisseaux étant survenu ce jour-là même aux Athéniens, & les Grecs ayant eu avis du débri d'une partie de la flote ennemie, ils attaquerent encore, à la même heure que la veille, les vaisseaux des Ciliciens, & en coulerent à fond un grand nombre. Les Perses, honteux de se voir ainsi insulter par un ennemi beaucoup inférieur en nombre, se mirent le lendemain les premiers en mer. Le combat fut fort opiniâtre, & le succès à-peu-près égal des deux côtés, si ce n'est que les Perses, se trouvant embarrassés par la grandeur & le nombre de leurs vaisseaux, firent une bien plus grande perte. On se retira en bon ordre de part & d'autre.

Plut. in Themist. pag. 115-117. Herod. lib. 8. cap. 21-31.

Toutes ces actions qui se passerent auprès d'Artémise, ne furent pas absolument décisives, mais elles servirent beaucoup à animer les Athéniens, en les convainquant par leur propre expérience, que, ni le grand nombre & les magnifiques décorations des vaisseaux, ni les cris insolens & les chants de victoire des barbares, n'ont rien de formidable pour des hommes qui savent en venir aux mains, & qui ont le courage de combattre de pied ferme; & en leur faisant voir qu'il ne faut

que mépriser toute cette vaine montre, aller droit à l'ennemi, & l'attaquer vivement sans jamais lâcher prise. XERXÈS.

Les Grecs ayant pour lors appris ce qui s'étoit passé aux Thermopyles, ne délibérerent plus sur le parti qu'ils avoient à prendre. Ils partirent d'Artémise; & s'avançant vers l'intérieur de la Grece, ils s'arrêterent à Salamine, petite île tout près & vis-à-vis de l'Attique. Dans cette retraite, Thémistocle passant par les lieux où il falloit nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir, & pour y faire de l'eau, grava en grosses lettres sur des pierres & des rochers, ces mots qu'il adressoit aux Ioniens: *Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté; reprenez le parti de vos peres, qui n'exposent leur vie que pour le maintien de votre liberté : ou, si cela vous est impossible, au moins faites aux Perses dans la mêlée le plus de mal que vous pourrez, & jettez le désordre dans leur armée.* Par-là, il espéroit, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux barbares. On voit que Thémistocle, toujours attentif à son but, ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer au succès de ses entreprises.

Herod. lib. 8. cap. 40. 41.

§ VII. *Les Athéniens abandonnent leur ville. Xerxès la prend & la brûle.*

Cependant Xerxès étoit entré dans la Phocide par le haut de la Doride, brûlant & ſaccageant les villes des Phocéens. Les peuples du Péloponnèſe, ne ſongeant qu'à ſauver leur pays, avoient réſolu d'abandonner tout le reſte, & d'aſſembler toutes les forces de la Grece au dedans de l'iſthme, qu'on prétendoit fermer d'une groſſe muraille depuis une mer juſqu'à l'autre : cet eſpace étoit de près de deux lieues. Les Athéniens irrités d'une ſi lâche déſertion, ſe voyoient tout près de tomber entre les mains des Perſes, & de porter tout le poids de leur colere & de leur vengeance. Ils avoient conſulté quelque temps auparavant l'oracle de Delphes, qui leur avoit répondu que la ville ne trouveroit ſon ſalut que dans des murs de bois. Cette expreſſion ambiguë partagea les eſprits. Quelques-uns l'interprétoient de la citadelle, parce qu'autrefois elle avoit été environnée de paliſſades de bois. Thémiſtocle lui donnoit un autre ſens bien plus naturel, l'entendant des vaiſſeaux, & montroit que le ſeul parti qu'ils euſſent à prendre étoit d'abandonner leur ville, & de s'embarquer. Mais c'eſt à quoi le peuple ne vouloit nullement entendre, comme

Herod. lib. 7. cap. 139.

XERXÈS.

ne se souciant plus de vaincre, & ne voyant aucun moyen de se sauver après avoir abandonné les temples de leurs Dieux, & les tombeaux de leurs ancêtres. Thémistocle eut ici besoin de toute son adresse & de toute son éloquence pour ébranler le peuple. Après leur avoir représenté qu'Athènes ne consistoit ni dans les murs ni dans les maisons, mais dans les citoyens, & que conserver ceux-ci c'étoit sauver la ville : il chercha à les toucher par le motif qui étoit le plus capable de faire impression sur eux dans l'état de malheur, d'affliction, & de danger où ils se trouvoient, je veux dire par le motif de l'autorité divine, leur faisant entendre par les paroles mêmes de l'oracle, & par les prodiges qui étoient arrivés, que la volonté des Dieux étoit qu'ils s'éloignassent d'Athènes pour un temps.

On fit donc un Décret, par lequel, pour adoucir ce qu'il y avoit de dur dans la résolution d'abandonner la ville, il étoit ordonné, « Qu'on mettroit Athènes en » dépôt entre les mains & sous la sauve- » garde de Minerve, patrone des Athé- » niens; que tous ceux qui étoient en état » de porter les armes, monteroient sur » les vaisseaux, & que chacun pourvoi- » roit, comme il pourroit, au salut & à » la sûreté de sa femme, de ses enfans & » de ses esclaves ».

Herod. l. 8. c. 51-54. Plut. in Themist. p. 117.

XERXÈS.

Plut. in Cim. p. 481.

Une démarche singuliere de Cimon encore jeune pour-lors, fut d'un grand poids dans cette occasion. On le vit, suivi de ses camarades, & avec un visage gai monter le long de la rue du Céramique à la citadelle, pour y consacrer dans le temple de Minerve un mords de bride qu'il portoit à la main, voulant faire entendre par cette cérémonie religieuse mais frappante, qu'il n'étoit plus question de troupes de terre, & qu'il falloit se tourner du côté de la mer. Après avoir fait l'offrande de ce mords, il prit un des boucliers qui étoient appendus aux parois du temple, fit ses prieres à la Déesse, descendit sur le rivage, & fut le premier qui, par son exemple, inspira la confiance à la plupart des autres, & leur donna le courage de s'embarquer.

La plupart firent passer leurs peres & leurs meres qui étoient âgés, avec leurs femmes & leurs enfans, dans la ville de * Trézène, dont les habitans les reçurent avec beaucoup de générosité & d'humanité. Car ils firent ordonner qu'ils seroient nourris aux dépens du public, & leur assignerent à chacun deux oboles par jour, qui valoient à peu près trois sols & demi de notre monnoie. Ils permirent outre

* *C'est une petite ville, située sur le bord de la mer dans la partie du Péloponnése, appelée l'Argolide.*

cela aux enfans de prendre des fruits partout ; & établirent encore un fonds pour le paiement des Maîtres qui les inftruiroient. Il eft beau de voir une ville, expofée comme celle-ci aux plus grands maux, étendre fon attention & fa libéralité, au milieu de telles allarmes, jufqu'à l'Education des enfans d'autrui.

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce fpectacle, le plus trifte & le plus touchant qui fut jamais, tiroit les larmes des yeux de tous les affiftans, & excitoit en même temps des fentimens d'admiration pour la fermeté & le courage de ces hommes qui envoyoient ailleurs leurs peres & leurs meres, & qui, fans être ébranlés par leurs gémiffemens, ni par les tendres embraffemens de leurs enfans & de leurs femmes, paffoient avec tant de réfolution à Salamine. Mais ce qui augmentoit infiniment la compaffion, c'étoit un grand nombre de vieillards qu'on étoit forcé de laiffer dans la ville à caufe de leur âge & de leur foibleffe, & dont plufieurs même voulurent y refter par un motif de religion, entendant de la citadelle ce que l'oracle avoit dit des murailles de bois. Il n'y eut pas, (car l'hiftoire a jugé cette circonftance digne d'être rapportée) il n'y eut pas jufqu'aux animaux domeftiques qui ne priffent part à ce deuil public, & l'on ne pouvoit s'empêcher d'être touché & attendri

XERXÈS. en les voyant courir avec des hurlemens après leurs maîtres qui s'embarquoient. Entre tous les autres, on remarqua le chien de Xanthipe, pere de Périclès, qui ne pouvant supporter de se voir abandonné de son maître, se jeta à la mer, & nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force à Salamine, & mourut incontinent sur le rivage. On montroit encore dans le même lieu, du temps de Plutarque, l'endroit où l'on prétend qu'il fut enterré, & que l'on appeloit *la sépulture du chien.*

Herod. lib. 8. cap. 16.

Pendant que Xerxès continuoit sa marche, quelques transfuges d'Arcadie vinrent se rendre dans son armée. Leur ayant demandé ce que faisoient alors les Grecs, il fut bien surpris d'apprendre qu'ils étoient occupés à regarder les jeux & les combats qui se célébroient à Olympie; & il le fut encore plus, quand on lui eut dit que la récompense du vainqueur n'étoit autre qu'une couronne d'oliviers. Quels hommes, s'écria par admiration l'un des Seigneurs Persans, qui ne sont sensibles qu'à l'honneur, & point à l'argent!

Herod. lib. 8. cap. 35-39.
Diod. lib. 11. p. 12.

Xerxès avoit fait un détachement assez considérable de son armée pour aller piller le temple de Delphes, où il savoit qu'il y avoit des richesses immenses, n'ayant pas intention de traiter Apollon plus favorablement que les autres Dieux, dont il

Xerxès.

avoit saccagé les temples. Si l'on en croit Hérodote & Diodore de Sicile, à peine ce détachement s'étoit-il avancé jusqu'au temple de Minerve, surnommée la *Prévoyante*, que l'air s'obscurcit tout-à-coup, & qu'il s'éleva une furieuse tempête accompagnée de vents impétueux, de tonnerres, d'éclairs & de foudres; & que deux gros rochers s'étant détachés de la montagne, écraserent la plupart de ces troupes.

Le reste de l'armée marcha vers la ville d'Athènes, que ses habitans avoient abandonnée, excepté un petit nombre de citoyens qui s'étoit retirés dans la citadelle, où ils se défendirent jusqu'à la mort avec un courage incroyable, sans vouloir entendre à aucun accommodement. Xerxès ayant forcé la citadelle, y mit le feu & la brûla. Il dépêcha aussitôt un courier à Suse pour porter cette agréable nouvelle à Artabane son oncle; & il lui envoya en même temps un grand nombre de tableaux & de statues. Celles d'Harmodius & d'Aristogiton, libérateurs d'Athènes, en faisoient partie. Un Antiochus, Roi de Syrie, (je ne sais pas lequel, ni en quel temps) les renvoya aux Athéniens, ne croyant pas leur pouvoir faire un présent plus agréable.

Herod. lib. 8. cap. 50-54.

Pausan. lib. 1. pag. 14.

§ VIII. *Bataille de Salamine. Retour précipité de Xerxès dans l'Asie. Eloge de Thémistocle & d'Aristide. Défaite des Carthaginois en Sicile.*

Herod. lib. 8 cap. 56 65. Plut. in Themist. pag. 117.

Alors la division se mit dans la flotte des Grecs ; & les alliés, dans un Conseil de guerre qui se tint, se trouverent fort partagés pour déterminer l'endroit où se devoit donner le combat. Les uns, & c'étoit le plus grand nombre, qui avoient pour eux Eurybiade Généralissime de la flote, vouloient qu'on s'approchât de l'Isthme de Corinthe, pour être plus près de l'armée de terre qui gardoit cette entrée sous la conduite de Cléombrote, frere de Léonide & plus à portée de défendre le Péloponnèse. D'autres, & ils avoient Thémistocle à leur tête, prétendoient que c'étoit trahir la patrie que d'abandonner un poste aussi avantageux que celui de Salamine. Et, comme celui-ci soutenoit son sentiment avec beaucoup de chaleur, Eurybiade leva la canne sur lui. L'Athénien sans s'émouvoir : *Frappe*, dit-il, *mais écoute* ; & continuant de parler, il montra de quelle importance il étoit pour la flote des Grecs, dont les vaisseaux étoient plus légers & beaucoup moins nombreux que ceux des Perses, de donner la bataille dans un détroit comme celui de Salamine, qui mettoit l'ennemi hors d'état de faire

usage d'une grande partie de ses forces. Eurybiade, qui n'avoit pu voir sans surprise la modération de Thémistocle, se rendit à ses raisons, & sans doute encore plus à la crainte qu'il eut que les Athéniens, dont les vaisseaux faisoient plus de la moitié de la flote, ne se séparassent des alliés, comme leur Général l'avoit laissé entrevoir.

XERXÈS.

Du côté des Perses, on avoit tenu aussi un Conseil de guerre, pour savoir s'il falloit hazarder un combat naval : Xerxès étoit venu à la flote pour prendre avis de ses Capitaines. Tous furent pour donner la bataille, parce qu'ils savoient que le Roi penchoit de ce côté-là. Il n'y eut que la Reine Artémise qui s'opposât à ce dessein. Elle représenta qu'il étoit dangereux d'en venir aux mains avec des gens beaucoup plus expérimentés & plus habiles dans la marine que les Perses ; que la perte d'une bataille sur mer seroit suivie de la ruine de l'armée de terre ; qu'en traînant la guerre en longueur, & s'approchant du Péloponnèse, ils feroient naître, ou plutôt augmenteroient parmi les ennemis la division qui y étoit déja fort grande ; que les alliés ne manqueroient pas de se séparer pour aller défendre chacun son propre pays ; & qu'alors le Roi se rendroit maître sans peine, & presque sans coup férir, de toute la Grece. Cet avis si sage ne fut point

Herod. lib. 8. cap. 67-70.

XERXÈS.

ſuivi, & l'on réſolut de donner la bataille.

Comme Xerxès attribuoit à ſon abſence le mauvais ſuccès des premiers combats qu'on avoit donnés ſur mer, il voulut être témoin de celui-ci du haut d'une éminence où il fit placer ſon trône. Ce pouvoit être un moyen d'animer les troupes. Mais il en eſt un autre plus sûr & plus efficace, je veux dire la préſence même & l'exemple du Prince, qui prend part au péril, & qui par-là ſe montre digne d'être l'ame & le Chef de tant de gens de cœur prêts à mourir pour lui. Quand un Prince n'a pas cette ſorte de fermeté qui ne s'étonne de rien & que le péril même réveille, il peut avoir d'ailleurs de bonnes qualités, mais il n'eſt pas propre à commander une armée. Dans un Général, rien ne peut ſuppléer le courage; * & plus il tâche d'en montrer l'apparence, quand il n'en a pas la réalité, plus il découvre ſa peur. Il y a à la vérité une extrême différence entre un Général & un ſimple ſoldat. Xerxès ne devoit s'expoſer que comme il convient à un Prince: comme la tête, & non comme la main; comme celui qui doit donner les ordres, & non comme ceux qui doivent les exécuter. Mais ſe tenir entiérement écarté du danger, & ſe réduire à la ſimple fonction

* Quanto magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifeſtiùs pavidi. *Tacit. hiſtor.*

de ſpectateur, c'eſt renoncer à la qualité de Général. XERXÈS.

Thémiſtocle ſachant que dans la flote Grecque on ſongeoit encore à aller vers l'Iſthme, fit donner avis ſous main à Xerxès, que les alliés Grecs étant réunis dans le même lieu, il lui ſeroit facile de les vaincre & de les accabler tous enſemble; au lieu que s'ils ſe ſéparoient, comme ils étoient près de le faire, il manqueroit pour toujours une ſi favorable occaſion. Le Roi le crut, & par ſon ordre un grand nombre de vaiſſeaux environna de nuit Salamine, pour ôter aux Grecs tout moyen de ſortir de ce poſte.

Herod. lib. 8. c. 74 78.

Perſonne ne s'apperçut que l'armée fût ainſi enveloppée. Ariſtide vint la nuit même d'Egine, où il commandoit quelques troupes, & traverſa avec un très-grand danger toute la flote des ennemis. Quand il fut arrivé à la tente de Thémiſtocle, il le tira à part, & lui parla ainſi : » Thémiſtocle, ſi nous ſommes ſages, » nous renoncerons déſormais à cette » vaine & puérile diſſenſion qui nous a di- » viſés juſqu'ici : & par une plus noble » & plus ſalutaire émulation nous com- » battrons à l'envi à qui ſervira le mieux » la patrie, vous en commandant & en » faiſant le devoir d'un bon & ſage capi- » taine, & moi en vous obéiſſant, & en » vous aidant de ma perſonne & de mes

Plut. in Ariſt. p. 323. Herod. lib. 8. cap. 78-82.

XERXÈS. » conſeils ». Il lui donna enſuite avis que l'armée étoit enveloppée par les vaiſſeaux des Perſes, & l'exhorta à ne point différer de donner le combat. Thémiſtocle, étonné juſqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame & d'une ſi noble franchiſe, eut quelque honte de s'être laiſſé vaincre par ſon rival, & ne rougiſſant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter ſa générosité, & même, s'il le pouvoit, de la ſurpaſſer par tout le reſte de ſa conduite. Puis, après lui avoir fait confidence de la ruſe qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare, il le pria d'aller trouver Eurybiade, pour lui repréſenter qu'il n'y avoit d'autre ſalut pour eux que de combattre par mer à Salamine : ce qu'il fit avec joie, & avec ſuccès ; car il avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit de ce Général.

Herod. lib. 8. cap. 84-96. On ſe prépara donc de part & d'autre au combat. La flotte des Grecs étoit compoſée de trois cent quatre-vingts voiles. Elle ſuivoit en tout l'impreſſion & les ordres de Thémiſtocle. Comme rien n'échappoit à ſa prévoyance, & qu'en habile capitaine il ſavoit profiter de tout, il attendit, pour engager l'action, qu'un vent qui ſe levoit tous les jours régulierement à une certaine heure, & qui étoit tout-à-fait contraire aux ennemis, commençât à ſouffler. Alors on donna le ſignal. Les Perſes, qui ſavoient que le Roi avoit les yeux

XERXÈS.

attentifs ſur eux, s'avancerent avec une impétuoſité & un courage capable de répandre par-tout la terreur. Mais ce premier feu ſe rallentit bientôt quand on fut dans la mêlée. Tout leur étoit contraire : le vent, qui leur donnoit directement dans le viſage ; la hauteur & la peſanteur de leurs vaiſſeaux, qui ſe remuoient difficilement, le grand nombre de ces vaiſſeaux, qui loin de leur être utile, ne ſervoit qu'à les embarraſſer dans un lieu étroit & ſerré ; au lieu que du côté des Grecs tout ſe faiſoit avec ordre & meſure, ſans trouble & ſans confuſion, parce que tout obéiſſoit à un ſeul ordre. Les Ioniens, que Thémiſtocle avoit avertis par des caracteres gravés ſur des pierres le long des côtes de l'Eubée de ſe ſouvenir d'où ils tiroient leur origine, furent les premiers qui prirent la fuite ; & ils furent bientôt ſuivis du reſte de la flote. Artémiſe ſe ſignala par des efforts incroyables de hardieſſe, enſorte que Xerxès la voyant ainſi combattre, s'écria * que dans cette bataille les hommes avoient paru des femmes, & que les femmes avoient montré un courage d'hommes. Les Athéniens, indignés de ce qu'une femme avoit oſé venir porter les armes

* Οἱ μὲν ἄνδρες, γεγονασί μοι γυναῖκες, αἱ δὲ γυναῖκες, ἄνδρες.

Artemiſia inter primos Duces bellum acerrimè ciebat. Quippe, ut in viro muliebrem timorem : ita in muliere virilem audaciam cerneres. *Juſt. lib.* 2. *cap.* 12.

XERXÈS. contre eux, avoient promis dix mille dragmes de récompense à quiconque la pourroit prendre en vie, mais elle échappa à leurs poursuites. S'ils l'eussent prise, elle n'auroit mérité que d'être comblée de louanges & d'honneurs.

Cinq mille livres.

La maniere dont cette * Reine se sauva ne doit pas être omise. Se voyant vivement poursuivie par un vaisseau Athénien auquel il ne paroissoit pas qu'elle pût échaper, elle arbora le pavillon Grec, & attaqua un vaisseau des Perses monté par Damasithymus, Roi de * Calynde, avec qui elle avoit eu une querelle, & le coula à fond; ce qui fit croire à ceux qui la poursuivoient que son vaisseau étoit du parti des Grecs, & ils ne songerent plus à l'attaquer.

Herod. lib. 8. cap. 87. & 88.
Polian. lib. 8. cap. 53.

* *Ville de Lycie.*

Tel fut le succès de la bataille de Salamine, l'une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'Histoire ancienne & qui a rendu à jamais célébre le nom & le cou-

* *Il paroît qu'Artémise ne se piquoit pas moins de ruse que de courage, & en même temps qu'elle n'avoit pas beaucoup de délicatesse sur le choix des ruses qu'elle employoit. On dit que voulant se rendre maitresse de Latmus, petite ville de Carie, qui étoit à sa bienséance, elle mit ses troupes en embuscade, & que sous prétexte de célébrer la fête de la Mere des Dieux dans le bois qui lui étoit consacré, auprès de la ville, elle s'y rendit avec un grand équipage d'eunuques, de femmes, de trompettes & de tambours. Les habitans accoururent pour voir cette cérémonie religieuse; & pendant ce temps, les troupes d'Artémise s'emparérent de Latmus.* Poliæn. stratag. lib. 8. cap. 53.

rage des Grecs. Il y eut beaucoup de navires des Perses de pris, un plus grand nombre encore qui furent coulés à fond. Plusieurs des alliés, qui ne craignoient pas moins la cruauté du Roi que l'ennemi, se retirerent dans leur pays. XERXÈS.

Thémistocle, dans un entretien secret qu'il eut avec Aristide, mit en délibération, pour le sonder, & pour connoître ses véritables sentimens, s'il ne seroit pas utile d'envoyer des vaisseaux pour rompre le pont que Xerxès avoit fait bâtir, afin, disoit-il, de prendre l'Asie dans l'Europe : il pensoit tout le contraire. Aristide lui fit de vives remontrances sur un tel projet, & lui exposa combien il étoit dangereux de réduire au désespoir un ennemi si puissant, dont on ne pouvoit être trop tôt délivré. Thémistocle parut céder à ses raisons ; & pour hâter le départ du Roi, il le fit avertir secrétement que les Grecs songeoient à faire rompre le pont. Il paroît que le but de Thémistocle, dans cette fausse confidence, ètoit de s'autoriser du sentiment d'Aristide, qui étoit d'un grand poids contre celui des autres Généraux, s'ils songeoient à aller rompre le pont. Peut-être aussi cherchoit-il à se mettre à couvert de la mauvaise volonté de ses ennemis, qui pourroient un jour l'accuser de trahison devant le peuple, s'ils venoient

Herod. lib. 8. cap. 97-110.

XERXÈS. jamais à ſavoir qu'il eût fait donner cet avis ſecret à Xerxès.

Herod. lib. 8. cap. 115-120.

Ce Prince, effrayé d'une telle nouvelle, ne perdit point de temps, & partit de nuit, ayant laiſſé Mardonius avec une armée de trois cent mille hommes, pour réduire la Grece, s'il le pouvoit. Les Grecs, qui s'attendoient que Xerxès donneroit le lendemain un nouveau combat, ayant appris ſa fuite, le pourſuivirent, mais inutilement. Ils avoient détruit deux cens vaiſſeaux ennemis, ſans compter ceux qu'ils prirent. Le reſte de la flote Perſane, après avoir été fort maltraité en chemin par les vents, ſe retira vers la côte d'Aſie, où elle entra dans le port de Cume, ville d'Éolie, & y paſſa l'hiver, ſans oſer depuis revenir en Grece.

Herod. lib. 8. cap. 130.

Xerxès emmena avec lui le reſte de ſon armée, & prit le chemin de l'Helleſpont. Comme il n'y avoit point de vivres préparés, elle ſouffrit infiniment pendant toute la marche, qui fut de quarante-cinq jours. Après avoir conſumé tous les fruits qui ſe rencontrerent, les ſoldats furent obligés de ſe nourrir d'herbes, & même de feuilles & d'écorces d'arbres. La maladie ſe mit dans l'armée. La dyſſenterie & la peſte en firent périr une grande partie.

Le Roi, impatient de ſe ſauver, avoit

pris

pris les devans avec peu de monde, afin d'arriver plus promptement, mais il trouva le pont rompu par une rude tempête qui s'étoit élevée, & fut obligé de passer le trajet dans une barque de pêcheur. * C'étoit un spectacle bien propre à faire connoître l'instabilité des choses humaines, que de voir dans une petite barque, presque sans suite & sans équipage, un Prince, aux armées & aux vaisseaux duquel, peu de temps auparavant, à peine la terre & la mer avoient pu suffire. Tel fut le succès de l'expédition de Xerxès contre la Grece.

En rapprochant Xerxès de lui-même, en deux différens temps, on a peine à le reconnoître. Quand il s'agissoit de délibérer, rien de plus courageux, ni de plus intrépide que ce Prince : il est surpris, & même indigné, qu'on envisage dans l'avenir aucune difficulté, & qu'on témoigne aucune allarme. Mais, lorsque l'heure de l'exécution & du péril est venue, il fuit lâchement, & ne songe qu'à mettre sa vie en sûreté. On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre le véritable courage qui n'est jamais sans prudence, & la

* Erat res spectaculo digna, & æstimatione sortis humanæ, rerum varietate miranda, in exiguo latentem videre navigio, quem paulo ante vix æquor omne capiebat : carentem etiam omni servorum ministerio, cujus exercitus, propter multitudinem, terris graves erant. *Just. lib. 2. cap. 13.*

XERXÈS. témérité qui est toujours aveugle & présomptueuse. Un Prince habile & sage pese tout, examine tout, avant que de s'engager dans une * guerre, qu'il ne craint pas, mais qu'il ne souhaite pas aussi; & dans le temps de l'action, la vue du danger ne sert qu'à l'animer. La présomption change cet ordre. ** Comme elle a mis la bravoure & la hardiesse où devoit être la sagesse & la circonspection, elle place l'épouvante & le désespoir, où devroit être le courage & l'intrépidité.

Herod. lib. 8. cap. 122-125. *Plut. in Cim. p. 481.* Le premier soin des Grecs, après la bataille de Salamine, fut d'envoyer à Delphes les prémices du riche butin qu'ils avoient fait. Cimon, encore tout jeune, se signala particuliérement dans cette journée, & y fit des actions d'une valeur distinguée, qui lui attirerent une grande réputation, & le firent regarder dès-lors comme un citoyen capable de rendre un jour d'importans services à sa patrie.

Plut. in Themist. p. 120. Mais Thémistocle eut presque tout l'honneur de cette victoire, la plus signalée que les Grecs aient jamais remportée contre les Perses. La vérité força ceux qui étoient les plus jaloux de sa gloire, à lui rendre ce témoignage. C'étoit une coutume dans la Grece, qu'après un combat, les Capitai-

* Non times bella, non provocas. *Plin. de Traj.* Fortissimus in ipso discrimine, qui ante discrimen quietissimus. *Tacit. hist. lib.* 1, *cap.* 84.

** Ante discrimen feroces, in periculo pavidi. *Ibid. cap.* 68.

nes déclaraſſent ceux qui s'y étoient le plus diſtingués, en marquant, ſur un billet, le nom de celui qui avoit mérité le premier prix, & le nom de celui qui avoit mérité le ſecond. Ici, par un jugement qui marque la bonne opinion qu'il eſt naturel d'avoir de ſoi-même, chacun s'adjugea le premier rang, & accorda le ſecond à Thémiſtocle; ce qui étoit le mettre réellement au-deſſus de tous les autres.

Les Lacédémoniens, l'ayant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étoient dus, décernerent à leur Général Eurybiade le prix de la valeur, & à Thémiſtocle celui de la ſageſſe, qui fut une couronne d'olivier pour l'un & pour l'autre. Ils firent auſſi préſent à Thémiſtocle du plus beau char qui fût dans la ville; &, à ſon départ, ils le firent accompagner par trois cens jeunes hommes des plus conſidérables de la ville, juſqu'aux frontieres du pays : honneur que juſques-là ils n'avoient encore rendu à perſonne.

Mais ce qui lui cauſa un plaiſir encore plus ſenſible, furent les acclamations publiques qu'il reçut aux premiers Jeux Olympiques qui ſe célébrerent après la bataille de Salamine, où toute la Grece étoit aſſemblée. Dès qu'il parut, tout le monde ſe leva pour lui faire honneur. Perſonne n'étoit attentif aux jeux ni aux combats : Thémiſtocle ſeul faiſoit le ſpectacle. Tous

XERXÈS.

les yeux étoient tournés vers lui, & chacun s'empressoit de le montrer de la main aux étrangers qui ne le connoissoient pas. Il avoua, depuis, à ses amis, qu'il regardoit ce jour comme le plus beau de sa vie; que jamais il n'avoit ressenti une joie si douce ni si vive; & que cette récompense, juste fruit de ses travaux, passoit tous ses desirs.

On a sans doute remarqué dans Thémistocle deux ou trois traits principaux, qui doivent lui donner le rang parmi les plus grands hommes. Le dessein qu'il forma, & qu'il éxécuta, de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vues, pénétrant dans l'avenir, saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athènes, ne possédant qu'un territoire stérile & peu étendu, n'avoit que ce seul moyen pour s'enrichir & s'aggrandir. On peut regarder ce projet comme la source & la cause de tous les grands événemens, qui rendirent dans la suite la République d'Athènes si florissante.

Mais je mets encore infiniment au-dessus de cette sage prévoyance la rare modération qu'il fit paroître en deux occasions décisives, où ç'en étoit fait de la Grece, s'il eût écouté les conseils d'une ambition mal entendue, & qu'il se fût

piqué d'un faux point d'honneur, comme il eſt ſi ordinaire aux perſonnes de ſa profeſſion & de ſon âge. La premiere eſt, lorſque, malgré l'injuſtice criante qu'on commettoit à l'égard de ſa République & de ſa propre perſonne, en nommant, pour Généraliſſime de la flote, un Lacédémonien, il porta les Athéniens à ſe déſiſter de leur prétention, quelque juſte qu'elle fût, pour prévenir les funeſtes effets que la diviſion entre les alliés n'auroit pas manqué d'avoir. Et combien eſt admirable ſa préſence d'eſprit & ſon ſang-froid, lorſque ce même Eurybiade, avec un geſte menaçant & des paroles piquantes, leva la canne ſur lui! Qu'on ſe ſouvienne que Thémiſtocle n'étoit pas alors fort âgé; qu'il étoit plein d'ardeur pour la gloire; qu'il commandoit une flote nombreuſe; qu'il avoit pour lui la raiſon. Que feroient nos jeunes Officiers dans une pareille conjoncture? Celui-ci ſouffrit; & la victoire de Salamine fut le fruit de ſa patience.

J'aurai lieu dans la ſuite de parler avec plus d'étendue du mérite d'Ariſtide. C'étoit, à proprement parler, l'homme de la République. Pourvu qu'elle fût bien ſervie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le bleſſer, devenoit le ſien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Nous l'avons vu traverſer la flote ennemie, non ſans riſque

XERXÈS.

de ſa vie, pour aller donner un avis ſalutaire à Thémiſtocle ; & * Plutarque obſerve que, pendant tout le temps du commandement de ce dernier, Ariſtide l'aida en toute occaſion de ſes conſeils & de ſon crédit, quoiqu'il pût le regarder comme ſon rival, & même comme ſon ennemi. Qu'on compare cette nobleſſe & cette grandeur d'ame avec la petiteſſe d'eſprit & la baſſeſſe de cœur de ces hommes pointilleux, délicats & jaloux ſur ce qui regarde le commandement; incompatibles avec leurs collegues ; uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout ; toujours prêts à ſacrifier les intérêts publics à leurs intérêts particuliers, & à laiſſer faire des fautes à leurs rivaux pour en tirer avantage.

Le jour même de l'action des Thermopyles, la formidable armée des Carthaginois, compoſée de trois cent mille hommes, avoit été entiérement défaite par Gélon, Tyran de Syracuſe. Hérodote place ce combat au jour que ſe donna celui de Salamine. J'en ai marqué les circirconſtances dans l'hiſtoire des Carthaginois.

Herod. lib. 7. cap. 165-167. Diod. lib. 11. p. 16-22. Tome 1. pag. 251.

Après la bataille de Salamine, les Grecs étant revenus de la pourſuite des

Herod. lib. 8. cap. 112.

* Πάντα συνέπραττε καὶ συνεβούλευεν, ἐνδοξότατον ἐπὶ σωτηρίᾳ κοινῇ ποιῶν τὸν ἔχθιστον. *In vit. Ariſt. p. 323.*

Perses, Thémistocle parcourut les îles qui avoient suivi leur parti, pour y faire des exactions, & pour en tirer de l'argent. Il commença par celle d'Andros, & demanda une somme considérable à ses habitans, leur ayant dit : *Je viens à vous, accompagné de deux puissantes divinités ; la Persuasion & la Force.* Ils répondirent : *Nous avons aussi de notre côté deux autres divinités, qui ne sont pas moins puissantes que les vôtres, & qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez : la Pauvreté & l'Impuissance.* Sur ce refus, il fit mine de les assiéger, & les menaça de ruiner entiérement leur ville. Il traita de la même sorte plusieurs autres îles, qui n'oserent pas lui résister, comme Andros ; & il en tira de grosses sommes à l'insu des autres Capitaines ; car il passoit pour aimer l'argent, & vouloir s'enrichir.

XERXÈS.

Plut. in Themist. pag. 122.

§ IX. *Bataille de Platée.*

Mardonius, qui étoit resté en Grece avec un corps d'armée de trois cent mille hommes, fit passer l'hiver à ses troupes dans la Thessalie ; & le printemps suivant, il les mena dans la Béotie. Il y avoit dans le pays un oracle fort célébre, c'étoit celui de Lébadie, qu'il crut devoir consulter, pour savoir quel seroit le succès de la guerre. Le Prêtre, dans

AN. M. 3525. AV. J. C. 479. *Herod. lib.* 8. *cap.* 113. 131-136. & 140-144. *Plut. de Arist. p.* 324. *Diod. lib.* 11. *pag.* 22. 23. *Plut. de Orac. defec. p.* 412.

XERXÈS.

l'enthousiasme dont il fut saisi, répondit en une langue que personne des assistans n'entendoit, comme pour insinuer que l'oracle ne daignoit pas s'expliquer à un Barbare. Il envoya dans le même temps Alexandre, Roi de Macédoine, avec plusieurs Seigneurs Persans, à Athènes, & fit faire à ses habitans, de la part de son Maître, des offres très-avantageuses, pour les détacher du reste des alliés. Il leur promettoit de rétablir entiérement leur ville qui avoit été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, de leur permettre de vivre selon leurs loix, & de leur donner le commandement sur toute la Grece. Alexandre les exhorta en son nom, & comme leur ancien ami, à profiter d'une occasion si favorable de rétablir leurs affaires, leur marquant qu'ils étoient hors d'état de tenir tête à une puissance aussi formidable que celle des Perses, & qui étoit infiniment supérieure à celle des Grecs. Les Lacédémoniens, sur le premier bruit de cette ambassade, avoient aussi, de leur côté, envoyé des Députés à Athènes, pour en détourner l'effet. Ils assistoient à l'audience. Après qu'Alexandre se fut tû, ils prirent la parole, en s'adressant aux Athéniens, les exhorterent fortement à ne pas abandonner l'intérêt commun de la Grece, & à ne se point séparer du corps des alliés, leur représentant que l'union, dans la con-

jonćture où ſe trouvoit la Grece, faiſoit toute leur force, & les rendroit invincibles. Ils ajouterent que la République de Sparte étoit fort ſenſible à la triſte ſituation des Athéniens, qui étoient ſans maiſons & ſans retraite, & dont les moiſſons avoient été ruinées deux années conſécutives; qu'elle s'offroit à nourrir & à entretenir, pendant tout le temps de la guerre, leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, & à pourvoir abondamment à tous leurs beſoins. Ils finirent par ce qui regardoit Alexandre, dont ils dirent que le diſcours avoit été tel qu'on devoit l'attendre d'un Tyran qui parloit en faveur d'un Tyran: mais qu'il ſembloit avoir oublié que le peuple auquel il s'adreſſoit s'étoit montré, en toute occaſion, le plus zélé défenſeur de la liberté commune.

Ariſtide étoit pour-lors en charge, c'eſt-à-dire, le premier des Archontes. Il répondit qu'il pardonnoit aux Barbares, qui n'eſtimoient que l'or & l'argent, d'avoir eſpéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promeſſes; mais qu'il ne pouvoit voir ſans ſurpriſe & ſans quelque ſorte d'indignation, que les Lacédémoniens, n'enviſageant que la pauvreté & la miſere préſente des Athéniens, & oubliant leur courage & leur grandeur d'ame, vinſſent les exhorter à combattre généreuſement pour le ſalut commun de

XERXÈS.
la Grece, par la vue de quelques récompenses & de quelques nourritures qu'ils leur offroient : Qu'ils déclaraſſent à leur République, que tout l'or du monde n'étoit pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défenſe de la liberté commune : qu'ils étoient ſenſibles, comme ils le devoient, aux offres obligeantes de Lacédémone, mais qu'ils feroient enſorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis, ſe tournant vers les Députés de Mardonius, & leur montrant de ſa main le ſoleil : « Sachez, leur dit-
» il, que tant que cet aſtre continuera ſa
» courſe, les Athéniens ſeront mortels en-
» nemis des Perſes, & qu'ils ne ceſſeront
» de venger ſur eux le ravage de leurs
» terres, & l'incendie de leurs maiſons
» & de leurs temples ». Il pria le Roi de Macédoine, s'il vouloit être véritablement leur ami, de ne plus ſe rendre auprès d'eux le porteur de telles paroles, qui ne pouvoient que le déshonorer, ſans produire aucun fruit.

Ariſtide ne ſe contenta pas d'une déclaration ſi forte & ſi préciſe. Pour inſpirer encore plus d'horreur de ſemblables propoſitions, & pour interdire à jamais tout commerce avec les Barbares, par un motif de religion, il ordonna que les Prêtres maudîſſent & chargeaſſent d'anathêmes quiconque oſeroit propoſer de faire al-

liance avec les Perſes, ou d'abandonner celle des Grecs. XERXÈS

Quand Mardonius eut appris, par la réponſe des Athéniens, que * nul prix, nul avantage ne pouvoit les porter à vendre leur liberté, il marcha avec toute ſon armée vers l'Attique, détruiſant tout ce qu'il rencontroit dans ſon chemin. Les Athéniens, n'étant pas en état de réſiſter à ce torrent, s'étoient retirés à Salamine, & avoient une ſeconde fois abandonné leur ville. Mardonius ne perdant pas encore toute eſpérance d'accommodement avec eux, leur envoya un Député pour leur faire les mêmes propoſitions qu'auparavant. Un Athénien, nommé Lycidas, étant d'avis qu'on l'écoutât, fut lapidé ſur le champ; & les femmes Athéniennes, courant en même temps à ſa maiſon, lapiderent auſſi ſa femme & ſes enfans; tant la paix avec le Barbare paroiſſoit un crime déteſtable. On reſpecta néanmoins dans le Député le caractere dont il étoit revêtu, & on le renvoya ſans lui faire aucun mauvais traitement. Mardonius connut alors qu'il n'y avoit point de paix à attendre. Il entra dans Athènes, brûla & démolit tout ce qui avoit échappé au ſaccagement de l'année précédente.

Herod. l. 9. cap. 1-1. Plut. in Ariſt. p. 3. Diod. l. 11. p. 23.

Pauſanias nous apprend que dans la

Lib. 10. pag. 679.

* Poſteaquam nullo pretio libertatem his videt venalem, &c. *Juſt. lib. 2. cap. 14.*

XERXÈS. suite on laissa exprès quelques temples dans l'état où les Perses les avoient mis, sans les rétablir, afin que ces ruines sacrées fussent des motifs toujours subsistans de la haine irréconciliable qui devoit être entre les Grecs & les Barbares.

Les Lacédémoniens, au lieu de conduire leurs troupes dans l'Attique, comme ils s'y étoient engagés, songeoient à se renfermer dans le Péloponnèse pour s'y défendre, & dans cette vue avoient commencé à élever un mur sur l'Isthme pour en fermer l'entrée à l'ennemi, & par-là ils comptoient qu'ils seroient en sûreté, & n'auroient plus besoin des Athéniens. Ceux-ci députerent à Sparte, pour se plaindre de la lenteur & de la négligence de leurs alliés. Les Ephores ne parurent pas fort touchés de leurs remontrances; &, comme ce jour étoit la fête * d'Hyacinthe, ils le passerent en festins & en réjouissances, remettant leur réponse au lendemain. Et traînant l'affaire en longueur sous différens prétextes, ils gagnerent dix jours, pendant lesquels la muraille fut

* *Chez les Lacédémoniens, la fête d'Hyacinthe duroit trois jours. Le premier & le dernier étoient des jours de tristesse & de deuil pour la mort d'Hyacinthe, mais le second étoit un jour de réjouissance: il y avoit des festins, des jeux, des spectacles & toutes sortes de divertissemens. Cette fête se célébroit toutes les années au mois d'Août, en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe.*

XERXÈS.

achevée. Ils étoient prêts de renvoyer honteusement les Députés, lorsqu'un particulier leur ayant représenté quelle indignité il y auroit à traiter ainsi les Athéniens, après toutes les pertes volontaires qu'ils avoient souffertes si généreusement pour la défense commune de la liberté, & tous les services importans qu'ils avoient rendus à la Grece, ils ouvrirent les yeux, & eurent honte d'une si noire perfidie. La nuit même qui suivit, ils firent partir, à l'insu des Athéniens, cinq mille Spartiates, qui avoient avec eux chacun sept Ilotes. Le lendemain matin, les Députés, renouvelant leurs plaintes avec beaucoup de vivacité, furent très-surpris d'apprendre que le secours étoit en chemin, & s'approchoit de l'Attique.

Mardonius l'avoit quittée, pour reprendre le chemin de la Béotie. Il crut que ce pays étant ouvert & uni, il lui convenoit mieux d'y combattre que dans l'Attique, pays rude & raboteux, plein de hauteurs & de défilés, qui, par cette raison, ne pourroit lui fournir de terrain propre à ranger en bataille sa nombreuse armée, ni donner lieu d'agir à sa cavalerie. Il campa à son retour sur la riviere d'Asope. Les Grecs l'y suivirent sous le commandement de Pausanias, roi de Lacédémone, & d'Aristide, Général des Athéniens. L'armée des Perses étoit, se-

Herod. lib. 9. cap. 12-76. Plut. in Arist. p. 325-330. Diod. lib. 11. p. 24-26.

XERXÈS. lon Hérodote, de trois cent mille hommes; ou, ſelon Diodore, de cinq cent mille. Celle des Grecs n'étoit que de ſoixante-ſix mille hommes. Il n'y avoit que cinq mille Spartiates; mais ils étoient accompagnés de trente-cinq mille Ilotes, ſept pour chaque Spartiate; ces derniers étoient des troupes armées à la légere: les Athéniens n'étoient qu'au nombre de huit mille. Tout le reſte étoit des alliés. Les Spartiates commandoient l'aile droite, & les Athéniens la gauche; honneur que les Tégéates leur diſputerent, mais inutilement.

Plut, in Ariſtid. pag. 326.

Pendant que la Grece étoit en ſuſpens dans l'attente d'une bataille qui alloit décider de ſon ſort, un complot ſecret formé au milieu du camp des Athéniens par quelques citoyens mécontens, qui ſongeoient à ruiner le gouvernement populaire, ou à livrer la Grece aux Perſes, jeta Ariſtide dans un grand embarras. Il eut beſoin ici de toute ſa prudence. Ne ſachant pas au juſte le nombre de ceux qui pouvoient avoir trempé dans cette conjuration, il ſe contenta d'en faire arrêter huit: & de ces huit les deux ſeuls contre leſquels il fit faire des informations, parce qu'ils étoient les plus chargés, ſe ſauverent du camp pendant qu'on faiſoit leur procès; Ariſtide ſans doute favoriſa leur fuite, de peur d'être obligé de les faire-

punir, & que leur punition ne causât quelque émeute. Pour les autres il les relâcha, leur laissant penser qu'on n'avoit rien trouvé contre eux, & il leur dit que la bataille seroit le tribunal où ils pourroient se justifier pleinement, & montrer qu'ils étoient bien éloignés d'avoir songé à trahir leur patrie. Cette sage dissimulation, qui donnoit lieu au repentir, & évitoit de pousser au désespoir les coupables, appaisa tout le mouvement.

Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya sa cavalerie escarmoucher contre eux; en quoi il étoit le plus fort. Les Mégariens qui étoient campés dans la plaine, en souffrirent beaucoup, & quelque vigoureuse résistance qu'ils fissent, ils étoient près de plier, lorsqu'un détachement de trois cents Athéniens, avec quelque gens de trait, s'avança pour les soutenir. Masistius, Général de la cavalerie des Perses, l'un des plus considérables Seigneurs de la nation, les voyant venir à lui en bon ordre, tourna bride & poussa contre eux. Les Athéniens l'attendirent de pied ferme. Il y eut là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à montrer par le succès de ce combat quel seroit celui de la bataille générale. La victoire fut long-temps disputée: mais enfin le cheval de Masistius ayant été blessé, jeta son maître par terre, qui fut tué sur le champ:

& auſſitôt les Perſes prirent la fuite. Quand on eut appris ſa mort chez les Barbares, la douleur fut extrême. Ils ſe couperent les cheveux, couperent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets, & remplirent tout le camp de cris & de gémiſſemens, comme ayant perdu le plus brave homme de leur armée.

Après ce combat contre la cavalerie des Perſes, les deux armées furent long-temps ſans en venir aux mains, parce que les devins, ſur l'inſpection des entrailles des victimes, leur prédiſoient également aux uns & aux autres la victoire s'ils ne faiſoient que ſe défendre, au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entiere s'ils attaquoient.

Ils paſſerent ainſi dix jours à ſe regarder. Mardonius, qui étoit d'un caractere vif & bouillant, ſouffroit avec peine un ſi long délai. D'ailleurs il ne lui reſtoit plus de vivres que pour peu de jours, & les Grecs ſe fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivoient journellement. Il aſſembla donc ſon conſeil, pour délibérer ſi l'on donneroit la bataille. Artabaze, Seigneur d'un rare mérite & d'une grande expérience, étoit d'avis qu'on ne hazardât point de bataille, mais qu'on ſe retirât ſous les murs de Thébes, où l'on auroit ſoin d'amaſſer des vivres & des fourages. Il repréſentoit que

le ſeul délai étoit capable de rallentir beaucoup l'ardeur des alliés ; qu'on travailleroit à en détacher pluſieurs par l'or & l'argent qu'on répandroit parmi les Chefs & parmi ceux qui avoient le plus de crédit dans chaque ville, & que par ce moyen ils pourroient plus facilement & plus ſûrement ſe rendre maîtres de la Grece. Cet avis étoit fort ſage, mais l'avis contraire l'emporta, parce que c'étoit celui de Mardonius, que perſonne n'oſoit contredire. Il fut réſolu qu'on donneroit la bataille le lendemain. Alexandre, Roi de Macédoine, qui étoit dans le cœur pour les Grecs, s'approcha ſecrétement de leur camp ſur le minuit, & inſtruiſit Ariſtide de tout ce qui s'étoit paſſé.

XERXÈS.

Auſſitôt Pauſanias donna ordre aux Officiers de ſe préparer au combat, & communiqua à Ariſtide le deſſein qu'il avoit formé de changer ſon ordre de bataille, en faiſant paſſer les Athéniens de l'aîle gauche à l'aîle droite, pour les oppoſer aux Perſes, contre leſquels ils étoient accoutumés à combattre. Soit prudence, ſoit timidité qui lui eût fait propoſer ce parti, les Athéniens l'accepterent avec joie. On n'entendoit parmi eux que des exhortations qu'ils ſe faiſoient les uns aux autres de ſe montrer gens de cœur : que ni eux ni leurs ennemis n'étoient point changés depuis la bataille de Marathon,

XERXÈS.

si ce n'est que la victoire avoit augmenté le courage des Athéniens, & abattu celui des Perses. Nous ne combattons pas comme eux, disoient-ils, pour un pays & pour une ville seulement, mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, afin qu'ils ne paroissent pas l'ouvrage de Miltiade & de la fortune, mais l'ouvrage des Athéniens. En parlant ainsi ils alloient gaiement changer de poste. Mais Mardonius, sur l'avis qu'il en eut, ayant pareillement changé son ordre de bataille, on remit les choses de part & d'autre dans leur premier état. Ainsi tout ce jour-là se passa sans rien faire.

Le soir on tint un Conseil parmi les Grecs, où il fut résolu qu'on décamperoit, & que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux. La nuit étant venue, & les Capitaines commençant à s'avancer à la tête de leurs corps vers le camp qu'on avoit marqué, il y eut beaucoup de confusion parmi les troupes, dont les unes alloient d'un côté & les autres d'un autre, sans garder d'ordre dans leur marche. On s'arrêta près de la petite ville de Platée.

Au premier bruit du départ des Grecs, Mardonius mit toute son armée en bataille, & s'avança contre l'ennemi avec de grands cris & d'horribles hurlemens des Barbares, qui pensoient marcher bien

moins pour combattre que pour dépouiller des fuyards ; & leur Général, se tenant sûr de la victoire, insultoit fiérement à la timide & lâche prudence d'Artabaze, & à la fausse idée qu'il avoit conçue des Lacédémoniens, que l'on prétendoit ne prendre jamais la fuite devant l'ennemi ; & cependant on voyoit ici le contraire. Il sentit bientôt que cette idée n'étoit pas fausse. Il tomba sur les Lacédémoniens qui étoient seuls, & séparés du corps de l'armée au nombre de cinquante mille hommes, avec trois mille Tégéates. Le choc fut des plus rudes : de part & d'autre, on montra un courage de lions ; & les Barbares connurent qu'ils avoient affaire à des soldats déterminés à vaincre ou à mourir. Les Athéniens, vers qui Pausanias avoit dépéché un Officier, s'étoient mis en marche pour l'aller secourir : mais les Grecs qui tenoient le parti des Perses, au nombre de cinquante mille hommes, vinrent à leur rencontre, & les empêcherent de passer outre. Aristide, avec sa petite troupe, soutint de pied ferme leur attaque, & leur fit voir que le grand nombre ne peut rien contre le courage & la bravoure.

La bataille étant ainsi partagée en deux endroits, les Lacédémoniens furent les premiers qui rompirent les Perses, & les mirent en déroute. Mardonius leur Chef

étant tombé mort d'une bleſſure qu'il reçut, toute l'armée prit la fuite ; & les Grecs, qui combattoient contre Ariſtide, en firent autant, dès qu'ils eurent appris la défaite des Barbares. Ceux-ci s'étoient réfugiés dans leur premier camp, & s'y étoient enfermés d'une enceinte de bois. Les Lacédémoniens les y avoient pourſuivis ; & ils attaquoient les retranchemens, mais avec foibleſſe & nonchalance, comme des gens peu accoutumés à faire des ſiéges, & à forcer des murailles. Les Athéniens, qui en eurent avis, ceſſant de pourſuivre les Grecs, marcherent vers le camp, l'emporterent après pluſieurs aſſauts, & firent un grand carnage.

Artabaze, qui avoit prévu ce malheur ſur la mauvaiſe manœuvre qu'il voyoit faire à Mardonius, après avoir donné dans le combat toutes les marques poſſibles de courage & d'intrépidité, ſe ſauva de bonne heure avec quarante mille hommes qu'il commandoit ; & prévenant par ſa prompte marche le bruit de ſa défaite, arriva en ſureté à Byzance, & paſſa de là en Aſie : de tout le reſte de l'armée, il n'y en eut pas quatre mille qui échapperent au carnage de cette journée : tous furent tués & taillés en piéces par les Grecs, qui ſe délivrerent par-là une bonne fois des invaſions de ces peuples ; aucune armée Perſane ne s'étant plus fait voir depuis ce temps-là en deça de l'Helleſpont.

AN. M. 3525.
AV. J. C. 479.

Cette bataille fut donnée le quatre du mois * Boédromion, selon la maniere de compter des Athéniens. Aussitôt après, les Alliés, pour marquer leur reconnoissance, firent faire à frais communs une statue de Jupiter qu'ils poserent dans son temple d'Olympie. Les noms de tous les peuples de la Grece qui s'étoient trouvés au combat, étoient gravés sur le côté droit du piédestal de la statue, les Lacédémoniens à la tête, les Athéniens après eux, & tous les autres de suite.

** Ce jour répond au 19 de notre mois de Septembre.*

Pausan. lib. 6. pag. 332.

Un des premiers citoyens d'Egine vint trouver Pausanias, & l'exhorta à venger l'affront que Mardonius & Xerxès avoient fait à Léonide, dont le corps mort avoit été attaché par leur ordre à une potence, & le pressa de traiter de la même sorte le corps de Mardonius. Pour l'y porter plus fortement, il ajoutoit que satisfaire ainsi aux mânes de ceux qui avoient été tués aux Thermopyles, c'étoit un moyen sûr d'immortaliser son nom parmi tous les Grecs, & pendant la durée de tous les siecles. « Portez ailleurs vos lâches con-
» seils, lui répliqua Pausanias. Il faut que
» vous vous entendiez bien mal en vraie
» gloire, de penser que j'en doive beau-
» coup acquérir en me rendant semblable
» aux Barbares. S'il faut agir ainsi pour
» plaire à ceux d'Egine, j'aime mieux me
» conserver l'estime des Lacédémoniens,

Herod. lib. 9. c. 77. 78.

XERXÈS.

» chez qui l'on ne met point en compa-
» raiſon le bas & indigne plaiſir de la ven-
» geance, avec celui de montrer de la
» clémence & de la modération à l'égard
» de nos ennemis, & ſur-tout après leur
» mort. Pour ce qui regarde les mânes
» des Spartiates, ils ſont ſuffiſamment
» vengés par la mort de tant de milliers
» de Perſes qui ſont demeurés ſur la place
» dans le dernier combat.

Plut. in Ariſt. p. 331.

Une conteſtation qui s'éleva entre les Athéniens & les Lacédémoniens, pour ſavoir auquel des deux peuples on aſſigneroit le prix de la valeur, & lequel poſeroit un trophée, penſa ſouiller la gloire & troubler la joie de la victoire qu'on venoit de remporter. Ils alloient décider ce différend par les armes, & ſe porter aux dernieres extrêmités, ſi Ariſtide, par ſes bonnes raiſons, ne leur eût perſuadé de remettre au jugement des Grecs la déciſion de cette affaire. La propoſition fut acceptée. Les Grecs étant donc aſſemblés dans ce lieu-là même pour juger ce différend, Théogiton de Mégare dit dans ſon avis, qu'il ne falloit adjuger ce prix de la valeur, ni à Athènes, ni à Sparte, mais à une troiſieme ville, s'ils ne vouloient allumer une guerre civile, plus funeſte que la guerre qu'ils venoient de terminer. Après lui, Cléocrite de Corinthe s'étant levé pour parler, perſonne ne douta qu'il

n'allât demander cet honneur pour sa patrie ; car Corinthe étoit la premiere ville de la Grece en puissance & en dignité, après celles d'Athènes & de Sparte. Mais on fut agréablement trompé, quand on vit que son discours étoit tout entier à la louange des Platéens, & qu'il conclut que pour éteindre cette contention si dangereuse, il falloit leur décerner à eux seuls ce prix, dont ni les uns ni les autres des contendans ne pourroient être jaloux ni fâchés. Ce discours fut reçu de toute l'assemblée avec applaudissement. Aristide se rangea le premier à cet avis pour les Athéniens, & après lui Pausanias pour les Lacédémoniens.

Étant ainsi tous d'accord, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingts talens pour les Platéens, qui les employerent à bâtir un temple à Minerve, à lui élever une statue, & à enrichir ce temple de beaux tableaux, qui duroient encore du temps de Plutarque, c'est-à-dire, plus de six cens ans après, & qui étoient aussi frais que s'ils fussent sortis des mains du Peintre. Pour ce qui est du trophée, les Lacédémoniens en érigerent un en leur particulier, & les Athéniens un autre.

Herod. lib. 9. cap. 79. 80.

Quatre-vingt mille écus.

Le butin fut immense. On trouva dans le camp de Mardonius des sommes infinies d'or & d'argent monnoyés ; des coupes,

Xerxès.

des vases, des lits, des tables, des colliers, des brasselets d'or & d'argent, sans nombre & sans prix. Un historien * remarque que ces dépouilles devinrent funestes à la Grece, & commencerent à y jeter l'amour des richesses & le goût du luxe. On commença, selon la religieuse coutume des Grecs, par mettre à part la dîme de tout le butin pour les Dieux : le reste fut partagé également entre les villes & les peuples qui avoient fourni des troupes ; & les Chefs qui s'étoient distingués dans le combat, le furent aussi dans cette distribution. On envoya un trépié d'or à Delphes. Pausanias avoit marqué dans l'inscription : *Qu'il avoit défait les Barbares à Platée ; & qu'en reconnoissance de cette victoire, il avoit fait ce présent à Apollon.* Cette inscription fastueuse, où il s'attribuoit à lui seul, & la victoire & l'offrande, blessa les Lacédémoniens ; &, pour punir son orgueil par l'endroit même par lequel il prétendoit s'élever, & pour rendre en même temps justice aux alliés, ils firent effacer son nom, & mirent à sa place celui des villes qui avoient contribué à la victoire. Un desir de gloire trop ar-

Corn. Nep. in Pausan. cap. 1.

* Victo Mardonio castra referta regalis opulentiæ capta : unde primùm Græcos, diviso inter se auro Persico, divitiarum luxuria cœpit. *Justin. lib. 2. cap. 14.*

dent

dent lui laissoit ignorer qu'on ne perd rien par une sage modestie, qui évite de faire trop valoir les services, & qu'en se mettant à couvert de l'envie, * elle ne sert qu'à augmenter la réputation. XERXÈS.

Pausanias avoit fait paroître davantage l'esprit & le goût Spartain dans un double repas qu'il fit préparer peu de jours après le combat, l'un superbe & magnifique, où l'on avoit étalé tout ce qui servoit à parer la table de Mardonius; l'autre simple & frugal, à la maniere des Spartiates. Puis les comparant ensemble, & en faisant remarquer la différence à ses Officiers qu'il avoit mandés exprès: « Quelle folie, leur dit-il, à Mardonius, » accoutumé à de tels repas, de venir » attaquer des gens qui savent, comme » nous, se passer de tout! *Herod. lib. 9. cap. 81.*

Les Grecs envoyerent en commun à Delphes consulter l'oracle sur le sacrifice qu'ils devoient faire. Le Dieu leur répondit: Qu'ils élevassent un autel à Jupiter Libérateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le pays, parce qu'il avoit été pollu & profané par les Barbares, & qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel, appelé l'autel commun. *Plut. in Aristid. pag. 331. 332.*

* Ipsa dissimulatione famæ famam auxit. *Tacit.*

XERXÈS. Cet oracle ayant été rapporté aux Grecs, les Généraux allerent d'abord dans tout le pays, & firent éteindre tout le feu ; & Euchidas de la ville de Platée, s'étant chargé d'apporter avec toute la diligence possible le feu du Dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu sacré, & reprit le chemin de Platée, où il arriva avant le coucher du soleil, ayant fait ce jour-là mille stades (cinquante lieues). En arrivant, il salua ses concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs pieds; & un moment après, il rendit l'esprit. Les Platéens l'emporterent & l'enterrerent dans le temple de Diane, surnommée *Eucleia*, (*de la bonne renommée*), & mirent sur son tombeau cette épitaphe en un vers : *Ci git Euchidas, qui fit une course à Delphes, & revint ici le même jour.*

Dans la premiere assemblée générale de la Grece, qui se tint quelque temps après, Aristide proposa ce Décret : Que chaque année toutes les villes de Grece enverroient à Platée leurs Députés, pour faire des sacrifices à Jupiter Libérateur & aux Dieux de la ville, (cette assemblée se tenoit encore réguliérement du temps de Plutarque ;) que de cinq ans en cinq ans, on y célébreroit des jeux, qu'on

appeleroit les jeux de la liberté ; qu'on leveroit par toute la Grece dix mille hommes de pied & mille chevaux ; qu'on équiperoit une flote de cent vaiſſeaux , qui ſeroient entretenus pour faire la guerre aux Barbares ; & que les Platéens , dévoués uniquement au ſervice du Dieu , ſeroient regardés comme ſacrés & inviolables , n'ayant d'autre fonction que d'offrir des prieres & des ſacrifices pour le ſalut des Grecs.

XERXÈS.

Tous ces articles étant approuvés & paſſés , les Platéens ſe chargerent de faire tous les ans l'anniverſaire de ceux qui avoient été tués à cette bataille ; & voici l'ordre & la maniere de ce ſacrifice. Le * ſeizieme jour du mois de Maimactérion , (qui répond à notre mois de Décembre) on fait à la pointe du jour une proceſſion , précédée par un Trompette qui ſonne la charge. Après ce Trompette, marchent pluſieurs chariots pleins de couronnes & de branches de myrte. Ces chariots ſont ſuivis d'un taureau noir : après le taureau, marchent de jeunes gens qui portent des cruches pleines de vin & de lait ; effuſions ordinaires qu'on fait aux morts , & des phioles d'huile & d'eſſence.

* *Trois mois après celui où la bataille de Platée s'étoit donnée. Apparemment qu'on ne fit ces funérailles pour la premiere fois qu'après que les ennemis ſe furent entiérement retirés, & que le pays fut libre.*

Tous ces jeunes gens ſont de condition libre ; car il n'eſt pas permis à aucun eſclave de ſe mêler dans cette cérémonie, qu'on fait pour des hommes qui ſont morts pour la liberté. Enfin cette pompe eſt fermée par l'Archonte, ou le premier Magiſtrat des Platéens, à qui, en tout autre temps, il eſt défendu de toucher ſeulement le fer, & de porter d'autre vêtement qu'un vêtement blanc. Mais ce jour-là, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, & tenant dans ſes mains une urne qu'il a priſe dans le Greffe public, il s'avance au travers de la ville vers le lieu où ſont les tombeaux. Dès qu'il y eſt arrivé, il puiſe de l'eau avec ſon urne dans la fontaine, lave lui-même les petites colonnes qui ſont à ces tombeaux, les frote d'eſſence, & égorge enſuite le taureau ſur un bucher qu'on a préparé. Après avoir fait des prieres à * Jupiter & à Mercure terreſtres, il invite ces vaillans hommes à ce feſtin funébre & à ces effuſions mortuaires ; & rempliſſant de vin une coupe, il la verſe, & dit à haute voix : *Je préſente cette coupe à ces vaillans hommes qui ſont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà les cérémonies qui s'obſervoient encore du temps de Plutarque.

* Jupiter terreſtre *n'eſt autre que Pluton ;* & Mercure *étoit auſſi appelé* terreſtre, *à cauſe de ſon emploi de conduire les ombres dans les enfers.*

XERXÈS.

Diodore ajoute que les Athéniens en particulier décorerent avec magnificence les tombeaux de ceux qui étoient morts dans la guerre contre les Perſes, inſtituerent en leur honneur des jeux funébres, & établirent un panégyrique ſolemnel qui ſe réitéroit apparemment tous les ans. *Lib. 11. pag. 26.*

On ſent aſſez, ſans que je ſois obligé de le faire remarquer, combien ces témoignages ſolemnels & perpétuels d'honneur, d'eſtime, de reconnoiſſance envers ces ſoldats morts pour la défenſe de la liberté, contribuoient à relever le mérite de la valeur & des ſervices rendus à la patrie, & à inſpirer du courage aux ſpectateurs; & combien tout cela étoit propre à perpétuer la bravoure dans un peuple, & à former des troupes invincibles.

On n'aura pas moins été frappé ſans-doute de l'attention merveilleuſe de ces peuples à s'acquitter en tout des devoirs de religion. L'événement que je viens de rapporter, c'eſt-à-dire, la bataille de Platée, en fournit des preuves bien éclatantes, dans le ſacrifice annuel & perpétuel à Jupiter Libérateur, qui continuoit encore du temps de Plutarque; dans le ſoin de conſacrer aux Dieux la dîme de tout le butin; dans le Décret propoſé par Ariſtide d'établir à perpétuité tous les ans une fête ſolemnelle. Il eſt beau, ce me ſemble, de voir des peuples idolâtres proteſter ainſi

XERXÈS.

publiquement qu'ils attendent tout de la divinité ; qu'ils se croyent obligés de lui rapporter tout ; qu'ils la regardent comme la source des succès & des victoires, comme l'arbitre souveraine des États & des Empires ; comme donnant des conseils salutaires, inspirant la prudence & le courage ; comme digne, par tous ces titres, d'avoir la premiere part au butin, & méritant une reconnoissance éternelle pour des bienfaits si importans.

§ X. *Combat près de Mycale. Défaite des Perses.*

Hérod. lib. 9. cap. 89-105.
Diod. lib. 11. pag. 26-28.

Le même jour que les Grecs combattirent à Platée, leur armée navale remporta en Asie une mémorable victoire sur les restes de la flote des Perses. Car, pendant que celle des Grecs étoit à Égine, sous le commandement de Léotychide, roi de Lacédémone, & de Xanthippe l'Athénien, il leur vint des ambassadeurs de la part des Ioniens, pour les inviter à venir en Asie délivrer les villes Grecques de la servitude des Barbares. Sur cet avis, ils firent voile pour l'Asie, & prirent leur route par Délos. Pendant qu'ils y étoient, d'autres ambassadeurs vinrent de Samos les y trouver, & leur apprirent que la flote des Perses, qui avoit passé l'hiver à Cumes, étoit alors à Samos, & pouvoit y être facilement défaite & détruite, les

priant instamment de ne point négliger une occasion si favorable. Les Grecs firent donc voile vers Samos. Mais les Perses, ayant eu avis de leur approche, se retirerent à Mycale, promontoire du continent d'Asie, où campoit leur armée de terre, forte de cent mille hommes, qui étoit le reste de ceux que Xerxès avoit ramenés de Grece l'année précédente. Ils tirerent là leurs vaisseaux à terre, ce qui étoit ordinaire aux Anciens, & les environnerent d'un fort rempart. Les Grecs les ayant suivis jusques-là, défirent, par le secours des Ioniens, leur armée de terre, forcerent leur rempart, & brûlerent tous leurs vaisseaux.

La bataille de Platée fut donnée le matin, & celle de Mycale l'après-midi du même jour. Cependant tous les Ecrivains Grecs rapportent qu'on apprit à Mycale la victoire de Platée avant le commencement du combat, quoiqu'il y eût entre-deux toute la mer Égée, qu'on ne ne pouvoit traverser qu'en plusieurs jours de navigation. Mais Diodore de Sicile nous explique ce mystere. Il nous apprend que Léotychide remarquant que ses soldats étoient fort troublés par la crainte que leurs compatriotes ne succombassent à Platée sous la nombreuse armée de Mardonius, imagina un stratagême pour relever leur courage; & que, sur le point qu'il devoit

XERXÈS. donner le premier aſſaut, il * fit répandre le bruit parmi ſes troupes que les Perſes avoient été défaits, quoiqu'il n'en eût aucune connoiſſance.

Diod. lib. 11. pag. 28. Xerxès ayant appris ces deux grandes défaites, abandonna Sardes, avec la même précipitation qu'il avoit fait Athènes après la bataille de Salamine, & ſe retira précipitamment en Perſe, pour ſe mettre le plus loin qu'il étoit poſſible hors de la portée de ſes ennemis victorieux. Mais, *Strab. lib. 14. pag. 634.* avant que de partir, il donna ordre de brûler & de démolir tous les temples des villes Grecques d'Aſie; ce qui fut exécuté, n'y ayant eu d'épargné que le temple de Diane à Ephèſe. Il en uſa ainſi, à l'inſti- *Cic. lib. 2 de leg. n. 29.* gation des Mages, ennemis déclarés des temples & des ſimulacres. Le ſecond Zoroaſtre l'avoit inſtruit à fond de leur religion, & l'en avoit rendu un ardent défenſeur. *Plin. lib. 30. cap. 1.* Pline nous apprend qu'Oſtane, le Chef des Mages, & le Patriarche de cette ſecte, qui en ſoutenoit les maximes & les intérêts juſqu'à la fureur, accompagna Xerxès dans ſon expédition contre *Arrian. lib. 7.* la Grece. Ce Prince, paſſant par Babylone, dans ſon retour à Suſe, y détruiſit

* *Ce qu'on dit auſſi de la victoire de Paul-Emile ſur les Macédoniens, qui fut ſue à Rome le jour même qu'elle avoit été gagnée, arriva ſans doute de la même ſorte.* Plut. in Paul. Æmil. pag. 268. & Liv. lib. 45. n. 1.

aussi tous les temples, comme il avoit fait dans la Grece & dans l'Asie Mineure, par le même principe sans doute, & en haine de la secte des Sabéens, qui adoroient Dieu par des images, culte que les Mages détestoient souverainement. Peut-être aussi que le desir de se dédommager des frais que lui avoit couté son expédition contre la Grece, le porta à piller & à détruire ces temples, pour profiter de leurs dépouilles; car il y trouva des richesses immenses, que la superstition des Peuples & des Princes y avoit amassées pendant une longue suite de siecles.

Herod. lib. 9. cap. 113-120.

La flote Grecque, après la bataille de Mycale, fit voile vers l'Hellespont, pour se saisir des ponts que Xerxès avoit fait jeter sur ce détroit, les croyant encore dans leur entier. Mais les ayant trouvé rompus par la tempête, Léotychide & ceux du Péloponnèse reprirent le chemin de leur pays. Pour Xanthippe, il resta avec les Athéniens & les confédérés d'Ionie, & ils se rendirent maîtres de Seste & de la Quersonnèse de Thrace, où ils firent un grand butin & un grand nombre de prisonniers. Après quoi, aux approches de l'hiver, ils retournerent chacun dans leurs villes.

Depuis ce temps-là, toutes les villes d'Ionie se révolterent contre les Perses; & étant entrées en confédération avec les Grecs, elles conserverent la plupart leur

XERXÈS. liberté pendant tout le temps que cet Empire subsista.

§ IX. *Inhumaine & barbare vengeance d'Amestris, femme de Xerxès.*

AN. M. 3525. Av. J. C. 479. Herod. lib. 9. cap. 107-112.

Pendant que Xerxès étoit à Sardes, il y avoit conçu une violente passion pour la femme de Masiste, son frere, Prince d'un rare mérite, qui l'avoit toujours servi avec zele, & ne lui avoit jamais donné aucun sujet de mécontentement. La vertu de cette Dame, sa fidélité & sa tendresse pour son mari, l'avoient rendue inébranlable à toutes les sollicitations du Roi. Il espéra la pouvoir gagner en la comblant de bienfaits; & entr'autres graces qu'il lui accorda, il fit épouser à Darius, son fils aîné, qu'il destinoit pour son successeur, Artaïnte, fille de cette Princesse; &, dès qu'il fut arrivé à Suse, il voulut que le mariage fût consommé. Mais Xerxès, malgré toutes ces avances, ne la trouvant pas moins inaccessible à ses attaques, changea tout-à-coup d'objet, & devint passionné à l'excès pour la fille, qui n'imita pas la sage & vertueuse fermeté de sa mere. Pendant toutes ces intrigues, Amestris, femme de Xerxès, lui fit présent d'une riche & magnifique robe qu'elle avoit faite elle-même. Xerxès trouvant cette robe fort à son gré, la prit la premiere fois qu'il rendit visite à

Artaïnte. Dans la converſation, il la preſſa de marquer ce qu'elle deſiroit de lui, avec promeſſe, & même ſerment, de lui accorder tout ce qu'elle voudroit. Artaïnte lui demanda la robe qu'il portoit. Xerxès, qui prévoyoit les malheurs que ce préſent entraîneroit avec ſoi, fit tout ce qu'il put pour en détourner l'effet, offrant toute autre choſe en la place. Mais ne pouvant la perſuader, & ſe croyant lié par l'engagement imprudent de ſa promeſſe & de ſon ſerment, il lui donna ſa robe. Cette femme ne l'eut pas plutôt reçue, qu'elle la porta publiquement par maniere de trophée.

Cette action ayant confirmé Ameſtris dans ſes ſoupçons, elle en fut irritée au dernier point. Mais, au lieu de porter ſa vengeance ſur la fille qui étoit la ſeule coupable, elle réſolut de la faire tomber ſur la mere, à qui elle attribuoit toute cette intrigue, quoiqu'elle en fût entiérement innocente. Elle attendit le temps de la grande Fête, qui ſe célébroit tous les ans le jour de la naiſſance du Roi, & qui n'étoit pas loin; dans laquelle le Roi, ſelon la coutume établie, devoit lui accorder tout ce qu'elle demanderoit. Le jour donc étant venu, elle lui demanda que la femme de Maſiſte lui fût livrée. Xerxès, qui comprit le deſſein de la Reine, & qui en frémit d'horreur, tant par conſi-

XERXÈS. dération pour ſon frere, qu'à cauſe de l'innocence de cette Dame, contre laquelle il voyoit que ſa femme étoit violemment irritée, lui refuſa d'abord ſa demande, & fit tout ce qu'il put pour l'en détourner. Mais n'ayant pu, ni la gagner, ni prendre ſur ſoi d'agir avec fermeté, il céda par une complaiſance également foible & cruelle, préférant aux devoirs inviolables de la juſtice & de l'humanité, les droits arbitraires d'une coutume établie uniquement pour donner lieu à la libéralité & à la bonté.

Cette Dame fut donc ſaiſie par les gardes du Roi, & livrée à Ameſtris, qui lui fit couper les mammelles, la langue, le nez, les oreilles & les levres; les fit jeter aux chiens en ſa préſence, & la renvoya ainſi mutilée en la maiſon de ſon mari. Cependant Xerxès l'avoit mandé pour le préparer à cette triſte nouvelle. Il lui témoigna qu'il deſiroit qu'il ſe ſéparât de ſa femme, & qu'il lui donneroit en la place une de ſes filles en mariage. Maſiſte, qui avoit un attachement extrême pour ſa femme, ne put ſe réſoudre à l'abandonner; ce qui fit que Xerxès lui dit, tout en colere, que, puiſqu'il refuſoit ſa fille, il n'auroit, ni elle, ni ſa femme, & qu'il apprendroit à ne pas rejeter les offres de ſon maître; & il le renvoya avec cette inhumaine réponſe.

Un tel procédé ayant jeté Masiste dans un grand trouble, & lui faisant tout craindre, il se hâta de retourner chez lui pour voir ce qui s'y passoit. Il y trouva sa femme dans le déplorable état que nous venons de marquer. En étant irrité au point que l'on peut s'imaginer, il assembla toute sa famille, ses domestiques & tous ceux qui étoient dans sa dépendance, & fit toute la diligence possible pour gagner la Bactriane dont il étoit Gouverneur, résolu, dès qu'il y seroit arrivé, de lever une armée, & de faire la guerre au Roi, pour se venger de ce traitement barbare. Mais Xerxès, informé de son départ précipité, & soupçonnant par-là ce qu'il avoit dessein de faire, le fit suivre par un parti de cavalerie, qui, l'ayant atteint, le mit en pieces avec ses enfans, & tous ceux qui étoient avec lui. Se trouve-t-il un exemple plus tragique de vengeance, que celui que je viens de rapporter ?

On rapporte d'Amestris une autre action non moins cruelle ni moins impie. Elle fit brûler vifs quatorze enfans des meilleures maisons de Perse, en sacrifiant aux Dieux infernaux, pour obéir à une coutume superstitieuse usitée chez les Perses. *Herod. lib. 7. cap. 114.*

Masiste étant mort, Xerxès donna le gouvernement de la Bactriane à Hystaspe son second fils, qui, se trouvant par-là *Diod. lib. 11. p. 53.*

XERXÈS. obligé de vivre loin de la Cour, fournit à Artaxerxe, son plus jeune frere, l'occasion de monter, à son préjudice, sur le trône après la mort de leur pere, comme on le verra ci-après.

Ici finit l'histoire d'Hérodote, c'est-à-dire, à la bataille de Mycale, & au siége de la ville de Seste par les Athéniens.

§ XII. *Les Athéniens rétablissent les murs de leur ville, malgré l'opposition des Lacédémoniens.*

AN. M. 3526. AV. J.C. 478. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 59-62. *Diod. lib* 11 *p.* 30-31. *Justin lib.* 2. *cap.* 15.

La guerre, appelée vulgairement la guerre de Médie, qui n'avoit duré que deux ans, ayant été terminée comme on l'a vu, les Athéniens, de retour dans leur patrie, y firent revenir leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient mis en dépôt ailleurs pendant la guerre, & ils songerent à rétablir leur ville qui avoit été presque entiérement détruite par les Perses, & à l'environner de bonnes murailles pout la mettre hors d'insulte. Les Lacédémoniens, en ayant eu avis, entrerent en jalousie, & commencerent à craindre qu'Athènes, déja trop puissante sur mer, venant à se fortifier de jour en jour, n'entreprît de leur faire la loi, & de leur enlever l'autorité & la prééminence qu'ils avoient toujours eues jusques-là dans la Grece. Ils députerent donc vers les Athéniens, pour leur représenter que l'intérêt commun de

la Grèce demandoit qu'on ne laissât hors du Péloponnèse aucune ville fortifiée, de peur, qu'en cas d'une seconde irruption, elle ne servît de place d'armes aux Perses, qui ne manqueroient pas de s'y établir, comme ils avoient fait auparavant à Thébes, & qui de là infesteroient tout le pays, & s'en rendroient bientôt maîtres. Thémistocle, qui, depuis la bataille de Salamine, avoit un grand crédit à Athènes, pénétra sans peine dans le véritable dessein des Lacédémoniens, caché sous le faux prétexte du bien public : mais comme ils étoient en état, en se joignant aux alliés, d'empêcher par la force l'ouvrage commencé, si on leur donnoit une réponse absolue & négative, il conseilla au Sénat d'user de ruse aussi-bien qu'eux. La réponse fut donc qu'on envertoit des Députés à Lacédémone, pour satisfaire la République sur les craintes & les soupçons qu'elle avoit. Il se fit nommer parmi les Députés, & avertit le Sénat de ne pas faire partir ses Collegues avec lui, ni tous ensemble, afin de gagner du temps & d'avancer l'ouvrage. La chose fut ainsi exécutée. Il arriva le premier à Lacédémone, mais laissa passer plusieurs jours sans rendre visite aux Magistrats, & sans se transporter au Sénat. Et, sur ce qu'on le pressoit de le faire, & qu'on lui demandoit les raisons d'un si long délai,

XERXÈS.

il répondit qu'il attendoit que tous ses Collegues fussent arrivés, pour se rendre conjointement avec eux dans le Sénat, & témoigna beaucoup de surprise de ce qu'ils étoient si long-temps à venir. Ils arrivoient successivement les uns après les autres. Pendant tout ce temps-là, on pressoit extrêmement l'ouvrage à Athènes. Les femmes, les enfans, les étrangers, les esclaves, tous, en un mot, étoient occupés à ce travail, & l'on ne se donnoit de repos ni jour ni nuit. On ne l'ignoroit pas à Lacédémone, l'on en fit de grandes plaintes à Thémistocle, qui nia absolument le fait, & pressa les Lacédémoniens d'envoyer à Athènes de nouveaux Députés, pour s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit, & de ne point s'arrêter à des bruits vagues & confus, qui étoient sans fondement. Il fit donner avis sous main à Athènes d'y retenir les Députés jusqu'à leur retour, comme autant d'ôtages, craignant avec sujet qu'on ne l'arrêtât, lui & ses Collegues à Lacédémone. Pour-lors, quand tous ses Collegues furent arrivés, il demanda audience, & déclara, en plein Sénat, qu'il étoit vrai que les Athéniens avoient résolu d'environner & de fortifier leur ville de bonnes murailles; que l'ouvrage étoit presque fini; qu'ils l'avoient jugé d'une nécessité absolue, & pour leur propre sûreté, &

pour le bien commun des alliés ; qu'après tout ce qui s'étoit passé, on ne pouvoit pas les soupçonner de manquer de zele pour l'intérêt commun ; mais que la condition de tous les alliés devant être égale, il étoit juste que les Athéniens pussent, comme tous les autres, pourvoir à leur propre sûreté par tous les moyens qu'ils jugeroient nécessaires ; qu'ils l'avoient fait, & qu'ils étoient en état de défendre leur ville contre quiconque oseroit l'attaquer ; qu'au * reste les Lacédémoniens avoient fort mauvaise grace de vouloir établir leur pouvoir, non sur leurs propres forces & leur courage, mais sur la foiblesse de leurs alliés. Ce discours déplut beaucoup aux Lacédémoniens : mais, soit par un sentiment d'estime & de reconnoissance pour les Athéniens, qui avoient rendu de si grands services à la patrie, soit par impuissance de s'opposer à leur entreprise, ils dissimulerent ; & les Députés, renvoyés de part & d'autre avec honneur, retournerent dans leur ville.

Thémistocle, toujours attentif à augmenter la puissance & la gloire de la République, ne s'en tint pas aux murs de la ville : il s'appliqua avec la même ardeur à achever de bâtir & de fortifier le Pirée ;

Thucyd. p. 62. 63. Diod. lib. 11. p. 32. 33.

* Graviter castigat eos, quòd, non virtute, sed imbecillitate sociorum, potentiam quærerent. *Justin. lib. 2. cap. 15.*

XERXÈS.

Pausan. lib. 1. pag. 1.

car, dès le temps qu'il entra en charge, il avoit commencé ce grand ouvrage. Avant lui, Phalére étoit l'unique port d'Athènes, peu ſpacieux & peu commode, & qui ne convenoit point aux grands deſſeins qu'avoit Thémiſtocle. Il tourna donc ſes vues du côté du Pirée, qui ſembloit l'inviter par ſa ſituation avantageuſe & par la commodité de ſes trois grands ports, où il pouvoit tenir plus de quatre cens vaiſſeaux. On y travailla avec un empreſſement & une vivacité qui avança l'ouvrage conſidérablement en aſſez peu de temps. Thémiſtocle fit ordonner auſſi que tous les ans on bâtiroit vingt vaiſſeaux pour augmenter la flote; & afin d'attirer un grand nombre d'ouvriers & de matelots dans la ville, il leur fit accorder des immunités particulieres. Son deſſein étoit, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer; en quoi il ſuivit une politique toute contraire à celle des anciens Rois d'Athènes, qui ne cherchant qu'à éloigner de la marine & de la guerre leurs citoyens, & à les employer uniquement à la culture de la terre & à la paix, publierent cette fable; que Minerve, plaidant un jour contre Neptune pour ſavoir qui d'elle ou de lui ſeroit déclaré patron de l'Attique, & donneroit ſon nom à la ville nouvellement bâtie, gagna ſa cauſe

en montrant à ses Juges le rameau d'olivier qu'elle avoit planté ; heureux symbole de la paix & de l'abondance : au lieu que Neptune avoit fait sortir de la terre un cheval fougueux, image du trouble & de la guerre.

§ XIII. *Noir dessein de Thémistocle, rejetté d'un commun accord par le peuple d'Athènes. Condescendance d'Aristide pour ce peuple.*

Thémistocle, qui avoit formé en lui-même le dessein de supplanter les Lacédémoniens, & de substituer les Athéniens à leur place dans le gouvernement de la Grece, ne perdoit point de vue ce grand projet. Peu délicat sur le choix des moyens, il trouvoit bonne & légitime toute voie qui pouvoit le conduire à ce but. Un jour donc il déclara en pleine assemblée, qu'il avoit conçu un dessein important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce que, pour le faire réussir, il avoit besoin d'un profond secret ; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'expliquer. Tous nommerent Aristide, & s'en rapporterent entiérement à son avis, tant ils comptoient sur sa probité & sur sa prudence. Thémistocle l'ayant tiré à part, lui dit qu'il songeoit à brûler la flote des Grecs qui étoit dans un port voisin ; & que par-là Athènes deviendroit

Plut. in Themist. p. 121. 122. In Arist. p. 332.

XERXÈS. certainement maitresse de toute la Grece. Aristide retourna à l'assemblée, & déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même temps rien n'étoit plus injuste. Tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémistocle de passer outre. On voit par-là que ce ne fut point sans quelque fondement qu'on accorda à Aristide, de son vivant même, le surnom de *Juste*, surnom, dit Plutarque, infiniment préférable à tous ceux que les Conquérans recherchent avec tant d'ardeur, & qui approche en quelque sorte l'homme de la divinité.

Au reste, je ne sais si dans toute l'histoire, il y a un fait plus digne d'admiration que celui que je viens de rapporter. Ce ne sont point des Philosophes, à qui il ne coûte rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes & de sublimes regles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête. C'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très-importante pour le bien de l'Etat, & qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord par cette unique raison, qu'elle est contraire à la justice. Quelle noirceur, au contraire, & quelle perfidie dans le dessein que Thémistocle propose, de brûler en pleine paix la

flote des Grecs pour accroître la puissance des Athéniens ! Eût-il encore cent fois plus de mérite qu'on ne lui en donne, cette action suffiroit seule pour ternir tout l'éclat de sa gloire. Car c'est le cœur, c'est-à-dire, la probité & la droiture, qui décident du vrai mérite. XERXÈS.

Je suis fâché que Plutarque, qui pour l'ordinaire juge fort sainement des choses, semble ici ne pas condamner Thémistocle. Après avoir parlé des travaux qu'il fit dans le Pirée, il passe ainsi à l'action dont il s'agit : *Thémistocle imagina encore quelque chose* DE PLUS GRAND *pour augmenter les forces de mer.* μεῖζόν τι διενοήθη.

Les Lacédémoniens ayant proposé dans le conseil des Amphictyons, que toutes les villes qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès, fussent exclues de cette assemblée, Thémistocle, qui craignoit que si les Thessaliens, les Argiens & les Thébains n'y étoient plus reçus, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, & ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure, & fit changer de sentiment aux Députés, en leur remontrant qu'il n'y avoit que trente & une villes qui fussent entrées dans la ligue, dont la plupart étoient fort petites & fort peu considérables. Que ce seroit donc une chose fort étrange, & même très-dangereuse, que le reste de la

Plut. in Themist. p. 122.

XERXÈS. Grece venant à être banni de cette assemblée, cet auguste Conseil des Amphictyons tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes, qui, par cette exclusion, donneroient la loi à toutes les autres, & aboliroient l'égalité, que l'on regardoit avec raison comme l'ame de toutes les Républiques. L'ouverture de cet avis lui attira la haine des Lacédémoniens, qui se déclarerent ouvertement contre lui.

Il s'étoit mis mal aussi avec les alliés, par la maniere dure & avare avec laquelle il avoit exigé d'eux des contributions.

Plut. in Arist. p. 332. Quand la ville d'Athènes fut entiérement rétablie, le peuple se voyant tranquille & paisible, chercha, par toutes sortes de voies, à s'emparer du gouvernement, & à le rendre absolument populaire. Cette trame, quoique secrete, n'échappa point à la vigilance d'Aristide, & il en vit toutes les suites. Mais faisant réflexion, d'un côté, que ce peuple méritoit quelque considération, à cause de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit de gagner; & de l'autre, qu'il n'étoit pas aisé de réduire & de contenir ce même peuple, qui avoit les armes à la main, & qui étoit devenu plus fier que jamais par ses victoires, il crut devoir le ménager, & user de tempérament. Il fit donc un Décret, qui por-

toit que le gouvernement seroit commun à tous les citoyens, & que les Archontes, qui étoient les premiers Magistrats de la République, & parmi ceux qui tiroient au moins de leurs terres cinq cens médimnes, seroient choisis désormais indifféremment & sans distinction parmi tous les Athéniens. En relâchant ainsi quelque chose au peuple, il prévint de funestes dissensions, qui auroient pu causer la ruine d'Athènes & de toute la Grece.

§ XIV. *La fierté de Pausanias fait perdre le commandement aux Lacédémoniens.*

AN. M. 3528. AV. J. C. 476. *Thucyd. lib. 1. p. 65 & 84. 86.*

Les Grecs, animés par l'heureux succès qu'avoient eu par-tout leurs armes victorieuses, envoyerent une flote pour délivrer du joug leurs alliés qui étoient encore sous le pouvoir des Perses. Elle étoit commandée, pour les Lacédémoniens, par Pausanias : Aristide & Cimon, fils de Miltiade, y commandoient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile pour l'île de Cypre ; & mit toutes ses villes en liberté : puis, tournant sa route vers l'Hellespont, elle attaqua & prit la ville de Byzance, où l'on fit un grand nombre de prisonniers, dont plusieurs étoient des plus riches & des plus considérables Seigneurs de Perse.

Pausanias, qui dès-lors songeoit à trahir sa patrie, crut devoir profiter de cette occasion pour gagner les bonnes graces de

XERXÈS. Xerxès. Il fit courir le bruit dans l'armée que ces Seigneurs Perſans, qu'il avoit confiés à la garde d'un de ſes Officiers, s'étoient échappés de nuit, & avoient diſparu. Il les avoit lui-même renvoyés à ce Prince avec une lettre, où il s'engageoit à lui livrer la ville de Sparte & toute la Grece, à condition qu'il lui donneroit ſa fille en mariage. Le Roi ne manqua pas de lui faire une réponſe favorable, & il lui fit tenir de groſſes ſommes d'argent, pour gagner ceux des Grecs qu'il verroit diſpoſés à entrer dans ſes vues. Il chargea Artabaze de toute cette négociation ; & afin de le mettre à portée de la ſuivre plus facilement & plus sûrement, il lui donna le gouvernement des côtes maritimes de l'Aſie Mineure.

Plut. in Ariſt. p. 332. 333.

Pauſanias, déja enivré de ſa grandeur future, changea dès ce moment de conduite. La vie pauvre, frugale & modeſte de Sparte, & l'aſſujétiſſement à des loix dures & auſteres, qui n'épargnoient & ne ménageoient perſonne, & qui étoient également inexorables pour les grands, comme pour les petits & les pauvres ; tout cela lui devint inſupportable. Il craignit, en retournant à Sparte, après les ſouverains commandemens qu'il avoit eus, de rentrer dans une égalité qui le confondroit avec les derniers des citoyens, & c'eſt ce qui le porta à traiter avec les Barbares.

bares. Il quitta donc abſolument les manieres & les mœurs de ſon pays, prit l'habillement & la fierté des Perſes, imita leur ſomptuoſité & leur magnificence. Il traitoit les alliés avec une dureté inſupportable ; ne parloit aux Officiers qu'avec hauteur & menaces ; ſe faiſoit rendre des honneurs extraordinaires ; &, par cette conduite, rendoit odieux à tous les alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les manieres douces, honnêtes & prévenantes d'Ariſtide & de Cimon ; un éloignement infini de tout air impérieux & fier, qui n'eſt propre qu'à révolter les eſprits ; une bonté & une affabilité qui ne ſe démentoit en rien, & par laquelle ils ſavoient tempérer l'autorité du commandement, & le rendre aimable ; l'humanité & la juſtice qui paroiſſoient dans toutes leurs actions ; l'attention qu'ils avoient à n'offenſer perſonne, & à faire du bien à tout le monde : tout cela nuiſoit infiniment à Pauſanias par le contraſte, & augmentoit le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclata, & tous les alliés paſſerent ſous le commandement des Athéniens, & ſe mirent ſous leur protection. Ainſi, dit Plutarque, Ariſtide, en oppoſant à la dureté & à la hauteur de Pauſanias beaucoup de douceur & d'humanité, & inſpirant à Cimon, ſon collegue, les mêmes ſentimens, détacha des Lacédémoniens in-

XERXÈS.

sensiblement & sans qu'ils s'en apperçussent, l'esprit des alliés, & leur enleva enfin le commandement, non de vive force, en employant des armées & des flotes, & encore moins en usant de ruse & de perfidie, mais en rendant aimable, par une conduite sage & douce le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens, dans cette occasion, firent paroître une grandeur d'ame & une modération qu'on ne peut assez admirer. Car, s'appercevant que la trop grande autorité rendoit leurs Capitaines fiers & insolens, ils renoncerent de bon cœur à la supériorité qu'ils avoient eue jusques-là sur les autres Grecs, & cesserent d'envoyer de leurs Chefs pour avoir le commandement des armées, aimant mieux, ajoute l'Historien, avoir des citoyens sages, modestes, & parfaitement soumis à la discipline & aux loix du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

§ XV. *Trame secrete de Pausanias avec les Perses. Sa mort.*

AN. M. 3529. AV. J.C. 475. *Thucyd. lib.* I. *p.* 86-89. *Diod. lib.* XI. *p.* 34-36. *Corn. Nep. in Pausan.*

Cependant, sur les plaintes qu'ils recevoient de tous côtés au sujet de Pausanias, ils le rappelerent à Lacédémone, pour lui faire rendre compte de sa conduite. Ils ne purent encore le convaincre d'entretenir des intelligences avec Xerxès,

S'étant tiré avec avantage de ce premier jugement, il retourna, de ſon autorité particuliere, & ſans l'aveu de la République, à Byzance; & de-là il continuoit ſes pratiques ſecretes avec Artabaze. Comme il y exerçoit encore beaucoup de violences & d'injuſtices, les Athéniens l'obligerent d'en ſortir. Il ſe retira à Colone, petite ville de la Troade. Là il reçut ordre des Ephores de ſe rendre à Sparte, ſous peine d'être déclaré, en cas de déſobéiſſance, ennemi public & traître à ſa patrie. Il s'y rendit, dans l'eſpérance de ſe tirer encore de ce jugement à force d'argent. On commença par le mettre en priſon, puis il fut produit devant les Juges. On avoit contre lui de violens ſoupçons, & de forts préjugés. Pluſieurs de ſes eſclaves avouoient que Pauſanias leur avoit promis la liberté, s'ils vouloient entrer dans tous ſes deſſeins, & le ſervir avec zele dans l'exécution de ſes projets. Mais, comme les Ephores étoient accoutumés à ne point prononcer peine de mort contre un Spartiate ſans une entiere évidence, ces preuves ne leur paroiſſoient point ſuffiſantes, ſur-tout contre un homme de la famille royale, & qui étoit actuellement en charge : car Pauſanias rempliſſoit les fonctions de la royauté, comme tuteur & le plus proche parent de Pliſtarque, fils de Léonide, encore enfant. Il fut donc élargi.

Pendant que les Ephores étoient dans cette incertitude & dans cet embarras, un esclave, nommé l'Argilien, les vint trouver, & leur remit en main une lettre de Pausanias au Roi des Perses, dont il étoit porteur, & qu'il devoit rendre à Artabaze. Celui-ci & le Lacédémonien étoient convenus ensemble de ne laisser survivre à leur message aucun des couriers qu'ils s'enverroient réciproquement, pour ôter toute trace de leur commerce. L'Argilien, qui ne voyoit revenir aucun de ses camarades, eut quelque soupçon; & quand son rang fut venu, il ouvrit la lettre dont il étoit chargé, qui marquoit effectivement à Artabaze de le faire mourir dès qu'il la lui auroit rendue. C'est cette lettre qui fut portée aux Ephores. Ils ne se contenterent pas encore de cette preuve, & voulurent la fortifier par le témoignage même de Pausanias. L'esclave, de concert avec eux, se retira à Ténare dans le Temple de Neptune, comme dans un asyle où il seroit en sûreté. On y avoit ménagé secrétement deux petites loges, où des Ephores & quelques Spartiates se cacherent. Dès que Pausanias eut appris que l'Argilien s'étoit réfugié dans ce temple, il y courut aussi-tôt pour en savoir la raison. L'esclave avoua qu'il avoit ouvert sa lettre, & que la crainte de la mort dont il y étoit menacé, lui avoit fait prendre le

parti de ſe réfugier dans ce temple. Pauſanias ne pouvant nier le fait, s'excuſa du mieux qu'il put, lui fit de grandes promeſſes, & tira de lui parole qu'il tiendroit la choſe ſecrete. Ils ſe ſéparerent de la ſorte.

Le crime de Pauſanias n'étoit plus douteux. Dès qu'il fut rentré dans la ville, les Éphores ſe mirent en devoir de l'arrêter. Il reconnut à l'air du viſage de l'un d'eux, & à un ſigne qu'il lui donna, qu'on avoit pris quelque fâcheuſe réſolution contre lui, & courut de toutes ſes forces dans le temple de Pallas, ſurnommée *Chalcioecos*, qui étoit voiſin, & où il arriva avant qu'on eût pu l'atteindre. L'entrée en fut fermée ſur le champ avec de groſſes pierres, & l'on dit que la mere du coupable fut la premiere à y en porter. On découvrit auſſi le toit de la chapelle. Les Ephores, n'oſant pas l'en tirer de force, de peur de violer la ſainteté de cet aſyle ſacré, prirent le parti de l'y laiſſer mourir de faim & de miſere, expoſé comme il étoit aux injures de l'air. Ils l'en tirerent pourtant un moment avant ſa mort. Son corps fut enterré dans un lieu voiſin. Mais l'oracle de Delphes, qu'ils conſulterent bientôt après, déclara que, pour appaiſer la colere de la Déeſſe juſtement irritée par le violement de ſon temple, il falloit y ériger deux ſtatues en l'honneur de Pauſanias; ce qui fut exécuté.

XERXÈS.

Telle fut la fin de Pauſanias, en qui une folle ambition étouffa tous les ſentimens de probité, d'honneur, d'amour de la patrie, de zele pour la liberté, de haine & d'averſion contre les Barbares ; ſentimens naturels en quelque ſorte aux Grecs, & ſur-tout aux Lacédémoniens.

§ XVI. *Thémiſtocle, pourſuivi par les Athéniens & les Lacédémoniens comme complice de la conjuration de Pauſanias, ſe réfugie chez Admète.*

AN. R. 3531. AV. J. C. 473. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 89. 90. *Plut. in Themiſt. cap.* 123. 124. *Corn. Nep. in Themiſt. cap.* 8.

Thémiſtocle ſe trouva auſſi enveloppé dans l'accuſation qu'on forma contre Pauſanias. Il étoit pour-lors en exil. Une violente paſſion pour la gloire, accompagnée d'un vif déſir de dominer ſeul, l'avoit rendu fort odieux à ſes citoyens. Il avoit bâti, tout près de ſa maiſon, un temple à Diane, ſous le nom de *Diane Ariſtobule*, c'eſt-à-dire, *du bon conſeil*, comme pour avertir les Athéniens qu'il avoit donné de bons conſeils à leur ville & à toute la Grece, & il n'avoit pas oublié d'y mettre ſa ſtatue, qu'on y voyoit encore du temps de Plutarque. Elle montroit, dit-il, qu'il avoit la phyſionomie auſſi héroïque que le courage. Voyant qu'on prêtoit volontiers l'oreille à toutes les calomnies que ſes ennemis répandoient contre lui, il ne ceſſoit, pour leur fermer la bouche, de parler dans toutes les aſſemblées des ſer-

vices qu'il avoit rendus à ſa patrie. Et comme on étoit las de l'entendre toujours rebattre les mêmes choſes : *Hé ! vous laſſez-vous*, leur diſoit-il, *de recevoir ſouvent du bien des mêmes perſonnes ?* Il ne faiſoit pas réflexion que leur * mettre ſi ſouvent ſes bienfaits devant les yeux, c'étoit preſque leur reprocher qu'ils les avoient oubliés, ce qui n'eſt point obligeant ; & il paroiſſoit ignorer que le moyen ſûr d'être loué, c'eſt de laiſſer ce ſoin aux autres, & de ne ſonger qu'à faire des choſes louables ; & qu'une fréquente mention de ſes propres vertus & de ſes grandes actions, loin de calmer l'envie, n'eſt propre qu'à l'irriter.

Thémiſtocle, banni d'Athènes par l'Oſtraciſme, ſe retira à Argos. C'eſt pendant qu'il y demeuroit, que Pauſanias fut pourſuivi comme un traître, qui avoit conjuré contre ſa patrie. Il avoit d'abord caché ſa trame à Thémiſtocle, quoiqu'il fût un de ſes meilleurs amis : mais, dès qu'il le vit chaſſé, & plein de reſſentiment pour cette injure, il lui communiqua ſes projets, & le preſſa d'y entrer. Pour l'y engager, il lui fit voir des lettres que lui écrivoit le Roi de Perſe, & tâcha de l'animer contre les Athéniens, en lui exagérant leur injuſ-

Plut. in Themiſt. p. 112.

* Hoc moleſtum eſt. Nam iſthæc commemoratio quaſi exprobratio eſt immemoris beneficii. *Terent. in Andr.*

XERXÈS. tice & leur ingratitude. Thémiſtocle rejetta bien loin la propoſition de Pauſanias, & refuſa abſolument de prendre aucune part à ſes deſſeins : mais il lui garda le ſecret, & ne découvrit à perſonne les diſcours qu'il lui avoit tenus, ni l'entrepriſe qu'il avoit faite, ſoit qu'il eſpérât qu'il y renonceroit de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il ne fût bientôt découvert par quelque autre voie, une entrepriſe auſſi haſardeuſe & auſſi mal concertée que celle-là, ne pouvant jamais avoir une bonne iſſue.

Pauſanias ayant été mis à mort, on trouva parmi ſes papiers des lettres & autres écrits qui donnoient beaucoup de ſoupçon contre Thémiſtocle. Les Lacédémoniens envoyerent des Députés à Athènes pour l'accuſer, & le faire condamner à mort ; & les envieux qu'il avoit parmi ſes citoyens, ſe joignirent à ſes accuſateurs. Ariſtide avoit alors une belle occaſion de ſe venger des mauvais traitemens qu'il avoit reçus de ſon rival, s'il eût été ſenſible à ce cruel plaiſir. Mais il refuſa conſtamment d'entrer dans un ſi noir complot, auſſi éloigné de jouir avec une ſecrete joie de l'infortune de ſon adverſaire, qu'il l'avoit été auparavant de s'affliger de ſes heureux ſuccès. Thémiſtocle répondoit par lettres à toutes les calomnies dont il étoit chargé, & repré-

ſentoit aux Athéniens, qu'ayant toujours cherché à dominer, & n'étant pas d'humeur à ſe laiſſer maitriſer par d'autres, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût voulu ſe livrer lui-même, & livrer la Grece entiere à des ennemis & à des Barbares.

Cependant le peuple, perſuadé par ſes accuſateurs, envoya des gens pour ſe ſaiſir de ſa perſonne & pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le Conſeil de la Grece. Thémiſtocle, qui en fut averti aſſez à temps, paſſa dans l'île de Corcyre, à laquelle il avoit rendu autrefois quelque ſervice : mais, ne s'y trouvant pas en sûreté, il s'enfuit en Épire ; & ſe voyant encore pourſuivi par les Athéniens & les Lacédémoniens, il prit, par un coup de déſeſpoir, un parti fort haſardeux, en ſe réfugiant chez Adméte, Roi des Moloſſes. Ce Prince, ayant autrefois demandé quelque ſecours aux Athéniens, & ayant été honteuſement refuſé par Thémiſtocle, qui avoit alors la principale autorité, en avoit conſervé un vif reſſentiment, & témoigné qu'il s'en vengeroit, s'il en trouvoit une occaſion favorable. Mais Thémiſtocle, qui jugea que, dans l'état où il ſe trouvoit, l'envie encore toute récente de ſes citoyens étoit plus à craindre pour lui que l'ancienne haine de ce Roi, voulut bien en courir le riſque. Quand il arriva dans ſon palais, ayant appris qu'il

XERXÈS. étoit absent, il s'adressa à la Reine, qui le reçut avec bonté, & lui enseigna la maniere dont il devoit faire sa supplique. Au retour d'Adméte, Thémistocle prend entre ses bras le fils du Roi, s'assied au milieu de son foyer entre les Dieux domestiques; & là, déclarant qui il étoit, & pour quel sujet il s'étoit réfugié chez lui, il implore sa clémence, reconnoît que sa vie & sa mort sont entre ses mains, l'exhorte à oublier le passé, & lui représente que rien n'en plus digne d'un grand Roi, que d'user de clémence. Adméte, surpris & touché de voir à ses pieds, dans une posture si humiliante, le plus grand homme de la Grece & le vainqueur de l'Asie, le releva aussi-tôt, & lui promit toute sa protection. En effet, les Athéniens & les Lacédémoniens étant venus le redemander, il refusa absolument de leur livrer un suppliant & un hôte, qui s'étoit réfugié dans son palais dans l'espérance d'y trouver un asyle sacré & inviolable.

Pendant qu'il étoit à la Cour de ce Prince, un de ses amis trouva moyen d'enlever sa femme & ses enfans, qu'il lui envoya; &, pour cet enlévement, il fut traduit en justice quelque temps après, & condamné à mort. Pour ce qui est de ses biens, ses amis en sauverent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir dans la suite au lieu de sa retraite: mais tout

ce qu'on en put découvrir, qui montoit à cent talens, fut porté au trésor public. Il ne possédoit pas la valeur de trois talens, lorsqu'il entra dans le gouvernement de la République. Je laisse quelque temps cet illustre banni chez Adméte, pour reprendre la suite de l'histoire. XERXÈS. Cent mille écus.

§ XVII. *Désintéressement d'Aristide dans le maniement des deniers publics. Sa mort. Son éloge.*

J'ai dit auparavant que le commandement de la Grece avoit passé de Sparte à Athènes. Jusques-là les villes & les peuples de la Grece avoient bien contribué de quelques sommes d'argent pour fournir aux frais de la guerre contre les Barbares : mais cette répartition avoit toujours causé de grands mécontentemens, parce qu'elle ne se faisoit pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, de placer dans l'île de Délos le trésor public & commun de la Grece, d'établir un nouvel ordre pour les finances, & de fixer une taxe qui seroit réglée sur le revenu de chaque ville & de chaque peuple, afin que les charges étant également réparties sur tous les membres qui composoient le Corps des alliés, personne n'eût un juste sujet de se plaindre. Il s'agissoit de trouver un homme capable de s'acquiter dignement d'une fonction si

Plut. in Arist. p. 333. 334. Diod. lib. 11. p. 36.

importante pour le bien public, si délicate & si pleine de dangers & d'inconvéniens. Tous les alliés jeterent les yeux sur Aristide. Ils lui donnerent un plein pouvoir, & s'en rapporterent entiérement à sa prudence & à sa justice pour imposer à chacun sa taxe.

On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. Il administra les finances avec la fidélité & le désintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui; avec l'attention & l'activité d'un pere de famille qui gouverne son propre revenu; avec la réserve & la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés. Enfin, ce qui est aussi difficile que rare, il vint à bout de se faire aimer dans un emploi, où c'est beaucoup que de ne se pas rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que * Sénéque rend à une personne chargée à peu près d'un pareil emploi, & le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un Surintendant ou Contrôleur-Général des Finances. On y reconnoît le portrait d'Aristide. Il montra tant d'équité & de sagesse dans l'exercice de ce ministere, que personne ne se plaignit; & dans la suite, on re-

* Tu quidem orbis terrarum rationes administras tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm suas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est. *Senec. lib. de brevit. vit. cap.* 18.

garda toujours ce temps comme le siecle d'or, c'est-à-dire, comme le bon & l'heureux temps de la Grece. En effet, la taxe qu'il avoit fixée en tout à quatre cent soixante talens, fut portée par Périclès à six cens, & bientôt après jusqu'à treize cens talens; non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisoit beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athènes, en célébrations de jeux & de fêtes, en constructions de temples & d'édifices publics; & que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics, n'étoient pas toujours si pures ni si nettes que celles d'Aristide. Cette conduite si sage & si équitable lui assura le glorieux surnom de Juste.

Le talent vaut mille écus.

Plutarque, néanmoins, rapporte une action d'Aristide, qui fait voir que les Grecs, & il en faut dire autant des Romains, avoient une idée très-limitée & très-imparfaite de la justice. Ils en bornoient l'usage à l'intérieur de la société civile, & convenoient que de particulier à particulier, on étoit tenu d'en garder rigoureusement toutes les regles. Mais, quant à la patrie, à la république, qui étoit leur grande idole à laquelle ils rapportoient tout, ils pensoient tout autrement, & croyoient par principe devoir lui sacrifier, non-seulement leurs biens &

XERXÈS.

leur vie, mais la religion même & les engagemens les plus sacrés, au mépris des sermens les plus solemnels. C'est ce qui paroit clairement dans le fait que je vais expliquer.

Plut. in Arist. p. 333-334.

Après la répartition des tributs dont je viens de parler, Aristide ayant réglé tous les articles de l'alliance, il fit jurer les alliés qu'ils les observeroient de point en point, & jura lui-même pour les Athéniens; & en prononçant les malédictions qui accompagnoient les sermens, il jeta dans la mer, selon la coutume, des masses de fer toutes ardentes. Mais, dans la suite, les affaires forçant les Athéniens à violer quelques-uns de ces articles, & à gouverner un peu plus despotiquement, il les exhorta à jeter sur lui ces malédictions, & à se décharger par-là de la peine due à un parjure, que la nécessité de leurs affaires exigeoit nécessairement. En général, (c'est toujours Plutarque qui parle,) Théopraste écrit que cet homme, qui, dans tout ce qui le regardoit en particulier & dans toutes les affaires de ses citoyens, se piquoit d'une exacte & rigoureuse justice, faisoit dans le gouvernement de la République plusieurs choses selon l'exigence des cas, & selon qu'il étoit expédient à la patrie, qui, selon lui, avoit quelquefois besoin de recourir à l'injustice pour se soutenir; & il en rapporte un exemple. Un jour,

comme on délibéroit dans le Conseil de faire porter à Athènes contre le traité, les trésors communs de la Grece qui étoient en dépôt à Délos, les Samiens en ayant ouvert l'avis ; quand ce fut à lui à parler, il dit que cela étoit injuste, mais utile, & fit prévaloir l'avis. Ce fait nous montre de quelles ténébres la prétendue sagesse des païens étoit accompagnée.

Pour ce qui regarde le mépris des richesses, il est difficile de le porter plus loin qu'il le fit. Thémistocle, a qui les louanges d'autrui ne faisoient pas plaisir, voyant qu'on relevoit avec beaucoup d'admiration le noble désintéressement d'Aristide dans l'administration des finances, ne fit que s'en moquer, faisant entendre que les louanges qu'on lui donnoit sur cela, ne marquoient en lui que le mérite d'un coffre-fort, qui garde fidélement l'argent qu'on lui confie sans en rien retenir. Cette froide raillerie étoit une puérile vengeance d'un mot qui l'avoit fort piqué. Car Thémistocle disant un jour qu'il estimoit que la plus grande qualité d'un Général d'armée étoit de savoir pressentir & prévoir les desseins des ennemis : « Cette qualité » est nécessaire, repartit Aristide ; mais » il en est une autre véritablement belle » & digne d'un Général, c'est d'avoir les » mains nettes, & de ne se laisser pas do- » miner par l'argent ». Aristide étoit en

XERXÈS. » droit de lui parler ainſi, lui qui, après avoir paſſé par des emplois ſi lucratifs pour les autres, étoit réellement pauvre. Il paroiſſoit aimer la pauvreté par goût & par eſtime; &, loin d'en rougir, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ſes trophées, & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. L'hiſtoire nous en fournit une preuve très-éclatante.

Callias, très-proche parent d'Ariſtide, & le plus opulent citoyen d'Athènes, fut appelé en jugement. Son accuſateur, inſiſtant peu ſur le fond de la cauſe, lui faiſoit ſur-tout un crime de ce que, riche comme il étoit, il n'avoit pas de honte de laiſſer dans l'indigence Ariſtide, auſſi-bien que ſa femme & ſes enfans. Callias, voyant que ces reproches faiſoient beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des Juges, ſomma Ariſtide de venir déclarer devant eux, s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit pluſieurs fois préſenté de groſſes ſommes d'argent, & l'avoit preſſé avec inſtance de vouloir les accepter, & s'il ne les avoit pas toujours conſtamment refuſées, en lui répondant qu'il ſe pouvoit vanter à meilleur titre de ſa pauvreté, que lui de ſon opulence : que l'on pouvoit trouver aſſez de gens qui uſoient bien de leurs richeſſes, mais qu'on en rencontroit peu qui portaſſent la pauvreté avec courage, & même avec joie; & qu'il n'y avoit que

ceux qui étoient pauvres malgré eux, ou par leur faute, pour avoir été pareſſeux, intempérans, prodigues, déréglés, qui puſſent en rougir. Ariſtide avoua que tout ce que ſon parent venoit de dire, étoit vrai; & il ajouta qu'une diſpoſition d'ame qui retranche tout déſir des choſes ſuperflues, & qui reſſerre les beſoins de la vie dans les bornes les plus étroites, outre qu'elle délivre de mille ſoins importuns, & laiſſe une liberté entiere de ne s'occuper que des affaires publiques, approche en quelque ſorte l'homme vertueux de la divinité même, qui eſt ſans ſoins & ſans beſoins. Il n'y eut perſonne dans l'aſſemblée qui n'en ſortît avec cette penſée & ce ſentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être Ariſtide avec ſa pauvreté, que Callias avec toutes ſes richeſſes.

Plut. in comp. par. Ariſt. & Caton. cap. 355.

Plutarque rapporte ici en abrégé un témoignage bien glorieux que Platon rend à la vertu d'Ariſtide, pour laquelle il le préfere infiniment à tous les autres grands hommes qui ont vécu de ſon temps. Car, dit-il, Thémiſtocle, Cimon & Périclès ont rempli leur ville de ſuperbes bâtimens, de portiques, de ſtatues, de richeſſes, d'ornemens, & d'autres vaines ſuperfluités de ce genre; mais Ariſtide a travaillé à la remplir de vertu. Or, pour procurer à une ville un véritable bonheur, il faut la rendre vertueuſe & non pas riche.

XERXÈS. Le même Plutarque obſerve encore un autre trait de la vie d'Ariſtide, qui, tout ſimple qu'il eſt, lui fait beaucoup d'honneur, & peut être d'une grande inſtruction. C'eſt dans le beau traité où il examine ſi les vieillards doivent continuer à ſe mêler du gouvernement, & où il montre d'une maniere admirable les différens ſervices qu'ils peuvent encore rendre à l'Etat, quoique dans un âge avancé. Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que pour rendre ſervice à ſes citoyens, il ſoit néceſſaire de ſe donner beaucoup de mouvemens, de haranguer le peuple, d'occuper les premieres places, de commander les armées. Un ſage vieillard, ſans même ſortir de ſa maiſon, peut y exercer une ſorte de Magiſtrature, obſcure & ſecrete à la vérité, mais qui n'en eſt pas moins importante, en formant la jeuneſſe par ſes conſeils, & lui traçant la route qu'elle doit tenir dans le maniement des affaires. Ariſtide, ajoute Plutarque, ne fut pas toujours en charge, mais il fut toujours utile à ſa patrie. Sa maiſon étoit une école publique de vertu, de ſageſſe, de politique. Elle étoit ouverte à tous les jeunes gens d'Athènes, qui avoient bonne volonté, & qui alloient le conſulter comme un oracle. Il les recevoit avec bonté, il les écoutoit avec patience, il les inſtruiſoit familiérement, & s'appliquoit ſur-tout à leur relever le courage,

Pag. 795-797.

& à leur inſpirer de la confiance. On marque en particulier qu'il rendit cet important ſervice à Cimon, dont le nom depuis devint ſi célébre.

Plutarque * partageoit en trois âges la vie des hommes d'Etat, des hommes deſtinés à gouverner. Il vouloit que, dans le premier, il s'inſtruisîſſent des principes du gouvernement ; que, dans le ſecond, ils les mîſſent en pratique ; & que, dans le dernier, ils en inſtruisîſſent les antres.

L'hiſtoire ne nous dit rien de poſitif, ni ſur le temps, ni ſur le lieu de la mort d'Ariſtide ; mais elle rend à ſa mémoire un témoignage bien glorieux, en marquant que ce grand homme, qui avoit eu les premieres charges de la République, & qui avoit manié les finances avec une autorité abſolue, mourut pauvre, & ne laiſſa pas même de quoi ſe faire enterrer. Il fallut que l'Etat fît les frais de ſes funérailles, & ſe chargeât de faire ſubſiſter ſa famille. Ses filles furent mariées, & Lyſimaque ſon fils entretenu aux dépens du Prytanée, qui aſſigna auſſi à la fille de ce dernier, après ſa mort, le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu

Plut. in Ariſt. p. 534. 535.

* *Il applique à cette occaſion ce qui ſe pratiquoit à Rome, où les Veſtales paſſoient les dix premieres années à apprendre leurs fonctions dans une eſpece de noviciat, les dix ſuivantes à les exercer, & les dix autres à les enſeigner aux jeunes Novices.*

Voyez Tome 2 de l'Hiſt. Anc. p. 591.

aux Jeux Olympiques. Plutarque rapporte à cette occaſion ce que firent les Athéniens en faveur de la poſtérité d'Ariſtogiton leur libérateur, tombée dans la pauvreté, & il ajoute que de ſon temps encore, c'eſt-à-dire, près de ſix cens ans après, ils faiſoient paroître la même bonté & la même libéralité. Grand éloge pour une ville, de s'être conſervée ſi long-temps généreuſe & reconnoiſſante ; & puiſſant motif pour enflammer le courage des particuliers, qui ſe voyoient aſſurés de laiſſer à leurs enfans les récompenſes que la mort les auroit empêché de recevoir eux-mêmes. Il étoit beau de voir les arrieres-neveux des libérateurs & des défenſeurs de la République, qui n'avoient reçu de leurs peres d'autre héritage que la gloire de leurs belles actions, entretenus encore long-temps après aux dépens du public, en conſidération des ſervices que leur famille avoit rendus à l'Etat. Ils ſubſiſtoient de la ſorte bien plus honorablement, & rappeloient avec bien plus d'éclat la mémoire de leurs ancêtres, qu'une infinité d'autres citoyens, à qui leurs peres n'avoient ſongé qu'à laiſſer de grandes richeſſes, leſquelles, pour l'ordinaire, ne ſurvivent pas de beaucoup à ceux qui les ont acquiſes, & ne laiſſent ſouvent à leur poſtérité que l'odieuſe mémoire des injuſtices dont elles ſont le fruit.

Le plus grand honneur que l'antiquité ait fait à Ariſtide, eſt de l'avoir ſurnommé *le Juſte*. Ce ne fut point quelque occaſion particuliere, mais le gros de ſa conduite & le corps de ſes actions qui lui valurent ce titre illuſtre. Plutarque fait ici une réflexion bien remarquable, & que je ne crois pas devoir omettre.

De toutes les vertus d'Ariſtide, dit cet Auteur ſenſé, la plus connue, & celle qui ſe fit le plus ſentir, fut la juſtice, parce que c'eſt la vertu, dont l'uſage eſt le plus continuel, dont les fruits ſe répandent ſur un plus grand nombre de perſonnes, & qui eſt comme le fondement & l'ame de tout emploi & de toute adminiſtration publique. Delà vient que, quoique pauvre, & du ſimple peuple, il mérita le nom de *Juſte* : ſurnom, dit Plutarque, véritablement royal, ou, pour mieux dire, véritablement divin ; mais que les Princes & les Grands n'ambitionnent gueres, parce qu'ils n'en connoiſſent pas la beauté & l'excellence. Ils aiment mieux qu'on les appelle des preneurs de villes, des foudres de guerre, des vainqueurs & des conquérans ; quelquefois même des aigles, & des lions : préférant ainſi le vain honneur de ces titres faſtueux, qui n'annoncent que violence & ravage, à la ſolide gloire de ceux qui marquent la bonté & la vertu. Ils ignorent, continue

Plut. in vit. Ariſt. p. 321, 322.

Poliorcetes; Ceraunus. Nicanor.

XERXÈS.

toujours Plutarque, que de trois principaux attributs de la Divinité, dont les Rois se font honneur d'être l'image, je veux dire, l'immortalité, la puissance, la justice ; que de ces trois attributs, dont le premier excite notre admiration & nos desirs, le second nous remplit de crainte & de frayeur, le troisieme nous inspire l'amour & le respect ; le dernier est le seul qui soit véritablement & personnellement communiqué à l'homme, & le seul qui puisse le conduire aux deux autres, l'homme ne pouvant devenir véritablement immortel & puissant, qu'en devenant injuste.

An. M. 3532.
Av. J.C. 302.

Avant que de reprendre la suite de l'histoire, il n'est pas hors de propos de remarquer que c'est à peu près dans le temps dont nous parlons ici, que la réputation de la Grece, plus célebre encore par la sagesse de son gouvernement que par l'éclat de ses victoires, porta les Romains à avoir recours à ses lumieres. Rome, formée sous les Rois, manquoit des loix nécessaires à la bonne constitution d'une République. * Elle envoya des Députés pour rechercher les loix des villes de la Grece, & sur-tout

* Missi legati Athenas, jussique inclitas leges Solonis describere, & aliarum Græciæ civitatum instituta, mores, juraque noscere . . . Decem tabularum leges perlatæ sunt : (quibus adjectæ postea duæ) qui nunc quoque in hoc immenso aliarum super alias privatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique est juris. *Liv. lib.* 3. *n.* 31. & 34.

celles d'Athènes, plus conformes au gouvernement populaire qui avoit été établi depuis l'expulsion des Rois. Sur ce modele, dix Magistrats qu'on créa sous le nom de Décemvirs avec une autorité absolue, rédigerent les loix des XII Tables, qui sont le fondement & la source du Droit Romain.

§ XVIII. *Mort de Xerxès tué par Artabane. Son caractere.*

Le mauvais succès qu'avoit eu Xerxès dans son expédition contre la Grece, & qui avoient continué depuis, lui abattirent enfin le courage. Renonçant à tout projet de guerre & de conquête, il se livra entiérement au luxe & à la mollesse, & ne pensa plus qu'à ses plaisirs. * Artabane, Hyrcanien de naissance, Capitaine de ses Gardes, & depuis long-temps un de ses premiers favoris, s'apperçut que cette conduite lui avoit attiré le mépris de ses sujets, & crut que c'étoit une occasion favorable de conspirer contre son Maître; & il porta ses vues ambitieuses jusqu'à se flater de remplir sa place, & de monter sur son trône. Une autre raison put bien aussi le porter à ce crime. Xerxès lui avoit ordonné de faire mourir Darius, l'aîné de ses fils; l'histoire ne nous apprend point pour quelle raison. Comme cet ordre avoit été donné au milieu d'un repas,

AN. M. 3531.
AV. J.C. 473.
Ctes. cap. 2. Diod. lib. 11. p. 52. Justin. lib. 3. cap. 1.

* *Ce n'est pas Artabane oncle de Xerxès.*

Aristot. Politic. lib. 5. cap. 10. pag. 404.

XERXÈS. & dans la chaleur du vin, il crut que Xerxès l'oublieroit, & il ne se hâta pas de l'exécuter. Mais il se trompa : le Roi se plaignit de n'avoir point été obéi. Artabane craignit donc son ressentiment, & crut devoir le prévenir. Il engagea dans son complot Mithridate, l'un des Eunuques du palais, & grand Chambellan du Roi; &, par son moyen, il entra dans la chambre où couchoit le Prince, & le tua pendant qu'il dormoit. Delà il alla trouver Artaxerxe, troisieme fils de Xerxès. Il lui apprit le meurtre de son pere, & en chargea Darius son frere aîné, comme si l'impatience de régner l'eût porté à commettre ce parricide. il ajoutoit que, pour se mettre pleinement en sûreté, son dessein étoit de se défaire encore de lui ; qu'ainsi il étoit nécessaire qu'il se tînt sur ses gardes. Ces discours ayant fait sur Artaxerxe, encore jeune, toute l'impression que souhaitoit Artabane, il alla sur le champ dans l'appartement de son frere ; & soutenu par Artabane & ses gardes, il l'égorgea. Hystaspe, second fils de Xerxès, étoit celui à qui la couronne appartenoit après Darius; mais comme il se trouvoit alors dans la Bactriane, dont il étoit Gouverneur, Artabane mit Artaxerxe sur le trône, dans l'intention de ne l'y laisser que jusqu'à ce qu'il eût formé un parti assez fort pour l'en chasser, & y monter lui-même. La grande au-

torité dont il avoit joui, lui avoit acquis un grand nombre de créatures. Il avoit, outre cela, ſept fils, tous grands de taille, bien faits, pleins de force & de courage, & élevés aux plus grandes dignités de l'Empire. Le ſecours qu'il s'en promettoit, étoit principalement ce qui l'avoit porté à ce deſſein ambitieux. Mais, pendant qu'il ſe hâtoit de l'amener à ſa fin, Artaxerxe ayant découvert ce complot, par le moyen de Mégabyſe qui avoit épouſé une de ſes ſœurs, travailla à le prévenir, & le tua avant qu'il eût pu exécuter ſa trahiſon. Par ſa mort, ce Prince s'affermit dans la poſſeſſion du Royaume. XERXÈS.

Nous venons de voir périr Xerxès, un des Princes les plus puiſſans qui aient jamais été. Je n'ai pas beſoin de prévenir le Lecteur ſur le jugement qu'il en faut porter. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant ſelon les hommes : le plus vaſte Empire qui fût alors ſur la terre, des richeſſes immenſes, des armées de terre & de mer dont le nombre paroît incroyable. Tout cela eſt autour de lui, non en lui, & n'ajoute rien à ſes qualités naturelles. Mais, par un aveuglement trop ordinaire aux Grands & aux Princes, nés dans l'abondance de tous les biens, avec une puiſſance ſans bornes, dans une gloire qui ne lui avoit rien couté, il s'étoit ac-

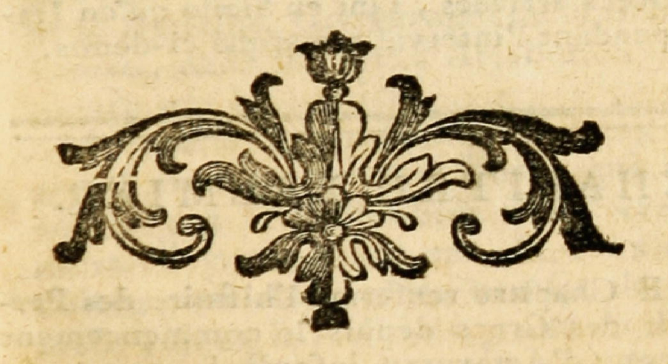
XERXÈS.

coutumé à juger de ſes talens & de ſon mérite perſonnel par les dehors de ſa place & de ſon rang. Il mépriſe les ſages conſeils d'Artabane, ſon oncle, & de Démarate, qui ſeuls ont le courage de lui dire la vérité ; & il ſe livre à des courtiſans adorateurs de ſa fortune, & uniquement occupés à le flater dans ſes paſſions. Il meſure & prétend régler le ſuccès de ſes entrepriſes ſur l'étendue de ſon pouvoir. La ſoumiſſion ſervile de tant de peuples ne pique plus ſon ambition ; & dégoûté d'une obéiſſance trop prompte & trop facile, il ſe plait à exercer ſa domination ſur les élémens, à percer les montagnes, & à les rendre navigables, à châtier la mer, pour avoir rompu ſon pont, à entreprendre follement d'en captiver les flots par des chaînes qu'il y fait jeter. Plein d'une vanité puérile & d'un orgueil ridicule, il ſe regarde comme le maître de la nature : il croit qu'aucun peuple n'oſera attendre ſon arrivée : il compte avec une préſomptueuſe & folle aſſurance ſur les millions d'hommes & de vaiſſeaux qu'il traîne après lui. Mais quand, après la bataille de Salamine, il vit les triſtes reſtes & les honteux débris de ſes troupes innombrables répandues dans toute la Grece, * il

* Stratuſque per totam paſſim Græciam Xerxes intellexit, quantùm ab exercitu turba diſtaret. *Senec. de benef. lib. 6. cap. 32.*

comprit quelle différence il y avoit entre une armée & une foule d'hommes. En un mot, pour bien juger de Xerxès, il ne faut que le mettre à côté d'un ſimple bourgeois d'Athènes, d'un Miltiade, d'un Thémiſtocle, d'un Ariſtide. D'un côté, eſt tout le bon ſens, la prudence, l'habileté dans le métier de la guerre, le courage, la grandeur d'ame : de l'autre, on ne voit que vanité, orgueil, entêtement, une baſſeſſe de ſentimens qui fait pitié, & quelquefois même une brutalité & une barbarie qui font horreur.

XERXÈS.





LIVRE SEPTIÉME.

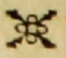
Artaxerxe Longue-main.

CE Livre renferme dans les chapitres I & III, l'hiſtoire des Perſes & des Grecs pendant quarante-huit ans & quelques mois, qui eſt le temps que dura le regne d'Artaxerxe *Longue-main* : dont les ſix dernieres années concourent avec les ſix premieres de la guerre du Péloponnèſe. Cet eſpace s'étend depuis l'an du monde 3531 juſqu'à l'an 3579.

Le II Chapitre renferme les autres affaires des Grecs arrivées, tant en Sicile qu'en Italie, pendant l'intervalle marqué ci-deſſus.

CHAPITRE PREMIER.

CE Chapitre renferme l'hiſtoire des Perſes & des Grecs depuis le commencement du regne d'Artaxerxe juſqu'à la guerre du Péloponnèſe, qui commença la 42e année du regne de ce Prince.



§ I. *Artaxerxe détruit le parti d'Artabane, & celui d'Hystaspe son frere aîné.*

LONGUE-MAIN.

Les Historiens Grecs donnent à ce Prince le surnom de *Longue-main*, selon Strabon, à cause que ses mains étoient si longues, qu'étant tout droit, il en pouvoit toucher ses genoux; selon Plutarque, parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre. A cela près, il passoit pour le plus bel homme de son temps: mais on vantoit encore plus sa bonté & sa générosité. Il régna près de quarante-neuf ans.

AN. M. 3531. AV. J. C. 473. *Lib.* 15. *p.* 735. *In Artax. p.* 1011.

Quoiqu'Artaxerxe se vît délivré, par la mort d'Artabane, d'un dangereux compétiteur, il lui restoit encore deux obstacles à vaincre, avant que d'être paisible possesseur de la couronne: l'un dans son frere Hystaspe, Gouverneur de la Bactriane; l'autre, dans le parti d'Artabane. Il commença par le dernier.

Ctes. cap. 10.

Artabane avoit laissé sept fils, & un grand nombre de partisans, qui ne tarderent pas à s'assembler pour venger sa mort. Il y eut entre eux & ceux qui tenoient pour Artaxerxe, une sanglante bataille, dans laquelle un grand nombre de nobles Persans perdirent la vie. Artaxerxe ayant pris enfin le dessus, extermina ceux qui étoient entrés dans cette conjuration. Il tira sur-tout une vengeance exemplaire

ARTAXERXE

Plut. in Artax. pag. 1019.

de ceux qui avoient eu part au meurtre de son pere, & particuliérement de l'Eunuque Mithridate qui l'avoit trahi. Il le fit mourir du supplice des auges ; ce qui se faisoit de cette maniere. On mettoit le criminel à la renverse dans une auge ; & après l'avoir fortement attaché aux quatre coins, on le couvroit d'une autre auge, à la réserve de la tête, des pieds & des mains, qui sortoient par des trous faits exprès. Dans cette posture incommode, on lui présentoit la nourriture nécessaire, qu'on le forçoit de prendre malgré lui : pour boisson, on lui donnoit du miel détrempé dans du lait, & on lui en frottoit tout le visage, ce qui attiroit sur lui une quantité incroyable de mouches, d'autant plus qu'il étoit toujours exposé aux rayons ardens du soleil. Les vers, engendrés de ses excrémens, lui rongeoient les entrailles au-dedans. Ce supplice duroit ordinairement quinze ou vingt jours, pendant lesquels le patient souffroit des tourmens indicibles.

Ctes. cap 31.

Artaxerxe ayant dissipé le parti d'Artabane, se trouva en état d'envoyer une armée dans la Bactriane qui soutenoit le parti de son frere ; mais il n'y eut pas le même succès. Les deux armées en étant venues aux mains, Hystaspe conserva si bien son terrain, que, s'il ne remporta pas la victoire, il n'eut aussi aucun dé-

ſavantage ; de ſorte que les deux armées ſe ſéparerent avec un ſuccès égal, & ſe retirerent chacune de ſon côté pour ſe préparer à un ſecond combat. Artaxerxe ayant aſſemblé une plus grande armée que ſon frere, & ayant d'ailleurs tout l'Empire pour lui, le défit dans une ſeconde bataille, & ruina entiérement ſon parti. Cette victoire le rendit paiſible poſſeſſeur de l'Empire.

Diod. lib. 11. pag. 54.

Pour ſe maintenir, il dépoſa tous les Gouverneurs des villes & des provinces, qu'il ſoupçonnoit avoir eu quelque liaiſon avec l'un ou l'autre des partis qu'il venoit d'exterminer, & il leur en ſubſtitua d'autres en qui il avoit une parfaite confiance. Il s'appliqua enſuite à réformer les abus & les déſordres qui s'étoient introduits dans le gouvernement. Par une conduite ſi pleine de ſageſſe & de zele pour le bien public, il s'acquit bientôt une grande réputation & une grande autorité, & il s'attira l'amour de ſes ſujets, qui eſt le principal ſoutien du pouvoir des Souverains.

§ II. *Thémiſtocle ſe réfugie vers Artaxerxe.*

AN. M. 3531

Ce fut vers ce Prince, que Thémiſtocle ſe réfugia, ſelon Thucydide, & au commencement de ſon regne : car d'autres Auteurs, comme Strabon, Plutarque, Dio-

ARTAXERXE

dore, placent cet événement ſous Xerxès ſon prédéceſſeur. M. Prideaux ſe range de leur côté ; & il croit auſſi que l'Artaxerxe, dont nous parlons, eſt le Prince que l'Ecriture appelle Aſſuérus, & dont Eſther fut l'épouſe : au lieu que nous ſuppoſons, avec le ſavant Uſſérius, que ce fut Darius, fils d'Hyſtaſpe, que cette illuſtre Juive épouſa. J'ai déja déclaré bien des fois que je n'entrois point dans ces ſortes de diſputes. Je m'en tiens donc ſur la retraite de Thémiſtocle en Perſe, auſſi-bien que ſur l'hiſtoire d'Eſther, au ſentiment d'Uſſérius, mon guide ordinaire.

Thucyd. lib. 1. p. 90. 91. Plut. in Themiſt. p. 125-127. Diod. lib. 11. p. 42-44. Corn. Nep. in Themiſt. cap. 8-10.

Nous avons vu que Thémiſtocle s'étoit retiré chez Admète, Roi des Moloſſes, qui l'avoit fort bien reçu. Les Athéniens & les Lacédémoniens ne l'y laiſſerent pas en repos, & le redemanderent à ce Prince, avec menaces, s'il le refuſoit, de porter la guerre dans ſon pays. Admète, qui ne vouloit point s'attirer ſur les bras de ſi formidables ennemis, & encore moins trahir ſon hôte, l'avertit du danger où il étoit, & favoriſa ſa fuite. Thémyſtocle arriva par terre à Pydne, ville de la Macédoine, & là il s'embarqua ſur un vaiſſeau marchand qui alloit en Ionie. Il n'étoit point connu des paſſagers. Ce vaiſſeau ayant été porté par la tempête près de l'île de Naxe, qui étoit alors aſſiégée par les Athéniens, le preſſant danger où il ſe vit,

l'obligea de déclarer qui il étoit au maître du vaisseau & au Pilote ; & tant par prieres que par menaces, il les força de passer outre, & de tenir la route d'Asie.

LONGUE-MAIN.

Thémistocle put se souvenir alors d'un mot que son pere lui avoit dit lorsqu'il étoit encore fort jeune, pour l'avertir de ne pas compter beaucoup sur la faveur du peuple. Ils se promenoient ensemble le long du port. En lui montrant de vieilles galeres jetées & abandonnées sur le rivage : *Voyez-vous, mon fils*, lui dit-il, *voilà comment le peuple en use à l'égard de ses conducteurs, quand il n'en tire plus aucun service.*

Plut. in Themist. pag. 112.

Il arriva donc à Cumes, île d'Éolie, dans l'Asie Mineure. Le Roi de Perse avoit mis sa tête à prix, & promis deux cens talens à qui la lui livreroit. Toute la côte étoit pleine de gens qui l'observoient pour le prendre. Il s'enfuit à Æges, petite ville d'Éolie, où il n'étoit connu de personne que de son hôte Nicogène, le plus riche du pays, & qui avoit de grandes relations avec tous les Seigneurs de la Cour de Perse. Il demeura quelques jours chez lui, jusqu'à ce qu'il le fît conduire en sûreté & avec une bonne escorte à Suse, dans un de ces chariots couverts, dans lesquels les Perses, qui étoient fort jaloux, avoient accoutumé de mener leurs femmes ; ceux qui le conduisoient, publiant qu'ils me-

Deux cent mille écus.

noient à un grand Seigneur de la Cour une jeune Dame Grecque.

Quand il fut arrivé à la Cour de Perse, il s'adressa au Capitaine des Gardes, & lui dit qu'il étoit Grec de nation, & qu'il venoit pour parler au Roi d'affaires importantes qui regardoient son service. L'Officier l'avertit d'une cérémonie, dont il savoit que quelques Grecs étoient blessés, mais qui étoit absolument nécessaire pour parler au Prince en personne : c'étoit de se prosterner profondément devant lui. » Car, dit-» il, notre loi nous ordonne d'honorer » ainsi le Roi, & de l'adorer comme une » image vivante du Dieu immortel qui » entretient & conserve toutes choses ». Thémistocle y consentit. Quand on l'eut admis à l'audience, il se prosterna profondément devant le Roi, & l'adora; puis se relevant : « Grand * Roi, dit-il » par un truchement, je suis Thémistocle » Athénien, qui, ayant été banni par les » Grecs, vient ici chercher un asyle. J'ai » fait, à la vérité, beaucoup de maux » aux Perses, mais je ne leur ai pas moins » fait de bien par les salutaires avis que » je leur ai fait donner plus d'une fois; » & je suis en état de leur rendre encore » de plus grands services que jamais.

* *Thucydide lui fait dire à peu près les mêmes choses, mais dans une lettre qu'il avoit écrite au Roi, avant que de lui parler.*

LONGUE-MAIN.

» Mon sort est entre vos mains ; vous » pouvez montrer ici, ou votre clémence, » ou votre colere. Par l'une, vous sauverez » votre suppliant ; par l'autre, vous perdrez » le plus grand ennemi de la Grece ».

Le Roi ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens & pour sa hardiesse : mais on dit qu'avec ses amis il se félicita de cette aventure, comme d'un très-grand bonheur, & qu'il pria son Dieu Arimanius d'envoyer toujours à ses ennemis de semblables pensées, & de les porter à se défaire ainsi de leurs plus grands personnages. On ajoute que, s'étant couché, l'excès de sa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi : *J'ai Thémistocle l'Athénien.*

Le lendemain, dès la pointe du jour, il manda les plus grands Seigneurs de sa Cour, & fit appeler Thémistocle, qui ne s'attendoit à rien que de triste, sur-tout depuis que l'un des Gardes, après qu'il eut entendu son nom, lui eut dit la veille dans la salle même du Roi qu'il venoit de quitter : *Serpent de Grece, plein de ruse & de malice, la fortune du Roi t'amene ici.* Mais la sérénité qui paroissoit sur le visage du Roi, ne lui annonçoit rien que d'heureux. En effet, il lui fit un accueil très-favorable ; & il lui dit qu'il commençoit par lui donner deux cens talens, somme qu'il avoit promise à quiconque le

Deux cens mille écus.

ARTAXERXE.

lui livreroit, & qui, par cette raiſon, lui étoit due, puiſqu'il avoit apporté lui-même ſa tête en ſe livrant à lui. Il lui ordonna enſuite de lui parler des affaires de la Grece. Mais Thémiſtocle ne pouvant s'expliquer que par le moyen d'un interpréte, pria le Roi de lui permettre d'apprendre la langue Perſane, eſpérant qu'alors il pourroit être en état d'expliquer mieux lui-même ce qu'il avoit à lui communiquer, qu'il ne le pouvoit faire par le moyen d'un autre. Il en eſt, dit-il, du diſcours de l'homme, comme d'une tapiſſerie à perſonnage, qui a beſoin d'être déployée & développée pour faire voir ce qu'elle renferme. Cette grace lui ayant été accordée, Thémiſtocle, dans l'eſpace d'un an, apprit ſi bien la langue du pays, qu'il parvint à parler Perſan plus élégamment que les Perſes mêmes, & fut en état dans la ſuite de s'entretenir avec le Roi ſans truchement. Ce Prince lui marqua une eſtime & une conſidération extraordinaire. Il lui fit épouſer une Dame des plus nobles familles de Perſe : il lui donna une maiſon & un équipage convenable, & lui aſſigna les revenus néceſſaires pour s'entretenir honorablement. Il le menoit avec lui à la chaſſe, le mettoit de tous ſes plaiſirs & de tous ſes divertiſſemens, & s'entretenoit ſouvent avec lui en particulier, juſqu'à donner de la jalouſie & de l'inquiétude aux grands Seigneurs de ſa Cour. Il le

présenta même aux Princesses, qui l'honorerent de leur affection, & lui donna les entrées chez elles. On rapporte, comme une marque particuliere de faveur, que, par son ordre spécial, il fut admis à entendre les leçons & les discours des Mages, & instruit par eux dans tous les secrets de leur philosophie.

On cite encore une autre preuve de son crédit. Démarate de Sparte, qui étoit dans ce même temps à la Cour, ayant eu ordre du Roi de lui demander un présent, il le supplia de lui permettre de faire son entrée à cheval dans la ville de Sardes, avec la tiare royale sur la tête. Vanité ridicule, également indigne de la noblesse d'un Grec, & de la simplicité d'un Lacédémonien ! Le Roi, choqué de l'insolence de cette demande, témoigna son mécontentement d'une maniere fort vive, & parut ne vouloir jamais lui pardonner : mais Thémistocle ayant intercédé pour lui, le remit dans ses bonnes graces.

Enfin, le crédit de Thémistocle fut si grand, que, sous les regnes suivans, où les affaires des Perses furent encore plus mêlées avec celles des Grecs, lorsque les Rois vouloient attirer quelque Grec à leur service, ils lui écrivoient, & lui promettoient, en propres termes, qu'il seroit plus grand que Thémistocle ne l'avoit été auprès du Roi Artaxerxe.

ARTAXERXE

On dit aussi que Thémistocle, parvenu à ce haut degré de faveur, honoré & recherché de tout le monde qui s'empressoit de lui faire la cour, dit un jour à ses enfans, voyant sa table magnifiquement servie : *Mes enfans, nous périssions, si nous n'eussions péri.*

Mais enfin, comme on crut que l'intérêt du Roi demandoit que Thémistocle fît son séjour dans quelqu'une des villes de l'Asie Mineure, pour y être à portée de lui rendre service dans l'occasion, on l'envoya à Magnésie, située sur le Méandre, & on lui assigna pour son entretien, outre tous les revenus de cette ville, qui étoient de cinquante * talens par an, ceux de Myunte & de Lampsaque. L'une de ces villes devoit lui fournir son pain, l'autre son vin, la troisieme sa viande. Quelques auteurs en ajoutent deux autres, pour ses meubles & pour ses habits. Telle étoit la coutume des anciens Rois d'Orient : au lieu de pensions, ils donnoient à ceux qu'ils vouloient gratifier, des villes, & quelquefois même des provinces, qui, sous le nom de pain, de vin, &c., devoit leur fournir abondamment tout ce qui étoit nécessaire pour entretenir leur maison & leur train avec magnificence. Thémistocle passa quelques années à Magnésie dans l'abondance & dans la splendeur, jusqu'à ce qu'il y finît ses jours

* *Cinquante mille écus.*

de la maniere que l'on verra dans la suite.

LONGUE-MAIN.

§ III *Cimon commence à paroître à Athènes. Ses premiers exploits. Double victoire remportée contre les Perses près du fleuve Eurymédon. Mort de Thémistocle.*

Athènes, qui venoit de perdre un de ses plus considérables citoyens & de ses meilleurs Généraux, par la retraite de Thémistocle, chercha à réparer cette perte, en confiant le commandement des armées à Cimon, qui ne lui étoit point inférieur en mérite.

AN. M. 3533. Av. J. C. 471. *Diod. lib.* 11. *p.* 45. *Plut. in Cim. p.* 482. 483.

Ses premiere années ne lui avoient pas fait d'honneur, ni donné de lui une grande idée. L'exemple de cet illustre Athénien, dont la jeunesse fut fort décriée, & qui, dans la suite, se fit un si grand nom, montre que les dérangemens de cet âge ne doivent pas faire désespérer d'un jeune homme, sur-tout lorsqu'on y remarque un fonds d'esprit, un bon cœur, des inclinations droites, & de l'estime pour les personnes de mérite. Or, tel étoit le caractere de Cimon. Sa mauvaise réputation ayant indisposé le peuple contre lui, il en fut d'abord très mal reçu; & rebuté d'un si fâcheux accueil, il songeoit à renoncer absolument aux affaires publiques. Aristide, découvrant en lui de grandes qualités à travers ses défauts, le consola, lui rendit l'espérance, le remit dans la voie,

Plut. in Cim. pag. 480.

s'appliqua particuliérement à le former, & ne contribua pas peu, par les instructions qu'il lui donna, & par l'affection qu'il ne cessa de lui témoigner, à le rendre tel qu'on le vit dans la suite : service des plus importans qu'il pût rendre à sa patrie.

Ibid. pag. 481.

Plutarque observe qu'après ses premiers écarts, il n'y eut rien dans les mœurs de Cimon, que de grand & de noble : qu'il ne céda ni à Miltiade en courage & en hardiesse, ni à Thémistocle en prudence & en bon sens, mais qu'il fut plus juste & plus homme de bien que ni l'un ni l'autre ; & que ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires, il les surpassa de beaucoup tous deux dans les vertus morales.

Ce seroit un grand avantage pour un État, que ceux qui excellent dans chaque profession, se fissent un plaisir & un devoir d'instruire & de former les jeunes gens en qui ils connoissent de bonnes dispositions. Par-là ils trouveroient le moyen de continuer à la patrie leurs services, même après leur mort, & d'y perpétuer par leurs Eleves le goût du vrai mérite, & la pratique des bonnes regles.

Peu de temps après la retraite de Thémistocle, les Athéniens ayant mis en mer une flote sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, conquirent Éione sur le Strymon, Amphipolis, & d'autres

endroits de la Thrace ; &, comme ce pays étoit très-fertile, Cimon y établit une colonie, & y fit passer dix mille Athéniens.

LONGUE-MAIN.

Le sort d'Éione est trop singulier, pour n'être pas rapporté ici. Bogès * en étoit gouverneur pour le Roi de Perse. Il témoigna à son maître un attachement & une fidélité qui a peu d'exemples. Assiégé par Cimon & par les Athéniens, il pouvoit faire une capitulation honorable, & se retirer en Asie avec tous ses effets & toute sa famille. Il ne crut pas qu'en honneur il le pût faire, & résolut de périr plutôt que de se rendre. Il essuya de rudes attaques, & se défendit toujours avec un courage incroyable. Quand il vit que les vivres lui manquoient absolument, il jetta du haut des murs dans le fleuve Strymon, tout l'or & l'argent qui étoit dans la ville ; puis il fit allumer un bûcher, & ayant égorgé sa femme & ses enfans, & tous ceux qui composoient sa maison, il les fit jeter au milieu des flammes, & s'y précipita lui-même. Le Roi ne cessoit d'admirer & de déplorer en même temps une si merveilleuse générosité. Les païens pouvoient l'appeler ainsi : mais c'est plutôt férocité & barbarie.

Herod. lib. 6. cap. 107. Plut. pag. 482.

* *Plutarque l'appelle Buris. Hérodote paroît placer cette Histoire sous Xerxès : mais il y a plus d'apparence qu'elle est arrivée sous Artaxerxe son successeur.*

ARTAXERXE

Cimon ſe rendit maître auſſi de l'île de Scyros, où il trouva les os de Théſée, fils d'Egée, qui, s'enfuyant d'Athènes, s'étoit retiré dans cette ville, & y étoit mort. Un oracle avoit ordonné qu'on en fît la recherche. Il les fit charger dans ſa galere, les orna magnifiquemenr, & les porta ainſi dans ſa patrie, près de huit cens ans depuis que Théſée en étoit parti. Le peuple les reçut avec de grandes marques de joie; &, pour conſerver la mémoire de cet événement, il établit une diſpute de poëtes tragiques, qui fut très-célébre, & qui contribua beaucoup à perfectionner le théâtre, par l'émulation qu'elle jeta entre les écrivains dont les tragédies y étoient repréſentées. Car Sophocle, encore jeune, ayant fait jouer alors ſa premiere piece, l'Archonte, qui préſidoit à ces jeux, voyant parmi les ſpectateurs de grandes brigues & de grandes partialités, engagea Cimon & les autres Généraux ſes collegues, qui tous étoient au nombre de dix, un de chaque Tribu, à faire la fonction de Juges. Le prix fut adjugé à Sophocle; ce qui cauſa un ſi grand chagrin & une ſi grande douleur à Eſchyle, qui juſques-là avoit primé ſur le théâtre, qu'il ne put plus ſouffrir le ſéjour d'Athènes. Il en partit, ſe retira en Sicile & y mourut.

Plut. in Cim. p. 484.

Les alliés avoient fait quantité de priſonniers ſur les Barbares, dans les villes de

Seſte & de Byzance ; & , pour faire honneur à Cimon , ils le prierent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les priſonniers tout nuds, & de l'autre tous leurs ornemens & toutes leurs dépouilles. Les alliés ſe plaignirent d'abord de ce partage , comme y trouvant trop d'inégalité : mais Cimon leur donna le choix. Ils prirent ſans héſiter les ornemens des Perſes, & laiſſerent les priſonniers aux Athéniens. Cimon partit donc avec le lot qui étoit reſté , paſſant pour un homme fort mal habile & mal entendu à faire des partages. Car les alliés emportoient beaucoup de chaînes, de colliers & de bracelets d'or , quantité de riches vêtemens & de beaux manteaux de pourpre ; & les Athéniens n'avoient pour leur part que des corps tout nuds , & qui étoient peu propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Phrygie & de la Lydie les parens & les amis de ces priſonniers , qui les racheterent juſqu'au dernier avec de groſſes ſommes d'argent ; de ſorte que, des deniers provenus de cette rançon , Cimon eut de quoi entretenir ſa flote quatre mois , & qu'il y eut encore beaucoup d'or de reſte pour le tréſor public, ſans compter ce qui lui en revint à lui-même. Il prenoit plaiſir, dans la ſuite, à raconter lui-même cette aventure à ſes amis, & il la rapportoit toujours avec une ſorte de complaiſance.

ARTAXERXE

Plut. in Cim. p. 484. Corn. Nep. in Cim. cap. 4. Athen. lib. 12. p. 533.

Il faisoit de ses biens un usage, que le rhéteur Gorgias marque en peu de mots, mais d'une maniere vive & élégante. * *Cimon*, dit-il, *amassoit des richesses pour s'en servir, & il s'en servoit pour se faire estimer & honorer.* On peut voir ici en passant, quel étoit le but, quelle étoit l'ame des plus belles actions du paganisme, & combien Tertullien avoit raison de définir un païen, quelque parfait qu'il parût, un animal vain & glorieux : *Animal gloriæ.* Cimon vouloit que ses vergers & ses jardins fussent ouverts en tout temps aux citoyens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table servie frugalement, mais honnêtement. Elle ne ressembloit en rien à ces tables somptueuses & délicates, où l'on n'admet que des personnes de distinction & en petit nombre, uniquement pour faire parade de sa magnificence ou de son bon goût. La sienne étoit simple, mais abondante, & tous les pauvres bourgeois de la ville y étoient indifféremment reçus. En bannissant ainsi de ses repas tout ce qui sentoit le faste, le luxe, les délices, il se ménageoit un fonds inépuisable, non-seulement pour les dépenses nécessaires de sa maison, mais pour les besoins de ses amis, de

* Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα κτᾶσθαι μὲν ὡς χρῷτο, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμῷτο.

fes domeftiques, & d'un très-grand nombre de citoyens, montrant par-là qu'il connoiffoit bien mieux que la plupart des riches, la deftination naturelle des richeffes, & leur véritable ufage.

LONGUE-MAIN.

Il fe faifoit toujours fuivre de quelques domeftiques, qui avoient ordre de gliffer fecrétement quelque piece d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit, & de donner des habits à ceux qui en manquoient. Souvent auffi il pourvut à la fépulture de ceux qui étoient morts fans avoir laiffé de quoi fe faire inhumer. Et ce qui eft admirable, & que Plutarque ne manque pas d'obferver, c'eft qu'il ne faifoit point tout cela pour fe rendre puiffant parmi le peuple, ni pour acheter fes fuffrages; puifqu'en toute occafion on le vit toujours déclaré pour la faction contraire, c'eft-à-dire, pour celle des citoyens les plus confidérables par leurs richeffes & par leur crédit.

Quoiqu'il vît tons les autres Gouverneurs de fon temps enrichis par les concuffions & par les voleries qu'ils faifoient fur le public, il fe maintint pourtant toujours incorruptible, conferva fes mains pures, non-feulement de toute concuffion, mais encore de tout préfent, & continua jufqu'à la fin de fa vie de faire & de dire gratuitement, & fans aucune vue d'intérêt,

Plut. in Cim. p. 485.

ARTAXERXE

tout ce qui étoit utile & expédient pour la République.

Cimon joignoit à beaucop d'autres excellentes qualités, un grand ſens, une rare prudence, & une profonde connoiſſance du génie & du caractere des hommes. Outre les ſommes d'argent auxquelles chacun des alliés étoit taxé, ils devoient encore fournir un certain nombre d'hommes & de vaiſſeaux. Pluſieurs d'entr'eux, qui, depuis la retraite de Xerxès, ne reſpiroient plus que le repos, & ne ſongeoient plus qu'à cultiver leurs terres, pour ſe délivrer des fatigues & des dangers de la guerre, aimoient mieux fournir de l'argent que des hommes, & laiſſoient aux Athéniens le ſoin de remplir de ſoldats & de rameurs les vaiſſeaux qu'ils étoient obligés de donner. Les autres Généraux, ſans prévoyance & ſans vue pour l'avenir, les chagrinerent d'abord, & voulurent les réduire à l'exécution littérale du traité. Cimon, quand il fut en place, garda une conduite toute oppoſée. Il les laiſſa jouir tranquillement de la paix, ſentant bien que les alliés, de braves guerriers qu'ils étoient auparavant, ne ſeroient plus propres qu'au labourage & au trafic, pendant que les Athéniens, qui auroient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriroient de plus en plus, & deviendroient de jour en jour plus puiſſans. Ce

LONGUE-MAIN.

qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver ; & ce furent ces peuples mêmes qui, à leurs propres frais & dépens, se donnerent des maîtres ; & de compagnons & d'alliés qu'ils étoient, devinrent en quelque sorte sujets & tributaires des Athéniens.

AN. M. 3534.
AV. J.C. 470.
Plut. in Cim. pag 485-487.
Thucyd. lib. I. *p.* 66.
Diod. lib. XI. *p.* 45-47.

Il n'y eut jamais de Capitaine Grec qui rabaissât la fierté & la puissance du grand Roi de Perse, comme le fit Cimon. Après que les Barbares eurent été chassés de la Grece, il ne leur laissa pas le temps de respirer, mais il les poursuivit vivement avec une flote de plus de deux cens voiles, leur enleva leurs plus fortes places, & leur débaucha tous leur alliés, ensorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le Roi de Perse dans toute l'Asie, depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphylie. Poussant toujours sa pointe, il eut la hardiesse d'aller attaquer la flote ennemie, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle étoit près de l'embouchure du fleuve Eurymédon, composée de trois cent cinquante voiles, & soutenue de l'armée de terre campée sur le rivage. Elle fut bientôt mise en déroute. On prit plus de deux cens vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Plusieurs des Perses s'étoient jetés hors de leurs vaisseaux pour aller joindre leur armée de terre qui étoit sur le rivage. C'étoit une entreprise très-hazardeuse, que de tenter une descente en présence

de l'ennemi, & de mener des troupes déja fatiguées par un long combat contre des troupes fraîches & supérieures en nombre. Mais Cimon, voyant que toute l'armée demandoit d'aller contre les Barbares, crut devoir profiter de l'ardeur de ses soldats, que ce premier succès avoit extrêmement animés. Il les mit donc à * terre, & il les mena droit contre les Barbares qui les attendirent de pied ferme, & soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur; mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand: on fit un nombre infini de prisonniers & un butin immense. Cimon ayant, dans un seul jour, remporté deux victoires, qui égaloient presque la gloire des deux journées de Salamine & de Platée, alla pour y mettre le comble, au-devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens qui venoient de Cypre pour joindre la flote des Perses, & ne savoient rien de ce qui s'étoit passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, & presque tous les soldats tués ou noyés.

Cimon, après ces glorieux exploits, retourna triomphant à Athènes, & employa une partie des dépouilles à fortifier

* *On ne voit pas que les Anciens se servissent de chaloupes pour faire leurs descentes, apparemment parce que leurs galeres étant plates, abordoient sans peine.*

le

le port & à embellir la ville. Digne usage des richesses qu'un Général amasse dans ses campagnes, & qui lui fait, sans comparaison, beaucoup plus d'honneur que s'il les employoit à se bâtir à lui-même de magnifiques palais, qui tôt ou tard passeroient à des étrangers, au lieu que ces ouvrages construits pour l'utilité publique, lui appartiennent en quelque maniere pour toujours, & font passer son nom jusqu'à la postérité la plus reculée. De tels embellissemens dans une ville plaisent infiniment au peuple, toujours sensible, comme on le sait, à ces sortes de décorations; & c'est, comme Plutarque l'observe en parlant de Cimon, un des moyens les plus sûrs, & en même temps les plus légitimes, de gagner son amitié, & de s'en faire estimer. *Plut. de ger. rep. pag. 818.*

L'année suivante, ce Général fit voile vers l'Hellespont; & ayant chassé les Perses de la Quersonnèse de Thrace dont ils s'étoient emparés, il soumit aux Athéniens ce pays-là, quoiqu'il y eût lui-même plus de droit, du chef de Miltiade son pere, qui en avoit eu la souveraineté. Il attaqua ensuite ceux de l'île de Thase, qui s'étoient révoltés contre les Athéniens, & défit leur flote. Ils soûtinrent leur révolte avec un acharnement qui a peu d'exemples. Comme s'ils avoient affaire à des ennemis cruels & barbares, dont ils eussent eu

AN. M. 3535. Av. J.C. 469. *Plut. in Cim. p. 487. Thucyd. lib. 1. p. 66. 67. Diod. lib. 11. p. 53.*

Polyaen. Strat. lib. 2.

ARTAXERXE

les dernieres extrêmités à craindre, ils décernerent peine de mort contre le premier qui parleroit de traiter avec les Athéniens. Le siége dura trois ans, & fit souffrir à ces malheureux citoyens tous les plus cruels maux de la guerre, sans pouvoir vaincre leur opiniâtreté. Les femmes seconderent leurs efforts avec la même ardeur; &, comme on manquoit de cordes pour les machines, elles couperent toutes de bon cœur leurs chevelures, & les employerent à cet usage. La famine étant devenue extrême dans la ville, enlevoit tous les jours un grand nombre d'habitans. Hégétoride Thasien, voyant avec douleur périr ses concitoyens, n'hésita point à sacrifier sa vie pour le salut de sa ville. Il se mit la corde au cou, & se présentant à l'assemblée: « Mes compatriotes, dit-il, faites » de moi ce qu'il vous plaira, & ne m'é» pargnez pas, si vous le jugez à propos: » mais sauvez le reste du peupe par ma » mort, en abolissant la loi meurtriere » que vous avez publiée contre votre » propre intérêt ». Les Thasiens, touchés de ce discours, abolirent la loi, & n'eurent garde de souffrir qu'il en coûtât la vie à un si généreux citoyen. Ils se rendirent aux Athéniens, qui leur laisserent la vie sauve, & se contenterent de démanteler leur ville.

Polyan. lib. 8.

Après que Cimon eut débarqué ses

troupes ſur le rivage oppoſé de la Thrace, il ſe ſaiſit de toutes les mines d'or de ce côté-là, & ſoumit tout ce pays juſqu'en Macédoine. Il auroit pu en tenter la conquête, & il paroît qu'il ne lui auroit pas été difficile de ſe rendre maître d'une partie de ce Royaume, s'il eût voulu profiter de l'occaſion. Auſſi, pour l'avoir négligée, fut-il, à ſon retour à Athènes, appelé en jugement, comme s'il ſe fût laiſſé corrompre par l'argent des Macédoniens & d'Alexandre leur Roi. Il étoit bien éloigné d'une telle prévarication, & il ſe juſtifia pleinement.

Les conquêtes de Cimon, & la puiſſance des Athéniens qui prenoit tous les jours de nouveaux accroiſſemens, donnoient beaucoup d'inquiétude à Artaxerxe. Pour en prévenir les ſuites, il ſongea à envoyer Thémiſtocle dans l'Attique, à la tête d'une nombreuſe armée, & il lui en fit faire la propoſition.

AN. M 3538.
AV. J. C. 466.
Thucyd. lib. 1. p. 92.
Plut. in. Themiſt. p. 127.

Thémiſtocle ſe trouva dans un grand embarras. D'un côté, la vue des bienfaits & des faveurs dont le Roi l'avoit comblé, la parole poſitive qu'il lui avoit donnée de le ſervir avec zele dans l'occaſion, l'ordre preſſant du Roi qui le ſommoit de ſa promeſſe, ne lui laiſſoient pas la liberté de refuſer cette commiſſion. D'un autre côté, l'amour de la patrie que les mauvais traitemens & l'injuſtice de ſes citoyens n'a-

voient pu étoufer en lui, la peine qu'il avoit à flétrir la gloire de ses grandes actions & de ses anciens trophées par une si honteuse démarche ; peut-être aussi la crainte de ne pas réussir dans une guerre où il auroit en tête d'excellens Généraux, & sur-tout Cimon, qui jusques-là avoit toujours été aussi heureux que brave : toutes ces pensées ne lui permettoient pas de se déclarer contre sa patrie dans une entreprise, dont le succès, quel qu'il fût, ne pouvoit tourner qu'à sa honte.

Pour se délivrer de ce cruel embarras, il résolut de mettre * fin à sa vie, ne trouvant que cet unique moyen de ne point manquer à ce qu'il devoit à sa patrie, ni à ce que le Prince avoit droit d'exiger de lui. Il fit donc un sacrifice solemnel, auquel il invita tous ses amis ; & après les avoir embrassés, & leur avoir dit les derniers adieux, il but du sang de taureau ; ou, selon d'autres, il avala un poison fort prompt, & mourut ainsi à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans, dont il avoit passé la plus grande partie dans le gouvernement de la République & dans le commandement des armées Le Roi, ayant appris la cause & la maniere de sa mort, l'estima & l'admira encore davantage, & continua de traiter favorablement ses amis & ses do-

Sic. de Senect. n. 72.

* *Les plus sages du Paganisme ne croyoient pas qu'il fût permis de se donner la mort à soi-même.*

mestiques. Mais cette mort inopinée mit obstacle au dessein qu'il avoit d'attaquer les Grecs. Les Magnésiens éleverent à Thémistocle, dans la place publique, un magnifique tombeau, & accorderent à ses descendans des priviléges & des honneurs particuliers. Ils en jouissoient encore du temps de Plutarque, c'est-à-dire, depuis près de six cens ans, & le tombeau subsistoit encore.

LONGUEMAIN.

Atticus, dans le beau dialogue de Cicéron, intitulé Brutus, réfute avec esprit & agrément la maniere tragique dont, après quelques Ecrivains, je viens de rapporter la mort de Thémistocle, prétendant que c'étoit une pure fiction, inventée par des Rhéteurs, lesquels, sur le simple bruit qui avoit couru que ce grand homme étoit mort de poison, avoient fourni le reste de leur propre fonds pour embellir ce récit, qui, sans cela, n'auroit eu rien d'intéressant, ni de piquant. Il s'en tient au sentiment de Thucydide, historien sensé qui étoit d'Athènes même, & presque contemporain. Cet Auteur ne dissimule pas, à la vérité, le bruit qui avoit couru du poison, mais il croit qu'il mourut simplement de maladie, & que ses amis transporterent secrétement ses os à Athènes, où, du temps de Pausanias, on voyoit encore son tombeau près du grand port. Ce récit paroît bien plus vraisemblable.

Brut. n. 42. 43.

Lib. 1. pag. 1.

ARTAXERXE

Thémistocle a été certainement un des plus grands hommes qui aient paru dans la Grece. Il avoit l'ame grande, un courage invincible, que le danger même rendoit plus ferme; une ardeur incroyable pour la gloire, & que l'amour du bien public sut pourtant quelquefois lui faire modérer, mais qui le porta aussi quelquefois trop loin; * une présence d'esprit, qui lui montroit dans l'instant même le parti qu'il falloit prendre; enfin une pénétration dans l'avenir, qui lui découvroit clairement les desseins les plus cachés des ennemis; qui lui faisoit prendre de loin des mesures justes pour les déconcerter, & qui lui inspiroit des vues nobles, grandes, hardies, étendues, pour l'honneur de sa patrie. Les qualités du cœur, qui sont les essentielles, lui manquoient: je veux dire la probité, la sincérité, la droiture, la bonne foi. Il ne fut pas aussi exempt de soupçons d'avarice, ce qui est une grande tache dans la vie d'un homme d'Etat.

Plut. in Themist. p. 121.

On rapporte de lui néanmoins une belle action & une belle parole, qui marquent un sentiment noble & desintéressé. ** Sa

* De instantibus, ut ait Thucydides, verissimè judicabat, & de futuris callidissimè conjiciebat. *Corn. Nep. in Themist. cap.* 1.

** Themistocles, cùm consuleretur utrum bono viro pauperi, an minùs probato diviti filiam collocaret: EGO VERO, inquit, MALO VIRUM QUI PECUNIA EGEAT, QUAM PECUNIAM QUÆ VIRO. *Cic. de Offic. lib.* 2. *n.* 71.

fille étant recherchée en mariage, il préféra un honnête homme pauvre, à un riche dont la réputation étoit suspecte; & il dit que dans le choix d'un gendre : *Il aimoit mieux du mérite sans bien, que du bien sans mérite.* LONGUE-MAIN.

§ IV. *Révolte de l'Egypte contre les Perses, soutenue par les Athéniens.*

Cependant les Egyptiens, pour se délivrer du joug des étrangers qu'ils ne portoient qu'avec une extrême impatience, se révolterent contre Artaxerxe, & prirent Inarus, Prince des Libyens, pour leur Roi. Ils appelerent à leur secours les Athéniens, qui ayant alors une flote de deux cens vaisseaux à l'île de Cypre, répondirent avec plaisir à cette invitation, & firent voile aussitôt vers l'Egypte, jugeant cette occasion très-favorable pour affoiblir la puissance des Perses en les chassant d'un si beau Royaume. AN. M. 3544. AV. J. C. 460. *Thucyd lib.* 1. *pag* 68. & 71. 72. *Ctes. cap.* 32-35. *Diod. lib.* 11 *pag.* 54-59.

A la nouvelle de cette révolte, Artaxerxe assembla une armée de trois cent mille hommes, résolu de marcher lui-même contre les rebelles. Ses amis lui ayant conseillé de ne point hazarder sa personne, il confia le soin de cette expédition à Achéménide, l'un de ses freres. Quand celui-ci fut arrivé en Egypte, il campa avec sa nombreuse armée sur les bords du Nil. Dans ces entrefaites, les AN. M. 3545. AV. J.C. 459.

ARTAXERXE Athéniens ayant défait en mer la flote des Perses & détruit ou pris cinquante de leurs vaisseaux, remonterent ce fleuve, mirent leurs troupes à terre sous le commandement de Charitimis leur Général, & s'étant joints à Inarus & à ses Egyptiens, ils fondirent tous ensemble sur Achéménide, & le défirent dans un grand combat où ce Général Persan & cent mille de ses soldats perdirent la vie. Ceux qui échaperent, se sauverent à Memphis. Les Vainqueurs les y poursuivirent, & se rendirent maîtres d'abord des deux parties de la ville. Mais les Perses s'étant fortifiés dans la troisieme, appelée la *Muraille blanche*, qui étoit la plus grande & la plus forte des trois, ils y soutinrent un siége de près de trois ans, pendant lequel ils se défendirent vaillamment, jusqu'à ce qu'ils furent délivrés par ceux qu'on envoya à leur secours.

AN. M. 3546. AV. J.C. 458. Artaxerxe ayant apppris la défaite de son armée & la part que les Athéniens y avoient eue, pour faire diversion de leurs forces, & les empêcher d'agir contre lui, envoya des Ambassadeurs aux Lacédémoniens avec une grande somme d'argent, pour les porter à faire la guerre aux Athéniens. Les Lacédémoniens n'y ayant point voulu entendre, ce refus ne rallentit point son ardeur. AN. M. 3547. AV. J.C. 457. Il chargea Mégabyze & Artabaze du commandement des troupes pour

la guerre d'Egypte. Ils ne perdirent point de temps, & formerent en Cilicie & en Phénicie une armée de trois cent mille hommes. Il fallut attendre que la flote fût prête, ce qui traîna jusqu'à l'année suivante. LONGUE-MAIN.

Alors Artabaze en prit le commandement, & fit voile vers le Nil, pendant que Mégabyse, avec l'armée de terre, prit la route de Memphis. Il en fit lever le siége, & livra bataille ensuite à Inarus. Toutes les troupes de part & d'autre se trouverent à cette action. Inarus y fut entiérement défait : le carnage, qui fut grand, tomba principalement sur les Egyptiens révoltés. Après cette défaite, Inarus, quoique blessé par Mégabyze, fit sa retraite avec les Athéniens & ceux des Egyptiens qui voulurent le joindre ; & gagna Byblos, ville située dans l'île de Prosopitis, qui est fermée par deux bras du Nil, tous deux navigables. Les Athéniens mirent leur flote dans un de ces bras, où elle étoit à couvert des insultes de l'ennemi, & soutinrent dans cette île un siége d'un an & demi. AN. M. 3548. AV. J. C. 456.

Après la bataille, tout le reste de l'Egypte s'étoit soumis au vainqueur, & remis sous l'empire du Roi Artaxerxe, excepté Amyrtée, qui avoit encore un petit parti dans les marais, où il se maintint longtemps par la difficulté que trouverent

ARTAXERXE

An. M. 3550. Av. J. C. 454.

les Perses à pénétrer jusqu'à lui pour le réduire.

Le siége continuoit toujours à Prosopitis. Les Perses voyant qu'ils n'avançoient rien par la méthode ordinaire, parce qu'ils avoient affaire à des gens qui ne manquoient ni de cœur, ni d'adresse à se bien défendre, eurent recours à un expédient extraordinaire, qui fit bientôt ce que la force n'avoit pu faire. Ils saignerent par divers canaux le bras du Nil dans lequel étoit la flote Athénienne, la mirent à sec, & ouvrirent par-là un passage à toute leur armée pour entrer dans l'île. Inarus, se voyant perdu, composa avec Mégabyze pour lui, pour tous ses Egyptiens & pour environ cinquante Athéniens ; & se rendit, à condition qu'on leur laisseroit la vie sauve. Le reste des troupes auxiliaires, qui faisoit un corps de six mille hommes, prit le parti de se défendre encore ; & pour cet effet, ils mirent le feu à leurs vaisseaux, & se rangerent en bataille, résolus de périr l'épée à la main, & de vendre bien cher leur vie à l'imitation des Lacédémoniens, qui s'étoient fait tuer aux Thermopyles. Les Perses, qui virent cette résolution désespérée, ne jugerent pas à propos de les charger. On leur fit offrir la paix, en leur promettant qu'on leur accorderoit de sortir d'Egypte, & qu'on leur laisseroit un passage libre pour retourner dans leur pays,

ſoit par mer, ſoit par terre. Ils accepterent ces conditions, mirent les vainqueurs en poſſeſſion de Byblos & de toute l'île, & s'en allerent par terre à Cyréne, où ils s'embarquerent pour la Grece. Mais la plupart des troupes qui avoient été employées dans cette expédition y périrent.

LONGUE-MAIN.

Ce ne fut pas encore tout ce que les Athéniens y perdirent. Une autre flote de cinquante voiles qu'ils envoyoient au ſecours de leurs gens aſſiégés, entra dans une des bouches du Nil fort peu de temps après que la place eut été rendue, dans le deſſein d'aller les dégager, ne ſachant encore rien de ce qui étoit arrivé. A peine y étoit-elle entrée, que la flote de Perſe, qui tenoit la mer, vint l'y attaquer par derriere, pendant que l'armée lui faiſoit des décharges de traits de deſſus les bords de la riviere. Il n'en échapa que quelques vaiſſeaux, qui percerent au travers de la flote ennemie, & tout le reſte y périt. Ainſi finit la funeſte guerre que les Athéniens firent en Egypte, & qui dura ſix ans. Après cela, l'Egypte retourna ſous le joug des Perſes, & y demeura pendant tout le reſte du regne d'Artaxerxe. C'en étoit pour-lors la vingtieme année. Mais le ſort des priſonniers qu'on avoit fait dans cette guerre fut bien triſte.

ARTAXERXE

§ V. *Inarus livré à la mere du Roi, contre la foi du traité. Douleur de Mégabyze. Sa révolte.*

An. M. 3556. Av. J. C. 448. *Ctes. cap.* 33-40.

Artaxerxe, après avoir résisté pendant cinq ans aux vives sollicitations & aux importunités continuelles de sa mere, qui lui demandoit Inarus & les Athéniens qui avoient été pris avec lui en Egypte, pour les sacrifier aux manes de son fils Achéménide, les lui accorda enfin. Aveugle & cruelle foiblesse d'un Prince, qui se rend perfide, pour être complaisant, & qui, malgré les remords de sa conscience, viole son serment & le droit des gens, de peur d'affliger une mere injuste! Cette Princesse inhumaine, sans aucun égard pour la foi donnée, fit crucifier Inarus, & trancher la tête à tout le reste. Mégabyze en fut au désespoir. Comme il leur avoit donné sa parole qu'il ne leur seroit fait aucun mal, l'affront retomboit principalement sur lui. Il quitta la Cour, & se retira en Syrie dont il étoit Gouverneur; & son mécontentement alla jusqu'à lever une armée, & à se révolter ouvertement.

Thucyd. lib. 1. *p.* 72.

An. M. 3557. Av. J. C. 447.

Le Roi envoya contre lui Osiris avec une armée de 200 mille hommes. Cet Osiris étoit un des grands Seigneurs de sa Cour. Mégabyze lui livra bataille, le blessa, le fit prisonnier, & mit en fuite son ar-

mée. Artaxerxe le fit redemander, & Mégabyze le lui renvoya généreusement dès qu'il fut guéri.

LONGUEMAIN.

L'année suivante, le Roi envoya contre lui une autre armée, dont il donna le commandement à Ménostane, fils d'Artarius, frere du Roi, & Gouverneur de Babylone. Ce Général ne fut pas plus heureux que l'autre. Il fut aussi battu & mis en fuite; & cette victoire de Mégabyze ne fut pas moindre que la précédente.

AN. M. 3558. AV. J. C. 464.

Artaxerxe, voyant qu'il ne le pouvoit réduire par la force, lui envoya son frere Artarius, sa sœur Amytis, qui étoit femme de Mégabyze, avec plusieurs autres personnes de la premiere qualité, pour le porter à rentrer dans son devoir. Leur négociation réussit: le Roi lui pardonna, & il revint à sa Cour.

Un jour qu'ils étoient à la chasse, un lion s'étant levé sur les jambes de derriere, prêt à s'élancer sur le Roi, Mégabyze effrayé du danger où il le voyoit, par affection & par zele pour lui, lança un dard & tua le lion. Artaxerxe, sous prétexte qu'il avoit manqué de respect pour son Prince, en frappant la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Sa sœur Amytis, & sa mere Amestris eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût mitigée & changée en un exil perpétuel. Il fut envoyé à Cyrta, ville située sur la mer rouge, &

ARTAXERXE

condamné à y finir ses jours. Mais, au bout de cinq ans, il se sauva déguisé en lépreux, & revint chez lui à Suze, où, par le moyen de sa femme & de sa belle-mere, il rentra encore en grace, & même en faveur. Il s'y conserva jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après dans sa soixante & seizieme année. Il fut extrêmement regretté du Roi & de toute la Cour. C'étoit le plus habile homme du Royaume, aussi bien que le meilleur Capitaine. Artaxerxe lui devoit, & la couronne, & la vie: * mais il est bien dangereux à un sujet, que son maître lui ait de trop grandes obligations. Ce fut ce qui causa tous les malheurs qui arriverent à celui-ci.

On est surpris de voir qu'un Prince d'un esprit aussi solide qu'étoit Artaxerxe, ait été capable de prendre jalousie contre un Seigneur de sa Cour, parce que, dans une partie de chasse, il avoit frappé le premier la bête qu'on poursuivoit. Y a-t-il une foiblesse pareille à celle-là, & est-ce-là placer en Roi le point d'honneur? Cependant l'histoire nous en fournit plusieurs exemples. Un mot de Plutarque me feroit croire qu'Artaxerxe eut honte de l'excès furieux où cette fausse délicatesse l'avoit porté, & qu'il en fit une espece de réparation pu-

Plut. in Apophtheg. p. 173.

* Beneficia eò usque læta sunt, dum videntur exolvi posse; ubi multum antevertere, pro gratia odium redditur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 18.*

blique. Car, ſelon cet Auteur, il déclara par une Ordonnance, qu'il ſeroit permis à quiconque aſſiſteroit à la chaſſe avec le Prince, de lancer le premier un trait contre la bête, s'il le pouvoit; & il fut le premier, dit Plutarque, qui donna cette permiſſion. LONGUE-MAIN.

§ VI. *Artaxerxe envoie à Jéruſalem d'abord Eſdras, puis Néhémie.*

Avant que de continuer ce qui regarde l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, je rapporterai en peu de mots ce qui arriva pendant les vingt premieres années d'Artaxerxe chez le Peuple de Dieu : c'eſt une partie eſſentielle de l'hiſtoire de ce Prince.

La ſeptieme année d'Artaxerxe, Eſdras obtint du Roi & de ſes ſept Conſeillers une ample commiſſion, pour retourner à Jéruſalem avec tous ceux de ſa nation qui voudroient l'y ſuivre, pour y rétablir l'État & la Religion des Juifs, & régler l'un & l'autre ſelon leurs propres loix. Eſdras étoit des deſcendans de Saraïa, qui étoit ſouverain Pontife, lors de la deſtruction de Jéruſalem par Nabuchodonoſor, & qui fut tué par ſon ordre. Il n'étoit pas moins ſavant que pieux. Ce qui le diſtinguoit particuliérement des autres Juifs, étoit d'être fort verſé dans la connoiſſance des ſaintes Ecritures; c'eſt pourquoi il eſt qualifié de *Docteur bien exercé dans la loi du Dieu du*

AN. M. 3537.
AV. J. C. 467.
Eſdr. cap. 7. &c.

ARTAXERXE

Ciel. Il partit de Babylone avec les dons & les offrandes dont le Roi & ceux de sa Cour, & tous ceux d'Israel qui étoient restés à Babylone, l'avoient chargé pour le temple, & qu'il remit exactement entre les mains des sacrificateurs, dès qu'il fut arrivé à Jérusalem. Il paroît, par la commission que lui donna Artaxerxe, que ce Prince avoit beaucoup de respect pour le Dieu d'Israël, puisqu'en ordonnant à ses Officiers de fournir exactement aux Juifs tout ce qui sera nécessaire pour le culte de leur Dieu, il ajoute : *de peur que sa colere ne s'allume contre le Royaume du Roi & de ses enfans.* Cette commission l'autorisoit, comme je l'ai déja dit, à régler la Religion & l'État des Juifs selon la loi de Moyse, à rétablir des Magistrats & des Juges pour punir les réfractaires, non-seulement par emprisonnement & par confiscation de biens, mais encore par exil, & même par la peine de mort, selon la nature des crimes dont ils seroient trouvés coupables. Tel fut le pouvoir dont Esdras fut revêtu, & qu'il exerça fidélement pendant treize ans, jusqu'à ce que Néhémie arriva de la Cour de Perse avec une nouvelle commission.

Esdr. 1. 23.

AN. M. 3550. AV. J. C. 454.

Nehem cap. 1, & 2.

Néhémie étoit Juif aussi, d'une piété & d'un mérite distingué, & l'un des Echansons du Roi Artaxerxe. Cette charge étoit très-considérable à la Cour de Perse, à

caufe du privilége qu'elle donnoit d'approcher fouvent de la perfonne du Prince, & de lui parler dans les momens les plus favorables. Ni l'éclat de cette charge, ni l'établiffement fixe de fa famille dans ce pays de captivité, ne lui firent oublier la patrie de fes ancêtres, ni leur Religion : fon amour pour l'une & fon zele pour l'autre ne fe réfroidirent point ; & fon cœur étoit toujours à Sion. Quelques Juifs, venus de Jérufalem, lui ayant repréfenté le trifte état où fe trouvoit cette ville ; fes murailles détruites, fes portes confumées par le feu, fes habitans expofés par-là aux infultes de leurs ennemis & au mépris de tous leurs voifins ; le danger & l'affliction de fes freres firent fur fon cœur toute l'impreffion qu'on pouvoit attendre de fa piété. Un jour, qu'il faifoit les fonctions de fa charge, le Roi lui ayant remarqué un air de trifteffe qu'il n'avoit pas accoutumé d'avoir, lui en demanda la caufe ; ce qui marque dans ce Prince un fonds de bonté, rare dans les perfonnes de fon rang, & néanmoins beaucoup plus eftimable que les qualités les plus brillantes. Néhémie faifit cette occafion pour lui parler du trifte état où fe trouvoit fon pays ; lui avoua que c'étoit-là le fujet de fon affliction, & le fupplia de lui permettre d'aller à Jérufalem pour en réparer les fortifications. Les

ARTAXERXE

Rois de Perſe, ſes prédéceſſeurs, avoient permis aux Juifs de rebâtir le temple, mais non pas de relever les murs de Jéruſalem. Artaxerxe ſur le champ fit dreſſer un Décret portant ordre de rebâtir les murailles & les portes de Jéruſalem. Néhémie, en qualité de Gouverneur de Judée, étoit chargé du Décret & de l'exécution. Pour lui faire encore plus d'honneur, le Roi lui donna une eſcorte de cavalerie, commandée par un Officier conſidérable, pour le mener ſûrement. Il écrivit auſſi à tous les Gouverneurs des Provinces de deçà l'Euphate, de l'aſſiſter de tout leur pouvoir dans l'ouvrage pour lequel il étoit envoyé. Ce pieux Juif s'acquitta de ſa commiſſion avec un zele & une activité incroyables.

C'eſt de ce Décret donné par Artaxerxe, la vingtieme année de ſon regne, pour rebâtir les murs de Jéruſalem, que ſe prend le commencement des ſoixante-dix ſemaines d'années de la célébre prophétie de Daniel, après leſquelles le Meſſie devoit paroître & être mis à mort. Je la rapporterai ici toute entiere, mais ſans en donner l'explication qu'on peut trouver ailleurs, & qui ne fait point partie de l'hiſtoire.

Dan. cap. 9. ỽ. 24-27.

« Soyez attentif à ce que je vais vous
» dire, & comprenez cette viſion. Dieu
» a abrégé & fixé le temps à ſoixante &
» dix ſemaines en faveur de votre peuple

Dan. cap. 9. ỽ. 23-25.

» & de votre ville ſainte, afin que ſes pré- » varications ſoient abolies ; que le péché » trouve ſa fin ; que l'iniquité ſoit effacée ; » que la juſtice éternelle vienne ſur la » terre ; que les viſions & les prophéties » ſoient accomplies ; & que le Saint des » Saints ſoit oint de l'huile ſacrée. Sa- » chez donc ceci, & gravez-le dans votre » eſprit : DEPUIS L'ORDRE QUI SERA » DONNÉ POUR REBATIR JÉRUSALEM, » juſqu'au Chriſt, chef de mon peuple, il » y aura ſept ſemaines & ſoixante - deux » ſemaines ; & les places & les murail- » les de la ville ſeront bâties de nouveau » parmi les temps fâcheux & difficiles. Et » après ſoixante-deux ſemaines, le Chriſt » ſera mis à mort ; & le peuple, qui le » doit renoncer, ne ſera pas ſon peuple. » Un peuple, avec ſon chef qui doit ve- » nir, détruira la ville & le ſanctuaire : » finira par une ruine entiere ; & la dé- » ſolation qui lui a été prédite, arrivera » après la fin de la guerre. Il confirmera » ſon alliance avec pluſieurs dans une ſe- » maine, & à la moitié de la ſemaine les » hoſties & les ſacrifices ſeront abolis ; » l'abomination de la déſolation ſera dans » dans le temple, & la déſolation du- » rera juſqu'à la conſommation & juſqu'à » la fin ».

LONGUE-MAIN.

Lorſqu'Eſdras étoit en autorité, comme ſon principal but étoit de rétablir la Re-

M. Boſſuet. Hiſt. univer.

ARTA-XERXE

ligion dans son ancienne pureté, il mit en ordre les livres saints, dont il fit une exacte révision, & ramassa les anciens mémoires du peuple de Dieu, pour en composer les deux livres de Paralipomenes ou Chroniques, auxquels il ajouta l'histoire de son temps, qui fut achevée par Néhémie. C'est par leurs livres que se termine cette longue histoire que Moyse avoit commencée, & que les Auteurs suivans continuerent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jerusalem. Le reste de l'histoire sainte n'est pas écrit dans la même suite. Pendant qu'Esdras & Néhémie faisoient la derniere partie de ce grand ouvrage, Hérodote, que les Auteurs profanes appellent le pere de l'histoire, commençoit à écrire. Ainsi les derniers Auteurs de l'histoire sainte se rencontrent avec le premier Auteur de l'histoire Grecque; quand elle commence, celle du peuple de Dieu, à la prendre seulement depuis Abraham, enfermoit déja quinze siecles. Hérodote n'avoit garde de parler aux Juifs dans l'histoire qu'il nous a laissée; & les Grecs n'avoient besoin d'être informés que des peuples que la guerre, le commerce, ou un grand éclat leur faisoit connoître. La Judée, qui commençoit à peine à se relever de sa ruine, n'attiroit pas alors les regards.

§ VII. *Caractere de Péricles. Moyens qu'il emploie pour gagner le peuple.*

Je reviens à la Grece. Depuis la retraite de Thémistocle, & la mort d'Aristide dont le temps précis n'est point marqué, deux citoyens partagerent le crédit & l'autorité à Athènes, Cimon & Péricles. Le dernier étoit beaucoup plus jeune que l'autre, & d'un caractere bien différent. Comme il jouera un grand rôle dans l'histoire qui va suivre, il est important de bien connoître qui il étoit, comment il avoit été élevé, quel plan & quelle route il suivit dans le gouvernement.

Péricles, des deux côtés, descendoit des premieres maisons & des plus illustres familles d'Athènes. Son pere Xanthippe, qui battit à Mycale les Lieutenans du Roi de Perse, épousa Agariste, niéce de Clisthene, qui chassa les Pisistratides, & établit à Athènes le gouvernement populaire. Péricles s'étoit préparé de loin au dessein qu'il avoit d'entrer dans le maniement des affaires publiques.

Plut. in vit. Pericl. p. 153-156.

Il eut pour maîtres les plus savans hommes de son temps, & sur-tout Anaxagore de Clazoméne, surnommé *l'intelligence*, parce qu'il fut, dit-on, le premier qui attribua les événemens humains, aussi bien que la formation & le gouvernement de l'univers, non au hazard, comme

quelques-uns, ni à une fatale néceſſité; mais à une intelligence ſupérieure qui régloit & conduiſoit tout avec ſageſſe. Ce dogme, ce ſentiment, étoit bien plus ancien que lui : peut-être qu'il le mit dans un plus grand jour que tous les autres, & l'enſeigna avec méthode & par principes. Anaxagore inſtruiſit à fond ſon diſciple de cette partie de la philoſophie qui regarde les choſes naturelles, & qui, pour cette raiſon, eſt appelée * phyſique. Cette étude lui donna une force & une grandeur d'ame qui l'éleva au-deſſus d'une infinité de préjugés populaires, & de vaines obſervances généralement établies de ſon temps, qui, dans les affaires de l'Etat & dans les entrepriſes de la guerre, rompoient ſouvent les meſures les plus ſages & les plus néceſſaires, ou les faiſoient échouer par de ſcrupuleux délais, autoriſés & couverts du voile de la religion. Tantôt c'étoit des ſonges ou des augures; tantôt d'effrayans phénomenes, comme des éclipſes de ſoleil ou de lune; d'autres fois des préſages & des preſſentimens, ſans parler des folies de l'aſtrologie judiciaire. La connoiſſance des choſes naturelles, dégagées des baſſes & timides ſuperſtitions qu'engendre

* *Les Anciens, ſous ce nom, comprenoient ce que nous appelons Phyſique & Métaphyſique; dont la premiere eſt la ſcience des corps; l'autre celle des choſes ſpirituelles, de Dieu & des eſprits.*

l'ignorance, lui inſpira, dit Plutarque, une piété ſolide à l'égard des Dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame inébranlable, & d'une tranquille eſpérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Quelque attrait qu'eût pour lui cette étude, il ne s'y livra pas en philoſophe, mais s'y appliqua en politique; & il ſut, choſe fort difficile, ſe preſcrire des bornes dans la carriere de la ſcience. LONGUE-MAIN.

Mais le talent qu'il cultiva avec le plus de ſoin, parce qu'il le regardoit comme l'inſtrument le plus néceſſaire à quiconque veut conduire & manier le peuple, fut celui de la parole. En effet, c'eſt par-là que, dans une République comme celle d'Athènes, on dominoit dans les aſſemblées; qu'on entraînoit les ſuffrages; qu'on ſe rendoit maître des affaires, & qu'on exerçoit ſur les eſprits & ſur les cœurs un empire abſolu. Il tourna donc toutes ſes vues de ce côté-là: il rapporta & fit ſervir à ce but toutes ſes autres connoiſſances, & tout ce qu'il avoit appris; * mettant, pour me ſervir de l'expreſſion même de Plutarque, l'étude de la philoſophie à la teinture de la rhétorique; c'eſt-à-dire, que pour orner & embellir ſon diſcours, il prêtoit à la force & à la ſolidité du rai-

* Βαφῇ τῇ ῥητορικῇ τὴν, φυσιολογίαν ὑποχεόμενος.

ARTAXERXE

sonnement les couleurs & les graces de l'éloquence.

Il n'eut pas lieu de se repentir du temps qu'il avoit donné à cette étude ; car le succès passa toutes ses espérances. * Les Poëtes de son temps disoient de lui, qu'il foudroyoit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit toute la Grece en mouvement, tant il excelloit dans le talent de la parole. Il ** avoit de ces traits vifs & perçans qui touchent & qui pénétrent, & son discours laissoit toujours dans l'esprit des auditeurs comme une pointe & un aiguillon. Il savoit joindre l'agrément à la force ; & Cicéron remarque que, dans le temps même qu'il combattoit avec le plus de fermeté le goût & les desirs des Athéniens, il avoit l'art de rendre populaire la sévérité même, & l'espece de dureté avec laquelle il parloit contre les flateurs du peuple. On ne pouvoit se défendre de la solidité de ses raisonnemens, ni de la douceur de ses paroles ; ce qui faisoit dire que la Déesse

* Ab Aristophane poëta fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. *Cic. in Orat. n.* 19.

** Quid Pericles ? De cujus dicendi copia sic accepimus, ut, cùm contra voluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus & jucundum videretur : cujus in labiis veteres comici . . . . leporem habitasse dixerunt ? tantamque vim in eo fuisse, ut in eorum mentibus, qui audissent, quasi aculeos quosdam relinqueret. *Cic. lib.* 3. *de Orat. n.* 138.

de

LONGUE-MAIN.

de la persuasion, avec toutes ses graces, résidoit sur ses levres. Aussi, comme un jour on demandoit à * Thucydide, son adversaire & son rival, qui de lui ou de Périclès lutoit le mieux : « Quand je l'ai » renversé par terre en lutant, répliqua- » t-il, il assure le contraire avec tant de » force, qu'il persuade en effet à tous les » assistans, contre le témoignage de leurs » propres yeux, qu'il n'est point tombé ». Il n'étoit pas moins prudent & réservé dans ses discours, que fort & véhément ; & l'on a remarqué qu'il ne parla jamais en public, sans avoir prié les Dieux de ne pas permettre qu'il lui échapât aucune expression qui ne fût propre à son sujet, ou qui pût choquer le peuple. Quand il devoit paroître dans l'assemblée, avant que de sortir, il se disoit à lui-même : *Songe bien, Périclès, que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.*

* *Ce n'est pas l'Historien.*

Plut. in Symp. lib. 1. p. 620.

Ce que les historiens rapportent du soin qu'eut Périclès de cultiver son esprit par l'étude des sciences, & de s'exercer dans le talent de la parole, est une grande leçon pour les personnes destinées aux places importantes de l'Etat ; & une juste condamnation de * ceux, qui, faisant peu

* Nunc contrà plerique ad honores adipiscendos, & ad remp. gerendam, nudi veniunt & inermes, nulla cognitione rerum, nullâ scientiâ ornati. *Cic. lib. 3, de Orat. n. 136.*

ARTAXERXE

de cas de tout ce qui s'appelle étude & ſcience, ne portent dans ces places où ils entrent ſans lumieres & ſans connoiſſances comme ſans vocation, qu'une folle eſtime d'eux-mêmes, & une téméraire hardieſſe de décider. Plutarque, dans un traité où il montre que c'eſt aux hommes d'Etat qu'un philoſophe doit s'attacher préférablement à tous les autres, parce qu'en les formant, il forme des villes & des républiques entieres, cite en exemples les plus grands hommes, ſoit de la Grece, ſoit de l'Italie, qui ont tiré ce ſecours de la philoſophie : Périclès, dont il s'agit ici, qui fut inſtruit par Anaxagore ; Dion de Syracuſe, par Platon ; pluſieurs Princes d'Italie, par Pythagore ; Caton, le célébre Cenſeur, qui fit exprès un voyage pour aller trouver Athénodore ; enfin le fameux Scipion, deſtructeur de Carthage, qui eut toujours auprès de lui le Philoſophe Panétius.

Pag. 777.

Un des premiers ſoins de Périclès fut auſſi d'étudier à fond le génie des Athéniens, afin de connoître les reſſorts ſecrets qu'il falloit mettre en mouvement pour les faire agir, & la maniere dont il falloit ſe conduire à leur égard pour gagner leur confiance. * Car c'eſt en cela ſur-tout qu'an-

* Olim noſcenda vulgi natura, & quibus modis temperanter haberetur, Senatuſque & optimatium

ciennement ces grands hommes faiſoient conſiſter leur habileté & leur politique. Il reconnut, par les réflexions qu'il faiſoit ſur tout ce qui s'étoit paſſé de ſon temps, que ce qui dominoit dans ce peuple, étoit une haine ſouveraine de la tyrannie, & un amour violent de la liberté, qui lui inſpiroient des ſentimens de crainte, de jalouſie, & de défiance à l'égard des citoyens qui étoient trop diſtingués par leur naiſſance, par leur mérite perſonnel, par leur propre crédit, ou par celui de leurs amis. Outre qu'il reſſembloit fort à Piſiſtrate par la douceur de ſa voix, & par ſa grande facilité à parler, il avoit auſſi beaucoup de ſon air & des traits de ſon viſage, & il remarqua que les plus vieux de la ville, qui avoient pu voir le Tyran, étoient extrêmement frappés de cette reſſemblance. D'ailleurs il étoit fort riche, d'une naiſſance illuſtre, & avoit beaucoup d'amis très-puiſſans. Afin donc de ne ſe point rendre ſuſpect au peuple, & pour ne point réveiller ſa jalouſie, il évita d'abord de ſe mêler des affaires publiques qui demandoient une réſidence aſſidue à la ville, & ne ſongea à ſe diſtinguer qu'à la guerre & dans les dangers.

Mais voyant Ariſtide mort, Thémiſto-

ingenia, qui maximè perdidicerant, callidi temporum & ſapientes habebantur. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 33.

ARTAXERXE

cle chassé, & Cimon retenu la plupart du temps hors de la Grece par des guerres étrangeres, il commença à se produire en public avec plus de hardiesse, & se tourna entiérement du côté du peuple, non par goût ni par inclination ; car son caractere n'étoit nullement populaire, mais pour écarter de soi tout soupçon qu'il songeât à la tyrannie, & encore plus pour se faire un ferme rempart contre le crédit & l'autorité de Cimon, qui étoit déclaré pour le parti des Nobles.

En même temps, il changea toutes ses façons de faire, & sa maniere de vivre, & prit en tout le caractere & la conduite d'un homme d'Etat, tout occupé des affaires, tout consacré au public. Jamais il ne paroissoit dans les rues, que pour aller à l'assemblée du peuple, ou au Conseil. Il renonça tout d'un coup à tous les festins, aux assemblées, & aux autres plaisirs de cette nature, auxquels il étoit accoutumé; & pendant tout le temps qu'il gouverna la République, qui fut assez long, on ne le vit jamais aller souper chez ses amis, qu'une seule fois aux noces d'un de ses plus proches parens.

Plut. de sui laude. p. 541.

Il * savoit que le peuple, naturellement

* Ista nostra assiduitas, Servi, nescis quantum interdum afferat hominibus fastidii, quantum satietatis. . . . Utrique nostrûm desiderium nihil obfuisset. *Cic pro Mur. n. 21.*

léger & inconſtant, ſe dégoûte ordinairement de ceux qui ſont toujours ſous ſes yeux, & qu'un trop grand empreſſement à lui plaire le laſſe & l'importune ; & l'on remarque que cette conduite nuiſit beaucoup à Thémiſtocle. Pour éviter cet inconvénient, il alloit rarement aux aſſemblées, & ne ſe préſentoit devant le peuple que par intervalles, afin de s'en faire deſirer, & de conſerver auprès de lui un crédit toujours nouveau, & qui ne fût point uſé & comme flétri par une trop grande aſſiduité ; ſe réſervant avec prudence pour les grandes & importantes occaſions. C'eſt ce qui fit dire qu'il imitoit Jupiter, lequel, ſelon le ſentiment de quelques Philoſophes, ne s'occupoit dans le gouvernement du monde, que des grands événemens, & laiſſoit le ſoin du détail à des Divinités ſubalternes. En effet, pour ce qui regardoit toutes les affaires de peu d'importance, Périclès les faiſoit par l'entremiſe de ſes amis, & par quelques orateurs qu'il avoit en ſa diſpoſition, du nombre deſquels étoit Ephialte.

LONGUEMAIN.

Plut. de ger. rep. pag. 811.

Il mit toute ſon application & toute ſon induſtrie à ſe concilier la faveur du peuple, pour contrebalancer le crédit & la gloire de Cimon. Mais il ne pouvoit égaler la magnifique & généreuſe libéralité de ſon rival, qui par ſes richeſſes immenſes ſe trouvoit en état de faire des lar-

Plut. in Pericl. p. 156.

ARTAXERXE

geſſes, qui à peine nous paroiſſent croyables, tant elles ſont éloignées de nos mœurs. Ne pouvant l'égaler de ce côté-là, il employa un autre moyen, non moins efficace peut-être, mais certainement moins légitime & moins honorable, pour gagner la populace. Il fut le premier qui fit partager aux citoyens les terres conquiſes, qui leur fit diſtribuer pour leurs jeux & pour leurs ſpectacles les deniers publics, & qui leur attribua des ſalaires pour toutes leurs fonctions publiques; de ſorte qu'on leur donnoit réguliérement de certaines ſommes, tant pour leur place aux jeux, que pour leur aſſiſtance aux tribunaux & au jugement des affaires. On ne peut dire combien cette malheureuſe politique devint funeſte à la République, & combien elle entraîna de maux après elle. Car ces nouveaux établiſſemens, outre qu'ils épuiſoient le tréſor public, rendirent le peuple ſomptueux & diſſolu, au lieu qu'auparavant il étoit ſobre & modeſte, & ſe contentoit de gagner par ſon travail & à la ſueur de ſon corps de quoi ſubſiſter.

C'eſt * par ces moyens que Périclès s'é-

* Pericles, feliciſſimis naturæ incrementis ſub Anaxagora præceptore ſummo ſtudio perpolitus & inſtructus, liberis Athenatum cervicibus jugum ſervitutis impoſuit: regit enim ille urbem & verſavit arbitrio ſuo.... Quid inter Piſiſtratum & Periclem interfuit, niſi quòd ille armatus, hic ſine armis, tyrannidem exercuit? *Val. Max. lib.* 8. *cap.* 9.

toit acquis un tel crédit ſur l'eſprit du peuple, qu'on pourroit dire que, ſous un gouvernement républicain, il s'étoit fait un pouvoir monarchique, donnant à la ville tel mouvement qu'il lui plaiſoit, & dominant avec une autorité abſolue dans les aſſemblées. Auſſi Valere-Maxime ne met-il preſque point d'autre différence entre Piſiſtrate & lui, ſinon que l'un exerçoit la tyrannie par la force des armes, & l'autre par le talent de la parole, dans lequel il s'étoit heureuſement exercé ſous Anaxagore. LONGUE-MAIN.

Ce crédit, quelque énorme qu'il fût, n'empêchoit point la Comédie de lancer contre lui en plein théâtre pluſieurs traits de ſatyre des plus piquans ; & l'on ne voit point qu'aucun des Poëtes qui le maltraitoient avec une telle hardieſſe, ait été jamais, ni puni, ni même repris par le peuple. Peut-être étoit-ce prudence & politique à Périclès, de ne point entreprendre de réprimer cette licence du théâtre, ni de fermer la bouche aux Poëtes, pour amuſer & contenter le peuple par ce vain fantôme de liberté, & pour l'empêcher de s'appercevoir qu'en effet il étoit dominé & aſſervi.

Périclès, pour mieux affermir ſon crédit, forma un deſſein bien hardi & bien périlleux. Il entreprit d'affoiblir & d'abaiſſer le Tribunal de l'Aréopage, dont il

Plut. in Pericl. pag. 157. In Cim. p. 488.

n'étoit pas, parce que le sort ne lui étoit jamais échu d'être, ni * Archonte, ni Thesmothéte, ni Roi des sacrifices, ni Polémarque. C'étoient différentes charges de la République, qui de toute ancienneté se donnoient par sort : il n'y avoit que ceux qui y avoient bien servi, qui pussent monter à l'Aréopage. Périclès, profitant de l'absence de Cimon, fit agir sous main Ephialte, qui lui étoit entiérement dévoué, & vint à bout d'humilier cette illustre Compagnie, qui faisoit la principale force des Nobles. Le peuple, enhardi & soutenu par une si puissante faction, bouleversa tout l'ancien ordre du gouvernement, renversa toutes les loix fondamentales & les anciennes coutumes, ôta au Sénat de l'Aréopage la connoissance de la plupart des causes qui alloient devant lui, ne lui laissant que les plus communes & en très-petit nombre, & se rendit maître absolu de tous les tribunaux.

Quand Cimon fut de retour à Athènes, il vit avec douleur la dignité du Sénat foulée aux pieds, & tâcha par toutes for-

* *Après quelques changemens dans la forme du gouvernement d'Athènes, on confia enfin l'autorité à neuf Magistrats, appelés Archontes, & elle ne duroit qu'un an. L'un s'appeloit Roi; un autre Polémarque; un troisiéme, Archonte, & c'étoit lui proprement qui étoit à la tête des autres, & qui donnoit son nom à l'année; & six Thesmothétes, qui avoient une intendance particuliere sur les loix & sur les décrets.*

LONGUE-MAIN.

tes de moyens de le faire rentrer en possession de son autorité, & de remettre sur pied l'Aristocratie, telle qu'elle avoit été établie du temps de Clisthene. Mais ses ennemis se mirent à crier & à exciter contre lui le peuple, en lui reprochant, outre beaucoup d'autres choses, le grand attachement qu'il avoit pour les Lacédémoniens. Il avoit donné lieu en quelque sorte à ce reproche, en ne ménageant pas assez la délicatesse des Athéniens. Car, en leur parlant, il ne cessoit à tout propos d'exalter Lacédémone ; & lorsqu'il blâmoit en quelque chose leur conduite, il avoit toujours coutume de leur dire : *Ce n'est pas là ce que font les Spartiates.* De tels discours lui attirerent l'envie & la haine de ses citoyens. Mais un événement, auquel pourtant il n'avoit point eu de part, y mit le comble.

§ VIII. *Tremblement de terre à Sparte. Sédition des Ilotes. Semences de division entre Athènes & Sparte. Cimon est banni.*

La quatrieme année du regne d'Archidamus, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais oui parler. En plusieurs endroits le pays fut englouti dans des abymes, le Taygete & les autres monts furent ébranlés jusques dans leurs fondemens, plusieurs de leurs sommets détachés de leur place s'écroule-

AN. M. 3534. AV. J. C. 470. *Plut. in Cim. p.* 488, 489.

rent, toute la ville fut bouleverſée, excepté cinq maiſons qui reſterent ſeules au milieu de cette déſolation épouvantable. Pour comble de malheur, les Ilotes, qui étoient les eſclaves des Lacédémoniens, jugeant que c'étoit une occaſion favorable de ſe remettre en liberté, accoururent de toutes parts pour exterminer ceux que le tremblement de terre avoit épargnés. Mais les ayant trouvé armés & en bataille par la ſage prévoyance d'Archidamus qui les avoit aſſemblés autour de lui, ils ſe retirerent dans les villes voiſines, & commencerent dès ce jour-là à leur faire une guerre ouverte, ayant attiré dans leur ligue pluſieurs de leurs voiſins, & ſe ſentant fortifiés par les Meſſéniens, qui étoient alors actuellement en guerre avec les Spartiates.

Dans cette extrêmité, les Lacédémoniens envoyerent demander du ſecours. Ephialte s'y oppoſoit, & proteſtoit qu'on ne devoit point les ſecourir, ni relever une ville rivale d'Athènes, mais qu'il falloit la laiſſer enſevelir dans ſes abymes, & tenir ainſi l'orgueil de Sparte humilié. Une telle politique fit horreur à Cimon. Il n'héſita pas un moment à préférer l'utilité des Lacédémoniens à l'aggrandiſſement de ſa patrie, & repréſentant avec vivacité qu'il ne convenoit pas *de laiſſer la Grece boiteuſe, ni Athènes ſans contrepoids*, il

entraîna le peuple dans ſon ſentiment, & fit ordonner du ſecours. Sparte & Athènes pouvoient être regardées en effet comme les deux ſoutiens, les deux appuis de la Grece : ainſi, l'une venant à périr, la Grece demeuroit comme boiteuſe. Il eſt certain encore que le peuple d'Athènes, enflé de ſa grandeur, étoit devenu ſi fier & ſi entreprenant, qu'il avoit beſoin d'un frein pour modérer ſa fougue ; & il n'y en avoit pas de meilleur que Sparte, ſeule capable de ſervir de contrepoids à l'emportement des Athéniens. Cimon marcha donc au ſecours des Lacédémoniens avec quatre mille hommes.

On voit ici ce que peut dans une République, dans un Etat, un homme de tête & de bon conſeil, quand il joint à un grand fonds de mérite une réputation bien établie de probité, de déſintéreſſement, d'amour du bien public. Cimon vient à bout, ſans beaucoup de peine, d'inſpirer aux Athéniens des ſentimens nobles & magnanimes contre leurs intérêts apparens, & malgré les ſollicitations d'une jalouſie ſecrete, qui ne manque pas de ſe faire ſentir vivement dans de telles occaſions. Par le crédit & l'aſcendant que ſa vertu lui donne, il les éleve au-deſſus d'une politique lâche & injuſte, mais aſſez ordinaire, qui fait regarder les malheurs des voiſins comme un avantage, dont

ARTA-XERXE

l'intérêt de l'Etat permet & ordonne même de profiter. Les conſeils de Cimon étoient pleins de ſageſſe & d'équité ; mais il eſt étonnant qu'il ait pu les faire goûter à tout un peuple : c'eſt tout ce que l'on pourroit eſpérer d'une aſſemblée de ſages & de graves Sénateurs.

Plut. in Cimon.
Thucyd. lib. 1. p. 67. & 68.

Quelque temps après, les Lacédémoniens appelerent encore les Athéniens à leur ſecours contre les Meſſéniens & les Ilotes, qui s'étoient emparés d'Ithome. Mais, quand ces troupes furent arrivées ſous la conduite de Cimon, ils commencerent à craindre leur audace, leur puiſſance, & leur grande réputation ; & leur firent l'affront de les renvoyer comme ſuſpects de mauvais deſſeins, & capables de tourner leurs armes contre eux.

Les Athéniens s'en étant retournés pleins de colere & de reſſentiment, ſe déclarerent, dès ce jour-là, ennemis de tous ceux qui prenoient les intérêts de Lacédémone ; & à la premiere occaſion qu'ils en trouverent, ils bannirent Cimon par la voie de l'Oſtraciſme. Voilà la premiere occaſion où parut d'une maniere fort marquée la méſintelligence entre ces deux peuples, qui s'entretint & ſe fortifia depuis par divers mécontentemens réciproques. Elle fut néanmoins ſuſpendue pendant quelques années par des traités & des tréves qui en arrêtoient les ſuites ; mais elle

éclata enfin ſans ménagement par la guerre du Péloponnèſe.

Ceux qui étoient enfermés dans Ithome, après s'y être défendus pendant dix ans, ſe rendirent aux Lacédémoniens qui leur laiſſerent la vie ſauve, à condition qu'ils ne rentreroient jamais dans le Péloponnèſe. Les Athéniens, en haine de Lacédémone, les reçurent avec leurs femmes & leurs enfans, & les établirent à Naupacte, dont ils venoient de ſe rendre maîtres. Les Mégariens en même temps quitterent le parti de Sparte, pour embraſſer celui des Athéniens. Il ſe forma ainſi pluſieurs ligues des deux côtés : il ſe donna pluſieurs combats dont le plus célébre fut celui de Tanagre en Béotie, que Diodore égale à ceux de Marathon & de Platée, & où Myronide, Chef des Athéniens, vainquit les Spartiates qui étoient venus au ſecours des Thébains.

Thucyd. lib. 1. p. 69-71. Diod. lib. 11. p. 59-65.

An. M. 3548. Av. J.C. 456.

C'eſt dans cette occaſion que Cimon, ſe croyant diſpenſé de garder ſon ban, ſe rendit avec ſes armes dans ſa tribu pour ſervir ſa patrie, & pour combattre avec ſes compatriotes contre les Lacédémoniens. Ses ennemis lui firent donner un ordre de ſe retirer. Avant que de partir, il exhorta ſes compagnons, qu'on ſoupçonnoit auſſi bien que lui d'être favorables à Lacédémone, de combattre de toutes leurs forces & ſans ſe ménager, afin que

Plut. in Cim. p. 489.

cette journée servît de preuve à leur innocence, & effaçât de l'esprit de leurs citoyens un soupçon qui leur étoit à tous si injurieux. Ces braves soldats, qui étoient au nombre de cent, animés par ces paroles, lui demanderent son armure complete, qu'ils placerent au milieu de leur petit bataillon, afin de l'avoir comme présent & sous leurs yeux. Ils combattirent avec tant de valeur & d'acharnement, qu'ils se firent tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Je passe sous silence plusieurs événemens qui sont peu considérables.

§ IX. *Cimon est rappelé. Il rétablit la paix entre les deux villes. Il remporte plusieurs victoires qui obligent Artaxerxe de conclure un traité fort glorieux pour les Grecs. Mort de Cimon.*

Plut. in Cim. p. 490.

Les Athéniens, qui sentoient le besoin qu'ils avoient de Cimon, le rappelerent de son bannissement, où il avoit passé cinq ans. Ce fut Périclès même qui en proposa & en dressa le Décret, tant, dit Plutarque, les querelles & les animosités étoient alors modérées & prêtes à s'appaiser, dès que l'utilité publique le demandoit, & tant l'ambition, qui est une des plus vives & des plus fortes passions,

cédoit au temps, & se conformoit aux besoins de la patrie ?

LONGUE-MAIN.

AN. M. 3551.
AV. J.C. 450.
Plut. ibid. Diod. lib. 11. p. 73. 74.

Dès que Cimon fut de retour, il étouffa promptement la guerre qui commençoit à s'allumer entre les Grecs, réconcilia les deux villes, & leur fit conclure une tréve de cinq ans. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par tant d'heureux succès, l'envie & l'occasion d'attaquer leurs voisins & leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même temps, & à enrichir ses citoyens. Il mit donc en mer une flote de deux cents vaisseaux. Il en envoya soixante en Egypte au secours d'Amyrtée, & alla avec le reste contre l'île de Cypre. Artabaze étoit alors dans ces mers-là avec une flote de trois cens voiles ; & Mégabyze, l'autre Général d'Artaxerxe, avec une armée de trois cent mille hommes sur les côtes de la Cilicie. Dès que l'escadre que Cimon avoit envoyée en Egypte eut rejoint sa flote, il alla attaquer Artabaze, & lui prit cent de ses vaisseaux. Il en coula à fond plusieurs autres, & poursuivit le reste jusques sur les côtes de Phénicie. Comme si cette premiere victoire n'eût été qu'une préparation à une seconde, il fit, en revenant, une descente en Cilicie, chargea Mégabyze, le défit, & lui tua un nombre prodigieux d'hommes. Après cela, il re-

ARTA-XERXE

tourna en Cypre avec ce double triomphe, & forma le siége de Citium, qui étoit une place très-forte & très-importante. Son dessein étoit, après qu'il auroit achevé la conquête de cette île, de passer en Egypte, & d'y susciter de nouvelles affaires aux Barbares. Car il n'avoit point de médiocres vues, & il ne pensoit à rien moins qu'à ruiner & détruire absolument l'empire du grand Roi de Perse. Le bruit qui couroit que Thémistocle devoit commander son armée, ajoutoit un nouvel aiguillon à son courage; & presque sûr du succès, il étoit ravi de mesurer ses forces avec lui. Mais nous avons déja vû que dans ce temps même Thémistocle se donna la mort.

Diod. pag. 74-75.

Artaxerxe, las d'une guerre où il venoit de faire de si grandes pertes, résolut, de l'avis de son Conseil, d'y mettre fin par un accommodement. Il envoya ordre à ses Généraux de faire la paix avec les Athéniens, & d'en tirer les meilleures conditions qu'ils pourroient. Mégabyse & Artabaze envoyerent des Ambassadeurs en faire l'ouverture à Athènes. On choisit de part & d'autre des Plénipotentiaires: Callias étoit à la tête de ceux d'Athènes. Voici quelles furent les conditions du traité. 1. Que toutes les Villes Grecques d'Asie auroient la liberté, & le choix des loix & du gouvernement sous lequel elles

voudroient vivre. 2. Qu'aucun vaiſſeau de guerre Perſan n'entreroit dans les mers qui ſont depuis les îles Cyanées juſqu'aux Chélidoniennes ; c'eſt-à-dire, depuis le Pont-Euxin juſques aux côtes de la Pamphylie. 3. Qu'aucun Commandant Perſan n'approcheroit de ces mers avec des troupes à la diſtance de trois jours de marche. 4. Que les Athéniens n'attaqueroient plus aucune des terres des Etats du Roi. Ces articles furent ratifiés & jurés de part & d'autre, & la paix proclamée.

LONGUE-MAIN.

Ainſi finit cette guerre, qui, depuis que les Athéniens eurent brûlé Sardes, avoit duré cinquante & un ans entiers, & qui avoit coûté la vie à une infinité d'hommes, tant du côté des Perſes, que de celui des Grecs.

AN. M. 3555. AV. J. C. 449.

Pendant qu'on travailloit à la concluſion du traité, Cimon mourut ſoit de maladie, ſoit d'une bleſſure qu'il avoit reçue au ſiége de Citium. Se voyant près de mourir, il commanda à ſes Officiers de remener promptement la flote à Athènes, en cachant ſoigneuſement ſa mort. Ce qui fut exécuté avec tant de ſecret, que ni les ennemis, ni même les alliés, n'en eurent aucune connoiſſance : & ils retournerent chez eux en toute ſûreté ſous la conduite encore & ſous les auſpices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours.

Plut. in Cim, p. 491.

ARTA-XERXE.

Cimon fut généralent regretté, ce * qui n'eſt pas étonnant à l'égard d'un homme qui réuniſſoit en lui ſeul tant d'excellentes qualités : fils plein de tendreſſe, ami fidele, citoyen zélé pour la patrie, grand politique, Général accompli, modeſte au milieu des plus grands emplois & des honneurs les plus éclatans, bienfaiſant & libéral juſqu'à la magnificence, & preſque juſqu'à la prodigalité, ſimple & éloigné de tout faſte dans le ſein même de l'abondance & des richeſſes ; enfin, amateur des pauvres citoyens, juſqu'à partager avec eux tous ſes biens, & à ne point rougir de leur pauvreté. L'hiſtoire ne parle point de ſtatues ou de monumens érigés en ſon honneur, ni d'obſéques magnifiques célébrés après ſa mort. Les regrets du peuple en firent ſans doute le plus bel ornement. ** Et ce ſont-là des ſtatues permanentes & ſtables, qui ne ſont point ſujettes à l'injure des temps, & qui rendent la mémoire des grands hommes reſpectable à jamais. Car les monumens les plus ſuperbes, les ouvrages de marbre & de bronze qu'on éleve à la gloire des Grands, ſont mépriſés par la poſtérité, comme des ſé-

* Sic ſe gerendo, minimè eſt mirandum, ſi & vita ejus fuit ſecura, & mors acerba. *Cornel. Nep. in Cim. cap.* 4.

** Hæc pulcherrimæ effigies & manſuræ. Nam, quæ ſaxo ſtruuntur, ſi judicium poſterorum in odium vertit, pro ſepulcris ſpernuntur. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 38.

pulcres qui ne renferment que des ossemens de mort, quand elle condamne leur mémoire. LONGUE-MAIN.

La suite fit encore mieux connoître quelle perte la Grece avoit faite. Après Cimon, il n'y eut presque plus aucun des Généraux Grecs, qui fît presque rien de considérable ni d'éclatant contre les Barbares. Animés par les orateurs, qui se rendoient maîtres du peuple, & qui répandoient dans les assemblées un esprit de trouble & de division, ils se tournerent les uns contre les autres, & en vinrent enfin à une guerre ouverte, sans que personne songeât à en arrêter les suites funestes; ce qui fut un répi bien utile pour les affaires du Roi, & la ruine de celles des Grecs.

§ X. *On oppose Thucydide à Périclès. Envie contre celui-ci. Il se justifie & vient à bout de faire bannir Thucydide.*

A Athènes, la noblesse voyant Périclès au plus haut degré de la puissance, & fort au-dessus de tous les autres citoyens, chercha à lui opposer un homme, qui pût en quelque façon lui tenir tête, & empêcher que cette grande autorité ne dégénérât en monarchie. Elle lui opposa donc Thucydide, beau-frere de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, qui n'avoit pas, à la vérité, les grandes qualités de Périclès *Plut. in Peric. pag. 158-161.*

pour la guerre, mais qui n'étoit pas moins propre que lui à conduire & à manier à son gré les assemblées du peuple, & qui ne sortant jamais de la ville, & s'attachant toujours à combattre & à contredire Périclès, eut bientôt rétabli l'équilibre. Celui-ci, de son côté, cherchant à plaire en tout au peuple, lui lâcha encore plus la bride qu'il n'avoit fait jusques-là. Il étoit attentif à lui procurer, le plus souvent qu'il lui étoit possible, des spectacles, des festins, des fêtes, ou d'autres divertissemens.

Il trouvoit moyen de soudoyer pendant huit mois de l'année un grand nombre de pauvres citoyens, en les faisant monter sur une flote de soixante vaisseaux qu'il équipoit tous les ans; & par-là il rendoit en même temps un service important à l'Etat, en formant pour sa défense de bons hommes de mer. De plus, il établit plusieurs colonies dans la Quersonnèse, à Naxe, à Andros, dans le pays des Bisaltes en Thrace. Il en envoya une fort nombreuse dans l'Italie, dont nous parlerons bientôt, & qui bâtit Thurium. Il avoit plusieurs vues dans l'établissement de ces colonies, sans parler du dessein particulier qu'il pouvoit avoir de gagner par-là le peuple. Il le faisoit pour décharger la ville d'une multitude oisive de fainéans toujours prêts à troubler dans un Etat; pour subvenir aux nécessités du menu peuple,

qui n'avoit pas d'ailleurs de quoi subsister ; enfin pour retenir les alliés dans la crainte & dans le respect, en établissant chez eux de véritables Athéniens comme autant de garnisons, qui les empêcheroient de songer à rien entreprendre. Les Romains en userent de même ; & l'on peut dire que cette sage politique fut un des moyens les plus efficaces dont ils se servirent pour affermir le repos & la sûreté de l'Etat.

Mais ce qui fit le plus d'honneur à Périclès dans l'esprit du peuple, fut la magnificence des bâtimens & des ouvrages dont il orna & embellit la ville, qui jettoit les Etrangers dans l'admiration & le ravissement, & leur donnoit une grande idée de la puissance des Athéniens. C'est une chose étonnante de voir en combien peu de temps furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de sculpture, de gravure, de peinture ; & comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection. Car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité & de promptitude, n'ont point une grace solide & durable, ni l'exactitude réguliere d'une beauté parfaite. Il n'y a, pour l'ordinaire, que la longueur du temps, jointe à l'assiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver, & de les faire triompher des sie-

cles. Et c'eſt ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés ſi rapidement, & qui ont pourtant duré ſi longtemps. Car chacun de ces ouvrages, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui ſentoit déja l'antique : & aujourd'hui encore, dit Plutarque plus de cinq cens ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeuneſſe, comme s'ils ne venoient que de ſortir des mains de l'ouvrier ; tant ils conſervent encore une fleur de grace & de nouveauté qui empêche que le temps n'en amortiſſe l'éclat, comme ſi un eſprit toujours rajeuniſſant & une ame exempte de vieilleſſe étoit répandu dans tous ces ouvrages.

Ce qui faiſoit l'admiration de toute la terre excita la jalouſie contre *Périclès*. Ses ennemis ne ceſſoient de crier dans les aſſemblées, que le peuple ſe déshonoroit en s'appropriant l'argent comptant de toute la Grece, qu'il avoit fait venir de Délos où il étoit en dépôt ; que les alliés ne pouvoient regarder une telle entrepriſe que comme une tyrannie manifeſte, en voyant que les deniers qu'ils avoient fournis par force pour la guerre, étoient employés par les Athéniens à dorer & à embellir leur ville, à faire des ſtatues magnifiques, & à élever des temples qui coutoient des millions. On n'exagéroit point, quand on parloit ainſi ; car en effet, le temple de

Minerve, appelé *le Parthénone*, avoit couté trois millions de livres. LONGUE-MAIN.

Périclès, au contraire, remontroit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu; que c'étoit assez qu'ils les défendissent, & qu'ils éloignassent les Barbares, pendant que les alliés ne fournissoient ni soldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais sont à ceux qui les ont reçues, pourvu qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus, & pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutoit qu'Athènes étant suffisamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, il étoit convenable d'employer le reste de ses richesses à des ouvrages, qui, étant achevés, produiroient à cette ville une gloire immortelle; & qui, dans le temps qu'on y travailloit, répandoient partout l'abondance, & faisoient subsister un nombre infini de citoyens. Qu'ils avoient toutes sortes de matériaux, le bois, la pierre, l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébéne & le cyprès; & toutes sortes d'ouvriers capables de mettre tous ces matériaux en œuvre, des charpentiers, des maçons, des forgerons, des tailleurs de pierre, des teinturiers, des orfévres, des ébénistes,

ARTA-XERXE

des peintres, des brodeurs, des tourneurs; des gens propres à les amener & à les conduire par mer, comme des marchands, des matelots, des pilotes expérimentés; & d'autres gens pour faciliter le tranſport par terre, des charrons, voituriers, charretiers, cordiers, tireurs de pierre, paveurs, fouilleurs de mines : Qu'il étoit avantageux pour l'Etat de mettre en mouvement tous ces travailleurs & ces manœuvres, qui, comme autant de corps ſéparés, formoient tous enſemble une eſpece d'armée domeſtique & pacifique, dont les différentes fonctions ſemoient & répandoient le gain ſur toutes ſortes de gens de tout âge & de tout ſexe : Qu'enfin, pendant que les gens robuſtes, & en âge de porter les armes, les matelots, les ſoldats, & ceux qui étoient en garniſon dans les places, étoient ſoudoyés des deniers publics, il étoit juſte que les autres citoyens, qui demeuroient dans la ville, le fuſſent auſſi à leur maniere, & qu'appartenant tous à la même République, ils en tiraſſent tous les mêmes avantages, en lui rendant des ſervices, différens, à la vérité, mais qui contribuoient tous ou à ſa ſûreté, ou à ſa décoration.

Un jour, comme les plaintes s'échauffoient, Périclès s'offrit de prendre tous les frais ſur lui, pourvu que les inſcriptions publiques marquaſſent que lui ſeul avoit

fait

fait cette dépenſe. A ces paroles, le peuple, ſoit qu'il admirât ſa magnanimité, ou que, piqué d'émulation, il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvoit prendre au tréſor de quoi fournir à tous les frais néceſſaires, ſans rien épargner.

Phidias, ce célébre ſculpteur, préſidoit à tout le travail, & en avoit l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la ſtatue de Pallas, ſi eſtimée dans l'antiquité par les connoiſſeurs. * Elle étoit d'ivoire & d'or, & haute de vingt-ſix coudées, (trente-neuf pieds). Il y avoit parmi les ouvriers une ardeur & une émulation incroyable. Tous s'efforçoient à l'envi de ſe ſurpaſſer les uns les autres, & d'immortaliſer leur nom par des chef-d'œuvres de l'art.

L'Odéon, ou Théâtre de la muſique, qui avoit en dedans pluſieurs rangs de ſiéges & de colonnes, & dont le comble s'étréciſſoit peu-à-peu en s'élevant, & finiſſoit en pointe, fut bâti, dit-on, ſur le modele du pavillon du Roi Xerxès; & ce fut Périclès même qui donna l'idée de ſe régler ſur ce modele. Ce fut alors qu'il propoſa avec beaucoup d'empreſſement un Décret, par lequel il étoit or-

* Non Minervæ Athenis factæ amplitudine tuemur, cùm ea ſit cubitorum XXVI. Ebore hæc & auro conſtat. *Plin. lib.* 36, *cap.* 5.

ARTA-XERXE

donné qu'on célébreroit des Jeux de musique à la fête des Panathénées ; & ayant été élu Juge & distributeur des prix, il régla la maniere dont les musiciens devoient jouer de la flûte & de la lyre, & chanter. Les Jeux de musique furent toujours faits dans ce Théâtre depuis ce temps-là.

J'ai déja fait remarquer que plus ces ouvrages frappoient par leur beauté & leur éclat, plus ils excitoient l'envie & les plaintes contre Périclès. Les orateurs, qui étoient de la faction opposée, ne cessoient de se déchaîner, & de crier contre lui, l'accusant de dissiper les finances, & d'employer mal-à-propos les reveuus de l'Etat pour des bâtimens d'une vaine magnificence. Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il falloit que l'un ou l'autre subît le ban de l'Ostracisme. Il l'emporta sur Thucydide, vint à bout de le chasser, dissipa par ce moyen la faction qui lui étoit opposée, & se rendit maître absolu de la ville & de toutes les affaires des Athéniens. Il disposoit à son gré des finances, des troupes, des vaisseaux. Les îles & la mer lui étoient soumises, & il régnoit seul dans cette vaste Seigneurie qui s'étendoit, non-seulement sur les Grecs, mais sur les Barbares, & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéissance & par la fidélité des nations soumi-

ſes, par l'amitié des Rois, & par des traités faits avec pluſieurs Princes.

Les hiſtoriens vantent beaucoup les ouvrages magnifiques dont Périclès embellit Athènes, & j'ai rapporté fidélement leur témoignage; mais je ne ſais ſi les plaintes, qu'on formoit contre lui, étoient ſi mal fondées. Etoit-il raiſonnable en effet d'employer en bâtimens ſuperflus, & en vaines décorations, des ſommes * immenſes, qui étoient deſtinées pour les fonds de la guerre; & n'auroit-il pas mieux valu ſoulager les alliés d'une partie des contributions, qui, ſous le gouvernement de Périclès, furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant? Cicéron ne trouve d'ouvrages & de bâtimens véritablement dignes d'admiration, que ceux qui ont pour but l'utilité publique, des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arſenaux, des ports de mer; & il faut ranger parmi ce nombre ce que fit Périclès pour joindre Athènes au Port de Pirée. Mais Cicéron ne manque pas de remarquer que le même Périclès fut blâmé d'avoir épuiſé le tréſor public pour enrichir ſa ville d'ornemens ſuperflus. Platon, qui jugeoit des choſes ſelon la vérité, & non ſelon l'éclat extérieur, fait obſerver en plus d'un endroit après Socrate ſon maître, que Périclès, avec tous ces beaux ouvrages, n'avoit point

* *Elles montoient à plus de dix millions.*

Lib. 2. *Offic. n.* 60.

In Gorg. pag. 515.
In Alcib. 1. *pag.* 119.

ARTAXERXE.

contribué à rendre un ſeul de ſes citoyens meilleur, mais plutôt à corrompre la pureté & la ſimplicité de leurs mœurs anciennes.

§ XI. *Periclès change de conduite à l'égard du peuple. Son extrême autorité; ſon déſintéreſſement.*

Plut. in Pericl. p. 161.

Lorſque Périclès ſe vit ainſi revêtu de toute l'autorité, il commença à changer de manieres, à ne plus ſe montrer ſi doux & ſi traitable, à ne plus céder ni s'abandonner aux caprices & aux fantaiſies du peuple, comme à toutes ſortes de vents; mais, dit Plutarque, tirant les rênes de ce gouvernement populaire trop mou & trop complaiſant, comme on bande les cordes d'un inſtrument qui ſont trop lâches, il le convertit en un gouvernement ariſtocratique, ou plutôt en une eſpece de royauté, ſans néanmoins s'écarter jamais de l'utilité publique. Allant donc toujours droit à ce qui étoit le meilleur, & ſe rendant irrépréhenſible en toutes choſes, il vint ſi bien à bout du peuple, qu'il le tournoit à ſon gré. Tantôt par ſes ſeuls avis & par la voie de la perſuaſion, il le conduiſoit doucement à ſes fins, tirant de lui un conſentement volontaire: tantôt, quand il trouvoit en lui de la réſiſtance & de l'oppoſition, il l'entraînoit comme par force & malgré lui, à ce qui étoit le plus

expédient ; imitant en cela un ſage médecin, qui, dans une maladie longue & opiniâtre, ſait prendre ſon temps pour accorder à ſon malade des choſes innocentes qui lui font plaiſir, & pour lui donner enſuite des remedes plus forts, qui le tourmentent à la vérité, mais qui ſont ſeuls capables de lui rendre la ſanté.

En effet, on comprend aiſément, combien il falloit d'art & d'habileté pour régir & manier une multitude fiere de ſa puiſſance, & pleine de caprices ; & c'eſt en quoi Périclès excelloit merveilleuſement. Il employoit, ſelon les différentes conjonctures, tantôt la crainte, tantôt l'eſpérance, comme un double gouvernail, ſoit pour arrêter les fougues & les emportemens du peuple, ſoit pour le relever de ſon abattement & de ſa langueur. Il fit voir par cette conduite, que l'éloquence, comme le dit Platon, n'eſt autre choſe que l'art de manier les eſprits ; & que le chef-d'œuvre de cet art, eſt d'émouvoir à propos les diverſes paſſions, ſoit douces, ſoit violentes, leſquelles étant à l'ame ce que ſont les cordes à un inſtrument, n'ont beſoin, pour produire leur effet, que d'être touchées par une main adroite & habile.

Il faut pourtant avouer que ce qui donna à Périclès cette grande autorité, ne fut pas ſeulement la force de ſon éloquence,

ARTAXERXE

mais, comme dit Thucydide, la gloire & la réputation de sa vie, & sa grande probité.

Plut. in præc. de rep. ger. p. 812.

Plutarque fait remarquer en lui une qualité bien essentielle à un homme d'Etat, bien propre à attirer l'estime & la confiance du public, & qui suppose une grande supériorité d'esprit, c'est de ne vouloir pas tout faire par soi-même, de ne se pas croire capable de tout, d'associer à ses travaux & à ses soins des hommes de mérite, de les employer chacun selon leurs talens, & de se décharger sur eux d'un détail qui consume le temps & la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Cette conduite, dit Plutarque, produit deux grands biens. Premiérement, elle éteint ou du moins elle amortit l'envie & la jalousie, en partageant en quelque sorte une puissance, qui blesse & choque l'amour-propre, quand on la voit réunie & concentrée dans un seul homme, comme s'il avoit lui seul le mérite de tous les autres. En second lieu, elle avance & facilite l'exécution des affaires, & les fait réussir avec plus de sûreté. Plutarque, pour mieux expliquer sa pensée, emploie une comparaison fort naturelle & fort belle. La main, dit-il, pour être partagée en cinq doigts, loin d'être plus foible, en est, au contraire, plus forte, plus agile, plus propre au mouvement. Il en est de même

d'un homme d'Etat, qui fait partager à propos ses fonctions, & qui par-là rend son autorité plus prompte, plus agissante, plus étendue, plus décisive : au lieu que l'empressement indiscret d'un petit esprit, à qui tout fait ombrage, & qui veut seul tout embrasser, ne sert qu'à mettre en évidence sa foiblesse & son incapacité, & à ruiner le succès des affaires. Périclès, dit Plutarque, n'en usoit pas ainsi. Semblable à un habile pilote, qui, demeurant presque immobile met tout en mouvement, & qui veut bien quelquefois faire asseoir au gouvernail des Officiers subalternes ; il étoit l'ame de l'Etat, & paroissant ne rien faire par lui-même, il remuoit & gouvernoit tout, mettant en œuvre l'éloquence de l'un, le crédit de l'autre, la prudence de celui-ci, la bravoure & le courage de celui-là.

LONGUE-MAIN.

A ce que je viens de rapporter, ajoutez une autre qualité non moins rare ni moins estimable, je veux dire l'élévation d'une ame noble & désintéressée. Periclès avoit tant d'éloignement pour les présens, il méprisoit si fort les richesses, & il étoit tellement au-dessus de toute cupidité & de toute avarice, que, quoiqu'il eût rendu sa ville riche & opulente au point que nous l'avons vu ; qu'il eût surpassé en puissance plusieurs Tyrans & plusieurs Rois ; qu'il eût manié longtemps avec un souve-

Plut. in vit. Pericl. pag. 161. 162.

rain pouvoir les finances de la Grece, il n'augmenta pourtant pas d'une ſeule dragme le bien que ſon pere lui avoit laiſſé. Telle fut la ſource & la cauſe véritable du crédit ſuprême de Périclès dans la République, digne fruit de ſa droiture & de ſon parfait déſintéreſſement.

Ce ne fut pas pour quelques momens rapides ſeulement, ni pendant la premiere vivacité d'une faveur naiſſante, dont la fleur & la grace ſont pour l'ordinaire d'une courte durée, qu'il conſerva cette autorité. Il la maintint pendant quarante ans entiers, & cela malgré les Cimons, les Tolmides, les Thucydides, & beaucoup d'autres, tous déclarés contre lui; & de ces quarante années, il paſſa les quinze dernieres ſans rival depuis l'exil de Thucydide, & maître abſolu des affaires. Cependant, au milieu de ce pouvoir ſuprême, qu'il avoit rendu perpétuel & ſans bornes en ſa perſonne, il ſe conſerva toujours invincible & inſurmontable aux richeſſes, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir ſon bien. Car il ne reſſembloit pas à ces Seigneurs, qui, malgré leurs revenus immenſes, ſoit par négligence & défaut d'économie, ſoit par de faſtueuſes & de folles dépenſes, ſont toujours pauvres au milieu de leurs richeſſes, hors d'état & ſans volonté de faire le moindre plaiſir à de vertueux amis

ou à de fideles & zélés domeftiques, & meurent enfin accablés de dettes, laiffant leur nom & leur mémoire en exécration à de malheureux créanciers dont ils ont caufé la ruine. Je ne parle point d'un autre excès où cette négligence & ce défaut d'économie conduifent affez ordinairement, je veux dire la rapine, l'amour des préfens, les concuffions. Car ici, auffi bien que pour les finances de l'Etat, la maxime de Tacite * a lieu : quand on a diffipé fon bien, on ne fonge qu'à en réparer la perte & à en remplir le vuide par toutes fortes de voies, même les plus criminelles.

LONGUE-MAIN.

Périclès connoiffoit bien mieux l'ufage qu'un homme d'État & employé dans le gouvernement, doit faire des richeffes. Il favoit qu'il devoit les deftiner à fervir utilement le public, pour s'attacher d'habiles coopérateurs dans fon miniftere, pour aider de bons Officiers dépourvus fouvent des biens de la fortune, pour récompenfer & animer le mérite de quelque genre qu'il foit, & pour mille autres emplois pareils, auxquels, fans doute, foit pour l'intime joie, foit pour la folide gloire qui en reviennent, perfonne n'oferoit comparer les exceffives dépenfes de la table, du jeu, des équipages. C'eft dans cette vue que Périclès ménageoit fon bien avec une extrême

* Si ambitione ærarium exhaufterimus, per fcelera fupplendum erit. *Tacit. Annal. lib.* 2. *cap.* 38.

économie, ayant formé lui-même un ancien domestique pour gouverner ses affaires, se faisant rendre réguliérement dans des temps marqués un compte exact de la recette & de la dépense, se renfermant, lui & sa famille, dans un honnête néceffaire, proportionné à son revenu & à son état, mais dont il écartoit sévérement toute vaine & ambitieuse superfluité. Il est vrai que cette maniere de vivre ne plaisoit point du tout à ses enfans, lorsqu'ils furent en âge, & encore moins à sa femme. Ils trouvoient que la dépense pour leur entretien n'étoit pas suffisante, & ils se plaignoient de cette économie, basse & sordide à leur jugement, qui ne laissoit voir aucune trace de l'abondance qui regne ordinairement dans les maisons où les richesses & l'autorité sont réunies. Périclès faisoit peu de cas de ces plaintes, & se conduisoit par des vues bien supérieures.

Je crois pouvoir appliquer ici une réflexion fort solide de Plutarque dans le parallele qu'il fait d'Aristide & de Caton. Après avoir dit que la vertu politique, c'est-à-dire, l'art de gouverner les villes & les royaumes, est la plus grande & la plus parfaite que l'homme puisse acquérir, il ajoute que *l'économie* n'est pas une des moindres parties de cette vertu. En effet, les richesses étant un des moyens qui peuvent le plus contribuer au salut ou à la

perte des États, l'art qui enseigne à les régir & à en faire un bon usage, & qui est celui qu'on appelle *économique*, est sans contredit une partie de l'art de la politique; & il n'en est pas une des moindres parties, puisqu'il ne faut pas une médiocre prudence pour tenir sur cela le juste milieu, & pour bannir d'un État la pauvreté & la trop grande opulence. C'est cet art, qui, écartant avec soin les dépenses inutiles & frivoles, empêche qu'on ne soit forcé de surcharger les peuples, & tient toujours en réserve dans les coffres publics des fonds considérables, pour fournir aux nécessités imprévues, & aux guerres qui peuvent survenir. Or, ce qu'on dit d'un Royaume, d'une ville, il faut le dire des particuliers. Car la ville qui est un assemblage de maisons, & qui fait un tout de plusieurs parties ramassées, n'est forte & puissante dans son total, qu'autant que sont forts & puissans tous les membres qui la composent. Périclès a réussi certainement dans cette science pour le gouvernement de sa maison : je ne sais si l'on en peut dire autant pour le maniement des deniers publics.



ARTAXERXE

§ XII. *Jalousie & différens entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Traité de paix pour trente ans.*

Plut. in Pericl. pag. 162.

Telle étoit la conduite de Périclès dans l'intérieur de sa maison : celle qu'il tenoit au-dehors & pour les affaires publiques, n'étoit pas moins admirable. Sur ce que les Lacédémoniens commençoient à être jaloux de l'accroissement des Athéniens, & à le supporter avec peine, Périclès, pour inspirer encore plus de grandeur d'âme & de courage à ses citoyens, fit un Décret, par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs, en quelque partie de l'Europe & de l'Asie qu'ils habitassent, & toutes les villes grandes ou petites, d'envoyer incessamment à Athènes leurs Députés, pour délibérer sur les moyens de relever les temples qui avoient été brûlés par les Barbares, & de s'acquitter des sacrifices qu'on s'étoit engagé de faire pour le salut de la Grece, lorsqu'on étoit en guerre contre eux ; comme aussi sur les expédiens qu'il falloit prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils pussent tous naviger sûrement, & vivre en paix les uns avec les autres.

On choisit donc pour cette ambassade vingt personnages, qui avoient chacun plus de cinquante ans. On en envoya cinq vers les Ioniens & les Doriens d'Asie, &

les Infulaires jufqu'à Lefbos & à Rhodes ; cinq vers les contrées de l'Hellefpont & de Thrace jufqu'à Byzance. Cinq eurent ordre d'aller dans la Béotie, la Phocide, & le Péloponnefe, & de remonter de-là par le pays des Locriens dans le continent fupérieur, & de le parcourir jufques à l'Acarnanie & à Ambracie. Les cinq derniers furent chargés de traverfer l'Eubée, & d'aller vers les habitans du mont Œta, & ceux du golfe de Malée, & chez les Phthiotes, les Achéens & les Theffaliens; pour leur perfuader à tous de fe rendre à l'affemblée convoquée à Athènes, & d'affifter aux délibérations qui s'y prendroient pour la paix, & pour les affaires générales de la Grece. J'ai cru devoir entrer dans ce détail, qui m'a paru fort propre à faire connoître l'étendue de la domination des Grecs, & l'autorité des Athéniens parmi eux.

Toutes ces follicitations furent inutiles : les villes n'envoyerent point de Députés, parce, dit-on, que les Lacédémoniens s'y oppoferent; & il ne faut pas s'en étonner. Ils fentirent bien que le deffein de Périclès étoit de faire reconnoître Athènes comme la maitreffe & la fouveraine de toutes les autres villes Grecques ; & Lacédémone n'avoit garde de lui céder cet honneur. Un fecret levain de diffenfion & de difcorde avoit commencé depuis quelques

ARTAXERXE

années à troubler le repos de la Grece, & nous verrons que dans la ſuite les eſprits ne feront que s'aigrir de plus en plus.

Périclès s'étoit acquis beaucoup de réputation par la ſageſſe avec laquelle il formoit ſes entrepriſes. Les troupes avoient une pleine confiance en lui, & le ſuivoient avec une entiere aſſurance. Sa grande maxime dans la guerre étoit de ne point hazarder un combat, ſans être preſque aſſuré du ſuccès, & de ménager le ſang des citoyens. Il avoit coutume de dire que, s'il ne tenoit qu'à lui, ils ſeroient immortels ; que les arbres coupés & abattus revenoient en peu de temps, mais que les hommes morts étoient perdus pour toujours. Une victoire, qui n'auroit été l'effet que d'une heureuſe témérité, lui paroiſſoit peu digne de louange, quoique ſouvent elle fût fort admirée.

Son expédition dans la Querſonnèſe de Thrace lui fit beaucoup d'honneur, & fut très-ſalutaire à tous les Grecs de ce pays-là. Car non-ſeulement il fortifia les villes Grecques de cette preſqu'île par les colonies d'Athéniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'Iſthme par une bonne muraille, avec des forts de diſtance en diſtance, depuis une mer juſqu'à l'autre, mettant par-là tout le pays à couvert des incurſions continuelles des Thraces qui en étoient fort voiſins.

Il fit auſſi une courſe autour de Péloponnèſe avec cent vaiſſeaux, & porta par-tout la terreur des armes Athéniennes, ſans qu'aucun accident fâcheux en interrompît l'heureux ſuccès. LONGUE-MAIN.

Il pénétra juſqu'au royaume de Pont avec une flote très-nombreuſe & très-magnifiquement équipée, & accorda aux villes Grecques toutes les graces qu'elles lui demanderent. En même temps il étala aux yeux des nations barbares qui habitoient aux environs, à leurs Rois & à leurs Princes, la grandeur de la puiſſance des Athéniens, & leur fit voir, par l'aſſurance avec laquelle il navigeoit par-tout, qu'ils étoient en poſſeſſion de l'empire de la mer ſans concurrens.

Une fortune ſi brillante & ſi conſtante éblouit les Athéniens. Enivrés de l'idée de leur puiſſance & de leur grandeur, ils ne ſe repaiſſoient plus que de hardis & magnifiques projets. Ils parloient ſans ceſſe de faire de nouvelles tentatives ſur l'Égypte, d'attaquer les provinces maritimes du grand Roi, de porter leurs armes dans la Sicile, (fatal & malheureux deſir, qui pour-lors n'eut point de ſuite, mais qui ſe ralluma bientôt après), & de pouſſer leurs conquêtes, d'un côté, juſqu'à l'Étrurie, &, de l'autre, juſqu'à Carthage. Périclès étoit bien eloigné de ſe prêter à de ſi folles penſées, ou de les appuyer de

Ibid. pag. 164.

ARTAXERXE

ſon crédit & de ſon approbation. Il n'étoit occupé, au contraire, qu'à arrêter cette ardeur inquiéte, & à réfréner une ambition qui ne connoiſſoit plus ni bornes ni meſures. Selon lui, les Athéniens devoient n'employer leurs forces déſormais qu'à garder & à aſſurer ce qu'ils avoient acquis, & il trouvoit que c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacédémoniens, dont il ſongeoit toujours à abaiſſer la puiſſance ; ce qui parut particuliérement dans la guerre ſacrée.

Plut. in Pericl. pag. 164.
Thucyd. lib. 1. p. 73.

On appela ainſi la guerre excitée au ſujet de Delphes. Les Lacédémoniens étant entrés en armes dans le pays où eſt ſitué ce temple, avoient dépouillé les peuples de la Phocide de l'Intendance du temple, & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils ſe furent retirés, Périclès y alla avec une armée, & rétablit les Phocéens.

Dans le même temps, l'Eubée s'étant révoltée, Périclès fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles que ceux de Mégare avoient pris les armes, & que les Lacédémoniens, ſous la conduite de leur Roi Pliſtonax, étoient ſur les frontieres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extrême diligence au ſecours de ſa patrie. Quand l'armée des Lacédémoniens ſe fut

retirée, il retourna contre les rebelles, & remit toutes les villes de l'Eubée ſous l'obéiſſance d'Athènes.

Au retour de cette expédition, il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une trêve de trente ans. Ce traité rétablit le calme pour le préſent : mais comme il n'alloit point juſqu'à la ſource du mal, & ne guériſſoit pas la jalouſie & l'inimitié des deux peuples, ce calme ne fut pas de longue durée.

AN. M. 3558. AV. J.C. 446. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 75. *Diod. pag.* 87.

§ XIII. *Nouveaux ſujets de plainte & de brouillerie entre les deux peuples, par le ſiége de Samos que firent les Athéniens, par le ſecours qu'ils accorderent à ceux de Corcyre, par le ſiége qu'ils mirent devant Potidée. Rupture ouverte.*

Six ans après, les Athéniens ſe déclarerent contre Samos en faveur de Milet. Ces deux villes étoient en diſpute au ſujet de celle de Priéne, que chacune ſoutenoit lui appartenir. On prétend que Périclès alluma cette guerre pour faire plaiſir à une célébre courtiſane à laquelle il étoit fort attaché : elle ſe nommoit Aſpaſie, & elle étoit de Milet. Après pluſieurs événemens, après pluſieurs combats qui ſe donnerent de part & d'autre, Périclès aſſiégea la ville capitale de l'île de Samos. On dit qu'il ſe ſervit alors, pour la premiere fois, de machines de guerre, ſavoir, de béliers

AN. M. 3564. AV. J.C. 440. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 75. 76. *Diod. lib.* 12. *p.* 88. 89. *Plut. in Pericl. pag.* 165-167.

ARTAXERXE

& de tortures, inventées par l'Ingénieur Artémon, qui étoit boiteux, & qui se faisoit porter en chaise à ses batteries, d'où lui vint le surnom de *Périphoréte*. L'usage de pareilles machines étoit connu depuis long-temps en Orient. Au bout de neuf mois, les Samiens se rendirent. Périclès rasa leurs murailles, leur ôta leurs vaisseaux, & exigea d'eux pour les frais de la guerre des sommes immenses, dont ils payerent une partie comptant, prirent un certain temps pour le reste, & donnerent des otages pour la sûreté du paiement.

Après la réduction de Samos, Périclès, de retour à Athènes, fit des obséques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, & prononça lui-même leur oraison funébre sur leur tombeau. Cette coutume se pratiqua réguliérement dans la suite. C'étoit toujours le Sénat de l'Aréopage qui nommoit l'Orateur dans ces occasions. Il fut encore choisi dix ans après pour une pareille cérémonie, au commencement de la guerre du Péloponnèse.

AN. M. 3572. AV. J. C. 432. *Thucyd. lib. 1. p. 17-27. Diod. lib. 11. p. 90-93. Plut. in Pericl. pag. 167.*

Périclès, qui prévoyoit que la rupture entre les deux peuples d'Athènes & de Lacédémone ne tarderoit pas long-temps à éclater, conseilla aux Athéniens d'envoyer du secours à ceux de Corcyre, attaqués par les Corinthiens, & d'attirer dans leur parti cette île très-puissante sur mer, leur prédisant qu'ils alloient avoir

ſur les bras les peuples du Péloponnèſe. Voici ce qui donna lieu à la querelle de Corcyre & de Corinthe, laquelle entraîna après elle la guerre du Péloponnèſe, qui eſt un des événemens les plus conſidérables de l'hiſtoire des Grecs.

Epidamne, * ville maritime de Macédoine chez les Taulantiens, étoit une colonie de Corcyréens, dont Phalie de Corinte fut le fondateur. Cette ville étant devenue avec le temps fort peuplée & fort puiſſante, la diſcorde s'y mit, & le peuple en chaſſa les plus riches habitans, qui ſe joignirent aux nations voiſines, & l'infeſterent beaucoup par leurs courſes. Dans cette extrêmité, elle eut recours d'abord aux Corcyréens, &, à leur refus, aux Corinthiens, qui la prirent ſous leur protection, y envoyerent du ſecours, & y établirent de nouveaux habitans. Ils n'y furent pas long-temps en repos. Les Corcyréens, avec une flote nombreuſe, vinrent y mettre le ſiége. Ceux de Corinthe accoururent pour la ſecourir; mais ayant été battus ſur mer, & ayant reçu un échec conſidérable, la ville ſe rendit le jour même, à condition que les étrangers ſeroient eſclaves, & les Corinthiens priſonniers juſqu'à nouvel ordre. Les Corcyréens dreſſerent un trophée, égorgerent leurs priſonniers, à la réſerve des Corin-

* *C'eſt la même ville qui dans la ſuite fut nommée Dyrrachium.*

ARTAXERXE

thiens, & firent un grand dégat dans tout le pays.

L'année d'après la bataille, les Corinthiens mirent ſur pied une nouvelle armée plus nombreuſe que la premiere, & équiperent une nouvelle flote. Ceux de Corcyre qui ſe voyoient hors d'état de réſiſter ſeuls à des ennemis ſi puiſſans, envoyerent rechercher l'alliance d'Athènes. Le traité de paix conclu entre les peuples de la Grece, laiſſoit aux villes Grecques qui n'avoient point pris de parti, la liberté de prendre celui qui leur plairoit. C'eſt l'état où ſe trouvoit pour-lors Corcyre, qui avoit cru ne devoir ſe ranger d'aucun côté, & étoit demeurée juſques-là ſans alliés. Elle envoya donc pour ce ſujet à Athènes. Les Corinthiens l'ayant appris, y députerent auſſi de leur côté. L'affaire fut diſcutée avec chaleur en préſence du peuple, qui écouta les raiſons de part & d'autre, & elle fut miſe en délibération par deux fois dans l'aſſemblée. Les Athéniens opinerent la premiere fois en faveur de ceux de Corinthe : mais changeant d'avis à la ſeconde, ſans doute ſur les remontrances de Périclès, ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance. Elle n'alla pas pourtant juſqu'à faire ligue offenſive & défenſive ; car ils ne pouvoient faire la guerre aux Corinthiens, ſans rompre avec

tout le Péloponnèſe ; mais à ſe ſecourir réciproquement ſi on les attaquoit, ſoit en leurs perſonnes, où en celles de leurs alliés. Leur véritable deſſein étoit de mettre aux mains ces deux peuples très-puiſſans ſur mer, & de les laiſſer affoiblir l'un par l'autre dans une longue guerre, pour triompher enſuite du plus foible. Car il n'y avoit dans la Grece alors que trois Etats qui euſſent de puiſſantes flotes : Athènes, Corinthe & Corcyre. Ils avoient auſſi en vue les affaires d'Italie & de Sicile, à quoi l'île de Corcyre étoit fort commode.

LONGUE-MAIN.

Sur ce plan ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance, & leur envoyerent dix galeres, avec ordre de ne point combattre contre les Corinthiens, s'ils n'attaquoient l'île de Corcyre, ou quelque autre place de leurs alliés ; ce qu'ils ajoutoient, pour ne point rompre la treve.

Il étoit difficile de s'en tenir à ces termes. La bataille ſe donna entre les Corcyréens & les Corinthiens, vers l'île de Sibote, vis-à-vis de Corcyre : c'eſt une des plus conſidérables qui ſe ſoient données entre les Grecs pour le nombre des vaiſſeaux. L'avantage fut à-peu-près égal de part & d'autre. Vers la fin du combat, lorſqu'il faiſoit déja nuit, arriverent vingt galeres Athéniennes. Avec ce nouveau renfort, les Corcyréens firent voile le lendemain dès la pointe du jour vers le port

ARTAXERXE

de Sibote, où les Corinthiens s'étoient retirés, pour voir s'ils voudroient tenter encore une fois la fortune. Mais ceux-ci se contenterent de sortir en bataille, sans en venir aux mains. Les deux partis dresserent un trophée dans l'île de Sibote; car chacun s'attribuoit la victoire.

Thucyd. lib. I. p. 37-42. Diod. lib. 12. p. 93.

De cette guerre en naquit une autre, qui donna lieu à la rupture ouverte entre les Athéniens & les Corinthiens, & ensuite à la guerre du Péloponnèse. Potidée, ville de Macédoine, étoit une colonie de Corinthe, qui y envoyoit tous les ans des Magistrats; mais elle dépendoit pour-lors d'Athènes, & lui payoit contribution. Les Athéniens, dans la crainte que cette ville ne vînt à se révolter, & n'entraînât dans sa révolte le reste de leurs alliés de la Thrace, ordonnerent aux habitans de démolir leurs murailles du côté de Palléne, de leur mettre en main des otages pour être garants de leur fidélité, & de renvoyer les Magistrats que Corinthe leur avoit donnés. Des demandes si injustes avancerent la révolte. Potidée se déclara contre les Athéniens, & plusieurs villes voisines suivirent son exemple. Athènes & Corinthe armerent chacune de leur côté, & y envoyerent des troupes. Il y eut une action entre les deux armées près de Potidée. Celle des Athéniens remporta l'avantage. Alcibiade encore tout jeune, &

Socrate son maître, s'y distinguerent d'une maniere particuliere. C'est une chose assez curieuse de voir un philosophe endosser la cuirasse, & d'examiner comment il se tire d'un combat. Il n'y avoit personne dans toute l'armée, qui portât les travaux & soutînt les fatigues de la guerre comme Socrate. La faim, la soif, le froid, étoient des ennemis qu'il s'étoit accoutumé de longue main à mépriser & à vaincre sans peine. La Thrace, où se passoit cette expédition, est un pays de glace & de frimats. Pendant que les autres soldats, revêtus de bons habits & de peaux très-chaudes, se tenoient dans leurs tentes bien clos & couverts, n'osant paroître à l'air, il sortoit sans être plus vêtu qu'à l'ordinaire, & marchoit pieds nuds. C'étoit lui qui faisoit la joie de la table par sa gaieté & par ses bons mots, & qui invitoit les autres à boire par son exemple, mais sans prendre jamais de vin avec excès. Quand on en vint à l'action, ce fut-là qu'il fit merveilleusement son devoir. Alcibiade ayant été blessé & porté par terre, Socrate se mit au-devant de lui, le défendit courageusement, &, à la vue de toute l'armée, il empêcha les ennemis de le prendre, & de se rendre maître de ses armes. Le prix de la valeur étoit donc dû justement à Socrate : mais les Généraux paroissant disposés à le donner à Alcibiade,

LONGUE-MAIN.

Plut. in Conviv. pag. 219. 220

Plut. in Alcib. pag. 194.

ARTAXERXE

à cauſe de ſa naiſſance, Socrate, qui ne cherchoit qu'à allumer encore davantage en lui le deſir de la vraie gloire, contribua plus que tout autre, par le témoignage avantageux qu'il rendit à ſon courage, à lui faire adjuger la couronne & l'armure complete, qui étoit le prix d'honneur.

L'échec qu'avoient reçu les Corinthiens dans le combat, ne fit point changer de ſentiment à ceux de Potidée. Ils perſiſterent conſtamment à obéir aux ordres qu'on leur avoit donnés. La ville fut donc aſſiégée. Les Corinthiens, craignant de perdre une place de cette conſéquence, ſolliciterent fortement leurs alliés, & tous députerent conjointement à Lacédémone, pour ſe plaindre des Athéniens comme infracteurs de la paix. Les Lacédémoniens leur donnerent audience dans une de leurs aſſemblées ordinaires. Les Éginétes, quoique très-mécontens d'Athènes, n'oſerent y envoyer publiquement, de peur d'irriter une République, ſous la puiſſance de laquelle ils étoient : mais, ſous-main, ils agirent comme les autres. Ceux de Mégare ſe plaignirent amérement de ce que, contre le droit des gens, & au préjudice de l'accord fait entre les Grecs, les Athéniens, par un Décret public, leur avoient interdit l'entrée de leurs foires & de leurs marchés, & fermé tous les ports qui

Thucyd. lib. 1. p. 43-59.

étoient

étoient de leur dépendance. Par ce Décret, * selon Plutarque, les Athéniens déclaroient à Mégare une haine immortelle & irréconciliable, & ordonnoient que tous les Mégariens qui mettroient le pied dans Athènes seroient punis de mort; & que tous les Généraux Athéniens, en prêtant le serment solemnel, jureroient expressément qu'ils enverroient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie.

LONGUE-MAIN.

Plut. in Pericl. pag. 168.

Les principales plaintes furent de la part du Député des Corinthiens. Il parla avec une grande force & une grande liberté. Il représenta aux Lacédémoniens, que la bonne foi dont ils ne se départoient jamais dans les affaires, soit publiques, soit particulieres, les rendoit plus difficiles à croire la mauvaise foi des autres; & que leur modération les empêchoit de découvrir l'ambition de leurs ennemis. Qu'au lieu d'aller, par une prompte activité, au-devant des maux & des dangers, ils

* *Plutarque dit que quelques-uns prétendoient que c'étoit Périclès qui avoit fait donner ce Décret, pour venger l'injure particuliere d'Aspasie, de chez qui les Mégariens avoient enlevé deux courtisanes; & il cite les vers d'Aristophane, qui, dans une Comédie intitulée* les Acharnenses, *fait ce reproche à Périclès. Mais Thucydide, auteur contemporain, & qui étoit bien informé de ce qui se passoit à Athènes, ne dit pas un mot de cet enlévement; & il est plus digne de foi qu'un Poëte qui faisoit profession de médisance & de satyre.*

attendoient, pour y remédier, qu'ils en fussent accablés. Que, par leur nonchalance & leur inaction, ils avoient laissé croître insensiblement les Athéniens, & parvenir à ce point de grandeur & de puissance où on les voyoit. Qu'il n'en étoit pas ainsi des Athéniens. « Actifs, vigi-
» lans, attentifs à tout, infatigables,
» ils ne demeurent jamais en repos, &
» n'y laissent jamais les autres. Unique-
» ment occupés de leurs projets, & ils
» n'en forment que de grands & de hardis,
» ils délibérent promptement, & exécu-
» tent de même. Une premiere entreprise
» leur sert de degré pour une seconde.
» Bons & mauvais succès, ils mettent
» tout à profit, ne s'arrêtant & ne se re-
» butant jamais. Mais, vous, ayant en
» tête de tels ennemis, vous vous endor-
» mez dans une funeste tranquillité, &
» vous ne songez pas que, pour vivre en
» repos, ce n'est pas assez de ne faire tort
» à personne, qu'il faut empêcher qu'on
» ne nous en fasse; & que la justice ne
» consiste pas seulement à ne point faire
» de mal, mais aussi à venger celui qu'on
» nous fait. Oserai-je le dire? Votre pro-
» bité est trop à l'antique pour les conjonc-
» tures où nous nous trouvons. Il faut
» dans la politique, comme dans tout le
» reste, se conformer aux temps & aux
» besoins. Quand on est dans la tranquil-

» lité, on peut garder ses anciennes ma-
» ximes : mais, quand on a plusieurs
» affaires sur les bras, il faut tenter de
» nouveaux moyens, & tout mettre en
» œuvre pour s'en tirer. C'est par-là que
» les Athéniens ont si fort accru leur puis-
» sance. Si vous aviez imité leur activité,
» ils ne nous auroient pas enlevé Cor-
» cyre, & n'assiégeroient pas actuellement
» Potidée. Suivez au moins à présent leur
» exemple, en secourant les Potidéens
» & vos autres alliés, comme votre de-
» voir vous y oblige; & ne forcez pas
» vos amis & vos voisins, en les aban-
» donnant, à recourir par désespoir à d'au-
» tres qu'à vous.

L'Ambassadeur d'Athènes, qui étoit venu à Sparte pour d'autres affaires, & qui étoit entré dans l'assemblée, ne crut pas devoir laisser ce discours sans réponse. Il fit souvenir les Lacédémoniens des services encore récens que sa République avoit rendus à la Grece, qui méritoient bien qu'on eût pour elle quelque considération, & non qu'on lui portât envie, & qu'on cherchât à la rabaisser. Qu'on ne pouvoit pas accuser les Athéniens d'avoir usurpé l'empire sur la Grece, puisque ce n'étoit qu'à la priere des alliés, & en quelque sorte du consentement de Sparte, qu'ils avoient été contraints de prendre le timon abandonné. Que ceux qui se plai-

gnoient, le faisoient sans sujet, & seulement par la difficulté qu'ont tous les hommes de souffrir la dépendance & l'assujétissement, même le plus doux & le plus équitable. Qu'il les exhortoit à prendre du temps pour délibérer avant que de rompre, & de ne pas s'engager légérement eux & toute la Grece dans une guerre qui pouvoit avoir de terribles suites. Qu'il y avoit des voies de douceur & d'accommodement pour vuider les différens qui surviennent entre des alliés, sans se porter tout d'un coup à une violence ouverte. Qu'au reste les Athéniens, si on les attaquoit, sauroient bien opposer la force à la force, & qu'ils se prépareroient à une vigoureuse défense, après avoir invoqué contre Sparte les Dieux vengeurs du parjure & du violement des traités.

Les Députés s'étant retirés, & l'affaire ayant été mise en délibération, le plus grand nombre des voix alloit à déclarer la guerre. Avant que la conclusion fût formée, Archidamus, roi de Sparte, se mettant au-dessus des passions qui entraînoient les autres, & portant ses vues dans l'avenir, prit la parole, exposa les suites funestes de la guerre où l'on étoit prêt de s'engager, montra quelles étoient les forces & les ressources des Athéniens, exhorta à tenter d'abord les voies de douceur dont eux-mêmes sembloient faire l'ouverture,

à travailler cependant aux préparatifs néceſſaires pour une entrepriſe ſi importante, ſans craindre qu'on taxât de timide lâcheté leur modération & leur délai ; ſoupçon dont leurs actions paſſées les mettoient aſſez à couvert.

Malgré de ſi ſages remontrances, la guerre fut conclue. Le peuple fit rentrer les alliés, & leur déclara qu'il jugeoit que les Athéniens avoient tort ; mais qu'il falloit auparavant aſſembler tous ceux du parti, pour faire la paix ou la guerre d'un commun conſentement. Ce Décret de Lacédémone fut fait la quatorziéme année de la tréve, & ne fut pas tant un effet des plaintes des alliés, que de la jalouſie de la grandeur des Athéniens qui avoient déja aſſujéti une bonne partie de la Grece.

On aſſembla donc une ſeconde fois les alliés. Ils donnerent tous leurs ſuffrages par ordre, depuis la plus grande ville juſqu'à la plus petite, & la guerre fut réſolue d'un commun conſentement. Mais comme on n'avoit rien de prêt, on fut d'avis de travailler promptement aux préparatifs ; & cependant, pour gagner du temps, & paroître garder toutes les formalités, d'envoyer des Ambaſſadeurs à Athènes avec ordre de ſe plaindre de l'infraction du traité.

Thucyd lib 1 p. 77 84. & 93.

Les premiers qu'on y envoya, réveillant une ancienne plainte, demanderent

ARTAXERXE

qu'on chaſsât d'Athènes les deſcendans de ceux qui avoient profané le temple de Minerve dans l'affaire de * Cylon. Comme Périclès étoit de cette famille du côté de ſa mere, la vue des Lacédémoniens, dans cette demande, étoit, ou de le faire bannir, ou de diminuer ſon crédit. Ils ne réuſſirent pas. Les ſeconds demanderent qu'on levât le ſiége de Potidée ; qu'on mît en liberté ceux d'Egine, & ſur-tout qu'on révoquât le Décret donné contre ceux de Mégare, ſans quoi il ne pouvoit y avoir d'accommodement. Enfin il vint une troiſieme ambaſſade, qui ne diſoit rien de tout cela, mais ſeulement que les Lacédémoniens vouloient la paix ; & qu'il ne pouvoit y en avoir, ſi les Athéniens ne laiſſoient la Grece en liberté.

§ XIV. *Affaires ſuſcitées contre Périclès. Il détermine le peuple d'Athènes à ſoutenir la guerre contre les Lacédémoniens.*

Plut. in Pericl. pag. 68, 169.

Pérycles s'oppoſa fortement à toutes ces demandes, & ſur-tout à celle qui regardoit les Mégariens. Il avoit un grand

* *Ce Cylon s'étoit emparé de la citadelle d'Athènes, il y avoit plus de cent ans. Ceux qui l'accompagnoient y étant aſſiégés & réduits à une extrême famine, ſe refugierent dans le temple de Minerve comme dans un aſyle, d'où on les tira, & ils furent égorgés. Les auteurs de ce meurtre furent déclarés coupables d'impiété & de ſacrilége, & comme tels bannis. Quelque temps après on les rappela.*

crédit à Athènes, mais il y avoit aussi beaucoup d'ennemis. N'osant pas d'abord l'attaquer dans sa propre personne, ils firent appeler en jugement devant le peuple les personnes qui lui étoient le plus attachées : Phidias, Aspasie, Anaxagore : & leur dessein étoit de pressentir par-là les dispositions du peuple à l'égard de Périclès même.

LONGUE-MAIN.

On accusoit Phidias d'avoir volé des sommes considérables dans la construction de la statue de Minerve, qui étoit son bel ouvrage. La poursuite de cette affaire ayant été faite juridiquement dans l'assemblée, on n'y produisit aucune preuve des prétendus vols de Phidias. Car, dès le commencement, par le conseil de Périclès, il avoit employé l'or de la statue, de maniere qu'on pouvoit l'ôter entiérement & le peser ; ce que Périclès ordonna aux accusateurs de faire devant tout le monde. Mais Phidias avoit contre lui des témoins dont il ne pouvoit contester la vérité, ni étouffer la voix : c'étoient la beauté & la réputation de ses ouvrages, causes toujours subsistantes de l'envie qu'on lui portoit. Sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que, dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la Déesse, il s'y étoit représenté lui-même au naturel, aussi-bien que Périclès ; &, par un art imperceptible, il avoit tellement lié & in-

Aristot. in tractat. de mund. p. 613.

ARTAXERXE

corporé ces figures avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impossible de les en ôter sans défigurer & mettre en pieces la statue entiere. Phidias fut donc traîné en prison, où il mourut, soit de maladie, soit de poison. D'autres Auteurs disent qu'il fut seulement exilé ; & que, depuis ce temps-là, il fit la célébre statue de Jupiter qui étoit à Olympie. Il n'est pas possible d'excuser en aucune sorte, ni l'ingratitude des Athéniens, de payer ainsi par la prison ou par la mort le chef-d'œuvre de l'art; ni leur délicatesse outrée, de prendre au criminel & de punir comme une faute capitale une action qui paroît innocente en elle-même, ou qui n'est tout au plus qu'une vanité bien pardonnable dans un ouvrier.

Aspasie, née à Milet en Asie, s'étoit établie à Athènes, & s'y étoit fait un grand crédit, moins par les attraits de sa beauté, que par la vivacité & la solidité de son esprit, & par l'étendue de ses connoissances. Tout ce qu'il y avoit de plus illustres citoyens dans la ville, tenoient à honneur de fréquenter sa maison. Socrate lui-même s'y rendoit fort assiduement, & il ne rougit point de se donner pour son disciple, & d'avouer que c'étoit d'elle qu'il avoit appris la rhétorique. Périclès prétendoit aussi lui être redevable du talent de la parole, qui le distinguoit si fort à Athènes, & s'être formé dans ses conver-

Plut. in Menex. pag. 235.

LONGUE-MAIN.

ſations aux principes de la politique : car elle avoit une grande connoiſſance des regles du gouvernement. D'autres raiſons encore plus fortes avoient formé leur liaiſon. Périclès n'aimoit point ſa femme. Il la céda de bon cœur à un autre, & prit à ſa place Aſpaſie, qu'il aima paſſionnément, quoiqu'elle fût d'une réputation plus que douteuſe. Elle fut accuſée d'impiété & de mauvaiſe conduite. Périclès ne la ſauva qu'à peine par ſes prieres, & par la compaſſion qu'il fit aux Juges, en verſant, pendant qu'on plaidoit ſa cauſe, beaucoup de larmes, peu honorables à ſon caractere, & au rang de Chef du plus puiſſant Etat de la Grece.

On avoit fait un Décret, par lequel il étoit ordonné qu'on dénonceroit * tous ceux qui n'admettoient point ce qu'on attribuoit au miniſtere des Dieux, ou qui tenoient école & donnoient des leçons ſur ce qui ſe paſſe dans les airs & dans le mouvement des cieux, matieres qu'on regardoit comme injurieuſes à la religion établie. Le but de ce Décret étoit de faire tomber le ſoupçon ſur Périclès, à cauſe

a Τὰ θεῖα μὴ νομίζοντας, ἢ λόγȣς περὶ τῶν μετεωρίων διδάσκοντας. *Anaxagore, enſeignant que l'intelligence divine donnoit ſeule un mouvement réglé à toutes les parties de la nature, & préſidoit au gouvernement de l'univers, detruiſoit par ce ſyſtême la pluralité des Dieux, leurs pouvoirs, & toutes les fonctions particulieres qui leur étoient aſſignées.*

d'Anaxagore son maître. Ce philosophe enseignoit qu'une seule intelligence avoit débrouillé le chaos, & rangé le monde dans le bel ordre où nous le voyons, ce qui n'étoit autre chose que décréditer les Dieux du paganisme. Périclès désespérant de le pouvoir sauver, le fit sortir de la ville, & le mit en sûreté.

Quand les ennemis de Périclès virent que le peuple approuvoit & recevoit avec plaisir toutes ces dénonciations, ils l'accuserent lui-même en personne, comme s'il avoit volé le public pendant son gouvernement. On fit un Décret, par lequel il étoit porté que Périclès rendroit au plutôt ses comptes; que l'affaire seroit jugée par quinze cens Juges; & que l'action seroit appelée de rapine & de concussion. Il n'avoit rien à craindre dans le fond, parce que, dans le maniement des affaires publiques, sa conduite avoit toujours été irréprochable, sur-tout du côté de l'intérêt; mais la mauvaise volonté du peuple, dont il connoissoit la légéreté & l'inconstance, ne laissoit pas de l'inquiéter. Un jour qu'Alcibiade, encore très-jeune alors, alla à son logis pour le voir, on lui dit qu'il ne pouvoit pas lui parler, parce qu'il étoit actuellement occupé à de grandes affaires. S'étant informé quelles étoient donc ces affaires si importantes, on lui répondit que Périclès songeoit à rendre ses

comptes. *Il devroit bien plutôt*, repartit le jeune homme, *ſonger à ne les rendre pas*. En effet, c'eſt à quoi Périclès ſe détermina. Pour conjurer l'orage, il prit le parti de ne plus s'oppoſer au penchant qu'avoit le peuple pour la guerre de Péloponnèſe, qui depuis long-temps ſe préparoit, perſuadé que par-là les plaintes qu'on faiſoit, ſe diſſiperoient bientôt ; que l'envie céderoit à un motif plus fort ; & que, dans un danger ſi preſſant, la ville ne manqueroit jamais de ſe jeter entre ſes bras, & de s'abandonner à ſa conduite, à cauſe de ſa puiſſance & de ſa grande réputation.

LONGUE-MAIN.

C'eſt ce qu'ont rapporté quelques Hiſtoriens ; & les Poëtes Comiques, du vivant & ſous les yeux de Périclès même, ne manquerent pas de répandre ce bruit dans le public, pour donner atteinte, s'ils pouvoient, à ſa réputation & à ſon mérite, qui lui attiroit beaucoup d'envieux & d'ennemis. Plutarque, à ce ſujet, fait une réflexion qui pourroit être d'un grand uſage, non-ſeulement pour ceux qui ſont chargés du gouvernement, mais pour toutes ſortes de perſonnes, & pour le commerce ordinaire de la vie. Il trouve étrange, lorſque les actions ſont bonnes en elles-mêmes, & n'ont rien que de louable au-dehors, que, pour décrier les grands hommes, on aille fouiller dans leur

Plut. de Herod. malign. p. 855, 856.

ARTA-XERXE

cœur ; & que, par une lâche & noire malignité, on leur prête des vues & des intentions qu'ils n'ont peut-être jamais eues. Il souhaiteroit, au contraire, quand le motif est obscur, & qu'une même action peut avoir deux faces, qu'on la regardât toujours du bon côté, & qu'on penchât à en juger favorablement. Il applique ce principe aux bruits qu'on avoit répandus sur Périclès, comme s'il n'eût allumé la guerre du Péloponnèse que par des vues particulieres & intéressées, au lieu que toute sa conduite passée devoit faire juger que c'étoit par des raisons d'État & pour le bien public, qu'il s'étoit enfin rendu à un sentiment, auquel jusques-là il avoit cru devoir s'opposer.

Thucyd. lib. 1. pag 93-99. Diod. lib. 12. p. 95-97.

Pendant que cette affaire étoit en mouvement à Athènes, les Lacédémoniens firent faire coup sur coup à Athènes, par plusieurs ambassades, les diverses demandes dont il a été parlé. L'affaire fut donc mise en délibération dans l'assemblée du peuple, & il y fut résolu qu'on opineroit conjointement sur tous les chefs, avant que de donner une réponse positive. Les avis furent partagés, comme c'est l'ordinaire ; & quelques-uns conclurent à abolir le Décret fait contre Mégare, qui paroissoit le principal obstacle à la paix.

Péricles parla en cette occasion avec une éloquence, que la vue du bien public &

l'honneur de sa patrie rendit plus véhémente encore & plus triomphante qu'elle ne l'avoit jamais paru. Il fit voir d'abord, que le Décret de Mégare, sur lequel on insistoit le plus, n'étoit pas une chose aussi indifférente qu'on se l'imaginoit. Que la demande des Lacédémoniens à cet égard, n'étoit qu'une tentative pour sonder la disposition des Athéniens, & connoître si on pouvoit les entamer en les intimidant. Que de reculer dans cette occasion, c'étoit montrer de la crainte, & avouer sa foiblesse. Qu'il ne s'agissoit de rien moins que de céder aux Lacédémoniens l'empire dont les Athéniens s'étoient mis en possession depuis plusieurs années par leur courage & leur fermeté. Que si on se relâchoit sur ce point, on leur imposeroit aussi-tôt de nouvelles loix, comme à des gens qui ont peur : au lieu qu'en résistant vigoureusement, on seroit contraint de les traiter au moins comme égaux. Que, sur les contestations présentes, on pouvoit prendre des arbitres, pour les terminer à l'amiable : mais qu'il ne convenoit point aux Lacédémoniens d'ordonner à Athènes, d'un ton de maîtres, qu'elle eût à quitter Potidée, à affranchir Égine, à révoquer le Décret de Mégare. Que cette conduite impérieuse etoit directement contraire au traité, qui portoit en termes formels : *Que s'il arrivoit quelque différent entre les alliés, on les*

LONGUE-MAIN.

ARTAXERXE

vuideroit par des voies pacifiques, SANS SE DESSAISIR DE CE QU'ON POSSÉDOIT. Qu'au reste, le moyen le plus sûr de n'être pas toujours en peine de contester ce qu'on possede, c'est de prendre les armes en main, & de disputer ses droits à la pointe de l'épée. Que les Athéniens avoient de ce côté-là tout lieu d'espérer gain de cause; &, pour leur en donner une plus vive idée, il fit une description magnifique de l'état présent des affaires d'Athènes, en marquant en détail jusqu'où montoient ses fonds, ses revenus, ses flotes, ses troupes de terre & de mer, & celles de ses alliés, & comparant tout cela à la pauvreté de Lacédémone, destituée absolument de finances, qui sont pourtant le nerf de la guerre, & extrêmement foible du côté de la marine, qui en fait le principal succès. En effet, il se trouvoit dans le trésor public, qu'on avoit transporté de Délos à Athènes, neuf mille six cens talens, qui font près de vingt-huit millions. Les contributions des alliés, pour chaque année, étoient de quatre cent soixante talens, (c'est-à-dire, près de quatorze cent mille livres). En cas de nécessité, on pouvoit trouver des ressources infinies dans les ornemens des temples, puisque ceux de la statue seule de Minerve montoient à cinquante talens d'or, (c'est-à-dire, à quinze cent mille francs),

Diod. lib. 12. p. 96. 97.

que l'on pouvoit ôter de la ſtatue, ſans la détruire, & les remettre enſuite dans de meilleurs temps. Pour les troupes de terre, elles montoient à-peu-près à trente mille hommes, & la flote à trois cens galeres. Il les avertit ſur-tout de ne point hazarder de combat dans leur pays contre les Péloponnéſiens, qui avoient plus de troupes qu'eux : de ne compter pour rien le ravage de leurs terres, qui pouvoit aiſément ſe réparer, mais de compter pour tout la perte des hommes, qui étoit irréparable ; de faire conſiſter toute leur politique à garder leur ville, & à ſe conſerver l'empire de la mer, qui, tôt ou tard, les rendroit maîtres de leurs ennemis. Il régla le plan de la guerre, non pour une ſeule campagne, mais pour le temps qu'elle dureroit, leur faiſant entrevoir les maux qu'ils avoient à craindre, s'ils s'écartoient de ce ſyſtême. Periclès, après avoir ajouté d'autres conſidérations, tirées du caractere & du gouvernement intérieur des deux Républiques, l'une incertaine & flotante dans ſes délibérations, plus lente encore dans l'exécution, parce qu'elle eſt aſſujétie à attendre le conſentement des alliés ; l'autre, prompte, décidée, indépendante, & maitreſſe des réſolutions, ce qui n'eſt pas indifférent pour le ſuccès des entrepriſes : Periclès, dis-je, termina ſon diſcours, & forma ſon avis. « Il ne reſte plus, dit-il,

» que de renvoyer les ambaſſadeurs, & » de leur répondre, que nous permettons » le commerce d'Athenes à ceux de Mégare, pourvu que les Lacédémoniens » n'interdiſſent le leur, ni à nous, ni à » nos alliés. Pour les villes de la Grece, » nous laiſſerons libres celles qui l'étoient » lors de notre accord, à condition qu'ils » en feront autant à l'égard de celles qui » ſont dans leur dépendance. Nous ne refuſons point de nous en rapporter à des » arbitres, pour tout ce qui fait le ſujet de » nos diſputes, & nous ne commencerons point les premiers la guerre ; mais » nous nous défendrons fortement, ſi l'on » nous attaque ».

On répondit aux ambaſſadeurs, ſuivant l'avis de Periclés. Ils s'en retournerent, & ne revinrent plus depuis. Bientôt après commença la guerre du Péloponnèſe.

CHAPITRE SECOND.

Affaires des Grecs, tant en Sicile qu'en Italie.

COMME la guerre du Péloponnèſe eſt un grand événement qui occupera un temps conſidérable, avant que d'y entrer, je crois devoir expoſer en peu de mots ce qui s'étoit paſſé de plus important juſqu'au temps où

nous sommes dans la grande Grece, soit en Sicile, soit en Italie.

LONGUE-MAIN.

§ 1. *Défaite des Carthaginois dans la Sicile. Théron, Tyran d'Agrigente. Regne de Gélon à Syracuse, & de ses deux freres. Rétablissement de la liberté.*

I. GÉLON.

Nous avons vu que Xerxès, qui ne se proposoit rien moins que d'exterminer entiérement les Grecs, avoit engagé les Carthaginois à porter la guerre contre ceux qui habitoient dans la Sicile. Ils y passerent avec une armée de terre de plus de trois cent mille hommes, & une flote composée de deux mille vaisseaux, & de plus de trois mille petits bâtimens de charge. Amilcar, le plus habile Capitaine qui fût alors à Carthage, fut chargé de cette expédition. Le succès ne répondit pas à un si formidable appareil. L'armée des Carthaginois fut entiérement défaite par Gélon qui avoit alors la principale autorité dans Syracuse.

AN. M. 3520. AV. J.C. 484. *Diod. lib.* 11. *p.* 1. & 16-22.

Ce Gélon étoit d'une ville de Sicile située sur la côte méridionale entre Agrigente & Camarine, appelée Géla, d'où peut-être il tira son nom. Il s'étoit fort distingué dans les guerres qu'Hippocrate, Tyran de Géle, eut à soutenir contre ses voisins, qu'il subjugua presque tous, & peut s'en fallut qu'il ne se rendît maître de

Herod. lib. 7. *cap.* 153-167.

Syracufe. Après la mort d'Hippocrate, Gélon, fous prétexte de défendre les intérêts & les droits des enfans du Tyran, prit les armes contre fes propres citoyens, & les ayant vaincus dans un combat, s'empara de l'autorité pour lui-même. Quelque temps après, il fe rendit maître auffi de Syracufe par le moyen de quelques bannis qu'il y avoit fait rentrer, & qui engagerent la populace à lui en ouvrir les portes. Pour-lors, il abandonna Géle à fon frere Hiéron, s'appliqua à étendre les limites de l'empire de Syracufe, & fe rendit très-puiffant en fort peu de temps. On en peut juger par * les troupes confidérables qu'il offrit aux ambaffadeurs des Grecs qui venoient implorer fon fecours contre le roi des Perfes, & par la demande qu'il fit d'être déclaré le Généraliffime de leur armée, ce qu'on n'eut garde de lui accorder. La crainte où il étoit pour-lors de fe voir bientôt attaqué par les Carthaginois, l'empêcha fur-tout de donner du fecours aux Grecs. Il agit au refte en rufé politique; & quand il fut que Xerxès avoit paffé l'Hellefpont, il envoya un homme affidé avec de grands préfens, & lui donna ordre d'obferver quel feroit le fuccès du premier combat; & en cas qu'il fût favorable à Xerxès, de lui faire les foumiffions de fa part; finon, de rapporter fon argent. Il faut revenir aux Carthaginois.

* *Il promettoit de fournir deux cens vaiffeaux, & trente mille hommes de troupes.*

Ils étoient venus en Sicile sur les vives sollicitations de Térillus, autrefois Tyran d'Himére, mais dépouillé par Théron, autre Tyran qui régnoit à Agrigente. Ce dernier étoit d'une des plus illustres familles de toute la Grece, descendant en droite ligne de Cadmus. Il s'allia avec la maison qui régnoit alors à Syracuse, & qui étoit composée de quatre freres : Gélon, Hiéron, Polizéle & Thrasybule. Il maria sa fille au premier, & il épousa la fille du troisiéme.

LONGUE-MAIN.

Amilcar ayant débarqué à Panorme, commença par mettre le siége devant Himére. Gélon accourut au secours de son beau-pere avec une armée nombreuse ; & tous deux ensemble défirent les Carthaginois. Cette victoire est peut-être la plus complette qui ait jamais été remportée.

Le combat se donna le jour même de l'action des * Thermopyles. J'en ai rapporté les circonstances dans l'histoire des Carthaginois. Il est remarquable qu'entre les conditions de paix que Gélon imposa aux vaincus, une des principales fut qu'ils cessent-

Tome I. *p.* 252.

Plut. in Apophtheg. p. 175.

* *Hérodote dit que cette bataille fut donnée le même jour que celle de Salamine : ce qui paroît moins vraisemblable. Car les Grecs instruits du succès de Gélon, le prierent de venir à leur secours contre Xerxès, ce qu'ils n'auroient pas fait après la bataille de Salamine qui leur enfla tellement le courage, que depuis ce tems-là ils se crurent assez forts pour résister à leurs ennemis, & finir cette guerre à leur avantage sans le secours d'autrui.*

ſeroient d'immoler leurs enfans au Dieu Saturne. Ce qui marque en même temps & la cruauté des Carthaginois, & la piété de Gélon.

Les dépouilles furent immenſes, & montoient à un prix infini. Gélon en deſtina la plus grande partie pour orner les temples de Syracuſe. Le nombre des priſonniers fut auſſi incroyable. Il en fit le partage avec une grande équité entre tous les alliés, qui les employerent à cultiver leurs terres, & à conſtruire de magnifiques édifices, tant pour la décoration que pour l'utilité des villes, en prenant la précaution de leur mettre des fers aux pieds. Pluſieurs citoyens d'Agrigente en avoient chacun juſqu'à cinq cens.

An. M. 3525. Av. J.C. 479. Gélon, après une victoire ſi glorieuſe, loin d'en devenir plus fier & plus orgueilleux, ſe montra encore plus doux, plus affable, plus humain que jamais à l'égard des citoyens & des alliés. Au retour de cette campagne, il convoqua l'aſſemblée des Syracuſains, qui eurent ordre d'y venir armés. Pour lui, il s'y rendit ſans armes; expoſa à l'aſſemblée quelle avoit été ſa conduite, à quoi il avoit employé les ſommes qu'on lui avoit confiées, & quel uſage il avoit fait de ſon autorité, ajoutant que, ſi l'on avoit quelque plainte à former contre lui, ſa perſonne & ſa vie étoient entre leurs mains. Tout le peuple, tou-

ché d'un discours si peu attendu, & encore plus de la confiance avec laquelle il s'abandonnoit à lui, répondit par une acclamation générale de joie, de louanges & de reconnoissance; & sur le champ, d'un commun accord, lui déféra l'autorité souveraine avec le titre de Roi. Et pour conserver à jamais la mémoire de l'action mémorable de Gélon qui étoit venu dans l'assemblée se mettre à la discrétion des Syracusains, ils lui érigerent une statue, où il étoit représenté avec un simple habit de citoyen, sans ceinture & sans armes. Cette statue eut dans la suite un sort bien singulier, & digne des motifs qui la lui avoient fait ériger. Timoléon, plus de cent trente ans après, ayant rétabli la liberté à Syracuse, jugea à propos, pour n'y laisser aucune trace du gouvernement tyrannique, & en même temps pour subvenir aux besoins du peuple, de faire vendre à l'encan toutes les statues des Princes & des Tyrans qui l'avoient gouvernée jusques-là. Mais auparavant il leur fit faire leur procès en forme, comme on le fait à des criminels, écoutant sur chacune les témoins & les dépositions. Elles furent toutes condamnées d'un commun suffrage, excepté celle de Gélon dont je parle ici, laquelle trouva un éloquent avocat dans la vive & sincére reconnoissance des citoyens pour ce grand homme, dont ils

LONGUE-MAIN.

Plut. in Timol. pag. 247. Ælian lib. 13. cap. 37.

ARTAXERXE

respectoient encore la vertu, comme s'il eût été vivant.

Diod. lib. 11. p. 55.

Les Syracusains n'eurent pas lieu de se repentir d'avoir confié une entiere autorité à Gélon. Elle n'ajouta rien au zele qu'il avoit eu jusques-là pour leurs intérêts, mais le mit seulement en état de leur être plus utile. Car, par un changement jusques-là inoui, & dont Tacite * n'a vu depuis d'exemple que dans Vespasien, il fut le premier que la puissance souveraine ait rendu meilleur. Il donna le droit de bourgeoisie à plus de dix mille étrangers qui avoient servi sous lui. Ses vues étoient de peupler la capitale, de rendre l'Etat plus puissant, de récompenser les services de ces braves & fideles soldats, & de les attacher plus fortement à Syracuse par le souvenir d'un établissement si avantageux qu'elle leur avoit procuré en les adoptant au nombre de ses citoyens.

Plut. in Apopht. pag. 175.

Il se piquoit sur-tout d'une sincérité, d'une vérité, d'une bonne foi à garder sa parole, qui étoit à l'épreuve de tout : qualité essentielle dans un Prince, seule capable de lui attirer la confiance de ses sujets & des étrangers, & qui doit être regardée comme la bâse de toute bonne politique, & de tout bon gouvernement. Ayant besoin d'argent pour une expédition qu'il

* Solus omnium antè se principum in melius mutatus est. *Hist. lib. 1. cap. 53.*

méditoit, (il y a apparence que c'étoit avant la victoire remportée contre les Carthaginois) il s'adressa au peuple pour en tirer cette contribution. Mais voyant que les Syracusains avoient peine à se résoudre à prendre sur eux cette dépense, il dit que ce qu'il leur demandoit, n'étoit qu'un emprunt, & qu'il s'engageoit à les leur rendre aussitôt après la guerre. Les sommes lui furent fournies, & il les rendit exactement au temps marqué. Quelle ressource pour l'Etat qu'une telle équité! Quel malheur & quel aveuglement d'y donner la plus légere atteinte!

LONGUEMAIN.

Une de ses principales attentions (& en cela il fut imité par son successeur) étoit de mettre en honneur le labourage & la culture des terres. On sait combien la Sicile étoit un pays fertile en bled, & quel immense revenu on pouvoit tirer d'un fonds si riche, en le cultivant avec soin. Il animoit le travail par sa présence, & se faisoit un plaisir de paroître quelquefois à la tête des laboureurs, comme dans d'autres occasions on l'avoit vu marcher à la tête des troupes. Son dessein n'étoit pas seulement, dit Plutarque, de fertiliser & d'enrichir le pays, mais encore d'exercer ses sujets, de les accoutumer & de les endurcir au travail, & de les préserver par ce moyen de mille désordres qui sont la suite inévitable d'une vie molle & oisive.

Plut. ibid.

Il eſt peu de maximes, en matiere politique, ſur leſquelles les Anciens aient plus inſiſté que ſur celle qui regarde la culture des terres, ce qui eſt une preuve de leur grande ſageſſe, & de la profonde connoiſſance qu'ils avoient des ſolides appuis & des véritables reſſources d'un Etat. Xénophon, dans un dialogue qui a pour titre Hiéron, & qui traite du gouvernement, montre quel avantage ce ſeroit pour un Etat, ſi le Prince étoit attentif à récompenſer ceux qui excelleroient dans le labourage & dans la culture des terres. Il en dit autant de la guerre, du commerce, & de tous les arts, où l'honneur qu'on rendroit à ceux qui s'y diſtingueroient, mettroit tout en mouvement, exciteroit une noble & louable émulation parmi les citoyens, & feroit inventer mille moyens pour conduire ces arts à leur perfection.

Pag. 916. 917.

Il ne paroît pas que Gélon eût été élevé comme l'étoient chez les Grecs les enfans des riches, à qui l'on apprenoit avec un grand ſoin la muſique & l'art de toucher les inſtrumens. Peut-être fut-ce un effet de ſon peu de naiſſance, ou plutôt du peu de cas qu'il faiſoit de ces ſortes d'exercices. Un jour qu'on préſenta après le repas, comme c'étoit la coutume, une lyre à tous les convives, quand le rang de Gélon fut venu, au lieu de toucher cet inſtrument comme avoient fait tous les autres,

r *Plut. in Apopht. pag.* 175.

autres, il se fit amener son cheval, monta dessus avec une légéreté & une grace admirable, & fit voir qu'il avoit appris quelque chose de meilleur que de jouer de la lyre.

LONGUE-MAIN.

Depuis la défaite des Carthaginois en Sicile, toutes les villes y jouissoient d'un profond repos, & Syracuse sur-tout goûtoit avec joie toutes les douceurs de la paix sous le sage gouvernement de Gélon. Il n'étoit pas de Syracuse; & cependant tous les Syracusains, si jaloux de leur liberté, s'étoient empressés de le faire leur Roi. Quoiqu'étranger, la souveraineté le vint chercher, sans autre brigue de sa part que celle du mérite. Il en connut tous les devoirs: il en sentit tout le poids. Il ne l'accepta que pour l'avantage des peuples. Il ne se crut Roi que pour défendre l'Etat, que pour maintenir le bon ordre, que pour protéger l'innocence & la justice; que pour donner à tous ses sujets, par sa vie simple, modeste, réglée, appliquée, le modele de toutes les vertus civiles. Il ne prit pour lui de la royauté, que les peines & les soins, que le zele pour le bien public, que la satisfaction sensible de procurer par ses veilles la tranquillité & le repos à des millions d'hommes: en un mot, il ne regarda la royauté que comme un engagement & comme un moyen de rendre plus d'hommes heureux. Il en ban-

Diod. lib. 11. p. 29. 30.

ARTAXERXE

nit la pompe, le faste, la licence, & l'impunité de faire le mal. Il ne voulut point paroître régner, mais il se contenta de faire régner les loix. Il ne fit jamais sentir à ses inférieurs, qu'il étoit le maître : il leur fit seulement comprendre qu'eux & lui devoient céder à la raison & à la justice. Pour se faire obéir, il aimoit à n'employer que la persuasion & le bon exemple, qui sont les armes de la vertu, & qui produisent seuls une obéissance sincére & constante.

Une vieillesse respectée, un nom chéri & révéré par tous ses sujets, une réputation également répandue au dedans & au dehors, ont été le fruit de cette sagesse conservée sur le trône jusqu'au dernier soupir. Son regne fut court, & ne fit que le montrer à la Sicile, pour donner dans sa personne le modele d'un bon & véritable Roi. Après avoir régné seulement sept ans, il mourut, infiniment regretté de tous ses sujets. Chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son pere. Le peuple lui érigea hors de la ville, dans l'endroit où sa femme Démarete avoit été ensevelie, un superbe monument, environné de neuf tours d'une hauteur & d'une magnificence extraordinaire, & lui décerna les honneurs qu'on rendoit alors aux demi-Dieux, appelés autrement les Héros. Les Carthaginois dans la suite abattirent

ce monument, & Agathocle ces tours : mais, dit l'Historien, ni la violence, ni l'envie, ni le temps qui ruine tout, n'ont pu détruire la gloire de son nom, ni abolir la mémoire de ses grandes vertus & de ses belles actions, gravées par l'amour & par la reconnoissance dans le cœur des Siciliens.

LONGUE-MAIN.

II. HIÉRON.

Après la mort de Gélon, le sceptre demeura encore dans sa famille près de douze ans. Hiéron, l'aîné de ses freres, lui succéda.

AN. M. 3532. AV. J.C. 472.

Il faut, pour concilier les Auteurs au sujet de ce Prince, dont les uns le donnent pour un bon Roi, d'autres pour un Tyran odieux, il faut, dis-je, distinguer les temps. Il y a beaucoup d'apparence qu'Hiéron, dans les commencemens de son regne, ébloui par l'éclat de la puissance souveraine, & corrompu par les flateries des courtisans, prit à tâche d'abord de s'écarter de la route que son prédécesseur venoit de lui marquer, & dont il s'étoit si bien trouvé. Ce jeune Prince étoit avare, violent, injuste, & ne songeoit qu'à satisfaire ses passions, sans se mettre en peine de s'attirer l'estime & l'affection des peuples, qui, de leur côté, avoient une extrême haine pour un Prince qu'ils regardoient plutôt comme un Tyran, que

Diod. lib. 11. p. 31.

ARTAXERXE

comme un Roi. Il n'y eut que le respect pour la mémoire de Gélon, qui les empêcha d'éclater.

Diod. lib. 11. p. 36.

Quelque temps après qu'il fut monté sur le trône, il conçut de violens soupçons contre son frere Polyzéle, dont le grand crédit qu'il avoit dans la ville, lui fit craindre qu'il ne songeât à le détrôner. Pour se défaire sans bruit d'un ennemi, selon lui, fort dangereux, il voulut le mettre à la tête de quelques troupes qu'il envoyoit au secours des Sybarites contre les Crotoniates, espérant qu'il périroit dans cette expédition. Le refus que fit son frere d'accepter ce commandement, l'aigrit encore davantage contre lui. Théron, qui avoit épousé la fille de Polyzéle, prit le parti de son beau-pere. Il y eut à ce sujet de grands & de longs différens entre le Roi de Syracuse & celui d'Agrigente : mais à la fin, ils s'accommoderent par la sage entremise du poëte Simonide ; & pour rendre leur accommodement durable, ils le cimenterent par une nouvelle alliance. Hiéron épousa la sœur de Théron. Depuis ce temps-là, les deux Rois vécurent en bonne intelligence.

Schol. in Pind.

Ælian lib. 4. cap. 15.

Une santé d'abord assez infirme, & éprouvée par de fréquentes maladies, laissa à Hiéron le temps de faire des réflexions, & lui fit naître la pensée d'appeler auprès de lui des personnes savantes, capables

de l'entretenir agréablement, & de lui donner d'utiles inſtructions. Les plus célébres poëtes de ſon temps ſe rendirent à ſa Cour ; Simonide, Pindare, Bacchylide, Epicharme ; & l'on prétend que la douceur & les charmes de leur converſation ne contribuerent pas peu à adoucir l'humeur dure & ſauvage d'Hiéron.

LONGUE-MAIN.

Plutarque rapporte de lui une parole qui marque une diſpoſition excellente dans un Prince. Il diſoit que ſa maiſon & ſes oreilles ſeroient toujours ouvertes à quiconque voudroit lui dire la vérité, & qui la lui diroit avec franchiſe & ſans ménagement.

In Apophth. pag. 175.

Les Poëtes, dont j'ai parlé, n'excelloient pas ſeulement dans la poéſie, mais avoient d'ailleurs un grand fonds d'érudition, & étoient regardés & conſultés comme les Sages de leur temps. C'eſt ce que * Cicéron dit en particulier de Simonide. Il avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit du Roi, & il s'en ſervoit pour le porter à la vertu.

Cic. lib. 1. de Nat. Deor. n. 60.

Leurs entretiens rouloient aſſez ſouvent ſur des matieres de Philoſophie. J'ai déja remarqué ailleurs que dans une de ces converſations, Hiéron demanda à Simonide ce qu'il penſoit ſur la nature & ſur les attributs de la Divinité. Celui-ci demanda

* Simonides, non poeta ſolùm ſuavis, verùm etiam ceteroqui doctus ſapienſque traditur. *Lib. 1. de Nat. Deor. n. 60.*

un jour pour y réfléchir : le lendemain, il en demanda deux, & alla toujours ainſi en augmentant. Preſſé par le Prince de rendre raiſon de ces délais, il avoua que la matiere étoit au-deſſus de ſes forces, & que plus il y penſoit, plus il y trouvoit d'obſcurité.

Nous avons un excellent traité de Xénophon ſur la maniere de bien gouverner, qui a pour titre *Hiéron*, & qui eſt un dialogue entre ce Prince & Simonide. Hiéron entreprend de prouver au Poëte que les Tyrans, les Rois, ne ſont pas ſi heureux qu'on ſe l'imagine. Entre un grand nombre de preuves qu'il en apporte, il inſiſte principalement ſur le malheur qu'ils ont d'être privés du plus grand bien & de la plus grande douceur de la vie, c'eſt-à-dire, d'un véritable ami, dans le ſein duquel on puiſſe dépoſer sûrement ſes chagrins, ſes inquiétudes, ſes ſecrets ; qui partage avec nous nos joies & nos douleurs ; en un mot, qui ſoit un autre nous-mêmes, & qui ne faſſe avec nous qu'un cœur & qu'une ame. Simonide, de ſon côté, lui donne d'admirables inſtructions ſur les devoirs de la royauté. Il lui repréſente qu'un Roi ne l'eſt pas pour lui, mais pour les autres : Que ſa grandeur conſiſte, non à ſe bâtir de ſuperbes palais, mais à conſtruire des temples, à fortifier & à embellir ſes villes : Que ſa gloire eſt, non

qu'on le craigne, mais qu'on craigne pour lui : Qu'un ſoin véritablement royal n'eſt pas d'entrer en lice avec le premier venu dans les jeux Olympiques, (c'étoit la paſſion des Princes de ce temps-là, & en particulier * d'Hiéron), mais de diſputer avec les Rois voiſins à qui réuſſira le mieux à répandre l'abondance dans ſes Etats, & à rendre ſes peuples heureux.

Un autre poëte, c'eſt Pindare, loue néanmoins ce même Hiéron ſur la victoire qu'il avoit remportée à la courſe Equeſtre. « Ce Prince, dit-il dans ſon » ode, qui gouverne avec équité les peu- » ples de l'opulente Sicile, a cueilli la » plus pure fleur de toutes les vertus. Il » ſe fait un noble plaiſir de ce que la » poéſie & la muſique ont de plus exquis. » Il aime les airs mélodieux, tels que » nous avons coutume d'en jouer à la ta- » ble des perſonnes qui nous ſont cheres. » Courage donc, prends ta lyre, & monte- » la ſur le ton Dorien. Si tu te ſens animé » d'un beau feu en faveur de ** Piſe & de » Phérénice ; s'ils ont fait naître en toi

* *On dit que Thémiſtocle le voyant arriver aux Jeux Olympiques avec un grand équipage, fut d'avis qu'on ne l'y admît pas, parce qu'il n'avoit point ſecouru les Grecs contre l'ennemi commun, non plus que ſon frere Gélon ; & cet avis fit honneur au Général Athénien.* Ælian. lib. 9. cap. 5.

** Piſe *étoit la ville, près de laquelle ſe célébroient les Jeux Olympiques :* Phérénice, *le nom du Courſier d'Hiéron, qui ſignifie*, Remporteur de victoires.

» les plus doux transports, lorsque ce
» généreux Coursier, sans être piqué de
» l'éperon, voloit sur les bords de l'Al-
» phée, & portoit son maître au sein de
» la victoire ; chante le roi de Syracuse,
» l'ornement de nos courses équestres.

On peut voir l'ode entiere traduite par feu M. Massieu, dans le 6e Tome des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, d'où j'ai extrait le peu que j'en ai rapporté. J'ai été bien aise de faire connoître Pindare au Lecteur par ce petit échantillon.

Cette ode est suivie immédiatement d'une autre composée en l'honneur de Théron, roi d'Agrigente, vainqueur à la course des Chars. Plusieurs la regardent comme le chef-d'œuvre de Pindare, tant l'expression leur en paroît sublime, les sentimens nobles, la morale pure.

Je ne sais pas jusqu'à quel point il faut compter sur les autres louanges que Pindare donne à Hiéron ; car les Poëtes ne se piquent pas toujours d'une grande sincérité dans celles qu'ils accordent aux Princes : mais au moins il est certain qu'il avoit fait de sa Cour le rendez-vous des beaux esprits, & qu'il avoit sû les y attirer par ses manieres honnêtes & engageantes, & encore plus par ses libéralités, ce qui n'est pas un petit mérite pour un Roi.

On ne peut donner à la Cour d'Hiéron

l'éloge que donne * Horace à celle de Mécéne, où régnoit un caractere rare parmi les ſavans, mais infiniment plus eſtimable que toute leur ſcience. On ne connoiſſoit point, dit Horace, dans cette aimable Cour, les bas ſentimens de l'envie & de la jalouſie, & l'on y voyoit, dans ceux qui partageoient la faveur du maître, un mérite ou un crédit ſupérieur, ſans en prendre ombrage. Il n'en étoit pas ainſi chez Hiéron, ni chez Théron. On dit que Simonide, & ſon neveu Bacchylide, tâchoient, par toutes ſortes de critiques, d'affoiblir l'eſtime que ces Princes témoignoient pour les ouvrages de Pindare. Celui-ci, par droit de repréſailles, les rabaiſſe étrangement dans l'ode de Théron, en les comparant *à des corbeaux qui croaſſent inutilement contre le divin oiſeau de Jupiter.* La vertu de Pindare n'étoit pas la modeſtie.

LONGUE-MAIN.

Scholiaſt. Pind.

Hiéron, ayant chaſſé de Catane & de Naxe les anciens habitans, y établit une nombreuſe colonie, composée de dix mille hommes; dont cinq mille étoient Syracuſains, & les cinq autres mille venus

Diod. lib. 11. p. 37.

* Non iſto vivimus
Quo tu rere modo. Domus hac nec purior ulla eſt,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic, aut eſt quia doctior. Eſt locus unicuique ſuus.

Horat. lib. 1. Satyr. 9.

ARTAXERXE

du Péloponnèse. C'est ce qui engagea les habitans de ces deux villes à lui décerner après sa mort les honneurs qu'on rendoit aux Héros ou demi-Dieux, parce qu'ils le regardoient comme leur fondateur.

Ibid. pag. 50. Il témoigna beaucoup de bonté aux enfans d'Anaxilaüs, qui avoit été Tyran de Zancle, & grand ami de Gélon son frere. Comme ils étoient parvenus à l'âge viril, il les exhorta à prendre en main les rênes du gouvernement, après s'être fait rendre compte par leur tuteur, qui s'appeloit Micythe. Celui-ci, ayant assemblé les plus proches parens & les meilleurs amis des jeunes Princes, rendit en leur présence un si bon compte de sa tutele, que tous, ravis en admiration, donnerent des louanges extraordinaires à sa prudence, à sa bonne foi & à sa justice. La chose alla si loin, que les jeunes Princes même le presserent très-vivement de vouloir bien continuer à se charger du gouvernement, comme il avoit fait jusques-là. Mais le sage Tuteur, préférant la douceur du repos à l'éclat du commandement, & d'ailleurs persuadé que l'intérêt de l'Etat demandoit que les jeunes Princes gouvernassent par eux-mêmes, prit le parti de la retraite. Hiéron mourut après avoir régné onze ans.

LONGUE-MAIN.

III. THRASYBULE.

Diod. lib. 11. p. 51. 52.

Son frere Thraſybule lui ſuccéda, & contribua beaucoup par ſa mauvaiſe conduite à le faire regréter. Plein d'orgueil & d'une fierté brutale, il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ſe livra entiérement au conſeil flateur des jeunes inſenſés qui l'environnoient. Il traitoit tous ſes ſujets avec la derniere dureté, banniſſant les uns, confiſquant le bien des autres, & en faiſant mourir un grand nombre. Les Syracuſains ne purent ſouffrir long-temps une ſemblable ſervitude. Ils appelerent à leur ſecours les villes voiſines, intéreſſées comme eux à ſecouer le joug de la tyrannie. Thraſybule fut aſſiégé dans Syracuſe même, dont il avoit retenu une partie ſous ſa domination : ſavoir, l'Achradine, & l'Ile qui étoit très-fortifiée ; le troiſieme quartier de la ville, nommé Tyque, étoit entre les mains de ſes ennemis. Après une aſſez foible réſiſtance, ayant demandé à capituler, il quitta la ville, & ſe retira en exil chez les Locriens. Il n'avoit été ſur le trône qu'un an. Syracuſe rentra ainſi en liberté. Elle délivra auſſi les autres villes de Sicile de la tyrannie, établit par-tout le gouvernement populaire, & s'y maintint elle-même pendant ſoixante ans,

ARTAXERXE

AN. M. 3544.
AV. J. C. 460.
Diod. lib. 11. p. 55. &c.

jusqu'au temps de Denys le tyran, qui l'asservit de nouveau.

Depuis que la Sicile eut été délivrée de la domination des Tyrans, & que la liberté eut été rendue à toutes les villes, comme le pays par lui-même étoit extrêmement fertile, & que la paix dont on jouissoit par-tout, laissoit tout le loisir de s'appliquer à la culture des terres & à la nourriture des troupeaux, les peuples de cette île devinrent fort puissans, & amasserent de grandes richesses. Pour conserver à jamais la mémoire de l'heureux jour où ils avoient secoué le joug de la servitude par l'exil de Thrasybule, ils ordonnerent, dans l'assemblée générale de la nation, qu'on érigeroit une statue colossale à Jupiter libérateur; que tous les ans, dans ce jour-là, on célébreroit une fête solemnelle en action de graces du rétablissement de la liberté, & qu'on immoleroit aux Dieux quatre cent cinquante taureaux, qui serviroient aussi à traiter le peuple dans un festin commun.

Il resta toujours néanmoins dans l'esprit de plusieurs particuliers, je ne sais quel levain secret de tyrannie, qui troubla souvent la douceur de cette paix, & causa dans la Sicile divers mouvemens, dans le détail desquels je ne crois pas devoir descendre. Pour en prévenir l'effet, on établit à Syracuse le Pétalisme, qui étoit à-

peu-près la même chose que l'Ostracisme à Athènes, & qu'on appela ainsi du mot Grec πέταλον qui signifie *une feuille*, parce qu'on donnoit son suffrage sur une feuille d'olivier. Ce jugement s'exerçoit contre les citoyens, dont la puissance donnoit lieu de craindre qu'ils ne songeassent à se faire Tyrans, & les bannissoit pour dix ans : mais il ne subsista pas long-temps, & fut bientôt aboli, parce que la crainte d'y succomber ayant porté les plus gens de bien à se retirer, & à renoncer au gouvernement, les premieres places n'étoient plus remplies que par ceux des citoyens qui avoient le moins de mérite.

LONGUEMAIN.

Ibid. pag. 65.

Deucétius, selon Diodore, étoit Chef des peuples, appelés proprement Siciliens. Les ayant tous réunis en un seul corps, excepté ceux d'Hybla, il devint fort puissant, & forma plusieurs grandes entreprises.

Diod. pag. 67-70.

Ce fut lui qui bâtit la ville *Palica*, près du temple des Dieux nommés *Palici*. Ce temple étoit fort célébre par quelques merveilles qu'on en raconte, & encore plus par la sainteté & la religion des sermens qu'on y prêtoit, dont on dit que le violement étoit toujours suivi d'une punition prompte & exemplaire. C'étoit un asyle assuré pour tous ceux qu'une puissance supérieure accabloit, & sur-tout pour les esclaves vexés injustement par leurs maîtres, ou traités par eux trop cruellement. Ils

y demeuroient en sûreté, juqſu'à ce que des arbitres & des médiateurs euſſent fait leur paix; & il n'y avoit point d'exemple que jamais aucun maître eût manqué à la parole qu'il avoit donnée de pardonner à ſes eſclaves, tant les Dieux qui préſidoient à ce temple, étoient en réputation de venger ſévérement le parjure.

Ce Deucétius, après pluſieurs ſuccès fort heureux, & pluſteurs actions où il avoit remporté de grands avantages ſur les ennemis, & en particulier ſur les Syracuſains, vit tout d'un coup changer ſa fortune par la perte d'une bataille, & fut abandonné de preſque toutes ſes troupes. Dans la conſternation & l'abattement où le jeta une déſertion ſi ſubite & ſi générale, il prit une réſolution que le déſeſpoir ſeul pouvoit lui inſpirer. Il ſe retira ſur le ſoir & de nuit à Syracuſe, avança juſques dans la place publique; & là, humble ſuppliant, proſterné aux pieds des autéls, il abandonna ſa vie & ſes Etats à la merci des Syracuſains, c'eſt-à-dire, de ſes ennemis déclarés. La ſingularité du ſpectacle attira un grand concours du peuple. Les Magiſtrats auſſi-tôt convoquerent l'aſſemblée, & mirent l'affaire en délibération. On commença par entendre les Orateurs chargés ordinairement de haranguer le peuple, qui l'animerent extrêmement contre Deucétius, comme contre

un ennemi public, que la Providence elle-même sembloit leur présenter, pour venger & punir par sa mort tons les torts qu'il avoit faits à la République. Un tel discours fit horreur à tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans l'assemblée. Les plus sages & les plus anciens d'entre les Sénateurs représenterent : « Qu'il ne falloit pas » considérer ici ce que méritoit Deucé- » tius, mais ce qui convenoit aux Syra- » cusains : Qu'ils ne devoient plus envi- » sager en lui un ennemi, mais un sup- » pliant, qualité qui rendoit sa personne » sacrée & inviolable : Qu'il y avoit une » Déesse (elle s'appeloit Némésis) ven- » geresse des crimes, sur-tout de la » cruauté & de l'impiété, laquelle, sans » doute, ne laisseroit pas celle-ci impu- » nie : Qu'outre qu'il y a de la bassesse & » de l'inhumanité d'insulter à l'infortune » des malheureux, & de vouloir écraser » ceux qu'on trouve déja abattus sous ses » pieds ; il étoit de la grandeur & du bon » naturel des Syracusains de faire paroître » de la bonté & de la clémence à l'égard » de ceux même qui en sont le moins » dignes ». Tout le peuple se rendit à cet avis, & d'un commun consentement conserva la vie à Deucétius. La ville de Corinthe, métropole & fondatrice de Syracuse, lui fut marquée pour le lieu de sa retraite, & les Syracusains s'engagerent à

ARTAXERXE

lui fournir tout ce qui lui étoit nécessaire pour y vivre honorablement. Qui ne comprend pas, en comparant ces deux avis, de quel côté est le beau & le grand?

§ II. *De quelques personnes & de quelques villes célébres dans la grande Grece. Pythagore, Charondas, Zaleucus, Milon l'Athléte, Crotone, Sybaris, Thurium.*

1. Pythagore.

Diog. Laer. in vit. Pythag.
AN. M. 3480.
AV. J. C. 524.

En traitant de ce qui regarde la grande Grece en Italie, je ne dois pas omettre Pythagore qui en a fait l'honneur. Il étoit de Samos. Après avoir parcouru beaucoup de pays, & s'être enrichi l'esprit d'un grand nombre de rares connoissances, il revint dans sa patrie, où il ne fit pas un long séjour, à cause du gouvernement tyrannique qu'il y trouva établi par Polycrate, qui avoit néanmoins pour lui tous les égards possibles, & qui faisoit de son mérite le cas qu'il devoit. Mais l'étude des sciences, & sur-tout de la philosophie, ne peut gueres s'accorder avec la servitude, même la plus douce & la plus honorable. Il passa donc en Italie, & fit sa demeure ordinaire à Crotone, à Métapont, à Héraclée, à Tarente. Servius Tullius, ou Tarquin le superbe, régnoit pour-lors à Rome; ce qui détruit absolument l'opinion de ceux qui croyent que Numa Pompilius, second roi des Romains, qui vivoit plus de cent

Liv. lib. 1. n. 18.

ans auparavant, avoit été diſciple de Pythagore ; opinion fondée apparemment ſur la reſſemblance de leurs mœurs, de leur caractere & de leurs principes.

Tout * le pays ſe reſſentit bientôt de la préſence de ce grave Philoſophe. Le goût de l'étude & l'amour de la ſageſſe s'y répandirent en fort peu de temps. On accouroit de toutes les villes voiſines pour voir Pythagore, pour l'entendre, & pour profiter de ſes ſalutaires avis. Tous les Princes du pays ſe faiſoient un plaiſir & un honneur de l'avoir chez eux, de s'entretenir avec lui, & de prendre de ſes leçons ſur la maniere de gouverner ſagement les peuples. Son école devint la plus célebre qui eût encore été. Il n'avoit pas moins de quatre ou cinq cens diſciples. Avant que de les admettre dans ce rang, il les éprouvoit dans une eſpece de noviciat qui duroit cinq ans ; & pendant tout ce temps-là, il les condamnoit à un rigoureux ſilence, parce qu'il vouloit qu'ils fuſſent inſtruits avant que de parler. J'expoſerai quels étoient ſes dogmes & ſes ſentimens, lorſque je parlerai des différentes ſectes des Philoſophes : tout le monde ſait que la métempſycoſe en étoit un des prin-

* Pythagoras, cùm in Italiam veniſſet, exornavit eam Græciam, quæ magna dicta eſt, & privatim & publicè, præſtantiſſimis & inſtitutis, & artibus. *Cicer. Tuſcul. Quæſt. lib. 5. n. 10.*

cipaux. Ses disciples avoient un grand respect pour tout ce qui sortoit de sa bouche ; & sans autre examen, il suffisoit qu'il eût parlé pour se faire croire ; & pour assurer que quelque chose étoit vrai, ils avoient coutume de s'exprimer ainsi : *Le Maître l'a dit.* C'étoit porter trop loin la déférence & la docilité, que de renoncer ainsi à tout examen, & de faire le sacrifice absolu de sa raison & de ses lumieres ; sacrifice qui n'est dû qu'à la seule autorité divine, infiniment supérieure à toute notre raison & à toutes nos lumieres, & qui a droit, par conséquent, de leur imposer la loi, & de leur parler en souveraine.

Α'υτος ἔφα.

Il sortit de l'école de Pythagore un grand nombre d'illustres disciples, qui firent un honneur infini à leur maître : de sages Législateurs, de grands Politiques, des personnes habiles dans toutes les sciences, des hommes capables de gouverner les Etats, & d'être les Ministres des plus grands Princes. * Longtemps après sa mort, cette partie de l'Italie, qu'il avoit cultivée & instruite par ses leçons, étoit encore regardée comme la pépiniere & le séjour des savans en tout genre, & elle se maintint pendant plusieurs siecles dans

* Pythagoras tenuit magnam illam Græciam cum honore, & disciplina, tum etiam auctoritate, multaque sæcula postea sic viguit Pythagoreorum nomen, ut nulli alii docti viderentur. *Tuscul. Quæst. lib.* I. *n.* 38.

cette glorieuſe poſſeſſion. Il falloit qu'à Rome on eût une grande idée du mérite & de la vertu de Pythagore, puiſque l'oracle de Delphes ayant ordonné aux Romains, pendant la guerre des Samnites, d'ériger deux ſtatues dans l'endroit le plus célébre de la ville, l'une au plus ſage, l'autre au plus courageux des Grecs, il les érigerent dans le lieu des Comices à Pythagore & à Thémiſtocle. On ne ſait rien de certain ſur le lieu ni ſur le temps de la mort de Pythagore.

LONGUE MAIN.

Plin. lib. 34 cap. 6.

2. *Crotone. Sybaris. Thurium.*

Crotone fut fondée par Myſcellus, chef des Achéens, la troiſieme année de la XVIIe Olympiade. Ce Myſcellus étant allé à Delphes pour conſulter l'oracle d'Apollon ſur le lieu où il bâtiroit ſa ville, y trouva Archias le Corinthien, qu'un ſemblable deſſein y avoit amené. Le Dieu les écouta favorablement ; & après les avoir déterminés ſur le lieu le plus convenable à leurs nouveaux établiſſemens, il leur propoſa différens avantages, & leur laiſſa entre autres le choix des richeſſes ou de la ſanté. Les richeſſes toucherent Archias : Myſcellus demanda la ſanté ; &, ſi l'on en croit l'hiſtoire, Apollon fut fidele à tous les deux. Archias fonda Syracuſe, qui devint en peu de temps la plus opulente

AN. M 3295. AV. J.C. 709.

Strab. lib. 6. p. 262. & 269.

Dionyſ Halicarn. Antiq. Rom. lib. 2. pag. 121.

ARTAXERXE

ville de la Grece. Myſcellus fonda Crotone, ſi fameuſe par la longue vie & par la force naturelle de ſes habitans, qu'elle étoit paſſée en proverbe pour ſignifier un lieu fort ſain, & où l'air étoit d'une extrême pureté. Elle ſe ſignala par un grand nombre de victoires dans les Jeux de la Grece, & Strabon dit que dans une même Olympiade, ſept Crotoniates furent couronnés aux Jeux Olympiques, & remporterent tous les prix du Stade.

Κρότωνος ὑγιέστερος.

Strab. lib. 6. p. 263. Athen. lib. 12. pag. 518-520.

Sybaris étoit ſituée à dix lieues de Crotone, (200 ſtades) & avoit été fondée auſſi par les Achéens, mais avant l'autre. Cette ville dans la ſuite devint fort puiſſante. Elle avoit ſous ſa dépendance quatre peuples voiſins & vingt-cinq villes, de ſorte qu'elle ſeule pouvoit mettre ſur pied trois cent mille hommes. Cette richeſſe & cette opulence furent bientôt ſuivies d'un luxe & d'un déréglement de mœurs qu'on a peine à croire. Les citoyens n'étoient occupés que de feſtins, de jeux, de ſpectacles, de parties de plaiſir & de débauches. Il y avoit des récompenſes publiques & des marques de diſtinction pour ceux qui donnoient de plus magnifiques repas, & même pour les cuiſiniers qui réuſſiſſoient le mieux dans l'art important de faire de nouvelles découvertes pour la bonne chere, & d'inventer de nouveaux rafinemens pour ſatisfaire le goût. La dé-

licatesse & la mollesse étoient portées si loin, qu'on écartoit sévérement de la ville tous les ouvriers qui faisoient trop de bruit en travaillant, & qu'on n'y souffroit point de coqs, de peur que leur chant aigu & perçant ne troublât la douceur du sommeil. LONGUE-MAIN.

A tous ces maux, se joignirent la dissension & la discorde, ce qui causa leur ruine. Cinq cens des plus riches de la ville en ayant été chassés par la faction d'un particulier, nommé Télys, se réfugierent à Crotone. Télys les fit redemander, & sur le refus que firent les Crotoniates de les livrer, déterminés à cette généreuse résolution par l'avis de Pythagore qui étoit alors chez eux, la guerre fut déclarée. Les Sybarites se mirent en campagne avec trois cent mille hommes; les Crotoniates avec cent mille seulement, mais ils avoient à leur tête Milon, ce fameux Athléte, dont il sera bientôt parlé, qui étoit couvert d'une peau de lion, & armé d'une massue, comme un autre Hercule. Ceux-ci remporterent une victoire complete, & firent main basse sur tous les fuyards, de sorte qu'il ne s'en sauva qu'un petit nombre, & leur ville demeura déserte. Environ soixante ans après, des Thessaliens vinrent s'y établir: mais ils n'y demeurerent pas longtemps en repos, & en furent chassés par les Crotoniates.

AN. M. 3484. AV. J. C. 520. *Diod. lib. 12. pag. 76 & 85.*

ARTAXERXE

Réduits à cette fâcheuse extrêmité, ils implorerent le secours de Sparte & d'Athènes. Les Athéniens, touchés de compassion pour le pitoyable état où ils étoient réduits, après avoir fait proclamer dans le Péloponnèse, que ceux qui voudroient se joindre à cette colonie pouvoient le faire librement, envoyerent aux Sybarites une flote de dix vaisseaux, sous la conduite de Lampon & de Xénocrate.

AN. M. 3560.
AV. J. C. 444.

Ils bâtirent une ville près de l'ancienne Sybaris, qu'ils appelerent *Thurium*. Deux Savans illustres, l'un orateur, l'autre historien, se joignirent à cette colonie. Le premier étoit Lysias, âgé pour-lors seulement de quinze ans. Il demeura à Thurium jusqu'au malheur arrivé aux Athéniens dans la Sicile, & passa pour-lors à Athènes. Le second étoit Hérodote. Quoiqu'il fût natif d'Halicarnasse, ville de Carie, il fût pourtant censé être de Thurium, parce qu'il s'y établit avec cette colonie. J'en parlerai ailleurs plus au long.

Dionys. Halicarn. in vit. Lys. p. 82. Strab. lib. 14. pag. 656.

La division se mit bientôt dans la ville, à l'occasion des nouveaux habitans, que les autres vouloient priver de toutes les charges & de tous les priviléges. Mais, comme ils étoient en bien plus grand nombre, ils chasserent tous les anciens Sybarites, & demeurerent seuls maîtres de la ville. Soutenus par l'alliance qu'ils

firent avec les Crotoniates, ils devinrent en peu de temps fort puiſſans ; & ayant établi dans leur ville le gouvernement populaire, ils en diſtribuerent les citoyens en dix Tribus, auxquelles ils donnerent le nom des différens peuples d'où ils étoient ſortis. LONGUE-MAIN.

3. Charondas, législateur.

Alors ils ne ſongerent plus qu'à affermir leur gouvernement par de ſages loix, &, pour cet effet ils choiſirent entre eux Charondas élevé dans l'école de Pythagore, qu'ils chargerent du ſoin de les dreſſer. J'en rapporterai ici quelques-unes.

1. Il donna excluſion du Sénat & de toute dignité publique à quiconque paſſeroit à de ſecondes noces après avoir eu des enfans d'un premier lit : perſuadé qu'un homme ſi peu attentif aux intérêts de ſes enfans, ne le ſeroit pas davantage à ceux de la patrie ; & que s'étant montré mauvais pere, il ſeroit mauvais magiſtrat.

2. Il condamna les calomniateurs à être conduits par toute la ville, couronnés de bruyere, comme les plus méchans de tous les hommes : ignominie à laquelle, le plus ſouvent, ils ne pouvoient ſurvivre. La ville, délivrée de cette peſte, recouvra le

ARTAXERXE

repos & la tranquillité. Les * calomniateurs ſont en effet la ſource la plus ordinaire des troubles publics & particuliers ; & , ſelon la remarque de Tacite , trop épargnés dans la plupart des Etats.

3. Il établit une loi toute nouvelle contre une autre ſorte de peſte & de contagion , qui eſt , dans une République , la cauſe ordinaire de la corruption des mœurs ; en donnant action contre ceux qui ſe lieroient d'amitié & de commerce avec les méchans , & les condamnant à une amende conſidérable.

4. Il voulut que tous les enfans des citoyens fuſſent inſtruits dans les belles-lettres , dont l'effet propre eſt de polir & de civiliſer les eſprits , d'inſpirer des mœurs douces , & de porter à la vertu ; ce qui fait le bonheur d'un Etat , & eſt également néceſſaire à tous les citoyens. Dans cette vue , il ſtipendia des maîtres publics , afin que l'inſtruction étant gratuite , pût devenir générale. Il regardoit l'ignorance comme le plus grand des maux , & la ſource de tous les vices.

5. Il fit une loi à l'égard des orphelins , qui paroît aſſez ſenſée : en confiant le ſoin de leur éducation aux parens du côté maternel , de qui il n'y avoit rien à craindre

* Delatores , genus hominum publico exitio repertum , & pœnis quidem nunquam ſatis coercitum. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 30.

contre

contre leur vie ; & l'adminiſtration de leurs biens aux parens du côté paternel, qui avoient intérêt de les conſerver, pouvant en devenir les héritiers par la mort des pupilles.

6. Au lieu de punir de mort les déſerteurs, & ceux qui quittoient leur rang, & fuyoient le combat, il ſe contenta de les condamner à paroître pendant trois jours dans la ville, revêtus d'un habit de femme ; eſpérant que la crainte d'une telle honte ne produiroit pas moins d'effet que celle de la mort ; & d'ailleurs voulant donner lieu à ces lâches citoyens de réparer & de couvrir leur faute dans la premiere occaſion.

7. Pour empêcher que ſes loix ne fuſſent abrogées avec trop de facilité & de témérité, il impoſa une condition bien dure & bien haſardeuſe à ceux qui propoſeroient d'y faire quelque changement. Ils devoient paroître dans l'aſſemblée publique avec une corde au cou ; & ſi le changement propoſé ne paſſoit point, être étranglés ſur le champ. Dans toute la ſuite du temps, il n'arriva que trois fois de propoſer de tels changemens ; & ils furent acceptés.

Charondas ne ſurvécut pas longtemps à ſes loix. Revenant un jour de pourſuivre des voleurs, & trouvant la ville en tumulte, il entra tout armé dans l'aſſemblée, ce qu'il avoit défendu par une loi

ARTAXERXE

expresse. Un particulier lui reprocha qu'il violoit lui-même ses loix. *Non*, dit-il, *je ne les viole point, mais je les scellerai de mon sang;* & sur le champ, il se tua de son épée.

4. Zaleucus, autre Législateur.

Diod. lib. 12. p. 79 85.

Dans le même temps, il y eut chez les Locriens un autre Législateur célébre, nommé *Zaleucus*, disciple de Pythagore aussi bien que Charondas. Il ne nous reste presque qu'une espece de préambule qu'il avoit mis à la tête de ses loix, qui en donne une grande idée. Il demande de ses citoyens avant tout, qu'ils croyent & soient fortement persuadés qu'il y a des Dieux; & il ajoute qu'il ne faut que lever les yeux vers le ciel, & en considérer l'ordre & la beauté, pour se convaincre qu'un ouvrage si merveilleux ne peut point être l'effet du hasard ni de l'industrie humaine. Par une conséquence & une suite naturelle de cette persuasion, il les exhorte à honorer & à respecter les Dieux, comme auteurs de tout ce qu'il y a de bon, de juste & d'honnête parmi les mortels; & de les honorer, non simplement par des sacrifices & par de magnifiques présens, mais par une sage conduite, & par des mœurs pures & chastes, qui plaisent aux Dieux infiniment plus que tous les sacrifices.

Après cet exorde si plein de religion & de piété, où il montre la divinité comme la source primitive des loix, comme la principale autorité qui en commande l'observation, comme le plus puissant motif pour y être fidele, & comme le parfait modéle auquel on doit se conformer, il passe au détail des devoirs que les hommes ont les uns à l'égard des autres, & leur donne un précepte fort propre à conserver dans le commerce de la vie, la paix & l'union, en commandant de ne pas rendre éternelles les haines & les dissensions, ce qui marquoit un esprit féroce & indomptable; mais d'en user à l'égard de leurs ennemis, comme devant bientôt les avoir pour amis. Il ne faut pas attendre du paganisme une plus haute perfection.

Quant à ce qui regarde les Juges & les Magistrats, après leur avoir représenté qu'en prononçant les jugemens ils ne doivent se laisser prévenir, ni par l'amitié, ni par la haine, ni par aucune autre passion, il se contente de les exhorter à éviter avec soin toute hauteur & toute dureté à l'égard des parties, qui sont assez à plaindre d'avoir à essuyer les peines & les fatigues qu'entraîne après elle la poursuite d'un procès. Leur place, en effet, quelque laborieuse qu'elle soit, ne leur donne aucun droit de faire sentir leur mauvaise

ARTAXERXE

humeur aux parties. Ils leur doivent la justice par état & par la qualité même de Juges ; & , lorsqu'ils la leur rendent , même avec douceur & avec humanité , ce n'est qu'une dette dont ils s'acquittent , & non une grace qu'ils leur accordent.

Pour écarter de sa République le luxe , qu'il regardoit comme la ruine certaine d'un Etat , il ne suivit pas la pratique établie parmi quelques nations , où l'on croit qu'il suffit , pour le réprimer , de punir les contraventions à la loi par des amendes pécuniaires. Il s'y prit , dit l'historien , d'une maniere plus adroite & plus ingénieuse , & en même temps plus efficace. Il défendit aux femmes de porter des étoffes riches & précieuses , des habits brodés des pierreries , des pendans d'oreilles , des colliers , des brasselets , des anneaux d'or , & d'autres ornemens de cette sorte , n'exceptant de cette loi que les femmes prostituées. Il fit , à l'égard des hommes , un réglement semblable à proportion , n'en exceptant pareillement que ceux qui consentiroient à passer pour débauchés & pour infâmes. Par cette voie , il détourna facilement & sans violence les citoyens de tout ce qui sentoit le luxe & la mollesse. Car * il ne se trouva personne qui

* More inter veteres recepto , qui satis pœnarum adversùs impudicas in ipsa professione flagitii credebant. *Tacit. Annal. lib.* 2. *cap.* 85.

eût aſſez renoncé à tout ſentiment d'honneur, pour vouloir porter aux yeux de toute une ville les marques de ſa honte, s'attirer par-là le mépris & la riſée publique, & déshonorer pour toujours ſa famille. LONGUE-MAIN.

5. *Milon l'Athléte.*

Nous l'avons vu à la tête d'une armée remporter une fort grande victoire. Mais il étoit encore plus célébre par ſa force athlétique, que par ſon courage guerrier. On le ſurnommoit *le Crotoniate*, du nom de Crotone ſa patrie. C'eſt celui dont nous avons dit que Démocéde, ce fameux médecin, qui étoit ſon compatriote, avoit épouſé la fille, après s'être ſauvé de la Cour de Darius pour revenir dans la Grece.

Pauſanias dit que Milon fut ſept fois victorieux aux Jeux Pythiens, une fois étant enfant; qu'il remporta ſix victoires aux Jeux Olympiques, toutes à la lutte, l'une deſquelles lui fut adjugée auſſi pendant ſon enfance, & que s'étant préſenté une ſeptieme fois à Olympie pour la lutte, il ne put y combattre, faute d'antagoniſte. Il empoignoit une grenade, de maniere que, ſans l'écraſer, il la ſerroit ſuffiſamment pour la retenir malgré les efforts de ceux qui tâchoient de la lui arracher. Il

Lib. 6. Pag. 369. 370.

ARTAXERXE

*Le disque étoit une espece de palet, de forme plate & ronde.

se tenoit si ferme sur un * disque qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, qu'il étoit impossible de l'y ébranler. Il ceignoit sa tête d'une corde, comme d'un diadême ; après quoi, retenant fortement son haleine, les veines de sa tête s'enfloient jusqu'au point de rompre la corde. Lorsqu'appuyant son coude sur son côté, il présentoit la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre à l'exception du pouce qu'il élevoit, il n'y avoit force d'homme qui pût lui écarter le petit doigt des trois autres.

Strab. lib. 6. p. 263.

Tout cela n'étoit dans Milon qu'une vaine & puérile ostentation de ses forces: le hasard lui fournit une occasion d'en faire un usage bien plus louable. Un jour qu'il écoutoit les leçons de Pythagore, (car il étoit l'un de ses disciples les plus assidus) la colonne qui soutenoit le plafond de la salle où l'auditoire étoit assemblé, ayant été tout d'un coup ébranlée par je ne sais quel accident, il la soutint lui seul, donna le temps aux auditeurs de se retirer, & après avoir mis les autres en sûreté, il se sauva lui-même.

Athen. lib. 10. p. 412.

Ce qu'on raconte de la voracité des Athlétes, est presque incroyable. Celle de Milon étoit à peine rassasiée de vingt mines, (ou livres) de viande, d'autant de pain, & de trois * conges de vin en un jour. Athénée rapporte qu'une fois ayant

* Trente livres ou quinze pintes.

parcouru toute la longueur du ſtade, portant ſur ſes épaules un taureau de quatre ans, il l'aſſomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier dans la journée. Je paſſe volontiers le reſte à Milon : mais y a-t-il la moindre vraiſemblance qu'un homme puiſſe manger ſeul un bœuf entier en un jour ?

LONGUE-MAIN.

On dit que Milon, dans ſon extrême vieilleſſe, voyant les autres Athlétes s'exercer à la lutte, & conſidérant ſes bras autrefois ſi robuſtes, mais que l'âge avoit extrêmement affoiblis, s'écria en pleurant : *Ah, maintenant ces bras ſont morts.*

Cic. de Senect. num. 27.

Cependant il oublia, ou ſe diſſimula à lui-même ſon affoibliſſement ; & la confiance en ſes forces, qu'il conſerva juſqu'à la fin, lui devint fatale. Ayant trouvé en ſon chemin un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avoit enfoncés à force, il entreprit d'achever de le fendre avec ſes mains. Mais comme l'effort qu'il fit pour cela eût dégagé les coins, ſes mains ſe trouverent priſes & ſerrées par le reſſort des deux parties de l'arbre qui ſe rejoignirent ; de maniere que ne pouvant ſe débarraſſer, il fut dévoré par les loups.

Pauſan. lib. 6. pag. 370.

Un Auteur remarque ſenſément, que cet Athléte ſi robuſte, & ſi fier des forces de ſon corps, étoit le plus foible des hommes par rapport à une paſſion qui ſouvent

Ælian. lib 2. cap. 24.

ARTAXERXE terrasse & asservit les plus forts, & qu'il fut souverainement maitrisé par une courtisane qui lui faisoit faire tout ce qu'elle vouloit.

CHAPITRE TROISIEME.

Guerre du Péloponnèse.

An. M. 3573. Av. J. C. 431. LA Guerre du Péloponnèse, dont j'entreprends de parler, commença vers la fin de la premiere année de l'Olympiade LXXXVII, & dura 27 ans ; Thucydide en a écrit l'histoire jusqu'à la 21e année inclusivement. Il marque avec beaucoup d'exactitude tout ce qui s'est passé chaque année, qu'il divise en campagnes & en quartiers d'hiver. Je n'entrerai pas dans un si grand détail, & je me contenterai d'en extraire ce qui me paroîtra de plus curieux & de plus intéressant. Plutarque & Diodore de Sicile me feront aussi d'un grand secours, & me fourniront beaucoup de lumieres.



LONGUE-MAIN.

§ I. *Siege de Platée par les Thébains. Ravages mutuels de l'Attique & du Peloponnèse. Honneurs rendus aux Athéniens morts dans la premiere campagne.*

Premiere année de la guerre.

Thucyd. lib. 2. *p.* 99-122. *Diod. lib.* 12. *p.* 97-100. *Plut. in Pericl. pag.* 170.

Le premier acte d'hostilité qui commença la guerre, vint de la part des Thébains, qui attaquerent Platée, ville de Béotie, & alliée d'Athènes. Ils y furent introduits par trahison : mais les citoyens les ayant attaqués de nuit, les tuerent tous, excepté près de deux cents qu'on fit prisonniers, & qui, peu de temps après, furent mis à mort. Les Athéniens, avertis de ce qui s'étoit passé à Platée, y envoyerent aussitôt du secours, y firent porter des vivres, & en firent sortir toutes les bouches inutiles.

La tréve étant manifestement rompue, on se prépara de part & d'autre ouvertement à la guerre, & l'on dépêcha partout des Ambassadeurs, pour se fortifier de l'alliance des Grecs & des Barbares. Tout étoit en mouvement dans la Grece, hormis quelques peuples, & quelques villes, qui demeurerent dans la neutralité en attendant l'événement. Le grand nombre inclinoit vers les Lacédémoniens, comme vers les libérateurs de la Grece, & l'on se portoit avec chaleur pour leur parti, parce que les Athéniens, oubliant que la

modération & la douceur du commandement leur avoir d'abord attaché beaucoup d'alliés, les avoient ensuite presque tous aliénés par leur fierté, & par la dureté de leur gouvernement ; & s'étoient fait haïr, non-seulement de ceux qui étoient déja sous leur puissance, mais de ceux qui appréhendoient d'y tomber. Telle étoit la disposition des esprits. Voici quels étoient les alliés de chacun des deux peuples.

Les Lacédémoniens avoient tout le Péloponnèse pour eux, à la réserve d'Argos qui étoit neutre. Les Achéens le furent aussi d'abord, excepté les Pelléniens : mais ils s'embarquerent peu à peu dans cette guerre. Hors du Péloponnèse, ils avoient les Mégariens, les Locriens, les Béotiens, les Phocéens, les Ambraciotes, les Leucadiens & les Anactoriens.

Les alliés d'Athènes étoient Chio, Lesbos, Platée, les Messéniens de Naupacte, la plupart des Acarnaniens, les Corcyréens, les Céphaléniens & les Zacynthiens ; sans parler de tous les pays tributaires, comme la Carie maritime, la Dorie qui en est proche, l'Ionie, l'Hellespont, & les villes de la Thrace, excepté Chalcide & Potidée ; toutes les îles qui sont entre la Grece & le Péloponnèse en tirant vers l'orient, & les Cyclades, hormis Mélos & Thére.

Auſſitôt après l'entrepriſe formée ſur Platée, les Lacédémoniens avoient ordonné des levées dedans & dehors le Péloponnèſe, & avoient fait préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour entrer dans le pays ennemi. Quand tout fut prêt, les deux tiers des troupes ſe rendirent à l'Iſthme de Corinthe, & l'autre demeura pour la garde du pays. Alors Archidamus, roi de Lacédémone, qui commandoit l'armée, aſſembla les Généraux & les principaux Officiers; & leur remettant devant les yeux les grandes actions de leurs ancêtres, & celles qu'ils avoient faites eux-mêmes, ou dont ils avoient été les témoins, il les exhorta à ſoutenir courageuſement l'ancienne gloire de leurs villes, auſſi bien que leur propre gloire. Il leur repréſenta que toute la Grece avoit les yeux attentifs ſur eux, & que dans l'attente du ſuccès d'une guerre qui alloit décider de ſon ſort, elle ne ceſſoit de faire des vœux au ciel pour un peuple qui lui étoit auſſi cher que les Athéniens lui étoient devenus odieux. Qu'au reſte il ne pouvoit leur diſſimuler qu'ils marchoient contre un ennemi, beaucoup inférieur, à la vérité, en nombre & en forces, mais d'ailleurs puiſſant, aguerri, entreprenant, & dont le courage ſans doute s'augmenteroit encore par la vue du danger, & par le ravage de ſes

LONGUE-MAIN.

terres. * Qu'ainsi il falloit faire des efforts extraordinaires pour jeter d'abord la terreur dans le pays où ils alloient entrer, & pour inspirer aux alliés une grande confiance. Tous répondirent par des cris de joie, & par des assurances réitérées de bien faire leur devoir.

L'assemblée s'étant séparée, Archidamus, toujours plein de zele pour le salut de la Grece, & attentif à ne rien négliger pour prévenir une rupture dont il prévoyoit les funestes suites, envoya un Spartiate à Athènes, afin d'essayer, avant qu'on passât outre, de porter les Athéniens à se relâcher par la vue d'une armée prête à entrer dans l'Attique. Mais bien loin de lui donner audience, & d'écouter ses raisons, ils ne lui voulurent pas seulement permettre l'entrée dans leur ville. Car Périclès avoit obtenu qu'on ne recevroit ni héraut ni ambassadeur de la part des Lacédémoniens, qu'ils n'eussent mis bas les armes. On lui fit donc commandement de se retirer du pays dans le jour même, & on lui donna des gens pour l'accompagner jusques sur la frontiere, & pour l'empêcher de parler à personne dans le chemin. En prenant congé d'eux, il leur dit que ce jour-là seroit le commencement

* Gnarus primis eventibus metum aut fiduciam gigni. *Tacit. Annal. lib.* 13. *cap.* 31.

LONGUE-MAIN.

de grands maux pour toute la Grece. Archidamus, ne voyant plus aucune espérance d'accommodement, se mit en marche vers l'Attique avec une armée de soixante mille hommes, composée de troupes choisies.

Avant qu'il y entrât, Périclès déclara aux Athéniens, que si Archidamus, en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, soit à cause du droit d'hospitalité qui étoit entre eux, ou pour donner occasion à ses ennemis & à ses envieux de le calomnier, comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athènes ses terres & ses maisons. Il leur fit entendre que le salut de l'Etat consistoit à consumer les forces des ennemis en traînant la guerre en longueur; & que pour cela il falloit retirer en diligence des champs tous leurs effets, & se renfermer dans la ville, sans jamais en venir à une bataille. En effet, leurs troupes n'étoient pas assez nombreuses pour entrer en campagne, & pour tenir tête à l'ennemi. Ils avoient, sans les garnisons, treize mille soldats pesamment armés, & seize mille habitans, jeunes & vieux, bourgeois & autres, destinés pour la garde de la place: outre cela, douze cens chevaux en comptant les archers à cheval, & seize cens archers à pied. Voilà à quoi montoit l'armée des

Athéniens. Mais leur principale force consistoit dans une flote de trois cents galeres, dont une partie étoit destinée à ravager le pays ennemi, & l'autre à contenir dans le devoir les alliés dont on tiroit des contributions, sans lesquelles on ne pouvoit pas fournir aux frais de la guerre.

Les Athéniens, encouragés par les vives exhortations de Périclès, emmenerent de la campagne leurs femmes, leurs enfans, leurs meubles & tous leurs effets, jusqu'à démolir leurs maisons, & en emporter le bois. Pour le bétail & les bêtes de somme, ils les passerent dans l'île d'Eubée, & dans les îles voisines. Cette triste & précipitée transmigration ne laissa pas de les affliger sensiblement, & leur causa bien des larmes. Depuis la retraite des Perses, c'est-à-dire, depuis près de cinquante ans, ils avoient joui d'un paisible repos, uniquement occupés de la culture de leurs terres & de la nourriture de leurs troupeaux. Il falloit maintenant tout abandonner, & renoncer généralement à tout. Ils le firent, & se logerent dans la ville du mieux qu'ils purent, se retirant chez leurs parens ou chez leurs amis, quelques-uns même dans les temples & dans les autres lieux publics.

Cependant les Lacédémoniens s'étant mis en marche, entrerent dans le pays,

& vinrent camper à Œnoé, qui eſt la premiere place forte du côté de la Béotie. Ils furent longtemps à ſe préparer à l'attaque, & à dreſſer des batteries ; ce qui faiſoit murmurer contre Archidamus, comme s'il eût fait la guerre négligemment, à cauſe qu'il n'avoit pas été d'avis de l'entreprendre. On lui reprochoit ſa marche trop lente, & ſon ſéjour trop long près de Corinthe. On ſe plaignoit encore de ce qu'il avoit un peu tardé à aſſembler l'armée, comme s'il eût voulu donner le loiſir aux Athéniens d'enlever ce qu'ils avoient à la campagne, au lieu qu'en y entrant bruſquement, tout eût été ſaccagé. Mais ſon deſſein avoit été d'attirer les Athéniens par ces délais à un accommodement, & de prévenir une rupture, dont il prévoyoit que les ſuites ſeroient pernicieuſes à toute la Grece. Voyant qu'après pluſieurs aſſauts il n'avoit pu prendre la place, il leva le ſiége, & entra dans l'Attique au milieu de la moiſſon. Après avoir ravagé toute la contrée, il s'avança juſqu'à Acharnes, l'un des plus grands bourgs d'Athènes, & qui n'étoit qu'à quinze cents pas de la ville. Il y campa dans l'eſpérance que les Athéniens, indignés de le voir ſi près d'eux, ſortiroient pour défendre leur pays, & lui donneroient occaſion de les attirer à une bataille.

Ils eurent effectivement beaucoup de peine, fiers & impétueux comme ils étoient, à soutenir cette sorte de bravade & d'insulte de la part d'un ennemi, à qui ils ne se croyoient pas inférieurs en courage. Ils voyoient de leurs yeux le ravage de leurs terres, & l'incendie de leurs maisons & de leurs fermes. Ils ne pouvoient supporter plus longtemps ce triste spectacle, & demandoient qu'à quelque prix que ce fût, on les fît combattre. Périclès vit bien que c'étoit tout hazarder, & exposer la ville à une ruine certaine, que d'aller livrer bataille devant ses murailles à une armée de soixante mille combattans, & composée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Béotie, & dans le Péloponnèse. D'ailleurs sa grande maxime étoit d'épargner le sang des citoyens, dont la perte étoit irréparable. Ainsi toujours ferme dans son plan, & uniquement attentif à calmer cette impatience & cette fougue des Athéniens, il se donna bien de garde d'assembler, ni le Sénat, ni le peuple, de peur qu'on n'y prît malgré lui quelque fâcheuse résolution. Ses amis faisoient tous leurs efforts pour le fléchir par leurs prieres. D'un autre côté, ses ennemis n'oublioient rien pour l'ébranler par leurs menaces & par leurs mauvais discours. Ils tâchoient de le piquer par des chansons & par des satyres, en décriant

LONGUE-MAIN.

sa conduite comme celle d'un homme lâche & insensible, qui laissoit tout en proie à leurs ennemis. * Cléon fut celui qui montra le plus d'acharnement contre lui. Il étoit fils de Corroyeur & Corroyeur lui-même. Il s'étoit élevé par la brigue, & apparemment par une sorte de mérite tel qu'il le falloit pour réussir dans une République. Il avoit une voix forte & imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple, & de le mettre dans ses intérêts. Ce fut lui qui établit qu'on donneroit trois oboles à chacun des six mille Juges, au lieu de deux qu'on donnoit auparavant. Son caractere propre étoit une estime démesurée de lui-même, une folle confiance dans son mérite, & une hardiesse dans ses discours, poussée jusqu'à l'impudence & l'effronterie, & qui n'épargnoit personne. Tous ces mouvemens n'émurent point Périclès. Une * force d'ame invincible le mettoit au-dessus des bruits & des clameurs. Comme un bon Pilote dans une violente tempête, après avoir donné ses ordres, & pris tous les soins nécessaires, ne songe plus qu'à faire usage de son art, sans se laisser attendrir par les prieres ni par les larmes de ceux à qui la crainte du danger ôte ou trouble la raison : lui de même, après avoir pourvu

* *C'est le même Cléon qu'Aristophane a si fort décrié dans plusieurs de ses Comédies.*

* Spernendis tumoribus validus. *Tacit.*

Plut. an Séniger. sit resp. pag. 784.

à la sûreté de la ville, & posé par-tout des gardes pour n'être pas surpris, suivoit les conseils que lui suggéroit sa prudence, se mettant peu en peine des plaintes, des railleries, & des emportemens de ses citoyens, & persuadé qu'il savoit mieux qu'eux comment il falloit les gouverner. Il parut bien pour-lors, dit Plutarque, que Périclès étoit véritablement maître des esprits, étant venu à bout, dans une telle circonstance, * d'empêcher les Athéniens de sortir de la ville, comme s'il eût tenu dans ses mains les clefs des portes, & qu'il eût apposé sur leurs armes le sceau de son autorité, pour leur en interdire l'usage. Ce qu'il avoit prévu, arriva. Les ennemis, voyant que les Athéniens ne sortoient point de la ville, & apprenant que la flote ennemie ravageoit leurs terres, décamperent ; &, après avoir fait le dégât dans tout le pays qui se trouva sur leur route, ils rentrerent dans le Péloponnèse, & se retirerent chacun chez eux.

On peut demander pourquoi Périclès garde ici une conduite entiérement opposée à celle qu'avoit gardée Thémistocle environ cinquante ans auparavant, lorsqu'à l'approche de Xerxès il détermina les Athéniens à quitter leur ville, & à l'aban-

* Διεκώλυσε, μόνους τὰ ὅπλα τοῦ δήμου καὶ κλεῖς τῶν πυλῶν ἀποσφραγισάμενος.

donner aux ennemis. Il eſt aiſé de voir que les circonſtances ſont fort différentes. Thémiſtocle, attaqué par toutes les forces de l'Orient, crut avec raiſon ne pouvoir ſoutenir dans une ſeule ville ce déluge de Barbares qui l'auroit inondée, & qui lui auroit fait perdre toute eſpérance d'être ſecourue de ſes alliés. C'eſt la raiſon qu'en apporte Cicéron : *Fluctum enim totius barbariæ ferre urbs una non poterat.* Il étoit donc de la ſageſſe de céder pour un temps, & de laiſſer à cette multitude confuſe de Barbares le loiſir de ſe détruire elle-même, & de ſe diſſiper. Périclès n'avoit pas à ſoutenir une guerre ſi accablante. Elle ſe faiſoit à forces preſqu'égales, & il prévoyoit qu'elle lui donneroit des intervalles pour reſpirer. Ainſi, en homme de tête & en habile politique, il ſe renferma conſtamment dans la ville, ſans ſe laiſſer ébranler, ni par les remontrances, ni par les plaintes des citoyens. Cicéron, en écrivant à ſon ami Atticus, condamne abſolument le parti qu'avoit pris Pompée d'abandonner Rome à Céſar, au lieu qu'à l'exemple de Périclès, il auroit dû s'y renfermer avec le Sénat, les Magiſtrats, & la fleur des citoyens qui étoient pour lui.

LONGUE-MAIN.

Lib. 7. *Epiſt.* 11.

Après que les Lacédémoniens ſe furent retirés, les Athéniens diſtribuerent des troupes pour garder tous les poſtes impor-

ARTAXERXE

tans ſur terre & ſur mer, ſelon le plan qu'ils prétendoient ſuivre tant que dureroit la guerre. On réſolut auſſi de tenir toujours en réſerve mille talens, & cent galeres, pour n'en faire uſage qu'au cas que les ennemis attaquaſſent l'Attique par mer, avec peine de mort contre ceux qui propoſeroient de les employer ailleurs.

Trois millions.

Les galeres qu'on avoit envoyées contre le Péloponnèſe, y firent de grands ravages, & conſolerent un peu les Athéniens des pertes qu'ils avoient ſouffertes. Un jour qu'on fit l'embarquement, & que Périclès montoit ſur ſon vaiſſeau, tout d'un coup le ſoleil vint à s'éclipſer entiérement, & la terre fut couverte de ténébres. Ce phénomene jeta l'épouvante & la conſternation dans l'eſprit des Athéniens, qui étoient accoutumés par ſuperſtition, & par l'ignorance des cauſes naturelles, à regarder ces ſortes d'événemens comme des préſages funeſtes. Périclès voyant donc ſon pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire, lui jeta ſon manteau ſur le viſage, & lui demanda s'il voyoit. Le pilote lui ayant répondu que le manteau l'en empêchoit, Périclès lui fit comprendre qu'une pareille cauſe, c'eſt-à-dire, le vaſte corps de la lune, interpoſé entre ſes yeux & le ſoleil, l'empêchoit d'en voir la clarté.

Thucyd. lib.

La premiere année de la guerre du Pé-

loponnèſe étant ainſi révolue, les Athéniens, pendant l'hiver, firent des funérailles publiques, ſelon l'ancienne coutume ſi conforme à l'humanité & à la reconnoiſſance, à ceux qui avoient été tués dans cette campagne; & ils pratiquerent toujours depuis cette cérémonie, tant que la guerre dura. Pour cela, on dreſſoit, trois jours auparavant, une tente où l'on expoſoit les oſſemens des morts, & chacun jetoit deſſus des fleurs, de l'encens, des parfums, & autres choſes ſemblables. Puis on les chargeoit ſur des chariots dans des cercueils de cyprès, chaque Tribu ayant ſon cercueil & ſon chariot ſéparé: mais il y en avoit un qui portoit un grand cercueil * vuide pour ceux dont on n'avoit pu trouver les corps. La marche ſe faiſoit avec une pompe grave, majeſtueuſe, & pleine de religion. Un grand nombre d'habitans, ſoit citoyens, ſoit étrangers, aſſiſtoit à cette lugubre cérémonie. Les parentes des défunts ſe trouvoient au ſépulchre pour pleurer. On portoit ces oſſemens dans un monument public au plus beau fauxbourg de la ville, appelé *le Céramique*, où l'on a renfermé de tout temps ceux qui ſont morts à la guerre, excepté ceux de Marathon, qui, pour leur rare valeur, furent enterrés au champ de bataille. Enſuite on les couvroit de terre, & l'un des citoyens les plus

LONGUE-MAIN.

2. *pag.* 122-130.

* *C'eſt ce qu'on appelle Cénotaphe.*

ARTA-XERXE

considérables de la ville faisoit leur oraison funébre. Ici Périclès fut choisi pour remplir cette honorable fonction. Quand la cérémonie fut achevée, il passa du sépulcre sur la tribune pour être mieux entendu de tout le monde, & prononça son discours. Thucydide nous l'a conservé tout entier. Soit qu'il soit effectivement de Périclès, ou qu'il faille l'attribuer à son historien, on peut dire qu'il est véritablement digne de la réputation de ces deux grands hommes, par la noble simplicité du style, la solide beauté des pensées, & la grandeur des sentimens qui y regnent par-tout.

Thucyd. p. 130.

Après qu'on avoit ainsi payé solemnellement ce double tribut de pleurs & de louanges à la mémoire des braves soldats qui avoient sacrifié leur vie pour la défense de la liberté commune, le public, qui ne bornoit pas sa reconnoissance à des cérémonies, ni à des larmes stériles, prenoit soin de la subsistance de leurs veuves, & des orphelins qui étoient restés en bas âge. Puissant * aiguillon pour exciter le courage parmi les citoyens. Car les grands hommes se forment, où le mérite est le mieux récompensé.

Vers la fin de la même campagne, les Athéniens firent alliance avec Sitalcès, roi

* Ἆθλα γὰρ οἷς κεῖται ἀρετῆς μέγιστα τοῖς δὲ καὶ ἄνδρες ἄριστοι πολιτεύουσι.

des Odryſiens dans la Thrace ; & en conſéquence de ce traité reçurent ſon fils au nombre des citoyens d'Athènes. Ils ſe réconcilierent auſſi avec Perdiccas, roi de Macédoine, en lui rendant la ville de Thermes ; après quoi il ſe joignit à eux pour faire la guerre enſemble dans la Chalcide.

§ II. *L'Attique ravagée par la peſte. Le commandement ôté à Périclès. Lacédémone a recours aux Perſes. Priſe de Potidée par les Athéniens. Rétabliſſement de Périclès : ſa mort : celle d'Anaxagore.*

Au commencement de la ſeconde campagne, l'ennemi entra dans le pays comme auparavant, & y fit le dégât. Mais la contagion en fit un bien plus grand dans Athènes : on n'en avoit jamais vu de ſemblable. On dit qu'elle avoit commencé en Ethiopie, d'où elle deſcendit en Egypte, & de-là gagna la Lybie, & une grande partie de la Perſe, puis vint fondre tout-à-coup dans Athènes. Thucydide, qui fut lui-même attaqué de cette maladie, en décrit toutes les circonſtances & tous les ſymptomes dans un grand détail, afin, dit-il, qu'une relation exacte pût ſervir d'inſtruction à la poſtérité, ſi un pareil malheur arrivoit une ſeconde fois. Hippocrate, qui fut employé à la cure des malades, en a fait auſſi la deſcription en

II & III an. de la guerre. AN. M. 3574. Av. J.C 430.

Thucyd. lib. 2. *p.* 130-147. *Diod. pag.* 101. 102. *Plut. in Pericl. pag.* 171.

Epidem. lib. 3. § 3.

ARTAXERXE

Médecin ; & Lucréce en Poëte. Le mal étoit au-dessus de tous les remedes. Les corps les plus robustes n'avoient pas la force d'y résister. Les soins & l'habileté des Médecins étoient pour eux une foible ressource. Dès qu'on étoit attaqué, le désespoir saisissoit les malades, & les empêchoit de rien faire pour leur guérison. Le secours qu'on tâchoit de leur donner, leur étoit inutile, & devenoit mortel pour ceux de leurs proches ou de leurs amis qui avoient le courage d'en approcher. La quantité de bagages qu'on avoit transporté des champs dans la ville, y causoit une grande incommodité. La plupart, faute de logis, demeuroient sous de petites cabanes, où l'on ne pouvoit respirer pendant l'ardeur de l'été ; de sorte qu'on les voyoit entassés confusément les uns sur les autres, tant les morts que les mourans, ou se traînant dans les rues, ou couchés autour des fontaines dont ils s'étoient approchés pour soulager la soif brûlante qui les consumoit. Les temples mêmes étoient remplis de cadavres, & la ville n'offroit par-tout qu'une affreuse image de la mort, sans remede pour le présent, & sans espérance pour l'avenir.

Lib. 2. cap. 47.

La peste, avant que de passer en Attique, avoit déja fait de grands ravages dans la Perse. Dès qu'elle s'y fit sentir, Artaxerxe, qui avoit entendu parler de la grande

Hippocrat. in Epist.

grande réputation d'Hippocrate de Cos, le plus célébre médecin qui fût alors, & qui ait été depuis, lui fit écrire par ses Gouverneurs pour l'engager à venir dans ses états traiter ceux qui étoient attaqués de cette maladie. Il lui faisoit les offres les plus avantageuses, ne mettant du côté de l'intérêt aucunes bornes aux récompenses dont il prétendoit le combler; &, du côté de l'honneur, promettant de l'égaler à ce qu'il y avoit de personnes plus considérables dans sa Cour. Nous avons déja vu combien, en Perse, on faisoit de cas des médecins de Grece. Et peut-on payer trop cher des services si importans? Mais tout l'éclat de l'or & des dignités qu'on fit briller aux yeux d'Hippocrate, ne fut point capable de le tenter, & ne put étouffer dans son esprit le sentiment d'aversion & de haine qui étoit devenu naturel aux Grecs à l'égard des Perses, depuis que ceux-ci étoient venus les attaquer. Sa réponse fut donc qu'il étoit sans besoins & sans desirs; qu'il devoit ses soins à ses concitoyens & à ses compatriotes, & qu'il ne devoit rien aux Barbares, ennemis déclarés des Grecs. Les Rois ne sont pas accoutumés aux refus. Artaxerxe, outré de dépit, envoya sommer la ville de Cos, patrie d'Hippocrate, & où il étoit actuellement, de lui livrer cet insolent pour le punir comme il l'avoit mérité,

LONGUE-MAIN.

ARTAXERXE

menaçant, en cas de désobéissance, de détruire tellement la ville & l'île, qu'il n'en resteroit pas de traces. Ceux de Cos ne furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius & de Xerxès n'avoient pu autrefois les porter à leur donner l'eau & la terre, ni à suivre leurs ordres; que celles d'Artaxerxe n'auroient pas plus d'effet; que quoi qu'il pût leur arriver, ils ne livreroient point leur concitoyen, & qu'ils comptoient sur la protection des Dieux.

Hippocrate avoit écrit qu'il se devoit à ses compatriotes. En effet, dès qu'il fut mandé à Athènes, il s'y rendit, & ne sortit point de la ville, que la peste ne fût cessée. Il se consacra tout entier au service des malades; & pour se multiplier en quelque sorte, il envoya plusieurs de ses Eleves dans tout le pays, après les avoir instruits de la maniere dont ils devoient traiter les pestiférés. Un zele si généreux pénétra les Athéniens de la reconnoissance la plus vive. Ils ordonnerent par un Décret public, qu'Hippocrate seroit initié aux grands Mysteres de la même maniere que l'avoit été Hercule le fils de Jupiter; qu'on lui donneroit une couronne d'or de la valeur de mille * staters, ce qui montoit à cinq cens pistoles de notre mon-

* *Le stater Attique étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes. L'original porte χρυσῶν χιλίων.*

noie ; & que le Décret qui la lui accordoit seroit lu à haute voix par un Héraut dans les Jeux publics, à la grande fête des Panathénées ; qu'il auroit le droit de bourgeoisie, & seroit nourri dans le Prytanée pendant toute sa vie, s'il le vouloit, aux dépens de l'Etat : enfin, que les enfans de ceux de Cos, dont la ville avoit porté un si grand homme, pourroient être nourris & élevés à Athènes, comme s'ils y étoient nés. LONGUE-MAIN.

Cependant l'armée ennemie étant entrée dans l'Attique, descendit vers la côte, & s'avançant toujours, ravagea tout le pays. Périclès, demeurant ferme dans le plan qu'il s'étoit fait de ne point exposer le salut de l'Etat au hazard d'un combat, ne permit point à ses troupes de sortir de la ville : mais avant que les ennemis quittassent le plat-pays, il fit voile contre le Péloponnèse avec cent galeres pour hâter leur retraite par une puissante diversion ; & après avoir fait le dégât comme la premiere année, il revint dans la ville. La contagion y continuoit toujours, aussi bien que dans la flote, & elle se communiqua aux troupes qui assiégeoient Potidée.

La campagne s'étant terminée de la sorte, les Athéniens, qui voyoient leur pays ravagé en même temps par deux grands fléaux, la guerre & la peste, commencerent à perdre courage, & à mur-

murer contre Périclès, qu'ils regardoient comme l'auteur de tous leurs maux, parce qu'il les avoit engagés dans cette funeste guerre. Ils envoyerent donc à Lacédémone, pour tenter quelque voie d'accommodement, déterminés à céder ce qu'on leur demanderoit : mais les Ambassadeurs revinrent sans avoir pu rien obtenir. Alors les plaintes & les murmures recommencerent de nouveau, & toute la ville étoit dans un trouble & dans une confusion qui faisoit tout craindre. Périclès, dans une consternation si générale, ne put s'empêcher d'assembler le peuple, & il essaya de l'adoucir & de le rassurer en se justifiant lui-même. » Les raisons, dit-il, qui » vous ont déterminés à entreprendre la » guerre, & que vous avez tous approu- » vées dans le temps, sont toujours les » mêmes, & n'ont point changé par le » changement des conjonctures, qu'il ne » m'étoit pas possible, non plus qu'à vous, » de prévoir. S'il vous eût été libre de » choisir entre la paix & la guerre, le pre- » mier parti certainement eût été préfé- » rable; mais ne pouvant conserver votre » liberté que par la voie des armes, pou- » viez-vous délibérer ? Si nous sommes » de véritables citoyens, nos disgraces » particulieres doivent-elles nous faire » négliger l'intérêt commun de l'Etat ? » Chacun sent son mal, parce qu'il est

» préfent ; & nul ne fent le bien qui en » reviendra, parce qu'il ne paroît pas en- » core. Avez-vous oublié quelle eft la » force & la grandeur de votre empire ? » Des deux parties du monde, la terre & » la mer, vous poffedez celle-ci abfolu- » ment, & il n'y a ni Roi, ni Puiffance, » qui puiffe réfifter à vos armées navales. » Il s'agit maintenant de conferver cette » gloire & cet empire, ou d'y renoncer » pour toujours. Ne vous affligez donc » point pour être privés de la jouiffance » de quelques jardins & de quelques lieux » de plaifance, qui ne doivent être efti- » més que comme la bordure du tableau, » quoique vous en vouliez faire le princi- » pal. Confiderez qu'en confervant la li- » berté, vous les recouvrerez aifément ; » & qu'en la perdant, vous perdrez tout » avec elle. Ne vous montrez pas moins » généreux que vos peres, qui, pour la » conferver, abandonnerent même leur » ville ; & qui n'ayant pas reçu cette » grandeur de leurs ancêtres, ont tout » fouffert & tout entrepris pour vous l'ac- » quérir. J'avoue que les maux qui vous » font furvenus, font extrêmes, & j'en » fuis touché & attendri comme je le dois. » Mais eft-il raifonnable de vous empor- » ter de colere contre votre Chef pour un » accident qui furpaffe toute prudence » humaine, & de le rendre refponfable

ARTAXERXE

» d'un événement où il n'a nulle part ? Il » faut souffrir patiemment les maux que » le ciel nous envoie, & résister vigoureusement à ceux que nous font les hommes. Quant à ce qui regarde la haine » & la jalousie qui accompagnent votre » fortune, c'est le partage ordinaire de » tous ceux qui se sont estimés dignes de » commander. Mais la haine & l'envie » ne dureront pas toujours, au lieu que » la gloire qui suit les belles actions est » immortelle. Représentez-vous donc » sans cesse combien il est honteux de » céder à ses ennemis, & quel honneur » il y a de l'emporter sur eux ; & animés » par cette double vue, portez-vous aux » dangers avec joie & courage, sans re» chercher lâchement & inutilement les » Lacédémoniens, comme vous faites ; & » songez que ceux qui témoignent le plus » de cœur & de résolution dans les dan» gers, remportent le plus d'estime & » de louange.

Les motifs de gloire & d'honneur, le souvenir des belles actions de leurs ancêtres, le titre flateur de maîtres de la Grece, & sur-tout la jalousie contre Sparte, ancienne & perpétuelle rivale d'Athènes, étoient les moyens ordinaires qu'employoit Périclès pour remuer & animer les Athéniens, & ils lui avoient toujours réussi. Mais ici le sentiment des maux présens

LONGUE-MAIN.

l'emportoit ſur tout le reſte, & étouffoit toute autre penſée. Ils ne ſongerent plus, à la vérité, à envoyer vers les Lacédémoniens pour parler de paix, mais la préſence ſeule & la vue de Périclès les révoltoit. Ils lui ôterent ſa charge de Général, & le condamnerent à une amende qui montoit, ſelon les uns, à quinze talens; ſelon d'autres, à cinquante.

Quinze ou cinquante mille écus.

Cette diſgrace publique de Périclès ne devoit pas durer longtemps. La colere du peuple fut ſatisfaite par ce premier coup, & épuiſée par ce mauvais traitement, comme l'abeille laiſſe ſon aiguillon dans la plaie. Il n'en fut pas de même de ſes maux domeſtiques. Car, outre qu'il avoit perdu par la peſte un grand nombre de ſes parens & de ſes amis, la diviſion régnoit depuis longtemps dans ſa famille. Xanthippe, ſon fils aîné, qui aimoit naturellement la dépenſe, & qui avoit épouſé une jeune femme qui ne l'aimoit pas moins, ne pouvoit ſupporter l'exacte économie de ſon pere, qui ne fourniſſoit que bien petitement à ſes plaiſirs. Il envoya donc emprunter quelqu'argent ſous le nom de ſon pere. Quand celui qui l'avoit prêté voulut le redemander, non-ſeulement Périclès refuſa de le payer, mais il l'appela en Juſtice. Xanthippe, outré de dépit, s'emporta extrêmement contre ſon pere, & il le décrioit par-tout, ſe mo-

quant ouvertement des aſſemblées qu'il tenoit dans ſa maiſon, & des converſations qu'il avoit avec les Sophiſtes. Il ne ſavoit pas qu'un fils, quand même il ſeroit maltraité injuſtement, ce qui n'étoit point ici, doit ſouffrir avec patience les injuſtices de ſon pere, comme un citoyen eſt obligé de ſouffrir celles de ſa patrie.

Xanthippe mourut de la peſte. Périclès perdit en même temps ſa ſœur avec pluſieurs de ſes parens, & de ſes amis les plus conſidérables, & qui lui étoient les plus néceſſaires pour le gouvernement. Cependant il ne ſuccomba point ſous ces malheurs : la fermeté de ſon ame n'en fut point ébranlée, & on ne le vit, ni pleurer, ni donner les marques ordinaires de douleur ſur le tombeau d'aucun de ſes proches, juſqu'à la mort de Paralus, qui étoit le dernier de ſes enfans légitimes. Alors, étonné & ébranlé par un ſi rude coup, il fit tous ſes efforts pour ſe maintenir dans ſon aſſiette naturelle, & pour ne laiſſer entrevoir aucune marque de trouble. Mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs ſur la tête du mort, il ne put ſoutenir cette cruelle vue, ni être le maître de ſa douleur, qui éclata par des cris, par des ſanglots, & par un torrent de larmes.

Périclès, ſéduit par les principes d'une mauvaiſe philoſophie, s'imaginoit que

pleurer la mort de ſes proches & de ſes enfans ; ſeroit une foibleſſe qui répondroit mal à la grandeur d'ame qu'il avoit toujours fait paroître, & qu'ici la ſenſibilité de pere terniroit la gloire du conquérant. Erreur groſſiere, illuſion puérile ! qui fait conſiſter l'héroïſme dans une dureté féroce & barbare, ou qui, laiſſant dans le fond du cœur la même douleur & le même trouble, fait parade d'un vain dehors de force & de courage, pour ſe donner en ſpectacle. Eſt-ce donc que la vertu guerriere éteint la nature ? N'a-t-on plus de ſentiment, parce qu'on eſt un homme important dans la République ? L'Empereur Antonin penſoit bien plus ſenſément, lorſqu'à l'occaſion de Marc-Aurele, qui pleuroit la mort de celui qui l'avoit élevé, il diſoit : * *Permettez-lui d'être homme, car ni la philoſophie, ni la ſouveraineté, ne rendent point inſenſible.*

L'inconſtance étoit le caractere dominant du peuple d'Athènes ; &, comme elle le portoit ſubitement aux plus grands excès, elle le ramenoit auſſi bientôt à la modération & à la douceur. Il ne fut pas longtemps ſans ſe repentir du mauvais traitement qu'il avoit fait à Périclès, &

* Permitte illi ut homo ſit : neque enim vel philoſophia vel imperium tollit affectus. *Jul. Capitol. in vit. Antonini Pii.*

ARTA-XERXE

il desira ardemment de le revoir dans ses assemblées. Les Athéniens, à force de souffrir, commençoient à s'endurcir peu à peu aux malheurs particuliers, & à devenir de jour en jour plus sensibles à la gloire de l'Etat ; & dans le desir qu'ils avoient d'en rétablir les affaires, ils ne voyoient personne qui en fût plus capable que lui. Il se tenoit alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & ses autres amis lui persuaderent de sortir & de se montrer. Le peuple lui demanda pardon de son ingratitude, & Périclès, touché de ses prieres, & persuadé qu'un bon citoyen ne doit jamais conserver de ressentiment contre sa patrie, reprit le gouvernement.

Vers la fin de la seconde campagne, il étoit parti de Lacédémone des Ambassadeurs chargés d'aller rechercher l'alliance du Roi des Perses, & de l'engager à fournir de l'argent pour l'entretien de la flote : démarche honteuse pour des Lacédémoniens, qui se donnoient pour les libérateurs de la Grece, & qui par-là rétractoient ou ternissoient tout ce qu'ils avoient fait de glorieux pour elle contre les Perses ! Ils prirent leur chemin par la Thrace, dans le dessein de retirer Sitalcès de l'alliance des Athéniens, & de le porter à secourir Potidée. Ils rencontrent là des Am-

baſſadeurs d'Athènes, qui les firent arrêter comme perturbateurs du repos public, & les firent conduire à Athènes où l'on les fit mourir le même jour, ſans vouloir leur donner audience, & l'on jeta leurs corps à la voirie, pour uſer de repréſailles à l'égard des Lacédémoniens, qui faiſoient le même traitemenr à ceux qui n'étoient pas de leur parti. On a peine à comprendre comment deux villes, unies peu de temps auparavant par une liaiſon ſi étroite, & qui devoient toutes deux ſe piquer de politeſſe & de douceur à l'égard l'une de l'autre, ſont capables d'en venir à une haine ſi envenimée & à une violence ſi cruelle, qui viole toutes les loix de la guerre, de l'humanité, & du droit des gens, & qui les porte à de plus grands excès entre Grecs, que ſi elles étoient en guerre contre les Barbares.

Potidée étoit aſſiégée depuis près de trois ans. Les habitans, réduits à l'extrêmité & manquant de vivres, juſques-là que quelques-uns vécurent de chair humaine, & n'eſpérant aucun ſecours du Péloponnèſe, dont les efforts dans l'Attique avoient été vains, ſe rendirent, & furent reçus à compoſition. Ce qui porta les Athéniens à uſer de douceur à leur égard, fut, d'un côté, les maux extrêmes que la rigueur de l'hiver faiſoit ſouffrir aux aſſiégeans, & de l'autre, la dépenſe exceſſive de ce ſiége qui avoit déja

ARTA-XERXE

couté deux * mille talens. Ils sortirent donc avec leurs femmes & leurs enfans, tant citoyens qu'étrangers, sans avoir chacun plus d'un habit, & les femmes deux, & sans emporter autre chose que quelque peu d'argent pour leur retraite. Les Athéniens blâmerent les Généraux d'avoir fait cet accommodement sans leur ordre, parce que la ville, étant réduite à l'extrêmité, se seroit rendue à discrétion. On y envoya une colonie.

six millions.

AN. M. 3575. AV. J.C. 429.

La premiere chose que fit Périclès, après avoir été élu de nouveau Général, ce fut de proposer qu'on cassât la loi que lui-même avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorsqu'il se voyoit des fils légitimes. Elle portoit qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels & véritables, que ceux qui seroient nés de pere & de mere Athéniens; & elle avoit été exécutée dans le moment avec beaucoup de rigueur. Car le ** Roi d'Egypte ayant envoyé à Athènes un présent de quarante mille mesures

* *L'armée qui assiégeoit Potidée étoit de trois mille hommes, sans compter les seize cens qui avoient été envoyés sous la conduite de Phormion. Les soldats recevoient chacun par jour deux dragmes (vingt sols) pour maître & valet; & ceux des galeres étoient payés de même.* Thucyd. lib. 3 pag. 182.

** *Plutarque ne nomme point ce Roi. Peut-être que c'est Inarus, fils de Psammitique, Roi de Libye, qui avoit fait révolter une partie de l'Egypte contre Artaxerxe, & à qui les Athéniens, environ trente ans auparavant, avoient envoyé du secours contre les Perses.* Thucyd. lib. 1. pag. 68.

de bled pour être distribuées au peuple, on fit à tous les bâtards, sur les termes de la nouvelle Ordonnance, mille procès & mille difficultés, qui jusques-là n'avoient point eu lieu, & auxquelles on n'avoit point pensé. On en compta près de cinq mille qui furent condamnés, & vendus comme esclaves; il y eut quatorze mille quarante citoyens qui furent confirmés dans leurs priviléges, & reconnus pour véritables Athéniens. Il paroissoit fort étrange que l'Auteur même & le Promoteur de cette loi en demandât la cassation. Mais les calamités domestiques de Périclès toucherent de compassion les Athéniens, & ils permirent de faire inscrire son bâtard dans les registtes des citoyens de sa Tribu, & de lui faire porter son nom.

Peu de temps après, il tomba malade de la peste. Comme il étoit à l'extrêmité, & sur le point de rendre l'ame, les principaux citoyens & les amis qui lui restoient, s'entretenant ensemble dans sa chambre de son rare mérite, parcouroient ses exploits, & comptoient le nombre de ses victoires; car, étant Général des Athéniens, il avoit érigé à la gloire de sa ville neuf trophées, pour autant de batailles qu'il avoit gagnées. Il ne croyoient pas être entendus du malade, qui paroissoit n'avoir plus de connoissance; mais il ne lui étoit pas échappé une seule parole de

AN. M. 3576.
AV. J. C. 428.

tout ce qu'ils avoient dit ; & rompant tout d'un coup le silence : » Je m'étonne, „ dit-il, que vous conserviez si bien dans „ votre mémoire, & que vous releviez „ si fort des choses auxquelles la fortune „ a tant de part, & qui me sont com- „ munes avec tant d'autres Capitaines, „ pendant que vous oubliez ce qui est le „ plus grand dans ma vie & de plus „ glorieux pour moi. *C'est*, ajouta-t-il, „ *qu'il n'y a pas un seul citoyen à qui* „ *j'aie fait prendre le deuil* „. Belle parole, & que bien peu de ceux qui sont dans les premieres places peuvent dire avec vérité ! Il est aisé de juger combien Athènes regretta un tel citoyen.

On a remarqué sans doute dans ce qui a été dit de Périclès, qu'il réunissoit en lui seul presque toutes les sortes de mérites qui peuvent former les grands hommes ; d'Amiral, par son habileté dans la marine ; d'excellent Capitaine, par ses conquêtes & ses victoires ; de Surintendant des finances, par le bon ordre qu'il y mit ; de grand Politique, par l'étendue & la justesse de ses vues, par son éloquence dans les délibérations publiques, & par sa dextérité dans le maniement des affaires ; de Ministre d'Etat, par les moyens qu'il sut employer pour faire fleurir le commerce & tous les arts ; enfin de Pere de la patrie, par le bonheur dont il fit jouir tous

les membres de la République, & qu'il se proposa toujours comme véritable but de son gouvernement.

LONGUE-MAIN.

Mais je ne dois pas omettre ici un autre caractere, qui lui est propre uniquement. Il se conduisit avec tant de sagesse, de modération, de désintéressement, de zele pour le bien public; il montra en tout une si grande supériorité de talens, & il donna une si haute idée de son expérience, de sa capacité, & de sa droiture, qu'il gagna généralement la confiance de tous les Athéniens & fixa en sa faveur leur inconstance naturelle pendant un gouvernement de quarante ans. Il désarma la jalousie qu'une délicatesse excessive pour la liberté leur faisoit concevoir contre tous les citoyens qui se distinguoient par leur mérite & par l'autorité du commandement. Et, ce qui est plus merveilleux, il fit tout cela par persuasion, sans contrainte, sans bas artifices, & sans aucun de ces moyens qu'une politique ordinaire se pardonne sous le spécieux prétexte de la nécessité des affaires, & des intérêts de l'Etat.

Anaxagore mourut la même année que Périclès. Plutarque rapporte de lui un fait arrivé quelque temps auparavant, qui ne doit pas être omis. On dit que ce Philosophe, qui s'étoit réduit volontairement à une extrême pauvreté pour mieux s'appliquer à l'étude, se voyant dans sa vieil-

Plut. in Pericl. p. 161.

ARTAXERXE

leſſe négligé par Periclès, lequel accablé d'affaires, n'avoit pas toujours le temps de penſer à lui, ſe coucha la tête couverte de ſon * manteau, dans la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim. Periclès en ayant été averti par hazard, courut à ſa maiſon avec une extrême diligence, tout éperdu & déſolé. Il employa les prieres les plus tendres & les plus touchantes pour le porter à vivre, ajoutant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il ſe pleuroit lui-même, s'il étoit aſſez malheureux pour perdre un ami ſi ſage, ſi fidele & ſi capable de lui donner de bons conſeils dans les preſſans beſoins de la République. Alors Anaxagore, ſe découvrant un peu la tête, lui dit : *Periclès, ceux qui ont affaire de la lumiere d'une lampe, ont ſoin d'y verſer de l'huile.* Le reproche étoit doux, mais vif & pénétrant. Periclès auroit dû le prévenir. Bien des lampes s'éteignent ainſi dans un Etat par la faute & la négligence de ceux qui devroient les entretenir.

* *C'étoit la coutume de ſe couvrir la tête lorſqu'on étoit dans le dernier déſeſpoir, & qu'on renonçoit à la vie.*

§ III. *Siége de Platée par les Lacédémoniens. Siége & prise de Mityléne par les Athéniens. Platée se rend. La peste recommence à Athènes.*

IV. & V. an. de la guerre. AN. M. 3576. AV. J. C. 428. *Thucyd. lib.* 2 *p.* 147-151. *Diod. lib.* 12. *pag.* 102-109.

Ce qu'il y eut de plus mémorable dans les années suivantes, fut le siége que les Lacédémoniens avoient mis devant Platée, l'un des plus célebres de l'Antiquité par la grandeur des travaux de part & d'autre, mais sur-tout par la généreuse résistance des assiégés, & par l'industrieux & hardi stratagême, à la faveur duquel plusieurs d'entre eux sortirent de la ville, & se déroberent à la fureur des ennemis. Les Lacédémoniens formerent ce siége au commencement de la troisieme campagne. Dès qu'ils se furent campés devant la ville pour faire le dégât aux environs, les Platéens envoyerent représenter à Archidamus, qui commandoit, qu'il ne pouvoit justement les attaquer, parce qu'après la célebre bataille de Platée, Pausanias, Général des Grecs, sacrifiant dans leur ville à Jupiter le Libérateur en présence de tous les alliés, les avoit affranchis pour récompense de leur valeur & de leur zele, & qu'ainsi l'on devoit les laisser jouir de la liberté qu'un Lacédémonien leur avoit accordée. Archidamus répondit que leur demande seroit raisonnable, s'ils ne s'étoient pas joints aux Athéniens, les ennemis dé-

clarés de la liberté des Grecs : que s'ils vouloient quitter leur parti, ou du moins demeurer neutres, on leur laisseroit la parfaite jouissance de leurs priviléges. Les Députés repartirent qu'il leur étoit impossible de rien conclure sans la participation d'Athènes où étoient leurs femmes & leurs enfans. On leur permit d'y envoyer. Sur l'assurance que leur donnerent les Athéniens de les secourir de tout leur pouvoir, les Platéens résolurent de souffrir les dernieres extrêmités plutôt que de se rendre, & ils firent savoir aux Lacédémoniens de dessus leurs murailles, qu'ils ne pouvoient faire ce qu'on desiroit.

Alors Archidamus, après avoir pris les Dieux à témoin qu'il ne violoit pas le premier l'alliance, & qu'il n'étoit pas coupable de tous les maux qui arriveroient aux Platéens pour avoir refusé les conditions justes & raisonnables qu'on leur offroit, se prépara au siége. Il renferma la ville d'une contrevallation d'arbres étendus tout de leur long, & près à près, avec toutes leurs branches entrelacées les unes dans les autres, & tournées du côté de la ville, pour empêcher que personne n'en sortît. Ensuite il fit élever une plate-forme, ou cavalier pour dresser les batteries, dans l'espérance d'emporter bientôt la place à cause du grand nombre des travailleurs. Il fit donc couper des arbres sur la montagne de Ci-

theron, & les entrelaça de faſcines, pour ſoutenir la terraſſe de part & d'autre; puis il fit jeter dedans du bois, de la terre, & des pierres, en un mot, tout ce qui pouvoit ſervir à la remplir. Toute l'armée y travailla jour & nuit ſans interruption, l'eſpace de ſoixante & dix jours, la moitié ſe repoſant tandis que l'autre travailloit.

Comme les aſſiégés virent que l'ouvrage commençoit à s'élever, ils dreſſerent un mur de bois ſur les murailles de la ville vis-à-vis de la plate-forme, afin de ſe conſerver toujours la ſupériorité au-deſſus des aſſiégeans, & remplirent le creux de cette muraille, de bois & de briques priſes des démolitions des maiſons voiſines, en ſorte que les pieces de bois ſervoient comme de liaiſon & de défenſe pour empêcher que le mur ne s'éboulât en venant à s'élever. Il étoit garni par dehors de peaux & de cuirs pour mettre à couvert le travail & les travailleurs contre les feux qu'on lançoit. A meſure qu'il s'élevoit, on hauſſoit la plate-forme, qui devint ainſi fort haute. Mais les aſſiégés percerent la muraille vis-à-vis, pour enlever la terre qui ſoutenoit la plate-forme : ce que les aſſiégéans ayant apperçu, ils mirent des paniers de jonc remplis de mortier en la place de la terre que l'on avoit enlevée, parce qu'on ne pouvoit pas les emporter ſi aiſément. Les aſſiégés donc voyant leur

premiere ruſe éventée, minerent ſous terre juſqu'à la plate-forme, pour travailler à couvert, & pour en tirer les terres & les autres matériaux dont elle étoit compoſée, qu'ils ſe donnoient de main en main juſques dans la ville. Les aſſiégeans furent long-temps ſans s'en appercevoir, juſqu'à ce qu'ils virent que leur ouvrage n'avançoit point, & que la terre s'affaiſſoit à meſure qu'on en mettoit de nouvelle. Mais les aſſiégés, qui jugeoient que le plus grand nombre l'emporteroit à la fin, ſans plus s'amuſer à ce travail, ni à élever davantage le mur du côté de la batterie, ſe contenterent d'en conſtruire un autre en dedans, en forme de croiſſant, qui tenoit des deux côtés à la muraille, pour ſervir de retraite quand le premier mur ſeroit forcé, & pour obliger l'ennemi à un ſecond travail.

Cependant les aſſiégeans ayant dreſſé leurs machines, ſans doute après avoir comblé le foſſé, quoique Thucydide n'en parle point, donnerent de violentes ſecouſſes au mur de la ville, ce qui allarma fort les aſſiégés, mais ne les découragea point. Il n'y eut point d'inventions qu'ils ne miſſent en œuvre contre les batteries des ennemis. Ils rompoient l'effort du bélier avec des cordes * qui en détournoient

** Le bout d'en-bas de ces cordes formoit pluſieurs branches en lacs courans, avec leſquels on ſaiſiſſoit la tête du bélier qu'on élevoit en haut par le moyen de la machine.*

le coup. Ils usoient encore d'un autre artifice, attachant par les deux bouts une grosse poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient de part & d'autre à deux grandes pieces de bois, lesquelles s'étendoient de côté & étoient appuyées sur la muraille; & lorsque la machine des ennemis venoit à jouer, ils levoient cette poutre, & la laissoient tomber de travers sur la pointe du bélier, ce qui en émoussoit toute la force & le rendoit sans effet.

LONGUE-MAIN.

Les assiégeans voyant que l'attaque ne leur réussissoit pas, & qu'on opposoit un nouveau mur à leur plate-forme, désespérerent de forcer la place, & se résolurent à la bloquer. Mais ils essayerent auparavant d'y mettre le feu, croyant la pouvoir brûler aisément à cause de sa petitesse, en prenant l'occasion de quelque grand vent: car ils tentoient tous les moyens imaginables pour s'en rendre maîtres promptement & sans dépense. Ils jeterent donc des fascines dans l'espace qui se trouvoit entre les murs de la ville & les retranchemens dont ils les avoient environnés, & remplirent en très-peu de temps cet intervalle à cause de la multitude de leurs gens, afin de mettre le feu en même temps dans différens quartiers. Puis ils l'allumerent avec de la poix & du soufre; ce qui causa tout-à-coup un si grand em-

brâſement, qu'il ne s'en eſt jamais vu de ſemblable. Cette invention faillit à perdre la ville, qui avoit réſiſté à toutes les autres. Car on ne pouvoit aborder en pluſieurs quartiers ; & ſi le temps eût été favorable, comme l'eſpéroient les ennemis, c'étoit fait de la place : mais il ſurvint en un inſtant, à ce que l'on dit, une groſſe pluie qui éteignit le feu.

Ce dernier effort des aſſiégeans ayant été rendu inutile, comme tous les précédens, ils convertirent le ſiége en blocus, & environnerent la ville d'un mur de brique, revêtu en dedans & en dehors d'un foſſé profond. Ce travail fut partagé entre toutes les troupes ; & lorſqu'il fut fait, ils laiſſerent des gens pour en garder la moitié ; car les Béotiens s'offrirent à garder l'autre, & ils ſe retirerent chacun chez ſoi, vers le mois d'Octobre. Au reſte, il n'y avoit dans la ville que quatre cens habitans & quatre-vingts Athéniens, avec cent dix femmes, pour leur apprêter à manger, ſans aucune autre perſonne, ſoit libre ou eſclave, le reſte ayant été envoyé à Athènes avant le ſiége.

Il y eut pendant la campagne quelques actions entre les deux partis, tant par terre que par mer, que je paſſe ſous ſilence, parce qu'elles ne ſont pas importantes.

L'été ſuivant, qui étoit la quatrieme année de la guerre, les habitans de Leſbos, à la réſerve de ceux de Méthymne, réſolurent de quitter l'alliance des Athéniens. Ils avoient eu deſſein de ſe ſoulever avant que la guerre fût déclarée, mais les Lacédémoniens ne voulurent pas alors les recevoir : ceux de Méthymne en donnerent avis aux Athéniens, & leur firent dire que, ſi l'on ne ſe hâtoit, l'île étoit perdue. Dans l'abattement où les maux cauſés par la peſte & la guerre avoient jeté les Athéniens, ce fut pour eux un ſurcroît d'affliction d'apprendre la révolte d'une île ſi conſidérable, dont les forces, qui n'avoient point été affoiblies juſques-là, alloient paſſer aux ennemis, & les fortifieroient tout d'un coup d'une puiſſante armée navale. Ils firent donc partir ſur le champ quarante galéres deſtinées pour le Péloponnèſe, qui firent voile vers Mityléne. Les habitans extrêmement ſurpris, parce qu'ils n'avoient encore rien de prêt, ne laiſſerent pas, pour impoſer à l'ennemi par une bonne contenance, de ſortir du port avec leurs vaiſſeaux : mais ayant été repouſſés, ils parlerent d'accommodement, & les Athéniens y prêterent l'oreille, dans l'appréhenſion de n'être pas aſſez forts pour faire rentrer l'île dans ſon devoir. On

LONGUE-MAIN.

Thucyd. lib. 3 p. 174-107. Diod. lib. 12. pag. 108-109.

ARTAXERXE

fit donc une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle les Mityléniens envoyerent des Députés à Athènes. La crainte de ne pouvoir obtenir leur demande, leur en fit dépêcher en même temps d'autres à Lacédémone pour demander du ſecours. Leur prévoyance n'avoit pas été vaine. La réponſe qu'on rapporta d'Athènes fut peu favorable.

Les Ambaſſadeurs de Mityléne étant arrivés à Lacédémone après une dangereuſe navigation, on remit à leur donner audience aux yeux Olympiques, afin que les alliés puſſent entendre leurs plaintes. Je rapporterai en entier le diſcours qu'ils y tinrent, qui peut donner en même temps une juſte idée & du ſtyle de Thucydide, & de la diſpoſition des peuples à l'égard des Athéniens & des Lacédémoniens. « Meſſieurs, dirent-ils, » nous ſavons que c'eſt la coutume de » traiter favorablement d'abord les tranſ» fuges à cauſe du ſervice qu'on en tire, » mais de les mépriſer après comme » des traîtres qui ont abandonné leur » parti. Ce ſentiment n'eſt pas injuſte, » lorſque rien ne les oblige à changer, » & que de part & d'autre c'eſt tou» jours même union & mêmes ſecours » réciproques. Les choſes n'en ſont pas » là entre les Athéniens & nous; & » nous vous prions de ne point vous

prévenir

» prévenir contre notre démarche, sur ce qu'après en avoir été traités favorablement pendant la paix, nous nous retirons de leur alliance dans le temps de leur disgrace. Car paroissant ici pour vous demander de nous recevoir au nombre de vos alliés & de vos amis, c'est sur l'équité & la nécessité de cette démarche, que nous devons commencer à nous justifier, ne pouvant y avoir ni de véritable amitié entre les particuliers, ni de solide alliance entre les villes, si l'une & l'autre n'est fondée sur la vertu & sur l'uniformité de principes & de sentimens.

» Pour entrer donc en matiere, le traité que nous fimes avec les Athéniens ne fut pas pour assujétir la Grece, mais pour l'affranchir du joug des Barbares; & il fut conclu après la retraite des Perses, lorsque vous abandonnâtes le commandement. Nous l'avons entretenu de bon cœur, tandis qu'ils n'ont eu que de justes desseins: mais quand nous avons vu qu'ils quittoient les ennemis pour faire la guerre aux alliés, nous sommes entrés en défiance de leur conduite. Et comme il étoit difficile, dans une si grande diversité d'intérêts & de sentimens, de demeurer tous bien

LONGUEMAIN.

ARTA-XERXE

» unis ensemble ; & encore plus difficile
» de se soutenir contre eux , étant seuls &
» séparés , ils ont assujéti peu à peu
» tous les alliés , excepté ceux de Chio
» & nous ; & ils se sont servis pour cela
» de nos forces. Car nous laissant la
» liberté en apparence , ils nous ont con-
» traints de les suivre , quoique nous
» ne puissions plus nous assurer sur leur
» parole , & que nous eussions grand
» sujet d'appréhender pour nous le même
» traitement. En effet , quelle appa-
» rence y a-t-il qu'ayant mis tous les
» autres sous le joug , nous soyions les
» seuls qu'ils respectent , & qu'ils souf-
» frent de nous voir leurs égaux , pou-
» vant devenir nos maîtres , sur-tout
» leur puissance croissant tous les jours,
» & la nôtre s'affoiblissant à propor-
» tion ? La crainte mutuelle que des al-
» liés ont les uns des autres , est un
» puissant lien pour rendre une alliance
» ferme , & empêcher des entreprises in-
» justes & violentes , en tenant tout
» dans l'équilibre. S'ils nous ont donc
» laissé la liberté , ce n'a été que parce
» qu'ils ne pouvoient pas encore se ren-
» dre maîtres des affaires par la force
» ouverte , mais seulement par cette
» équité & cette douceur apparente qu'ils
» ont montrée à notre égard. Premié-
» rement , ils prétendoient prouver , par

» la conduite modérée qu'ils tenoient » envers nous, que libres comme nous » l'étions, nous n'eussions pas marché » avec eux contre les autres alliés, » s'ils ne leur eussent donné un juste » sujet de plainte. En second lieu, » n'attaquant d'abord que les plus foi- » bles, & les domptant l'un après l'au- » tre, ils se mettoient en état, par la » ruine des premiers, de subjuguer sans » peine les plus puissans, qui se trou- » veroient à la fin seuls & sans appui : » au lieu que s'ils eussent commencé par » nous dans le temps que les alliés » avoient encore toutes leurs forces, & » pouvoient former un parti, ils n'euf- » sent pas trouvé tant de facilité dans » l'exécution de leurs desseins. D'ailleurs » notre flote, qui étoit très-nombreuse » & capable de fortifier considérable- » ment le parti de ceux à qui nous nous » joindrions, les tenoit en bride. Ajou- » tez à cela, que le soin que nous » avons toujours eu de ménager leur » République, & de nous concilier » ceux qui commandoient, a reculé no- » tre ruine. Mais c'en étoit fait de nous » si cette guerre ne fût survenue ; & le » sort des autres ne nous laisse pas lieu » d'en douter.

» Quelle amitié donc & quelle alliance » durable peut-il y avoir entre des

ARTAXERXE

» gens qui ne demeurent amis & alliés
» que par force ? Car s'ils étoient obli-
» gés de nous careſſer durant la guerre,
» pour nous empêcher de nous joindre
» à leurs ennemis; nous étions contraints
» d'en faire autant durant la paix, pour
» les empêcher de nous attaquer. Ce
» que l'affection fait ailleurs, la crainte
» le faiſoit ici. C'eſt ce qui a fait durer
» quelque temps une alliance, qui, de
» part & d'autre, pour être rompue,
» n'attendoit qu'une occaſion favorable.
» Que perſonne donc ne nous impute
» de les avoir prévenus. Nous n'avions
» pas toujours le moyen de nous ſau-
» ver, comme ils avoient celui de nous
» perdre. Il a fallu ménager l'occaſion,
» avant que d'éclater ouvertement.

,, Voila, Meſſieurs, les raiſons qui
,, nous obligent maintenant à recher-
,, cher votre alliance; raiſons, dont
,, l'équité & la juſtice, à ce qu'il nous
,, ſemble, ſont frapantes, & qui ont dû
,, nous porter à chercher notre ſureté.
,, Nous nous ſerions mis plutôt ſous
,, votre protection, ſi vous aviez voulu
,, plutôt nous recevoir; car, avant
,, même que la guerre éclatât, nous
,, nous offrîmes à vous. Maintenant nous
,, ſommes venus, à la perſuaſion des
,, Béotiens vos alliés, pour nous déta-
,, cher des oppreſſeurs de la Grece, &

,, prêter nos armes à ses défenseurs ; LONGUE-MAIN.
,, & afin de pourvoir en même temps
,, à notre sûreté, qui est dans un péril
,, éminent. S'il y a quelque chose à
,, dire à notre conduite, c'est d'avoir
,, éclaté trop tôt, avec plus de géné-
,, rosité que de prudence, & sans avoir
,, aucuns préparatifs. Mais cela vous doit
,, porter aussi à nous secourir plus promp-
,, tement, pour ne pas perdre l'occasion
,, de protéger les opprimés, & de vous
,, venger de vos ennemis. Jamais elle
,, ne fut plus favorable que dans la con-
,, joncture présente, où la peste & la
,, guerre ont consumé leurs forces, &
,, épuisé leurs revenus, outre que leur
,, armée navale est partagée ; & ils ne
,, seront point en état de vous résister,
,, si vous les attaquez en même temps
,, par mer & par terre. Car ou ils nous
,, quitteront pour aller à vous, & nous
,, laisseront la liberté de vous secourir ;
,, ou ils nous entreprendront tous en-
,, semble, & par ce moyen vous n'au-
,, rez affaire qu'à la moitié de leurs
,, forces.

,, Du reste, que personne ne s'ima-
,, gine que vous vous mettiez en danger
,, pour des gens qui ne vous peuvent
,, rendre de service. Il est vrai que notre
,, Etat est reculé, mais notre secours est
,, proche. Car la guerre sera, non dans

ARTAXERXE

,, l'Attique, comme on ſe l'imagine, mais
,, dans le pays qui fait ſubſiſter l'Atti-
,, que par ſes revenus ; & nous n'en
,, ſommes pas loin. Faites auſſi réflexion
,, qu'en nous abandonnant, vous aug-
,, menterez leur puiſſance de la nôtre,
,, & que perſonne n'oſera plus ſe décla-
,, rer contre eux. Mais en nous aſſiſ-
,, tant, vous vous fortifierez d'une ar-
,, mée navale qui vous manque ; vous
,, donnerez lieu à pluſieurs de ſe ranger
,, de votre côté à notre exemple ; &
,, vous éviterez le reproche qu'on vous
,, fait d'abandonner ceux qui ont re-
,, cours à votre protection, ce qui ne
,, ſera pas pour vous d'un médiocre avan-
,, tage pour le ſuccès de la guerre.

,, Nous vous prions donc, Meſſieurs,
,, au nom de Jupiter Olympien, dans
,, le temple duquel nous ſommes, de ne
,, pas fruſtrer l'eſpérance des Grecs, &
,, de ne pas rejeter des ſupplians, dont
,, la conſervation peut vous être fort
,, utile, & la ruine infiniment perni-
,, cieuſe. Montrez-vous ici tels que le
,, demande, & l'idée qu'on a conçue
,, de votre généroſité, & l'extrêmité du
,, danger où nous nous trouvons, c'eſt-
,, à-dire, les protecteurs des affligés, &
,, les libérateurs de la Grece ,,.

Les alliés, touchés de ces raiſons, les reçurent dans l'alliance du Péloponnèſe.

Aussi-tôt il fut résolu qu'on entreroit promptement dans le pays ennemi, & que les alliés se trouveroient à Corinthe avec les deux tiers de leurs forces. Les Lacédémoniens s'y rendirent les premiers, & préparerent là des machines pour transporter les vaisseaux du golfe de Corinthe en la mer d'Athènes, afin d'attaquer l'Attique par terre & par mer. L'ardeur fut grande de leur côté : mais les alliés, occupés à leur moisson, & commençant déja à se lasser de la guerre, furent longtemps à s'assembler.

Cependant les Athéniens, qui voyoient que tous ces préparatifs se faisoient contre eux par l'opinion qu'on avoit de leur foiblesse, pour détromper les esprits, & faire voir qu'ils étoient en état d'entretenir une armée navale sans toucher à celle de Lesbos, mirent en mer une flote de cent voiles, qu'ils remplirent, tant de citoyens que d'étrangers, sans exempter aucun des citoyens, sinon ceux qui étoient obligés de servir à cheval, ou qui avoient de revenu cinq cens mesures de bled. Ayant paru à la hauteur de l'Isthme de Corinthe pour faire parade de leur puissance, ils descendirent où ils voulurent dans le Péloponnèse.

Jamais ils n'avoient eu une plus belle armée navale. Ils gardoient leur pays, & les côtes d'Eubée & de Salamine avec

ARTAXERXE

une flote de cent voiles : ils voguoient autour du Péloponnèse avec une autre de pareil nombre, sans compter les navires qui étoient devant Lesbos & ailleurs. Le tout montoit à plus de deux cent cinquante galeres. La dépense de ce puissant armement acheva de consumer tous leurs trésors, qui avoient déja été fort diminués par celle du siége de Potidée.

Les Lacédémoniens, fort surpris d'un si terrible appareil auquel ils ne s'étoient pas attendus, revinrent promptement dans leur pays, & se contenterent d'ordonner quarante galeres pour le secours de Mityléne. Les Athéniens y avoient envoyé un renfort de troupes de mille soldats pesamment armés, par le secours desquels on fit une contrevallation, avec des forts aux endroits les plus commodes ; de sorte qu'elle se trouva bloquée par mer & par terre au commencement de l'hiver. Dans le besoin pressant où se trouverent les Athéniens d'avoir de l'argent pour pousser ce siége, ils se virent contraints de se cottiser eux-mêmes, ce qu'ils n'avoient point encore fait, & y firent tenir deux cens talens.

Deux cent mille écus.

AN. M. 3577. AV. J. C. 427.

Les Mityléneens manquant de tout, & ayant inutilement attendu le secours que les Lacédémoniens leur avoient fait

eſpérer, ſe rendirent à condition qu'on ne feroit mourir ni empriſonner perſonne juſqu'au retour des Députés qu'on enverroit à Athènes, & que cependant on laiſſeroit entrer les troupes dans la ville. Quand les Athéniens en furent les maîtres, les factieux, qui d'abord avoient eu recours à la franchiſe des autels, furent conduits à Ténédos, & quelque temps après menés à Athènes. On y mit en délibération l'affaire des citoyens de Mityléne. Comme leur révolte avoit extrêmement aigri le peuple, parce qu'elle n'avoit été précédée d'aucun mauvais traitement, & qu'elle paroiſſoit n'avoir été l'effet que de leur haine contre les Athéniens, dans le premier mouvement de colere on conclut à faire mourir ſans diſtinction tous les habitans, & à réduire les femmes & les enfans en ſervitude; & l'on fit partir ſur le champ une galere pour mettre le décret à exécution.

La nuit donna lieu aux réflexions. La ſévérité parut exceſſive, & pouſſée au-delà des juſtes bornes. On ſe repréſenta le ſort de cette malheureuſe ville, abandonnée toute entiere au carnage, & l'on ſe repentit d'avoir confondu les innocens & les coupables. Ce changement ſubit des eſprits donna quelque lueur d'eſpérance aux Députés de Mityléne, & ils obtinrent des Magiſtrats, qu'on remît de

ARTA-XERXE

nouveau l'affaire en délibération. Cléon, auteur du premier Décret, homme violent, & d'une grande autorité parmi le peuple, ſoutint ſon ſentiment avec beaucoup de force & de chaleur. Il montra combien il étoit indigne d'un ſage gouvernement de changer ainſi à tout vent, & de caſſer le matin ce qu'on avoit ordonné la veille, & de quelle importance il étoit pour les ſuites d'arrêter par une punition exemplaire les révoltes prêtes à éclater par-tout.

Diodore, qui avoit déja contredit Cléon dans la premiere aſſemblée, le fit encore ici plus vivement. Après avoir décrit d'une maniere touchante & pathétique le déplorable état de Mityléne, livrée aux troubles & aux tourmens d'une cruelle inquiétude dans l'attente d'une ſentence qui devoit décider de leur vie ou de leur mort, il fit reſſouvenir les Athéniens de la réputation de bonté, de douceur, & de clémence, qui leur avoit fait juſques-là tant d'honneur, & qui les avoit diſtingués ſi glorieuſement entre tous les autres peuples. Il leur fit remarquer que le peuple de Mityléne n'avoit été entraîné dans la révolte que malgré lui, & la preuve en étoit qu'il leur avoit livré la ville, ſitôt qu'il en avoit été le maître : c'étoit donc leurs bienfaiteurs qu'ils égorgeoient par leurs ſuffrages, ſe montrant ingrats & injuſtes en

même temps, puiſqu'ils puniſſoient également les innocens & les coupables. Il ajoutoit que quand même ils ſeroient tous criminels, leur propre intérêt demandoit qu'on diſſimulât, pour ne point irriter le reſte des alliés par la rigueur du châtiment ; & que le moyen d'appaiſer le mal étoit de laiſſer une porte au repentir, & non de jeter les hommes dans le déſeſpoir par un refus abſolu & irrévocable du pardon. Son avis fut donc d'examiner avec maturité la cauſe des factieux qu'on avoit amenés à Athènes, & d'accorder le pardon au reſte des habitans.

Les opinions furent partagées, & l'avis de Diodore ne l'emporta que de quelques voix. On fit partir ſur l'heure même une ſeconde galere. Elle fut pourvue de tout ce qui pouvoit hâter ſa courſe, & les Députés de Mityléne promirent une grande récompenſe à ceux qui la conduiſoient, ſi elle arrivoit à temps. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. Il ne quitterent point leurs rames pour prendre leur nourriture, mais ils mangeoient & buvoient en ramant, & dormoient tour à tour; & heureuſement le vent leur étoit favorable. La premiere galere avoit eu un jour & une nuit d'avance : mais comme elle portoit une triſte nouvelle, elle ne s'étoit pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y avoit répandu la conſter-

ARTAXERXE

nation : elle augmenta infiniment, quand on eut lu en pleine assemblée l'arrêt de mort prononcé contre tous les citoyens. Ce ne furent que cris & hurlemens dans toute la ville. Dans le moment qu'on se préparoit à exécuter l'arrêt, on apprit qu'il étoit arrivé une seconde galere. Tout fut suspendu. On convoqua de nouveau l'assemblée, & la lecture de l'arrêt qui accordoit la grace, fut écoutée avec un silence & une joie, qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer.

Pour les factieux que l'on avoit pris, ils furent tous exécutés, quoiqu'ils fussent au nombre de plus de mille. La ville ensuite fut démantelée, les vaisseaux livrés, & toute l'île, excepté la ville de Méthymne, partagée en trois mille parts, dont on consacra trois cens au service des Dieux ; le reste fut distribué au sort à des habitans d'Athènes qu'on y envoya, à qui ceux du pays donnerent deux *mines de revenu pour chaque part, moyennant quoi ils demeurerent possesseurs de l'île, quoiqu'ils n'en fussent plus les propriétaires. Les villes qui appartenoient aux Mityléniens sur la côte d'Asie, furent réduites à l'obéissance d'Athènes.

Thucyd. lib. 3. pag. 185-188.

PENDANT l'hiver de la campagne précédente, ceux de Platée se voyant sans espérance de secours, & manquant de vivres, firent dessein de se sauver à tra-

** La mine Attique valoit cent dragmes, c'est-à-dire, cinquante livres.*

vers les troupes des ennemis : mais la moitié, étonnée de la grandeur du péril & de la hardiesse de l'entreprise, perdirent courage lorsqu'il la fallut exécuter; le reste, qui montoit environ à deux cent vingt soldats, persista dans sa résolution, & se sauva de la maniere que je vais dire.

Avant que d'en commencer la description, je dois avertir en quel sens je prends certaines expressions que j'y emploîrai. A proprement parler, la ligne ou fortification qu'on dresse autour d'une ville assiégée pour empêcher les sorties, s'appelle *contrevallation*; & celle qu'on dresse pour empêcher le secours de dehors, se nomme *circonvallation*. L'une & l'autre se trouvent ici : mais pour abréger, je me servirai du premier terme.

La contrevallation étoit composée de deux murs, à seize pieds de distance. L'espace d'entre les deux murs étant en maniere de plate-forme ou de terrasse, ne paroissoit qu'un seul bâtiment, & formoit un corps de cazernes, où logeoient les soldats dans les chambres qui y étoient pratiquées. On y avoit bâti de hautes tours d'espace en espace, qui s'étendoient d'un mur à l'autre, pour se pouvoir défendre en même temps contre ceux du dedans, & contre ceux du dehors. On ne pouvoit passer d'une chambre à une

autre, qu'en traverſant ces tours, & le haut de la muraille étoit bordé des deux côtés, d'un parapet, où l'on faiſoit garde ordinairement; mais durant la pluie, les ſoldats ſe mettoient à couvert dans les tours, qui ſervoient comme de corps de garde. Voilà l'état de la contrevallation, qui avoit un foſſé de part & d'autre, dont la terre avoit ſervi à faire la brique du mur.

Les aſſiégés commencerent par prendre la hauteur du mur, en comptant les rangs de brique dont il étoit compoſé, ce qui ſe fit à pluſieurs fois, & par diverſes perſonnes, pour ne ſe pas abuſer au compte. Il fut d'autant plus facile de s'en aſſurer, que le mur n'étant pas fort éloigné, on le découvroit tout à plein. On fit donc les échelles à proportion.

Lorſque tout fut prêt pour l'exécution du deſſein, les aſſiégés ſortirent pendant une nuit qui étoit ſans lune, & où il faiſoit une grande pluie & un grand vent. Après avoir paſſé le premier foſſé, ils s'approcherent de la muraille ſans être découverts, à cauſe de l'obſcurité de la nuit; outre que le vent & la pluie empêchoient qu'on ne pût rien entendre. Ils marchoient un peu éloignés, afin de ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étoient légeres pour les rendre plus agiles; & ils n'avoient des chauſſures qu'à

un pied, pour ne pas gliſſer ſi facilement dans la boue. Ceux qui portoient les échelles les poſoient dans l'eſpace qui étoit entre les tours, où ils ſavoient qu'il n'y avoit perſonne en garde à cauſe de la pluie. A l'inſtant monterent douze hommes, ſans autres armes que la cuiraſſe & le poignard : & marcherent auſſi-tôt vers les tours, ſix d'un côté & ſix de l'autre. Ils furent ſuivis par des ſoldats armés ſeulement de javelots, pour monter plus aiſément; & l'on portoit après eux leurs boucliers, afin qu'ils puſſent s'en ſervir dans la mêlée.

LONGUEMAIN.

Comme la plupart de ceux-ci étoient au haut du mur, ils furent découverts par le moyen d'une tuile que l'un d'eux fit tomber en montant, pour avoir empoigné le parapet afin de ſe tenir plus ferme. Incontinent on jette un cri du haut des tours, & tout le camp s'approche du mur ſans ſavoir ce que c'étoit, à cauſe de l'orage & de la nuit. D'ailleurs, ceux qui étoient reſtés dans la ville donnerent l'allarme en même temps d'un autre côté, pour faire diverſion; de ſorte que l'ennemi en ſuſpens, n'oſoit quitter ſon poſte. Mais un corps de réſerve de trois cens hommes, deſtiné pour les accidens inopinés, ſortit de la contrevallation pour courre au bruit, & l'on leva des flambeaux du côté de Thébes, pour

montrer que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit courir. Ceux de la ville, pour rendre ce signal inutile, en leverent d'autres en même temps de divers endroits; car ils les tenoient tout prêts sur la muraille pour cet effet.

Cependant les premiers qui étoient montés, s'étant saisis des deux tours qui flanquoient l'intervalle où étoient plantées les echelles, & ayant tué ceux qui les gardoient, s'y posterent pour en défendre le passage, & pour empêcher qu'on ne vînt à eux. Alors posant des échelles du haut de la muraille contre les deux tours, ils y firent monter un bon nombre de leurs gens pour en défendre l'approche à coups de trait, tant contre ceux qui accouroient au pied du mur, que contre ceux qui venoient des tours prochaines. Pendant ce temps-là, on eut le loisir de planter plusieurs échelles & d'abattre le parapet, pour faire monter le reste plus aisément. A mesure qu'ils montoient, ils descendoient de l'autre côté, & se rangeoient sur le bord du fossé qui étoit en dehors, pour tirer contre ceux qui se présentoient. Après qu'ils furent passés, ceux qui étoient dans les tours, descendirent les derniers, & coururent au fossé, pour passer comme les autres.

Dans ce moment arriva la garde des trois cens avec des flambeaux. Toute-

fois, comme on les voyoit mieux à la clarté des flambeaux, qu'on n'en étoit vu, on tiroit contre eux plus juste, de sorte que les derniers passerent le fossé, sans être attaqués au passage : mais ce ne fut pas sans peine, parce que le fossé étoit gelé, & que la glace ne portoit pas à cause du dégel & de la pluie. La violence de l'orage fut pour eux d'un grand secours.

Lorsqu'ils furent tous passés, ils prirent le chemin de Thébes, pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils se dussent sauver vers une ville ennemie. Aussi virent-ils les assiégeans avec des flambeaux, qui les cherchoient sur le chemin d'Athènes. Après avoir suivi celui de Thébes pendant six ou sept stades, ils tournerent tout court vers la montagne, & reprirent la route d'Athènes, où deux cent douze se sauverent, de deux cent vingt qui étoient sortis, le reste ayant rebroussé chemin faute de cœur, à la réserve d'un archer qui fut pris sur le bord du fossé de la contrevallation. Les assiégeans, après les avoir poursuivis en vain, retournerent à leur camp.

Plus d'un quart de lieue.

Cependant, ceux qui étoient dans la ville croyant que leurs compagnons avoient été tous tués, parce que ceux qui étoient de retour le disoient pour se justifier, envoyerent un héraut pour redemander les

ARTAXERXE

corps : mais ayant appris la vérité, il se retira.

Thucyd. lib. 3 p. 208-220. Diod. lib. 12. p. 109.

Vers la fin de la campagne suivante, qui est celle où Mityléne fut prise, ceux de Platée manquant de vivres & de tout moyen de se défendre, se rendirent à condition qu'on ne les puniroit qu'avec connoissance de cause, & par les formes de la justice. Il vint pour cet effet cinq Commissaires de Lacédémone, qui, sans les charger d'aucun crime, leur demanderent simplement s'ils avoient rendu quelque service dans cette guerre à Lacédémone & aux alliés. Cette demande les surprit & les embarrassa. Ils sentirent bien qu'elle venoit des Thébains leurs ennemis déclarés, qui avoient juré leur perte. Ils firent ressouvenir les Lacédémoniens des services qu'ils avoient rendus à la Grece en général, tant à la bataille d'Artémise, qu'à celle de Platée ; & en particulier à Lacédémone, lors du tremblement de terre, qui fut suivi de la révolte de leurs esclaves. Que si depuis ils avoient embrassé le parti des Athéniens, ce n'avoit été que pour se défendre de la violence des Thébains, contre lesquels ils avoient imploré inutilement le secours de Lacédémone. Que si on leur faisoit un crime de ce qui avoit été leur malheur, ce crime au moins ne devoit pas effacer entiérement le souvenir de leurs anciens servi-

ces. “ Jetez les yeux, leur dirent-ils,
„ ſur les tombeaux de vos ancêtres, que
„ vous voyez ici, à qui nous rendons
„ chaque année tous les honneurs qu'on
„ peut rendre à la mémoire des morts.
„ Vous avez voulu que nous fuſſions les
„ dépoſitaires de leurs corps, auſſi bien
„ que les témoins de leur valeur; & vous
„ voudriez maintenant livrer leurs dé-
„ pouilles à leurs meurtriers, en nous
„ abandonnant aux Thébains, qui com-
„ battoient contre eux à la bataille de
„ Platée? Aſſervirez-vous une province,
„ où la Grece a recouvré ſa liberté? Dé-
„ truirez-vous les temples des Dieux, à
„ qui vous devez la victoire? Abolirez-
„ vous la mémoire de leurs fondateurs,
„ qui ont tant contribué à votre ſalut?
„ Ici, nous oſons le dire, nos intérêts
„ ſont joints à votre gloire, & vous ne
„ pouvez livrer vos anciens amis & vos
„ bienfaiteurs à l'injuſte haine des Thé-
„ bains, ſans vous couvrir vous-mêmes
„ d'une éternelle infamie.

De ſi juſtes remontrances paroiſſoient devoir faire quelque impreſſion ſur l'eſprit des Lacédémoniens : mais ils furent plus ſenſibles à la réplique que firent les Thébains, qui étoit pleine d'amertume & de fiel contre ceux de Platée; & d'ailleurs ils avoient apporté leurs ordres de Lacédémone. Ils perſiſterent donc dans leur

ARTAXERXE

premiere demande : *Si les Platéens leur avoient rendu quelque service depuis la guerre ;* & les faisant passer l'un après l'autre, à mesure qu'ils répondoient, *Non*, on les égorgeoit sans pardonner à pas un. Il en mourut environ deux cens de la sorte, avec vingt-cinq Athéniens, qui se trouvant parmi eux, subirent le même sort. Leurs femmes, qui avoient été prises, furent réduites en captivité. Ensuite les Thébains peuplerent la ville de quelques bannis de Mégare & de Platée : mais l'année d'après, ils la raserent entiérement. C'est ainsi que les Lacédémoniens, dans l'espérance de tirer de grands avantages des Thébains, sacrifierent Platée à leur animosité, quatre-vingt-treize ans après qu'elle étoit entrée dans l'alliance des Athéniens.

AN. M. 3578. Av. J. C. 426. *Thucyd. lib.* 3 *p.* 232.

La sixiéme année de la guerre du Péloponnèse, la peste recommença à Athènes, & y emporta encore bien du monde.

§ IV. *Les Athéniens prennent Pyle, puis y sont assiégés. Lacédémoniens enfermés dans la petite île de Sphactérie. Cléon s'en rend maître. Mort d'Artaxerxe.*

VI & VII années de la guerre.

J'omets plusieurs événemens particuliers des campagnes suivantes, qui se passoient toujours de la même sorte, les Lacédémoniens faisant réguliérement chaque année des courses dans l'Attique, & les

Athéniens dans le Péloponnèse, outre quelques attaques de places de part & d'autre en différens endroits. Celle de Pyle, petite ville de Messénie, éloignée seulement de * quatre cens stades de Lacédémone, fut une des plus considérables. Les Athéniens, sous la conduite de Démosthene, s'en étoient rendu maîtres, & s'y étoient extrêmement fortifiés : c'étoit la septiéme année de la guerre. Les Lacédémoniens abandonnerent aussitôt l'Attique, pour reprendre cette place, & ils l'attaquerent par terre & par mer. Brasidas, l'un de leurs Chefs, s'y distingua par des actions de bravoure extraordinaires. Il y avoit vis-à-vis de la ville une petite île, nommée Sphactérie, qui pouvoit incommoder extrêmement les assiégés, & fermer l'entrée du port. Ils y jeterent un corps de troupes, qui étoit l'élite des Lacédémoniens : ils étoient au nombre de quatre cent vingt, sans compter les Ilotes. Il se donna un combat sur mer, où les Athéniens eurent l'avantage, & ils dresserent un trophée. Ensuite ils environnerent l'île, & firent garde tout autour, pour empêcher que ceux qui y étoient n'en sortissent, & qu'on n'y fît entrer des vivres.

LONGUE-MAIN.

AN. M. 3579. AV. J. C. 425.

Thucyd. lib. 4. p. 253-280. Diod. lib. 12. p. 112-114.

* *Vingt lieues.*

La nouvelle de la défaite étant venue à Sparte, le Magistrat crut l'affaire de telle conséquence, qu'il se transporta sur le lieu

ARTAXERXE

pour voir de plus près ce qu'il falloit faire; & jugeant qu'il étoit impossible de sauver ceux qui étoient dans l'île, & qu'on les prendroit à la fin, soit par famine ou autrement, il fit proposer un accord. On consentit à une suspension d'armes, pour donner le temps aux Lacédémoniens d'envoyer à Athènes, à la charge qu'ils livreroient cependant toutes leurs galeres, & qu'ils ne pourroient attaquer la place ni par mer ni par terre, jusqu'au retour des Députés; qu'en satisfaisant à ces conditions, les Athéniens souffriroient qu'on portât des vivres à ceux qui étoient dans l'île à * raison de tant pour le maître, & de moitié pour le valet, le tout publiquement à la vue des deux armées. Que les Athéniens, de leur côté, pourroient faire garde autour de l'île, pour empêcher que rien n'y entrât, ou n'en sortît, sans faire pourtant aucune attaque. Qu'au cas qu'il y eût la moindre contravention à cet accord, la treve seroit rompue: sinon, qu'elle dureroit jusqu'au retour des Députés, que les Athéniens s'obligeoient de mener & de ramener; & qu'alors on rendroit aux Lacédémoniens leurs navires en l'état qu'ils les auroient donnés. Tels fu-

* *Pour les maîtres deux Choenix Attiques de farine, qui montent à peu près à quatre livres & demie; deux Cotyles de vin, c'est-à-dire, une grande chopine; & un morceau de viande; & la moitié pour les valets.*

rent les articles du traité. Les Lacédémoniens commencerent à l'exécuter, en livrant environ ſoixante vaiſſeaux, & envoyerent à Athènes leurs Députés.

Quand ils furent admis à l'audience du peuple, ils avouerent d'abord qu'ils venoient demander aux Athéniens la paix, qu'ils avoient été peu de temps auparavant en état de leur accorder. Qu'il ne tenoit qu'à eux de ſe procurer la gloire d'avoir pacifié toute la Grece, puiſqu'ils vouloient bien les prendre pour arbitres du traité. Que le danger de leurs citoyens, enfermés dans l'île, les avoit déterminés à une démarche qui devoit ſans doute couter beaucoup à des Lacédémoniens. Qu'il n'y avoit pourtant encore rien de déſeſpéré pour eux, & qu'ainſi c'étoit le temps d'établir entre les deux peuples une amitié ferme & ſolide, parce que, de part & d'autre, les choſes étoient encore en balance, & que la fortune ne s'étoit point encore abſolument declarée. Que ſouvent les Dieux abandonnent ceux à qui leurs heureux ſuccès ſont un ſujet de fierté, en faiſant ſuccéder à leurs plus grandes faveurs les diſgraces les plus complettes. Qu'ils ſe ſouvinſſent que les armes ſont journalieres, & que le moyen d'établir une ferme paix, n'eſt pas de triompher de ſon ennemi en l'accablant, mais de ſe réconcilier avec lui à des conditions juſtes & raiſonnables.

ARTAXERXE

Car alors, vaincu par la générosité & non par la force, & occupé désormais, non du desir de la vengeance, mais des sentimens de gratitude, il se fait un devoir & un plaisir de garder les conventions avec une fidélité inviolable.

Les Athéniens avoient une belle occasion de terminer la guerre par une paix qui n'auroit pas été moins glorieuse pour eux, qu'utile & salutaire à toute la Grece. Mais Cléon, qui avoit une grande autorité parmi le peuple, empêcha un si grand bien. Ils répondirent donc, par son avis, qu'il falloit auparavant que ceux qui étoient dans l'île se rendissent à discrétion, & qu'ils fussent conduits à Athènes, à la charge de les renvoyer lorsque les Lacédémoniens auroient rendu les places qu'on avoit été contraint d'abandonner par le dernier traité; & qu'après cela, on feroit une paix ferme & stable. Les Lacédémoniens demanderent qu'on nommât des Députés, & que l'on convînt de s'en tenir à ce qu'ils accorderoient ensemble. Mais Cléon s'emporta contre cette proposition, & dit qu'on voyoit bien qu'ils n'agissoient pas de bonne foi, puisqu'ils ne vouloient pas traiter avec le peuple, mais avec des particuliers qu'ils pourroient corrompre; & que, s'ils avoient quelque chose à dire, ils le fissent sur le champ. Les Lacédémoniens voyant qu'il ne leur étoit pas

possible

possible de traiter avec le peuple sans la participation de leurs alliés ; & que, s'ils avoient accordé quelque chose à leur préjudice, ils en seroient responsables, se retirerent sans rien faire, persuadés qu'on ne pouvoit rien attendre d'équitable de la part des Athéniens, dans l'état & la disposition où les avoit mis leur prospérité.

LONGUE-MAIN.

Sitôt qu'ils furent de retour à Pyle, la suspension cessa. Mais, comme ils redemanderent leurs vaisseaux, on refusa de les rendre, sous prétexte de quelques infractions du traité en des choses de peu d'importance. Les Lacédémoniens se récrierent fort sur ce refus, comme sur une perfidie manifeste, & l'on se prépara à la guerre avec plus de vigueur & d'animosité qu'auparavant. La fierté dans les succès, & la mauvaise foi dans l'observation des traités attirent tôt ou tard sur un peuple de grands malheurs. La suite nous fera connoître ce qui en sera.

Les Athéniens faisoient une garde exacte autour de l'île pour n'y laisser rien entrer, & espéroient réduire bientôt les ennemis par la famine. Mais ceux de Lacédémone engagerent tout le pays à les secourir par l'appas du gain, en taxant fort haut le prix des vivres, & donnant la liberté aux esclaves qui venoient à bout d'y en porter. On en amenoit donc, au péril de la vie,

de tous les endroits du Péloponnèse. Il y avoit même des plongeurs qui passoient de la côte dans l'île, vis-à-vis du port; & traînoient après eux des peaux de bouc, où il y avoit de la graine de lin pilée, & & de celle de pavot détrempée avec du miel.

Ceux qui étoient assiégés dans Pyle ne souffroient gueres moins de leur côté, manquant & d'eau & de vivres. Quand on eut appris à Athènes, que bien loin d'affamer les ennemis, ils étoient affamés eux-mêmes, on craignit que la flote ne pouvant subsister pendant l'hiver le long d'une côte déserte & ennemie, ni demeurer à l'ancre dans une rade mal assurée, la garde de l'île ne vînt à se relâcher, & que les prisonniers ne se sauvassent. Mais ce que l'on appréhendoit le plus, c'étoit que les Lacédémoniens, voyant leurs gens hors de danger, ne voulussent plus entendre à la paix; & l'on commença à se repentir de ne l'avoir pas acceptée.

Cléon sentoit bien que toutes ces plaintes retomboient sur lui. Il commença par traiter de faux rapports tous les bruits qui couroient sur la disette où étoient les Athéniens, tant au dedans de Pyle, qu'au dehors. Ensuite il décria devant le peuple la lenteur & la nonchalance des Chefs qui assiégeoient l'île, prétendant qu'avec un peu de vigueur & de courage, on pouvoit

LONGUE-MAIN.

aiſément s'en rendre maître ; & que s'il étoit en leur place, il en viendroit bientôt à bout. On le nomma pour Chef de cette expédition, Nicias, qui devoit y commander, lui ayant cédé volontiers cet honneur, ſoit par foibleſſe, car il étoit naturellement timide; ſoit par politique, pour le décréditer auprès du peuple par le mauvais ſuccès qu'on comptoit qu'il auroit dans cette entrepriſe. Cléon fut ſurpris & embarraſſé, car il ne s'attendoit pas qu'on dût le prendre au mot, étant plus habile diſcoureur que brave guerrier, & ſe ſervant mieux de la langue que de l'épée. Il ſe défendit quelque temps, & s'excuſa le mieux qu'il put, ſous divers prétextes. Mais voyant que plus il reculoit, plus il étoit preſſé, il changea de ton, & ſubſtituant la rodomontade au courage, il déclara en pleine aſſemblée, avec un air ferme & aſſuré, qu'il raméneroit dans vingt jours ceux de l'île priſonniers, ou qu'il y périroit. Toute l'aſſemblée ſe mit à rire, car on le connoiſſoit.

Cependant, contre toute apparence, la choſe arriva comme il l'avoit promis. Lui & Démoſthene, qui étoit l'autre Chef, entrerent dans l'île, attaquerent vivement l'ennemi, le pouſſerent de poſte en poſte ; & gagnant toujours du terrain, l'acculerent enfin dans le fond de l'île. Les Lacédémoniens avoient gagné un fort qui pa-

ARTAXERXE

roiffoit inacceffible. Là ils fe rangerent en bataille, firent face du côté feul où l'on pouvoit les attaquer, & s'y défendirent avec un courage de lions. Comme le combat avoit duré une grande partie du jour, & qu'ils étoient tous abattus de chaud, de foif & de laffitude, le Général des Mefféniens, s'adreffant à Cléon & à Démofthene, leur dit que tout ce qu'ils faifoient étoit inutile, fi l'on ne prenoit l'ennemi en queue, & promit que, fi on vouloit lui donner quelques gens de trait, il tourneroit tant qu'il trouveroit un paffage. En effet, il grimpa avec fa troupe par des lieux efcarpés qu'on ne gardoit point, & fe coulant dans le fort fans être apperçu, parut tout-à-coup au dos des Lacédémoniens, ce qui abattit leur courage, & acheva leur défaite. Ils ne fe défendoient donc prefque plus, & vaincus par le nombre, attaqués de toutes parts, & abattus de langueur & de défefpoir, ils commencerent à reculer : mais les Athéniens fe faifirent de tous les paffages, pour leur empêcher la retraite. Alors Cléon & Démofthene, voyant que fi on les preffoit davantage, il n'en échaperoit pas un, & étant bien aifes de les emmener vifs à Athènes, arrêterent leurs gens, & firent crier par un Héraut, qu'ils miffent bas les armes, & qu'ils fe rendiffent à difcrétion. A ces mots, la plupart baifferent leurs

boucliers, & frapperent des mains en ſigne d'approbation. Il ſe fit une eſpece de ſuſpenſion d'armes, & leur Commandant demanda qu'il lui fut permis d'envoyer au camp, pour ſavoir la réſolution des Chefs. On ne le voulut pas ſouffrir, mais on appela des Hérauts de deſſus la côte; & après quelques allés & venues, un Lacédémonien vint dire tout haut, qu'on leur permettoit de traiter, pourvû qu'ils ne fiſſent rien contre leur honneur. Sur cette parole, ayant délibéré entr'eux, ils ſe rendirent à diſcrétion; & on les garda juſqu'au lendemain. Alors les Athéniens, ayant dreſſé un trophée & rendu aux Lacédémoniens leurs morts, s'embarquerent pour le départ, après avoir diſtribué les priſonniers dans les vaiſſeaux, & en avoir confié la garde aux Capitaines des galeres.

Il mourut dans le combat cent vingt-huit Lacédémoniens, de quatre cent vingt qu'ils étoient: ainſi il en reſta un peu moins de trois cents, dont il y avoit ſix-vingts Spartiates, c'eſt-à-dire, habitans de Sparte même. Le ſiége de l'île, à compter dès le commencement, y compris le temps de la treve, avoit duré ſoixante & douze jours. Chacun ſe retira de devant Pyle, & la promeſſe de Cléon, toute vaine & téméraire qu'elle étoit, ſe trouva accomplie à la lettre. Mais ce qui ſurprit le plus, fut l'accord même qui ve-

noit de se faire : car on croyoit que les Lacédémoniens, au lieu de rendre les armes, mourroient tous l'épée à la main.

Lorsqu'ils furent arrivés à Athènes, on ordonna qu'ils demeureroient prisonniers jusqu'à la paix, pourvû que les Lacédémoniens n'entrassent point dans le pays : mais que s'ils y entroient, on les feroit tous mourir. On laissa garnison dans Pyle. Les Messéniens de Naupacte, qui l'avoient possédée autrefois, y envoyerent de leur plus brave jeunesse, laquelle incommoda fort par ses courses les Lacédémoniens ; & comme ces Messéniens parloient le langage du pays, ils attirerent dans leur parti un grand nombre d'esclaves. Les Lacédémoniens, dans la crainte d'un plus grand mal, députerent plusieurs fois à Athènes, sans pouvoir jamais rien obtenir de la prospérité orgueilleuse des Athéniens, à qui un si grand succès donnoit de plus hautes espérances.

Thucid. lib. 4 pag. 285. 286.

La septiéme année de la guerre du Péloponnèse, Artaxerxe envoya aux Lacédémoniens un Ambassadeur nommé Artapherne, chargé d'une lettre de sa part, écrite en Assyrien, où il leur marquoit qu'il lui étoit venu plusieurs Ambassadeurs de leur part, qui lui avoient exposé des choses si différentes, qu'il ne comprenoit point du tout ce qu'ils souhaitoient de lui ; que dans cette incertitude, il avoit

pris le parti de leur envoyer ce Perſan, pour leur faire ſavoir que s'ils avoient quelque choſe à lui propoſer, ils n'avoient qu'à faire partir avec lui un homme de confiance, qui pût l'informer préciſément de ce qu'ils deſiroient. Cet Ambaſſadeur, en arrivant à Eïone ſur la riviere de Strymon dans la Thrace, y fut pris vers la fin de cette année par un des Amiraux de la flote Athénienne, qui l'envoya à Athènes. Il y fut traité avec toutes les honnêtetés & tout le reſpect poſſible, parce que les Athéniens cherchoient à ſe remettre dans les bonnes graces du Roi ſon maître.

L'année ſuivante, dès que la ſaiſon permit de ſe mettre en mer, ils le renvoyerent dans un vaiſſeau de l'Etat aux dépens du public, & nommerent quelques-uns de leurs citoyens pour aller avec lui à la cour de Perſe, en qualité d'Ambaſſadeurs. En débarquant à Epheſe, ils apprirent la mort d'Artaxerxe. Les Ambaſſadeurs, ne jugeant pas à propos d'aller plus loin après cette nouvelle, prirent congé d'Artapherne, & s'en retournerent à Athènes.





LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Xerxès II.

CE Chapitre renferme l'hiſtoire de treize années de la guerre du Péloponnèſe, juſqu'à la dix-neuviéme incluſivement.

§ I. *Regnes fort courts de Xerxès & de Sogdien. Darius Nothus leur ſuccede. Il appaiſe la révolte de l'Egypte, & celle de Médie. Il donne à Cyrus, le plus jeune de ſes fils, le commandement en chef de toute l'Aſie Mineure.*

An. M. 3579. Av. J.C. 425. *Ctes. cap.* 47-51. *Diod. lib.* 12. *p.* 115. An. M. 3580. Av. J.C. 424.

Artaxerxe mourut vers le commencement de la quarante-neuvieme année de ſon regne. Xerxès, qui lui ſuccéda, étoit le ſeul fils qu'il eût de la reine ſa femme. Mais il en avoit dix-ſept autres de ſes concubines; & entr'autres Sogdien, que Ctéſias appelle Sécondien; Ochus & Arſite. Sogdien, de concert avec Pharnacias, un des Eunuques de Xerxès, vint

un jour ſurprendre le nouveau Roi, qui, après s'être enivré un jour de fête, s'étoit retiré dans ſa chambre pour y cuver ſon vin. Il le tua aiſément dans cet état, au bout d'un regne de quarante-cinq jours, & fut déclaré Roi à ſa place. XERXÈS II.

A peine étoit-il ſur le trône, qu'il fit mourir Bagoraze le plus fidele des Eunuques de ſon pere. C'étoit cet Eunuque qui avoit été chargé des funérailles d'Artaxerxe, & de la Reine mere de Xerxès, morte le même jour que ſon mari. Après avoir conduit ces deux corps en Perſe dans le tombeau ordinaire des Rois, il trouva à ſon retour Sogdien ſur le trône, qui le reçut aſſez mal, à cauſe de quelque différent qu'ils avoient eu du vivant de ſon pere. Le nouveau Roi ne s'en tint pas à ces premieres marques de mécontentement : il ne fut pas longtemps ſans lui chercher querelle ſur je ne ſais quoi qui regardoit les funérailles de ſon pere, & il le fit lapider. SOGDIEN.

Par ces deux meurtres, celui de ſon frere Xerxès, & celui de Bagoraze, il devint l'horreur de l'armée & de la Nobleſſe; & il ne ſe crut pas beaucoup en ſûreté ſur un trône, dont l'acquiſition lui avoit couté de ſi grands crimes. Il ſoupçonna ſes freres d'un deſſein pareil au ſien; & ſes ſoupçons tomberent principalement ſur Ochus, à qui ſon pere avoit laiſſé le

SOGDIEN.

gouvernement d'Hyrcanie. Il le manda, pour se défaire de lui quand il seroit arrivé. Mais Ochus, qui pénétra son dessein, trouva divers prétextes pour se dispenser de ce voyage; & différa tant, qu'enfin, quand il vint, ce fut à la tête d'une bonne armée, dont il déclara ouvertement qu'il se serviroit pour venger la mort de son frere Xerxès. Cette déclaration lui attira quantité de gens de qualité, & plusieurs Gouverneurs de provinces, que la cruauté & la mauvaise conduite de Sogdien firent passer dans le parti d'Ochus. On lui mit sur la tête la Tiare, marque de la royauté, & on le proclama Roi. Sogdien, se voyant ainsi abandonné, fit voir autant de lâcheté à défendre sa couronne, qu'il avoit montré d'injustice & de cruauté à l'usurper. Contre l'avis de ses meilleurs amis, & des plus sages de ceux qui demeuroient encore attachés à lui, il entra en traité avec son frere, qui, s'étant rendu maître de sa personne, le fit jeter dans la cendre, où il mourut d'une mort cruelle. C'étoit un supplice particulier à la Perse, & dont on ne se servoit que pour de grands criminels. On remplissoit de cendre, jusqu'à une certaine hauteur, une tour des plus hautes. Du haut de cette tour on jettoit le criminel dedans, la tête la premiere : & ensuite encore, avec une roue, on remuoit sans cesse cette cendre

Val. Max. lib. 9. cap. 2. II. Maccab. cap. 13.

autour de lui, jusqu'à ce qu'enfin elle l'étouffât. Ce fut ainsi que ce Prince scélérat perdit la vie avec l'empire, dont il ne jouit que six mois & quinze jours. SOGDIEN

Par la mort de Sogdien, Ochus se trouva maître de l'empire. Il ne s'y vit pas plutôt bien établi, qu'il changea son nom d'Ochus en celui de Darius. Pour le distinguer, les historiens y ajoutent l'épithete de *Nothus*, qui en grec veut dire bâtard. Son regne dura dix-neuf ans. DARIUS NOTHUS. AN. M. 358 AV. J.C. 42

Arsite, voyant comment Sogdien avoit supplanté Xerxès, & avoir été détrôné lui-même par Ochus, voulut en faire autant à ce dernier. Quoiqu'il fût son frere de mere aussi-bien que de pere, il se révolta ouvertement contre lui, & fut soutenu dans sa révolte par Artyphius, fils de Mégabyse. Ochus, que nous ne nommerons plus désormais que Darius, envoya Artasyras, un de ses Généraux, contre Artyphius, & marcha en personne, à la tête d'une autre armée, contre Arsite. Artyphius, avec des troupes Grecques qu'il avoit à sa solde, battit deux fois le Général qu'on lui avoit opposé. Mais dans une troisieme bataille, on les lui débaucha, & il fut battu lui-même, & se vit réduit à la nécessité de se rendre sur quelques espérances de pardon qu'on lui donna. Le Roi vouloit le faire mourir, mais la Reine Parysatis, sœur & femme de Da-rius

l'en détourna.

DARIUS rius. C'étoit une femme habile, intriguante & rusée, dont le Roi son mari suivoit presque en tout les avis. Celui qu'elle lui donna en cette occasion, étoit d'une profonde perfidie. Elle lui conseilla d'user de clémence envers Artyphius, & de le bien traiter, afin de faire espérer à son frere, lorsqu'il verroit sa générosité pour un serviteur rebelle, de trouver lui-même un traitement pour le moins aussi favorable, & l'engager par-là à se soumettre. Elle ajouta que quand il seroit une fois maître de la personne de ce Prince, il feroit à l'un & à l'autre ce qu'il jugeroit à propos. Darius suivit son conseil, & il lui réussit. Arsite, informé de la douceur dont on usoit à l'égard d'Artyphius, conclut que lui, qui étoit frere du Roi, seroit traité encore plus favorablement; & sur cette espérance il traita avec son frere, & se rendit. Darius penchoit beaucoup à lui sauver la vie : mais Parysatis, à force de lui représenter que la punition de ce rebelle étoit nécessaire pour sa sûreté, le détermina à s'en défaire, en le faisant périr misérablement dans la cendre avec Artyphius. Ce ne fut pourtant pas sans se faire une grande violence, qu'il consentit à ce sacrifice, car il aimoit tendrement ce frere. Il fit encore quelques autres exécutions, qui ne lui procurerent pas la tranquillité qu'il en attendoit : car

ſon regne, dans la ſuite, fut troublé par de violentes agitations, qui ne lui laiſſerent pas beaucoup de repos.

Une des plus dangereuſes fut celle que lui ſuſcita la rebellion de Piſuthne, qui étant Gouverneur de Lydie, voulut ſecouer le joug de l'empire des Perſes, & ſe rendre ſouverain dans ſa province. Ce qui lui fit eſpérer d'y réuſſir, fut le corps de troupes Grecques qu'il avoit ramaſſées & priſes à ſon ſervice, ſous le commandement de Lycon Athénien. Darius envoya Tiſſapherne contre ce rebelle, & lui donna, avec une bonne armée, la commiſſion de Gouverneur de Lydie, dont il falloit dépoſſéder l'autre. Tiſſapherne, qui étoit un homme plein de ruſe, & capable de jouer toutes ſortes de perſonnages, trouva le moyen de parler aux Grecs de Piſuthne, & à force de préſens & de promeſſes il gagna & les troupes & le Général, qui ſe donnerent à lui. Le rebelle trop affoibli par cette déſertion pour ſoutenir la démarche qu'il avoit faite, ſe rendit dans l'eſpérance d'obtenir ſa grace, comme on l'en avoit flaté; & dès qu'on l'eut amené devant le Roi, il fut condamné à être étoufé dans la cendre, & eut le même ſort que les rebelles qui l'avoient précédé. Sa mort n'appaiſa pas entiérement tous les troubles. Amorgas ſon fils, avec le reſte de ſon armée, ſe

AN. M. 3590.
AV. J. C. 414.
Ctes. cap. 51.

Thucyd. lib. 8. pag. 554-567. 568.

DARIUS

maintint encore contre Tiſſapherne ; & pendant deux ans il ravagea les provinces maritimes de l'Aſie Mineure, juſqu'à ce qu'enfin il fut pris par les Grecs du Péloponnèſe à Jaſe, ville d'Ionie, & livré par eux à Tiſſapherne, qui le fit mourir.

Ctes. cap. 52. Un autre grand embarras où ſe trouva Darius, fut celui où le jeta un de ſes Eunuques. Ces ſortes d'Officiers s'étoient depuis longtemps rendus tout-puiſſans dans la Cour des Rois de Perſe, & la ſuite de l'hiſtoire nous fera voir qu'ils y dominerent toujours abſolument. On peut connoître & leur caractere, & le danger dont ils ſont pour les Princes, par le portrait que Dioclétien, après s'être réduit à une condition privée, faiſoit des Affranchis, qui s'étoient même rendu maîtres des Empereurs Romains. « Il ne faut, diſoit-» il, que quatre ou cinq perſonnes unies » entr'elles, & bien déterminées à trom-» per le Prince, pour y réuſſir. Ils ne lui » montrent jamais les choſes que par le » ſeul côté qui peut les lui faire approuver. » Ils lui cachent tout ce qui contribueroit » à l'éclairer : & comme ils l'obſédent » ſeuls, il ne peut être inſtruit que par » leur canal ; & il ne ſait que ce qu'il » leur plaît de lui dire. Ainſi il accorde » les magiſtratures à qui il les faudroit » refuſer : il deſtitue, au contraire, de leurs » emplois ceux qui en ſont les plus dignes.

Vopiſc. in vit. Aurelian. Imper.

» En un mot, le meilleur Prince souvent » est vendu par eux malgré sa vigilance, » malgré même ses défiances & ses soupçons ». *Quid multa? Ut Diocletianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus, venditur Imperator.*

Voilà comment étoit gouvernée la Cour de Darius. Trois Eunuques s'y étoient emparés de toute la puissance : marque * certaine d'un mauvais gouvernement, & d'un Prince sans mérite. Mais parmi ces trois Eunuques, il y en avoit un qui dominoit sur les autres, & qui en étoit le Chef : il se nommoit Artoxare. Il avoit su observer le foible de Darius, pour gagner sa confiance. Il avoit étudié toutes ses passions pour les favoriser, & le gouverner par elles. Il ne l'occupoit que de plaisirs & d'amusemens, pour s'attirer toute l'autorité. Enfin, sous le nom & sous la protection de la Reine Parysatis, des volontés de laquelle il se montroit fidele esclave, il disposoit de toutes les affaires de l'empire, & tout se régloit par ses ordres. Enivré par l'autorité souveraine que lui donnoit la faveur de son Maître, il se mit en tête de se rendre Souverain au lieu de premier Ministre qu'il étoit, & forma le dessein de se défaire de Darius & de monter sur le trône. Mais sa trame

* Scis præcipuum esse indicium non magni Principis, magnos libertos. *Plin. ad Trajan.*

DARIUS ayant été découverte, il fut arrêté, & mis entre les mains de Paryſatis, qui lui fit ſouffrir les plus cruels & les plus honteux ſupplices.

r Euſeb. in Chron.

Le plus grand des malheurs qui arriverent à Darius pendant tout le cours de ſon regne, fut la révolte de l'Egypte. Ce coup terrible éclata dans la même année que la révolte de Piſuthne. Darius ne put réduire l'Egypte, comme il réduiſit ce rebelle. Les Egyptiens, las de la domination des Perſes, accoururent de toutes parts auprès d'Amyrtée Saïte, qui étoit enfin ſorti des marais où il s'étoit toujours maintenu, depuis que la révolte d'Inarus avoit été étouffée. Les Perſes furent chaſſés, & Amyrtée déclaré Roi d'Egypte, & il y régna ſix ans.

Thucyd. lib. 1. c. 72 73.

Après s'être bien affermi ſur le trône, & avoir entiérement chaſſé d'Egypte les Perſes, il ſe préparoit à les pourſuivre juſques dans la Phénicie, & avoit déja pris des meſures avec les Arabes pour les y attaquer. L'avis qu'en eut le Roi de Perſe lui fit rappeler la flote qu'il avoit promiſe aux Lacédémoniens, pour l'employer à garder ſes propres Etats.

Pendant que Darius faiſoit la guerre en Egypte & en Arabie, les Médes ſe ſouleverent : mais ils furent battus, & ramenés à leur devoir par la force. Pour châtier cette rebellion, on appeſantit leur

joug, qui avoit été aſſez doux juſques-là. C'eſt ce qui ne manque jamais d'arriver à des Sujets rebelles, quand la puiſſance à laquelle ils avoient voulu ſe ſouſtraire reprend le deſſus.

Les armes de Darius ſemblent avoir eu le même ſuccès contre les Egyptiens. Amyrtée étant mort après avoir régné ſix ans, (peut-être même fut-il tué dans quelque action) Hérodote remarque que ce fut par la faveur des Perſes que ſon fils Pauſiris lui ſuccéda. Il falloit donc pour cela qu'ils fuſſent maîtres de l'Egypte, ou du moins que leur parti y fût le plus fort.

Herod. lib. 2. c. 15.

Après être venu à bout des rebelles en Médie, & avoir rétabli les affaires d'Egypte, Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ſes fils, le gouvernement en Chef de toutes les provinces de l'Aſie Mineure; commiſſion importante, qui ſoumettoit à ſes ordres tous les Gouverneurs particuliers de cette partie de l'empire.

AN. M. 3597.
AV. J. C. 4 7.

J'ai cru devoir anticiper les temps, & mettre tout de ſuite ces faits qui regardent les Rois de Perſe, pour n'être point obligé d'interrompre ſouvent l'hiſtoire des Grecs, à laquelle il eſt temps de revenir.

※

§ II. *Les Athéniens se rendent maîtres de l'île de Cythere. Expéditions de Brasidas dans la Thrace. Il prend Amphipolis. Exil de Thucydide l'historien. Combat près de Délie, où les Athéniens sont vaincus.*

Huitieme année de la guerre.

Dans les trois ou quatre campagnes qui suivirent la réduction de la petite île de Sphactérie, il ne se passa gueres d'événemens considérables.

An. M. 3580. Av. J. C. 424. Thucyd. lib. 4. p. 286.

Les Athéniens, sous la conduite de Nicias, se rendirent maîtres de l'île de Cythère, qui est sur la côte de Lacédémone près du cap de Malée ; & de-là, ils infestoient tout le pays.

Thucyd. lib. 4. p. 304-311. Diod. lib. 12. pag. 117. 118.

D'un autre côté, Brasidas marcha vers la Thrace. Les Lacédémoniens étoient portés à cette expédition par plus d'un motif. Ils comptoient faire une diversion des forces d'Athènes qui leur étoient tombées sur les bras dans leur pays. Les peuples de cette contrée les y appeloient, & s'offroient à payer l'armée. Enfin, ils étoient bien aises de profiter de cette occasion pour se défaire des Ilotes, dont ils appréhendoient un soulévement depuis la prise de Pyle. Ils s'étoient déja défait de deux mille d'entre eux, par une voie qui fait horreur. Sous le spécieux prétexte de récompenser le mérite jusques dans les esclaves mêmes, mais en effet pour se délivrer de ceux dont ils redoutoient plus

le courage, ils firent proclamer par un Edit public, que ceux des Ilotes qui auroient le mieux servi l'Etat dans les dernieres campagnes, vinssent inscrire leurs noms dans le registre public, pour être délivrés de la servitude. Deux mille se présenterent. On les promena par les temples avec des chapeaux de fleurs, comme si l'on eût eu envie en effet de leur accorder la liberté. Après cette cérémonie ils disparurent tous sans qu'on ait jamais su depuis ce qu'ils étoient devenus. On voit ici comment une politique ombrageuse, & une domination jalouse & pleine de défiance, porte aux plus noires perfidies, & ne craint point de faire servir à l'exécution de ses desseins criminels la sainteté même de la religion, & l'autorité des Dieux.

Ils envoyerent donc encore sept cens Ilotes avec Brasidas qu'ils avoient choisi pour cette entreprise. Ce Général engagea plusieurs villes dans son parti, soit par force, soit par intelligence, & encore plus par sa sagesse & sa modération. Les principales furent Acanthe & Stagyre, qui étoient deux colonies d'Andros. Il marcha aussi dans la suite vers Amphipolis, colonie d'Athènes, sur le fleuve Strymon. Les habitans dépêcherent en hâte vers * Thucydide, Général des Athéniens, qui étoit alors à Thase, petite île de la

Page 320. 324.

* *C'est celui qui a écrit l'histoire de*

DARIUS

La guerre du Péloponnèse.

mer Egée, à demi-journée d'Amphipolis. Il partit aussi-tôt avec sept navires qui se trouverent près de lui, pour rassurer la place avant que Brasidas s'en pût saisir, ou en tout cas pour se jeter dans Eione, qui étoit fort près d'Amphipolis. Brasidas qui l'appréhendoit à cause du crédit qu'il avoit dans tout ce pays-là, où il possédoit des mines d'or, se hâta de prévenir son arrivée, & offrit des conditions si avantageuses aux assiégés qui n'espéroient pas sitôt du secours, qu'ils se rendirent. Thucydide arriva le soir même à Eione; & s'il eût manqué à s'y rendre ce jour-là, Brasidas s'en seroit rendu le lendemain maître dès le point du jour. Quoique Thucydide eût fait toute la diligence possible, cependant les Athéniens lui imputerent la prise d'Amphipolis, & le condamnerent à l'exil.

La perte de cette place leur fut fort sensible, tant parce qu'ils en tiroient de grands revenus & du bois à faire des navires, que parce que c'étoit une porte pour entrer dans la Thrace. Ils craignoient une révolte générale des alliés qu'ils avoient dans ce quartier-là, d'autant plus que Brasidas témoignoit beaucoup de modération & d'équité, & ne cessoit de publier qu'il venoit pour affranchir le pays. Il déclaroit aux peuples, qu'à son départ de Sparte, il avoit prêté serment devant les Magis-

trats de laisser libres tous ceux qui entreroient dans leur alliance, & qu'il mériteroit d'être regardé comme le dernier des hommes, s'il se servoit de la religion du serment pour tendre un piége à leur crédulité. « Car, selon lui, une tromperie » palliée d'un prétexte spécieux déshonore infiniment plus les personnes constituées en dignité, qu'une violence » ouverte; parce que l'une est l'effet de » la puissance que la fortune nous a mise » en main, & l'autre n'est fondée que » sur la trahison & la perfidie, qui sont » les pestes de la société humaine. Or » je rendrois, disoit-il, un bien mauvais » service à ma patrie, outre que je la » déshonorerois pour toujours, si en lui » procurant d'abord quelques légers avantages, je faisois perdre la réputation de » justice & de fidélité à garder sa parole, » qui la rend beaucoup plus puissante que » toutes ses forces réunies ensemble, parce » qu'elle lui attire l'estime & la confiance des peuples ». C'est sur ces principes d'honneur & d'équité, que Brasidas régla toujours sa conduite, persuadé que le rempart le plus sûr d'un Etat, est la justice, la modération, la bonne foi, & l'assurance où sont les voisins & les alliés, qu'on est incapable d'usurper leurs terres, ou de les vouloir dépouiller de leur liberté. Par cette conduite, il en-

NOTHUS.

DARIUS leva aux ennemis un grand nombre de leurs alliés.

Thucyd. lib. 4. p. 311 319. Les Athéniens, commandés par Démosthène & Hippocrate, étoient entrés en Béotie, dans l'espérance que plusieurs villes embrasseroient leur parti dès qu'ils se montreroient. Les Thébains marcherent à leur rencontre près de Délie. Il s'y donna un combat assez considérable. Les Athéniens furent défaits & mis en fuite. *Plut. in Lachet. pag. 181.* Socrate se trouva à cette action, & Lachès qui l'y accompagna, lui rend ce *In conviv. pag. 221.* témoignage dans Platon, que si tous les autres avoient fait leur devoir comme lui, *Plut. in Alcib. p. 195.* Athènes n'auroit pas reçu cet échec à Délie. Il fut entraîné dans la fuite avec les autres : il étoit à pied. Alcibiade l'ayant apperçu de dessus son cheval, s'approcha de lui, & ne le quitta plus, le défendant avec courage contre les ennemis qui le poursuivoient.

Après la bataille, les vainqueurs assiégerent la ville. Entre les autres machines qu'ils dresserent pour la battre, ils en employerent une fort extraordinaire. C'étoit une longue piece de bois coupée en deux, puis creusee & rejointe, de sorte qu'elle ressembloit assez à une flûte. A l'un des bouts étoit attaché un long tuyau de fer où pendoit une chaudiere, si bien qu'en soufflant avec de grands soufflets à l'autre bout de la piece de bois, le vent porté

de-là dans le tuyau, allumoit un grand brasier qui étoit dans la chaudiere avec de la poix & du soufre. Cette machine, apportée sur des chariots jusqu'au rempart, à l'endroit où il étoit revêtu de pieux & de fascines, causa un si grand embrâsement, que le rempart étant aussi-tôt abandonné, & la palissade consumée, il fut aisé de prendre la ville.

§ III. *Treve d'un an entre les deux peuples. Mort de Cléon & de Brasidas. Traité de Paix conclu entre les Athéniens & les Lacédémoniens pour cinquante ans.*

IX, X & XI années de la guerre. *Thucyd. lib.* 4. *p.* 328-333. *Diod. lib.* 12 *p.* 120.

AN. M. 3581. AV. J. C. 423.

Il y avoit à peu près égalité de pertes & d'avantages de côté & d'autre, & les deux peuples commençoient à se lasser d'une guerre qui leur coutoit de grands frais, & ne leur procuroit aucun bien réel. Il se fit donc une treve d'un an entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Les premiers s'y résolurent, pour arrêter les progrès de Brasidas, pour donner ordre à la sûreté de leurs places, & pour passer de-là à une paix générale si la chose leur étoit avantageuse. Les autres s'y porterent pour leur en faire naître l'envie par la douceur du repos, & pour retirer d'entre leurs mains ceux de leurs citoyens que les Athéniens avoient fait prisonniers dans l'île de Sphactérie; ce qu'ils ne pouvoient espérer absolument,

DARIUS si Brasidas poussoit plus loin ses conquêtes. Ce Général n'apprit qu'avec une extrême douleur la nouvelle d'un accommodement qui l'arrêtoit au milieu de sa course, & qui déconcertoit tous ses projets. Il ne put même se résoudre à abandonner la ville de Scione, qu'il avoit prise deux jours après le traité, mais sans en avoir connoissance. Il alla encore plus loin, & ne fit point difficulté de recevoir Mende, petite ville voisine de Scione, qui se rendit à lui à l'exemple de la premiere, ce qui étoit contrevenir manifestement au traité; mais il prétendoit avoir d'autres contraventions à reprocher aux Athéniens.

On juge bien que ceux-ci ne souffrirent pas tranquillement une telle conduite. Cléon, dans toutes les assemblées, animoit les esprits, & souffloit le feu de la guerre. L'heureux succès de l'expédition contre Sphactérie avoit infiniment augmenté son crédit parmi le peuple, & lui avoit inspiré une fierté insupportable, & une audace que l'on ne pouvoit plus réprimer. Il avoit une sorte d'éloquence véhémente, impétueuse, emportée, qui entraînoit les esprits, moins par la force des raisons que par la hardiesse & la violence de son style & de sa déclamation. Ce fut lui qui le premier donna l'exemple de crier à pleine tête dans les assemblées,

Plut. in vit. Niciæ, p. 528.

blées, où jusques-là on avoit gardé beaucoup de décence & de modération, de rejeter son vêtement en arriere pour donner plus de liberté à son geste, de se frapper les cuisses, d'aller & de venir sur la tribune en haranguant. En un mot, il introduisit parmi les Orateurs, & parmi tous ceux qui se mêloient du gouvernement, une licence effrénée, & un mépris de toutes les bienséances : licence & mépris qui produisirent bientôt un bouleversement général & une horrible confusion dans les affaires.

Ainsi deux hommes de part & d'autre s'opposoient à la paix de la Grece, & y mettoient un obstacle insurmontable, mais par des voies bien différentes : c'étoient Cléon & Brasidas. Le premier, parce que la guerre couvroit ses vices & sa méchanceté; le second, parce qu'elle donnoit un nouveau lustre à sa vertu. En effet, elle fournissoit à l'un des occasions de commettre de grandes injustices, & à l'autre celles de faire de grandes & belles actions. Leur mort, qui suivit de près, donna lieu à un nouvel accommodement.

Ibid.

Les Athéniens avoient mis Cléon à la tête des troupes pour aller contre Brasidas, & pour réduire les villes qui s'étoient révoltées. Amphipolis étoit celle qui leur tenoit le plus à cœur : Brasidas s'y jeta

AN. M. 3582. AV. J. C. 422. *Thucyd. lib.* 5. *p.* 342-351. *Diod. lib.* 12. *pag.* 121. 122.

pour la défendre. Cléon avoit mandé à Perdiccas, Roi de Macédoine, au Roi des Odomantes, de lui amener des troupes le plutôt & dans le plus grand nombre qu'ils pourroient. Il les attendoit, & avoit résolu de ne pas marcher d'abord à l'ennemi. Mais, comme il vit les soldats, qui l'avoient suivi à regret & malgré eux, se lasser de demeurer si long-temps oisifs, & comparer sa lâcheté & son peu d'expérience avec la valeur & l'habileté de Brasidas, il ne put souffrir ni leur mépris, ni leurs plaintes; & s'estimant grand Capitaine par la prise de Sphactérie, où il avoit si bien réussi, il crut qu'il en arriveroit de même d'Amphipolis. Il s'en approcha donc, simplement, disoit-il, pour reconnoître la place, en attendant que toutes ses forces fussent arrivées; non qu'il crût en avoir besoin pour la prendre, ou qu'il se défiât de l'événement, car il se tenoit assuré que personne n'oseroit lui tenir tête, mais pour être en état de l'investir de tous côtés, & d'y faire donner l'assaut. Il se vint donc camper devant la place, considérant à loisir sa situation, & persuadé qu'il pourroit se retirer, quand il voudroit, sans combat. Car personne ne sortoit, ni ne paroissoit sur les murailles, & toutes les portes de la ville étoient fermées, de sorte qu'il commençoit à se repentir de n'avoir pas amené les machi-

nes, croyant qu'il ne lui manquoit que cela pour s'en rendre maître. Brasidas, qui connoissoit parfaitement son caractere, affectoit exprès une sorte de réserve & de crainte, pour amorcer sa témérité, & augmenter la bonne opinion qu'il avoit de lui-même : d'ailleurs il savoit que Cléon avoit amené avec lui l'élite des troupes d'Athènes, & la fleur de celles de Lemnos & d'Imbros. En effet, Cléon, plein de mépris pour un ennemi qui n'osoit paroître devant lui, & se tenoit lâchement renfermé dans sa place, alloit de côté & d'autre la tête levée, sans prendre aucune précaution, & sans garder aucune discipline parmi ses troupes. Brasidas, dont la vue étoit de l'attaquer à l'improviste avant que toutes ses forces fussent arrivées, crut que le moment en étoit venu. Il avoit pris toutes les mesures & donné tous les ordres nécessaires. Il fit donc brusquement une sortie, qui étonna & déconcerta les Athéniens. L'aîle gauche se détacha aussitôt du gros pour se sauver à la course. Brasidas tourna toutes ses forces contre l'aîle droite, où il trouva beaucoup de résistance. Ayant été blessé, & mis hors de combat, ses gens l'emporterent, sans que les Athéniens s'en apperçussent. Pour Cléon, comme il n'avoit pas résolu de combattre, il prit la fuite, & fut tué par un soldat qui le rencontra. Les trou-

DARIUS pes qu'il commandoit se défendirent pendant quelque temps, & soutinrent deux ou trois attaques sans lâcher le pied, mais enfin elles furent mises en déroute, & tout plia. Brasidas fut porté dans la ville, où il ne survécut que de quelques momens à sa victoire.

Toute l'armée de retour de la poursuite, après avoir dépouillé les morts, dressa un trophée. Ensuite tous les alliés en armes firent des funérailles publiques à Brasidas, & les habitans d'Amphipolis lui rendirent depuis, chaque année, des honneurs funebres comme à un Héros, avec des jeux, des combats, & des sacrifices. Ils le considéroient comme leur fondateur, & pour lui en mieux assûrer le titre, ils démolirent tous les monumens de celui qui l'avoit été en effet, pour ne pas paroître devoir leur établissement à un Athénien, & pour faire mieux leur cour à Lacédémone d'où ils attendoient tout leur salut. Les Athéniens, après avoir emporté leurs morts du consentement du vainqueur, retournerent à Athènes, tandis que les autres donnerent ordre aux affaires d'Amphipolis.

Agnon, Athénien.

On rapporte une parole de la mere de Brasidas, qui marque bien le caractere Spartain. Comme on louoit en sa présence les grandes qualités & les grandes actions de son fils, & qu'on l'élevoit sans

Diod. pag. 122.

exception & ſans comparaiſon au-deſſus de tous les autres : *Vous vous trompez*, dit-elle ; *mon fils étoit brave, mais Sparte a pluſieurs citoyens qui le ſont encore plus que lui.* Cette générosité d'une mere qui préféroit la gloire de l'Etat à celle de ſon fils, fut admirée, & ne demeura point ſans récompenſe. Les Ephores lui rendirent des honneurs publics.

NOTHUS.

Après cette derniere action, où les deux hommes qui étoient le plus grand obſtacle à la paix moururent, les eſprits ſe trouverent diſpoſés à un accommodement, & la guerre fut comme ſuſpendue de part & d'autre. Les Athéniens, depuis la perte des deux batailles de Délie & d'Amphipolis, avoient beaucoup rabattu de leur fierté, & étoient détrompés de la haute opinion qu'ils avoient conçue de leurs forces, qui leur avoit fait refuſer les offres avantageuſes de leurs ennemis. D'ailleurs, ils appréhendoient la révolte de leurs alliés, qui, découragés par leurs pertes, pourroient les abandonner, comme pluſieurs avoient déja fait. Ces réflexions leur inſpirerent un vif repentir de n'avoir pas traité après les avantages de Pyle. Les Lacédémoniens, de leur côté, ne ſe flatoient plus de l'eſpérance de les pouvoir ruiner en ravageant leur pays ; & ils étoient abattus & effrayés de la perte qu'ils avoient ſoufferte dans l'île, la plus

Thucyd. l. 5. p. 351-35

DARIUS

grande qu'ils eussent faite jusqu'alors. Ils considéroient encore, que leur pays étoit ravagé par les garnisons de Pyle & de Cithere ; que leurs esclaves désertoient, & qu'ils avoient à appréhender une plus grande révolte ; & que la treve qu'ils avoient faite avec ceux d'Argos étant près d'expirer, ils avoient lieu de craindre d'être abandonnés de quelques alliés du Péloponnèse, comme ils le furent en effet. Tous ces motifs, joints au desir de recouvrer leurs prisonniers, dont la plupart étoient des plus considérables citoyens de Lacédémone, leur faisoient souhaiter la paix.

Ceux qui s'y porterent avec le plus d'empressement, & qui y avoient le plus d'intérêt, étoient les deux principaux des deux Etats : Plistonax roi de Lacédémone, & Nicias Général des Athéniens. Le premier étoit revenu depuis peu de son exil, où il avoit été condamné parce qu'on le soupçonnoit d'avoir reçu de l'argent pour retirer ses troupes du pays d'Athènes, & l'on imputoit à cette retraite précipitée plusieurs malheurs dont elle avoit été suivie. On l'accusoit aussi d'avoir corrompu à force de présens la prêtresse de Delphes, qui avoit ordonné, de la part du Dieu, de le rappeler d'exil. Il desiroit donc la paix pour éviter tous ces reproches, que les maux continuels de la guerre renou-

veloient chaque jour. Pour Nicias, le plus heureux Capitaine de ſon temps, il craignoit de ternir ſa gloire par quelque infortune, & il étoit bien aiſe de jouir en repos des fruits de la paix, & d'en faire jouir ſon pays.

Les deux peuples commencerent d'abord par faire une ſuſpenſion d'armes d'un an, pendant laquelle ſe trouvant tous les jours les uns avec les autres, & goûtant les douceurs de la sûreté & du repos, & les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis & avec les étrangers, ils déſiroient avec paſſion de mener une vie douce & tranquille, loin des allarmes de la guerre, & des horreurs du carnage & du ſang. Ils entendoient avec de grandes démonſtrations de joie les Chœurs de leurs Tragédies chanter : *Que les araignées faſſent déſormais leurs toiles ſur nos lances & ſur nos boucliers !* Et ils ſe reſſouvenoient avec plaiſir de celui qui a dit : *Que ceux qui s'endorment dans le ſein de la paix, ne ſont point réveillés en ſurſaut par le ſon des trompettes, & que le ſommeil n'eſt diſſipé que par le paiſible chant du coq.*

Thucyd. li 5. pag. 354. Plut. in Nic. p. 52 529.

Tout l'hiver ſe paſſa en pour-parlers & en entrevûes, dans leſquelles chacun propoſoit ſes droits, & faiſoit valoir ſes prétentions. Enfin la paix fut concluë & ſignée pour cinquante ans, & l'un des

Diod. l 12. pag. 1

AN. M. 35[illegible]
AV. J.C. 4[illegible]

DARIUS principaux articles fut qu'on ſe rendroit réciproquement les villes & les priſonniers. Ce traité fut fait dix ans entiers & quelques jours depuis la premiere déclaration de la guerre. Les Béotiens & les Corinthiens en furent fort mécontens, & firent tout ce qu'ils purent pour exciter de nouveaux troubles. Mais Nicias perſuada aux Athéniens & aux Lacédémoniens d'ajouter comme un dernier ſceau & un dernier lien à cette paix, en faiſant enſemble une ligue offenſive & défenſive, qui les rendroit plus redoutables à ceux qui voudroient ſe ſéparer d'eux, & plus sûrs les uns des autres. En conſéquence de ce traité, les Athéniens rendirent enfin les priſonniers qu'ils avoient faits dans l'île de Sphactérie.

Thucyd. lib. 5. p. 358. 359.

§ IV. *Alcibiade commence à paroître. Son caractere. Oppoſé en tout à Nicias, il fait rompre le traité que Nicias avoit conclu. L'exil d'Hyperbolus met fin à l'Oſtraciſme.*

XII. année de la guerre. *Plut. in Alcib. pag. 192-194.*

Alcibiade commençoit alors à ſe pouſſer dans le gouvernement, & à paroître dans les aſſemblées. Socrate s'étoit attaché à lui depuis pluſieurs années, & avoit enrichi ſon eſprit d'une infinité de belles connoiſſances.

La liaiſon intime d'Alcibiade avec Socrate eſt une des particularités de ſa vie les plus remarquables. Ce Philoſophe décou-

vrant en lui d'excellentes qualités, que l'éclat de sa beauté rendoit encore plus aimables, s'appliqua avec un soin incroyable à cultiver une plante si précieuse, dans la crainte qu'étant négligée, elle ne se flétrît, & ne dégénérât absolument. En effet, tout étoit danger pour lui : la noblesse de sa naissance, la grandeur de ses richesses, la considération où étoit sa famille, le crédit de ses tuteurs, ses qualités personnelles, sa rare beauté, & plus que tout cela encore, les flateries & les complaisances de tous ceux qui l'approchoient. Il semble, dit Plutarque, que la fortune l'avoit environné & investi de tous ces prétendus avantages, comme d'autant de barrieres & de remparts, pour le rendre inaccessible & invulnérable aux traits salutaires qui pénétrent jusqu'au vif, & qui laissent dans le cœur l'aiguillon de la vertu & de la solide gloire. Mais ce furent ces obstacles mêmes qui redoublerent le zele de Socrate.

Quelques efforts qu'on fît pour détourner le jeune Athénien d'un commerce qui seul pouvoit l'arracher à tant de piéges, il s'y livra pleinement. Comme il avoit beaucoup d'esprit, il sentit tout le mérite de Socrate, & ne put résister aux attraits & aux charmes de son éloquence douce & insinuante, qui l'emporterent pour-lors sur ceux de la volupté. Disciple zélé d'un

ſi habile maître, il le ſuivoit par-tout, prenoit un ſingulier plaiſir à ſa converſation, goûtoit extrêmement ſes principes, recevoit ſes leçons & même ſes réprimandes avec une docilité merveilleuſe, & étoit touché & attendri de ſes diſcours juſqu'à verſer des larmes, & à ne pouvoir plus ſe ſouffrir lui-même, tant la force de la vérité étoit grande dans la bouche de Socrate, & tant elle lui faiſoit appercevoir de difformité & de laideur dans les vices auxquels il s'abandonnoit.

Alcibiade, dans ces momens où il écoutoit Socrate, étoit tout autre, & l'on ne l'eût pas reconnu. Mais ſon caractere vif & fougueux, & ſon penchant naturel pour le plaiſir, irrités encore & enflammés par les diſcours des jeunes gens, le replongeoient bientôt dans ſes premiers déſordres, & l'arrachoient à ſon maître, qui enſuite étoit obligé de courir après lui comme après un eſclave fugitif qui lui étoit échapé. Cette alternative de fuites & de retours, de bonnes réſolutions & de rechutes dans ſes vices, dura fort long-temps, Socrate ne ſe rebutant point de ſa légéreté, & ſe flatant toujours de l'eſpérance de le ramener à ſon devoir. Et ce fut-là ſans doute la ſource de ce mélange de bien & de mal qui parut toujours dans ſa conduite, les inſtructions qu'il avoit reçues de ſon maître prenant quel-

quefois le dessus, & d'autres fois la fougue de ses passions l'entraînant comme malgré lui dans des partis tout opposés. NOTHUS.

Cette liaison dura autant que leur vie, & ne fut pas exempte de soupçons. D'habiles gens prétendent que ces soupçons, lorsqu'on les approfondit, disparoissent, & doivent être regardés comme l'effet de la malignité des ennemis de l'un & de l'autre. Nous avons dans un des dialogues de Platon un entretien de Socrate avec Alcibiade, fort propre à faire connoître le génie & le caractere de ce dernier, qui aura désormais une grande part dans les affaires de la république d'Athènes, & y jouera un grand rôle. J'en donnerai ici un extrait fort abrégé, & j'espere qu'on ne m'en saura pas mauvais gré. * Socrate, dans ce dialogue, s'entretient avec Alcibiade, qui étoit actuellement sous la tutele de Périclès. Il étoit encore tout jeune, & avoit été élevé de la maniere dont l'étoient tous les Athéniens, c'est-à-dire, qu'on l'avoit instruit dans les lettres; qu'on lui avoit appris à jouer des instrumens, & qu'on l'avoit formé à la lute & aux autres exercices du corps. Il ne paroît pas que Périclès eût pris jusques-là beaucoup de soin de son éducation, (faute assez or-

Plut. in Alcib. I.

* *M. l'Abbé Fraguier justifie Socrate dans une de ses dissertations. Mém. de l'Académie des Belles-Lettres.* Tom. 4. p. 372.

dinaire aux plus grands hommes) puisqu'il lui donna pour Gouverneur Zopire, Thrace de Nation, déja fort vieux, celui de tous les esclaves de Periclès, qui étoit le moins en état, & par son âge, & par son caractere, de former ce jeune Athénien. Aussi Socrate dit-il à Alcibiade, que s'il se comparoit avec les jeunes gens de Lacédémone en qui l'on voyoit un courage, une grandeur d'ame, un vif desir de la gloire, un amour du travail, accompagnés de douceur, de modestie, de tempérance, & d'un parfait assujétissement à la discipline de Sparte, il paroîtroit comme un enfant à leur égard. Cependant sa naissance, ses grands biens, ses alliances, le crédit de son tuteur, tout cela lui avoit extrêmement enflé l'esprit. Il étoit plein d'estime pour lui-même, & de mépris pour tous les autres. Il se préparoit à entrer dans le maniement des affaires publiques ; & , à l'entendre parler, il ne se promettoit rien moins que d'effacer la gloire & la réputation de Periclès même, & d'aller attaquer le Roi de Perse jusques sur son trône. Socrate le voyant donc tout près de monter dans la tribune aux harangues, pour donner conseil au peuple sur les affaires de l'Etat, lui démontre par plusieurs interrogations qu'il lui fait & par ses propres réponses, qu'il ignore absolument les affaires dont il entreprend de

parler, puiſqu'il n'a pu les connoître par lui-même, & qu'il ne s'en eſt point fait inſtruire par d'autres. Après cet aveu tiré de ſa propre bouche, il lui peint avec de vives couleurs le ridicule de ſa conduite, & lui en fait toucher au doigt l'abſurdité. Que penſeroit Ameſtris, dit Socrate, (c'étoit la mere d'Artaxerxe qui régnoit actuellement en Perſe) ſi on lui diſoit qu'il y a à Athènes un homme qui ſonge à déclarer la guerre à ſon fils, & même à le détrôner. Elle s'imagineroit ſans doute qu'on lui parle de quelque vieux Général, homme d'un courage intrépide, d'une rare ſageſſe, d'une expérience conſommée, qui eſt maître d'aſſembler une armée nombreuſe pour la faire marcher à ſes ordres, & qui de loin a pris toutes les meſures néceſſaires pour un ſi grand deſſein. Mais ſi elle apprenoit qu'il n'y a rien de tout cela, & qu'il s'agit d'un jeune homme qui à peine a atteint l'âge de vingt ans, qui eſt ſans aucune connoiſſance des affaires publiques, ſans aucun uſage de la guerre, ſans aucune autorité dans ſa ville, & ſans aucun crédit chez les alliés, pourroit-elle s'empêcher de rire de la folie & de l'extravagance d'une telle entrepriſe? Voilà pourtant votre état & votre portrait, dit Socrate en s'adreſſant à Alcibiade; & malheureuſement c'eſt celui de la plupart de ceux qui s'ingerent dans le gouvernement.

NOTHUS.

Il excepte néanmoins de ce nombre Périclès, dont le ſolide mérite & la grande réputation étoient le fruit de l'étude ſérieuſe qu'il avoit faite pendant un fort longtemps de tout ce qui étoit capable de lui former l'eſprit, & de le diſpoſer au maniement des affaires publiques. Alcibiade ne put diſconvenir que ce ne fût là ſon état : il en eut honte ; & rougiſſant de ſe voir ſi pauvre & ſi dépourvu de mérite, il demanda ce qu'il falloit faire pour en acquérir. Socrate, qui ne vouloit pas le décourager, lui dit : qu'à l'âge où il étoit, le mal n'étoit pas ſans remede, & ne ceſſa dans la ſuite de lui donner de ſages conſeils. Il eut tout le loiſir d'en profiter, puiſqu'entre le temps de cet entretien, & celui où il commença à être employé dans le gouvernement, il ſe paſſa plus de vingt années.

Alcibiade avoit un caractere ſouple & flexible, propre à prendre toutes les impreſſions que demandoit la différente conjoncture des temps, ſe portant avec la même facilité & la même ardeur au bien & au mal, & paſſant d'un excès à un autre tout contraire preſque ſans intervalle, de ſorte qu'on lui appliquoit ce que dit Homere du terroir d'Egypte : *Qu'il portoit beaucoup de drogues médicinales très-excellentes, & auſſi beaucoup de poiſons.* On pourroit dire de lui, que ce n'étoit

point un homme ſeul, mais, ſi l'on oſoit s'exprimer ainſi, un composé de pluſieurs hommes, ſérieux, enjoué; auſtere, affable; maître impérieux & plein de hauteur, eſclave rampant & plein de baſſeſſe; ami de la vertu & des vertueux, livré au vice & aux méchans; capable des plus pénibles fatigues & de la vie la plus dure, inſatiable de délices & de voluptés.

Quemvis hominem ſecum attulit ad nos. *Juvenal.*

On parloit beaucoup de ſes déſordres & de ſes déréglemens dans la ville, & il auroit fort ſouhaité faire ceſſer ces bruits, mais ſans changer de vie, comme un mot de lui le fait entendre. Il avoit un chien d'une taille extraordinaire & d'une grande beauté, qu'il avoit acheté ſoixante & dix mines, * c'eſt-à-dire, trois mille cinq cens livres. On voit que le goût pour les chiens eſt de vieille date. Il lui fit couper la queue, qui étoit juſtement ce qu'il avoit de plus beau. Ses amis lui en firent de grands reproches, & lui dirent que toute la ville murmuroit contre lui, & le blâmoit extrêmement d'avoir gâté un ſi beau chien. *Voilà ce que je demande*, reprit Alcibiade en riant. *Je veux que les Athéniens s'entretiennent du traitement que j'ai fait à mon chien, afin qu'ils ne parlent*

Plut. in Alcib. p. 195.

* *La mine Attique valoit cent dragmes, & la dragme dix ſols de notre monnoie.*

DARIUS

pas d'autre chose , & qu'ils ne disent pas pis de moi.

De toutes les passions qui paroissoient en lui , la plus marquée & la plus vive étoit un esprit de domination qui vouloit tout emporter de hauteur , & qui ne pouvoit souffrir ni supérieur ni égal. Quoique sa naissance & ses rares talens lui ouvrissent une grande porte au gouvernement de la République , cependant il n'y avoit rien à quoi il aimât mieux devoir le crédit & l'autorité qu'il desiroit d'acquérir sur le peuple , qu'à la force de son éloquence , & à la grace persuasive de ses discours. C'est en quoi son intime liaison avec Socrate put lui être d'un grand secours.

Τὸ φιλόνεικον, καὶ τὸ φιλόπρωτον.

Plut. in Alcib. pag. 195. 196.

Alcibiade , qui , du caractere dont nous venons de le marquer , n'étoit pas né pour le repos , avoit fait tous ses efforts pour traverser le traité qui venoit de se conclure entre les deux peuples : mais n'ayant pu y réussir , il travailla à en empêcher l'effet. Il étoit piqué contre les Lacédémoniens de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias dont ils avoient une très-grande opinion , & qu'au contraire ils paroissoient ne faire aucun cas de lui , quoique ses ancêtres eussent eu droit d'hospitalité avec eux.

AN. M. 3584. AV. J. C. 420. *Thucyd. lib. 5. p. 368-378. Plut. in Alcib. pag. 197. 198.*

La premiere chose qu'il fit pour rompre la paix , c'est qu'ayant su que ceux d'Argos

ne cherchoient qu'une occasion de se séparer des Spartiates, qu'ils craignoient autant qu'ils les haïssoient, il les flata secrétement de l'espérance que les Athéniens leur donneroient du secours, en leur faisant entendre qu'ils étoient prêts de rompre une paix qui leur étoit désavantageuse.

En effet, les Lacédémoniens n'étoient pas fort attentifs à en observer religieusement les conditions, ayant fait alliance avec les peuples de la Béotie, contre l'esprit & la teneur du traité, & n'ayant rendu aux Athéniens le fort de Panacte que démoli, & non pas fortifié & dans l'état où il étoit lors de la conclusion du traité, comme ils s'y étoient engagés. Alcibiade, qui vit les Athéniens extrêmement indignés de cette mauvaise foi, n'oublia rien pour les irriter davantage, & profitant de cette conjoncture pour pousser à bout Nicias, il souleva contre lui le peuple, en le rendant suspect de trop d'attachement aux Lacédémoniens, & formant contre lui des accusations qui ne manquoient pas tout-à-fait de vraisemblance, quoique dans le fond elles fussent destituées de vérité.

Cette nouvelle attaque déconcerta Nicias. Heureusement il arriva dans le moment même des Ambassadeurs de Lacédémone avec plein pouvoir de terminer

DARIUS

tous les différens. Ayant été introduits dans le Conseil, c'est-à-dire, dans le Sénat, ils déduisirent leurs plaintes, & firent leurs demandes ; & il n'y eut personne qui ne les trouvât très-justes & très-raisonnables. Le peuple devoit leur donner audience le lendemain. Alcibiade, qui craignoit le succès de cette assemblée, mit tout en œuvre pour obliger les Ambassadeurs à entrer avec lui en conférence. Il leur représenta que le Conseil traitoit toujours avec beaucoup de modération & d'humanité ceux qui s'adressoient à lui, mais que le peuple étoit hautain & excessif dans ses prétentions. Que s'ils parloient de pleins pouvoirs, il ne manqueroit pas de s'en prévaloir, & les forceroit de lui accorder tout ce qu'il lui viendroit en tête. Au reste, il leur promit de les aider de tout son crédit, pour leur faire rendre Pyle, pour empêcher l'alliance d'Argos, & pour faire renouveler la leur ; & il confirma ces promesses par serment. Les Ambassadeurs sortirent de cette conférence très-contens, & pleins d'admiration pour la profonde politique & l'extrême habileté d'Alcibiade, qu'ils regardoient comme un homme extraordinaire. Et en cela, ils ne se trompoient point.

Le lendemain, le peuple étant assemblé, les Ambassadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup

de douceur le ſujet de leur Ambaſſade, & la nature de leurs pouvoirs. Ils répondirent d'abord qu'ils venoient propoſer quelque voie d'accommodement, mais qu'ils n'avoient pas le pouvoir de rien conclure. Sur cela Alcibiade s'éleve & crie contre eux, les traite de fourbes & de perfides, appelle le Conſeil à témoin du diſcours qu'ils avoient tenu la veille, & exhorte le peuple à ne croire ni écouter des hommes qui mentoient ſi impudemment, & qui ſur le même ſujet diſoient aujourd'hui une choſe, & demain une autre.

On ne ſauroit exprimer la ſurpriſe & le trouble des Ambaſſadeurs, qui ſe regardant l'un l'autre ne pouvoient en croire ni leurs yeux ni leurs oreilles ſur ce qu'ils voyoient & entendoient. Nicias, qui ignoroit la ruſe & la tromperie d'Alcibiade, ne pouvoit concevoir un changement ſi étrange, & ſe donnoit la torture pour en chercher la raiſon. Le peuple ſur l'heure ſe mettoit en devoir de faire venir les Ambaſſadeurs d'Argos, pour conclure avec eux la ligue : mais, dans ce moment, un grand tremblement de terre vint au ſecours de Nicias, & rompit l'aſſemblée. Il obtint avec beaucoup de peine dans celle du lendemain une ſurſéance, juſqu'à ce qu'on eût envoyé des Députés à Lacédémone. Il fut mis à leur tête : mais il revint ſans avoir rien fait. Les Athéniens ſe

DARIUS repentirent fort alors d'avoir renvoyé à sa persuasion les prisonniers de l'île, qui tenoient aux plus puissantes Maisons de Sparte. Cependant, quelque grande que fût leur colere, ils ne se porterent à aucun excès contre lui : ils élurent seulement Alcibiade pour Général, firent une ligue avec les Mantinéens & les Eléens, qui avoient quitté le parti de Lacédémone, y joignirent les Argiens, & envoyerent des troupes à Pyle faire le dégât dans la Laconie. Ainsi ils se replongerent dans la guerre qu'ils avoient voulu éviter.

Plut. in Alcib. p. 198. Plutarque, après le récit de l'intrigue d'Alcibiade, ajoute : » Personne ne sauroit approuver le moyen dont il se servit pour arriver à son but ; mais ce fut pourtant un coup de partie d'avoir désuni & ébranlé presque tout le Péloponnèse, & suscité en un seul jour tant d'ennemis aux Lacédémoniens ». Il me semble que c'est condamner bien foiblement une fourberie & une perfidie aussi noires que celles-ci, dont le succès le plus heureux ne peut couvrir l'horreur, & qui ne peuvent être assez détestées.

Plut. in Alcib. pag. 196. 197. *In Nic. p.* 530. 531. Il y avoit à Athènes un citoyen, nommé Hyperbolus, fort méchant homme, & que les poëtes comiques prenoient ordinairement pour l'objet de leurs railleries & de leurs invectives. Il s'étoit endurci à la mauvaise réputation, & étoit devenu

insensible à l'infamie par une extinction entiere de tout sentiment d'honneur, qui ne peut être que l'effet d'une ame désespérément livrée au vice. Cet homme ne plaisoit à personne, mais le peuple ne laissoit pas de s'en servir pour humilier ceux qui étoient élevés en dignité, & pour leur susciter des affaires. Deux citoyens partageoient alors à Athènes toute l'autorité, Nicias & Alcibiade. La vie peu réglée de celui-ci blessoit les Athéniens, outre qu'ils redoutoient son audace & sa fierté. D'un autre côté, Nicias, en s'opposant toujours sans ménagement à leurs injustes desirs, & en les obligeant toujours de prendre les partis les plus utiles, leur étoit devenu très-odieux. Il paroissoit, dans cette aliénation des esprits, que l'Ostracisme auroit lieu à l'égard de l'un ou de l'autre. Des deux partis qui dominoient alors dans la ville, l'un des jeunes gens qui vouloient la guerre, l'autre des vieillards qui souhaitoient la paix, le premier s'efforçoit de faire tomber le ban sur Nicias, & l'autre de le détourner sur Alcibiade. Hyperbolus, dont l'audace faisoit tout le mérite, dans l'espérance de succéder au crédit de celui qui seroit chassé, se déclara contre eux, & il ne cessoit d'irriter le peuple contre l'un & contre l'autre. Mais les deux factions s'étant réunies, il fut lui-même banni, & mit fin par son

DARIUS exil à l'Ostracisme, qui parut avoir été flétri & déshonoré en tombant sur un sujet si indigne : car jusques-là il y avoit eu une sorte d'honneur & de dignité dans cette punition. Hyperbolus fut donc le dernier qui fut condamné à ce ban, comme Hipparque, proche parent du Tyran Pisistrate, l'avoit souffert le premier.

§ V. *Alcibiade engage les Athéniens dans la guerre de Sicile.*

XVI. & XVII. années de la guerre. *Thucyd. lib. 5. p. 380-409.* AN. M. 3588. AV. J. C. 416.

Je passe sous silence plusieurs événemens peu considérables, pour venir au plus important de tous, qui est l'expédition des Athéniens en Sicile, à laquelle Alcibiade sur-tout les détermina. C'est ici la XVIe année de la guerre du Péloponnèse.

Plut. in Alcib. pag. 198 200. In Nic. p. 531.

Alcibiade avoit pris un ascendant merveilleux sur les esprits, quoique pourtant il fût bien connu pour ce qu'il étoit. Car ses grandes qualités étoient jointes à des vices encore plus grands, qu'il ne se mettoit point en peine de dissimuler. Il vivoit plongé dans un luxe prodigieux & dans une mollesse qui déshonoroit la ville. Ce n'étoient tous les jours que festins, que réjouissances, que parties de plaisirs & de débauches. Il montroit peu de respect pour les coutumes du pays, & encore moins pour la religion & pour les Dieux. Les gens sages & sensés, outre l'aversion que leur inspiroient tous ces déréglemens,

craignoient extrêmement les ſuites de cette audace, de cette profuſion, & de ce profond mépris des Loix, qu'ils regardoient comme autant de moyens & de degrés pour arriver à la tyrannie. NOTHUS.

Ariſtophane, dans une de ſes comédies, marque admirablement par un ſeul vers la diſpoſition du peuple à ſon égard : *Il le hait*, dit-il, *& ne ſe peut paſſer de lui.* En effet, les largeſſes dont Alcibiade combloit le peuple, la ſomptuoſité des Jeux & des Spectacles qu'il lui donnoit, la magnificence des préſens qu'il faiſoit à la ville, qui paſſe tout ce qu'on peut dire ; la grace & la beauté de toute ſa perſonne, ſon éloquence, ſa force de corps, jointe au courage & à l'expérience, en un mot, toutes ſes grandes qualités faiſoient que les Athéniens lui pardonnoient ſes défauts, & les ſupportoient patiemment, tâchant toujours de les diminuer, & de les couvrir ſous des noms doux & favorables : car ils les appeloient des jeux, des gentilleſſes, & des marques d'humanité & de bon naturel.

Les grenouilles. Act. 5. Scen. 4.

Timon le Miſanthrope, tout ſauvage qu'il étoit, en jugea plus ſainement. L'ayant rencontré un jour comme il ſortoit de l'aſſemblée, très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé, & de ſe voir généralement honoré par le peuple qui le conduiſoit en foule ; loin de l'éviter com-

DARIUS me il évitoit tout le monde, il alla au devant de lui, & lui tendant amiablement la main : *Courage, mon fils*, lui dit-il, *tu fais fort bien de t'aggrandir & de t'élever : car c'est pour la ruine de tout ce peuple.* La guerre de Sicile prouvera que Timon ne se trompoit pas.

Dès le temps de Périclès, les Athéniens s'étoient mis en tête de conquérir la Sicile. Ce sage conducteur fut toujours attentif à réfréner par sa prudence cette folle ambition. Il leur répétoit souvent qu'en se tenant en repos, en s'appliquant avec soin à la marine, en se contentant de conserver leurs conquêtes, & en ne précipitant point leur ville dans des entreprises hazardeuses, ils rendroient leur République florissante, & seroient toujours au-dessus de leurs ennemis. L'autorité qu'il avoit prise sur les esprits fut bien capable de les empêcher pour-lors de passer en Sicile, mais elle ne leur en fit pas perdre le desir, & ils tournerent toujours les yeux de ce côté-là. Quelque temps après la mort de Périclès, les Léontins, attaqués par ceux de Syracuse, avoient député à Athènes pour demander du secours. Ils étoient originaires de Calcide, colonie d'Athènes. Les Députés avoient à leur tête Gorgias, célébre Rhéteur, qui passoit pour le plus éloquent homme de son temps. Son discours élégant, fleuri, & plein de

Diod. lib. 12. p. 99.

figures

figures brillantes qu'il mit le premier en usage, enleva les Athéniens, extrêmement sensibles aux beautés & aux charmes de l'éloquence. L'alliance fut conclue, & ils envoyerent des vaisseaux à Rhége pour secourir les Léontins. L'année suivante, ils en envoyerent d'autres en plus grand nombre. Deux ans après, ils envoyerent une nouvelle flote un peu plus forte : mais les Siciliens ayant renoncé à leurs divisions par les conseils d'Hermocrate, la flote fut renvoyée ; & les Athéniens ne pouvant pardonner à leurs Généraux de n'avoir pas conquis la Sicile, en exilerent deux, Pythodore & Sophocle ; & condamnerent le troisieme, qui étoit Eurymédon, à une grosse amende, tant leur prospérité les avoit aveuglés, en leur persuadant que rien n'étoit capable de leur résister. Ils firent encore, depuis, plusieurs tentatives, &, sous prétexte d'envoyer de temps en temps des secours d'armes & de troupes aux villes opprimées ou maltraitées par les Syracusains, ils s'ouvroient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces.

NOTHUS.

Mais celui qui alluma le plus cette ardeur, fut Alcibiade, en repaissant le peuple de magnifiques espérances, dont lui-même étoit sans cesse occupé, ou, pour mieux dire, enivré. Toutes les nuits dans ses songes, il prenoit Carthage, soumet-

DARIUS toit l'Afrique, paſſoit de-là en Italie, & ſe rendoit maître du Péloponnèſe en entier, regardant la Sicile, non comme le but & la fin de cette guerre, mais comme le commencement & le premier degré des exploits qu'il méditoit. Il avoit pour lui tous les citoyens, qui, ſans rien approfondir, étoient enchantés des grandes eſpérances qu'il leur donnoit. On ne parloit plus par-tout que de cette expédition. Les jeunes gens dans les lieux d'exercice, & les vieillards dans leurs boutiques & dans les endroits où ils s'aſſembloient pour cauſer, ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la Sicile, & qu'à s'entretenir de la nature & de la qualité de la mer dont cette île eſt environnée, de la bonté de ſes ports, & des plages qu'elle a du côté d'Afrique. Car, infatués par les diſcours d'Alcibiade, ils comptoient, comme lui, ne faire de la Sicile que leur place d'armes & leur arſenal, d'où ils partiroient pour aller conquérir Carthage, & ſe rendre maîtres de toute l'Afrique & de la mer juſqu'aux colonnes d'Hercule.

Plut. in Alcib. p. 199. *In Nic. p.* 532. On dit que Socrate & Méthon l'aſtronome ne ſe promettoient rien de bon de cette entrepriſe; l'un inſpiré, comme il vouloit le faire croire, par ſon eſprit familier, qui ne manquoit jamais de l'avertir des malheurs dont il étoit mena-

cé; & l'autre, conduit par sa raison & son bon sens, qui lui montrant dans l'avenir ce qu'il avoit à craindre, le porta à contrefaire le fou, & à demander que, vu l'état malheureux où il se trouvoit, on lui laissât son fils, & qu'on le dispensât de porter les armes.

§ VI. *Dénombrement des peuples qui ont habité la Sicile.*

Avant que d'entrer dans la description de la guerre de Sicile, il ne sera pas hors de propos de tracer un plan du pays, & des peuples qui l'habitent: c'est par où Thucydide commence.

Les Lestrygons & les Cyclopes l'ont habitée les premiers; mais on n'en connoît que ce qu'en disent les Poëtes. Les plus anciens après eux sont les Sicaniens, qui se disoient naturels du pays, mais qu'on croit y être venus d'Espagne, des environs d'un fleuve nommé Sicanus, dont ils donnerent le nom à l'île, appelée auparavant Trinacrie; ils furent depuis réduits à l'occident de l'île. Quelques Troyens, après l'embrâsement de Troie, s'y vinrent établir près d'eux, & bâtirent Eryx, & * Egeste, prenant tous ensemble le nom d'Elymes; & quelques habitans de la Phocide, au retour du siége de Troie, se joignirent à eux. Ceux qu'on nomme proprement Siciliens vinrent d'I-

Thucyd. lib. 6. p. 410-413.

* *Elle est appelée Ségeste par les Latins.*

DARIUS talie en grand nombre; & ayant remporté une grande victoire ſur les Sicaniens, les renfermerent en un coin de l'île, environ trois cents ans avant la venue des Grecs; & du temps de Thucydide, ils habitoient encore le milieu des terres & le côté ſeptentrional. C'eſt d'eux que l'île fut appelée la Sicile. Les Phéniciens ſe répandirent auſſi le long de la côte pour la commodité du commerce, & dans les petites îles qui la bordent: mais depuis que les Grecs commencerent à s'y établir, ils ſe retirerent dans la contrée des Elymes pour être plus voiſins de Carthage, & abandonnerent le reſte. C'eſt ainſi que les Barbares ſe ſont établis en Sicile.

An. M. 3294. Av. J. C. 710. Pour les Grecs, les premiers qui y paſſerent, furent les Calcidiens de l'Eubée, ſous la conduite de Théoclès qui fonda Naxe. L'année d'après, qui, ſelon Denys * d'Halicarnaſſe, étoit le 3e de la XVIIe Olympiade, Archias Corinthien, fonda Syracuſe. Au bout de ſept ans les Calcidiens établirent Léonte & Catane, après avoir chaſſé les habitans du pays, qui étoient les Siciliens. D'autres Grecs, partis de Mégare, ville d'Achaïe, à-peu-près dans le même temps, fonderent Mégare appelée Hybléenne, ou ſimplement Hybla, du nom d'Hyblon, un Roi de Sicile, qui leur avoit donné retraite dans ſes terres. On ſait combien le miel d'Hybla

* Pag. 121.

étoit renommé chez les Anciens. Les habitans de cette ville, cent ans après, bâtirent Sélinonte. Gèle, bâtie sur un fleuve du même nom quarante-cinq ans après la fondation de Syracuse, fonda elle-même Agrigente, environ cent huit ans depuis. Zancle, nommée depuis *Messana* ou *Messène* par Anaxilas Tyran de Rhége, qui étoit de Messène, ville du Péloponnèse, eut divers fondateurs, & en différens temps. Les Zancliens bâtirent la ville d'Hymère; les Syracusains, Acre, Casmène & Camarine. Voila à-peu-près toutes les nations, tant Grecques que Barbares, qui ont pris des établissemens en Sicile.

§ VII. *Les Égestains implorent le secours d'Athènes. Nicias s'oppose en vain à la guerre de Sicile : Alcibiade l'emporte sur lui. Ils sont nommés tous deux Généraux avec Lamachus.*

Athènes étoit dans la disposition que nous avons marquée ci-devant, lorsqu'il y arriva des Ambassadeurs des Egestains, lesquels, en qualité de leurs alliés, venoient implorer leur secours contre ceux de Sélinonte que Syracuse soutenoit. C'étoit la seizième année de la guerre du Péloponnèse. Ils représentoient entre autre choses, que, si on les abandonnoit, les Syracusains, après s'être emparés de leur

AN. M. 3588.
AV. J. C. 416.
Thucid. lib. 6. pag. 413-415.
Diod. lib. 12. pag. 129. 130.
Plut. in Alcib. p. 200. In Nic. p. 531.

DARIUS ville, comme ils avoient fait de celle de Léonte, se rendroient maîtres de toute la Sicile, & ne manqueroient pas de secourir les Péloponnésiens qui étoient leurs fondateurs; & afin de leur être moins à charge, ils offroient de payer les troupes qu'on y enverroit. Les Athéniens, qui depuis long-temps n'attendoient qu'une occasion favorable pour se déclarer, dépêcherent à Egeste pour s'informer de l'état des choses, & pour voir s'il y avoit assez d'argent dans l'épargne pour soutenir une si grande guerre. Les habitans de cette ville avoient eu l'adresse d'emprunter aux peuples voisins un grand nombre de vases d'or & d'argent, qui montoient à des sommes immenses, & ils en firent parade quand les Athéniens furent arrivés.

An. M. 3589. Av. J. C. 415.

Ces Députés revinrent avec ceux d'Egeste, qui apportoient soixante talens en lingots, pour le paiement d'un mois de soixante galeres qu'ils demandoient, avec assurance de plus grandes sommes, qui étoient toutes prêtes, à ce qu'ils disoient, tant dans le trésor public, que dans les temples. Le peuple, touché de ces belles apparences, dont il ne se laissa point le temps d'approfondir la vérité, & séduit par le rapport avantageux que lui firent ses Députés dans la vue de lui plaire, accorda sur le champ aux Egestains leur demande, & nomma Alcibiade, Nicias & Lama-

chus, pour commander la flote, avec plein pouvoir, non-feulement de fecourir Egefte, & de rétablir Léonte, mais d'ordonner des affaires de la Sicile conformément aux intérêts de la Republique.

Nicias fut nommé un des Généraux malgré lui : car, fans compter les autres raifons qui lui faifoient craindre cet emploi, il le fuyoit à caufe d'Alcibiade qu'on lui donnoit pour collegue. Mais les Athéniens fe promettoient un plus heureux fuccès de cette guerre, s'ils n'en abandonnoient pas la conduite à Alcibiade feul, & s'ils tempéroient fon ardeur & fon audace par la fageffe & le phlegme de Nicias.

Cinq jours après, pour hâter l'exécution du Décret, & pourvoir à tout ce qui étoit néceffaire, il fe tint une feconde affemblée. Nicias, qui avoit eu tout le loifir de faire de mûres réflexions fur l'affaire propofée, & qui en fentoit de plus en plus les dangers & les inconvéniens, fe crut obligé en cette occafion de parler avec quelque force contre un projet, dont il prévoyoit que les fuites pouvoient être très-funeftes pour la République. « Il dit qu'il étoit étonnant qu'une affaire » de l'importance dont étoit celle-ci, » eût été prefque auffi-tôt décidée que » mife en délibération. Que fans rien exa- » miner, ni rien approfondir, on en

Thucyd. lib. 6. p. 415-428.

DARIUS

» croyoit ſur leur parole, des étrangers, à » qui les promeſſes les plus magnifiques » ne coutoient rien, & qui avoient inté- » rêt de tout promettre pour ſe tirer du » péril où ils étoient. Quelle utilité après » tout peut-il en revenir à la République ? » Eſt-ce que nous n'avons pas aſſez d'en- » nemis près de nous, ſans en aller cher- » cher au loin ? Eſt-il de votre ſageſſe de » hazarder ce que vous poſſédez, ſur l'eſ- » pérance d'un avantage incertain ? de » ſonger à faire de nouvelles conquêtes, » avant que d'avoir aſſuré les anciennes ? » de ne vous occuper que de votre agran- » diſſement, & de négliger abſolument » le ſoin de votre propre ſûreté ? Pouvez- » vous compter ſur une treve, que vous » ſavez ne tenir à rien, à laquelle vous ne » pouvez vous diſſimuler qu'on a déja donné » pluſieurs atteintes, & que le moindre » échec reçu de notre part peut changer tout » d'un coup en une guerre déclarée ? Vous » n'ignorez pas quelle a toujours été & quelle » eſt encore la diſpoſition des Lacédémo- » niens à notre égard. Ils abhorrent notre » gouvernement comme contraire au leur; » ils voyent avec douleur & dépit l'em- » pire de la Grece entre nos mains ; ils » regardent notre gloire comme un ſujet » de honte & de confuſion pour eux, & » il n'y a rien qu'ils ne ſoient prêts de » faire pour humilier & abaiſſer une puiſ-

» sance qui leur fait ombrage, & les tient
» toujours dans la crainte. Voilà quels
» sont nos véritables ennemis ; voilà
» contre qui nous devons être en garde.
„ Sera-t-il temps de faire ces réflexions,
„ lorsqu'après avoir partagé nos troupes,
„ & pendant que nous serons occupés
„ ailleurs, & hors d'état de leur résister,
„ toutes les forces du Péloponnèse vien-
„ dront fondre sur nous ? A peine com-
„ mençons-nous à respirer des maux infi-
„ nis que la guerre & la peste nous ont cau-
„ sés, & voilà que sans nécessité nous nous
„ jetons nous-mêmes dans un péril encore
„ plus grand. Si nous voulons porter nos
„ armes au loin, ne seroit-il pas plus ex-
„ pédient d'aller réduire les rebelles de
„ Thraces, & d'autres encore qui sont
„ chancelans & mal assurés dans leur de-
„ voir, que de courir au secours des
„ Egestains qui nous doivent être assez
„ indifférens ? & nous convient-il d'en-
„ treprendre la vengeance de leurs in-
„ jures, tandis que nous ne témoignons
„ aucun ressentiment des nôtres ? Laissons
„ les Siciliens dans leur île vuider entre eux
„ leurs querelles, sans nous y embarras-
„ ser. Que les Egestains se tirent sans nous
„ d'une guerre qu'ils ont entreprise sans
„ nous. Que si quelqu'un de vos Géné-
„ raux vous conseille cette entreprise par
„ ambition ou par intérêt, pour faire pa-

DARIUS

„ rade de ſes magnifiques équipages, ou „ pour trouver de quoi fournir à ſes dé- „ penſes, ne ſoyez pas aſſez imprudens „ pour ſacrifier les intérêts de la Répu- „ blique aux ſiens, ou pour ſouffrir qu'il „ la ruine en ſe ruinant lui-même. Cette „ entrepriſe eſt trop grande, pour la re- „ mettre à la conduite d'un jeune homme. „ Souvenez-vous que c'eſt la prudence „ qui fait réuſſir les affaires, & non la „ paſſion ». Enfin il conclut en déclarant que ſon avis étoit de remettre de nouveau l'affaire en délibération, pour prévenir les ſuites funeſtes d'un conſeil précipité.

Il étoit bien clair qu'il en vouloit à Alcibiade, & que c'étoit ſon luxe énorme qu'il avoit attaqué. En effet, il le pouſſoit à un excès incroyable, & faiſoit des dépenſes infinies, tant en chevaux qu'en meubles & en équipages, ſans parler de la délicateſſe & de la ſomptuoſité de ſa table. Il diſputa le prix aux Jeux Olympiques avec ſept attelages de chariots, ce qu'aucun particulier n'avoit jamais fait avant lui ; & il y fut couronné plus d'une fois. Il avoit beſoin de reſſources extraordinaires pour ſoutenir un tel luxe ; & comme l'avarice en eſt ſouvent une pour l'ambition, ce n'étoit point ſans fondement qu'on le ſoupçonnoit de chercher, dans la conquête de la Sicile, & dans celle de Carthage qu'il prétendoit lui faire

ſuccéder, autant à enrichir ſa famille, qu'à la couvrir de gloire. On juge bien qu'il ne laiſſa pas le diſcours de Nicias ſans réplique.

“ Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, dit-il, ,, que le mérite a excité la jalouſie, & ,, que la gloire a fait des envieux. On ,, me fait un crime, j'oſe le dire, de ce ,, qui fait honneur à ma patrie, & de ,, ce qui devroit m'attirer des louanges. ,, L'état dans lequel je vis, les dépenſes ,, que je fais, ſur-tout dans les aſſem- ,, blées publiques, outre qu'elles ſont ,, juſtes & légitimes, relevent la gloire ,, d'Athènes dans l'eſprit des étrangers, ,, & font voir qu'elle n'eſt point épuiſée ,, d'argent, comme nos ennemis ſe l'ima- ,, ginent. Mais ce n'eſt point de quoi il ,, s'agit maintenant. Qu'on juge de moi ,, par mes actions, & non par d'injurieux ,, préjugés. Eſt-ce un petit ſervice que ,, j'ai rendu à la République, en faiſant ,, entrer dans ſon alliance en un ſeul ,, jour les Eléens, les Mantinéens, les ,, Argiens, c'eſt-à-dire, les principales ,, forces du Péloponnèſe? Servez-vous ,, donc de la jeuneſſe & de la folie d'Al- ,, cibiade, puiſque ſes ennemis la nom- ,, ment ainſi, auſſi-bien que de la ſa- ,, geſſe & de l'expérience de Nicias, pour ,, l'agrandiſſement de votre empire, ,, ſans vous repentir, ſur de vaines crain-

DARIUS

„ tes, d'une entteprise publiquement ré-
„ solue, qui peut vous être d'une gloire
„ & d'une utilité infinies. Les villes de
„ Sicile, lasses du gouvernement injuste
„ & cruel de leurs Princes, & encore
„ plus de l'autorité tyrannique que Syra-
„ cuse exerce sur elles, n'attendent qu'un
„ moment favorable pour éclater, &
„ sont prêtes d'ouvrir leurs portes à
„ quiconque s'offrira pour rompre le joug
„ sous lequel elles gémissent depuis long-
„ temps. Quand les Egestains, comme
„ vos alliés, n'auroient pas droit à vo-
„ tre protection, la gloire d'Athènes
„ devroit vous engager à les soutenir.
„ C'est en secourant les opprimés, que les
„ Etats s'agrandissent, & non en de-
„ meurant oisifs. Dans la conjončture où
„ vous vous trouvez, harceler les uns,
„ arrêter les autres, donner de l'occupa-
„ tion à tous, & porter au loin vos armes,
„ c'est l'unique moyen d'abattre le cou-
„ rage de vos ennemis, & de montrer
„ que vous ne les craignez point. Athè-
„ nes n'est point née pour le repos, &
„ ce n'est point par cette voie que nos
„ ancêtres l'ont portée au point de gran-
„ deur où nous la voyons. Au reste
„ qu'hazardez-vous dans l'entreprise dont
„ il s'agit? Si elle réussit, elle vous
„ rendra maîtres de toute la Grece; &
„ si le succès ne répond pas à vos desirs,

NOTHUS.

„ votre flote vous laissera la liberté de „ vous retirer quand il vous plaira. Il est „ vrai que les Lacédémoniens peuvent „ entrer dans notre pays : mais, outre „ que nous ne saurions l'empêcher quand „ nous n'irions pas en Sicile, nous de- „ meurons toujours, malgré eux, maî- „ tres de la mer ; & c'est ce qui ôte à „ nos ennemis toute espérance de pouvoir „ jamais nous vaincre. Que les raisons de „ Nicias ne vous touchent donc point. „ Elles ne tendent qu'à semer de la di- „ vision entre les jeunes gens & les „ vieillards, qui ne peuvent rien les uns „ sans les autres : puisque c'est de la „ prudence & du courage, du conseil „ & de l'exécution, que dépend le suc- „ cès de toutes les entreprises. Celle-ci „ ne peut tourner qu'à votre gloire & à „ votre avantage. „.

Les Athéniens, qui se trouvoient agréablement flatés par le discours d'Acibiade, persisterent dans leur premier avis. Nicias, de son côté, n'en changea pas non plus, mais il n'osa point insister davantage. Son caractere étoit naturellement doux & timide. Il n'avoit point, comme Périclès, cette éloquence vive & véhémente, qui abat, qui renverse, qui entraîne tout ; aussi celui-ci, en plusieurs occasions & à différentes reprises, étoit toujours venu à bout d'arrêter la

Plut. in præc. de ger. rep. p. 820.

DARIUS

fougue du peuple qui avoit dès-lors en tête l'expédition de Sicile, parce qu'il tint toujours ferme, & ne relâcha jamais les rênes de cette autorité & de cette espece d'empire qu'il avoit su prendre sur les esprits : au lieu que * Nicias, parce qu'il agissoit mollement, & parloit de même, loin d'attirer à lui le peuple, se laissa entraîner lui-même par force, à la vérité, & malgré lui, mais enfin il se rendit, & accepta le commandement dans une guerre dont il prévoyoit toutes les suites funestes.

C'est Plutarque qui fait cette réflexion dans le beau traité, où parlant des qualités que doit avoir un homme d'Etat, & qui est appelé au gouvernement, il montre combien le talent de la parole & de la fermeté d'ame lui sont nécessaires.

Nicias n'osant donc plus combattre de front Alcibiade, essaya de le faire par une voie indirecte, en y opposant beaucoup de difficultés, tirées sur-tout de la grandeur des dépenses nécessaires pour cette expédition. Il représenta que, puisqu'on étoit déterminé à la guerre, il falloit la faire d'une maniere qui répondît à la haute réputation d'Athènes. Qu'une armée de mer ne suffisoit pas contre une puissance

* Καθάπερ ἀμβλεῖ χαλινῷ τῷ λόγῳ πειρώμενος ἀποστρέφειν τὸν δῆμον, οὐ κατέσχον.

auſſi formidable que celle des Syracuſains & de leurs alliés ; qu'il en falloit une de terre, compoſée d'une bonne infanterie & d'une bonne cavalerie, ſi l'on vouloit agir d'une maniere digne d'un ſi grand deſſein. Qu'outre la flote, qui devoit les rendre maîtres de la mer, il falloit avoir un grand nombre de vaiſſeaux pour porter continuellement des vivres à l'armée, qui ne pouvoit ſubſiſter autrement dans un pays ennemi. Qu'il étoit néceſſaire de porter avec ſoi beaucoup d'argent, ſans s'attendre à celui des Egeſtains, qui peut-être n'étoit prêt qu'en paroles, & pourroit bien leur manquer. Qu'il falloit faire réflexion ſur la différence qui ſe trouveroit entre eux & leurs ennemis, pour les commodités & les beſoins de l'armée, les Syracuſains étant dans leur pays, au milieu d'alliés puiſſans, diſpoſés par leur inclination & engagés par leur intérêt à les aider d'hommes, d'armes, de chevaux, de vivres ; au lieu que les Athéniens feroient la guerre dans un pays éloigné & ennemi, d'où en hiver ils ne pourroient recevoir des nouvelles qu'au bout de quatre mois, où tout leur feroit contraire, & où ils ne pourroient rien avoir qu'à la pointe de l'épée. Qu'il ſeroit honteux aux Athéniens d'être obligés de quitter leur entrepriſe, & de s'expoſer au mépris & à la riſée des ennemis,

DARIUS faute d'avoir pris d'abord les précautions que demandoit un projet si important. Que pour lui, il étoit déterminé à ne point partir, s'il n'étoit muni de tout ce qui étoit nécessaire, parce que de-là dépendoit le salut de toute l'armée, & qu'il ne vouloit point le faire dépendre du caprice ou de la mauvaise foi des alliés.

Diod. lib. 13. p. 134. Il avoit prétendu par ce discours rallentir l'ardeur du peuple : il ne fit que l'augmenter. On décerna sur le champ plein-pouvoir aux Généraux de lever autant de troupes & d'équiper autant de galeres qu'ils le jugeroient à propos : & l'on travailla aussi-tôt à l'exécution, tant à Athènes qu'ailleurs, avec une activité & un empressement qui ne se peut exprimer.

§ VIII. *On se prépare au départ. Sinistres présages. Mutilation des statues de Mercure. Alcibiade accusé ne peut obtenir qu'on juge l'affaire. Départ triomphant de la flote.*

AN. M. 3589. AV. J. C. 415. *Thucyd. lib. 6. p. 428. Plut. in Alcib. pag. 200. 201.*

Quand tout fut prêt pour le départ, & qu'on appareilloit déja pour faire voile, il arriva plusieurs signes tristes & de mauvais augure, qui jeterent du trouble & de l'inquiétude dans les esprits. * Les femmes célébroient alors les fêtes d'Adonis, pendant lesquelles toute la ville étoit en

* *Cette superstition avoit pénétré jusqu'au peuple de Dieu.* Et ecce ibi mulieres sedebant, plangentes Adonidem. *Ezech.* 8. 14.

deuil, pleine d'images de morts & de convois funebres, & retentiſſoit des cris & des gémiſſemens des femmes qui les ſuivoient en ſe lamentant : ce qui fit craindre que cet armement ſi brillant & ſi magnifique ne perdît bientôt tout cet éclat, & * ne ſe flétrit comme une fleur.

L'inquiétude fut encore augmentée par un autre accident. Toutes les ſtatues de Mercure, qu'on voyoit de forme quarrée à l'entrée des maiſons & des temples, ſe trouverent mutilées en une nuit, & particuliérement au viſage, ſans qu'on pût découvrir l'auteur de ce coup hardi, quoiqu'on promît de grandes récompenſes à quiconque le dénonceroit. On ne put s'empêcher de prendre un événement ſi extraordinaire, non-ſeulement pour un ſiniſtre préſage, mais encore pour un complot de factieux qui avoient de mauvais deſſeins. De jeunes gens furent accuſés d'avoir déja fait quelque choſe de ſemblable dans une partie de débauche, & d'avoir contrefait en particulier les myſteres de Cérès & de Proſerpine, ayant à leur tête Alcibiade, qui repréſentoit le Grand-Prêtre. Il eſt d'une grande importance pour tous ceux qui ſont en place & en autorité, de s'obſerver en tout, & de ne

Plut. in præc. de reg. p. 800.

* *L'hiſtoire fait alluſion aux plantes & aux fleurs qu'on portoit dans cette cérémonie, & que l'on appeloit* les Jardins d'Adonis.

DARIUS

donner aucune prise sur eux à la critique la plus maligne. Il doivent se souvenir, dit Plutarque, que tous les yeux sont ouverts sur leur conduite, & toujours très-clair-voyans en ce point ; qu'on n'examine pas seulement leurs actions extérieures, mais qu'on pénétre jusques dans l'intérieur & dans les réduits les plus reculés de leur maison, pour y observer leurs conversations, leurs repas, leurs divertissemens, & ce qui s'y passe de plus secret & de plus caché. C'est cette crainte des yeux perçans du peuple, qui tenoit Thémistocle & Périclès dans une circonspection continuelle, & qui les obligeoit à s'interdire la plupart des plaisirs que les autres s'accordoient.

Pour Alcibiade, il ne savoit ce que c'étoit que de se contraindre. Aussi, comme on le connoissoit, on n'eut pas de peine à croire qu'il pouvoit bien avoir eu quelque part à ce qui venoit d'arriver. Son luxe, son libertinage, son irréligion, donnoient beaucoup de vraisemblance à cette accusation, & son dénonciateur ne craignit point de se nommer. La constance d'Alcibiade ne laissa pas d'être ébranlée par ce coup : mais voyant que les soldats & les matelots déclaroient qu'ils n'alloient à cette guerre si éloignée & à cette expédition d'outre-mer, que pour l'amour d'Alcibiade, & que si on lui faisoit le

moindre tort, ils ſe retireroient ſur l'heure même, il reprit courage, & ſe préſenta à jour nommé pour ſe défendre. Ses ennemis, ſous prétexte que le départ de la flote preſſoit, firent ſurſeoir le jugement. Il eut beau demander qu'on lui fît ſon procès s'il étoit coupable, ſans attendre qu'il fût abſent pour le perdre; & repréſenter qu'il y avoit une dureté & une injuſtice criante à l'obliger de partir pour une guerre ſi importante, ſans éclaircir des accuſations & des calomnies ſi atroces, qui le tiendroient dans des inquiétudes & dans des craintes continuelles, il ne put rien obtenir du peuple, & le départ fut ordonné.

L'armée ſe prépara donc à mettre à la voile, après avoir donné le rendez-vous à Corcyre à la plupart des alliés & des vaiſſeaux qui portoient les vivres & les équipages. Tout ce qu'il y avoit de citoyens ou d'étrangers à Athènes ſe rendit dès le point du jour au port de Pyrée. Les premiers conduiſoient leurs enfans, leurs parens, leurs amis, leurs camarades, avec une joie mêlée de quelque triſteſſe, voyant partir pour une expédition éloignée & pleine de périls ce qu'ils avoient de plus cher au monde, ſans ſavoir ſi jamais ils les reverroient; mais cependant pleins d'eſpérance que cette expédition auroit un ſuccès heureux. Les

étrangers étoient accourus pour jouir d'un spectacle bien digne de leur curiosité. Car jamais appareil de guerre d'une seule ville n'avoit approché de celui-ci. Les armées navales qu'on envoya contre Epidaure &, contre Potidée, étoient bien aussi grandes pour le nombre des soldats & des navires : mais elles n'étoient pas si magnifiques, ni le voyage si grand, ni l'entreprise si importante. On voyoit ici deux armées, l'une de terre & l'autre de mer, équipées avec grand soin, aux dépens des particuliers & du public, de tout ce qui leur étoit nécessaire, à cause de la longueur du chemin, & de la durée de la guerre. Il y avoit cent galeres que la ville fournissoit vuides, savoir, soixante légeres, & quarante pour porter les soldats pesamment armés. Chaque homme de mer recevoit par jour une dragme de paye, c'est-à-dire, dix sols, sans ce que les capitaines de navires donnoient en particulier aux * rameurs du premier rang. Ajoutez à cela la pompe & la magnificence de l'appareil, où ils avoient essayé à l'envi de se surpasser les uns les autres, & le soin que chacun avoit pris de rendre son vaisseau le plus léger aussi-bien que le plus leste. Je ne parle point du choix des sol-

* *On les appelloit θρανῖται. Ils avoient des rames plus longues, & par conséquent plus de peine à ramer que les autres.*

dats qui étoient l'élite d'Athènes, ni de leur émulation pour ce qui concernoit la beauté des armes & de l'équipage, non plus que celle des Officiers qui avoient fait une dépenſe conſidérable pour ſe diſtinguer des autres, & ſe faire valoir dans l'eſprit des étrangers : de ſorte que ce ſpectacle reſſembloit plutôt à un tournoi où l'on étale tout ce qu'il y a de plus magnifique, qu'à une expédition de guerre & à un appareil militaire. Mais la hardieſſe & la grandeur du deſſein en ſurpaſſoit encore les frais & la pompe.

Quand le vaiſſeaux furent chargés, & les troupes embarquées, la trompette ayant ſonné, on fit des vœux ſolemnels pour le départ; on emplit par-tout des coupes d'or & d'argent, on fit les effuſions accoutumées, avec les acclamations du peuple qui bordoit le rivage, & qui levoit les mains vers le ciel pour ſouhaiter à leurs concitoyens un voyage heureux & un ſuccès favorable. Après l'hymne chantée, & les cérémonies achevées, les vaiſſeaux défilerent l'un après l'autre du port, puis eſſayerent à l'envi de ſe devancer, jusqu'à ce que toute la flote ſe réunît à Egine. De-là on tira vers Corcyre, où l'armée des alliés s'aſſembloit avec le reſte des navires.

§ IX. *Allarme de Syracuse. La flote Athénienne arrive en Sicile.*

Thucyd. lib. 6. p. 432 435 Diod. lib. 13. p. 135. 136.

Cette nouvelle ayant été portée de tous côtés à Syracuse, on n'en voulut rien croire d'abord, tant la chose paroissoit hors de toute vraisemblance. Mais comme elle se confirmoit de jour à autre, on songea sérieusement aux préparatifs de la guerre, & l'on dépêcha par toute l'île pour demander du secours aux uns, & en porter aux autres. On mit aussi garnison dans les châteaux & dans les forts qui étoient à la campagne ; on fit la revue, tant des chevaux que des soldats ; on examina ce qu'il y avoit d'armes dans les magasins, & l'on donna ordre à tout, comme si l'ennemi eût été présent.

Cependant la flote, partagée en trois escadres, chacune sous son Général, mit à la voile. Elle étoit composée de cent trente vaisseaux, dont cent étoient d'Athènes, & le reste des alliés. Il y avoit sur ces vaisseaux, cinq mille soldats pésamment armés, dont deux mille deux cens étoient citoyens d'Athènes, savoir, quinze cens du nombre de ceux qui avoient des biens en fonds, & sept cens * qui n'en avoient point, mais qui étoient également citoyens : les alliés composoient le reste. Pour l'infanterie légere, il y avoit quatre-vingts archers de Créte avec quatre cens

* On les appelloit θῆτες.

autres, ſept cens frondeurs de Rhodes, & ſix-vingts bannis de Mégare. Il n'y avoit qu'une compagnie de cavalerie de trente maîtres, qui s'étoit embarquée ſur un vaiſſeau propre à porter des chevaux. La flote & les troupes furent beaucoup augmentées dans la ſuite. Trente vaiſſeaux menoient les vivres & ceux qui avoient le ſoin de les apprêter, avec des maçons & des charpentiers, & leurs outils; le tout ſuivi de cent barques pour le ſervice, ſans compter les vaiſſeaux marchands qui étoient en grand nombre. Tout cela partit enſemble de Corcyre. Ayant été aſſez mal reçus par ceux de Tarente & de Locres, ils cinglerent vers Rhége, où ils s'arrêterent quelque temps. Les Athéniens preſſoient ceux de Rhége de ſecourir les Léontins, originaires comme eux de Calcide. Mais ils répondirent qu'ils demeureroient neutres, & n'agiroient que de concert avec le reſte de l'Italie. Là on délibéra ſur la maniere dont il falloit ſe conduire dans cette guerre, & l'on y attendit les vaiſſeaux qu'on avoit envoyés à la découverte pour ſavoir où l'on pourroit aborder, & ſi l'argent des Egeſtains étoit prêt. Etant de retour, ils rapporterent qu'il n'y avoit que trente talens dans l'épargne. Nicias l'avoit bien prévû, mais il avoit trouvé les oreilles fermées à tous les ſalutaires conſeils.

DARIUS

Plut. in Nic. p. 532.

Il ne manqua pas, ſur cette nouvelle, de faire valoir ſes anciens raiſonnemens, de montrer le tort qu'on avoit eu de s'embarquer dans cette guerre, & d'exagérer les ſuites funeſtes qu'on en devoit attendre, en quoi il ſe conduiſoit en homme peu ſage & peu ſenſé. Il avoit eu grande raiſon de s'y oppoſer d'abord, & de faire tous ſes efforts pour rompre ce malheureux projet. Mais la choſe ayant été réſolue, & lui-même ayant été contraint d'accepter le commandement, il ne convenoit point de tourner toujours la tête en arriere, en répétant ſans ceſſe que cette guerre avoit été entrepriſe contre toutes les regles de la prudence, & de refroidir par-là les deux autres Généraux, d'abattre le courage des troupes, & d'émouſſer cette pointe de confiance & d'ardeur qui aſſure le ſuccès des grandes actions. Il falloit marcher avec courage contre l'ennemi, le preſſer vivement, & jeter par-tout l'épouvante par une attaque ſubite & inopinée.

Mais il fit tout le contraire. Son avis, dans le conſeil de guerre, fut qu'on devoit tirer vers Sélinonte, qui étoit le premier ſujet du voyage; &, ſi les Egeſtains s'acquittoient de leur promeſſe, & payoient une montre à l'armée, paſſer outre, ſinon les obliger à fournir la ſubſiſtance de ſoixante galeres qu'ils avoient demandées,

&

& demeurer là jusqu'à ce qu'on eût fait leur accord avec les Sélinontins, soit par force ou autrement. Il disoit qu'ensuite on retourneroit à Athènes, après avoir fait montre de leurs forces, & de l'assistance qu'on donnoit à ses alliés, si ce n'étoit qu'il se présentât une occasion de faire quelque chose pour les Léontins, ou d'attirer quelque ville à leur parti.

Alcibiade répliqua qu'il seroit honteux après un si grand armement, de s'en retourner sans rien faire, & qu'il falloit essayer auparavant de gagner l'alliance des Grecs & des Barbares, pour les détacher de Syracuse, & en tirer des troupes & des vivres ; & sur-tout députer à Messine, qui étoit comme la clef de la Sicile, & dont le port étoit capable de contenir toute la flote. Il disoit qu'après avoir reconnu les amis & les ennemis, & s'être fortifié d'un nouveau secours, on attaqueroit Sélinonte ou Syracuse, si l'une ne vouloit s'accommoder avec Egeste, & l'autre souffrir le rétablissement de Léonte.

Lamachus ouvrit un troisieme avis, qui n'étoit peut-être pas le moins sage : c'étoit d'aller droit à Syracuse, sans lui donner le loisir de revenir de l'étonnement où elle étoit, ni de se préparer à la défense. Il disoit que le premier abord d'une armée étoit toujours le plus terrible, & qu'en laissant à l'ennemi le temps de se

DARIUS reconnoître, on lui donnoit aussi celui de se rassurer ; au lieu qu'en l'attaquant brusquement, & pendant qu'il étoit encore déconcerté, on étoit presque sûr de la victoire : Que s'étant rendu maîtres du plat pays, ils ne manqueroient de rien, & contraindroient les Siciliens à prendre parti : Qu'enfin ils s'établiroient à Mégare, qui étoit déserte & voisine de Syracuse, & y mettroient leur flote en sûreté. Mais, son avis n'étant pas suivi, il revint à celui d'Alcibiade. Ainsi l'on fit voile pour la Sicile, où Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise.

§ X. *Alcibiade est rappelé. Il se sauve, & est condamné à mort par contumace. Il se retire à Sparte. Souplesse de son génie.*

Thucyd. lib. 6. pag. 446-450. Plut. in Alcib p. 202.

Ce fut là le premier & le dernier exploit qu'il fit dans cette expédition, ayant été d'abord rappelé par les Athéniens, pour être jugé sur l'accusation qu'on avoit intentée contre lui. Car, depuis le départ de l'armée, ses ennemis, qui se soucioient peu du bien & du salut de la patrie, & qui, sous prétexte de zele de religion, qui couvre souvent les plus noirs attentats, ne songeoient qu'à satisfaire leur haine & leur vengeance ; ses ennemis, dis-je, profitant de son absence, avoient poussé l'affaire plus vivement que jamais. Tous ceux qu'on dénonça, furent mis en pri-

NOTHUS.

ſon, ſans qu'on daignât ſeulement les entendre, & ſur la dépoſition des citoyens les plus décriés pour les mœurs, comme ſi, dit Thucydide, il y eût moins de mal à punir les innocens, qu'à laiſſer échaper les coupables. Un des délateurs fut convaincu de faux par ſes propres paroles, ayant aſſuré qu'il avoit reconnu un des accuſés au clair de la lune, lorſqu'il n'y en avoit point. Cette fauſſeté ne rallentit point la fureur du peuple. Le ſouvenir de la tyrannie des Piſiſtratides lui en faiſoit appréhender une pareille, & prévenu de cette crainte, il n'écoutoit rien.

Il envoya donc enfin le * vaiſſeau de Salamine, avec ordre au Commandant de ne point emmener par force Alcibiade, de peur de quelque tumulte dans l'armée, mais de lui ordonner ſeulement qu'il ſe vînt préſenter à Athènes pour adoucir le peuple. Alcibiade obéit ſur le champ, & partit ſur ſa galere : mais dès qu'il fut arrivé à Thurium, & qu'il eut mis pied à terre, il diſparut, & éluda toutes les pourſuites de ceux qui le chercherent. Comme on lui demandoit s'il ne ſe fioit pas à ſa patrie ſur le jugement qu'elle devoit rendre à ſon ſujet : « Je ne me fierois » pas à ma mere même, dit-il, dans la

* *C'étoit un vaiſſeau ſacré, deſtiné pour emmener les coupables.*

DARIUS » crainte que par mégarde elle ne prît * » une féve noire pour une blanche. » La galere de Salamine revint seule, le Commandant étant tout honteux d'avoir laissé ainsi échaper sa proie. Alcibiade fut condamné à mort par contumace. Tous ses biens furent confisqués, & il fut enjoint à tous les Prêtres & à toutes les Prêtresses de le maudire. Parmi ces dernieres, il s'en trouva une, nommée Théano, qui eut seule le courage de s'opposer à ce Décret, disant * qu'*Elle étoit Prêtresse pour bénir, & non pas pour maudire.* Quelque temps après, comme on lui porta la nouvelle que les Athéniens l'avoient condamné à mort : *Je leur ferai bien voir,* dit-il, *que je suis en vie.*

Joseph. contr. App. *Diod. lib.* 13 *p.* 137. Ce fut à-peu-près dans ce temps-là qu'arriva à Athènes l'affaire de Diagore le Mélien. Il étoit venu s'établir dans cette ville, & il se mit à y enseigner l'Athéisme. On lui intenta procès sur sa mauvaise doctrine. Il se sauva par la fuite, & évita le supplice : mais il ne put éviter la flétrissure de la Sentence qui le condamnoit à mort. Les Athéniens eurent tant d'horreur pour les principes impies qu'il débitoit, qu'ils allerent jusqu'à

* *Les Juges se servoient de féves pour donner leur suffrage, & la noire marquoit qu'ils condamnoient.*

* * *Φάσκουσα ευχῶν ὁ καθαρῶν ἱέρειαν γεγονέναι.*

mettre sa tête à prix, & à promettre un talent de récompense pour celui qui le leur livreroit mort ou vif.

Environ vingt ans auparavant, on avoit déja fait une affaire toute pareille à Protagore, pour avoir simplement traité la matiere de problématique. Il avoit dit au commencement d'un de ses livres : « Si les Dieux existent ou n'existent pas, » c'est une question où je ne sai si je dois » prendre l'affirmative ou la négative. » Pour éclaircir une question si épineuse, » notre entendement est trop aveugle, & » la vie humaine trop courte. » Les Athéniens ne purent souffrir qu'on mît en doute une chose de cette nature. Ils firent proclamer par le Crieur public, que tous ceux qui avoient des exemplaires de cet ouvrage les apportassent au Magistrat. On les fit brûler comme infâmes, & l'Auteur fut banni de l'Etat à perpétuité.

Diog. Laer. in Protag. Joseph. contr. App. Cic. l. 1. de nat. deor. n. 62.

Diagore & Protagore avoient été disciples de Démocrite, l'inventeur de la philosophie des Atomes. J'en parlerai ailleurs.

Depuis le départ d'Alcibiade, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias : car Lamachus son collegue, quoiqu'homme de courage & d'expérience, étoit sans crédit à cause de son extrême pauvreté, qui le rendit méprisable aux troupes. Les Athéniens n'avoient

Thucyd. pag. 452. 453. Plut. in Nic. p. 533.

DARIUS

pas toujours pensé de la sorte, & nous avons vu qu'Aristide, tout pauvre qu'il étoit, n'en fut ni moins estimé, ni moins respecté : mais dans cette derniere expédition, un goût de luxe & de magnificence avoit saisi tous les esprits, & l'estime des richesses en est une suite naturelle. Comme donc Nicias se trouva seul maître, tout se ressentit de son caractere de timidité & de lenteur, & il laissa tout languir, tantôt en se tenant en repos sans rien entreprendre, tantôt en ne faisant que tourner çà & là le long des côtes, tantôt en perdant le temps à consulter & à délibérer ; ce qui dissipa bientôt d'un côté l'ardeur & la confiance que ses troupes avoient d'abord témoignées ; & de l'autre, la crainte & la frayeur dont les ennemis avoient été saisis à la premiere vue d'un armement si formidable. Il mit le siége devanr Hybla qui n'étoit qu'une petite ville ; & l'ayant levé peu de jours après, il tomba lui-même dans un très-grand mépris. Enfin il se retira à Catane, sans avoir fait d'autre exploit que de ruiner Hyccara, petit bourg des Barbares, d'où l'on dit qu'étoit la courtisanne Laïs, qui, fort jeune encore alors, fut vendue parmi les autres prisonniers, & menée dans le Péloponnèse.

Plut. in Alcib. p. 203.

Cependant Alcibiade étant parti de Thurium, arriva à Argos ; & comme il

renonçoit entiérement à l'espérance d'être rappelé dans sa patrie, il envoya demander aux Spartiates la permission de demeurer chez eux en toute sûreté sous leur protection & sauve-garde. Il leur donnoit sa foi & sa parole, que s'ils vouloient le regarder comme leur ami, il leur rendroit plus de services, qu'il ne leur avoit causé de dommage pendant qu'il avoit été leur ennemi. Les Spartiates le reçurent à bras ouverts. Quand il fut arrivé à Sparte, il y eut bientôt gagné l'estime & l'affection de tous les habitans. Il les charma tous & les enchanta, en se conformant en tout à leur maniere de vivre. Ceux qui voyoient qu'il se rasoit jusqu'à la peau, qu'il se baignoit dans l'eau froide, qu'il mangeoit d'un gâteau fort pesant & fort grossier dont l'usage étoit très-commun parmi eux, & qu'il s'accommodoit à merveille de leur sauce noire, ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuisinier, qu'il eût connu de parfumeur, qu'il eût porté des fines étoffes de Milet; en un mot, qu'il eût vécu jusques-là dans les délices & dans la bonne chere. Cette souplesse étoit le caractere dominant d'Alcibiade. Véritable caméléon, il ne lui coutoit rien de prendre toutes sortes de couleurs & de formes, pour se concilier ceux avec qui il avoit à vivre. Il fai-

DARIUS

ſiſſoit d'abord toutes leurs manieres ; il entroit dans tous leurs goûts, comme s'ils lui euſſent été naturels ; & quoique dans le fond il y ſentît en lui-même un grande répugnance, il ſavoit la couvrir par un air aiſé, ſimple, & qui paroiſſoit ſans contrainte. Avec les uns il avoit toutes les graces & tout l'enjouement de la jeuneſſe la plus gaie, avec d'autres tout le ſérieux de l'âge le plus grave. A Sparte, il étoit laborieux, frugal & auſtere : en Ionie, il n'aimoit que la joie, la pareſſe & la volupté : en Thrace, il étoit toujours à cheval, ou paſſoit les journées à boire ; & lorſqu'il étoit avec le Satrape Tiſſapherne, il ſurpaſſoit en luxe & en dépenſe toute la magnificence des Perſes.

Il ne ſe contenta pas de l'eſtime des Lacédémoniens. Il ſut ſi bien gagner les bonnes graces de Timée, femme du Roi Agis, qu'il en eut un fils, qu'on appeloit en public Léotychide, mais que ſa mere en particulier, parmi ſes femmes & ſes amies, ne rougiſſoit point d'appeler Alcibiade ; tant ſa paſſion pour cet Athénien étoit violente. Agis n'ignora pas ce commerce, & il refuſa de reconnoître Léotychide pour ſon fils ; ce qui fut cauſe que dans la ſuite ce fils fut exclus du trône.

§ XI. *Description de Syracuse.*

Comme le siége de Syracuse est un des plus considérables dont il soit parlé dans l'histoire des Grecs, & dont j'ai cru, par cette raison, devoir marquer toutes les circonstances particulieres, pour donner une idée de la maniere dont les Anciens faisoient les siéges : il m'a paru nécessaire, avant que d'entrer dans ce détail, de présenter ici aux yeux du Lecteur une description & un plan de la ville de Syracuse, où il trouvera aussi les différens travaux dont il est parlé dans ce siége, tant de la part des Athéniens, que de celle des assiégés.

Syracuse étoit située sur la côte orientale de Sicile. Sa vaste étendue, sa situation avantageuse, la commodité de son double port, ses fortifications construites avec grand soin, la multitude & la richesse de ses citoyens, la rendirent une des plus grandes, des plus belles & des plus puissantes villes Grecques. * On dit que l'air y étoit si pur & si net, qu'il n'y avoit point de jour dans l'année, quelque nébuleux qu'il fût, où le soleil n'y parût. *Cic. Verr. 6 n. 117-119.*

* Urbem Syracusas elegerat, cujus hic situs atque hæc natura esse loci cœlique dicitur, ut nullus unquam dies tam magna turbulentaque tempestate fuerit, quin aliquo tempore solem ejus diei homines viderent. *Cic. Verr.* 7. n. 26.

DARIUS

Elle fut fondée par Archias le Corinthien, un an après que le furent Naxe & Mégare ſur la même côte.

AN. M. 3295. AV. J. C. 709. *Strab. lib. 6. pag. 269.*

Lorſque les Athéniens en formerent le ſiége, elle étoit compoſée de trois parties, qui ſont l'île, l'Achradine, Tyque. Thucydide ne parle que de ces trois parties. On y en ajouta deux autres dans la ſuite : ſavoir, Néapolis & Epipole.

L'île, ſituée au midi, étoit appelée *Naſos*, qui eſt le mot grec qui ſignifie *Ile*, mais prononcé ſelon le dialecte Dorique, & *Ortygie*. Elle étoit jointe au continent par un pont. C'eſt dans cette île qu'on bâtit dans la ſuite le palais des Rois & la citadelle. Cette partie de la ville étoit très-importante, parce qu'elle pouvoit rendre ceux qui la poſſédoient, maîtres des deux ports qui l'environnent. C'eſt pour cela que les Romains, quand ils eurent pris Syracuſe, ne permirent plus à aucun Syracuſain de demeurer dans l'île.

Cic. Verr. 7. n. 97.

Il y avoit dans cette île une fontaine fort célebre, qu'on nommoit *Aréthuſe*. Les Anciens, ou plutôt les Poëtes, fondés ſur des raiſons qui ſont ſans aucune vraiſemblance, ont ſuppoſé que l'Alphée, fleuve d'Elide dans le Péloponnèſe, conduiſoit ſes eaux à travers ou ſous les flots de la mer, ſans jamais s'y mêler, juſqu'à la fontaine d'Aréthuſe. C'eſt ce

Strab. lib. 6. p. 270. Senec. Nat. Quæſt. lib. 3. cap. 26.

qui a donné lieu à ces vers de Virgile : NOTHUS.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem... *Virg. Eclog.*
Sic tibi, cùm fluctus subterlabêre Sicanos, 10.
Doris amara suam non intermisceat undam.

Achradine, située entiérement sur le bord de la mer, & tournée vers l'orient, étoit de tous les quartiers de la ville le plus spacieux, le plus beau & le plus fortifié.

Tyque, ainsi appelée du temple de la Fortune (Τύχη) qui ornoit cette partie, s'étendoit le long de l'Achradine au couchant depuis le septentrion vers le midi. Elle étoit fort habitée. Elle avoit une porte célébre, nommée *Hexapyle*, qui conduisoit dans la campagne, & elle étoit située au septentrion de la ville.

Epipole étoit une hauteur, hors de la ville, & qui la commandoit. Elle étoit située entre Hexapyle & la pointe d'Euryele, vers le septentrion & le couchant. Elle étoit en plusieurs endroits fort escarpée, & par cette raison d'un accès fort difficile. Lors du siége dont nous parlons, elle n'étoit point fermée de murailles : les Syracusains la gardoient avec un corps de troupes contre les attaques des ennemis. *Euryele* étoit l'entrée & le passage qui conduisoit à Epipole. Sur la même hauteur d'Epipole étoit un fort, nommé *Labdale*.

DARIUS

Ce ne fut que long-temps après, sous Denys le Tyran, qu'Epipole fut environnée de murs, & enfermée dans la ville, dont elle fit une cinquiéme partie, mais qui étoit peu habitée. On y en avoit déja ajouté une quatrième, appelée NÉAPOLIS, c'est-à-dire, *Ville-neuve*, qui couvroit Tyque.

Plut. in Dionys. vit. p. 970.

La riviere *Anape* couloit à une petite demi-lieue de la ville. L'espace qui les séparoit, étoit une belle & grande prairie, terminée par deux marais, l'un appelé *Syraco*, qui avoit donné son nom à la ville, & l'autre, *Lysimélie*. Cette riviere alloit se rendre dans le grand port. Près de l'embouchure vers le midi, étoit une espece de château appelé *Olympie*, à cause du temple de Jupiter Olympien, qui y étoit, & où il y avoit de grandes richesses. Il étoit à cinq cens pas de la ville.

Syracuse avoit deux Ports, tout près l'un de l'autre, & qui n'étoient séparés que par l'île : le Grand, & le Petit appelé autrement *Lacus*. Selon * la description qu'en fait l'Orateur Romain, ils étoient l'un & l'autre environnés des édifices de la ville.

Le Grand avoit de circuit un peu plus

* Portus habet prope in ædificatione aspectuque urbis inclusos. *Cic. Verr.* 6. *n.* 117.

NOTHUS.

de * cinq mille pas, ou de deux lieues. Il avoit un golfe appelé *Dascon.* L'entrée de ce port n'avoit que cinq cens pas de large. Elle étoit formée d'un côté par la pointe de l'île Ortygie, & de l'autre, par la petite île & par le cap de *Plemmyre*, qui étoit commandé par un château de même nom.

Au-dessus de l'Achradine étoit un troisiéme pont, nommé *le port Trogile.*

§ XII. *Nicias, après quelques actions, forme le siége de Syracuse. Lamachus est tué dans un combat. La ville est réduite à l'extrêmité.*

Sur la fin de l'été, Nicias eut nouvelles que les Syracusains, ayant repris courage, se disposoient à venir l'attaquer les premiers. Déja leur cavalerie s'avançoit avec insolence pour l'insulter jusques dans son camp, & lui demandoit avec de grandes risées s'il étoit donc venu en Sicile pour s'établir à Catane. De si piquans reproches le réveillerent un peu : il résolut de faire voile vers Syracuse. L'entreprise étoit hardie & périlleuse. Il ne pouvoit, sans un extrême danger, tenter le débarquement en présence d'un ennemi qui les attendoit de pied ferme, & qui ne man-

XVIII. année de la guerre.
Thucyd. lib. 6. *p.* 453-461.
Plut. in Nic. pag. 533. 534.
Diod. lib. 13. *p.* 137. 138.

* *Strabon lui donne de circuit* 80 *stades, qui feroient le double de ce qu'il a actuellement d'étendue ; preuve certaine qu'il y a faute dans le texte de Strabon.* Cluvier. p. 167.

queroit pas de les attaquer à la defcente avec toutes fes forces. Il n'y avoit pas plus de fûreté à faire avancer fes troupes par terre, parce que n'ayant point de cavalerie, celle des Syracufains qui étoit nombreufe, au premier bruit de leur marche, leur tomberoit fur les bras, & les accableroit.

Pour fe tirer d'embarras, & fe mettre en état de s'emparer fans obftacle d'un pofte avantageux qui lui avoit été défigné par un banni de Syracufe, Nicias ufa de ftratagême. Il fit donner un faux avis aux ennemis, que, moyennant un complot qui devoit éclater un certain jour, ils pourroient s'emparer de fon camp, & fe rendre maîtres de toutes les armes & de tout le bagage. Les Syracufains, fur cette affurance, marcherent vers Catane, & fe vinrent camper fur les terres de Léonte. Dès que les Athéniens en eurent avis, ils s'embarquerent avec toutes leurs munitions & toutes leurs troupes, & tirerent fur le foir vers Syracufe. Ils arriverent au point du jour dans le grand port, & prirent terre près d'Olympie, à l'endroit qu'on leur avoit enfeigné, & s'y retrancherent. Les ennemis, fe voyant honteufement trompés, s'en retournerent tout court à Syracufe; & pleins de dépit, ils fe mirent en bataille quelques jours après devant les murailles de la ville.

Nicias sortit de ses retranchemens, & l'on en vint aux mains. La victoire fut long-temps en balance : mais une grande pluie, accompagnée d'éclairs & de tonnerre, étant survenue, les Syracusains, qui étoient sans expérience, & dont la plupart faisoient alors le premier essai de leurs armes, furent étonnés & intimidés de cet orage, tandis que les autres s'en moquoient comme d'un effet de la saison, & ne considéroient autre chose que l'ennemi, qui étoit bien plus à craindre que l'orage. Après une longue & vigoureuse résistance, les Syracusains furent obligés de plier. On ne put pas les poursuivre fort loin, à cause que leur cavalerie, qui étoit entiere & n'avoit point été battue, couvrit leur retraite. Ils rentrerent en bon ordre dans la ville, après avoir jeté des troupes dans le temple d'Olympie, pour en empêcher le pillage.

Ce temple étoit assez près du camp des Athéniens, qui auroient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il étoit plein d'offrandes d'or & d'argent, que la religion des Rois & des Peuples y avoient consacrées. Nicias, ayant différé d'y envoyer des troupes pour s'en saisir, en perdit l'occasion, & donna le temps aux Syracusains d'y faire passer, comme on vient de le dire, un détachement pour le défendre. On croit qu'il le fit à dessein,

& par respect pour les Dieux, parce que les soldats venant à piller ce temple, le public n'en auroit tiré aucun profit, & le sacrilége seroit tombé sur lui seul.

Après le combat, les Athéniens, qui ne se trouvoient pas encore en état d'attaquer Syracuse, se retirerent sur leur flote à Naxe & à Catane, pour y prendre leurs quartiers d'hiver, dans le dessein de revenir au commencement du printemps pour former le siége. Ils avoient besoin pour cela d'argent, de vivres, & sur-tout de cavalerie qui leur manquoit absolument. Ils comptoient tirer une partie de ces secours des peuples de Sicile, qu'ils espéroient que la nouvelle de leur victoire feroit bientôt passer dans leur parti; & ils envoyerent en même temps à Athènes pour y solliciter les mêmes secours. Ils rechercherent aussi l'alliance de Carthage, & députerent vers quelques villes d'Italie situées sur les côtes de la mer de Toscane, qui leur avoient promis de les secourir.

A Syracuse, on ne perdit point espérance. Hermocrate, celui de leurs Chefs qui se distinguoit le plus par sa valeur, son bon sens & son expérience, leur représenta, pour rassurer les esprits, qu'on n'avoit pas manqué de courage, mais de conduite; que l'ennemi, quoique brave, devoit plutôt sa victoire à son bonheur,

qu'à ſon mérite ; que la multitude des Chefs, qui eſt toujours ſuivie de peu d'ordre & d'obéiſſance, leur avoit nui (ils étoient au nombre de quinze,) qu'il falloit choiſir des Généraux expérimentés pour contenir le reſte dans la diſcipline, & bien exercer les troupes pendant tout l'hiver. Cet avis ayant été ſuivi, il fut élu Général avec deux autres : après quoi, l'on dépêcha à Corinthe & à Lacédémone, tant pour renouveler l'alliance, que pour les engager à faire diverſion, afin d'obliger les Athéniens, s'il ſe pouvoit, de rappeler leurs troupes de Sicile, ou de les empêcher au moins d'y envoyer du renfort. Leur principale application fut de fortifier Syracuſe. Ils renfermerent dans la ville par un mur tout le terrain qui regarde Epipole, depuis l'extrêmité ſeptentrionale de Tyque en deſcendant du côté de l'Occident vers la partie appelée depuis Néapolis, afin d'éloigner davantage l'ennemi, & de lui rendre la contrevallation plus difficile, en l'obligeant de lui donner plus d'étendue. Cet endroit avoit apparemment été négligé, parce qu'il paroiſſoit ſe défendre ſoi-même par ſa ſituation inégale & eſcarpée. Ils mirent auſſi garniſon dans Mégare & dans Olympie, & planterent des pieux ſur le bord de la mer par-tout où la deſcente paroiſſoit facile. Enſuite ayant ſu que les Athéniens étoient

DARIUS à Naxe, ils allerent brûler le camp de Catane, & se retirerent après avoir fait le dégât aux environs.

Thucyd. lib. 6 p. 471-481. Plut. in. Alcib. p. 203. In Nic. p. 534. 535. Diod. lib. 13. p. 138.

Les Ambassadeurs de Syracuse étant arrivés chez les Corinthiens, leur demanderent du secours comme à leurs fondateurs, qui leur fut aussitôt accordé, avec une ambassade vers les Lacédémoniens, pour les faire déclarer en leur faveur. Alcibiade appuya leur demande de tout son crédit & de toute son éloquence, à laquelle son ressentiment contre Athènes ajoutoit une nouvelle force. Il conseilla & persuada aux Lacédémoniens d'envoyer Gylippe pour Général en Sicile, & d'attaquer de leur côté les Athéniens, pour faire une puissante diversion. En troisiéme lieu, il les porta à fortifier Décélie dans l'Attique, ce qui acheva de perdre & de ruiner la ville d'Athènes, qui ne put jamais s'en relever. Car ce fort rendit les Lacédémoniens maîtres de la campagne, de sorte que les Athéniens ne pouvoient plus jouir de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres, ni être secourus par leurs voisins, Décélie étant devenue l'asyle de tous les mécontens, & de tous les partisans de Sparte.

AN. M. 3500. AV. J. C. 414.

Nicias avoit reçu quelque secours d'Athènes. Il consistoit en deux cent cinquante cavaliers, à qui l'on avoit supposé que la Sicile fourniroit des chevaux : ils en

avoient ſimplement apporté l'équipage ; & en trente archers à cheval, avec trois cens talens, c'eſt-à-dire, trois cent mille écus. Il commença donc à ſe mettre en mouvement. On l'accuſoit de manquer ſouvent l'occaſion d'agir en perdant le temps à force de raiſonner, de différer & de ſe précautionner : mais quand il entroit en action, il étoit auſſi vif & auſſi ardent à exécuter, qu'il avoit été timide & lent à entreprendre, comme il le fit voir ici.

Ceux de Syracuſe ayant appris qu'il étoit arrivé de la cavalerie aux Athéniens, & qu'ils viendroient bientôt aſſiéger leur ville ; & ſachant qu'ils n'en pouvoient approcher, ni faire de contrevallation, s'ils ne ſe rendoient maîtres de la hauteur d'Epipole qui commandoit Syracuſe, ils réſolurent d'en garder l'avenue, qui étoit le ſeul paſſage par où l'on pût arriver, tout le reſte étant eſcarpé & inacceſſible. Etant donc deſcendus dans la prairie qui borde la riviere Anape, & y ayant fait la revue de leurs troupes, ils choiſirent ſept cens hommes d'infanterie ſous le commandement de Diomile, pour garder ce poſte important, avec ordre de s'y rendre au premier ſignal qu'on leur en donneroit. Nicias ne leur en laiſſa pas le loiſir, tant il conduiſit ſon deſſein avec prudence, promptitude & ſecret. Il partit de Catane avec toute ſa flote, ſans que les ennemis

en euſſent le moindre ſoupçon. Etant arrivé au port de Trogile près de Léonte, qui n'eſt éloignée d'Epipole que d'un bon quart de lieue (ſix ou ſept ſtades,) il fit mettre à terre ſes troupes de débarquement, puis ſe retira avec ſa flote à Thapſe, petite péninſule de Syracuſe, dont il ferma l'entrée avec une eſtacade.

Les troupes de terre coururent ſe ſaiſir d'Epipole en montant par Euryele, avant que les ennemis, qui étoient dans la prairie d'Anape, éloignée de plus d'une lieue, euſſent rien appris de leur arrivée. Au premier bruit, les ſept cens hommes de Diomile accoururent en déſordre, & furent aiſément battus : il en demeura trois cens ſur la place avec leur Chef. Les Athéniens, après avoir érigé un trophée, bâtirent un fort à Labdale ſur le ſommet d'Epipole, pour y renfermer & y mettre en ſureté leur bagage, & ce qu'ils avoient de plus précieux, lorſqu'il faudroit en venir aux mains, ou travailler à la contrevallation.

Peu de temps après, les habitans d'Egeſte envoyerent aux Athéniens trois cens cavaliers, & quelques alliés de Sicile y en ajouterent cent autres : ce qui, avec les deux cent cinquante qu'Athènes avoit envoyés auparavant, & qui s'étoient fournis de chevaux dans le pays, faiſoit ſix cent cinquante hommes de cavalerie.

Le plan de Nicias, pour prendre Syracuſe, étoit d'environner toute la ville du côté de la terre, d'une bonne contrevallation, qui couperoit aux aſſiégés toute communication avec les troupes de dehors, eſpérant ſans doute être enſuite en état d'empêcher par le moyen de ſa flote, qu'on ne pût y faire entrer par mer, ni ſecours, ni vivres.

Ayant laiſſé une garniſon à Labdale, il deſcendit de la hauteur, s'avança vers l'extrêmité ſeptentrionale de Tyque; & s'y étant arrêté, il employa toute l'armée à conſtruire un mur de contrevallation pour enfermer la ville du côté du nord depuis Tyque juſqu'à Trogile, ſituée ſur le bord de la mer. L'ouvrage avança avec une rapidité qui effraya les Syracuſains. Ils crurent devoir s'y oppoſer, & firent quelques ſorties & quelques attaques, qui leur réuſſirent toujours mal: leur cavalerie même fut miſe en déroute. Le lendemain de l'action, la contrevallation du côté du nord fut continuée par une partie de l'armée, pendant que l'autre portoit des pierres & des matériaux vers Trogile pour l'achever.

Les aſſiégés, ſur l'avis d'Hermocrate, jugerent à propos de ne plus hazarder de combat contre les Athéniens, & ne ſongerent qu'à empêcher, ou du moins à rendre inutiles leurs ouvrages, en conſ-

truiſant eux-mêmes de leur côté un mur qui coupât le terrain par où les Athéniens devoient conduire *le leur*. Ils jugeoient que ſi on ne troubloit point leur travail, & qu'on leur laiſſât achever le mur, les Athéniens ne pourroient pas paſſer outre : ou que s'ils venoient pour les empêcher, il ſuffiroit aux Syracuſains de leur oppoſer une partie de leurs troupes, après avoir pris la précaution de fermer les avenues les plus acceſſibles par de bonnes paliſſades ; & que les Athéniens, au contraire, ſeroient obligés de faire venir toutes leurs forces, & d'abandonner abſolument le travail.

Ils ſortirent donc, & travaillant avec toute l'ardeur poſſible, ils commencerent à conſtruire un mur ; &, pour en faciliter le travail, ils le couvrirent par une bonne paliſſade, & le flanquerent de tours de bois d'eſpace en eſpace, afin de le pouvoir défendre. Les Athéniens les laiſſerent travailler tranquillement ſans les troubler, parce que s'ils n'avoient mené contre eux qu'une partie de leurs troupes, ils auroient été trop foibles ; & que, pour les y mener toutes, il auroit fallu interrompre leurs travaux, ce qu'ils ne vouloient pas faire. L'ouvrage étant achevé, les Syracuſains y laiſſerent un corps de troupes pour défendre la paliſſade, & garder le mur ; après quoi ils rentrerent dans la ville.

Cependant les Athéniens couperent les canaux qui conduisoient de l'eau dans la ville ; & voyant que les soldats Syracusains, qui avoient été laissés pour garder le mur, s'acquittoient assez mal de leur devoir, les uns rentrant sur le midi dans la place ou dans leurs tentes, & les autres faisant très-mauvaise garde, ils détacherent, pour l'attaque de ce poste, trois cens soldats choisis, & quelque infanterie légere, pendant que le reste de l'armée marcha vers la ville pour empêcher le secours. Les trois cens soldats ayant forcé la palissade, poursuivirent ceux qui la gardoient jusques à la porte du mur de la ville, qui couvroit le Téménite ; où étant entrés pêle-mêle avec eux, ils furent repoussés par les habitans avec perte. Toute l'armée ensuite démolit le mur, arracha les palissades du retranchement, & les emporta.

Après cet heureux succès qui laissoit les Athéniens maîtres du côté du nord, ils entreprirent, dès le lendemain, un nouveau travail encore plus important, & qui devoit achever la clôture de la ville : c'étoit de conduire du côté du couchant un mur depuis les hauteurs d'Epipole à travers la plaine & le marais jusqu'au grand port. Pour l'empêcher, les assiégés recommençant la même manœuvre qu'ils venoient de faire de l'autre côté, tirerent

de la ville au travers du marais un foſſé revêtu de paliſſades, pour empêcher les Athéniens de pouſſer leur contrevallation juſqu'à la mer. Mais ceux-ci, après avoir achevé la premiere partie du mur ſur la hauteur d'Epipole, prirent la réſolution de faire l'attaque du foſſé revêtu. Pour cet effet, ils donnent ordre à leur flote de ſe rendre de Thaſpe au grand port de Syracuſe : car juſques-là, elle étoit toujours reſtée dans cette petite rade, & les aſſiégés avoient toujours la mer libre, ce qui obligeoit les aſſiégeans à faire venir leurs convois de Thaſpe par terre. Les Athéniens deſcendirent donc d'Epipole dans la plaine avant la pointe du jour ; & jetant des ais & des portes à l'endroit où le marais étoit ſimplement boueux & plus ferme qu'ailleurs, ils emporterent incontinent après la plus grande partie du foſſé revêtu de paliſſades, & le reſte enſuite, après avoir eu l'avantage du combat. Car les ennemis lâcherent le pied, & ſe retirerent, ceux de la droite vers la ville, & les autres du côté de la riviere. Trois cens Athéniens d'élite voulant couper à ceux-ci le paſſage, coururent vers le pont : mais la cavalerie ennemie qui y étoit en bataille pour la plus grande partie, les repouſſa, & vint fondre enſuite ſur l'aile droite des Athéniens, & mit les premiers bataillons en déſordre. Ce que Lamachus ayant

ayant apperçu de l'aîle gauche où il commandoit, il y accourut avec les Argiens & quelques archers : mais ayant franchi un fossé, & se trouvant abandonné de ses troupes, il fut tué avec cinq ou six qui l'avoient suivi. Les ennemis transporterent aussitôt leurs corps au-delà de la riviere, & voyant venir le reste de l'armée, se retirerent. NOTHUS.

Dans le même temps, leur aîle droite qui étoit retournée vers la ville, reprit courage par ce succès, & se vint mettre en bataille devant les Athéniens, après avoir détaché quelques troupes pour attaquer le fort bâti sur la hauteur d'Epipole, qui servoit de dépôt aux ennemis, & qu'on croyoit sans défense. Elles forcerent un retranchement qui couvroit le fort : mais Nicias le sauva. Il étoit resté malade dans ce fort, & étoit actuellement dans son lit, sans avoir auprès de lui que ses domestiques. Animé par le danger même & par la présence de l'ennemi, il fait un effort, il se leve, & ordonne à ses gens de mettre promptement le feu à tout le bois qui étoit entre le retranchement & le fort pour les machines, & aux machines mêmes. Cet incendie inopiné arrêta les Syracusains, sauva Nicias, le fort & toutes les richesses des Athéniens. Car ceux-ci accoururent d'en-bas au secours. Dans le même temps, on vit

entrer la flote dans le grand port, comme l'ordre en avoit été donné. Ce que les Syracuſains ayant apperçu d'en-haut, & craignant d'être pris par derriere, & accablés par les troupes de débarquement, ils ſe retirerent, & rentrerent dans la place avec toutes leurs forces, déſeſpérant, après la perte qu'ils venoient de faire de leur foſſé revêtu de paliſſades, de pouvoir empêcher que la contrevallation ne fût pouſſée juſqu'à la mer.

Cependant les Athéniens, qui s'étoient contentés de conſtruire un ſimple mur dans les hauteurs d'Epipole, & au travers des endroits eſcarpés & de difficile accès, étant deſcendus dans la plaine, commencerent à élever au pied des hauteurs un double mur, qui devoit être prolongé juſqu'à la mer : ſavoir, un mur de contrevallation contre les aſſiégés, & un autre mur de circonvallation contre les troupes Syracuſaines du dehors, & contre celles des alliés qui pouvoient venir au ſecours de la ville.

Depuis ce jour, Nicias, qui étoit reſté ſeul Général, conçut de grandes eſpérances. Car pluſieurs peuples de Sicile, qui juſques-là n'avoient point encore pris de parti, vinrent ſe joindre à lui, & de tous côtés il lui arrivoit des vaiſſeaux chargés de proviſions pour ſon armée, chacun s'empreſſant de ſe déclarer en ſa faveur,

parce que ſes affaires avoient pris le deſſus, & qu'il avoit eu en tout un bonheur extraordinaire. Déja même les Syracuſains, ſe trouvant bloqués par terre & par mer, & n'eſpérant plus de pouvoir défendre leur ville, lui faiſoient des propoſitions d'accommodement. Gylippe, qui venoit de Lacédémone à leur ſecours, ayant appris en chemin l'extrêmité où ils étoient réduits, & croyant toute l'île perdue, continua ſa route, non plus dans le deſſein de défendre la Sicile, mais pour conſerver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avoient, s'il en étoit encore temps, & ſi cela étoit poſſible. Car la renommée avoit répandu de tous côtés, que les Athéniens étoient déja maîtres de tout, & qu'ils avoient à leur tête un Capitaine, que ſa prudence & ſon bonheur rendoient invincible. Nicias lui-même, devenu, contre ſon naturel, plein de confiance en ſes forces, & enflé par ſes heureux ſuccès, perſuadé d'ailleurs par les nouvelles ſecretes qu'il avoit tous les jours de Syracuſe, & par les gens qu'on lui envoyoit, qu'inceſſamment il alloit avoir la ville par compoſition, ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe, & ne prit aucunes précautions pour l'empêcher d'aborder, ſur-tout depuis qu'il eut appris qu'il avoit fort peu de vaiſſeaux avec lui; & il le traitoit de corſaire &

DARIUS de pirate, qui ne méritoit pas qu'on s'en mît en peine. Un bon Général doit bien se donner de garde de relâcher ses soins & sa vigilance dans les bons succès, la moindre négligence étant capable de tout ruiner. Que Nicias eût envoyé le plus petit détachement pour s'opposer à l'approche de Gylippe, il étoit maître de Syracuse, & tout étoit fini.

§ XIII. *Syracuse songe à capituler. L'arrivée de Gylippe change la face des choses. Nicias, forcé par ses Collegues, donne un combat sur mer, & est vaincu. Ses troupes de terre sont aussi battues.*

XIX. année de la guerre. *Thucyd. lib.* 7. *p.* 485-489. *Plut. in Nic. p.* 535. 536. *Diod. lib.* 13. *pag.* 138. 139.

Les ouvrages des Athéniens étoient presque entiérement achevés, & ils avoient tiré un double mur de la longueur de près d'une demi-lieue le long de la plaine & du marais vers le grand port, & il s'en falloit peu qu'ils n'y fussent arrrivés. Il ne restoit plus aussi du côté de Trogile qu'une petite partie du mur à achever. Syracuse étoit donc près de sa ruine, & se voyoit sans ressource, n'étant point en état de résister par elle-même aux ennemis, & n'espérant plus de secours. Ainsi on résolut de se rendre. On convoqua l'assemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devoit présenter à Nicias, & plusieurs étoient d'avis qu'on hâtât la conclusion de cette affaire, avant

que la ville fût entiérement enfermée. NOTHUS.

C'eſt dans ce moment-là même, & dans l'extrêmité la plus preſſante, qu'un Officier, nommé Gongyle, arriva de Corinthe ſur une galere à trois rangs de rames. A ſon arrivée, toute la ville s'aſſemble en foule autour de lui. Il déclare à haute voix, que Gylippe arrive inceſſamment, & qu'il eſt ſuivi de pluſieurs autres galeres qui viennent à leur ſecours. Les Syracuſains étonnés ou plutôt étourdis de cette nouvelle, n'oſent y ajouter foi. Pendant qu'ils étoient ainſi flotans & incertains, ſurvient un courier de Gylippe, qui leur annonce ſa venue, & leur ordonne de ſortir avec toutes leurs troupes au devant de lui. Lui-même, après avoir pris en paſſant un * fort, marcha en bataille droit à Epipole; & étant monté par Euryele, comme avoient fait les Athéniens, il ſe mit en état de les attaquer par dehors, pendant que les Syracuſains les attaqueroient de leur côté avec les forces de Syracuſe & les ſiennes. Les Athéniens, ſurpris de cette venue plus qu'on ne peut le dire, ſe rangerent en bataille ſous leurs murs à la hâte & avec peu d'ordre. Pour lui, mettant bas les armes quand il fut proche, il leur envoya dire par un Héraut: Qu'il leur donnoit cinq jours pour ſortir de la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponſe à une telle pro-

* Jéges.

position. Quelques-uns des soldats se mettant à rire, demanderent au Héraut : *Si la présence d'une cappe Lacédémonienne & d'un méchant bâton pouvoit apporter quelque changement à l'état présent de la ville.* On se prépara donc au combat de part & d'autre.

Gylippe emporta d'assaut le fort de Labdale, où il fit main basse sur tout ce qui y étoit. Le même jour une galere Athénienne fut prise en entrant dans le port. Ensuite les assiégés tirerent un mur en montant de la ville vers Epipole, pour couper le mur simple des Athéniens vers l'extrêmité, & leur ôter toute communication avec les troupes postées dans les retranchemens qui environnoient la ville du côté du nord vers Tyque & vers Trogile. Les Athéniens, après avoir achevé le mur qui alloit jusqu'à la mer vers le grand port, étoient remontés sur les hauteurs. Gylippe, ayant remarqué que dans le mur simple bâti par les Athéniens sur les hauteurs d'Epipole, il y avoit un endroit plus foible & plus bas que les autres, y marcha de nuit avec ses troupes : mais ayant été découvert par les Athéniens qui campoient dehors, il fut contraint de se retirer, les voyant venir droit à lui. Ils rehausserent le mur, & se chargerent de le garder eux-mêmes, après avoir distribué leurs alliés dans les postes du reste du retranchement.

Nicias, de ſon côté, trouva à propos de fortifier le cap de Plemmyre, qui, s'avançant dans la mer, étréciſſoit l'embouchure du grand port; & ſon deſſein étoit de faciliter les convois de vivres & des autres choſes néceſſaires; parce que les Athéniens, en occupant ce poſte, s'approchoient du petit port où étoient les principales forces navales des Syracuſains, & ſe mettoient en état d'en mieux obſerver tous les mouvemens; & que d'ailleurs ayant toute la liberté de la mer, ils ne ſeroient pas réduits à tirer toute leur ſubſiſtance du fond du grand port, comme cela arriveroit néceſſairement, ſi les ennemis ſe rendant maîtres de l'entrée, les forçoient à ſe tenir renfermés dans le port, de la même maniere qu'ils l'étoient actuellement Car, depuis l'arrivée de Gylippe, Nicias n'avoit plus d'eſpérance que du côté de la mer. Faiſant donc paſſer là ſa flote & une partie de ſes troupes, il y bâtit trois forts, à la faveur deſquels les bâtimens demeuroient à l'ancre : de ſorte qu'il y renferma une grande partie du bagage & des munitions. Ce fut alors que les gens de mer ſouffrirent beaucoup. Car, comme il falloit aller loin au bois & à l'eau, ils étoient inveſtis par la cavalerie des ennemis, dont le tiers étoit poſté à Olympie pour empêcher la garniſon de Plemmyre de ſortir, & étoit maître de

la campagne. Nicias, ayant appris que la flote de Corinthe arrivoit, envoya contre elle vingt galeres, avec ordre d'obſerver les ennemis du côté de Locres & de Rhége, & des autres avenues de la Sicile.

Cependant Gylippe ſe ſervant des pierres mêmes que les Athéniens avoient amaſſées pour leur uſage, continuoit de bâtir le mur que les Syracuſains avoient commencé de conduire au travers d'Epipole, & ſe mettoit tous les jours devant en bataille, comme les Athéniens le faiſoient auſſi de leur côté. Lorſqu'il vit le temps propre pour donner, il commença le combat dans l'eſpace qui étoit entre les deux murailles. La ſituation étroite du lieu ayant rendu ſa cavalerie & ſes gens de trait inutiles, il eut du déſavantage. Les Athéniens dreſſerent un trophée. Gylippe, pour ranimer ſes troupes en leur rendanr juſtice, eut le courage de prendre ſur lui le reproche du mauvais ſuccès, & de leur déclarer hautement que ſa défaite n'étoit pas arrivée par leur faute, mais par la ſienne; parce qu'il les avoit fait combattre dans un lieu trop ſerré. Il leur promit de leur donner bientôt occaſion de rétablir leur honneur & le ſien; & en effet le lendemain, après les avoir exhortés à bien ſoutenir leur ancienne réputation, il les mena contre l'ennemi. Nicias, voyant que quand il n'auroit pas

envie de donner bataille, il faudroit néceſſairement empêcher les ennemis de continuer leur mur au-delà de la contrevallation, dont ils étoient déja fort proches, parce qu'autrement c'étoit leur accorder une victoire certaine, marcha contre les Syracuſains. Gylippe fit avancer ſes troupes au-delà de l'endroit où de part & d'autre finiſſoient les murs, afin d'avoir plus d'eſpace pour s'étendre; & chargeant l'aîle gauche des ennemis avec ſa cavalerie, il la mit en fuite, & bientôt après renverſa l'aîle droite. On voit ici ce que peut l'expérience & l'habileté d'un grand Capitaine. Car Gylippe, avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, les mêmes lieux, en changeant ſeulement ſon ordonnance de bataille, défit les Athéniens, & les mena battant juſques dans leur camp. La nuit ſuivante, les vainqueurs pouſſerent leur mur au-delà de la contrevallation des Athéniens, & par là leur ôterent toute eſpérance de pouvoir les enfermer.

Après cet heureux ſuccès, les Syracuſains, à qui la flote de Corinthe étoit arrivée ſans avoir été apperçue de celle d'Athènes, reprirent courage, armerent pluſieurs galeres, & ſortant en campagne avec leur cavalerie & d'autres troupes, firent beaucoup de priſonniers. Ils dépu-

Thucyd. lib. 7 p. 490-494. Plut. in Nic. p. 536. Diod. lib. 13. pag. 13

DARIUS terent à Lacédémone & à Corinthe, pour faire venir du renfort. Gylippe alla lui-même par toutes les villes de Sicile pour les solliciter de se joindre à lui, & il en gagna la plus grande partie, qui lui donnerent de puissans secours. Nicias, voyant que ses forces diminuoient tous les jours, & que celles des ennemis augmentoient, recommença à perdre courage; & non content d'envoyer aux Athéniens des gens pour leur représenter l'état des choses, il leur écrivit lui-même très-fortement. Je rapporterai ici sa lettre en entier, parce qu'elle expose très-nettement l'état où étoient les affaires à Syracuse, & que d'ailleurs elle peut servir de modéle pour ces sortes de relations.

« Athéniens, je vous ai déja informés par plusieurs dépêches de ce qui „ se passoit ici : mais il est nécessaire „ que vous sachiez l'état présent des af„ faires, pour y donner ordre. Après „ que nous avons remporté l'avantage „ dans plusieurs combats, & que nous „ avons presque achevé notre contre„ vallation, Gylippe est entré dans Sy„ racuse avec des troupes de Lacédé„ mone & de Sicile, & ayant été battu „ la premiere fois, a été victorieux la „ seconde par le moyen de sa cavalerie „ & de ses gens de trait. Nous demeu„ rons donc renfermés dans nos retran-

„ chemens, ſans oſer rien entreprendre, „ ni pouvoir achever notre contrevalla- „ tion, à cauſe des forces ſupérieures „ des ennemis, car une partie de nos „ ſoldats ſont occupés à garder nos forts; „ de ſorte que nous ne pouvons pas nous „ ſervir de toutes nos troupes dans un „ combat. D'ailleurs, comme les Syra- „ cuſains ont coupé nos lignes par un „ mur à l'endroit où elles n'étoient pas „ achevées, nous ne pouvons plus enve- „ lopper la place, à moins que nous ne „ forcions leurs retranchemens; & d'aſ- „ ſiégeans nous ſommes devenus aſſié- „ gés, ſans oſer nous écarter dans la „ crainte de leur cavalerie.

„ Non contens de ces avantages, ils „ font venir de nouveaux ſecours du „ Péloponnèſe, & ont envoyé Gylippe „ pour obliger les villes neutres de la „ Sicile à ſe déclarer, & les autres à „ leur envoyer des hommes & des vaiſ- „ ſeaux, pour nous attaquer par mer & „ par terre. Je dis par mer, ce qui peut „ paroître étonnant, mais qui n'eſt que „ trop vrai. Car notre flote, conſidéra- „ ble auparavant par le bon état des „ galeres, & par celui des équipages, „ manque maintenant par ces deux en- „ droits-là même, & eſt infiniment af- „ foiblie.

„ Les galeres font eau de tous côtés,

DARIUS „ parce qu'on ne peut les retirer à sec „ pour les radouber, à cause de la crainte „ où nous sommes que celles des enne- „ mis, qui sont en plus grand nombre „ & en meilleur état que les nôtres, „ ne viennent tout-d'un-coup nous atta- „ quer, comme elles paroissent à chaque mo- „ ment disposées à le faire. D'ailleurs nous „ nous trouvons dans une indispensable „ nécessité d'en envoyer plusieurs de côté „ & d'autre pour escorter les convois, qu'il „ faut faire venir de bien loin, & faire „ passer à la vue des ennemis, de sorte „ que pour peu qu'on se relâchât de ces „ soins, nous affamerions notre armée.

„ Pour l'équipage, il dépérit tous les „ jours à vue d'œil, parce que plusieurs „ s'écartant pour la maraude, ou pour „ aller chercher du bois & de l'eau, „ sont surpris & tués par la cavalerie. „ Les esclaves, tentés par le voisinage „ du camp des ennemis, désertent, & „ s'y rendent en grand nombre. Les „ étrangers qu'on a levés par force, „ se dissipent ; & ceux qu'on a enrollés „ pour de l'argent, qui pensoient ve- „ nir au pillage plutôt qu'au combat, „ trouvant tout le contraire, vont se „ rendre aux ennemis qui sont proches, „ ou se cachent dans la Sicile, ce qu'ils „ peuvent faire aisément, parce que „ l'île est fort grande. Beaucoup de ci-

„ toyens, exercés depuis long-temps „ & habiles dans la manœuvre, ayant „ gagné les Capitaines des galères, ont „ ſubſtitué à leur place des hommes qui „ ſont ſans expérience, & incapables de „ ſervir, & par-là ont ruiné toute la „ diſcipline. J'écris à des perſonnes qui „ connoiſſent la marine, & qui ſavent „ que quand le bon ordre eſt ainſi né- „ gligé, tout va en dépériſſant, & que „ la flote ſe ruine.

„ Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, „ c'eſt qu'avec toute mon autorité de „ Général, je ne puis empêcher ce dé- „ ſordre. Car vous ſavez, Meſſieurs, que „ vous êtes d'un caractere à ne vous „ pas laiſſer aiſément gouverner; & d'ail- „ leurs je ne ſais où prendre des mate- „ lots, au lieu qu'il en vient de tous „ côtés à nos ennemis. Nos alliés de „ Sicile ſont hors d'état de nous aider; „ & ſi les villes d'Italie, d'ou nous ti- „ rons notre ſubſiſtance, apprenant l'ex- „ trêmité où nous ſommes réduits, & „ que vous ne ſongez point à nous en- „ voyer de ſecours, ſe joignent aux Sy- „ racuſains, nous ſommes abſolument „ perdus, ſans que l'ennemi ait beſoin „ de nous livrer aucun combat.

„ Je pourrois vous mander des cho- „ ſes plus agréables, mais non plus uti- „ les, ni plus propres à vous mettre au

DARIUS

„ fait des affaires préſentes ſur leſquel-
„ les vous avez à délibérer. Je ſai que
„ vous n'aimez à entendre que des nou-
„ velles qui vous faſſent plaiſir : mais je
„ ſais auſſi que lorſque les affaires tour-
„ nent autrement que vous ne l'avez eſ-
„ péré, vous vous en prenez à ceux qui
„ vous ont trompés ; & c'eſt ce qui m'a
„ déterminé à vous écrire avec la der-
„ niere ſincérité, ſans vous rien diſſi-
„ muler. Du reſte, vous n'avez juſqu'ici
„ aucun ſujet de vous plaindre, ni des
„ Officiers, ni des troupes, qui ſe ſont
„ fort bien acquittés de leur devoir.

„ Mais maintenant que la Sicile réu-
„ nit toutes ſes forces contre nous, &
„ qu'elle attend du Péloponnèſe une nou-
„ velle armée, poſez pour fondement
„ de vos délibérations, que les troupes que
„ nous avons, ne ſont point ſuffiſan-
„ tes ; & qu'ainſi il faut, ou nous rap-
„ peler, ou envoyer ici une armée de
„ terre & de mer auſſi nombreuſe que
„ la premiere, & de l'argent à propor-
„ tion. Il faut ſe diſpoſer auſſi à m'en-
„ voyer un ſucceſſeur, ne pouvant plus
„ porter le poids du commandement à
„ cauſe de ma néphrétique. Je crois avoir
„ mérité cette grace par les bons ſervi-
„ ces que je vous ai ſouvent rendus,
„ tant que la ſanté me l'a permis, dans
„ tous les commandemens que j'ai eus.

„ Au reſte, quelque réſolution que
„ vous preniez, ce que je vous deman-
„ de, Meſſieurs, c'eſt que vous l'exé-
„ cutiez promptement, ſans délai, &
„ dès le commencement du printems.
„ Les reſſources que nos ennemis trou-
„ vent dans la Sicile, ſont toutes prê-
„ tes : celles qu'ils attendent du Pélo-
„ ponnèſe, peuvent tarder davanta-
„ ge. Mais ſongez que, ſi vous ne
„ vous évertuez, les Lacédémoniens ne
„ manqueront pas, comme cela eſt déja
„ arrivé, de vous ſurprendre & de vous
„ prévenir „.

La lecture de cette lettre toucha extrêmement les Athéniens, & fit ſur eux toute l'impreſſion que Nicias en pouvoit attendre. On ne jugea pas à propos de lui donner un ſucceſſeur ; on lui donna ſeulement deux des Officiers qui étoient avec lui, ſavoir Ménandre & Euthydème, pour le ſoulager en attendant qu'on envoyât d'autres Généraux. Eurymédon & Démoſthène furent choiſis pour remplacer Lamachus & Alcibiade. Le premier partit ſur le champ, avec dix galeres & quelque argent environ le ſolſtice d'hiver, pour aſſurer Nicias d'un prompt ſecours, tandis que l'autre levoit des troupes & des coutributions pour faire voile au commencemeut du printems. *120 talens.*

D'un autre côté, les Lacédémoniens, *Thucyd. li*

DARIUS

7. p. 494-496. & 502-504. Diod. lib. 13. p. 140.

AN. M. 3591. AV. J. C. 413.

soutenus par ceux de Corinthe, faisoient de grands préparatifs pour envoyer des renforts en Sicile, & pour entrer dans l'Attique, afin d'empêcher la flote d'Athènes de faire voile vers cette île. Ils entrerent donc de bonne heure dans l'Attique, sous le commandement du Roi Agis; & après avoir ravagé la campagne, ils fortifierent Décélie, ayant partagé l'ouvrage entre toutes les troupes pour l'achever plus promptement. Ce poste est environ à six-vingt stades d'Athènes, c'est-à-dire, près de six lieues, & à même distance de la Béotie. Alcibiade ne s'étoit point donné de repos, jusqu'à ce qu'enfin il eut obtenu qu'on y travaillât. C'est ce qui nuisit le plus aux Athéniens. Car, au lieu qu'auparavant l'ennemi se retirant après avoir fait le dégât, on étoit libre le reste de l'année; depuis que Décélie eut été fortifiée, la garnison qu'on y laissoit, ne cessoit de faire des courses, & de tenir toujours les Athéniens en inquiétude, Athènes étant devenue comme une place de guerre. Car de jour on faisoit garde tout autour aux portes; & de nuit toute la ville étoit sur les murailles ou sous les armes. Les vaisseaux qui apportoient de l'île d'Eubée des vivres, & dont auparavant la route par Décélie étoit beaucoup plus courte, étoient contraints de prendre un grand tour pour

doubler le cap de Sunium, ce qui rendoit les vivres plus chers. Il en étoit de même de toutes les marchandiſes qui venoient de dehors. Pour ſurcroît de malheur, plus de vingt mille eſclaves, dont la plupart étoient artiſans, paſſerent chez les ennemis, pour ſe dérober à l'extrême miſere qui déſoloit la ville. Tout le bétail périt avec les bêtes de voiture. La plupart des chevaux demeurerent eſtropiés, parce qu'ils étoient toujours en garde ou en courſe. Tout étant ainſi ravagé, & les Athéniens ſe trouvant privés des revenus de la campagne, la diſette d'argent devint fort grande, & ils furent obligés de prendre le vingtieme de tout ce qui venoit par mer, pour remplacer la perte des revenus ordinaires.

Cependant Gylippe, qui avoit fait le tour de la Sicile, amena le plus de gens qu'il avoit pu raſſembler dans toute l'île, & porta ceux de Syracuſe à équiper une flote la plus nombreuſe qu'ils pourroient, & à hazarder un combat naval, ſur l'eſpérance d'un ſuccès digne d'une ſi grande entrepriſe. Cet avis fut fortement appuyé par Hermocrate, qui exhorta les Syracuſains à ne pas céder à leurs ennemis la gloire de la marine. Il leur repréſenta que les Athéniens eux-mêmes ne l'avoient pas reçue de leurs

Thucyd. lib. 8. pag. 497-500. Plut. in Nic. p. 536. Diod. pag. 140.

ancêtres, & ne l'avoient pas toujours possédée. Que c'étoit la guerre des Perses qui les avoit comme forcés à se rendre habiles sur mer, malgré l'opposition qu'ils y avoient, & par leur inclination naturelle, & par la situation même de leur ville, assez éloignée de la mer. Qu'ils s'étoient rendus terribles aux autres peuples, moins par leurs forces, que par leur courage & leur hardiesse. Qu'il falloit profiter de leur exemple; & contre des ennemis toujours prêts à tout entreprendre, devenir aussi entreprenans qu'eux.

Cet avis fut goûté & suivi. On équipa une flote nombreuse. Gylippe fit sortir de nuit toutes ses troupes de terre pour attaquer les forts de Plemmyre. Trente-cinq galeres des Syracusains, qui étoient dans le grand port, & quarante-cinq dans le petit où il y avoit un arsenal pour les navires, eurent ordre de s'avancer vers Plemmyre pour étonner les Athéniens qui se verroient attaqués en même temps & par terre & par mer. Sur ces nouvelles, les Athéniens s'embarquerent aussi, & avec vingt-cinq voiles voguerent contre les trente-cinq de Syracuse qui venoient contre eux du grand port, & en opposerent trente-cinq autres aux quarante-cinq des ennemis, qui étoient partis du petit port. Le combat

fut vif à l'embouchure du grand port, les uns s'efforçant d'entrer, & les autres de leur défendre l'entrée.

Ceux qui gardoient les forts de Plemmyre étant accourus au rivage pour voir le combat, Gylippe attaqua les forts à l'improviste dès le point du jour, & ayant emporté d'assaut le plus grand, donna une telle épouvante aux deux autres, qu'ils furent en un instant abandonnés. Cet avantage fut suivi aussi-tôt après d'une perte considérable du côté des Syracusains. Car les vaisseaux de Syracuse qui combattoient à l'entrée du port, après avoir forcé les Athéniens, s'entrechoquerent rudement en y entrant en désordre, & livrerent par ce moyen la victoire à leurs ennemis, qui ne se contenterent pas de les poursuivre, mais donnerent encore la chasse à ceux qui étoient victorieux dans le grand port. Onze galeres de Syracuse furent coulées à fond, & plusieurs de ceux qui étoient dessus tués. On en prit trois : mais les Athéniens en perdirent aussi trois de leur côté, & après avoit remorqué celles des ennemis, ils dresserent un trophée dans une petite île qui étoit devant Plemmyre, & se retirerent dans l'enceinte de leur camp.

Les Syracusains dresserent aussi trois trophées pour la prise des trois forts, &

DARIUS ayant rasé l'un des petits, rétablirent les fortifications des deux autres, & y mirent garnison. Plusieurs Athéniens y avoient été tués, ou faits prisonniers, & l'on prit quantité d'argent qui y étoit, tant du public, que des marchands, & des capitaines de galeres, outre une grande quantité de munitions, parce que c'étoit comme le magasin de toute l'armée. On y perdit aussi l'équipement & les agrêts de quarante galeres, avec trois vaisseaux qui étoient retirés à sec. Mais, ce qui est plus considérable encore, Gylippe ôta par-là à Nicias la facilité des convois. Car, pendant que celui-ci tenoit Plemmyre, le transport des vivres étoit sûr & prompt; au lieu qu'après l'avoir perdu, il étoit difficile & hazardeux, parce qu'il ne pouvoit se faire sans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce Fort. Ainsi les Athéniens ne pouvoient plus avoir de vivres qu'à la pointe de l'épée; ce qui abattit le courage des soldats, & mit l'armée dans une grande consternation.

Thucyd. lib. 7. p. 500. 501.

Il y eut ensuite quelque escarmouche pour la défense d'une estacade, que les habitans avoient faite dans la mer à l'entrée du vieux havre pour mettre en sûreté leurs navires. Les Athéniens ayant dressé des tours & des parapets sur un gros bâtiment, l'avancerent le plus près

qu'ils purent de l'estacade, pour servir comme de rempart à des barques qui portoient des machines, avec lesquelles on arrachoit les pieux à l'aide des poulies & des cordages, outre ceux que l'on scioit par le moyen des plongeurs ; les assiégés se defendant de leur havre, & les autres de leur tour. Les pieux qu'on avoit enfoncés à fleur d'eau, pour faire échouer les vaisseaux qui en approchoient, donnerent le plus de peine. Les plongeurs en vinrent encore à bout pour de l'argent, & la plupart furent arrachés : mais on en remit d'autres aussi-tôt en leur place. Il n'y eut point de tentatives ni d'efforts qu'on ne fît de part & d'autre pour l'attaque & pour la défense.

Ce qui paroissoit de capital aux assiégés fut de tenter un second combat tant sur terre que sur mer, avant l'arrivée du secours & de la flote des Athéniens. Ils avoient pris de nouvelles mesures pour le combat naval, en profitant de ce qu'ils avoient reconnu avoir manqué au dernier. Le changement qu'ils firent dans leurs galeres, consistoit en ce qu'ils rendirent les proues plus courtes qu'auparavant, & en même temps plus fermes & plus solides. Pour cela, ils y mirent de grosses pieces de bois en saillie de chaque côté des proues ; & à ces pieces de bois

Thucyd. lib. 7. p. 509-513. Plut. in Nic. p. 536. Diod. lib. 12. p. 140-141.

DARIUS

ils joignirent encore des ſolives en forme d'étais. Ces ſolives s'étendoient jusqu'à ſix coudées ſur les deux côtés du vaiſſeau en dedans & en dehors. Ils eſpéroient par-là remporter l'avantage ſur les galeres Athéniennes, qui n'oſoient pas, à cauſe de la foibleſſe de leurs proues, prendre l'ennemi de front, mais ſeulement en flanc : outre que le combat ſe faiſant dans le port, elles n'auroient pas la liberté de s'étendre, ni de couler entre deux galeres, en quoi conſiſtoit leur adreſſe, ni de revirer de bord, après qu'elles auroient été repouſſées, pour revenir à la charge, au lieu que les Syracuſains étant maîtres de toute l'étendue du port, auroient tous ces avantages, & pourroient s'entreſecourir les uns les autres. Voilà ſur quoi ces derniers fondoient l'eſpérance de la victoire.

Gylippe fit donc ſortir du camp, premiérement toute l'infanterie, & s'avança vers la contrevallation des Athéniens, du côté qui regardoit la ville, pendant que les troupes de l'Olympie s'approchoient de l'autre, & que leurs galeres mettoient à la voile.

Nicias ne vouloit point tenter la fortune d'un ſecond combat, diſant que dans le temps qu'ils attendoient à toute heure une nouvelle flote & un grand renfort que Démoſthène leur amenoit en

diligence, c'étoit une folie, avec des troupes inférieures en nombre, & déja fatiguées, de hazarder un combat sans nécessité. Au contraire, Ménandre & Euthydème, qui venoient d'être nommés pour partager le commandement de l'armée avec Nicias jusqu'à l'arrivée de Démosthène, piqués d'ambition & de jalousie contre ces deux Généraux, se hâtoient de faire quelque exploit éclatant, pour en dérober la gloire à l'un, & surpasser, s'il se pouvoit, celle de l'autre. Le prétexte qu'ils prenoient, étoit la réputation d'Athènes; & ils soutinrent avec tant d'ardeur qu'elle seroit entiérement perdue & ruinée si l'on évitoit le combat que présentoient les Syracusains, qu'enfin ils forcerent Nicias à donner la bataille. Les Athéniens avoient soixante & quinze galeres, & les Syracusains quatre-vingts.

NOTHUS.

Le premier jour, les flotes demeurerent en présence l'une de l'autre dans le grand port, sans en venir à un combat, & se contentant de quelques légeres escarmouches, après quoi elles se retirerent de part & d'autre. Et il en fut de même des troupes de terre. Le second jour, les Syracusains ne firent aucun mouvement. Nicias, profitant de ce repos, fit mettre les bâtimens de charge sur une même ligne à quelque distance les uns

DARIUS des autres, pour former une enceinte qui pût ſervir de retraite à ſes galeres en cas de diſgrace. Le lendemain les Syracuſains ſe préſenterent plutôt même qu'à l'ordinaire : une bonne partie du jour ſe paſſa encore en eſcarmouches ; & ils ſe retirerent. On ne comptoit pas qu'ils duſſent revenir, & on attribuoit leur retraite à crainte & à lâcheté. Mais ayant pris promptement de la nourriture & étant remontés dans leurs galeres, ils allerent fondre ſur les Athéniens qui ne s'attendoient à rien moins. Contraints de ſe rembarquer à la hâte, ils remonterent en déſordre ſur leurs vaiſſeaux, ſans avoir le temps de ſe ranger en bataille, & étant la plupart à jeun. La victoire ne balança pas. Les Athéniens, après une courte & légere réſiſtance, ſe ſauverent derriere l'enceinte des bâtimens de charge. Les ennemis les pourſuivirent juſques-là, & furent arrêtés par les antennes de ces bâtimens, auxquelles on avoit attaché des * dauphins de plomb d'un très-grand poids, qui venant à tomber rudement ſur les galeres des ennemis, les auroient coulées à fond. Les Athéniens perdirent dans ce combat ſept galeres, & un grand nombre de ſoldats, qui furent tués ou pris.

* *Cette machine perçoit une galere depuis le pont jusqu'au fond de cale, tant elle tomboit avec roideur.*

Cette

Cette perte jeta Nicias dans la derniere consternation. Tous les malheurs qui lui sont arrivés pendant qu'il a été seul Capitaine en chef, lui reviennent dans l'esprit ; & en voici un plus grand qu'il s'est attiré par la faute que lui ont fait commettre ses collegues. Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes pensées, on voit arriver la flote de Démosthène dans un appareil magnifique, & qui devoit jeter la terreur parmi les ennemis ; c'étoit le lendemain du combat. Elle étoit composée de soixante & treize galeres, qui portoient cinq mille combattans & environ trois mille tant archers que frondeurs & gens de trait. Toutes ces galeres étoient richement parées, ornées aux proues d'éclatantes banderoles, équipées de bons rameurs, commandées par de bons officiers, & retentissoient du bruit des clairons & des trompettes, Démosthène ayant affecté de s'avancer ainsi fiérement comme en pompe & en triomphe pour effrayer les ennemis.

NOTHUS.

Thucyd. lib. 7. p. 513-518. Plut. in Nic. p. 537. Diod. pag. 141. 142.

Cet appareil en effet les allarma au-delà de ce qu'on peut dire : ils ne voyoient ni fin ni treve à leurs maux. Tout ce qu'ils avoient fait & souffert jusques-là, devenoit inutile, & il falloit recommencer sur nouveaux frais. Quelle espérance de lasser la patience des Athéniens, après qu'un camp ennemi, retranché au milieu

de l'Attique, n'avoit pu les empêcher d'envoyer en Sicile une armée aussi grande que la premiere; & que leur puissance, aussi bien que leur courage, sembloit, malgré toutes leurs pertes, s'accroître de jour en jour, loin de diminuer.

Démosthène s'étant bien informé de l'état de choses, crut qu'il ne falloit pas perdre de temps, comme avoit fait Nicias, qui ayant d'abord répandu par-tout la terreur à son arrivée, étoit ensuite tombé dans le mépris pour avoir passé l'hiver à Catane au lieu d'aller droit à Syracuse, & dans la suite avoit donné lieu à Gylippe d'y jeter des troupes. Il se flatoit d'emporter la place d'emblée, en profitant de l'allarme que sa venue y avoit jetée, & de terminer ainsi promptement la guerre : sinon son dessein étoit de lever le siége, sans fatiguer davantage les troupes par tant de combats qui ne décidoient de rien, & pour ne point épuiser la ville par des dépenses inutiles.

Nicias, effrayé d'une résolution si brusque & si hardie, le conjuroit de ne rien précipiter, & de prendre du temps pour peser toutes choses mûrement, & pour ne laisser aucun lieu au repentir. Il lui représentoit que les délais étoient tous contre les ennemis : qu'ils n'avoient plus ni vivres, ni argent : que leurs alliés étoient

prêts à les abandonner : que bientôt pressés par la disette, ils prendroient le parti de se rendre, comme ils l'avoient voulu faire auparavant. Car il y avoit dans la place des gens qui entretenoient avec lui une secrete intelligence, & qui l'exhortoient à ne pas s'impatienter, parce que les Syracusains étoient fatigués de la guerre, & las de Gylippe ; & que pour peu que la nécessité où ils étoient réduits vînt à augmenter, ils se remettroient à sa discrétion.

Comme Nicias ne s'expliquoit pas clairement, & ne vouloit pas déclarer en termes formels, qu'il étoit instruit par des voies sûres de tout ce qui se passoit dans la ville, on regarda ses remontrances comme un effet de sa timidité & de la lenteur qu'on lui avoit toujours reprochées. « Voilà, disoient-ils, ses lon-
» gueurs ordinaires, ses remises, ses dé-
» fiances, ses craintives précautions, par
» lesquelles il a émoussé toute la vivacité
» & éteint toute l'ardeur de ses troupes,
» en ne les menant pas d'abord contre
» l'ennemi, & en attendant, pour les at-
» taquer, que ses forces fussent affoiblies
» & méprisées. » Cela fit que les autres Généraux & tous les Officiers se rangerent à l'avis de Démosthène, & Nicias lui-même fut enfin forcé de s'y rendre.

Démosthène, après avoir fait une ten-

tative inutile contre le mur qui coupoit la contrevallation des assiégeans, se restraignit à l'attaque d'Epipole, dans la créance qu'en étant le maître, personne n'oseroit plus demeurer à la défense du mur. Il prend donc pour cinq jours de vivres, avec les ouvriers, les outils, & tout l'équipage nécessaire pour fortifier & défendre ce poste quand il s'en seroit emparé. Comme on n'y pouvoit monter de jour sans être découvert, il s'y rend de nuit avec toutes les troupes, suivi d'Eurymédon & de Ménandre : car Nicias étoit demeuré à la garde du camp. Ils montent par Euryele, comme on avoit fait la premiere fois, sans être apperçus des sentinelles, attaquent le premier retranchement & le forcent, après avoir tué une partie de ceux qui le défendoient. Non content de cet avantage, Démosthène passe outre, pour ne point laisser refroidir l'ardeur des soldats, ni retarder l'accomplissement de son dessein. Sur ces entrefaites, les troupes de la ville, soutenues par Gylippe, sortent en armes hors des retranchemens. Dans l'étonnement & la surprise où elles étoient, que l'obscurité de la nuit augmentoit encore beaucoup, elles sont d'abord repoussées, & mises en fuite. Mais comme les Athéniens s'avançoient en désordre pour forcer tout ce qui résistoit, de peur que l'en-

nemi ne se ralliât si on lui donnoit le loisir de se reconnoître & de respirer, ils sont arrêtés tout court par les Béotiens, qui sont fermes, & marchant contre les Athéniens, les piques baissées, les chassent avec de grands cris, & en font un carnage horrible. Le trouble & l'effroi se répandent dans le reste de l'armée. Les fuyards entraînent avec eux ceux qui venoient à leur secours, ou même tournent leurs armes contre eux, les prenant pour des ennemis. Tout est pêle-mêle, dans le désordre & la confusion, n'étant pas possible de discerner les objets dans l'horreur d'une nuit, qui n'étoit ni si obscure qu'on ne pût rien voir, ni assez claire pour distinguer ce que l'on voyoit. Les Athéniens s'entrecherchoient, sans se pouvoir rencontrer, & à force de demander le mot qui étoit la seule voie de pouvoir se reconnoître, il se faisoit une confusion de voix qui ne causoit pas peu de trouble, outre qu'on le divulguoit par ce moyen aux ennemis, sans qu'on pût savoir le leur, parce qu'étant ensemble & vainqueurs, ils n'avoient pas besoin de le dire. Cependant ceux qu'on poursuivoit, se précipitoient du haut des rochers, & plusieurs furent écrasés de la chute ; & de ceux qui se sauverent, la plupart égarés dans la campagne, & écartés les uns des autres, furent massacrés le lendemain par

DARIUS la cavalerie ennemie qui sortit après eux. Il y eut deux mille morts du côté des Athéniens, & l'on prit un grand nombre d'armes, parce que les fuyards les jetoient pour se sauver plus facilement par les précipices.

§ XIV. *Consternation des Athéniens. Ils hazardent un nouveau combat naval, & le perdent. Ils prennent le parti de se retirer par terre. Poursuivis vivement par les Syracusains, ils se rendent. Nicias & Démosthène sont condamnés à mort, & exécutés. Effet que produit à Athènes la nouvelle de la défaite de l'armée.*

Thucid. lib. 6 pag. 518-520. Plut. in Nic. p. 538-542. Diod. pag. 142.

Après un échec si considérable, les Généraux Athéniens étoient bien embarrassés à résoudre ce qu'ils devoient faire dans le découragement & le désespoir de l'armée, qui dépérissoit tous les jours par les maladies de l'automne, & par le mauvais air du marais où l'on campoit. Démosthène étoit d'avis de partir sans plus tarder, après avoir manqué une entreprise de la plus grande importance; d'autant plus que le temps étoit encore propre à la navigation, & qu'on avoit assez de vaisseaux pour forcer le passage en cas que les ennemis voulussent le disputer. Il disoit qu'il étoit bien plus avantageux de faire lever le blocus d'Athènes, que de continuer celui de Syracuse, en se consumant en frais

NOTHUS.

inutiles : qu'il ne leur viendroit pas certainement une nouvelle armée, & qu'avec celle qui leur restoit, ils ne pouvoient pas espérer de venir à bout des ennemis.

Nicias sentoit bien que son Collegue, dans ce qu'il venoit de dire, raisonnoit fort sensément, & il étoit de son avis : mais il craignoit qu'un aveu si public de leur foiblesse, & la résolution qu'ils prendroient de se retirer, dont le bruit ne manqueroit pas d'arriver jusqu'aux ennemis, n'achevassent de ruiner leurs affaires, & ne les missent peut-être hors d'état d'exécuter cette résolution quand ils le voudroient. D'ailleurs, il n'étoit point sans espérance que les assiégés, réduits eux-mêmes à une grande extrêmité par le manque de vivres & d'argent, ne songeassent enfin à faire une composition honorable. Ainsi, quoique dans le fond il fût encore incertain & flotant, il faisoit entendre dans ses discours, qu'il ne partiroit point sans l'ordre des Athéniens, parce qu'il savoit bien qu'ils ne le trouveroient pas bon. Que leurs Juges, n'ayant pas vu l'état des choses, n'opineroient pas comme eux, & ne manqueroient pas de les condamner à la persuasion de quelque Orateur. Que la plupart de ceux qui crioient maintenant le plus haut à cause des incommodités qu'ils souffroient, parleroient alors d'une maniere toute différente, & les accuseroient

DARIUS d'avoir pris de l'argent pour lever le ſiége. Que connoiſſant, comme il faiſoit, le caractere & le naturel des Athéniens, il aimoit mieux périr glorieuſement par la main des ennemis, s'il le falloit, que de ſubir une honteuſe condamnation de la part de ſes citoyens.

Ces raiſons, quelque fortes qu'elles paruſſent, ne convainquirent point Démoſthène, & il demeura toujours perſuadé que l'unique bon parti qui reſtoit à prendre, étoit celui de la retraite. Mais, comme il ne s'étoit pas bien trouvé de ſon premier avis, il n'oſa pas inſiſter davantage ſur celui-ci, & il eut d'autant moins de peine à donner les mains à celui de Nicias, qu'il crut, comme beaucoup d'autres, que ce Général pouvoit avoir quelque reſſource ſecrete, puiſqu'il s'opiniâtroit ſi fort à demeurer.

Plut. in Nic. p. 538. Thucyd. lib. 7. p. 521-548. Diod. lib. 13. p. 142-161.

Gylippe, après avoir fait le tour de la Sicile, avoit ramené avec lui un grand nombre de troupes. Ce nouveau renfort arrivé aux ennemis effraya extrêmement les Athéniens, dont l'armée dépériſſoit tous les jours par les maladies; & ils commencerent à ſe repentir de n'avoir pas levé le ſiége, d'autant plus que les aſſiégés ſe préparoient à les attaquer par terre & par mer. D'ailleurs, Nicias ne s'oppoſoit plus à cette réſolution: il vouloit ſeulement qu'elle ne fût pas rendue publique; on

NOTHUS.

donna donc ordre au départ, le plus ſecrétement qu'il fut poſſible, afin que la flotte pût faire voile au premier jour.

Quand tout fut en état, au moment qu'on alloit mettre à la voile ſans que les ennemis ſe doutaſſent de rien, parce qu'ils ne s'attendoient pas à un départ ſi précipité, la lune tout-à-coup vint à s'éclipſer au milieu de la nuit, & à perdre entiérement ſa lumiere, ce qui remplit de frayeur Nicias & tous les autres, qui, par ignorance & par ſuperſtition, étoient étonnés d'un changement ſi ſubit, dont ils ne connoiſſoient point la cauſe, & dont ils redoutoient les ſuites. On conſulte les devins, qui n'étant pas plus habiles que les autres, ne ſervirent qu'à augmenter la crainte; la coutume étoit, après ces ſortes d'accidens, de ne ſuſpendre ſes entrepriſes que pendant trois jours. Les devins prononcerent qu'on ne devoit partir qu'après trois fois neuf jours, ce ſont les termes de Thucydide; nombre myſtérieux ſans doute dans l'eſprit des peuples. Nicias, ſcrupuleux juſqu'à l'excès, & plein d'un reſpect mal entendu pour ces interpretes aveugles de la volonté des Dieux, déclara qu'il vouloit attendre la révolution entiere de la lune, & ſon retour à pareil jour du mois ſuivant, comme s'il ne l'avoit pas vue bien claire & bien nette dès le moment qu'elle fût ſortie de l'eſpace om-

bragé & obſcurci par l'interpoſition du corps de la terre.

On ne lui en laiſſa pas le temps. La nouvelle du départ projetté s'étant bientôt répandue dans la ville, on réſolut d'attaquer les aſſiégeans par terre & par mer. Les Syracuſains commencerent le premier jour par l'attaque des rêtranchemens & remporterent contre les ennemis un léger avantage. Le lendemain, ils y firent une ſeconde attaque, pendant qu'avec ſoixante & ſeize galeres ils voguoient contre quatre-vingt-ſix des Athéniens. Eurymédon, qui commandoit la droite de la flote d'Athènes, s'étant étendu le long du rivage pour les envelopper; ce mouvement fut la cauſe de ſa perte. Car, comme il s'étoit détaché du corps de la flote, les Syracuſains, après avoir enfoncé le corps de bataille qui étoit au milieu, tournerent contre lui, le pouſſerent vivement dans le fond du golfe appelé Daſcon, & l'y défirent entiérement. Il fut tué dans le combat. Ils pourſuivirent enſuite le reſte des galeres, & les pouſſerent contre le rivage. Gylippe, qui commandoit l'armée de terre, voyant que les vaiſſeaux des Athéniens étoient pouſſés contre terre ſans pouvoir rentrer dans leur eſtacade, deſcendit avec une partie de ſes troupes ſur le rivage pour combattre les ſoldats à la deſcente, s'ils étoient contraints d'échouer, & pour don-

NOTHUS

ner plus de moyen à ceux de ſon parti de remarquer les galeres qu'ils auroient priſes. Mais il fut repouſſé par les Tyrrhéniens qui étoient en garde de ce côté-là, & obligé par les Athéniens, qui accoururent pour les ſoutenir, de ſe retirer avec quelque perte juſqu'au marais Lyſimélie qui étoit tout proche. Ceux-ci ſauverent la plupart de leurs vaiſſeaux, excepté dix-huit que les Syracuſains prirent, dont ils tuerent tout l'équipage. Enſuite, voulant brûler les autres, ils remplirent un vieux vaiſſeau de matieres combuſtibles ; & y ayant mis le feu, ils le pouſſerent à l'aide du vent contre les Athéniens, qui trouverent le moyen d'éteindre le feu, & d'éloigner ce vaiſſeau.

Chacun dreſſa de ſon côté des trophées : ceux de Syracuſe, pour la défaite d'Eurymédon, & pour l'avantage remporté le jour précédent ; & les Athéniens, pour avoir pouſſé une partie des ennemis dans le marais, & fait prendre la fuite à l'autre. Mais les diſpoſitions des deux peuples étoient bien différentes. Les Syracuſains, que l'arrivée de Démoſthène avec ſa flote avoit jetés dans la conſternation, ſe voyant vainqueurs dans un combat naval, conçurent de nouvelles eſpérances, & ſe promirent une pleine victoire de leurs ennemis. Les Athéniens, au contraire, fruſtrés de l'unique reſſource qui leur reſtât, &

DARIUS vaincus ſur mer contre leur attente, perdirent abſolument courage, & ne ſongerent plus qu'à la retraite.

Les ennemis, pour leur en ôter tout moyen, & pour empêcher qu'ils ne leur échapaſſent, fermerent l'embouchure du grand port, qui avoit environ cinq cens pas de largeur, avec des galeres en travers, & d'autres vaiſſeaux arrêtés avec des ancres & des chaînes de fer; & en même temps préparerent tout pour le combat, en cas qu'ils euſſent encore le courage de le tenter. Quand les Athéniens ſe virent ainſi enfermés, les Généraux & les Colonels s'aſſemblerent pour délibérer ſur l'état préſent des affaires. Ils manquoient abſolument de vivres, parce qu'ils avoient défendu à ceux de Catane d'en apporter, ſur l'eſpérance de la retraite; & ils ne pouvoient en faire venir d'ailleurs, s'ils ne ſe rendoient maîtres de la mer. Ils prirent donc le parti de hazarder un combat naval. Dans cette vue, ils réſolurent d'abandonner leur ancien camp, & leurs murailles, qui alloient juſqu'au temple d'Hercule, & de ſe retrancher ſur le bord près de leurs navires dans le moindre eſpace qu'ils pourroient. Leur deſſein étoit de laiſſer-là quelques troupes pour garder leur bagage & les malades; & de combattre avec le reſte ſur tout ce qui leur reſtoit de vaiſſeaux. Ils faiſoient état de ſe retirer à Catane,

s'ils étoient victorieux ; finon de mettre le feu à leurs navires, & de gagner par terre la plus prochaine ville de leurs alliés.

Cette réfolution prife, Nicias fit embarquer promptement fa meilleure infanterie & en remplit cent dix galeres, les autres n'ayant plus de rames, & mit le refte des troupes en bataille fur le rivage, & furtout les gens de trait. Parce qu'on craignoit extrêmement les éperons des galeres de Syracufe, Nicias s'étoit muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup, & d'en venir d'abord aux mains comme fur terre. Mais les ennemis qui s'en étoient apperçus, couvrirent de cuir la proue & le haut des galeres, pour ne pas donner tant de prife. De part & d'autre les Chefs avoient exhorté leurs troupes, & jamais les motifs n'avoient été plus preffans, le combat qui alloit fe donner devant décider, non-feulement de leur liberté & de leur vie, mais du fort de leur patrie.

Le combat fut des plus rudes & des plus fanglans. Les Athéniens étant arrivés à l'embouchure du port, fe rendirent aifément maîtres des vaiffeaux qui en défendoient l'ouverture : mais quand ils voulurent rompre la chaîne des autres pour rendre le paffage plus libre, les ennemis accoururent de toutes parts. Comme près de deux cents galeres venoient de part &

DARIUS

d'autre fondre toutes en un même endroit qui étoit assez étroit, la confusion ne pouvoit être que très-grande, & l'on ne pouvoit pas facilement ni avancer ni reculer, ni tourner pour revenir à la charge. Les éperons des galeres, par cette raison, ne firent pas beaucoup d'effet : mais les décharges étoient rudes & fréquentes. Les Athéniens furent accablés d'une grêle de pierres qui portent toujours leur coup de quelque endroit qu'on les jette, au lieu qu'ils ne se défendoient qu'en jetant des dards & des traits, dont l'agitation de la mer par le mouvement du vaisseau rendoit le coup incertain, & faisoit que la plupart se perdoient inutilement, ne portant point où l'on visoit. C'étoit un conseil que le pilote Ariston avoit donné aux Syracusains. Après ces décharges, les soldats pesamment armés essayoient d'entrer dans le vaisseau ennemi pour en venir aux mains ; & il arrivoit assez souvent, que, tandis qu'ils montoient d'un côté, on entroit de l'autre dans le leur, & que deux ou trois navires se trouvoient accrochés à un seul, ce qui causoit une grande confusion & un grand embarras. D'ailleurs, le bruit des vaisseaux qui s'entrechoquoient, joint aux différens cris des vainqueurs & des vaincus, ne permettoit point d'entendre ni l'ordre des officiers, ni celui du Comite. Les Athéniens vouloient qu'on forçât le pas-

ſage à quelque prix que ce fût, pour s'aſſurer le retour en leur patrie ; & les ennemis faiſoient tous leurs efforts pour l'empêcher, afin de remporter une victoire plus entiere & plus glorieuſe. Les deux armées de terre rangées ſur le haut du rivage, & les habitans de la ville qui étoient accourus ſur les murs pendant que les autres proſternés dans les temples prioient pour leurs citoyens, diſtinguoient clairement, à cauſe du peu de diſtance, tout ce qui ſe paſſoit dans cette action, & contemploient la bataille comme de deſſus un amphithéatre, non ſans inquiétude & ſans frayeur. Attentifs & tremblans à tous les mouvemens & à toutes les viciſſitudes qui arrivoient, ils marquoient la part qu'ils prenoient au combat, leur crainte ou leur eſpérance, leur douleur ou leur joie, par différens cris & différens geſtes, étendant leurs mains tantôt vers les combattans pour les animer, tantôt vers le ciel pour implorer le ſecours & la protection des Dieux. Enfin, après un long combat & une vigoureuſe réſiſtance, la flote des Athéniens prit la fuite, & fut pouſſée par les ennemis contre le rivage. Un cri univerſel de joie de la part des Syracuſains ſpectateurs, annonça à toute la ville l'heureuſe nouvelle de la victoire. Le vainqueur demeura maître de la mer, & cinglant vers Syracuſe dreſſa un trophée, tandis que les

Athéniens abattus & accablés ne ſongeoient pas ſeulement à redemander leurs morts pour leur rendre les derniers devoirs.

Il ne leur reſtoit pour reſſource que deux partis ; ou de tenter une ſeconde fois le paſſage, & ils avoient encore aſſez de vaiſſeaux & de troupes pour le faire ; ou de ſe retirer par terre, en abandonnant leur flote aux ennemis. Démoſthène propoſa le premier : mais les matelots, tout éperdus, refuſerent d'obéir, ne ſe croyant point en état de ſoutenir un nouveau choc. On s'en tint donc au ſecond parti, & l'on ſe prépara à partir de nuit, pour dérober aux ennemis la marche de l'armée.

Hermocrate, qui s'en douta, ſentit de quelle importance il étoit de ne pas laiſſer échaper de ſi nombreuſes troupes, qui pourroient ſe cantonner dans quelque coin de la Sicile, & de-là recommencer de nouveau la guerre. Les Syracuſains étoient actuellement dans la joie & dans les feſtins, & ne ſongeoient qu'à ſe délaſſer des fatigues du combat ; outre que ce jour-là même ils célébroient la fête d'Hercule. Leur propoſer en cet état de reprendre les armes pour courir ſus aux ennemis, & vouloir les arracher par perſuaſion ou par force à leur divertiſſement, c'eût été choſe fort inutile. On s'y prit autrement. Hermocrate envoya des gens à cheval crier, comme s'ils euſſent été amis, qu'on dît

à Nicias, qu'il attendît le jour pour ſe retirer, parce que les Syracuſains lui avoient dreſſé des embuches, & s'étoient ſaiſis des paſſages. Ce faux avis l'arrêta tout court, & l'on ne partit pas même le lendemain, afin que le ſoldat eût plus de loiſir de ſe préparer au départ, & d'emporter ce qui étoit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance, en abandonnant le reſte.

Les ennemis eurent tout le temps de s'emparer des avenues. Le lendemain dès le matin, ils occuperent les paſſages les plus difficiles, fortifierent les gués des rivieres, rompirent les ponts, & répandirent des détachemens de cavalerie çà & là dans la plaine, de ſorte qu'il ne reſta pas un ſeul lieu par où les Athéniens puſſent paſſer ſans combat. Ils ſe mirent en marche le troiſieme jour d'après le combat, dans le deſſein de ſe retirer à Catane. Toute l'armée étoit dans une conſternation qui ne ſe peut exprimer, à la vue des morts & des mourans, dont on laiſſoit les uns expoſés aux bêtes, & les autres à la cruauté des ennemis. Les malades & les bleſſés les conjuroient avec larmes de les emmener avec eux, & les retenoient quand ils vouloient partir, ou, ſe traînant après eux, il les ſuivoient le plus loin qu'il leur étoit poſſible; & quand les forces venoient à leur manquer, ils avoient recours aux pleurs, aux plaintes, aux imprécations; & pouſ-

ſant vers le ciel, d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux, ils invoquoient contre eux & les Dieux & les hommes; & tout retentiſſoit de gémiſſemens.

L'état de l'armée n'étoit pas moins déplorable. Une morne triſteſſe avoit ſaiſi tous les eſprits. Ils ſe ſentoient intérieurement déchirés de dépit & de rage, quand ils venoient à ſe repréſenter la grandeur d'où ils étoient déchus, l'extrêmité de la miſere où ils ſe trouvoient, & les maux encore plus grands auxquels ils prévoyoient ne pouvoir échapper. Ils ne pouvoient ſoutenir la comparaiſon qui s'offroit ſans ceſſe à leur eſprit, de l'état triomphant dans lequel ils étoient partis d'Athenes au milieu des vœux & des acclamations de tout le peuple, avec la honte de leur retraite ignominieuſe, accompagnée des cris & des imprécations de leurs parens & de leurs concitoyens.

Mais le ſpectacle le plus triſte & le plus digne de compaſſion, c'étoit Nicias. Abattu & exténué par une longue maladie, manquant des choſes les plus néceſſaires dans un temps où ſon âge & ſes infirmités en avoient le plus de beſoin, pénétré non-ſeulement de ſa douleur particuliere, mais encore plus de celle des autres qu'il portoit tous dans ſon cœur; ce grand homme, ſupérieur à tous ſes maux, ne ſongeoit qu'à

consoler les troupes, & à ranimer leur courage & leur espérance. Il alloit criant par-tout, qu'il n'y avoit encore rien de désespéré, & que d'autres armées avoient échappé à de plus grands dangers; qu'il ne falloit point s'accuser, ni s'affliger sans mesure, des maux dont l'on n'étoit point coupable; que s'ils avoient offensé quelque Dieu, sa vengeance devoit être maintenant satisfaite; que la fortune se lasseroit de les poursuivre & de les maltraiter, après s'être montrée si longtemps favorable à leurs ennemis. Qu'au reste ils étoient encore formidables par leur nombre & par leur valeur: (les restes de l'armée montoient à près de quarante mille hommes.) Qu'aucune ville de Sicile ne pourroit soutenir leur effort, ni les empêcher de s'établir où ils voudroient. Que chacun seulement prît soin de sa sûreté, & marchât en bon ordre. Que par une retraite prudente & courageuse, qui étoit devenne leur unique ressource, non-seulement ils se sauvoient eux-mêmes, mais conservoient leur patrie, & la mettoient en état de recouvrer son ancienne grandeur.

L'armee marchoit en deux corps de bataille, rangés l'un & l'autre en quarré en forme de phalange, le premier commandé par Nicias, & l'autre par Démosthène; avec le bagage au milieu. Lorsqu'ils furent arrivés à la riviere d'Anape, ils forcerent

le paſſage, & eurent enſuite ſur les bras toute la cavalerie ennemie, & les gens de trait qui tiroient ſans ceſſe contre eux. Ils furent ainſi harcelés pendant pluſieurs jours de marche, ne trouvant point de débouché libre, & ne pouvant gagner pays qu'à la pointe de l'épée. Les ennemis ne vouloient point hazarder de combat contre des troupes que le déſeſpoir ſeul pouvoit rendre invincibles; & dès que les Athéniens ſe préſentoient pour combattre, ils lâchoient le pied: puis, lorſqu'ils ſe mettoient en marche, ils venoient fondre ſur eux dans leur retraite.

Démoſthène & Nicias voyant le mauvais état des troupes qui étoient ſans vivres avec quantité de bleſſés, furent d'avis de ſe retirer vers la mer par un chemin tout contraire à celui qu'ils tenoient, & de tirer droit vers Camarine & Géle, au lieu d'aller à Catane, ce qui avoit été leur premier deſſein. Ils partirent de nuit, après avoir allumé quantité de feux. Il y eut beaucoup de confuſion & de déſordre dans la retraite, comme il arrive pour l'ordinaire aux grandes armées dans l'horreur des ténébres, ſur-tout lorſque l'ennemi eſt près. L'avant-garde, qui étoit commandée par Nicias, ne laiſſa pas de s'avancer en bon ordre: mais plus de la moitié de l'arriere-garde ſe détacha du gros, & s'égara avec Démoſthène. Le lendemain les Syracu-

ſains, qui, ſur le bruit de leur retraite, avoient fait une diligence extraordinaire, lui tomberent ſur les bras vers le midi ; & l'ayant inveſti avec leur cavalerie, le pouſſerent dans un lieu étroit & fermé d'un petit mur, où ſes ſoldats ſe défendirent comme des lions. Comme ils les virent ſur la fin du jour accablés de fatigues & percés de coups, ils permirent aux Inſulaires de ſe retirer, ce qui fut accepté de quelques-uns ; & enſuite ils accorderent la vie aux autres, qui ſe rendirent à diſcrétion avec Démoſthène, après avoir ſtipulé qu'en leur laiſſant la vie ſauve, on ne pourroit les retenir dans une priſon perpétuelle. Environ ſix mille ſoldats ſe rendirent à ces conditions.

NOTHUS.

Le ſoir même Nicias arriva à la riviere d'Erinée, & l'ayant paſſée ſe campa ſur une montagne, où les ennemis l'atteignirent le lendemain, & le ſommerent de ſe rendre comme avoit fait Démoſthène. Il ne voulut point croire d'abord que ce qu'on lui diſoit de Démoſthène fût vrai, & demanda la permiſſion d'envoyer quelques cavaliers s'en informer. Sur leur rapport, il offrit de rembourſer les frais de la guerre, pourvû qu'on le laiſſât aller avec ſes troupes, & de donner autant d'Athéniens pour ôtages, qu'il y auroit de talens à payer. Les ennemis rejeterent cette propoſition avec mépris & inſulte, & recom-

DARIUS mencerent à le charger. Quoique Nicias manquât absolument de tout, il ne laissa pas de soutenir leurs attaques toute la nuit, & marcha vers le fleuve Asinare. Quand ils furent sur le bord, les Syracusains les ayant joints, en précipiterent la plus grande partie dans le courant, les autres s'y étant déja jetés dans l'impatience de se désalterer. Là se fit le plus grand & le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant massacrés sans miséricorde pendant qu'ils bûvoient. Nicias, ne voyant plus de ressources, & ne pouvant soutenir un tel spectacle, se rendit à discrétion, à condition que Gylippe feroit cesser le combat, & épargneroit le reste de son armée. Le nombre des morts fut grand, & celui des prisonniers encore plus, de sorte que toute la Sicile en fut remplie. Il paroît que les Athéniens furent mécontens que leur Chef se fût ainsi rendu à discrétion ; & c'est pour cela que dans un monument public où l'on avoit inscrit les noms des Chefs qui étoient morts pour la République, le sien fut omis.

Pausan. lib. 3. pag. 56.

Les vainqueurs décorerent des armes captives les plus beaux & les plus grands arbres qui fussent sur les bords de la riviere, dont ils firent des trophées ; & se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, & ayant coupé les crins de ceux des ennemis, ils

NOTHUS.

entrerent en triomphe dans Syracuſe, après avoir terminé heureuſement la plus grande guerre que les Grecs euſſent jamais eue entre eux, & remporté par leur force & leur valeur une victoire très-ſignalée & très-complete. Le lendemain on convoqua l'aſſemblée, pour délibérer ſur ce qu'il falloit faire des priſonniers. Dioclès, l'un des Chefs les plus accrédités parmi le peuple, propoſa cet avis : Que tous les Athéniens de condition libre, & les Siciliens qui avoient embraſſé leur parti, ſeroient mis en priſon dans les carrieres, où on leur donneroit ſeulement par jour deux meſures de farine & une d'eau ; que les eſclaves & tous les alliés ſeroient vendus publiquement ; que les deux Généraux des Athéniens, après avoir été battus de verges, ſeroient mis à mort.

Diod. lib. 13. pag. 149-161.

Ce dernier article révolta extrêmement tout ce qu'il y avoit de gens ſages & modérés à Syracuſe. Hermocrate, qui avoit une grande réputation de probité & de juſtice, voulut faire des remontrances au peuple : il ne fut point écouté, & les cris qu'on jeta de tous les côtés, ne lui permirent pas de continuer ſon diſcours. Alors un* vieillard reſpectable par ſon âge & par ſa gravité, qui avoit perdu dans cette guerre deux enfans, ſeuls héritiers de ſon nom & de ſes biens, ſe fit conduire par ſes domeſtiques ſur la Tribune aux haran-

* *Nicolaus.*

DARIUS gues. Dès qu'il y parut, on fit un profond silence. » Vous voyez, dit-il, un pere
» infortuné, qui a senti, plus qu'aucun
» autre Syracusain, les funestes effets de
» cette guerre par la mort de deux fils,
» qui faisoient toute la consolation &
» toute la ressource de ma vieillesse. Je ne
» puis point, à la vérité, ne pas admirer
» leur courage & leur bonheur, d'avoir
» sacrifié au salut de la République une
» vie que la loi commune de la nature
» leur auroit tôt ou tard enlevée : mais je
» ne puis aussi ne pas sentir la plaie cruelle
» que leur mort a faite à mon cœur, &
» ne point haïr & détester les Athéniens,
» auteurs de cette malheureuse guerre,
» comme les homicides & les meurtriers
» de mes enfans. Cependant, je ne puis
» le dissimuler, je suis moins sensible à
» ma douleur qu'à l'honneur de ma patrie :
» & je la vois prête à se déshonorer pour
» toujours par le cruel avis qu'on vous
» propose. Les Athéniens, il est vrai,
» méritent toutes sortes de supplices & de
» mauvais traitemens pour l'injuste guerre
» qu'ils nous ont déclarée : mais les Dieux,
» justes vengeurs du crime, ne les ont-ils
» pas assez punis, & ne nous ont-ils pas
» assez vengés ? Quand leurs Chefs ont
» mis bas les armes, & se sont rendus à
» nous, n'a-ce pas été dans l'espérance
» de conserver leur vie ? & pouvons-nous

la

NOTHUS.

„ la leur ôter, ſans encourir le juſte re-
„ proche d'avoir violé le droit des gens,
„ & d'avoir déshonoré notre victoire par
„ une barbare cruauté? Quoi! vous ſouf-
„ frirez que votre gloire ainſi flétrie dans
„ tout l'univers, & qu'on diſe qu'un peu-
„ ple, qui le premier a érigé un temple
„ dans ſa ville à la Miſéricorde, n'en a
„ point trouvé dans la vôtre? Sont-ce les
„ victoires & les triomphes qui rendent
„ à jamais illuſtre une ville, & non pas
„ la clémence pour des ennemis vaincus,
„ la modération dans la plus grande proſ-
„ périté, & la crainte d'irriter les Dieux
„ par un orgueil fier & inſolent? Vous
„ n'avez point ſans doute oublié que ce
„ même Nicias, ſur le ſort duquel vous
„ êtes près de prononcer, eſt celui qui
„ plaida votre cauſe dans l'aſſemblée des
„ Athéniens, & qui employa tout ſon
„ crédit & toute ſon éloquence pour les
„ détourner de vous faire la guerre. Une
„ ſentence de mort prononcée contre ce
„ digne Chef, eſt-elle donc une juſte ré-
„ compenſe du zele qu'il a témoigné pour
„ vos intérêts. Pour moi la mort me ſera
„ moins triſte que la vue d'une telle
„ injuſtice commiſe par ma patrie & par
„ mes concitoyens.

Le peuple parut touché par ce diſcours, d'autant plus que voyant paroître ce vieillard ſur la Tribune, il s'étoit attendu qu'il

DARIUS

alloit demander vengeance contre les auteurs de tous ſes maux, & non pas implorer ſa clémence en leur faveur. Mais les ennemis d'Athènes ayant exagéré avec force & véhémence les cruautés inouies que cette République avoit exercées contre pluſieurs villes de leurs ennemis & même de leurs anciens alliés; l'acharnement de ſes Chefs contre Syracuſe, & les maux qu'ils lui auroient fait ſouffrir s'ils avoient été vainqueurs, la douleur & les gémiſſemens d'une infinité de Syracuſains, qui pleuroient la mort de leurs enfans & de leurs proches, dont les mânes ne pouvoient être appaiſés que par le ſang de leurs meurtriers: le peuple rentra dans ſes premiers ſentimens, & ſuivit en tout l'avis de Dioclès. Gylippe fit de vains efforts pour obtenir que Nicias & Démoſthène fuſſent conduits à Lacédémone, d'autant plus qu'ils étoient ſes priſonniers. Sa demande fut rejetée avec hauteur & inſulte, & les deux Généraux furent mis à mort.

Les perſonnes ſages & modérées ne purent refuſer des larmes à la fin tragique de ces deux grands hommes, & ſur-tout à celle de Nicias, qui de tous ceux de ſon temps paroiſſoit le moins digne de cette infortune. Quand on ſe rappeloit dans l'eſprit les diſcours qu'il avoit tenus & les remontrances qu'il avoit faites pour empêcher cette guerre, & que d'un

autre côté l'on considéroit l'attachement inviolable qu'il avoit toujours eu pour tout ce qui regarde la religion, la plupart étoient tentés d'accuser hautement la Providence, en voyant qu'un homme qui avoit toujours témoigné un respect infini pour les Dieux, qui n'avoit jamais rien épargné quand il s'agissoit de leur honneur & de leur culte, en étoit si mal récompensé, & n'éprouvoit point une fortune plus heureuse que les plus méchans & les plus scélérats des hommes. Il n'est pas étonnant que les malheurs des gens de bien inspirassent de telles pensées aux païens, & les jetassent dans le murmure & le découragement, vu qu'ils ne connoissent ni la sainteté de Dieu, ni la corruption de la nature humaine.

NOTHUS.

Les prisonniers furent enfermés dans des carrieres, où ils souffrirent des maux incroyables pendant l'espace de huit mois, entassés les uns sur les autres dans ces lieux étroits, exposés aux injures de l'air & du temps, brûlés pendant le jour par l'ardeur du soleil, puis glacés pendant la nuit par les froids de l'automne; empoisonnés par la puanteur & de leur propre ordure, & des cadavres de ceux qui mouroient de leurs blessures ou de la maladie; enfin consumés par la faim & par la soif, car on ne leur donnoit à chacun par jour qu'une petite mesure d'eau,

DARIUS & deux de farine. Ceux qu'on tira delà deux mois après, pour les vendre comme esclaves, parmi lesquels se trouverent plusieurs citoyens qui avoient déguisé leur état, éprouverent un sort moins fâcheux. Leur sagesse, leur patience, & un certain air de probité & de retenue, leur furent d'un grand secours. Car ou ils furent bientôt mis en liberté, ou ils demeurerent auprès de leurs maîtres qui les traîterent avec toute sorte d'estime & de considération. Il y en eut même plusieurs qui durent leur salut à Euripide, des pieces duquel ils avoient récité les plus beaux endroits aux Siciliens qui en étoient fort curieux; & à leur retour dans leur patrie, ils allerent le saluer comme leur libérateur, en lui racontant ce qui leur étoit arrivé à l'occasion de ses vers.

Thucyd. lib. p. 551-553. Plut. de Garrulit. p. 509.

La nouvelle de la défaite ayant été portée à Athènes, on n'en voulut rien croire d'abord; & l'on étoit si éloigné d'y ajouter foi, qu'on condamna au supplice celui qui le premier l'avoit répandue. Mais quand on l'eut avérée, la consternation fut général parmi les Athéniens; & comme si ce n'avoit pas été eux qui eussent décerné la guerre, leur dépit & leur colere éclaterent & contre les orateurs qui avoient favorisé l'entreprise, & contre les devins qui, par des oracles ou des prodiges supposés, leur en avoient

fait espérer un heureux succès. Jamais ils ne s'étoient vus dans un pareil état. On se trouvoit sans cavalerie, sans infanterie, sans argent, sans galeres, sans matelots, en un mot, dans le dernier désespoir ; de sorte qu'on s'attendoit à toute heure que les ennemis, enflés d'une si grande victoire, & fortifiés par la révolte des alliés, viendroient fondre sur Athènes par mer & par terre avec toutes les forces du Péloponnèse. Cicéron * a raison de dire en parlant du combat naval donné dans le port de Syracuse, que c'est-là que les forces d'Athènes, aussi bien que ses galeres, furent ruinées & coulées à fond ; & que c'est dans ce port que la gloire & la puissance des Athéniens firent un funeste naufrage. NOTHUS.

Ils ne se laisserent pourtant point abattre, & ne perdirent point courage. On résolut d'amasser de l'argent de tous côtés, & de faire venir du bois pour construire des vaisseaux, afin de retenir les alliés dans leur devoir, & particuliérement l'île d'Eubée. On retrancha toutes les dépenses superflues, & l'on établit un nouveau Conseil de vieillards, pour agiter les affaires avant que de les pro-

* Hic primùm opes illius civitatis victæ, comminutæ, depressæque sunt: in hoc portu Atheniensium nobilitatis, imperii, gloriæ naufragium factum existimatur. *Cic. Verrin.* 7. *n.* 97.

DARIUS.

poser au peuple. Enfin l'on n'omit rien de tout ce qui pouvoit être utile dans la conjonĉture présente, l'alarme où l'on étoit & le danger commun rendant les esprits attentifs à tous les besoins de l'Etat, & dociles à tous les bons avis.

Je ne puis pas achever dans ce volume le récit de la guerre du Péloponnèse, & je me trouve obligé, contre mon intention, d'en renvoyer la fin au volume suivant. La déroute de l'armée de Nicias fut suivie de la prise d'Athènes, où Lysandre changea toute la forme de l'ancien gouvernement.

FIN.

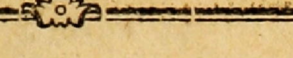


TABLE
DU TROISIEME VOLUME.
HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE SEPTIEME.

CHAPITRE PREMIER.

